AMES FERGUSSON

LES MONUMMENTS MÉGALITIQUES

GN791
F4
c.1

RAL DE

006335

EX LIBRIS
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ
Episcopi Leonensis

1080019955

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

EX L
HEMETHERII VA
Episcopi

LES

MONUMENTS
MÉGALITHIQUES
DE TOUS PAYS;

LEUR AGE & LEUR DESTINATION,

Avec une Carte et 230 Gravures,

PAR

JAMES FERGUSSON,

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

L'Abbé HAMARD,

Prêtre de l'Oratoire de Rennes, Membre de plusieurs Sociétés savantes,

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES DU TRADUCTEUR.

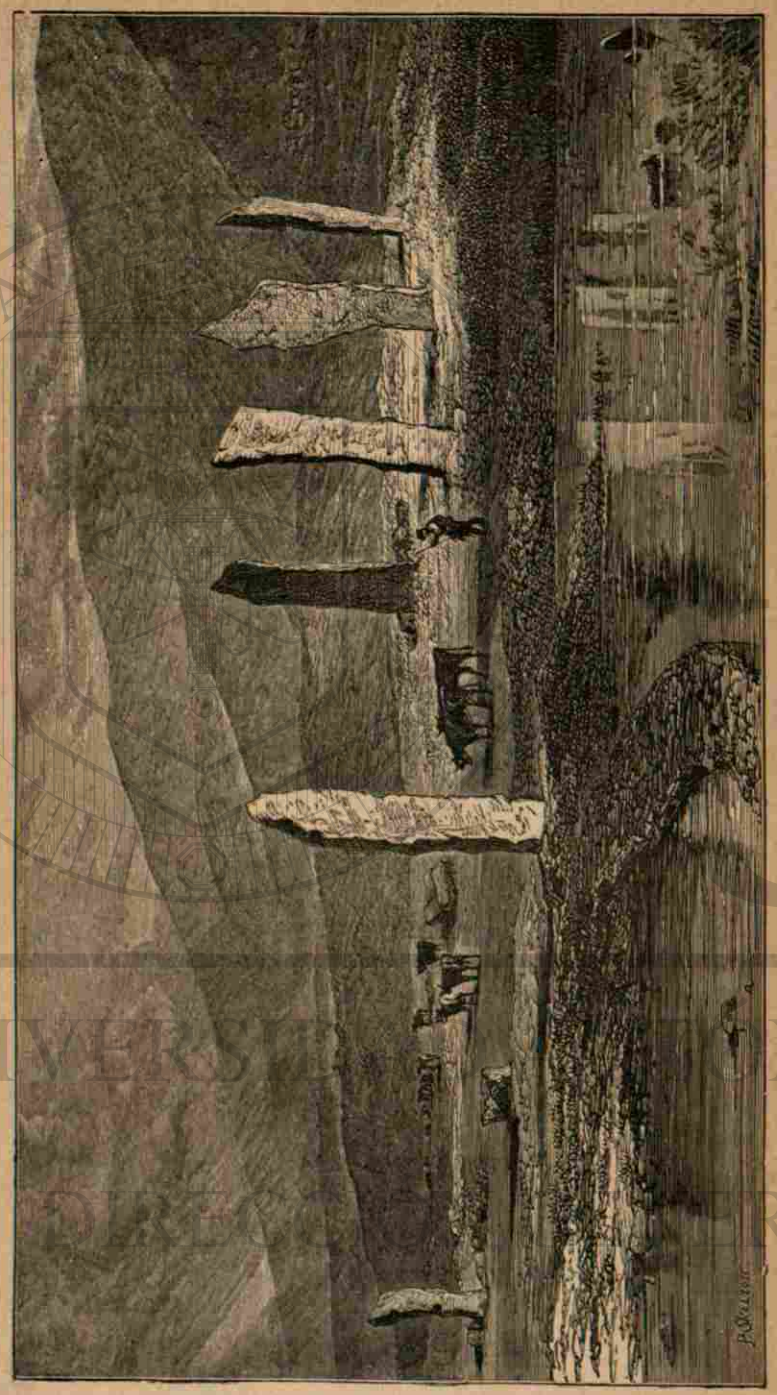
PARIS,

HATON, ÉDITEUR, 33, RUE BONAPARTE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Universitaria y Teológica

LES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PIERRES LEVÉES DE STENNIS (ORCADES).

LES

MONUMENTS MÉGALITHIQUES

DE TOUS PAYS;

LEUR AGE & LEUR DESTINATION,

Avec une Carte et 230 Gravures,

PAR

JAMES FERGUSSON.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

L'ABBÉ HAMARD,

Prêtre de l'Oratoire de Rennes, Membre de plusieurs Sociétés savantes,

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES DU TRADUCTEUR.

PARIS,

HATON, ÉDITEUR, 33, RUE BONAPARTE.

1878

43306

FONDO BIBLIOTECARIO VALVERDE Y TELLEZ

Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

GN791
F4

CAPILLA ALFONSINA
FONDO ENRIQUE VALVERDE Y TELLEZ

APPROBATION.

MON CHER ABBÉ,

Je souhaite à votre nouveau travail tout le succès qu'a obtenu la traduction de l'ouvrage du docteur MOLLOY.

Rennes, le 19 septembre 1877.

† G., *Card.-Arch. de Rennes.*

Biblioteca Universitaria

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Les problèmes qui se rattachent à nos origines ont toujours eu le privilége d'intéresser spécialement l'humanité. Exégètes, théologiens et philosophes en ont fait de tout temps l'objet de leurs spéculations savantes; malheureusement l'ignorance dans laquelle ils étaient vis-à-vis de la nature physique et de ses lois ne leur permit pas de résoudre la plupart des questions agitées. Il était réservé à notre siècle, si fécond en découvertes, mais aussi en témérités de tout genre, d'imprimer à ces études un incontestable progrès, en y faisant pénétrer le flambeau des connaissances naturelles.

Deux questions de cette nature, questions qu'il importe de ne pas confondre, ont spécialement préoccupé à notre époque l'esprit public : l'âge du monde et l'âge de l'homme. La géologie a résolu la première. Elle a montré, conformément à l'interprétation d'un bon nombre de commentateurs qui, devançant la science, dans les jours de la *Genèse* avaient vu des périodes, que la création primitive de la matière devait remonter à une époque très-reculée, bien qu'il soit impossible d'en fixer la date. Reste donc la seconde question, celle de la durée de l'existence de l'homme sur la terre.

Ici la tradition est plus précise. Appuyée sur les données chronologiques consignées dans la Bible, elle attribue à l'homme un âge qui ne peut guère dépasser 7 ou 8,000 ans. Assurément, aucun des calculs basés sur les chiffres que contiennent les divers manuscrits bibliques n'est de foi : la chronologie est un de ces problèmes que, selon le mot de l'Ecclésiaste (1), l'Église *a abandonnés aux disputes*

(1) *Mundum tradidit disputationi eorum* (Eccles., III, 11).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS
000335

des hommes; cependant, tout bon exégète conviendra avec nous qu'il est un maximum que l'on ne saurait dépasser sans témérité.

Nous devons, du reste, le dire immédiatement et le dire bien haut : aucune des découvertes modernes, aucun des faits récemment mis en lumière n'a démenti cette chronologie. Présomptueuse comme toutes les sciences qui viennent de naître, l'archéologie préhistorique a prétendu, par la bouche d'un grand nombre de ses adeptes, démolir le vieil édifice des données traditionnelles et résoudre à elle seule le problème de nos origines. Puisant à pleines mains dans un passé ténébreux où les faits abondent, mais confus et épars, attribuant à chacun une date arbitraire, sans crainte d'être démentie par l'histoire qui malheureusement n'a pu tout enregistrer, elle n'a pas craint d'accumuler les centaines de siècles pour rendre compte des phénomènes les plus simples et, selon toute apparence, les plus facilement explicables. *Omne ignotum pro antiquo*, tel a été son adage. S'appuyer sur l'inconnu, en faire sa base et son point de départ, considérer comme ancien tout ce qui n'est pas expressément mentionné comme récent, telle a été son œuvre et telles ont été ses prétentions. Nous ne désespérons pas de montrer un jour combien vaines ont été ces prétentions. Les vestiges matériels de l'humanité primitive ne sauraient suffire pour reconstituer l'histoire tout entière au mépris des témoignages de la tradition; les documents écrits en seront toujours la base la plus sûre. Contrôler ces documents, en combler les lacunes, tel était le seul but que pût se proposer l'archéologie préhistorique, et ce but, elle ne l'a pas compris.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur l'ensemble de cette théorie : le livre que nous publions n'ayant trait qu'à une des branches de l'archéologie préhistorique, c'est uniquement sur cette branche que nous devrons concentrer notre attention. On n'aurait pas cependant une idée juste de son importance si nous ne disions un mot du

rôle qu'elle joue dans la théorie en question. Le tableau ci-dessous, qui n'est que le résumé de celui de M. de Mortillet, le représentant pour ainsi dire officiel de cette école avancée que nous avons en vue, instruira le lecteur à cet égard. Il y verra les subdivisions introduites récemment dans les trois âges de la pierre, du bronze et du fer. C'était déjà beaucoup de prétendre avec les Danois que ces trois âges s'étaient partout régulièrement succédé dans l'ordre indiqué ; l'École française a trouvé que ce n'était pas assez. Elle a subdivisé l'âge de la pierre en deux périodes, celles de la pierre taillée et de la pierre polie, et dans la première, elle a établi jusqu'à cinq époques auxquelles correspondrait une manière spéciale de travailler le silex. Certes, nous ne critiquerions pas ces subdivisions si on ne leur avait attribué une valeur chronologique. Vu le nombre sans cesse croissant d'objets relatifs à l'industrie primitive de l'homme, une classification est devenue nécessaire pour empêcher la confusion. Nous comprenons, par exemple, que M. Alexandre Bertrand, substituant au mot *époque* celui de *type*, ait appliqué au musée de Saint-Germain la méthode de classement de M. de Mortillet. Mais, attribuer à ces types une succession régulière, prétendre surtout que l'industrie humaine s'est constamment modifiée en progressant, et cela « d'une manière générale », ce n'est pas seulement courir au-devant de l'erreur, c'est méconnaître les faits les plus manifestes, les données les plus élémentaires de l'histoire. Ce qu'un savant archéologue breton (1) disait, il y a quelques années, de la théorie des trois âges, nous pouvons le dire à plus forte raison des nombreuses divisions qu'on y a récemment introduites. Cette classification a pu rendre des services à l'archéologie; mais nous avons la conviction que la science la détruira, « comme on détruit l'échafaudage d'un édifice quand il est terminé. »

(1) M. de Closmadeuc, *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1868.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLEAU ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE

(D'après M. de Mortillet).

AGES	PÉRIODES	ÉPOQUES	CARACTÈRES DISTINCTIFS.
Pierre.	*Eolithique* ou Tertiaire.	1. De Thenay (Loir-et-Cher).	Silex éclatés au moyen du feu, avec petites retailles.
	Paléolithique ou de la pierre taillée.	2. De Saint-Acheul (Somme). (Quaternaire)	Industrie composée presque exclusivement d'un instrument en silex, de forme amygdaloïde, nommé hache de Saint-Acheul.
		3. Du Moustier (Dordogne).	Forme plus variée; racloirs plus ou moins grands, pointes retaillées d'un seul côté et même à un seul bout.
		4. De Solutré (Saône-et-Loire).	Pointes de silex, forme feuille de laurier, retaillées des deux côtés et aux deux extrémités; bouts de flèche à pédoncule.
		5. De la Madeleine (Dordogne).	Grand développement des lames de silex; *apparition des instruments en os* et en bois de renne; flèches barbelées, gravures et sculptures.
	Néolithique ou de la pierre polie.	6. De Robenhausen (Zurich) ou des *dolmens*.	Haches polies en roches diverses; introduction de la poterie alors fort grossière, faite à la main, très-mal cuite; grottes sépulcrales artificielles; premières habitations lacustres.
Bronze.	du *Bronze*.	7. De Morges (Vaud).	Apparition du bronze; objets simplement fondus; haches grossières; épées courtes.
		8. De Larnaud (Jura).	Objets martelés; haches à ailerons et à douille; grandes épées; apparition de la croix comme emblème.
Fer.	des *Tumulus*.	9. De Hallstatt (Haute-Autriche)	Apparition du fer; vases à formes dites étrusques; apparition des fibules, torques et rasoirs en bronze; grandes épées de fer; tumulus.
	Gauloise.	10. De la Marne.	Apparition des monnaies; épées de fer légères; rasoirs de fer; poterie noire, souvent décorée.
	Romaine.	11. De Lyon. Belle époque romaine.	Arrivée en Gaule de l'industrie romaine; monnaies consulaires et gauloises; inscriptions; grands monuments; poterie fine.
		12. Du Champ-Dolent (Seine-et-Oise). Basse époque romaine.	Décadence de l'art et de l'industrie; poterie moins fine que précédemment; monnaies grossières.
	Mérovingienne.	13. De Waben (Pas-de-Calais). Époque franque ou burgonde.	Industrie romaine remplacée par une industrie toute nouvelle; vases de petite dimension; fibules à charnière; armes communes; monnaies rares, très-petites et grossières.

On voit, par le tableau qui précède, que les dolmens sont considérés comme appartenant à la période de la pierre polie. La première question que l'on pourrait se poser à cet égard, ce serait de savoir si jamais il y a eu une période qui ait mérité ce nom. Que dans quelques circonstances la pierre polie ait été employée concurremment avec les instruments en pierre taillée, nous n'en doutons pas; mais que son usage ait été à une époque déterminée assez général pour caractériser cette époque, c'est là ce qu'il est permis de contester. Presque partout où on l'a trouvée, l'on a trouvé aussi, quand on a bien voulu les y voir, soit des éclats de silex, soit des objets en métal. Nous voulons bien admettre que nulle part les *celtæ* ou hachettes en pierre polie n'ont été découverts en plus grande abondance que dans nos dolmens de l'Ouest; mais ces hachettes, il n'est plus permis d'en douter aujourd'hui, ce n'étaient, au moins pour la très-grande majorité, ni des armes, ni des outils, mais des objets sacrés, auxquels se rattachaient des idées superstitieuses et que l'on était dans l'usage de déposer dans la tombe auprès du mort. Elles ne dispensaient donc pas d'instruments véritables, et rien ne prouve que ces instruments n'aient pas été soit en pierre taillée, soit en métal. Est-il vraisemblable du reste que des hommes qui possédaient le silex se soient amusés à le polir pour en faire un outil détestable, alors que pour obtenir une lame tranchante, un couteau excellent, il leur suffisait d'en détacher un éclat?

Après tout, nous n'avons point à résoudre en ce moment la question de savoir si c'est à tort ou à raison que l'on a admis l'existence d'une période de la pierre polie. La question dont nous avons à nous occuper ici est celle des dolmens; nous verrons plus loin s'il y a lieu de rattacher ces monuments à cette prétendue période plutôt qu'à toute autre.

Trois grands problèmes que cet ouvrage a pour but de résoudre se rattachent aux dolmens : leur destination, leur origine et leur

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

âge. Nos idées à ce sujet différant quelque peu de celles de l'auteur, nous croyons devoir les présenter ici le plus succinctement possible, en les entourant toutefois des preuves indispensables. Nous espérons du reste que ces quelques pages d'introduction faciliteront au lecteur non initié à ces sortes d'études l'intelligence de cet ouvrage (1), en même temps qu'elles lui feront saisir la portée des faits si nombreux, mais par eux-mêmes si arides, qui s'y trouvent relatés.

I. — Destination des Dolmens.

La destination des dolmens n'est plus aujourd'hui douteuse. Il était encore permis, il y a vingt ans à peine, d'y voir des autels érigés pour des sacrifices humains ; la pioche n'avait pas alors fouillé ces monuments, et l'imagination complaisante des archéologues pouvait à son gré y voir la confirmation des théories du temps ; mais de nombreuses explorations, entreprises depuis cette époque, sont venues révéler

(1) Dans ce même but, nous donnons ici la définition de quelques termes qui reviendront plus ou moins fréquemment dans ce livre, et dont il importe d'avoir toujours le sens présent à l'esprit :

Dolmen : table de pierre brute, reposant sur des supports de même nature ; on nomme *dolmen apparent* celui qui n'est pas enfoui dans un *tumulus*.

Demi-dolmen : dalle dont l'une des extrémités repose sur une pierre et l'autre immédiatement sur le sol.

Allée couverte ou *grotte de fée :* galerie formée de deux rangées de pierres brutes posées verticalement et recouverte par des pierres transversales qui servent de plafond.

Menhirs, appelés aussi *peulvan*, *pierre lecée* ou *pierre debout :* monolithe grossier, planté verticalement dans le sol.

Alignement : groupe de menhirs disposés sur plusieurs lignes parallèles.

Cromlech ou *cercle de pierres :* groupe de menhirs disposés circulairement. En Angleterre, on donne aussi ce nom aux *dolmens*.

Tumulus ou *barrow :* monceau de terre servant de sépulture et recouvrant généralement soit un véritable *dolmen*, soit un *cist* ou une *cella*.

Cairn, appelé aussi quelquefois *galgal :* amas de pierres servant au même usage que le *tumulus ;* ces deux mots se confondent du reste bien souvent.

Cist ou *cella :* petite chambre funéraire, en pierres plus ou moins brutes, que l'on trouve fréquemment à l'intérieur du tumulus.

dans plusieurs de ces monuments la présence de squelettes ou, du moins, des traces évidentes de sépultures. Il n'y a donc plus à en douter : dolmens et tumulus sont des monuments funéraires. Il est vrai que les fouilles n'ont pas toujours fourni des indications très-nettes : plus d'une fois l'on n'a trouvé nul vestige de sépulture. Mais, il fallait y compter, l'on a des preuves nombreuses que plusieurs de ces tombeaux ont été violés à des époques antérieures, et dès lors, l'on ne doit pas s'attendre à rencontrer partout et toujours ces objets si précieux pour l'archéologue, armes ou instruments, que les anciens avaient coutume, paraît-il, d'ensevelir à côté de leurs morts. Il faut tenir compte aussi de l'action destructive du temps qui, le plus souvent, a dû amener la décomposition des cadavres. Cent faits négatifs ne sauraient, du reste, prévaloir contre un fait positif. « Chaque fois qu'une grotte non violée a été ouverte, disait dès 1862 le docteur Fouquet (1), on y a toujours trouvé des ossements, des celtæ ou des armes; on y a toujours recueilli des cendres ou des ossements ; comment ne pas conclure que toutes les grottes sont des sépulcres? »

Certes, en rejetant l'opinion qui dans les dolmens voyait des autels druidiques, nous ne prétendons nullement que les druides n'ont pas immolé des victimes humaines. Les témoignages des écrivains latins à cet égard sont trop précis pour qu'il soit permis d'en douter. César parle avec détails de ces sacrifices (2). Lucain reproche aux druides d'avoir repris, après la mort du conquérant des Gaules, les sacrifices humains qu'il avait interrompus. Tacite nous dit expressément que les druides de l'île de Mona « se croyaient permis d'arroser les autels du sang des captifs et de consulter les dieux dans les entrailles des hommes (3). »

(1) *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan ; Rapport sur des fouilles opérées dans la butte de Tumiac.*

(2) *De Bello Gallico*, VI, 16.

(3) *Annales*, XIV, 30.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Enfin, nous voyons les empereurs Auguste, Tibère et Claude intervenir successivement pour défendre les sacrifices humains. On ne saurait rejeter tant de témoignages; mais prétendre que les tables des dolmens aient été affectées à cet usage, c'est vraiment nous demander trop de foi; c'est, en outre, vouloir transformer l'ancienne Armorique en un immense théâtre de carnage, car c'est par centaines qu'y figurent les dolmens encore aujourd'hui existants. Quant aux prétendues cavités occupées par le corps des victimes, aux rigoles destinées à recueillir leur sang, il semble aujourd'hui prouvé qu'elles n'avaient de réalité que dans l'imagination des anciens antiquaires. Dans un rapport relatif à des fouilles opérées à Carnac et à Plouharnel, M. de Closmadeuc nous dit, il est vrai, qu'il a trouvé à la surface d'un dolmen des rainures plus ou moins profondes et régulières; mais « il suffit, ajoute-t-il, d'y jeter les yeux pour s'assurer que ces empreintes sont le résultat de tentatives faites pour diviser le bloc et l'exploiter pour des usages relativement modernes (1). »

Nous ne parlons ici que des dolmens, et non de ces pierres à bassins dans lesquelles de graves auteurs ont vu des autels. Longtemps on a considéré ces pierres comme des phénomènes naturels. « De nouvelles observations, dit M. Al. Bertrand, permettent de supposer que quelques-unes ont été creusées intentionnellement (2). » Il paraît qu'elles occupent de préférence les hauteurs et sont fréquemment entourées de tombeaux, dolmens ou menhirs. Pour rejeter l'opinion qui y voit des autels druidiques, il faudrait des raisons, et nous n'en connaissons aucune.

Quant aux dolmens, s'il fallait recourir à de nouvelles preuves pour convaincre nos lecteurs de leur origine funéraire, nous invoquerions à la suite d'un savant archéologue du Morbihan (3) certaines

(1) *Bull. de la Soc. polym. du Morb.*, 1866.
(2) *Archéologie celtique et gauloise*, 1876, p. 105.
(3) Rosenzweig; voir *Mémoires lus à la Sorbonne en* 1860; *Archéologie.*

appellations des plus significatives qui se rattachent à ces monuments. L'un d'eux, situé à Locmariaker et fouillé en 1860 par MM. de Bonstetten et L. Galles, s'appelle le *Tombeau-du-Vieillard* (Bé-er-Gous ou Bergous). Une pièce de terre de la commune de Saint-Gildas-de-Rhuis, qui contient une allée couverte, porte le nom de *Champ-du-Tombeau*. Ailleurs, en Cléguérec, un chemin conduisant à un dolmen ruiné s'appelle le *Chemin-du-Tombeau*. « N'eussions-nous que de tels arguments à produire, dit avec raison M. Rosenzweig, ils seraient certainement d'une grande portée. »

Concluons donc que les dolmens sont des tombeaux. Il n'est pas impossible sans doute que quelques-uns aient été utilisés comme autels de sacrifices. Affirmer le contraire « serait, dit M. Bertrand, aller beaucoup trop loin et dépasser par une généralisation anticipée les conclusions qui ressortent naturellement des observations publiées jusqu'ici. Il est, en effet, des dolmens qui, élevés sur des tumulus coniques, sont dans une situation telle qu'ils n'ont jamais pu être recouverts de terre ni même facilement fermés d'une manière quelconque; il est peu probable que ceux-là fussent des tombeaux; ils eussent été tout au plus des cénotaphes. Pourquoi ne seraient-ils pas des autels dressés sur des tombes (1)? »

Le respect qui entourait les dolmens, en raison même du dépôt funéraire qu'ils recélaient, put être cause, en effet, que dans certaines circonstances on les utilisa comme autels; mais cette destination, si elle est réelle, ne fut qu'accessoire. Leur destination primitive, essentielle et incontestée fut de servir de lieu de sépulture.

Ce que nous venons de dire des dolmens s'applique avec plus de raison encore aux tumulus. L'on a trouvé dans la plupart des traces de sépultures, ce qui ne permet pas de douter qu'ils ne soient des tombeaux. On a prétendu cependant que les tombelles de la Sologne n'étaient que des monuments limitants, de simples bornes de terri-

(1) *Archéologie celtique et gauloise*, p. 96.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

toire (1), et cela, parce qu'on n'y avait découvert aucune trace d'inhumation. Mais il faut rappeler que les fouilles qui y ont été faites datent de 1832 et 1833, c'est-à-dire d'une époque où les procédés que l'on avait à sa disposition pour constater des traces d'ensevelissement étaient des plus primitifs. Ce n'est en effet que depuis quelques années que l'on a recours pour cela à l'analyse chimique, le plus souvent indispensable, par suite de la décomposition complète du squelette. Une tradition locale fait de ces tombelles le lieu de sépulture d'une armée de Sarrasins; il serait fort possible que cette tradition eût raison contre les archéologues modernes.

En ce qui concerne les menhirs, c'est-à-dire ces monolithes isolés que l'on trouve répandus en si grand nombre sur le territoire de l'ancienne Armorique, la question semble moins facile à résoudre. Il n'est guère douteux cependant que ce ne soient également des tombeaux. Sur 18 fouilles entreprises au pied de menhirs en diverses localités du Morbihan, M. Fouquet a constamment trouvé du charbon de bois et des fragments de granite brûlé; 14 fois l'analyse chimique lui a révélé la présence de phosphate de chaux provenant sans doute de la décomposition d'ossements humains; 5 fois il a trouvé des enceintes en forme de tombes non couvertes, limitées par des pierres; enfin, en diverses circonstances il a découvert des poteries antiques, des cailloux roulés, des cristaux de quartz, un celtæ et jusqu'à un fer à cheval. De tout cet ensemble d'objets analogues à ceux que l'on trouve dans les dolmens, il résulte évidemment que le plus souvent les pierres levées ont une destination funéraire. C'étaient peut-être les tombeaux des pauvres comme les dolmens étaient ceux des riches. Très-rarement, il est vrai, l'on y a découvert des ossements humains; mais la faible profondeur à laquelle ils sont enfouis explique assez comment ils n'ont pu se conserver intacts. Et puis, sont-ils donc si nombreux dans ces

(1) De la Saussaye, *Mémoires lus à la Sorbonne* en 1863; *Archéologie*.

dolmens sous tumulus où tout, semble-t-il, devait assurer leur conservation?

Ici encore, du reste, certaines appellations conservées dans les campagnes attestent une origine funéraire. Un magnifique monolithe de ce genre, situé près de Dol, en Bretagne, porte le nom de *Pierre-du-Champ-Dolent*. Un groupe de monuments semblables, que l'on voit près de Tréhorenteuc (Morbihan), s'appelle le *Jardin-des-Tombes*. Ces noms sont évidemment significatifs, et joints à ce fait que l'on découvre au pied des menhirs les mêmes objets votifs et sacrés que sous les dolmens, ils ne permettent guère de douter que les pierres levées ne soient des tombeaux. Nous ne prétendons point cependant que tous aient eu cette destination. Outre que quelques-uns pourraient bien être de simples bornes destinées à marquer la limite d'un territoire, il nous semble qu'on pourrait les assimiler d'une façon générale à nos croix modernes, de même que les dolmens pourraient être considérés comme l'analogue de nos pierres tombales. Le rôle que la croix joue actuellement dans la Bretagne catholique, les menhirs ont pu le jouer jadis dans la Bretagne païenne. Pour connaître la destination des uns, l'on pourrait s'appuyer sur celle des autres. Or, si la croix est aujourd'hui utilisée pour marquer des sépultures, elle l'est aussi parfois pour désigner le théâtre d'événements divers. Rien n'empêche que les menhirs n'aient eu une semblable destination. Pour un peuple grossier, qui ignorait l'art d'écrire, l'érection de monuments en pierre brute était le seul moyen qu'il eût à sa disposition de transmettre à la postérité le souvenir des faits et des événements qui le concernaient, et il ne faut pas s'étonner qu'il en ait fait un usage fréquent.

Réunis en groupes, les menhirs constituent des alignements ou des cercles. Perdent-ils alors la signification que nous venons de leur attribuer? Nous ne le pensons pas; ce sont toujours sans doute des monuments commémoratifs; mais alors il est à croire qu'ils

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rappellent des faits d'une nature plus générale et qui peut-être intéressaient la tribu tout entière. Sont-ce des batailles, comme le pense l'auteur de ce livre? C'est assez vraisemblable. Nous ne voyons cependant que peu de difficulté à ce que les cercles, par exemple, aient servi dans certaines circonstances de lieux de réunion, ce qui n'empêcherait nullement que d'autres ne fussent soit des tombeaux, soit des monuments commémoratifs quelconques. Mais ici le champ est entièrement ouvert à l'hypothèse, vu l'absence à peu près totale de découvertes ayant une signification précise. M. de Closmadeuc a bien trouvé dans l'enceinte d'un cromlech (1) situé dans la petite île d'El-lanic, dépendant du Morbihan, une énorme quantité de silex travaillés, des fragments de celtæ et de poteries portant les mêmes ornements que celles des dolmens; mais cela ne nous dit pas si cette enceinte désigne un campement, un sanctuaire, un tombeau ou le théâtre d'une bataille.

II. — Origine des Dolmens.

Quel est le peuple qui a construit les dolmens? Telle est la question que nous étudierons sous ce titre.

Il y a vingt ans à peine, personne n'eût songé à poser cette question, tant il semblait facile d'y répondre. Il était alors universellement admis que les dolmens étaient l'œuvre des Celtes ; ils en portaient le nom et nul ne songeait à le leur contester. Ce fut, croyons-nous, en 1863 qu'un archéologue de Vannes, M. René Galles, d'accord en cela avec les antiquaires irlandais, proposa à ses collègues de la Société polymathique du Morbihan de changer le nom de *monuments celtiques* en celui de *monuments mégalithiques* (2).

(1) Il est remarquable que ce cromlech est aujourd'hui en partie recouvert par les eaux de la mer. Evidemment il y a eu là un affaissement du sol ; car on n'eût pas eu l'idée de le construire dans sa situation actuelle.

(2) De *μέγας*, *grand*, et *λίθος*, *pierre*. — Nous avons fait entrer ce terme dans le titre de cet ouvrage, bien qu'il ne figure pas dans celui de l'édition anglaise. La traduction littérale eût été : Monuments en pierre brute *(Rude Stone Monuments)* ; celle que nous avons adoptée nous a paru préférable.

La proposition était fondée, car déjà l'on commençait à contester l'origine des dolmens et le nouveau terme avait l'avantage de ne point préjuger la question. Il fut promptement adopté et il est aujourd'hui presque le seul en usage.

Ici se pose une question préalable. Les dolmens ont-ils été érigés par un seul peuple ou bien faut-il y voir l'œuvre de plusieurs groupes de populations? Il était, naguère encore, universellement d'usage de les attribuer à une seule race. Or, comme ils se trouvent disséminés non seulement dans l'Europe occidentale, mais encore sur divers points de l'Asie et de l'Afrique, il fallait pour cela une race voyageuse. On ne recula pas devant cette conséquence. L'on admit donc qu'un peuple spécial, parti du Nord selon les uns, du Sud selon d'autres, avait laissé sur son passage cette longue traînée de monuments caractéristiques. Cette idée est aujourd'hui de plus en plus abandonnée, et non sans de graves raisons. Tout récemment, M. de Mortillet l'a combattue dans son cours d'archéologie préhistorique (1). La divergence même des opinions concernant la marche suivie par ce prétendu peuple des dolmens montre assez combien sont incertaines les données sur lesquelles repose cette théorie. Ce peuple est-il venu des bords de la Baltique pour passer de là dans les îles Britanniques, puis en France, en Espagne et en Afrique, ou bien a-t-il suivi une marche diamétralement opposée? L'on a soutenu tour à tour l'une et l'autre opinion.

Comment rendre compte du reste, dans cette hypothèse, des immenses lacunes qui séparent les régions à dolmens ? Aujourd'hui encore, une tribu de l'Inde, celle des Khassias, érige des monuments mégalithiques ; prétendra-t-on que cette tribu est un reste de ce

(1) Voir *Matériaux pour l'Histoire de l'Homme*, 1877, p. 153.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

peuple nomade qui parcourut l'Europe, l'Asie et une partie de l'Afrique en y semant des dolmens? Ce n'est guère vraisemblable (1).

Ajoutons que les objets découverts dans les diverses régions à dolmens diffèrent suivant chaque pays. Dans le nord-ouest de la France par exemple, les haches en pierre polie abondent; dans le centre et le midi, ce sont les pointes de silex. La même observation s'applique à la conformation des crânes; elle varie suivant les contrées. Il en serait autrement si les monuments étaient l'œuvre d'une même race; partout l'on devrait rencontrer la même conformation dans le squelette et à peu près les mêmes usages. L'on pourrait en dire autant des monuments eux-mêmes. Bien que présentant partout une certaine analogie, chaque région a cependant sa forme spéciale et dominante. Il ne faut pas non plus l'oublier, le nombre des types suivant lesquels ils peuvent être construits n'est pas si considérable qu'on ne puisse promptement l'épuiser. Toute hypothèse basée sur les analogies de leur construction nous semble donc pour le moins risquée. Sans doute, il se peut que l'une des grandes races de l'humanité, la famille indo-européenne par exemple, chez laquelle, semble-t-il, le respect pour les morts a toujours été principalement accentué, se soit adonnée plus spécialement à ce genre de construction; mais vouloir le localiser davantage, en faire l'apanage d'un peuple unique qui l'eût tour à tour pratiqué sur diverses parties du globe, c'est donner dans une hypothèse toute gratuite et que rien absolument ne justifie. On ne saurait trop le répéter, l'érection d'un monument en pierre brute chez un peuple ignorant qui n'avait pas d'autre moyen de perpétuer le souvenir d'un événement est un fait trop naturel pour qu'il puisse

(1) Chose curieuse cependant, si elle est exacte, le terme qui dans la langue des Khassias désigne le mot *pierre* serait le même que dans la langue celto-bretonne, le mot *men*.

caractériser une race. L'idée contraire ne peut qu'égarer dans la voie des recherches sur l'origine des dolmens.

Pour résoudre cette question, c'est donc tour à tour et isolément à chacune des régions qui possèdent des monuments de ce genre qu'il faut s'adresser. Notre intention n'est point évidemment d'aborder un problème aussi complexe : le lecteur en trouvera du reste la solution dans le cours de cet ouvrage. Nous voulons seulement ici dire un mot de l'origine des monuments mégalithiques qui nous concernent de plus près, de ceux de la France, et plus spécialement encore de ceux de la Bretagne.

Dans un savant mémoire couronné par l'Institut en 1862, M. Alexandre Bertrand, distinguant les dolmens et allées couvertes des autres monuments mégalithiques, a nié qu'ils fussent d'origine celtique. Nous avons cherché à nous rendre compte, avec toute la bonne foi possible, des raisons sur lesquelles s'appuie le savant archéologue. Les voici, croyons-nous, dans toute leur force :

1° Il n'y a pas de dolmens dans les régions habitées par les tribus gauloises, avec lesquelles la Grèce et Rome furent anciennement en relation (*Archéologie celtique et gauloise*, p. 91, 108);

2° Il n'y en a pas davantage le long des routes de commerce que Strabon nous dit avoir existé au travers de la Celtique (*Ibid.*, p. 92, 108);

3° Si les dolmens étaient d'origine celtique, l'on devrait en trouver sur tous les points de la Gaule occupés par les Celtes, et il n'en est rien (*Ibid.*, p. 93);

4° Les objets recueillis dans les dolmens sont l'indice d'un état social très-primitif et bien inférieur à celui que nous dépeignent les récits des Grecs et des Romains lorsqu'ils nous parlent des Celtes et des Gaulois (*Ibid.*, p. 107);

5° Les populations qui ont érigé ces monuments ont dû remonter le cours des fleuves ou suivre leurs rives, car on les rencontre le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plus souvent dans le voisinage des cours d'eau (*Ibid.*, p. 108).

Telles sont reproduites, aussi fidèlement que possible, les raisons alléguées par M. Bertrand contre l'origine celtique des dolmens. Il est vraiment trop facile d'y répondre. Pour le faire, il nous suffira de nous servir des armes que M. Bertrand nous met lui-même entre les mains. Examinons tour à tour chacune de ses objections :

1° D'abord il n'est pas parfaitement exact de dire que les dolmens font défaut dans les régions avec lesquelles Grecs et Romains furent en relation. La partie méridionale de la Gaule, celle qui s'étend de Narbonne à l'embouchure du Rhône, fut la plus anciennement connue, par suite de la présence des Grecs à Marseille; elle fut même la seule connue antérieurement au second siècle avant J.-C.; or, des dolmens y ont été constatés et en grand nombre. L'Hérault en contient 67 à lui seul et le Gard 50, c'est-à-dire qu'ils viennent, sous ce rapport, l'un le dixième et l'autre le treizième parmi les départements français (1). Quant au territoire situé sur la rive gauche du Rhône, nous avouons que là il n'y a pas ou presque pas de dolmens (2); mais la raison en est bien simple et elle vient à l'appui de notre manière de voir, c'est que ce territoire, lorsqu'il fut connu des Romains, était occupé par des tribus *gauloises* et non *celliques*.

Ces derniers mots demandent une explication. Jusqu'ici la plupart des historiens avaient, à l'exemple de César, confondu les *Celtes* et les *Gaulois* ou *Galates*. Dans un intéressant mémoire qu'il a fait entrer dans son récent ouvrage, M. Alexandre Bertrand a distingué ces deux termes. Il a attribué le premier à un groupe de populations venu de l'Orient à une époque reculée, 1,000 ans au moins avant

(1) Voir dans cet ouvrage la liste de la page 396.

(2) Il en est de même de tous les environs de Marseille; mais il ne faut pas oublier que cette ville fut fondée, au dire d'Hécatée de Milet, sur le territoire des Ligures. Les Celtes n'habitèrent jamais cette région.

notre ère, et réservé le second à un nouveau peuple qui, marchant sur les traces du premier, eût refoulé celui-ci dans l'ouest de la Gaule pour s'établir à sa place dans l'est. Ces deux flots successifs de populations eussent introduit dans notre pays l'usage des métaux : l'un eût fait connaître plus spécialement le bronze, l'autre le fer. Nous ne voyons rien à objecter à ces vues. Il se peut qu'elles ne soient pas très-solidement appuyées, mais elles ont du moins l'avantage de cadrer avec les faits connus, et dès lors rien ne s'oppose à ce qu'on les admette. Mais nous n'avions pas tort de dire qu'elles nous fourniraient une arme contre les assertions de leur auteur, relativement à l'origine des dolmens. Si les tribus qui occupèrent le plus longtemps et en dernier lieu l'est de la Gaule ne furent pas d'origine celtique, l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans ce pays les mêmes monuments funéraires que dans les parties centrales et occidentales vraiment occupées par les Celtes. C'est, en effet, ce qui a lieu. Dans l'est, ce sont les tumulus qui abondent, à peu près sans nul dolmen; sur l'autre rive du Rhône, au contraire, et jusqu'à l'Océan, les dolmens dominent, et les tumulus qui s'y trouvent ont un caractère à part qui les rapproche beaucoup plus des dolmens proprement dits que des tumulus de l'est. Il serait difficile de trouver une confirmation plus éclatante, quoique négative, de l'origine que nous attribuons aux monuments mégalithiques, en même temps que de la distinction ethnographique introduite par M. Bertrand dans les races qui peuplèrent originairement la Gaule.

2° Ce que nous venons de dire explique la seconde assertion de M. Bertrand. Si les grandes voies de communication de l'antiquité ne traversent pas les régions à dolmens, c'est qu'elles sont généralement situées dans la partie orientale de la Gaule, en dehors, par conséquent, de cette région que César a appelée avec raison la *Celtique*. Il faut distinguer cependant. Au dire de Strabon, ces voies de communication sont le Rhône, la Saône, la Seine et la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Loire. Les deux premiers cours d'eau sont en plein pays *gaulois;* il ne faut donc pas s'attendre y trouver des dolmens. Il en est autrement des autres. S'il faut en croire César, de ces deux fleuves l'un limite au nord la *Celtique,* l'autre la traverse. On doit donc, conformément à notre théorie, trouver des dolmens sur leurs rives, sur celles du dernier surtout. C'est, en effet, ce que l'on constate. Si nous consultons la liste qui termine le chapitre V (p. 396) de cet ouvrage, nous trouvons que les six départements parcourus par le premier de ces fleuves contiennent ensemble 56 dolmens actuellement connus (1), c'est-à-dire, en moyenne, 9 par département. C'est assez pour un pays qui forme la limite des régions belge et celtique. Sur les bords de la Loire, la proportion est plus considérable : elle est au moins de 20 par département (2). Toutefois, les départements de l'est qui plongent pour ainsi dire en pays *gaulois* ne contiennent que fort peu de dolmens. A mesure que l'on s'avance vers l'ouest, le nombre de ces monuments va croissant. Le Maine-et-Loire et la Loire-Inférieure, les plus rapprochés de l'embouchure du fleuve, en contiennent l'un 50, l'autre au moins 36 (3). Il en devait être ainsi, d'après notre théorie, puisque nous sommes là en plein pays *celtique.*

3° Est-il vrai que l'on ne trouve pas de monuments mégalithiques sur tous les points de la Gaule occupés par les Celtes? César et Pline nous disent (4) que ce pays s'étendait au nord jusqu'à la Seine et la Marne, à l'est jusqu'au Rhône et au sud jusqu'à la Garonne ; au-delà se trouvaient, au nord, les Belges; au midi, les Aquitains. Or, chose

(1) En voici le détail : Côte-d'Or, 8; Aube, 27; Seine-et-Marne, 2; Seine-et-Oise, 12; Eure, 7; Seine-Inférieure, 0.

(2) Ces départements sont, en remontant le fleuve : Haute-Loire, 4; Loire, 3; Saône-et-Loire, 0; Nièvre, 9; Loiret, 11; Loir-et-Cher, 30; Indre-et-Loire, 30; Maine-et-Loire, 50; Loire-Inférieure, 36.

(3) M. René Kerviler en a récemment signalé quelques-uns qui ne figurent pas dans la liste de M. Bertrand. (*Congrès de l'Association bretonne*, à Savenay, 1877.)

(4) César, I, 1; Pline, IV, 17.

digne de remarque, ces limites sont aussi celles de la région à dolmens en France; il serait difficile d'en fixer de plus précises. Hors de là, en Belgique par exemple, à l'est du Rhône et au sud de la Garonne, les dolmens sont extrêmement rares. Ils abondent, au contraire, sur toute l'étendue du territoire assigné par César et Pline à la Celtique. Il n'existe dans cette vaste région qu'un département où l'on n'en connaisse aucun, celui de l'Allier; mais, outre que cette lacune peut tenir uniquement à l'absence d'études faites dans ce département, il faut remarquer que l'Allier étant tout-à-fait à l'est de la région à dolmens, a pu dès l'origine être occupé par les Gaulois, ce qui eût empêché les Celtes d'y séjourner.

On a dit que les dolmens faisaient défaut au cœur même de la Celtique. C'est une erreur. Par ces mots : *le cœur de la Celtique,* il faut entendre, nous semble-t-il, le pays des Carnutes, qui était, au dire de César, le lieu de réunion des druides et passait, d'après lui, pour être le centre de la Gaule (1). Or, si nous consultons notre liste des dolmens de la France (p. 396), nous trouvons que le département d'Eure-et-Loir, qui correspond aujourd'hui à l'ancien pays des Carnutes, n'en contient pas moins de 55; sous ce rapport, il vient le onzième parmi les départements français, et il faut remarquer que l'agriculture, qui s'y trouve fort développée, a dû occasionner la destruction d'un grand nombre, à une époque où les monuments mégalithiques n'attiraient pas encore l'attention des archéologues. — Ici donc encore, il faut le dire bien haut, les choses sont telles qu'elles devraient être si la théorie qui attribue aux dolmens une origine celtique était fondée.

4° Pour que le quatrième argument de M. Bertrand eût quelque valeur, il faudrait que l'on connût : 1° l'état social des Celtes; 2° celui des constructeurs de dolmens; sans cela, personne n'est

(1) *De Bello gallico*, VI, 13.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

autorisé à affirmer que l'un est supérieur à l'autre. Or, possédons-nous cette double connaissance?

Nous avons dit précédemment, avec M. Bertrand lui-même, que jusqu'au second siècle avant J.-C., les connaissances géographiques des Grecs et des Romains ne s'étendaient pas au-delà des rivages de la Méditerranée. Polybe nous informe, en effet, que de son temps, les régions au nord du Narbon (Aude) étaient entièrement inconnues. « Ceux qui en parlent, ajoute-t-il, n'en savent pas plus que nous, nous le déclarons hautement; ils ne font que débiter des fables (1). » Les connaissances des écrivains classiques, relativement à nos pays, se sont étendues, il est vrai, à partir de cette époque; mais ce qu'ils en disent s'applique beaucoup moins aux Celtes proprement dits qu'à ces tribus gauloises de l'est qui étaient avec eux en relations quotidiennes. Après tout, leur témoignage n'est pas de nature à donner une haute idée de la civilisation des peuples dont ils parlent. César, cependant, qui a parcouru la Celtique, est autorisé à nous dépeindre les mœurs de ses habitants, et ce qu'il nous en dit montre qu'ils avaient un état social relativement avancé; qu'ils étaient, par exemple, en possession des métaux; mais rien ne prouve que cet usage ait été général dans la vie privée. Il est possible, du reste, que cette demi-civilisation que nous voulons bien reconnaître aux Celtes de cette époque ait été alors de date récente; elle pouvait être une importation gauloise et remonter, par conséquent, à quelques siècles seulement avant J.-C.; or, l'on pourrait, sans nier l'origine celtique des dolmens, les rapporter à une époque antérieure; car l'immigration des Celtes en Gaule est évidemment de beaucoup antérieure à celle des Gaulois, et dans l'intervalle qui sépare l'une de l'autre, les Celtes eussent eu le temps d'ériger tous les dolmens de nos contrées.

(1) Polybe, III, 38.

Nous ne croyons pas cependant que les dolmens aient une date aussi reculée, et cela, entre autres raisons, précisément à cause de la nature des objets qu'ils contiennent. On a dit et répété que ces monuments appartenaient à la prétendue période de la pierre polie : on verra plus loin que cette assertion est complétement arbitraire (1). On eût pu avec tout autant de raisons les rapporter soit à l'âge de la pierre taillée, soit à celui des métaux, en supposant que cette distinction chronologique eût quelque fondement. C'est donc tout-à-fait gratuitement et, nous pourrions ajouter, contre toute vraisemblance, que l'on attribue aux constructeurs de dolmens un état social moins avancé que celui des Celtes. Pour se prononcer dans une comparaison, il faut en connaître les deux termes; or, ici, ni l'un ni l'autre ne sont bien connus.

5° On nous objecte en dernier lieu que les dolmens sont situés dans le voisinage des grands cours d'eau, et dès lors, qu'ils doivent être le fait de populations qui remontèrent les fleuves à partir de leur embouchure. Mais est-ce bien là une objection? A toutes les époques les populations ont habité de préférence dans le voisinage des rivières. Tout les y invitait : la fertilité généralement plus grande du sol, la facilité des communications, et surtout l'assurance de ne pas manquer d'eau pour l'alimentation. Aussi c'est un fait bien connu que toutes les grandes villes, tous les principaux centres de population sont situés sur le bord des fleuves. Il ne faut pas s'étonner que les Celtes aient fait comme tout le monde, qu'ils aient délaissé les plateaux arides pour se concentrer dans les vallées. Il ne serait pas du reste exact de dire que les dolmens ne se trouvent que sur le bord des rivières. M. Bertrand en convient lui-même, « ils existent

(1) « Quelque rudes et grossiers que soient nos dolmens et nos menhirs, leur érection dénote une civilisation plus avancée que celle des sauvages, à qui tout métal est inconnu. » (Mérimée.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

en grand nombre sur les hauts plateaux voisins des sources de quelques-uns des cours d'eau (1). »

Si la distribution des dolmens en France constitue une objection, c'est contre la théorie de M. Bertrand et non contre la nôtre. Si, en effet, ces monuments sont l'œuvre de populations « qui ont pénétré en Gaule par les rivières ou vallées de l'ouest, depuis l'Orne jusqu'à la Gironde (1), comment expliquer que les départements qui en contiennent le plus, à part peut-être les trois qui constituent la Basse-Bretagne, sont situés dans l'intérieur des terres, loin de la mer et des grands fleuves, et en général dans les régions montagneuses! Comment se fait-il, par exemple, qu'il y ait un si grand nombre de dolmens dans l'Aveyron, la Lozère, le Lot, la Dordogne et, plus haut, l'Eure-et-Loir, alors que les régions situées à l'embouchure de la Garonne et de la Seine, dont les affluents arrosent ces départements, en contiennent à peine quelques-uns? Dans notre hypothèse, au contraire, ces faits trouvent une explication facile. Refoulés par les Gaulois qui occupaient pour le moins toute la rive gauche du Rhône, pressés d'autre part par les Ibères qui occupaient le pays situé au sud de la Garonne, les Celtes se réfugièrent vers le centre et l'ouest, ainsi que dans les régions montagneuses et difficilement accessibles du midi, où ils érigèrent leurs dolmens et les autres monuments mégalithiques, pendant que de leur côté les nouveaux venus construisaient dans l'est leurs tumulus, témoins et gages d'une civilisation plus avancée, mais non plus récente.

Le lecteur a pu juger de la valeur des arguments sur lesquels repose la thèse que nous combattons ; et cependant c'est après les avoir exposés que M. Al. Bertrand s'écrie : « On ne peut plus hésiter à déclarer que les dolmens ne sont pas celtiques, et qu'ils recouvrent les restes d'une population dont l'histoire ne nous parle pas. »

(1) *Archéologie celtique et gauloise*, p. 137.
(2) *Ibid.*, p. 146.

On a vu sur quelle base repose cette assertion ; il nous reste à dire un mot des raisons sur lesquelles s'appuie l'opinion contraire.

Les réponses aux objections qui précèdent pourraient suffire à la rigueur pour appuyer cette opinion. Nous avons montré, en effet, que chacune de ces propositions constituait un argument des plus convaincants en sa faveur. Elles se résument en ceci, que les faits sont tels qu'ils devraient être si les Celtes étaient les constructeurs des dolmens, ce qui ne peut se dire d'aucune des autres théories proposées. Voici maintenant quelques autres arguments qui ont aussi leur valeur. Nous nous contentons de les énoncer :

1° Les contrées que l'histoire nous signale comme le plus récemment habitées par les Celtes et où leur langue s'est conservée le plus longtemps sont aussi celles qui offrent le plus de monuments de ce genre : la Bretagne et le pays de Galles en sont des exemples frappants.

2° La tradition est formelle ; elle voit dans les dolmens l'œuvre des Celtes. En Irlande, elle est plus précise que partout ailleurs ; elle attribue ces monuments à deux peuples incontestablement d'origine celtique, les Dananiens et les Fir-Bolgs, dont il sera longuement question dans le cours de cet ouvrage (p. 186 et suiv.) Des traditions analogues existent en Bretagne (1).

3° Les signes et figures gravés soit sur les monuments eux-mêmes, soit sur les vases et autres objets qui en proviennent, offrent une analogie parfois des plus remarquables avec ceux que présentent les plus anciennes monnaies en usage dans l'ouest de la France, monnaies qui, du reste, ont été trouvées dans certains dolmens, dans celui du Petit-Mont, par exemple, en Arzon (Morbihan). Ces signes n'appartiennent, au contraire, d'aucune façon aux monnaies des anciens peuples étrangers à la Gaule : ce sont des

(1) Voir, à ce sujet, une étude de M. de la Villemarqué dans la *Revue archéologique* de février 1868.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

spirales, des ellipses, des disques pointillés, des losanges, des dents de scie, des croissants accolés, des stries et autres figures qui ont fait partie de l'ornementation celtique au moyen-âge et que nos paysans bretons portent encore aujourd'hui brodées sur leurs habits ou sur les harnais de leurs chevaux (1). Des analogies aussi frappantes ne sauraient être accidentelles.

4° Des inscriptions en caractères celtiques, en *ogham*, ont été découvertes dans l'intérieur de plusieurs dolmens, spécialement en Irlande. L'une d'elles est l'épitaphe de Fergus, fils de la reine Meave, l'une des héroïnes d'Ossian. On ne peut pas dire qu'elle a été inscrite après coup, « car les lignes de caractères sont engagées dans les interstices des pierres et ont dû être gravées avant que les blocs fussent en place (2). »

5° Une dernière considération, quoique d'un caractère tout négatif, vient confirmer l'origine celtique des dolmens. Si ces monuments n'étaient pas l'œuvre des Celtes, à quelle race pourrait-on les attribuer? Ici survient la difficulté. L'histoire mentionne, il est vrai, un peuple antérieur aux Celtes dans le sud-ouest, celui des Ibères, dont les Basques paraissent être un dernier débris. De son côté, l'anthropologie a cru reconnaître le type finnois dans quelques crânes, vraisemblablement très-anciens, qui ont été trouvés en France. Nous voulons bien que ces deux races finnoise et ibérienne, aujourd'hui confinées la première à l'extrême nord de l'Europe, la seconde au pied des Pyrénées, se soient jadis rapprochées et peut-être confondues sur le sol français; mais nous nous hâtons de le dire, il n'y a nulle raison de leur attribuer la construction de nos dolmens. Ni les Ibères, ni les Finnois ne sont ni n'ont été constructeurs de dolmens. On ne trouve ces monuments dans aucun des

(1) Voir Henri Martin, *Études d'archéologie celtique*, p. 241; — *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1873, p. 50.

(2) H. Martin, *op. cit.*, p. 241.

pays occupés par eux, à moins que les Celtes n'y aient pénétré, comme ils l'ont fait en Espagne. Dans les îles de la Méditerranée, par exemple, où seuls les Ibères se sont établis, il n'y a pas de dolmens; il n'y en a pas davantage dans les régions septentrionales, habitées exclusivement par la race finnoise. Ajoutons, avec M. Henri Martin, que ce genre de construction suppose dans le peuple qui en fut l'auteur un état social fort différent de celui des Finnois et des Ibères (1). Il n'y a jamais eu chez ces peuples d'agglomérations assez considérables, d'organisation religieuse assez puissante pour qu'ils aient pu élever de semblables monuments (2). Aussi ne trouve-t-on, ni dans la langue des Basques, ni dans leurs traditions, la moindre allusion à ces constructions grandioses. Il se peut que les Ibères ou les Basques soient ces hommes des cavernes dont l'archéologie préhistorique a retrouvé les anciens instruments et dont elle s'efforce aujourd'hui de reconstituer l'histoire; mais rien n'autorise à leur attribuer la construction des dolmens. Ils n'eurent ni cet esprit d'association, ni ce respect des ancêtres qui caractérisèrent les Celtes et que ces monuments supposent dans leurs auteurs.

Quant à les attribuer à un autre peuple à la fois différent des Finnois, des Basques et des Celtes, qui se fût établi dans nos contrées entre les uns et les autres, et cela, sans laisser dans la tradition la

(1) *Études d'archéologie celtique*, p. 235.

(2) Ce serait ici le lieu de dire un mot du mode de construction des monuments mégalithiques. L'impression que produit leur masse est telle que l'on a peine à comprendre comment l'on a pu, sans machines, ériger ces gigantesques monolithes. Il ne faudrait pas s'exagérer cependant la difficulté de leur érection. Les Egyptiens qui élevèrent les pyramides n'avaient pas, à proprement parler, de machines. Les tribus barbares de l'Inde qui continuent d'ériger des monuments mégalithiques en ignorent également l'usage; c'est à force de bras et à l'aide de certains procédés élémentaires, qui, de tout temps, furent connus des hommes, que ces tribus viennent à bout de leurs entreprises. Parmi ces procédés, il faut citer l'usage du rouleau, du levier et du plan incliné. Ce sont là de ces moyens pratiques qu'emploient journellement les habitants de nos campagnes, si étrangers qu'ils soient à tout principe théorique, et qu'employèrent sans doute de tout temps les constructeurs de dolmens.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

moindre trace de son passage, il n'y faut pas songer; c'est une hypothèse par trop gratuite pour que nous puissions nous y arrêter. « L'invraisemblance d'une telle donnée, dit M. Henri Martin, éclate assez d'elle-même (1). »

Reste la question de l'âge des dolmens, qui n'est pour ainsi dire qu'un corollaire de la précédente.

III. — Age des dolmens.

L'origine celtique des dolmens fixe déjà leur date dans une certaine limite. Elle montre qu'ils ne sont pas très-anciens; car, bien qu'on ne sache pas au juste à quoi s'en tenir à ce sujet, il y a tout lieu de croire que l'arrivée des Celtes en Gaule ne remonte pas à une époque extrêmement reculée (2). Nous avons du reste, dans ce qui précède, une première raison de ne pas considérer les dolmens comme remontant au début de l'occupation celtique. Nous avons vu, en effet, que les dolmens sont extrêmement rares dans l'est de la France. Cependant les Celtes, qui venaient de l'Orient, ont passé là; il est même probable qu'ils y ont séjourné jusqu'à l'immigration gauloise, laquelle eut lieu peut-être quatre ou cinq siècles avant J.-C. Jusque-là ils ne s'étaient donc vraisemblablement pas encore adonnés à la construction des dolmens. Nous en trouverons d'autres preuves en consultant la tradition et les monuments eux-mêmes.

En attendant, il est une idée dont il faut d'abord se bien convaincre, c'est que menhirs, cromlechs et tumulus de l'ouest ont la même origine que les dolmens, qu'ils appartiennent à la même race et remontent probablement à la même époque. Un instant de réflexion

(1) *Études d'archéologie celtique*, p. 236.

(2) Les récentes découvertes de M. René Kerviler, à Saint-Nazaire, ne permettent guère de reporter au-delà de six ou sept siècles avant l'ère actuelle l'arrivée des Celtes en cette contrée.

suffit pour enlever toute incertitude à cet égard. Ces monuments s'accompagnent presque toujours. Qu'on jette par exemple un coup-d'œil sur les cartes qui représentent, dans cet ouvrage, Carnac et ses environs (p. 368 et 370); l'on y verra, à côté des dolmens, des menhirs alignés ou isolés, des tumulus et des cromlechs qui précèdent immédiatement les alignements et constituent pour ainsi dire des têtes de colonne, comme pour mieux montrer qu'ils se rattachent à un même plan. D'autres fois, les menhirs et les dolmens couronnent les tumulus. Ces tumulus, du reste, que sont-ils autre chose que des dolmens recouverts de terre? Contrairement, en effet, à ceux de l'est de la France qui, eux, seraient l'œuvre des Gaulois proprement dits, les tumulus de l'ouest recouvrent des chambres funéraires d'un caractère tout mégalithique, auxquelles il ne manque que d'être dégagées de leur enveloppe de terre pour devenir de véritables dolmens. Après tout, plusieurs de nos dolmens apparents, la plupart peut-être, ne sont pas autre chose que d'anciens tumulus ainsi transformés. Quelques-uns même sont encore à moitié recouverts de terre. Comment, après cela, établir entre les uns et les autres une limite précise?

Les objets découverts dans les tumulus et dans les dolmens confirment, quoi qu'on en dise, cette assimilation. On a fait observer, il est vrai, que les métaux se rencontraient plus fréquemment dans les premiers que dans les autres. Est-ce étonnant? La plupart des chambres tumulaires, protégées qu'elles étaient par leur enveloppe de terre, n'avaient jamais été pillées, lorsque l'on a tout récemment entrepris leur exploration. De plus, les objets qu'on y a découverts s'y trouvaient à l'abri de l'air et de ses agents de destruction. Il en est tout autrement des dolmens. Outre que le viol en est plus facile et que leurs dépôts, quand ils en contenaient, étaient aussi beaucoup plus accessibles à l'action destructive de l'air, de tout temps ils tentèrent davantage la cupidité, par suite de cette idée universellement

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

répandue qu'ils renfermaient des trésors. Ces causes nous semblent plus que suffisantes pour rendre compte des quelques différences que présente leur contenu.

L'identité des dolmens et des autres monuments mégalithiques trouvera sa confirmation dans ce qui nous reste à dire ; nous pouvons la considérer dès maintenant comme établie et interroger tour à tour, au point de vue de la question qui nous occupe, la tradition, les monuments eux-mêmes et les objets qui en proviennent.

La tradition est assez précise au sujet de l'âge des dolmens. Nous avons vu qu'en Irlande elle les attribuait aux Fir-Bolgs et aux Dananiens, c'est-à-dire à deux races qui ne semblent avoir pénétré dans ce pays que vers le commencement de l'ère chrétienne ou du moins peu de temps auparavant. L'un de ces dolmens est le tombeau de Fergus, fils de la reine Meave; il ne remonte donc pas au-delà de notre ère. En Bretagne, les quelques légendes qui se rattachent aux monuments mégalithiques semblent les rapporter à l'époque de la conversion du pays au christianisme.

En ce qui concerne les tumulus, la tradition équivaut à de l'histoire. Nous savons que des tombeaux de ce genre ont été érigés jusqu'au X[e] siècle au moins, en Suède et en Danemark. Tacite nous dit que les Germains en élevaient de son temps et les chants des bardes bretons du VI[e] siècle ne permettent pas de douter que l'on ne construisît alors des tertres factices sur la tombe des personnes considérables ; il semble même que toutes étaient accompagnées d'un monument mégalithique quelconque (1).

La forme des monuments ne peut guère nous renseigner sur leur âge. A toutes les époques, l'on a pu dresser des pierres brutes ; l'absence de travail n'est pas un style qui porte avec lui sa date. Il est cependant des pierres qui, quoique taillées, du moins en partie,

(1) Voir *les Bretons insulaires et les Anglo-Saxons des VI[e] et VII[e] siècles*, par M. De la Borderie, p. 264.

semblent rentrer dans la catégorie des monuments en pierre brute, et celles-là peuvent jeter quelque jour sur l'âge des autres. Tels sont les *lechs* bretons, véritables pierres levées qui ne diffèrent des menhirs qu'en ce qu'ils sont quelque peu travaillés et portent soit une inscription, soit une croix ; or les lechs datent du moyen-âge et sont sans doute la continuation immédiate des menhirs. Tel est également ce dolmen de Confolens que représente la gravure 124 de cet ouvrage. C'est bien encore un dolmen, c'est-à-dire une large pierre brute reposant sur des supports ; mais ces supports sont taillés dans le style roman et ils se composent des trois parties ordinaires et distinctes qui constituent la colonne : la base, le fût et le chapiteau. C'est là incontestablement une œuvre récente. En supposant, ce qui est peu probable, que les colonnes aient remplacé au moyen-âge les anciens supports en pierre brute, ce fait n'en aurait pas moins son importance, car il montrerait, selon l'observation de notre auteur, que les hommes qui exécutèrent ce travail « avaient pour le monument le même respect que ceux qui l'érigèrent. »

Pour rapporter les dolmens à la prétendue époque de la pierre polie, nos modernes archéologues se sont appuyés sur la nature des objets qui en proviennent. C'est donc aussi sur ces objets que nous devons principalement porter notre attention.

En Bretagne, il est vrai, les celtæ ou hachettes en pierre polie se rencontrent en grande quantité dans les dolmens. Mais, est-ce bien là l'indice d'un état social caractérisé par l'usage de la pierre? M. de Closmadeuc nous semble avoir prouvé le contraire dans un article des plus remarquables et malheureusement trop peu connu, inséré par lui en 1873 dans le *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*. Ces objets n'ont de la hache que le nom. Ils affectent, en général, la forme de petits coins se terminant en pointe, d'un côté, et de l'autre en un bord tranchant. Leur longueur varie de 3 à 45 centimètres ; mais ceux qui présentent cette dernière dimension

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sont très-rares. Quant aux premiers, ils n'ont pu évidemment servir d'armes ni d'outils. M. de Closmadeuc ne doute pas qu'il n'en soit de même des plus grands. Ils ne présentent, en effet, aucune trace d'usure et paraissent n'avoir jamais servi. Leur composition en fait, du reste, des objets précieux. Sur un total de 186 qui, en 1873, avaient été trouvés dans des monuments mégalithiques du Morbihan et déposés au musée de Vannes, 171 sont fabriqués avec des substances étrangères à la Bretagne (1); quelques-unes de ces substances sont même inconnues en Europe. Est-il vraisemblable que l'on soit allé chercher si loin la matière nécessaire pour des outils d'un usage journalier? Le silex était plus rapproché et beaucoup plus facile à utiliser. Il l'a été aussi parfois : il existe, en effet, au musée de Vannes trois ou quatre celtæ en silex; mais c'est pour nous une nouvelle preuve que les celtæ n'étaient pas destinés à servir d'instruments, car on ne se fût pas amusé à polir un minéral qui n'est guère utilisable qu'à l'état brut.

On a dit que les celtæ étaient des haches de sacrifice. Le docteur de Closmadeuc rejette encore cette opinion, et pour cela il invoque sa propre expérience. Il a essayé de s'en servir comme d'instruments d'autopsie, et c'est à peine, nous dit-il, s'il a pu entamer la peau; cependant il avait pris ceux qui lui paraissaient les mieux aiguisés. « Que serait-ce, ajoute-t-il, s'il s'agissait d'assommer une bête fauve couverte de poils et de la découper en morceaux (2)? »

L'opinion qui lui paraît la seule acceptable, et il l'appuie sur de bonnes raisons, c'est que ces prétendues haches ne sont autre chose que des objets sacrés que l'on plaçait dans les tombeaux comme pour les protéger. Partout, en effet, ces objets, universellement appelés

(1) 133 sont en fibrolithe et 38 en jadéite et chloromélanite. C'est sans doute par erreur que M. H. Martin a dit (*op. cit.*, p. 243) que ces substances se trouvaient en Bretagne.

(2) *Société polymathique du Morbihan*, 1873, p. 40.

pierres de foudre, ont été considérés comme des talismans d'une merveilleuse efficacité. D'après une tradition populaire dans le Morbihan, ils ont la propriété de garantir les demeures de la foudre et des maléfices. Est-il étonnant, dès lors, qu'on en ait placé dans les dolmens comme pour veiller sur la dépouille des morts?

Puisque les celtæ ne sont ni des armes ni des outils, ils ne peuvent donc être considérés comme caractérisant l'état social du peuple qui en fit usage. Ils peuvent nous renseigner sur sa religion, mais ils ne nous autorisent nullement à le rattacher à cet âge que l'on appelle, à tort ou à raison, l'âge de la pierre polie. Pris à part et sans nulle relation avec les objets auxquels on les trouve habituellement associés, les celtæ tendraient plutôt à rajeunir qu'à vieillir les dolmens. La perfection de travail qu'ils accusent, la rareté et le prix intrinsèque des substances dont ils sont formés sont autant de caractères qui accusent un état social relativement avancé. S'il faut en croire M. de Closmadeuc, un habile industriel de Paris, habitué au polissage des cristaux, consulté à leur sujet, a déclaré qu'il ferait difficilement aussi bien. Il lui répugnait surtout d'admettre que le trou dont quelques-uns sont percés eût pu être pratiqué sans l'aide d'un instrument en métal.

L'utilisation de la hache comme symbole religieux n'est pas sans jeter elle-même quelque jour sur l'âge des constructions mégalithiques. Cette hache, qui se voit gravée en relief sur plusieurs dolmens de la Bretagne (1), on la retrouve en effet sur les cippes funéraires de l'époque gallo-romaine, et cette fois avec une inscription qui se termine régulièrement par ces mots bien connus : *sub ascia dedicavit* ou *dedicaverunt*. Sans doute, dans ce cas, la

(1) Elle est surtout très-nettement figurée sur la voûte de la *Table-des-Marchands* et du *Mane-er-H'roëk*, en Locmariaker (V. fig. 149 et 150). La ressemblance avec l'*ascia* en forme d'herminette, représentée sur les tombeaux gallo-romains, est même assez frappante pour que l'on ne puisse leur attribuer une origine distincte.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

hache était comme l'emblème religieux d'une divinité protectrice du tombeau, peut-être celui des dieux Mânes, auxquels ces monuments sont le plus souvent consacrés. Il n'est guère douteux que ces deux usages celtique et gallo-romain n'aient la même origine et, par suite, qu'ils n'appartiennent à peu près à la même époque. Il ne serait même pas impossible que les Bretons en eussent emprunté l'idée aux Romains. On pourrait dire, à l'appui de cette opinion, que de tout temps ce peuple paraît avoir eu en vénération les *pierres de foudre* ou *céraunies*, comme il les appelait (1) : ce ne sont donc pas les Romains qui ont emprunté aux Celtes cette espèce de culte ; la proposition contraire serait plus acceptable. Il reste à savoir si les uns et les autres ne l'ont point puisé à une même source.

Mais les celtæ ne sont pas les seuls objets que l'on ait rencontrés dans les dolmens. Outre de nombreux éclats de silex, l'on y a trouvé aussi des poteries, des fragments de métal et, ce qui est plus précieux encore, des médailles. Parmi les poteries, nous signalerons : des figurines trouvées à Toulvern, en Baden, et à Bergous, en Locmariaker, entre autres une tête de Vénus ; une urne romaine recueillie à Tréal ; des briques à rebords et à crochets, provenant de Locmariaker, de Crubelz et d'Arzon (2) ; un vase en verre découvert dans le tumulus de Mane-er-H'roëk, etc.; ce sont là évidemment autant d'indices d'un âge non antérieur à l'époque gallo-romaine.

Les objets en métal n'ont pas moins d'importance, parce qu'ils protestent contre l'âge que l'on prétend attribuer aux dolmens. On veut absolument que ces monuments remontent à une époque où tout métal était inconnu ; pourquoi alors quelques-uns en renferment-ils?

(1) Voir à ce sujet l'article de M. de Closmadeuc dans le *Bulletin de la Société polymathique*, 1873.

(2) Tout récemment, des briques de même nature, certainement romaines, ont été trouvées par M. James Miln sous un menhir. — Voir son splendide ouvrage sur les fouilles qu'il a faites à Carnac.

Dès 1862, M. Bertrand reconnaissait que quelques dolmens contenaient du bronze, mais il niait alors que le fer s'y rencontrât. Depuis ce temps, des faits nouveaux lui ont fait reconnaître que sa première affirmation était trop absolue.

Il fallait bien le reconnaître, en effet. Sans parler des dolmens de l'Aveyron et de la Lozère, où les découvertes de ce genre sont plus connues, les exemples de semblables trouvailles ne manquent pas en Bretagne. Des fragments de fer ont été découverts au Resto, en Moustoir-Ac, et à Er-Roh, en la commune de la Trinité-sur-Mer (1). Des celtæ de même nature ont été découverts au pied de menhirs dans la commune de Crach, un fer à cheval en celle de Plaudren (2), un gros clou fortement oxydé et divers autres objets au Rocher, en Plougoumelen, une barre de fer à Tumiac, des chevilles de fer à Saint-Pierre-de-Quiberon, enfin une hache très-oxydée à Plœmel, dans le tumulus de Mane-Botgad (3). Toutes ces découvertes, — et nous n'avons pas la prétention d'être complet, — ont été faites dans un seul département, celui du Morbihan. Que serait-ce si l'on étudiait au même point de vue tous les autres départements des régions à dolmens!

Les autres métaux sont moins rares encore. On a trouvé de l'or à Plouharnel et à Kerlagat, en Carnac, du bronze au Mane-er-H'roëk, en Locmariaker, au Rocher, en Plougoumelen, etc., du cuivre à Lez-Variel, en Juidel, et à Saint-Pierre-de-Quiberon.

Il n'est donc plus permis aujourd'hui de nier que les constructeurs de monuments mégalithiques aient été en possession des métaux, y compris le fer. Sans doute ces découvertes sont relative-

(1) Voir *les Monuments funéraires du Morbihan*, par Rosenzweig, dans la collection des *Mémoires lus à la Sorbonne* en 1867; *Archéologie*, p. 132.

(2) *Ibid.*, p. 136.

(3) L'auteur de cette dernière découverte, M. l'abbé Collet, dit à ce sujet : « C'est une preuve de plus, à ajouter à tant d'autres, de l'existence du fer à l'époque des dolmens. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment rares; mais faut-il en être surpris? « La Bretagne, selon l'observation d'un de ses plus savants archéologues, a toujours été pour l'architecture, les costumes, les mœurs, de beaucoup en retard sur les autres parties de la France (1). » Il est fort probable que le fer n'y était encore qu'un objet de luxe il y a quinze ou vingt siècles et peut-être moins; l'on ne doit pas s'attendre dès lors à le voir figurer en grande abondance dans les monuments de cet âge. Il ne faut pas oublier en outre que ce métal s'oxyde très-vite. On a vu des socs de charrue, oubliés à l'air humide, disparaître presque complétement dans l'espace d'une année. Si donc sa présence dans les dolmens est relativement si rare, ne serait-ce pas qu'il requiert pour se conserver des conditions exceptionnelles? Ces conditions, il les rencontre peut-être dans les tumulus où l'air humide pénètre difficilement; mais dans les dolmens apparents, où presque rien ne le protège contre les influences atmosphériques, pas plus que contre la cupidité des hommes, il n'est pas étonnant qu'il ait le plus souvent disparu. Quant au bronze, il oppose plus de résistance à l'action des éléments: ainsi s'explique son abondance relative.

Les faits confirment cette supposition. Dans les fouilles célèbres que M. Schlieman vient de faire sur l'emplacement de l'ancienne Troie, il n'a trouvé que des objets en bronze, sans nulle trace de fer dans la couche qui datait des rois de Lydie, et pourtant l'on sait historiquement que le fer était en usage en cette contrée avant la domination de ces rois. Par conséquent, de l'absence du fer dans les tombeaux de nos ancêtres, il ne faudrait pas trop se hâter de conclure à sa non-existence réelle à l'époque qu'ils représentent. Pourquoi veut-on, après tout, qu'ils aient déposé auprès de leurs morts tous les objets dont ils faisaient usage? Sans doute, cette coutume existait pour les haches en pierre polie; mais, nous l'avons vu,

(1) Rosenzweig, *Notice sur les Lechs bretons*, dans les *Mémoires lus à la Sorbonne* en 1863.

ces prétendues haches n'étaient autre chose que des objets sacrés, l'image symbolique de la divinité tutélaire du tombeau. Elles sont donc tout-à-fait à leur place dans les dolmens. Quant aux objets en métal, rien n'autorise à penser qu'ils aient eu une signification analogue, et dès lors il est tout naturel qu'ils ne se trouvent que par exception dans les constructions mégalithiques. Si dans quelques siècles l'on venait à ouvrir nos sépultures actuelles, l'on y trouverait sans doute moins de traces de métal que nous n'en trouvons dans les dolmens; serait-il logique d'en conclure qu'elles remontent à l'âge de la pierre?... Et pourtant, c'est ainsi que l'on raisonne aujourd'hui.

Une découverte plus intéressante encore que celle des objets en métal, au point de vue de l'âge des dolmens, est celle des monnaies qui en proviennent. Ici la date est précise, et une fois la découverte bien constatée, nul doute n'est possible. Or, voici quelques faits de ce genre. On a trouvé un petit bronze de Constantin II (337-340), à Bergous, en Locmariaker. Deux médailles gauloises, fortement oxydées et par suite illisibles, ont été trouvées par M. Louis Galles dans le dolmen du Petit-Mont, en Arzon, et cela, dans la terre « encore grasse, aurait-on dit, de la décomposition du cadavre (1). » Une monnaie de Constantin a été exhumée en même temps que des urnes romaines de la *cella*, d'un tumulus placé près d'un ancien camp, le long des grèves de Penmarck (2). Dans le tumulus de Maner-H'roëk, en Locmariaker, on a recueilli une douzaine de médailles romaines, s'étendant de Tibère à Trajan (14-117). D'autres médailles ont été trouvées récemment par M. James Miln dans un tumulus qu'il a exploré à Carnac (3).

(1) *Société polymathique du Morbihan*, 1873, p. 54.
(2) *Mémoires lus à la Sorbonne* en 1864 : *Archéologie*.
(3) *Fouilles faites à Carnac : les Bossenno et le Mont-Saint-Michel*, gr. in-8°, 1877. — Pour cette cause et pour d'autres, M. Miln ne doute pas — nous sommes autorisé à le dire — que l'usage d'ensevelir dans des dolmens ne se soit continué jusqu'au VI^e ou VII^e siècle de notre ère.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Quelqu'un qui dirigerait ses études dans ce but arriverait sans doute à constater un bon nombre de découvertes analogues. Il faut dire cependant que trop souvent, par suite de cette idée préconçue que les dolmens appartiennent aux temps préhistoriques, les faits de cette nature ont été passés sous silence. Les preuves ne manquent pas à l'appui de cette assertion. M. Fouquet, alors président de la Société polymathique du Morbihan, en citait lui-même un exemple il y a quelques années. M. L. Galles avait publié un rapport sur la découverte d'anciennes sépultures au Rocher, en Plougoumelen; mais dans ce rapport, qu'il intitulait : *Découverte de deux sépultures de* l'Age du Bronze, il s'était bien gardé d'insister sur quelques objets en fer qui provenaient du même lieu. M. Fouquet lui en fait un reproche. « Pourquoi, dit-il, a-t-on tenu compte des objets en bronze et n'a-t-on pas tenu le même compte des objets en fer ? N'est-ce pas en vertu d'une idée préconçue (1) ? »

C'est bien cela, en effet. La présence du fer était gênante : on l'a passée sous silence. Cette manière d'agir n'est pas sans précédents. Les découvertes viennent-elles à l'encontre des théories? On se garde bien d'en rien dire, et malheureusement le contrôle n'est pas toujours possible. Nous pourrions citer plus d'une Revue contemporaine pour qui ce procédé est familier. On signale les faits qui appuient les théories en vogue, on recommande sur tous les tons les ouvrages qui les prônent; quant à ceux qui n'ont pas ce bonheur et dont le seul mérite est de chercher la vérité dans les faits, ils n'ont pas droit de cité. On fait mieux que de les critiquer : on n'en parle pas. C'est vraiment la conspiration du silence.

Nous pouvons nous dispenser d'insister davantage sur la question de l'âge des dolmens; les faits qui précèdent doivent suffire pour édifier à cet égard le lecteur de bonne foi. Dans un seul département,

(1) *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1874.

dans celui dont les monuments mégalithiques semblent le mieux peut-être, au gré des archéologues, caractériser l'âge de pierre, l'on a trouvé des sculptures rappelant parfois à s'y méprendre celles de l'ère gallo-romaine, des tuiles et des poteries de la même époque, des objets en bronze et en fer, des monnaies impériales, etc. (1). Est-ce donc toujours par hasard que tout cela s'est trouvé enfoui au fond des tumulus ou dans la terre que recouvrent les dolmens?

Nous ne prétendons nullement que tous nos dolmens appartiennent à l'ère actuelle; nous voulons bien que quelques-uns, la plupart peut-être, soient antérieurs au séjour des Romains en nos contrées, mais il nous semble impossible qu'il en soit ainsi de tous. Pour nous, les monuments mégalithiques sont le mode de sépulture de nos ancêtres, dans les siècles qui précédèrent *immédiatement* leur conversion au christianisme. Nous avons donné nos raisons; nous attendons que les partisans de l'opinion contraire donnent les leurs. Une chose est certaine toutefois, même à leurs propres yeux, c'est que tous les monuments dont l'âge est fixé par la tradition, l'histoire ou quelque autre donnée positive sans réplique, appartiennent à une époque récente. Pour attribuer les autres à une race antérieure aux Celtes, nos adversaires n'ont qu'une raison à alléguer : l'inconnu qui plane sur eux, le mystère qui les entoure. Nous l'avons déjà dit : *Omne ignotum pro antiquo*, tel est leur adage.

Et maintenant, quelques mots sur l'ouvrage dont nous publions la traduction.

Son auteur, M. James Fergusson, est trop connu comme archéo-

(1) Il est remarquable que les mêmes localités qui contiennent des dolmens contiennent aussi le plus souvent des traces de l'occupation romaine. C'est une nouvelle preuve que les époques caractérisées par ces deux genres d'antiquités n'ont point été, comme on le prétend, séparées par un long intervalle, mais que si elles ne coïncident pas, elles se sont du moins suivies de près.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

logue pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge (1). Les nombreux ouvrages qui sont le fruit de ses longues et consciencieuses études nous dispensent de ce soin. En ce qui concerne celui-ci, un mot suffit pour en recommander la lecture à ceux que préoccupe la question si pleine d'actualité de l'origine des dolmens : c'est le seul travail d'ensemble que nous connaissions sur cette matière. Il existe bien çà et là des monographies isolées, rendant compte de quelques découvertes ou contenant la description de quelques monuments pris à part; mais personne n'avait songé encore à grouper tous ces faits de façon à ce que de leur comparaison l'on pût tirer des conclusions générales. Nulle part cependant ce rapprochement comparatif des faits n'est plus indispensable que dans cette science. C'est à l'aide de ce procédé seulement que l'on peut s'assurer si vraiment les dolmens ont une origine unique, s'il existe entre eux une connexion réelle.

On trouvera dans ce livre les matériaux de cette étude. « Il se distingue, a dit une *Revue* peu suspecte de partialité en sa faveur (2), par le nombre des renseignements que l'auteur a puisés dans les

(1) Voir sa biographie dans le *Dictionnaire des Contemporains* de Vapereau. Voici une liste de ses principaux ouvrages :

1° *Histoire de l'Architecture* depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, 2 vol. in-8°, avec 1,200 gravures, 1865-67 ;

2° *Histoire des styles modernes d'architecture*, ouvrage faisant suite au précédent, in-8°, avec 312 gravures ;

3° *Les Temples de l'Inde*, in-8°, avec plans, 1845 ;

4° *L'Architecture primitive dans l'Inde*, avec plans et gravures, 1847 ;

5° *Essai sur l'ancienne Topographie de Jérusalem*, 1847 ;

6° *Essai sur un nouveau système de fortification*, 1849 ;

7° *Recherches historiques sur la véritable essence du beau dans les Arts*, in-8°, 1849 ;

8° *Restauration des palais de Ninive et de Persépolis*, 1851 ;

9° *Observations sur le British Museum*, in-8°, 1849 ;

10° *Manuel illustré d'architecture*, avec 850 gravures, in-8°, 1859 ;

11° *Restauration du Mausolée d'Halicarnasse*, 1862 ;

12° *Le Saint Sépulcre et le Temple de Jérusalem*, 1865 ;

13° *Les Monuments en pierre brute des îles Orcades*, in-8°, 1877.

(2) *Matériaux pour l'Histoire de l'Homme*, année 1874.

ouvrages anglais et étrangers, et que bien peu de personnes en Europe ont à leur disposition. » Chaque pays y est étudié tour à tour. L'Angleterre et les contrées qui en dépendent y occupent une vaste place : l'on devait s'y attendre, et nous ne craignons pas que l'on s'en plaigne. Ce sera même une bonne fortune pour les archéologues français de trouver un ouvrage qui contienne la description des monuments étrangers restés jusqu'ici à peu près totalement ignorés.

Il ne faut pas croire, du reste, que le livre de M. Fergusson soit une aride nomenclature. A côté des faits se trouve leur interprétation. On peut ne pas toujours accepter celle de l'auteur; nous avouons pour notre propre compte que nous sommes loin de partager en tout point sa manière de voir, et assez souvent nous nous sommes permis de le dire, moins souvent peut-être encore qu'il ne l'eût fallu. Il est un point cependant que l'auteur a eu spécialement en vue, et sur lequel son opinion est la nôtre : nous voulons parler de l'âge des dolmens. Loin de les vieillir, conformément aux théories du jour, il tend au contraire à leur attribuer une date récente. Nous n'espérons pas que cette opinion triomphe immédiatement, car nous savons combien sont profondément enracinés les préjugés contraires ; la vérité finira bien cependant par se faire jour ; déjà la réaction commence, et nul doute que dans un avenir prochain l'humble graine semée aujourd'hui ne vienne à porter ses fruits.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Un certain nombre de termes anglais ont dû être maintenus dans les gravures ; nous en donnons ici la traduction à l'usage des lecteurs pour qui cette langue est absolument étrangère :

A, un.
Barrow, tumulus.
Boundary, borne.
Broad, large.
Building, construction.
Church, église.
Circle, cercle.
Doubtfull, douteux.
Earl, comte.
End, fin.
Fallen, tombé.
Farm, ferme.
Fence, clôture.
Foot (pl. Feet), pied.
From, de, depuis.
Gate, porte.
High, haut.
Hill, colline.
House, maison.
Inside, intérieur.
Lenght, longueur.
Line, alignement.
Little, petit.
Low, bas.
Mill, moulin.
Neighbourhood, voisinage.
Of, de.
Or, ou.
Perhaps, peut-être.
Recess, enfoncement.
Ring, cercle.
River, rivière.
Road, route.
Round, rond, autour.
Scale, échelle.
Size, grandeur.
Slab, dalle.
Small, petit.
Some, quelque.
Stone, pierre.
Thickness, épaisseur.
To, à, jusqu'à.
Upright, debout.
Wall, mur.
Wide, large.
Yard, mesure de 0m914.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Lorsque, en 1854, je préparai le plan de mon *Manuel d'Architecture*, mon intention était de consacrer un chapitre d'une cinquantaine de pages à la question des monuments en pierre brute; mais, quand il fallut en venir sérieusement à l'étude de cette question, j'y rencontrai une telle confusion et une telle incertitude qu'il me parut impossible d'en faire l'introduction d'un ouvrage dont le but principal était de donner une idée claire et succincte des divers styles architecturaux qui ont existé. Dix ans plus tard, lorsque je donnai une nouvelle édition de ce *Manuel*, sous le titre d'*Histoire de l'Architecture*, les mêmes difficultés se présentèrent. Il est vrai que dans l'intervalle les druides, avec leurs *dracontia*, avaient perdu bien du terrain; mais ils avaient cédé la place aux mythes préhistoriques. Le cas n'était guère moins embarrassant. Comme la première fois, il eût fallu combattre pied à pied et discuter chaque fait; car aucune des théories du jour n'était admissible : je passai de nouveau la question sous silence. Jamais cependant je ne la perdis complétement de vue; j'espérais toujours trouver une circonstance favorable pour la traiter avec tout le développement qu'elle mérite. Dans ce but, j'écrivis, en avril 1860, dans le *Quaterly Review* un article intitulé *Stonehenge*, dans lequel j'exposai ma manière de voir. Dix ans plus tard parut dans la même revue, sous le titre de *Temps non historiques*, un second article où je publiai de nouveaux faits et de nouveaux arguments recueillis dans l'intervalle. Le but principal que je me proposai en écrivant ces articles, c'était de soulever une discussion sur les points controversés. Si quelque archéologue compétent m'avait répondu et qu'il eût établi le vice de mon argumentation, il eût rendu service à la cause; si, au contraire, il avait appuyé mes

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Un certain nombre de termes anglais ont dû être maintenus dans les gravures ; nous en donnons ici la traduction à l'usage des lecteurs pour qui cette langue est absolument étrangère :

A, un.
Barrow, tumulus.
Boundary, borne.
Broad, large.
Building, construction.
Church, église.
Circle, cercle.
Doubtfull, douteux.
Earl, comte.
End, fin.
Fallen, tombé.
Farm, ferme.
Fence, clôture.
Foot (pl. Feet), pied.
From, de, depuis.
Gate, porte.
High, haut.
Hill, colline.
House, maison.
Inside, intérieur.
Lenght, longueur.
Line, alignement.
Little, petit.
Low, bas.
Mill, moulin.
Neighbourhood, voisinage.
Of, de.
Or, ou.
Perhaps, peut-être.
Recess, enfoncement.
Ring, cercle.
River, rivière.
Road, route.
Round, rond, autour.
Scale, échelle.
Size, grandeur.
Slab, dalle.
Small, petit.
Some, quelque.
Stone, pierre.
Thickness, épaisseur.
To, à, jusqu'à.
Upright, debout.
Wall, mur.
Wide, large.
Yard, mesure de 0m914.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Lorsque, en 1854, je préparai le plan de mon *Manuel d'Architecture*, mon intention était de consacrer un chapitre d'une cinquantaine de pages à la question des monuments en pierre brute; mais, quand il fallut en venir sérieusement à l'étude de cette question, j'y rencontrai une telle confusion et une telle incertitude qu'il me parut impossible d'en faire l'introduction d'un ouvrage dont le but principal était de donner une idée claire et succincte des divers styles architecturaux qui ont existé. Dix ans plus tard, lorsque je donnai une nouvelle édition de ce *Manuel*, sous le titre d'*Histoire de l'Architecture*, les mêmes difficultés se présentèrent. Il est vrai que dans l'intervalle les druides, avec leurs *dracontia*, avaient perdu bien du terrain; mais ils avaient cédé la place aux mythes préhistoriques. Le cas n'était guère moins embarrassant. Comme la première fois, il eût fallu combattre pied à pied et discuter chaque fait; car aucune des théories du jour n'était admissible : je passai de nouveau la question sous silence. Jamais cependant je ne la perdis complétement de vue; j'espérais toujours trouver une circonstance favorable pour la traiter avec tout le développement qu'elle mérite. Dans ce but, j'écrivis, en avril 1860, dans le *Quaterly Review* un article intitulé *Stonehenge*, dans lequel j'exposai ma manière de voir. Dix ans plus tard parut dans la même revue, sous le titre de *Temps non historiques*, un second article où je publiai de nouveaux faits et de nouveaux arguments recueillis dans l'intervalle. Le but principal que je me proposai en écrivant ces articles, c'était de soulever une discussion sur les points controversés. Si quelque archéologue compétent m'avait répondu et qu'il eût établi le vice de mon argumentation, il eût rendu service à la cause; si, au contraire, il avait appuyé mes

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

idées à cet égard, le public eût eu plus de confiance en leur exactitude. Malheureusement cet espoir n'a pas été réalisé ; personne ne s'est présenté ni pour les combattre, ni pour les défendre. Cependant je ne puis croire que ces deux publications aient passé inaperçues, et comme aucune objection ne m'a été faite à cet égard, ni en public, ni en particulier, il m'est permis de voir dans ce silence une approbation.

Tant que les antiquaires se demanderont si les cercles de pierres sont des temples, des tombeaux ou des observatoires, si les dolmens sont des monuments funéraires ou des autels érigés pour des sacrifices humains, si les tumulus sont des sépultures ou des cours de justice, il sera impossible de rien écrire d'un peu acceptable sur ce sujet sans discuter chaque point en particulier. A plus forte raison, tant qu'on ignorera s'ils sont réellement préhistoriques ou s'ils ont été élevés aux époques auxquelles les rapportent la tradition et l'histoire, il sera inutile d'essayer d'exposer d'une façon générale leur âge ou leur destination. Par suite de toute cette confusion, il ne faut pas songer aujourd'hui à composer un ouvrage qui soit un exposé historique et statistique des monuments en pierre brute de toutes les parties du monde. D'ici longtemps, un livre de ce genre devra se borner à revêtir la forme d'une argumentation. Beaucoup de pages qui seraient mieux occupées par des descriptions ou des classifications devront l'être par des arguments contre des dates ou des théories insoutenables ou par des théories nouvelles destinées à remplacer les anciennes. Il faut espérer cependant que l'on trouvera dans celui-ci un plus grand nombre de faits, et surtout beaucoup plus de gravures relatives aux monuments mégalithiques qu'il n'en a encore été réuni dans aucun ouvrage de même étendue.

On se demandera sans doute comment j'ose opposer mon opinion à celles des archéologues les plus autorisés en semblable matière. Ma réponse est qu'aucun autre archéologue n'a jusqu'ici embrassé aussi

complétement l'ensemble de la question, ni envisagé d'aussi près toutes les difficultés qui l'enveloppent. Les livres qui ont paru jusqu'à ce jour sont l'œuvre d'écrivains spéculatifs qui, comme Stukeley et Vallancey, ont cherché partout des matériaux pour appuyer des théories sans fondement, nées de leur imagination extravagante, ou bien ils ont pour auteurs des antiquaires locaux dont l'opinion repose principalement sur les résultats de leurs propres recherches. Certes, je suis loin de méconnaître les services que ces hommes ont rendus à la science, mais leurs théories doivent être reçues avec défiance, parce qu'elles reposent sur un trop petit nombre de faits. La connaissance de quelques monuments isolés ne suffit pas pour écrire sur cette matière ; ce n'est même pas assez d'être familier avec les diverses variétés des restes mégalithiques. Un auteur qui n'a pas étudié les autres formes de l'art architectural et qui ignore de quelle façon et par suite de quels motifs les styles d'un peuple sont adoptés par un autre ou influencés par celui d'une autre race, celui-là n'est guère à même de résoudre les divers et difficiles problèmes qu'il rencontre à chaque pas dans cet ordre de recherches. Si on les juge, au contraire, au même point de vue et d'après les mêmes lois que les autres styles, l'architecture mégalithique n'apparaît ni mythique, ni mystérieuse ; elle est l'œuvre d'une race d'hommes qui agirent sous l'influence des mêmes motifs et connurent les mêmes sentiments que nous-mêmes, et tout, dans leur art, devient susceptible d'une explication facile.

C'est parce que j'ai passé la plus grande partie de ma vie à étudier l'architecture de toutes les nations et à travers tous les âges que je me crois autorisé à exprimer une opinion sur la question si complexe des monuments mégalithiques, bien que cette opinion diffère complétement de celle qui est communément reçue ; c'est pour cela que j'ose envisager en face l'objection qui ne manquera pas de m'être faite, que mon ouvrage est basé sur une induction trop étroite et que

...

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

j'ai négligé les traces de l'homme primitif, qui existent partout. Je veux bien croire cependant à l'existence des hommes du *drift* et des *cavernes;* si je n'en ai pas tenu compte dans cet ouvrage, c'est que je ne vois pas qu'il existe la moindre relation entre eux et les monuments mégalithiques. J'ai aussi, et à dessein, omis de parler des constructions en pierres plus petites, communes en Écosse et généralement mêlées aux monuments mégalithiques. Sans doute, plusieurs peuvent être contemporaines de ces derniers; mais, comme leur âge est inconnu, en parler, c'eût été ajouter à la confusion qui règne déjà sur la question. Du reste, une fois l'âge des grands monuments connu, il sera facile de déterminer celui des petits ; pour le moment, ni l'âge, ni la destination de ces derniers ne peut jeter de jour sur la question des restes mégalithiques.

Il n'est pas besoin de faire observer combien sont nombreuses les difficultés que rencontre l'écrivain en pareille matière. Je ne crois pas vraiment qu'il soit possible à qui que ce soit, dans une première édition du moins, d'éviter tous les écueils qui obstruent cette voie. C'est dans des centaines de volumes épars et dans les comptes-rendus d'une multitude de sociétés savantes, la plupart sans index ni table quelconque, qu'il a fallu puiser mes renseignements. Ajoutons à cela que les anciens travaux sur la question sont tous peu dignes de foi, soit à cause des théories qui y sont exposées, soit par suite de l'imperfection des connaissances à l'époque à laquelle ils appartiennent. Quant aux ouvrages récents, ils contiennent souvent des descriptions inexactes et plus souvent encore des dessins défectueux. Une autre source de difficultés, c'est que fort rarement les articles des journaux ou revues sont accompagnés de renvois, et quand ces indications existent, souvent elles sont fausses. J'ai donc été obligé de limiter considérablement le champ où j'ai puisé mes informations. Je me suis efforcé de n'introduire aucune figure dans laquelle on ne pût avoir toute confiance, et je n'indique

pas un seul renvoi que je n'aie vérifié sur les auteurs originaux.

Je n'ignore pas que, sur plusieurs points, la critique pourrait avoir prise. J'ai émis parfois des idées qu'il me serait difficile de prouver d'une façon rigoureuse et que, par suite, un homme plus prudent eût laissées de côté. Si j'ai agi de la sorte, c'est que j'ai voulu attirer l'attention des archéologues sur des points qui, sans cela, eussent passé inaperçus et qui cependant peuvent avoir leur importance. Après tout, la cause de la vérité ne peut avoir à en souffrir; si ces théories sont sans fondement, on ne manquera pas de le démontrer, et ce n'est pas leur auteur qui s'en plaindra.

Outre les motifs ordinaires que l'on peut faire valoir en faveur de la publication d'un ouvrage de ce genre, il en est deux qui, vu les circonstances, me semblent rendre son apparition plus désirable. Le premier est d'intéresser à la question des monuments mégalithiques, et par suite, d'en encourager l'étude; le second est de donner de la précision aux recherches futures. Tant que règnent le vague et l'incertitude, les explorateurs ignorent ce qu'il faut observer et noter d'une façon spéciale; or, cet ouvrage présente une vue distincte et positive de l'âge ou de la destination des monuments mégalithiques, et chaque fait nouveau doit tendre à confirmer ou à renverser la théorie qu'il cherche à établir. J'ai à peine besoin d'ajouter que je serai extrêmement reconnaissant à ceux qui voudront bien me communiquer des renseignements dans ce but, soit par lettre spéciale, soit par l'intermédiaire de la presse. Beaucoup de faits ont pu m'échapper, et il se peut que ces faits modifient quelque peu ma manière de voir; cependant, vu le nombre de ceux que j'ai déjà recueillis, il n'est guère probable que ces renseignements nouveaux ébranlent en rien les arguments principaux sur lesquels reposent les théories exposées dans cet ouvrage.

Quoi qu'il en puisse être, du reste, ce livre a du moins le mérite de rechercher sincèrement la vérité dans la question discutée de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'âge et de l'usage des monuments en pierre brute. Ce qui ressort le plus clairement de son argumentation, c'est que l'architecture mégalithique est un style au même titre que l'architecture gothique, grecque, égyptienne, bouddhiste ou autre. Elle a eu un commencement, un milieu et une fin, et bien que nous ne puissions aujourd'hui encore retracer la série dans tous ses détails, un fait du moins semble certain; c'est qu'il n'y a point là d'*hiatus* considérable, qu'une partie n'est point préhistorique alors que l'autre appartiendrait aux temps historiques. Tous ces monuments remontent à l'une ou à l'autre de ces deux époques : ou bien ils sont les temples d'une race si ancienne qu'elle a complétement disparu de la mémoire des hommes, ou bien ils sont les monuments funéraires d'un peuple qui a vécu dans un temps assez rapproché pour que son histoire puisse être aisément retrouvée. Si l'on adopte cette dernière manière de voir, tous les faits connus s'expliquent si parfaitement qu'il n'est guère douteux qu'elle ne soit la seule vraie et qu'elle ne vienne à être universellement admise.

Je dois à l'obligeance de nombreux amis qui ont bien voulu m'aider dans mon entreprise la plupart des renseignements consignés dans cet ouvrage. Je n'ai fait pour mon compte que tirer de ces matériaux le meilleur parti possible. Les conclusions que j'en ai déduites ne sont pas, il est vrai, celles que j'avais prévues. Lorsque j'abordai cette étude, j'étais convaincu que l'architecture mégalithique était extrêmement ancienne, si ancienne même qu'elle était comme la genèse des autres styles. Mais peu à peu et à mesure que mes connaissances prirent de l'extension, cette théorie s'écroula pièce à pièce, et je fus bien obligé d'en venir, quoique à contre-cœur, aux conclusions plus prosaïques qu'on trouvera dans ce livre. Si elles ont la vérité pour elles, ce sera un ample dédommagement pour la perte de ces origines mystérieuses que l'on se plaisait jusqu'ici à assigner aux monuments en pierre brute.

LES MONUMENTS MÉGALITHIQUES.

CHAPITRE Ier.

INTRODUCTION.

Tel a été dans ces derniers temps le zèle des chercheurs que la plupart des problèmes qui faisaient, il y a cinquante ans, le désespoir des archéologues sont aujourd'hui résolus. Quarante années se sont à peine écoulées depuis que les découvertes de Champollion nous ont mis à même de classer et de comprendre les merveilleux monuments de la vallée du Nil. Les constructions grecques et romaines ont été soumises à un minutieux examen, et tous les styles qui, au moyen-âge, naquirent de leurs ruines, ont été classés de manière à en faciliter l'intelligence. Les temples primitifs de l'Inde et ses *dagobs* (1), plus mystérieux encore, sont entrés dans le domaine de l'histoire, et force a été de reconnaître qu'ils étaient, comme ceux de Birmanie, du Cambodge et de Chine, d'une date relativement récente. Quant aux monuments du Mexique et du Pérou, on peut dire qu'ils continuent de défier ceux qui s'efforcent de leur dérober leurs secrets; du moins a-t-on pu arriver à connaître leur âge approximatif. Mais malgré tous ces triomphes, dignes récompenses de recherches bien dirigées, il reste encore à nos propres portes un groupe de monuments concernant l'âge et la destination desquels les opinions sont tout aussi partagées qu'elles l'étaient aux jours d'empirisme

(1) Sortes de mausolées bouddhiques connus aussi sous le nom de *topes*. *(Trad.)*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'âge et de l'usage des monuments en pierre brute. Ce qui ressort le plus clairement de son argumentation, c'est que l'architecture mégalithique est un style au même titre que l'architecture gothique, grecque, égyptienne, bouddhiste ou autre. Elle a eu un commencement, un milieu et une fin, et bien que nous ne puissions aujourd'hui encore retracer la série dans tous ses détails, un fait du moins semble certain; c'est qu'il n'y a point là d'*hiatus* considérable, qu'une partie n'est point préhistorique alors que l'autre appartiendrait aux temps historiques. Tous ces monuments remontent à l'une ou à l'autre de ces deux époques : ou bien ils sont les temples d'une race si ancienne qu'elle a complétement disparu de la mémoire des hommes, ou bien ils sont les monuments funéraires d'un peuple qui a vécu dans un temps assez rapproché pour que son histoire puisse être aisément retrouvée. Si l'on adopte cette dernière manière de voir, tous les faits connus s'expliquent si parfaitement qu'il n'est guère douteux qu'elle ne soit la seule vraie et qu'elle ne vienne à être universellement admise.

Je dois à l'obligeance de nombreux amis qui ont bien voulu m'aider dans mon entreprise la plupart des renseignements consignés dans cet ouvrage. Je n'ai fait pour mon compte que tirer de ces matériaux le meilleur parti possible. Les conclusions que j'en ai déduites ne sont pas, il est vrai, celles que j'avais prévues. Lorsque j'abordai cette étude, j'étais convaincu que l'architecture mégalithique était extrêmement ancienne, si ancienne même qu'elle était comme la genèse des autres styles. Mais peu à peu et à mesure que mes connaissances prirent de l'extension, cette théorie s'écroula pièce à pièce, et je fus bien obligé d'en venir, quoique à contre-cœur, aux conclusions plus prosaïques qu'on trouvera dans ce livre. Si elles ont la vérité pour elles, ce sera un ample dédommagement pour la perte de ces origines mystérieuses que l'on se plaisait jusqu'ici à assigner aux monuments en pierre brute.

LES MONUMENTS MÉGALITHIQUES.

CHAPITRE Ier.

INTRODUCTION.

Tel a été dans ces derniers temps le zèle des chercheurs que la plupart des problèmes qui faisaient, il y a cinquante ans, le désespoir des archéologues sont aujourd'hui résolus. Quarante années se sont à peine écoulées depuis que les découvertes de Champollion nous ont mis à même de classer et de comprendre les merveilleux monuments de la vallée du Nil. Les constructions grecques et romaines ont été soumises à un minutieux examen, et tous les styles qui, au moyen-âge, naquirent de leurs ruines, ont été classés de manière à en faciliter l'intelligence. Les temples primitifs de l'Inde et ses *dagobs* (1), plus mystérieux encore, sont entrés dans le domaine de l'histoire, et force a été de reconnaître qu'ils étaient, comme ceux de Birmanie, du Cambodge et de Chine, d'une date relativement récente. Quant aux monuments du Mexique et du Pérou, on peut dire qu'ils continuent de défier ceux qui s'efforcent de leur dérober leurs secrets; du moins a-t-on pu arriver à connaître leur âge approximatif. Mais malgré tous ces triomphes, dignes récompenses de recherches bien dirigées, il reste encore à nos propres portes un groupe de monuments concernant l'âge et la destination desquels les opinions sont tout aussi partagées qu'elles l'étaient aux jours d'empirisme

(1) Sortes de mausolées bouddhiques connus aussi sous le nom de *topes*. *(Trad.)*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

du siècle dernier. Il est vrai que les hommes de science ne prétendent plus voir les druides sacrifier leurs victimes sanglantes sur l'autel de Stonehenge et qu'ils ne sont plus capables de tracer les replis du serpent divin à travers les milliers de pierres levées de Carnac et d'Avebury; mais tout se borne chez eux à cette incrédulité vis-à-vis des légendes populaires : ils n'ont rien jusqu'ici qu'ils osent mettre à leur place. Ils donnent encore le nom de temples aux cercles de pierres, mais ils ne savent ni à quel Dieu étaient dédiés ces temples, ni pour quels rites ils étaient appropriés, et si vous leur demandez à quelle époque ils furent élevés, ils vous répondent par ce mot : « il y a de cela très-longtemps. »

Un tel état de choses est peu satisfaisant il est vrai, mais il s'explique cependant; il n'est même pas aisé au premier abord de voir comment l'on peut y remédier. Les constructeurs des monuments mégalithiques étaient absolument illettrés, et ils ne nous ont laissé aucun souvenir écrit de leur érection ; il n'y a sur les plus importants de ces monuments aucune inscription lisible qui puisse mettre le chercheur sur la voie de leur origine. Ce qui est plus décourageant encore, c'est que presque tous sont composés de pierres brutes, et non seulement ne présentent nulle trace de l'action du ciseau, mais n'offrent pas même une de ces moulures architecturales qui permettraient de les comparer entre eux et de juger de leur âge relatif par leur état de conservation. « Ils sont debout, mais dans une majesté silencieuse et peu communicative. » Ils sont même tellement silencieux qu'il faut à peine s'étonner que l'imagination de certains archéologues leur ait prêté des voix si discordantes et si étranges, alors que les autres ont reculé devant les longues et patientes recherches, les pénibles méditations nécessaires cependant pour arracher à leur morne silence une simple parcelle de vérité.

Si les recherches concernant l'âge et la destination des monuments mégalithiques étaient un sujet nouveau qui eût été abordé pour la première fois il y a trente ou quarante ans, il est probable qu'une solution eût déjà été obtenue ; dans tous les cas, elle ne serait pas éloignée. Mais les investigations ayant suivi une voie essentiellement mauvaise, il est très-difficile de les retirer de leur fausse position. Les indifférents

acceptent volontiers toutes les solutions empiriques qu'on leur propose, si absurdes qu'elles puissent être, et ceux qui réfléchissent n'osent s'engager dans une voie qui a conduit jusque-là à des conclusions si peu rationnelles.

Le premier qui, dans ce pays du moins, aborda cette étude, fut le célèbre Jones Inigo, l'architecte de Whitehall (1). Il paraît que le roi Jacques Ier, lors de sa visite au comte de Pembrok, à Wilton, eut l'occasion de voir Stonehenge et qu'il fut tellement frappé de sa mystérieuse grandeur qu'il ordonna à son architecte de rechercher par qui et dans quel but il avait été bâti. On ne sait au juste si le mémoire qui contient le résultat de ces recherches fut présenté au roi ; il n'était certainement pas encore publié à l'époque de la mort de son auteur, et bien qu'il présente une grande somme d'érudition et beaucoup de recherches, il n'en arrive pas moins à des résultats fort étranges. Après un exposé détaillé des prémisses, sa conclusion, telle qu'elle est résumée dans la *Vie* qui sert de préface à son travail, fut que « c'était un temple romain dédié à Cœlus, le père des dieux, et bâti dans le style toscan. »

Cette théorie fut attaquée par le docteur Charleton, l'un des médecins de Charles II. Charleton avait été en correspondance pendant quelque temps avec Olaüs Wormius, le célèbre antiquaire danois, et frappé de la similitude de forme et de construction qui existait entre les monuments du Danemark et ceux de son pays, il arriva à cette conclusion que Stonehenge et les autres monuments semblables furent érigés par les Danois et conséquemment après le départ des Romains. Cette attaque contre la théorie de Jones Inigo excita la colère d'un certain Webb, son parent par alliance, qui, dans un traité où règne un ton fort vif, répliqua en reproduisant tous les arguments d'Inigo, auxquels il ajouta un nombre considérable de nouvelles raisons et conclut, d'une façon qui lui sembla victorieuse, en restituant Stonehenge aux Romains (2).

(1) Fameux palais de Londres aujourd'hui presque complétement détruit par suite de deux incendies. *(Trad.)*

(2) Ces trois traités furent publiés dans la suite en un même volume petit *in-folio*, avec toutes les planches. C'est à ce volume que j'ai emprunté ce qui précède.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Jusque-là il n'y avait pas grand mal ; mais le docteur Stukeley, qui intervint alors dans la question, était un homme à imagination vive en même temps qu'un théoricien des plus hardis. Ses études l'avaient rendu familier avec les druides, que les auteurs classiques nous disent avoir été les prêtres tout-puissants de la race celtique, mais qui n'avaient point de temples. D'un autre côté, ses voyages lui avaient fait connaître les monuments de Stonehenge et d'Avebury, sur le dernier desquels l'attention venait précisément d'être appelée par les recherches de son ami Aubrey. C'étaient alors des temples sans prêtres ; mais on trouva naturel d'associer ces deux idées, et nos cercles de pierres devinrent les temples des druides ! Il restait encore une difficulté. Quelles sont les divinités qui y furent honorées ? César nous dit bien que les Celtes ou les druides celtiques honorèrent principalement Mercure et quelques autres dieux romains dont il donne les noms (1) ; mais nulle image de ces dieux n'a été trouvée dans ces temples, rien qui indiquât qu'ils fussent consacrés à leur culte. Pline, il est vrai, rapporte comme une croyance populaire (2) que les serpents se réunissaient en Gaule un certain jour de l'année, que de leur bave ils fabriquaient un œuf qu'ils lançaient ensuite en l'air ; si quelqu'un voulait le prendre, il devait le recevoir dans une couverture avant qu'il eût touché le sol, monter immédiatement à cheval et s'enfuir à la hâte, car si les serpents l'atteignaient avant qu'il eût franchi le prochain ruisseau, il était perdu ; et il ajoute que les druides utilisaient cet œuf pour leurs enchantements. De ce dernier détail, le docteur Stukeley conclut que les druides rendaient un culte aux serpents et, dès lors, que Stonehenge, Avebury, etc., étaient les temples des serpents, — des *dracontia*, comme il les appelle, prétendant hardiment qu'un mot qui jusque-là n'était que le nom d'une plante fut réellement appliqué par les anciens aux temples des serpents, temples dont ils ignoraient cependant jusqu'à la forme, aussi bien que le docteur lui-même. Après s'être avancé si loin, il ne lui restait plus qu'à adapter les cercles d'Angleterre au culte nouvellement découvert : Avebury fut choisi

(1) César, *de Bell. gall.*, VI, 13-20.
(2) *Hist. nat.*, XXIX, 3.

comme exemple principal (1). Il y avait sur la colline de Hakpen un petit cercle qui précédait une avenue formée par six ou huit pierres orientées de l'est à l'ouest ; entre Kennet et Avebury se trouvait une autre avenue conduisant aux cercles, mais dirigée du nord au sud. En reliant ces fragments à l'aide d'une ligne courbe, Hakpen devint la tête du serpent ; l'avenue, son corps ; Avebury, une portion sinueuse de ce dernier ; puis l'on ajouta une queue sur l'autorité de deux pierres et d'un dolmen appelé l'*Abri de la Pierre-Longue* et situé à moitié chemin entre Avebury et l'extrémité de la queue. Stanton Drew et d'autres cercles furent traités de la sorte ; des avenues courbes, dont il n'existait aucune trace, si ce n'est dans l'imagination du docteur, furent créées partout où il en était besoin, et des serpents fabriqués dans tous les lieux où il en fallait. Il ne semble même pas que le docteur, pas plus que ses contemporains, aient songé à se demander si jamais, en aucun temps et en aucun lieu du monde, un temple a été construit dans la forme des dieux auxquels il était dédié. Du reste, quel est l'homme qui pourrait découvrir la forme du serpent dans des rangées de pierres qui s'étendent sur des collines et des vallées, traversent des cours d'eau et parfois sont masquées par des talus et des remblais ? Sur une carte, en suppléant les parties qui manquent, la chose est facile ; mais il n'y avait point alors de cartes, et sur le terrain même, les hommes les plus expérimentés seraient fort embarrassés s'il leur fallait découvrir la forme du serpent.

Si une hypothèse aussi peu plausible eût été présentée de nos jours, elle eût probablement été accueillie par le mépris qu'elle mérite ; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'elle fut alors acceptée comme une révélation. Sir Richard Colt Hoare, cet archéologue si instruit cependant et si autorisé, adopta lui-même sans contrôle les vues du docteur Stukeley. Son magnifique ouvrage sur le *comté de Wilt ancien et moderne*, ouvrage non seulement le plus splendide, mais encore le plus estimable en ce genre que l'Angleterre doive à la libéralité et au zèle d'un particulier, est défiguré çà et là par cette tache malheureuse. Il voit

(1) V. fig. 15.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

partout les druides et leurs dragons, et jamais il ne songe à se demander sur quelle autorité repose leur existence.

Certes, nous n'avons jamais songé un instant à contester l'existence des druides en Europe. Le témoignage de César est trop formel sur ce point et son autorité trop grande pour que l'on puisse le révoquer en doute. L'idée que nous en donnent Diodore (1) et Strabon (2), qui les confondent avec les bardes et les devins, diminue bien un peu, il est vrai, le prestige dont il les entoure ; mais c'est là un détail. Les druides furent certainement les prêtres des Celtes et ils eurent leur siége principal dans le pays des Carnutes, près de Chartres, quoique les restes mégalithiques soient fort rares en cette contrée (3). Cependant, ni César, ni aucun autre auteur n'a jamais prétendu avoir vu un druide en Angleterre (4). Suétone rencontra des druides dans l'île d'Anglesey (Mona), mais il n'en entendit parler ni dans les comtés de Wilt et de Derby, ni dans le Cumberland, où se trouvent les principaux monuments en pierres brutes, ni dans les îles occidentales ou en Scandinavie. Encore moins sont-ils connus en Algérie ou dans l'Inde, où abondent ces restes mégalithiques. S'il faut en croire les bardes gallois et les annalistes irlandais, il y avait des druides dans le pays de Galles avant que le christianisme y pénétrât. Mais en supposant que ce fait soit exact, il ne nous est pas d'un grand secours, car il n'y a pas le moindre rapport entre les druides et les monuments mégalithiques de ce pays. On est même allé plus loin dans ces derniers temps ; on a prétendu, et non sans en donner de

(1) *Historia*, v, 31.

(2) *Geographica*, iv, 273.

(3) On verra plus loin (chap. viii) que les monuments mégalithiques ne sont pas aussi rares dans cette contrée que le suppose l'auteur. Le département de l'Eure-et-Loir contient à lui seul 55 dolmens ou allées couvertes. Sous ce rapport, il vient le 11e parmi les départements français. *(Trad.)*

(4) Non ; mais César nous dit que « la science des druides avait été apportée de Bretagne en Gaule et que ceux qui voulaient la connaître à fond allaient l'étudier dans cette île (vi, 13). » C'est bien là, nous semble-t-il, affirmer l'existence du druidisme en Angleterre. Nous ne prétendons nullement, du reste, que les monuments mégalithiques de ce pays soient les temples des druides ; mais il n'est pas prouvé non plus qu'ils ne se rattachent d'aucune façon au culte des Celtes. *(Trad.)*

nombreuses raisons, que même en France, ces monuments n'avaient rien à faire avec les Celtes et qu'ils étaient l'œuvre d'un peuple entièrement différent (1). Il n'est donc nullement nécessaire de nier l'existence des druides ou de leur puissance ; la difficulté réelle, c'est de montrer le rapport direct ou indirect qu'ils peuvent avoir avec les monuments en pierres ; c'est surtout de prouver que les Celtes adorèrent jamais le serpent sous une forme quelconque (2).

Un membre du clergé de l'Église d'Angleterre, le révérend Bathurst Deane, a osé, dans notre siècle, adopter tout ce que Stukeley et son école avaient avancé. Il a pris la peine de passer en Bretagne, accompagné d'un homme compétent, et d'y relever soigneusement le plan des alignements de Carnac. Pas plus que les avenues d'Avebury, ces alignements n'offrent certainement, aux yeux d'un profane, nulle ressemblance avec les formes du serpent : ce sont plutôt des lignes droites qui se poursuivent presque parallèlement sur un espace de deux à trois kilomètres. Mais ne se peut-il pas qu'une ligne courbe, intermédiaire

(1) Voir la controverse soulevée à ce sujet entre M. Bertrand et M. Henri Martin, au *Congrès d'archéologie préhistorique* tenu à Paris en 1867, p. 193, 207, etc. ; voir aussi : *Revue archéologique*, août 1864, p. 144. — Nous avouons ne pas partager sur ce point la manière de voir de M. Al. Bertrand. Il se peut que tous les monuments mégalithiques ne soient pas l'œuvre des Celtes, mais quelques-uns du moins semblent bien avoir cette origine. Tels sont, par exemple, ceux d'Irlande, du pays de Galles et de Bretagne. Est-il besoin de rappeler que plusieurs de ces monuments portent des inscriptions en caractères celtiques, en ogham, et que l'on a trouvé sur beaucoup d'autres des signes et figures tout-à-fait analogues à ceux que les paysans de la Basse-Bretagne brodent encore aujourd'hui sur leurs habits ou sur les harnais de leurs chevaux ? N'est-ce pas, du reste, le comble de l'arbitraire que d'attribuer les dolmens à une race inconnue dont rien n'établit l'existence en nos contrées, alors qu'il est si naturel de les attribuer aux Celtes ? Si ces monuments ne sont pas les leurs, qu'on nous montre, du moins, ceux qui leur appartiennent véritablement, car enfin il n'est pas vraisemblable qu'une race, qui paraît avoir joué un rôle si important au début de notre histoire, ait disparu sans laisser sur le sol qu'elle occupa si longtemps la moindre trace de son passage. — Voir M. Henri Martin, *Études d'archéologie celtique ;* voir aussi notre opuscule sur le *Gisement préhistorique du Mont-Dol. (Note du Trad.)*

(2) Pour plus amples informations, on peut renvoyer le lecteur au *Culte des arbres et des serpents*, par l'auteur, p. 26, où la question est traitée fort au long.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et plus longue encore, ait existé jadis de façon à unir la tête à la queue? Il serait inutile de s'arrêter à montrer qu'il n'en existe aujourd'hui aucune trace. On pourrait, du reste, se demander s'il était possible de reproduire les formes d'un serpent de 10 kilomètres de longueur à travers un pays accidenté comme celui de Carnac et quelle était la partie de cette étrange et monstrueuse divinité à laquelle les fidèles adressaient leurs prières.

Il ne serait pas exact cependant de représenter tous les archéologues comme ayant embrassé l'hérésie du serpent; il en est d'autres, en effet, qui ont soutenu obstinément que Stonehenge était un observatoire des druides bretons. Cette théorie eut sa source apparemment dans les vues que l'on publia de monuments analogues élevés en diverses parties de l'Inde, spécialement à Delhi, à Ougein et à Benarès. Tous ces monuments possèdent, il est vrai, de grands cercles, mais chacun de ces cercles contient un gnomon, instrument qui fait partie essentielle de tout observatoire astronomique et dont nulle trace, il est à peine besoin de le dire, n'a été trouvée dans aucun cercle de la Grande-Bretagne. Un archéologue qui devrait être mieux informé (1) prétendait que Stonehenge était un observatoire parce que, étant assis un matin d'un jour d'été sur une pierre appelée l'*Autel*, il vit le soleil se lever derrière une autre pierre appelée le *Talon-du-Moine*. C'est sans doute la seule observation de ce genre qui ait été faite en cet endroit; or, si c'est là tout, il est évident que deux pierres quelconques auraient produit le même effet, et comme l'autel mesure cinq mètres de long, il laisse une latitude d'observation qui ne nous donne pas une haute idée des connaissances des druides dans les sciences exactes. Cependant ni M. Ellis, ni le docteur Smith, ni le révérend M. Duke (2), ni aucun autre de ceux qui ont adopté la théorie astronomique, n'a indiqué une seule observation qui ne pût être faite aussi bien ou mieux sans l'aide des cercles. De plus, si c'étaient des planétaires, comme on l'a prétendu quelquefois, comment se fait-il que personne n'ait expliqué ce qu'ils rappellent ou représentent d'une

(1) M. Ellis, *Gent. Mag.*, IV^e^ série, II, 317.
(2) Proceedings of the archeological institute, Salisbury, vol. 113.

manière qui fût intelligible pour tout le monde. Jusqu'à ce qu'un astronome ne vienne nous dire, en un langage qui puisse être compris, quelles furent les observations auxquelles servirent les cercles de Stonehenge, on nous permettra bien de ne pas nous prononcer. Cependant, même dans ce cas, cette théorie ajouterait peu de choses à nos connaissances, à moins qu'elle ne s'appliquât à Avebury, à Stanton Drew et à d'autres cercles si irréguliers qu'il est presque impossible de les mesurer.

Il serait intéressant, quoique certainement peu profitable, d'entrer dans plus de détails sur toutes les conjectures qui ont été faites de temps à autre concernant ces mystérieux monuments. Cependant il n'est pas probable que des théories si entièrement dénuées de fondement soient proposées à l'avenir ou, si elles le sont, elles ne seront pas sérieusement accueillies. Jusqu'ici, leurs auteurs avaient du moins une excuse : ils étaient privés de toutes les sources ordinaires d'information sur cette matière. Il n'y a pas, en effet, dans les auteurs classiques, un seul mot qui puisse être considéré comme une allusion directe ou indirecte aux monuments mégalithiques tant de nos îles que du continent. Avec toute leur érudition et tout leur zèle, les antiquaires du siècle dernier ne purent trouver qu'un passage qui, ingénieusement interprété, mais détourné de son vrai sens, put servir à leurs desseins : c'était le suivant. Dans son second livre, Diodore, citant Hécatée, rapporte qu'il y avait parmi les Hyperboréens, dans une île qui n'était pas moins grande que la Sicile et qui était opposée à la Celtique, un temple circulaire magnifiquement orné (1). Stukeley et ses adeptes conclurent immédiatement que l'île « non moins grande que la Sicile et opposée à la Gaule » était l'Angleterre; le temple circulaire était Stonehenge qui, conséquemment, fut dédié à Apollon et au serpent Pithon, et nos ancêtres furent ces Hyperboréens qui eurent avec les Grecs de fréquentes relations. On s'étonne vraiment qu'un tel édifice ait pu s'élever sur une telle base. Tout le second livre de Diodore est, en effet, consacré à une description de l'Asie; dans le chapitre précédent, il décrit les Amazones

(1) Diodore, II, 47.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qui, si elles existèrent jamais, vécurent certainement dans cette partie du globe. Dans les chapitres suivants, il décrit l'Arabie, et même dans celui-ci (XLVII) il parle des Hyperboréens comme habitant les régions septentrionales de l'Asie. Tout au plus pourrait-on soutenir que cette île était située dans la Baltique et que c'était par exemple Œsel ou Gothland, mais elle n'était certainement pas plus à l'ouest. Il est impossible que Diodore ait pu se tromper sur ce sujet, car, dans son cinquième livre, il décrit les îles Britanniques à leur propre place et sa description est remarquablement exacte; et puis qu'importe après tout? Nous savons que dans l'île dont il nous parle, il y avait un temple circulaire, mais nous ignorons si ce temple était de bois ou de pierre, s'il était couvert ou non, s'il avait un toit ou s'il se terminait en voûte, et il n'y a nulle raison de croire qu'il fût composé d'un cercle de pierres brutes comme ceux de nos contrées que les antiquaires du siècle dernier se sont efforcés de lui assimiler.

Il n'est pas étonnant que la hardiesse de ces vues et de ces interprétations ait eu pour résultat de faire croire à l'impossibilité de résoudre le problème par les données littéraires et historiques et, dès lors, que nos modernes antiquaires se soient emparés avec avidité d'une question d'abord étudiée par les Danois et qui, dans tous les cas, semblait reposer sur une base scientifique. Nul pays ne pouvait être dans une situation plus favorable que le Danemark pour une étude de ce genre. Il est riche en constructions mégalithiques de toutes sortes; ses tumulus et ses tombeaux semblent généralement être restés inexplorés. De plus, il avait alors la chance exceptionnelle d'avoir un gouvernement qui eût assez de bon sens pour rendre sur la découverte des trésors une loi, à la fois juste et libérale, qui empêchât les objets en métaux de s'en aller au creuset du fondeur, en même temps qu'il avait des gouverneurs assez intelligents pour apprécier la valeur scientifique de ces débris d'un autre âge. Aussi les musées de Copenhague furent-ils bientôt remplis d'une des plus riches collections de ce genre qui aient jamais existé, et lorsque tout fut réuni, il ne fut pas difficile de saisir les traits principaux qui unissaient entre eux ces divers objets et en faisaient une série continue.

On crut s'apercevoir tout d'abord qu'il y avait eu un âge, s'étendant fort loin dans les temps préhistoriques, où l'homme ne faisait usage que d'instruments de pierres et d'os et ignorait l'emploi d'aucun métal; puis, qu'un autre âge, où l'usage du bronze et probablement aussi celui de l'or était connu, avait succédé au précédent; enfin, qu'il y en avait un troisième où le fer avait été introduit et avait remplacé tout autre métal pour les armes de guerre et les usages domestiques.

Les antiquaires danois furent quelque peu divisés, concernant la date précise de la première introduction du bronze, quelques-uns reculant cette date jusqu'à l'an 2000 avant J.-C., d'autres se demandant si le bronze était connu en Danemark 1000 ou 1200 ans avant J.-C.; mais tous s'accordèrent sur ce point que le fer fut introduit vers le début de l'ère chrétienne. Ces questions résolues, les archéologues danois procédèrent à l'application de leur système aux monuments de leur pays. Tout tombeau ou tumulus qui ne contenait aucune trace de métal fut immédiatement considéré comme antérieur à l'an 1000 et plus probablement à l'an 2000 avant notre ère, et comme âgé de 10,000 ou de 20,000 ans et peut-être plus encore. Toute tombe qui contenait du bronze fut placée du même coup entre la guerre de Troie et l'ère chrétienne, et si une trace de fer y était découverte, elle était censée postérieure à cette dernière époque, mais encore antérieure à l'introduction du christianisme, qui ne remonte, en Danemark, qu'à l'an 1000 de notre ère environ.

Ce système parut si rationnel, comparé aux théories extravagantes des archéologues anglais du siècle dernier, qu'il fut immédiatement adopté tant dans le pays qui l'avait vu naître qu'en Angleterre et en France, et la succession des trois âges de pierre, de bronze et de fer fut généralement considérée comme aussi solidement établie que tout autre fait chronologique. Peu à peu, cependant, l'on s'aperçut que les limites précises et rigoureuses qui leur avaient été assignées ne pouvaient être maintenues. A la dernière session du Congrès d'archéologie préhistorique tenue à Copenhague dans l'automne de 1869, il fut admis

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

unanimement que chacun de ces âges avait *empiété* d'une façon considérable sur le suivant. Les hommes ne cessèrent pas immédiatement d'employer les instruments de pierre lorsque le bronze fut introduit, pas plus que le bronze ne cessa d'être utilisé pour divers usages, après que le fer fut connu. Les archéologues ne sont pas fixés sur l'extension qu'il faut attribuer à cet *empiétement;* cependant, de sa détermination dépend toute la valeur du système comme échelle chronologique.

Si les Danois, au lieu de se défaire des objets par eux découverts et de les distribuer dans des casiers suivant un système préconçu, avaient conservé soigneusement le souvenir des lieux où ils furent trouvés et des conditions où ils gisaient, nous ne serions probablement pas dans cet embarras. Pour cette raison, il est heureux peut-être que nous n'ayons pas eu de musée central, mais que nos antiquaires aient publié des récits exacts de leurs découvertes. Les grands ouvrages de sir Richard Colt Hoare sont des modèles en ce genre, mais on peut à peine en tenir compte dans le cas présent, l'importance du silex et des armes de pierre n'étant pas appréciée de son temps au degré où elle l'est aujourd'hui (1). Les explorations de MM. Bateman dans le comté de Derby sont plus à la hauteur de la science contemporaine. Quelques extraits d'un de leurs ouvrages montreront combien sont variés et confusément mélangés les objets provenant d'un même groupe de tombeaux, et combien, par conséquent, il faut attacher peu d'importance à la nature des objets découverts pour fixer l'âge de ces monuments.

Dans les *Vestiges d'antiquités du comté de Derby*, publiés en 1848 par Thomas Bateman, nous trouvons les faits suivants, que nous reproduisons dans l'ordre où ils sont mentionnés dans ce volume, sans nul essai de classification :

A Winster Moor : une croix grecque en or, incontestablement chrétienne, avec une fibule de même métal richement ornée et une quantité d'ornements en verre et en métal.

(1) « Sir Richard Colt Hoare, dans le premier volume de son grand ouvrage sur les antiquités du Wiltshire, décrit 250 tumulus, et sur ce nombre, 18 seulement contenaient des instruments en pierre, 31 des instruments en os, 67 des instruments en bronze et 11 des instruments en fer; les autres ne contenaient rien qui pût donner une idée de leur âge. Ces derniers étaient-ils plus anciens ou plus récents? On l'ignore. » (Lubbock, l'*Homme préhistorique*, édition française, p. 127.)

A Pegges (tumulus) : plusieurs ornements anglo-saxons très-probablement du VII^e^ ou du VIII^e^ siècle.

Dans un tumulus, à Long Roods, furent trouvées deux urnes avec des os calcinés et une monnaie en cuivre de Constantin, du type *Gloria exercitûs*.

Dans un autre tumulus, à Haddon Field, on trouva 82 monnaies de cuivre, dont 9 de Constantin, 17 de Constant, 9 de Constance II, 3 de la famille de Constantin, 1 de la ville de Rome, 2 de Constantinople, 5 de Valentinien, 12 de Valence, 3 de Gratien. Le reste est illisible.

A Gibb Hill, près d'Arbor Low, dont nous parlerons plus loin, furent découverts une tête de flèche en silex, longue de deux pouces et demi, un fragment de hache en basalte, et à côté, une petite fibule en fer et un autre objet de même métal, d'une forme non déterminable.

A Cross Flatts, on trouva à côté d'un squelette un couteau en fer dont la lame mesurait cinq pouces de long, un fragment de silex grossièrement travaillé, probablement une tête de lance, et un éclat naturel d'une forme remarquable. Un semblable couteau en fer et une hache en pierre ont été découverts depuis, à quelques mètres du tumulus; il est probable que ces objets en avaient été extraits lorsque le monument fut ouvert pour la première fois et qu'on les avait ensuite jetés de côté.

A Galley Lowe, un magnifique collier en or, orné de grenats, et une médaille d'Honorius; plus près du bord extérieur du tumulus, et par conséquent d'une date plus récente, autant qu'il est permis d'en juger par la position, se trouvait une autre sépulture avec une poterie grossière, une petite tête de flèche en silex gris et un fragment de pierre de fer.

Dans le grand tumulus de Minning Lowe furent trouvées des médailles de l'empereur Claude, de Constantin-le-Grand, de Constantin-le-Jeune et de Valentinien.

Dans un petit tumulus situé tout près du précédent, on découvrit une urne grossière de couleur sombre, une tête de flèche en silex, un petit

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS
UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
Biblioteca Universitaria y Tellez

morceau de fer qui semblait être un fragment de mors et plusieurs dents de cheval; plus bas, un cist avec un couteau en fer et son fourreau en même métal, et sur le bord extérieur, une autre sépulture avec un vase à boire très-ornementé, une petite broche en cuivre et une tête de lance ou de flèche fort grossière, en silex d'un gris sombre.

A Borther Lowe furent trouvées une tête de flèche en silex ayant subi l'action du feu et une hache ou celt en bronze.

A Rolley Lowe furent trouvées une monnaie de Constantin et une broche en cuivre de près de trois pouces de long; plus bas, une urne grossière, quoique très-ornée, et avec elle deux très-jolies têtes de flèches de formes peu communes, et dans une autre partie du tumulus, une tête de lance en silex grossier, avec les fragments d'une coupe chargée d'ornements.

Dans un autre *barrow* (tumulus), à Ashford Moor, on découvrit, dispersés en divers endroits, une petite tête de flèche en fer et cinq instruments de pierre.

A Carder Lowe, on trouva plusieurs instruments en silex, entre autres une tête de flèche barbelée d'une jolie forme; plus bas, dans une ancienne sépulture, un magnifique poignard en cuivre ou en bronze; à quelques pouces plus bas encore, une superbe tête de hache en basalte. Dans une autre partie du tumulus, l'on découvrit une autre sépulture qui contenait un couteau en fer et trois pierres à repasser, en grès.

Dans un tumulus situé à New Inns, on a découvert, dans la principale sépulture, un magnifique poignard en cuivre, avec des clous plus petits que ceux dont on fait habituellement usage, et ailleurs, un squelette avec deux instruments de pierre et quelques dents d'animaux.

A Net Lowe, tout à côté du bras droit du squelette principal, était un grand poignard en cuivre dont le manche portait, en guise d'ornement, trente clous en même métal. A côté se trouvaient de nombreux fragments de pierres calcinées, et dans le sol du barrow, deux grossiers instruments en silex.

A Castern, on a trouvé un instrument avec une jolie pointe de lance et une petite tête de flèche, toutes les deux en silex; en d'autres parties

et dans un sol que rien n'annonce avoir été remanié, on découvrit un objet circulaire, divers éclats de silex et un manche de couteau en corne de cerf, cloué à la lame, selon la manière ordinaire. Un couteau semblable est figuré dans la *Nenia Britannica* de Douglas (pl. XIX, fig. 4) comme ayant été trouvé dans une sépulture des tumulus de Chartham Downs (Kent).

A Stand Lowe, en creusant vers le centre, on trouva de nombreux éclats de silex et six grossiers instruments de même substance et, au-dessus du même endroit, une pierre à aiguiser qui avait été brisée. Au centre, on découvrit un couteau en fer de la forme généralement attribuée aux Saxons, et immédiatement après, un coffret en bronze et un nombre considérable de boucles, fibules et autres objets en fer, en argent et en verre, tous montrant que cette sépulture était de date récente. M. Bateman ajoute que « la présence d'instruments de pierre dans une sépulture en apparence aussi moderne est certainement remarquable, mais non sans précédents. »

Dans une sépulture située à mi-chemin de Wetton à Ilam, on trouva trois instruments en pierre sans grand intérêt, quelques fragments d'une urne présentant des ornements, et une aiguille en fer semblable à l'alène dont font aujourd'hui usage les selliers. M. Bateman observe qu'un semblable instrument fut trouvé dans un barrow, à Middleton Moor, en 1824.

Dans un second barrow, voisin du précédent, on trouva les restes d'une urne grossièrement décorée, avec son dépôt d'ossements brûlés. Une troisième médaille de Constantin-le-Grand fut aussi trouvée au sommet, presque à la surface.

A Come Lowe, on découvrit, dans une sépulture relativement peu ancienne, des bijoux en or et en fer et des perles en verre, à côté d'éclats ordinaires de silex et d'ossements de rats.

A Dowe Lowe, la sépulture la plus profonde consistait en deux squelettes presque réduits en poussière et étendus sur le sol du barrow, à deux mètres environ de son centre; l'un d'eux était accompagné d'un poignard cannelé, en cuivre, situé près de l'os supérieur du bras, et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'une amulette en minerai de fer placée près du bassin, en même temps que d'un grand instrument de pierre qui semble avoir longtemps servi.

Les autres tumulus étudiés par cet infatigable explorateur, ou bien ne contenaient rien qui pût renseigner sur leur âge, ou bien contenaient des objets généralement du même genre que les précédents. Si l'on analysait de la même façon ses autres ouvrages, aussi bien que ceux des autres explorateurs, on y trouverait de nombreux faits analogues. Ceux qui précèdent nous semblent suffire pour montrer combien l'on doit accorder peu de confiance à la distinction nette et précise des trois âges de pierre, de bronze et de fer, distinction qui jusqu'ici a cependant servi de base à un si grand nombre de calculs chronologiques. Si dans cent pages à peine on trouve tant d'exceptions à la règle, tant d'exemples d'empiétement d'un âge sur le suivant, combien n'en trouverait-on pas d'autres si l'on examinait à ce point de vue toutes les publications analogues ! Quoi qu'il en soit, tout ce que nous voulons montrer ici, c'est que le système danois n'est ni parfait ni définitif, et qu'il ne saurait nous fournir les moyens d'arriver à une conclusion satisfaisante, concernant l'âge des monuments mégalithiques.

Il se peut, à la vérité, qu'un tombeau qui ne contient que des pierres et des os remonte à dix ou vingt mille ans ; mais, à moins que l'on ne prouve que la pierre et les os n'ont point été en usage depuis l'ère chrétienne, il se peut aussi qu'il soit moderne ; il est même plus probable qu'il en est ainsi. Donc, s'il n'est établi que les instruments de pierre ont cessé d'être employés après l'introduction du bronze et ceux de bronze après celle du fer, ce système est de nulle utilité. Or, après les exemples que nous venons d'emprunter aux fouilles de M. Bateman, ce serait, nous semble-t-il, pousser trop loin l'empirisme que de prétendre que l'usage de chaque genre d'instruments ait cessé brusquement après l'introduction du suivant ; et jusqu'à ce qu'on nous montre à quelle date chacun d'eux a réellement cessé d'être employé, tout argument basé sur leur présence n'aura que fort peu de valeur. Malheureusement aucun archéologue n'a pu nous fixer cette date ; tous se sont contentés de fixer l'âge des monuments par celui de leur contenu empiriquement déterminé.

Il est beaucoup plus difficile, il est vrai, d'établir l'âge d'un objet par celui du monument qui le contient ; cette tâche requiert une investigation soigneuse, soit parmi les documents historiques, soit dans les circonstances de chaque cas particulier. Le peu de matériaux que nous possédons la rend plus difficile encore ; mais comme elle semble le seul moyen d'arriver à la vérité, nous nous proposons cependant d'y consacrer les pages suivantes.

Il est curieux d'observer combien eût été différente la destinée de cette science, si les écrivains de la Scandinavie avaient adopté la méthode d'investigation tracée par leurs prédécesseurs du XVI[e] siècle. Olaüs Magnus, par exemple, archevêque d'Upsal, qui écrivait en 1555, décrit les monuments mégalithiques de la Suède avec la sobriété et la précision que l'on pourrait mettre de nos jours à décrire les cimetières de Kensal Green ou de Scutari. Quelques-uns, nous dit-il, marquent des champs de bataille, d'autres sont des tombeaux de familles ou ceux d'hommes éminemment distingués (1). De même, Olaüs Wormius décrit, en 1643, les tombeaux des rois de Danemark de la même manière qu'un écrivain décrirait aujourd'hui ceux des Plantagenet de l'abbaye de Westminster (2). Il n'a ni un doute ni une hésitation à ce sujet, et quoique le docteur Charleton eût suivi de trop près cet auteur en appliquant ses données à notre pays, il nous semble que si cette ligne de recherche avait été fermement suivie, on ne douterait pas plus en ce moment de l'âge de Stonehenge qu'on ne doute de l'âge de la cathédrale de Salisbury. Malheureusement,

(1) — « Veterum Gothorum et Suevorum antiquissimus mos est ut ubi acriores in campis seu montibus instituissent et perfecissent pugnas, illic erectos lapides quasi Ægyptiacas pyramides collocare soliti sunt... Habent itaque hæc saxa in pluribus locis erecta longitudine X vel XV, XX aut XXX et amplius et latitudine IV vel VI pedum mirabili situ sed mirabiliori ordine et mirabilissimo charactere, ob plurimas rationes collocata literato, rectoque et longo ordine videlicet pugilarum certamina quadrato, turmas bellantium et sphœrico familiarum designantia sepulturas ac cuneato equestrium et pedestrium acies ibidem vel prope fortunatum triumphasse, etc. » — *De Gentibus septentrionalibus*, etc., p. 48.

Et ailleurs : « Quos humi recondere placuit honorabiles statuas lapidum excelsorum prout hodie cernuntur mira compagine in modum altissimæ et latissimæ januæ, sursum transversumque viribus gigantum erecta. » — *Ibid.*, p. 49.

(2) — *Danicorum Monumentorum libri sex*, p. 22.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Stukeley coupa net les amarres qui retenaient le vaisseau attaché au sens commun; le pauvre navire vogua dès lors à la dérive, au gré des vents et des flots des imaginations exaltées, jusqu'à ce que l'on s'efforçât dans ces derniers temps d'en remorquer les débris dans le sombre port de l'antiquité préhistorique. Si jamais il atteint cette nébuleuse région, il est encore à craindre qu'il ne soit brisé de désespoir ou du moins qu'il ne cesse d'être utile pour les desseins des hommes.

Sa destinée dépendra, du reste, du résultat de la nouvelle impulsion qui a été donnée depuis dix ou douze ans à ce genre d'études. La voie dans laquelle il a pénétré fait craindre malheureusement que nous n'arrivions pas, par suite de ces nouvelles recherches, à un degré de précision plus élevé. Pendant que les savants danois disposaient leurs collections dans les musées de Copenhague, M. Boucher de Perthes réunissait de son côté et puisait dans le gravier de la Somme une série d'instruments de pierre qui dépassaient en antiquité tout ce qui avait été découvert jusque-là. Pendant plusieurs années, on se moqua de ses découvertes; mais, en 1858, feu Hugues Falconer visita son musée d'Abbeville, et comme il venait d'explorer les cavernes de Kent et de Gower, il comprit immédiatement la valeur de ces objets et la proclama publiquement. Depuis ce temps, il n'a pas été contesté que les instruments de pierre de la vallée de la Somme ne fussent des produits de l'industrie humaine. On a même admis, en s'appuyant sur la situation dans laquelle ils furent rencontrés, que ceux qui les fabriquèrent durent vivre vers la fin de la période glaciaire, alors que la configuration du continent différait de ce qu'elle est aujourd'hui et que les îles Britanniques étaient probablement encore unies à la France. Des instruments semblables avaient déjà été découverts dans le Suffolk (1) et en d'autres parties de l'Angleterre, dans des circonstances analogues, et tous étaient associés à une faune qui avait disparu de ces localités avant les temps historiques (1). Or, si vous demandez à un géologue combien il y a de temps que le globe était dans l'état où ces découvertes nous le représentent, il vous répondra immédiatement qu'il n'y a pas moins d'un million d'années (2)! Mais les géologues y vont largement, et nous n'avons pas à discuter ici leur opinion.

(1) M. John Frère trouva, en 1797, des objets en silex absolument semblables à ceux d'Abbeville; un rapport illustré concernant cette découverte fut inséré, en 1800, dans le tome XIII[e] de l'*Archæologia*.

Plus intéressante encore à notre point de vue fut la découverte de restes humains que l'on fit, il y a quelques années seulement, dans les vallées de la Dordogne et d'autres rivières du midi de la France. Ici ce n'est plus la géologie qui vient à notre aide, mais la climatologie. A cette époque, le climat de la France méridionale était tellement froid que les habitants de ces cavernes avaient toutes les habitudes des peuples qui vivent aujourd'hui dans les régions arctiques. Le principal de leurs animaux domestiques était le renne; mais ils connaissaient aussi le mammouth à laine épaisse, l'ours des cavernes et l'aurochs. Le climat était si froid qu'ils pouvaient déposer tout près d'eux les débris de leurs repas, et couvrir le plancher de leurs habitations d'os à moelle et des restes de leur table, sans avoir à craindre aucune maladie. Leurs mœurs étaient sous tous rapports, autant qu'il nous est donné d'en juger, identiques à celles des Esquimaux de nos jours, et le climat sous lequel ils vécurent dut être à peu près semblable à celui de la partie extrême

(1) Dès les premières années du XVIII[e] siècle, un instrument en silex fut trouvé associé à des ossements d'*Elephas primigenius*, dans une excavation pratiquée à Gray's Inn Lane. L'on publia, en 1715, un dessin de cet objet, que l'on peut voir aujourd'hui au *British Museum*.

(2) Ce géologue serait extrêmement téméraire, et ce n'est pas en France qu'on le trouvera. Si partisan que l'on soit de la théorie toute gratuite qui explique par une action constante et uniforme des causes actuelles les phénomènes survenus dans les temps géologiques, l'on est bien obligé de reconnaître, pour peu que l'on soit de bonne foi, que quelques milliers d'années suffisent pour expliquer tous ceux de l'époque que nous traversons. La marche des dunes, l'accroissement des deltas, la formation plus ou moins lente des alluvions, ce sont là autant de chronomètres qui, sérieusement consultés, viennent confirmer la tradition dans la date qu'elle assigne à l'origine de l'ère actuelle. (*N. du Trad.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de l'Amérique septentrionale (1). Combien de temps cet état de choses dura-t-il? Nous savons, par les peintures trouvées dans les tombeaux des Pyramides, que le climat de l'Égypte était, il y a cinq ou six mille ans, ce qu'il est aujourd'hui; or, nous n'avons aucune raison de supposer qu'il ait changé dans le nord, alors qu'il restait invariable sur les rivages méridionaux de la Méditerranée (2). Il se peut que le déboisement des forêts ait produit quelque effet de ce genre, mais il ne saurait être à lui seul la cause d'un tel changement. Si nous prenons 50,000 ou 60,000 ans au lieu de 5,000 ou 6,000, ce sera encore insuffisant pour une telle révolution, et les géologues se plaindront si nous ne prenons que 100,000; cependant ce dernier nombre suffit pour le but que nous nous proposons, et nous pouvons nous en contenter (3).

(1) Pour se rencontrer en face d'un tel état de choses, il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans la série des âges. Il suffit de lire par exemple Diodore de Sicile pour se convaincre que le climat de la Gaule et les mœurs de ses habitants étaient, avant l'ère actuelle, à peu près ce qu'ils durent être à l'époque du mammouth, du grand ours et du renne. Le froid des hivers, nous dit cet auteur, était alors assez intense pour que « les fleuves congelés devinssent des ponts naturels sur lesquels pouvaient passer des armées nombreuses avec chars et bagages (v, 25). » Quant aux habitants, aux Aquitains du moins, Florus nous dit qu'ils se retiraient dans des cavernes. *(Note du Trad.)*

(2) C'est une erreur. Si, comme tout le prouve, la période glaciaire eut pour cause un fait astronomique, le déplacement du périhélie de la terre et par suite une diminution dans la durée de nos étés, elle dut se faire sentir inégalement dans chacune des contrées du globe. Insensible à l'équateur, coïncidant avec une élévation de la température dans l'hémisphère méridional, elle dut dans le nôtre se manifester avec une intensité d'autant plus grande qu'il s'agissait d'une contrée plus voisine du pôle. — Voir notre seconde édition de *Géologie et Révélation*, p. 412. *(Note du Trad.)*

(3) L'auteur, en acceptant ce chiffre, montre bien qu'il n'est pas géologue. S'il avait appliqué à la géologie la méthode d'investigation dont il s'est si heureusement servi en archéologie, il se fût aperçu de bonne heure que là surtout, — du moins en ce qui concerne les temps quaternaires, — il n'était nullement besoin, pour tout expliquer, d'accumuler les centaines de siècles. L'époque quaternaire se confond, en effet, avec la période glaciaire; or, la nature même de la cause astronomique, qui très-probablement a produit cette période, ne permet pas d'en reporter la date au-delà de quelques milliers d'années. Il est à regretter que l'auteur ait accepté sans contrôle les idées qui règnent à ce sujet en Angleterre, où Lyell fait toujours autorité; il n'en est heureusement pas de même en France : les disciples mêmes du géologue anglais n'osent plus supputer en nombre d'années le temps qu'a dû mettre à s'accomplir chacune des périodes géologiques, et si l'on se livre à des calculs de ce genre en ce qui concerne la période quaternaire c'est pour en réduire considérablement la durée. *(Note du Trad.)*

Ayant à leur disposition un espace de temps aussi considérable, les antiquaires modernes se sont efforcés de tout faire rentrer dans ce vaste gouffre. Pourquoi, nous demandent-ils, Stonehenge et Avebury ne dateraient-ils pas de 10,000, 20,000 ou 50,000 ans? Puisque l'homme existait à cette époque, pourquoi n'eût-il pu ériger de tels monuments? — Certes il le pouvait, mais il n'y a pas de preuve qu'il l'ait fait; nous n'avons nul motif sérieux de leur attribuer cet âge et une simple possibilité ne constitue pas un argument.

C'est le contraire qui semble le plus probable. S'il y avait, en effet, sur le globe, il y a 100,000 ans, des hommes aussi barbares que ceux des cavernes, incapables soit de découvrir par eux-mêmes l'usage des métaux, soit même de l'emprunter aux Egyptiens ou aux Orientaux qui certainement connaissaient le bronze et très-probablement le fer il y a au moins 6,000 à 7,000 ans; si ces hommes employèrent la pierre et les os pendant toute cette période, est-il probable qu'ils eussent adopté des objets d'invention nouvelle et de nouveaux usages la première fois qu'ils leur furent présentés? Les Esquimaux ont été en rapports avec les colons danois pendant plusieurs siècles, dans le Groenland; ils eussent pu aisément, s'ils l'avaient voulu, se procurer des armes moins imparfaites que les leurs, en même temps que plusieurs des avantages de la civilisation : l'influence de l'étranger ne les a changés en rien. L'homme rouge de l'Amérique septentrionale a été en contact avec l'homme blanc depuis des siècles. A-t-il changé et peut-on même espérer qu'il change jamais? Dans l'Alaska et au nord de l'île de Vancouver, il y a une race de sauvages appelés Hydahs, qui a tous les goûts et toutes les facultés artistiques de l'homme des cavernes de la Dordogne, avec le même degré de civilisation (1). Tous ces peuples s'éteignent et peut-être disparaîtront bientôt, mais ils présentent aujourd'hui exactement le même phénomène qui se produisit dans le midi de la France il y a 10,000 ans. Ils ont été exterminés dans toutes les parties civilisées de l'Europe par la race perfectible des Aryens, qui

(1) *Proceedings of the royal geographical Society*, t. XIII, p. 386.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

prit leur place, et il ne semble que trop certain que, comme eux, leurs parents d'Amérique sont destinés à périr, plutôt qu'à changer, devant l'influence croissante de l'homme blanc. Autant que nous pouvons en juger par les faits que nous avons sous les yeux, si une famille de cet ancien peuple vivait encore cachée au milieu de nos collines ou dans une île rocheuse, ses habitudes, ses mœurs et ses armes seraient aussi semblables à celles de l'homme des cavernes que celles des Esquimaux et des sauvages de l'Alaska le sont encore aujourd'hui. Il ne serait pas juste d'appliquer à ces peuples les principes de progrès qui existent chez les races plus élevées de l'humanité, et de les représenter comme saisissant avidement toute amélioration qui leur est offerte et abandonnant leur vieille foi et leurs vieux usages sur la seule invitation qui leur en est faite par un navigateur qui visite leurs rivages.

Ce n'est point ici le lieu d'aborder une étude de ce genre, mais, autant qu'il est permis d'en juger aujourd'hui, il semble que le développement de l'humanité ne doit pas être attribué à un progrès opéré dans les limites de certaines races, mais plutôt au remplacement des races inférieures par d'autres races mieux organisées. Ainsi nous avons les hommes des cavernes qui possédèrent le monde pendant 100,000 ans ou plus sans faire plus de progrès pendant cette période que les animaux en compagnie desquels ils vivaient; il est même probable que le passage de la pierre taillée à la pierre polie fut le fait d'un peuple étranger qui faisait usage du bronze. Nous avons ensuite des peuples qui, comme les Egyptiens, les Chinois, les Mexicains, sont capables de se perfectionner dans une certaine mesure, mais qui s'arrêtent à une limite qu'ils ne peuvent dépasser. Enfin, nous avons les Aryens, qui sont les derniers venus, mais les plus énergiques, et constituent la seule race vraiment perfectible. Notre grande erreur dans la discussion sur les anciennes races, c'est sans doute de leur appliquer le raisonnement et les principes qui nous guident, mais qui sont absolument inapplicables aux races moins susceptibles de perfectionnement.

Tout cela deviendra plus clair dans la suite; en attendant, on peut certainement affirmer que jusqu'à ce jour il n'a été découvert aucune

voie directe qui conduise à l'explication des antiquités mégalithiques. Personne n'a pu ni classer les objets contenus dans ces monuments, ni construire une échelle chronologique qui soit applicable à la détermination de leurs dates. Nul raisonnement *à priori* n'a pu indiquer la méthode à suivre pour déterminer soit leur âge, soit les autres particularités qui les concernent. La seule voie qui nous semble ouverte, c'est une étude soigneuse de chaque monument en particulier, étude accompagnée d'une critique judicieuse de toutes les traditions qui peuvent s'y rapporter et aidée d'une comparaison avec les monuments semblables des autres pays. Avec ces moyens, nous avons quelque chance d'arriver à un degré d'approximation voisin de la certitude; car, quoique aucun de ces monuments ne raconte lui-même sa propre histoire, les faibles voix que font entendre un grand nombre d'entre eux viennent. en se réunissant et se fortifiant mutuellement, suppléer à ce silence, alors que nul système jusqu'ici inventé, nul raisonnement *à priori* ne peut conduire à rien, si ce n'est à rendre plus incurable encore l'ignorance où l'on est aujourd'hui sur ce sujet. Cela est spécialement vrai en ce qui concerne les grands cercles mégalithiques d'Angleterre. A très-peu d'exceptions près, aucun instrument de pierre, de bronze ou de fer n'a été rencontré dans leur enceinte. Ils ne peuvent cependant être antérieurs à l'invention des instruments de pierre, et le fer a été d'un usage continuel depuis que l'art de fondre ses minerais a été connu pour la première fois. Si donc ils n'ont aucune histoire écrite ou traditionnelle à laquelle on puisse se fixer, leur âge devra pour toujours rester un mystère. Cependant la conviction qui a présidé à la composition de ce livre, c'est qu'une telle histoire existe, c'est que les traditions qui se rattachent à ces monuments, lorsqu'on les examine de près et qu'on les étudie sérieusement, constituent un ensemble de preuves circonstancielles assez imposant pour établir leur âge et leur destination, et cela indépendamment de tout système et de tout témoignage extérieur.

Les preuves directes, dans le sens que nous attribuons ordinairement à ce mot, n'existent pas sans doute. Comme nous l'avons dit plus haut, les auteurs classiques ne font aucune allusion directe ou indirecte aux

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

constructions mégalithiques ; cependant ils en eussent eu connaissance si déjà elles avaient existé de leur temps. Lorsque César assista à la bataille qui se livra entre ses galères et la flotte des Vénètes, dans le golfe du Morbihan (1), il dut, s'il occupa la meilleure place, se tenir sur le Mont-Saint-Michel — en cas qu'il existât alors — et au milieu des avenues de pierres de Carnac. Or, est-il vraisemblable qu'un tel artiste eût négligé l'occasion de rehausser son tableau par une allusion aux *pierres levées* de Dariorigum ? Il est probable que les Romains occupèrent l'Old-Sarum tout le temps qu'il restèrent dans notre île; or, la *Voie badonique* passait si près de la colline de Silbury qu'ils ne purent pas ne pas connaître Stonehenge et Avebury ; de même, en France, ils ne purent manquer de voir les nombreux dolmens dont le pays est couvert. Malgré tout cela, leur silence est absolu. Nous avons vu précédemment, en effet, que le temple circulaire des Hyperboréens n'était pas une exception, puisqu'il n'a aucun rapport avec les monuments mégalithiques.

Ni César, ni Tacite, ni aucun autre des auteurs classiques qui décrivent les usages religieux de nos ancêtres ne nous parlent de leurs temples. Tacite (2) nous dit que les Germains se réunissaient dans les bois pour prier, mais il ne nous dit pas que les Gaulois et les Bretons aient eu des temples de pierres, quoique ses relations intimes avec Agricola l'eussent mis à même de les connaître s'ils en avaient eu réellement. César et les autres auteurs nous fournissent le même argument négatif, mais aucune preuve directe.

Il n'y a pas un passage des auteurs classiques qui montre un rapport direct ou indirect des druides avec des temples de pierres ou des monuments mégalithiques d'aucune sorte.

Les *dracontia* sont entièrement la création de l'imagination trop féconde du docteur Stukeley.

(1) Il est douteux que ce combat naval ait eu lieu dans le golfe du Morbihan. Dans un mémoire présenté à l'*Association bretonne*, réunie à Quimper en 1873, M. René Kerviler s'est attaché à prouver que cette bataille avait été donnée à l'embouchure de la Loire, dans la partie actuellement occupée par les marais de Guérande. Nous n'avons pas à résoudre cette controverse. *(Trad.)*

(2) *Germanie*, 9.

Il est donc prouvé, autant qu'il peut l'être d'une façon négative, que nos cercles mégalithiques n'existaient pas du temps des Romains, et que ce ne furent pas des temples. Malheureusement, les arguments négatifs, si nombreux qu'ils soient, ne suffisent pas pour prouver une assertion, quoiqu'ils puissent établir une forte présomption en sa faveur et que, dans tous les cas, ils préparent la voie aux preuves directes que l'on peut avoir à produire. Dans le cas présent, les preuves écrites de ce genre sont fort obscures. Elles se résument en ceci : toute allusion à ces monuments dans les auteurs du moyen-âge, toute tradition locale, tout renseignement qui s'y rapporte, leur attribuent une origine post-romaine. Nul écrivain, de quelque temps et de quelque pays que ce soit, n'a supposé qu'ils pussent être préhistoriques, ni même pré-romains, avant Stukeley, c'est-à-dire avant 1700.

Il n'y a, croyons-nous, qu'un seul paragraphe d'un auteur classique qui mentionne un temple en France ou en Grande-Bretagne; mais ce temple appartenait à une communauté d'un genre si exceptionnel qu'il ne peut servir de base à aucun argument. Strabon rapporte qu'il y avait à l'embouchure de la Loire une colonie de femmes qui vivaient séparées de leurs maris et que tous les ans elles renouvelaient le toit en chaume de leur temple (1). Ce trait nous montre d'abord que ce temple avait un toit, et en second lieu, que ce n'était un édifice ni grandiose ni permanent.

Nos idées à ce sujet seraient beaucoup plus nettes si les premiers écrivains chrétiens nous avaient laissé quelques descriptions des temples des Bretons lorsque les missionnaires vinrent pour la première fois au milieu d'eux. Quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait aussi silencieux sur cette question que les auteurs classiques, les témoignages directs qu'ils nous apportent sont loin d'être aussi complets qu'on pourrait le désirer. Un des passages les plus clairs se trouve dans une lettre que le pape Grégoire-le-Grand adressa à l'abbé Millitus, alors en mission en Angleterre. Dans cette lettre, il l'invite à ne point détruire les temples des idoles appartenant aux Anglais, mais seulement les idoles qui s'y trouvent,

(1) Strabon, IV, p. 158.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et il ajoute : « Bénissez de l'eau et aspergez-en ces temples ; construisez des autels et placez-y des reliques ; s'ils sont bien construits, il importe qu'ils soient convertis du culte des démons au service du vrai Dieu. De cette manière, les gens voyant que leurs temples ne sont pas renversés, pourront abjurer plus facilement leurs erreurs, et une fois qu'ils auront connu et adoré le vrai Dieu, ils se réuniront plus volontiers dans les mêmes lieux où ils avaient l'habitude de le faire (1). » Un peu plus loin, il ajoute, afin d'empêcher qu'aucun changement apparent y soit fait, « que les jours de grandes fêtes, les fidèles pourront bâtir des huttes de branchages autour de ces églises qui sont d'anciens temples transformés. »

Il résulte clairement de ce paragraphe qu'il y avait si peu de différence entre les temples des païens et les églises des chrétiens qu'un peu d'eau bénite et quelques reliques — alors estimées en occident aussi bien qu'en orient, — étaient tout ce qu'il fallait pour transformer l'un en l'autre.

C'est ce qui résulte encore d'une transaction analogue qui se fit à Cantorbéry, vers la même époque. Après avoir pris possession de la cathédrale, bâtie depuis longtemps par les Romains (2), saint Augustin obtint du roi Ethelbert, récemment converti, la cession du temple dans lequel il avait jusque-là rendu un culte à ses idoles ; sans plus de difficulté, il le dédia à saint Pancrace, et profitant de ce qu'il était hors des murs, il en fit un lieu de sépulture pour lui et pour ses successeurs (3). Nous apprenons par Gervaise qu'il fut utilisé de la sorte jusqu'à ce que

(1) Bède, *Hist. eccles.*, I, 30.

(2) « Inibi antiquo Romanorum fidelium opere factam. » Bède, *Hist. ecclés.*, I, 32.

(3) Thorn, *Dec. Script. Col.*, 1760 : « Erat autem non longe ab ipsa civitate ad orientem quasi medio itinere inter ecclesiam sancti Martini et muros civitatis phanum sive ydolum situm ubi rex Ethelbertus secundus ritum gentis suæ solebat orare et cum nobilibus suis dæmoniis et non deo sacrificare. Quod phanum Augustinus ab iniquinamentis et sordibus gentilium purgavit et simulacro quod in eo erat infracto, synagogam mutavit in ecclesiam, et eam in nomine sancti Pancratii martyris dedicavit. » — *Godselinus dit de ce temple :* « Extat adhuc condita ex longissimis et latissimis lateribus more Britannico ut facile est videre in muris Verolamiensibus *(aujourd'hui Cantorbéry)*. Basilica sancti Pancratii nunc est ubi olim Ethelbertus idolum suum coluit. Opus exiguum structum tamen de more veterum Britannorum. »

Cuthbert, le second archevêque, ayant obtenu la permission d'accorder des sépultures dans l'intérieur des murs, éleva à cet effet le baptistère de Saint-Jean. Dans la suite, le monastère des saints Pierre et Paul, aujourd'hui de Saint-Augustin, fut érigé « *in fundo templi,* » comme dit le texte primitif ; mais à cette époque, saint Augustin semble avoir accepté les temples païens comme parfaitement appropriés aux rites chrétiens.

De même, lorsque le roi Redwal, après sa conversion au christianisme, fut ramené par son épouse à la foi de ses ancêtres, il érigea deux autels dans son temple *(in fano)* et dédia l'un au Christ et l'autre « aux victimes des démons (1). » Il semble donc que le temple était également approprié à l'un et à l'autre.

Un exemple plus instructif encore est la description qu'on nous a laissée de la destruction de l'église de Godmundingham par Coifi, le prêtre païen, à cause de sa toute récente consécration au culte chrétien. Coifi commença par la profaner en y jetant une lance, — on ne nous dit pas si ce fut par la porte ou par la fenêtre ; — puis il ordonna à ses gens de la brûler de fond en comble avec toutes ses clôtures. Il est donc à croire qu'elle était en bois ou en quelque matière également combustible (2).

Ces renseignements ne sont pas extrêmement précis, il est vrai ; cependant, ils suffisent pour montrer que depuis le départ des Romains jusqu'au temps d'Alfred, les temples des païens étaient pour le moins fort semblables à ceux des chrétiens. Les uns et les autres dérivaient du même modèle qui était le temple ou la basilique des Romains ; tous aussi étaient vraisemblablement peu élégants et généralement en bois. Ni le mot *circulaire,* ni le mot *pierre,* n'ont encore été rencontrés dans aucune description d'un temple païen ; rien, par conséquent, ne nous autorise, à un degré quelconque, à supposer que Bède ou les autres auteurs anciens aient jamais songé à nous parler des monuments mégalithiques qui font l'objet de notre étude.

Mais si les auteurs classiques sont muets en ce qui concerne les

(1) Bède, *Hist. eccles.*, II, 15.

(2) « Succendere fanum cum omnibus septis suis. » (Bède, *Hist. eccles.*, II, 13.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

monuments de pierres brutes, et si les écrits contemporains ne nous sont que d'un faible secours pour comprendre la forme des temples dans lesquels nos ancêtres rendirent leur culte à la Divinité jusqu'à leur conversion au christianisme, les décrets des Conciles établissent, d'une manière rigoureuse, que les monuments de pierres furent, en France et sans doute aussi en Angleterre, l'objet de la vénération des peuples, au moins jusqu'au temps de Charlemagne et d'Alfred.

Un décret, souvent cité, d'un concile tenu à Nantes, engage « les évêques et leurs serviteurs à démolir et transporter dans des endroits inconnus où l'on ne puisse plus les trouver, ces pierres qui, dans certains bois et lieux écartés, sont encore l'objet d'un culte (1). » Malheureusement, la date de ce concile est loin d'être certaine. Richard le place en 658 (2); c'est la date la plus probable. Après tout, ce point n'est pas d'une très-grande importance, car presque à la même époque deux autres conciles portaient des décrets analogues. L'un, tenu à Arles en 452, ordonne que « si quelqu'un allume des flambeaux, rend un culte à des arbres, à des fontaines ou à des pierres, ou bien néglige de les détruire, il soit réputé coupable de sacrilége (3). L'autre concile, tenu à Tours environ un siècle plus tard (567), engage le clergé à excommunier ceux qui exécutent devant certains arbres, pierres ou fontaines des actes contraires aux ordonnances de l'Eglise (4).

Encore un siècle plus tard (681), le concile de Tolède avertit ceux qui

(1) « Summo decertare debent studio episcopi et eorum ministri ut... *lapides* quoque quos in ruinosis locis et sylvestribus dæmonum ludificationibus decepti venerantur ubi et vota vovent et deferunt, funditus effodiantur atque in tali loco projiciantur ubi nunquam a cultoribus suis inveniri possint et omnibus annunciatur quantum scelus est idololatria. » — *Labbe*, t. IX, 474.

(2) Richard, *Analyse des Conciles*, I, 646.

(3) « Si in alicujus episcopi territorio infideles, aut faculas accendunt, aut arbores, fontes vel *saxa* venerentur, si hoc eruere neglexerit, sacrilegii reum se esse cognoscat. » — *Labbe*, t. IV, 1013.

(4) « Contestamur illam sollicitudinem tam pastores quam presbyteros, gerere ut quemcumque in hac fatuitate persistere viderint, vel ad nescio quas *petras*, aut arbores, vel fontes, designata loca gentilium perpetrare, quæ ad Ecclesiæ rationem non pertinent, eos ab Ecclesia sancta auctoritate repellant. » — *Baluze*, I, 518.

adorent les idoles ou vénèrent les pierres, ceux qui allument des flambeaux ou rendent un culte aux fontaines et aux arbres, qu'ils sacrifient au démon et qu'ils sont sujets à différentes peines (1). Un autre concile tenu dans la même ville, en 692, énumère presque dans les mêmes termes les diverses erreurs qui avaient été condamnées par le précédent (2). Un autre concile qui se tint à Rouen vers le même temps dénonce tous ceux qui font des vœux aux arbres, aux fontaines et aux pierres, comme si c'étaient des autels, ou bien qui leur offrent des cierges ou leur font des présents comme s'il y avait là quelque divinité qui pût leur dispenser le bien ou le mal (3).

Enfin, un décret de Charlemagne, daté d'Aix-la-Chapelle, en 789, condamne absolument et exècre devant Dieu les arbres, pierres et fontaines auxquels des gens insensés rendent un culte (4).

Nous trouvons encore, du temps de Canut-le-Grand, un statut interdisant l'adoration barbare du soleil et de la lune, du feu, des fontaines, des pierres et de toutes sortes d'arbres et de bois (5).

Nous aurions pu citer d'autres exemples; mais il serait inutile de les multiplier : ceux qui précèdent montrent assez que depuis Tolède jusqu'à Aix-la-Chapelle, et depuis le départ des Romains jusqu'au X^e^ et probablement au XI^e^ siècle, l'Église livra un combat continuel, mais longtemps inefficace, au culte des pierres, des arbres et des fontaines. Malheu-

(1) « Cultores idolorum, veneratores *lapidum*, accensores facularum, excolentes sacra fontium vel arborum admonemus, etc. » — *Baluze*, VI, 1234.

(2) « Illi diversis suadelis decepti, cultores idolorum efficiuntur, veneratores *lapidum*, accensores facularum, excolentes sacra fontium vel arborum, etc. » — *Baluze*, VI, 1337.

(3) « Si aliquis vota ad arbores, vel fontes, vel ad *lapides* quosdam, quasi ad altaria faciat, aut ibi candelam, seu quolibet munus deferet velut ibi quoddam numen sit, quod bonum aut malum possit inferre. » — *Baluze*, II, 210.

(4) « Item de arboribus, vel *petris*, vel fontibus, ubi aliqui stulti luminaria, vel aliquas observationes faciunt, omnino mandamus ut iste pessimus usus et Deo execrabilis ubicumque invenitur, tollatur et destruatur. » — *Baluze*, I, 235.

(5) « Barbara est autem adoratio, sive qua idola (puta gentium divos) solem, lunam, ignem, profluentem, fontes, *saxa*, cujusque generis arboris lignum coluerunt. » — Keysler, *Antiquitates septentrionales* (Hanoveræ, 1720). — Le même auteur cite un canon d'Edgar (967) qui tend au même but.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

reusement, les écrivains du temps ne nous disent pas quelles étaient les formes des pierres auxquelles ces gens rendaient un culte, si c'étaient des *menhirs*, des *dolmens* ou des *grottes des fées*, s'ils les considéraient comme les emblèmes de quelque divinité innommée et inconnue, ou bien comme les monuments commémoratifs des ancêtres décédés, en l'honneur desquels ils allumaient des flambeaux et qu'ils essayaient de se rendre propices à l'aide de leurs offrandes. Ils ne nous disent pas non plus quelle était la forme de ce culte : cela les préoccupait peu et peut-être l'ignoraient-ils. Nous l'ignorons comme eux ; car, à l'exception d'un extrême respect pour leurs morts et, par suite, d'un culte des ancêtres mêlé à une étrange adoration des pierres, des arbres et des fontaines, nous ne savons pas en quoi consiste la religion de ce peuple grossier. Le témoignage que nous avons puisé dans ces décrets n'est donc pas aussi précis qu'on pourrait le désirer, et il ne nous permet pas d'affirmer que les monuments de pierres brutes dont nous cherchons l'âge et la destination furent ceux dont il est question dans les paragraphes précédents. Mais ce qu'il prouve, nous semble-t-il, c'est que jusqu'au XI^e^ siècle, le clergé chrétien engagea une lutte incessante contre le culte rendu à une classe de monuments en pierres brutes, culte auquel la population païenne resta attachée avec une ténacité remarquable, et dès lors que plusieurs, sinon la plupart de ces monuments, ont pu être érigés à cette époque. Cela est, dans tous les cas, infiniment plus clair et plus précis que tout ce qui a été allégué en faveur de leur antiquité préhistorique. Il ne suit pas nécessairement de là que tous aient été érigés pendant l'ère actuelle ; mais on ne saurait le nier, cet argument n'en est pas moins favorable à la thèse que nous nous proposons de développer dans cet ouvrage.

Du reste, si la plume a manqué d'assurance et de clarté dans son témoignage, la pioche a été à la fois féconde et précise. On peut dire sans exagération que les trois quarts des monuments mégalithiques, si l'on en exclue les tumulus, les neuf dixièmes, si on les y comprend, ont fourni à l'explorateur des dépôts funéraires et sont, par conséquent, des lieux de sépulture. Quant à l'autre dixième, il serait prématuré, au point où en est cette étude, de prétendre qu'il ne comprend également

que des tombeaux. Quelques-uns ont pu être des cénotaphes ou de simples monuments comme nous en élevons à nos grands hommes, sans que les corps y soient nécessairement déposés. Quelques pierres et quelques tumulus ont sans doute été érigés en souvenir d'événements quelconques, de même que quelques-uns de nos tertres artificiels ont certainement été des *mottes* où l'on s'assemblait pour juger ou délibérer. Il se peut aussi que certains cercles aient été à l'origine ou longtemps après leur construction des lieux de réunion, ou encore qu'ils aient été ce que nous appellerons les temples des morts plutôt que leurs tombeaux. Mais ce ne sont là que des exceptions. L'idée qui domine partout est celle d'un tombeau ; c'est elle qui, avec ses exceptions et la date de l'érection des monuments, fera l'objet de cette étude.

Jusqu'ici, ce ne sont, il est vrai, que des assertions, et nous ne demandons pas qu'on y voie autre chose. Elles se résument dans ces propositions que nous espérons démontrer dans les pages suivantes :

Premièrement, les monuments en pierres brutes dont nous nous occupons sont généralement des tombeaux, ou bien ils se rattachent directement ou indirectement aux rites funéraires ;

Secondement, ce ne sont pas des temples dans le sens ordinaire de ce mot ;

Enfin, ils furent généralement érigés par des races à moitié civilisées qui avaient été en contact avec les Romains, et la plupart peuvent être considérés comme appartenant aux dix premiers siècles de l'ère chrétienne.

Trois propositions d'un caractère aussi étendu doivent nécessairement reposer sur un genre de preuves de même nature. Ainsi, en ce qui concerne la destination de ces monuments, il suffira de montrer qu'un très-grand nombre de tumulus ont un titre incontestable à être considérés comme des tombeaux ; que la moitié des monuments en pierres ont certainement servi au même usage, et qu'il y a tout lieu de croire qu'il en a été de même de l'autre moitié. Cet argument a d'autant plus de force qu'il ne peut être prouvé qu'aucun monument de ce genre

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ait jamais été érigé pour servir de temple ou pour un usage civil quelconque.

En ce qui concerne leur âge, la question n'est pas tout-à-fait aussi facile à résoudre. A part quelques-uns, comme ceux de Gorm et de Thyra, et deux ou trois autres que nous mentionnerons plus loin, il en est peu qui portent avec eux les preuves d'une date incontestable ; mais lorsque l'on tient compte de toutes les traditions, de toutes les analogies, de toutes les probabilités, il en résulte un ensemble de preuves vraiment irrésistible. La force de cet argument ne repose pas sur deux ou trois preuves, ni même sur une douzaine ; elle est basée sur une multitude de coïncidences qui, empruntées à un grand nombre d'exemples et réunies en un même corps, constituent un argument plus convaincant que ne le serait un témoignage direct. Aussi, pour l'apprécier, il faut l'envisager dans son ensemble ; ce serait lui enlever toute sa force que de prendre isolément chacun des faits sur lesquels il repose, fût-ce le principal.

Un point qu'il ne sera pas difficile d'établir, nous semble-t-il, c'est que tous les monuments mégalithiques forment un groupe continu s'étendant en séries ininterrompues du premier au dernier. Il n'y a point là d'hiatus ni d'intervalle quelconque, et comme il est prouvé que quelques-uns appartiennent au X^e^ siècle, toute la question est de savoir à quelle distance, en arrière, il est permis de reporter les autres. C'est à peine si l'on peut remonter de beaucoup au-delà de l'ère chrétienne. Cette date semble satisfaire entièrement toutes les conditions connues du problème, au moins en ce qui concerne les monuments de pierres. Il n'y a contre elle absolument aucun fait, si l'on en excepte le système danois des trois âges. Si ce système est rigoureusement établi, *cadit quæstio*, et il n'y a plus rien à dire sur ce sujet ; mais il ne semble pas précisément qu'il repose sur aucune base satisfaisante. Il n'y a certes aucune difficulté à accorder que les hommes aient fait usage d'instruments de pierre et d'os avant de connaître l'usage des métaux ; on peut même admettre qu'ils se soient servis du bronze avant de connaître l'art d'extraire le fer de son minerai. Mais ce que nous nions, c'est qu'ils aient abandonné

l'usage de ces instruments primitifs après l'introduction des métaux, et ce que nous prétendons, c'est qu'ils employèrent la pierre et l'os en même temps que le bronze et le fer jusqu'à une période très-récente. Il nous semble, en effet, que les habitants des rivages de la mer Baltique et de la mer du Nord restèrent tout-à-fait étrangers, pendant les premiers siècles de notre ère, à la civilisation qui avait son centre sur les bords et à l'est de la Méditerranée, et qu'ils furent aussi peu influencés par elle que les habitants des îles de l'Océan-Pacifique et de l'Amérique arctique l'étaient au siècle dernier par l'Europe. Il existe encore actuellement, dans les parties les plus reculées du monde, un âge de pierre et d'os modifié seulement par l'usage des instruments de métal qu'il est permis aux naturels de se procurer par voie d'échange ; or, tel parait avoir été l'état du nord de l'Europe avant que, par suite de sa conversion au christianisme, la nouvelle civilisation eût pénétré parmi ses habitants.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE II.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Avant d'aborder l'étude de chaque fait pris isolément, étude qui doit constituer en définitive l'objet principal de ce travail, il ne sera pas inutile, pour l'intelligence de ce qui doit suivre, de placer ici une classification des monuments mégalithiques basée sur leur forme même. Il est vrai que, dans l'état actuel de nos connaissances, une telle classification est à peine possible; cependant les cinq groupes suivants, avec leurs subdivisions, sont suffisamment distincts pour qu'on puisse les étudier isolément; de plus, ils sont répartis de façon à représenter autant que possible ce que nous savons de leur ordre chronologique, toutefois avec d'immenses *empiétements* de chacun sur le suivant.

I. — TUMULUS.
1. Tumulus en terre seulement.
2. Tumulus avec petite chambre en pierres ou cist.
3. Tumulus avec chambre mégalithique ou dolmen.
4. Tumulus avec accès extérieur aux chambres.

II. — DOLMENS.
1. Dolmens libres sans tumulus.
2. Dolmens situés sur les tumulus.

III. — CERCLES..
1. Cercles entourant des tumulus.
2. Cercles entourant des dolmens.
3. Cercles sans tumulus ni dolmens.

IV. — AVENUES.
1. Avenues conduisant aux cercles.
2. Avenues avec ou sans cercles ou dolmens.

V. — MENHIRS..
1. Menhirs isolés ou en groupes.
2. Menhirs avec oghams, sculptures et runes.

TUMULUS.

Les trois premières subdivisions du premier groupe de monuments sont si intimement unies entre elles qu'il est presque impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de les distinguer d'une façon précise

soit par rapport à leur âge, soit par rapport aux localités où elles se trouvent représentées, et comme elles se rattachent à peine au sujet principal de ce livre, ce serait perdre notre temps que d'essayer ici un pareil travail.

On peut, sans trop de hardiesse, présumer que la simple inhumation fut la première manière dont les hommes disposèrent des corps de leurs parents ou de leurs voisins après leur mort. On creusa une fosse et, après y avoir déposé le mort, on ramena dessus la terre déplacée; puis, pour marquer l'endroit, en cas que la personne ensevelie eût une importance suffisante pour mériter cette attention, on éleva sur sa tombe un monceau de terre. Il est difficile de croire cependant que l'humanité se soit longtemps contentée d'un mode de sépulture aussi simple. Il dut paraître dur et barbare d'accumuler de la terre ou des pierres sur le corps d'un ami décédé, au risque de l'écraser et de le défigurer, et de bonne heure l'on dut employer un cercueil quelconque pour protéger le cadavre. Dans les pays boisés, ce cercueil fut sans doute en bois et, alors, l'on ne doit pas s'attendre à le retrouver lorsque le tumulus est ancien. Dans les pays où la pierre abonde, il fut probablement en pierre; il en résulta ces cists grossiers si communs dans les anciens tombeaux. Peu à peu, par suite du progrès de la civilisation et du développement des idées concernant un état futur et les besoins et nécessités de cette autre vie, ces cercueils s'étendirent de façon à constituer de véritables chambres.

Enfin, le dernier degré de perfectionnement fut obtenu lorsque l'on conserva un accès à la chambre sépulcrale, afin de permettre aux descendants du mort de lui porter leurs offrandes et de subvenir à ses besoins pendant l'intervalle qui, dans les croyances religieuses de certains peuples, devait s'écouler avant la translation du corps dans un autre monde.

Il est probable que toutes les races humaines qui enterrent leurs morts passèrent par ces degrés successifs, quoique à divers intervalles et avec des particularités distinctes; mais, heureusement pour le sujet dont nous nous occupons, il semble que les premières races furent celles qui s'attachèrent le plus à cette manière d'honorer leurs morts. Toute

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'humanité, il est vrai, ensevelit ses morts soit avec leur chair, soit après les avoir brûlés. C'est encore là une de ces particularités qui, comme la parole, distinguent l'homme de l'animal et qui a été si étrangement méconnue par les partisans de la théorie à la mode de notre origine simienne. Cependant toute l'humanité ne professe pas pour ses morts le même respect. Cette sorte de culte caractérise spécialement les anciennes races, celles que l'on désigne généralement sous le nom de races touraniennes. Pour prévenir toute objection relativement à ce nom, nous signalerons parmi les peuples constructeurs de tombeaux, en commençant par l'est : les Chinois, les Mongols de la Tartarie ou Mogols de l'Inde, les Tartares, dans leur propre pays ou en Perse, les anciens Pélasges de la Grèce, les Étrusques de l'Italie et les races, quelles qu'elles soient, qui précédèrent les Celtes en Europe. Mais le peuple constructeur de tombeaux par excellence, ce furent les Egyptiens de l'ancien monde. Non seulement les rites funéraires furent l'élément le plus important de la vie religieuse des Egyptiens, mais ils prirent naissance à une époque antérieure à l'histoire ou aux traditions de toute autre nation. La grande Pyramide de Gizeh fut certainement élevée au moins 3000 ans avant J.-C. Il est à croire, en outre, qu'elle descend en ligne directe d'un tumulus à chambre grossière ou *cairn;* or, il semble difficile de calculer combien de milliers d'années furent nécessaires pour que des tombeaux aussi informes que ceux de nos ancêtres, — dont plusieurs sont postérieurs à l'ère chrétienne — purent se transformer en ces constructions grandioses les plus parfaites et les plus gigantesques que l'architecture ait jamais produites. Le phénomène d'une œuvre aussi achevée, s'élevant pour ainsi dire subitement sans que rien absolument l'ait annoncée, est tellement unique dans l'histoire du monde (1) qu'il est impossible de conjecturer quelle fut l'étendue de la période antérieure pendant laquelle les Egyptiens

(1) Ce développement subit de l'art égyptien est tellement extraordinaire qu'il justifie presque les étranges théories de Piazzi Smith à ce sujet. Cependant il n'y a nulle raison de croire que l'industrie n'ait pas suivi dans cette contrée la marche qu'elle a suivie ailleurs. Ses premières œuvres sont perdues, voilà tout.

essayèrent de mettre le corps à l'abri de la décomposition pendant leurs 3000 ans d'épreuves (1).

En dehors de l'Egypte, le plus ancien tumulus dont nous connaissions la date certaine est celui qu'Alyatte, père de Crésus, roi de Lydie, fit

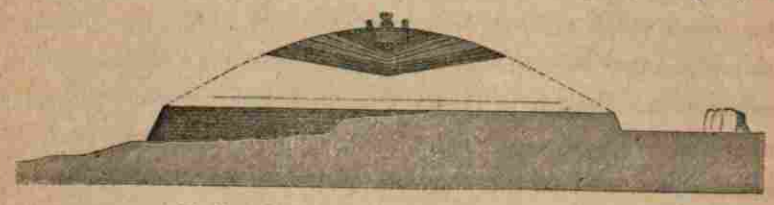


Fig. 1. — Coupe du tombeau d'Alyatte (Asie-Mineure).

élever pour lui-même antérieurement à l'année 561 avant J.-C. Décrit par Hérodote (2), il a été entièrement exploré dans ces dernières années

(1) Hérodote, II, 123. — L'auteur suppose ici, tout-à-fait gratuitement, que les Egyptiens ont eu leur période de barbarie. Il a bien été question dans ces derniers temps de silex prétendus travaillés que l'on aurait trouvés en Egypte et qui, d'après certains archéologues, prouveraient que ce pays a eu lui aussi son âge de pierre; mais justice a été faite de cette hypothèse. A toutes les époques, même à la nôtre, l'usage de la pierre a coexisté en Egypte avec celui des métaux : il n'est donc pas étonnant que l'on y rencontre quelques silex vraiment travaillés; cependant, la plupart de ceux que l'on invoque comme tels sont si grossiers qu'ils doivent être naturels et provenir de ces immenses couches de la vallée du Nil, où les éclats de ce genre se rencontrent par millions. En somme, rien n'autorise à admettre que l'Egypte ait eu son époque de barbarie. Loin d'avoir suivi la marche ascendante et constamment progressive par laquelle on veut que toutes les civilisations aient passé, l'industrie égyptienne semble avoir au contraire constamment dégénéré : c'est à ses débuts, c'est-à-dire à l'époque de la construction des Pyramides, qu'elle a produit ses œuvres les plus remarquables. Cette dégénérescence s'observe jusque dans ses instruments de pierre; il résulte des études de MM. Mariette et Chabas que les plus anciens sont aussi les plus parfaits; mais elle s'observe à un plus haut degré encore dans les idées morales et religieuses de la nation. Tout le monde sait aujourd'hui que, monothéiste à l'origine, l'Egypte tomba graduellement dans ce polythéisme grossier dans lequel nous la trouvons plongée vers la fin de l'ère païenne. Nos modernes adeptes de la théorie du *progrès* doivent donc en prendre leur parti, ce n'est pas en Egypte qu'ils trouveront des arguments à l'appui de leur thèse; nulle histoire ne la contredit plus formellement. La marche de la civilisation dans les autres contrées ne lui est pas du reste beaucoup plus favorable; car, on ne saurait trop le redire, jamais l'histoire n'a mentionné un seul peuple qui fût sorti par lui-même de l'état de sauvagerie. *(Note du Trad.)*

(2) Hérodote, I, 53.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

par le docteur Olfert (1). Ses dimensions sont très-considérables et se rapprochent beaucoup de celles données par le Père de l'histoire. Il est large de 358 mètres, c'est-à-dire environ deux fois plus que la colline de Silbury, et mesure 60 mètres de hauteur, alors que ce monument si vanté n'en a que 40. La partie supérieure est composée, comme dans plusieurs de nos tumulus, de couches alternatives d'argile et d'une sorte de moellon compacte. Le tout est surmonté d'un briquetage surmonté lui-même d'une plate-forme en maçonnerie, sur laquelle repose une des *stèles* (2) décrites par Hérodote. Une autre plus petite a été trouvée tout à côté.

Il est un autre groupe de tombeaux appelés *Tombeaux de Tantalais* et trouvés près de Smyrne, qui sont beaucoup plus anciens que ceux de Sardes, quoique leur date ne puisse être fixée avec la même précision que la précédente. Il n'y a cependant aucune bonne raison de douter que celui de ces tombeaux que nous représentons ici ne remonte au

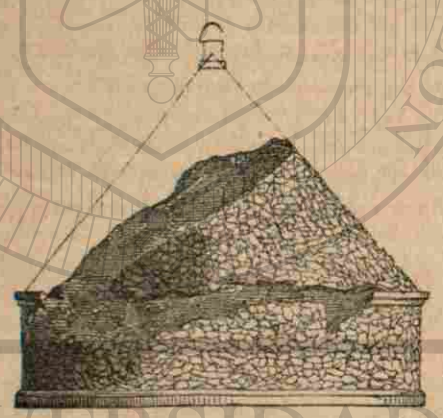


Fig. 2. — Tumulus de Tantalais, près de Smyrne.

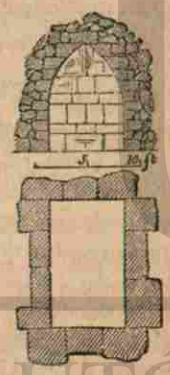


Fig. 3. — Plan et coupe de la chambre du même tumulus.

XI^e^ ou XII^e^ siècle avant J.-C., de même qu'il y a tout lieu de croire que les tumulus, que l'on voit aujourd'hui encore dans la plaine de Troie, recouvrent les restes des héros qui périrent lors du fameux siége de cette ville.

(1) *Lydische kœnigsgræber*, Berlin, 1859.
(2) Monuments monolithes portant généralement des inscriptions. *(Trad.)*

Un groupe plus intéressant encore est celui de Mycènes, connu sous le nom de *Tombeaux* ou *Trésor des Atrides* et décrit par Pausanias (1). Le principal, ou du moins le mieux conservé, est une chambre circulaire

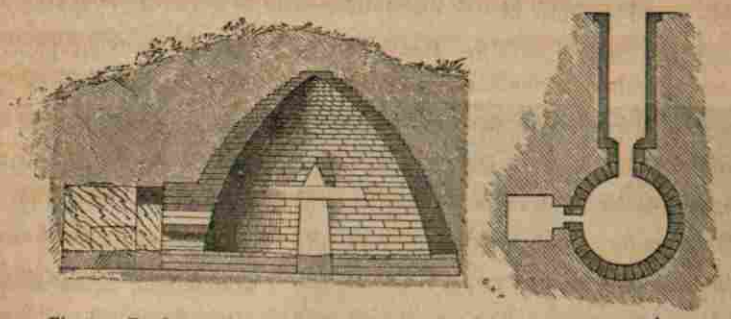


Fig. 4. — Tombeau d'Atrée, à Mycènes; coupe et plan. — Échelle du plan : $\frac{1}{1.200}$

de 15 mètres de diamètre, recouverte d'une voûte horizontale et ayant, d'un côté, une chambre sépulcrale. Dodwell découvrit trois autres des tombeaux mentionnés par Pausanias (2) et explora celui de Minyas à Orchomenos; ce dernier avait un diamètre de 20 mètres.

D'autres tombeaux contemporains ou à peu près contemporains du précédent ont été trouvés dans les anciens cimetières des Etrusques à Cœre, à Vulci et ailleurs. L'un des plus grands, situé à Vulci, est appelé

Fig. 5. — Vue de Cocumella, à Vulci.

Cocumella ; il mesure 73 mètres de diamètre et dut avoir à l'origine 35 à 36 mètres de hauteur. Près du centre s'élèvent deux stèles, mais elles sont si irrégulièrement placées qu'il est impossible de comprendre

(1) Paus. II, ch. 16 ; — Dodwell, *Pelasgic Remains in Greece and Italy*, pl. 11.
(2) Dodwell, c. 13.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pour quel motif on les a ainsi disposées, ni comment elles ont pu jamais entrer dans un plan quelconque. Le tombeau est aussi placé en côté.

Une tombe plus riche et plus remarquable encore est celle que représente notre gravure et qui est connue sous le nom de *Tombeau de Regulini Galeassi*, à Cœre. L'intérieur est rempli, comme on peut le voir, de meubles et d'ustensiles généralement en bronze et du plus beau travail. Les dessins qu'ils portent accusent un style si archaïque et ressemblent tellement aux plus anciens de ceux qui ont été trouvés à Ninive et dont la date est à peu près connue, qu'on ne peut guère les rapporter qu'à un temps antérieur au X[e] siècle avant J.-C. (1).

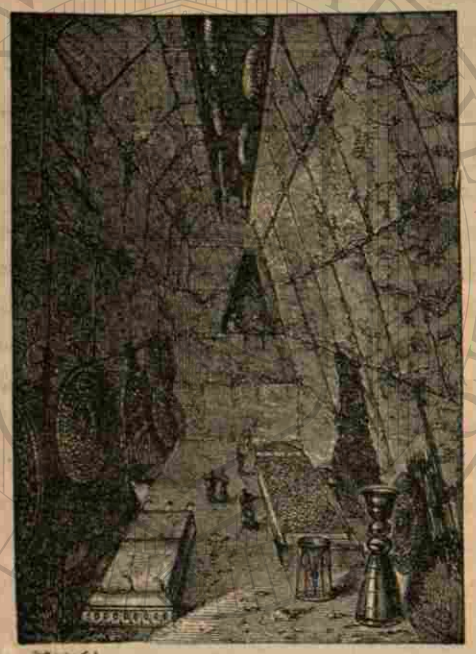


Fig. 6. -- Vue de la chambre principale du tombeau de Regulini Galeassi, à Tœré.

Nous avons ainsi sur les rives orientales de la Méditerranée un groupe de tumulus circulaires d'un âge bien défini. Quelques-uns remontent certainement jusqu'au XIII[e] siècle, d'autres appartiennent à une période plus récente, peut-être à l'an 500 avant J.-C. Tous ont une base en pierres. Quelques-uns sont entièrement en cette matière, mais chez la plupart le cône est composé de terre, et tous ont des chambres sépulcrales faites avec des pierres disposées en lits horizontaux, moins grandes que celles de nos tumulus, mais d'une forme de construction moins grossière et plus artistique.

(1) Voir mon *Histoire de l'Architecture*.

L'âge auquel remontent ces monuments fut essentiellement l'âge de bronze; non seulement les ornements et ustensiles trouvés dans les tombeaux étrusques sont généralement en ce métal, mais les tombeaux eux-mêmes de Mycènes et d'Orchomenos en étaient entièrement revêtus. Les trous dans lesquels les clous de bronze étaient enfoncés existent encore partout et quelques-uns des clous eux-mêmes se trouvent au *British Museum*. Ce fut aussi le temps où Salomon garnit son temple de tous les ustensiles et ornements d'airain — proprement de bronze — décrits dans la Bible, et la maison d'airain de Priam et cinquante autres expressions semblables montrent combien le métal était commun à cette époque. Tout cela cependant ne prouve pas que le fer fût alors inconnu. Dans les peintures égyptiennes, le fer est généralement représenté comme un métal bleu, le bronze comme un métal rouge, et partout la distinction de ces métaux par leurs couleurs est soigneusement observée; or, dans les tombes découvertes autour des Pyramides et du même âge que ces monuments, il y a de nombreuses représentations d'épées bleues aussi bien que de têtes de lances rouges. Il n'y a non plus aucune raison de douter que le fer ne fût connu des Grecs avant la guerre de Troie, des Israélites avant la sortie d'Egypte (1320 avant J.-C.) ou des Etrusques lorsqu'ils s'établirent pour la première fois en Italie. L'assertion d'Hésiode, que l'airain fut connu avant le fer, peut être vraie comme elle peut n'être pas vraie (1). Nous savons, en effet, que le fer fut certainement en usage longtemps avant lui (800 ans avant J.-C.), si longtemps même qu'il ne prétend pas savoir ni quand ni par qui il fut inventé, et qu'il semble que la manière de fabriquer l'acier (ἀδάμας) fut parfaitement connue de son temps.

Dans l'Inde aussi, comme nous le verrons lorsqu'il sera question de ce pays, l'extraction du fer de son minerai fut connue dès les premiers âges et atteignit au troisième ou au quatrième siècle de notre ère un degré de perfection qui a été à peine dépassé depuis. Le célèbre pilier en fer de Kutub, près de Delhi, remonte à cette époque; or, il peut encore être considéré comme la plus grande masse de fer forgé que le

(1) *Œuvres et Jours*, I, 150.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

monde possède, et il atteste une merveilleuse habileté de la part de ceux qui le firent.

Si, de ces modes de sépulture relativement avancés, l'on passe aux formes employées jadis dans notre propre pays et décrites par Thurnam (1) et Bateman (2), l'on est étonné de trouver combien elles diffèrent peu, mais en même temps combien elles sont infiniment plus grossières. Ce sont ou bien de longs *barrows* recouvrant les restes d'une race de sauvages dolicocéphales (3) déposés dans des *cists* de forme grossière avec des instruments de pierre et d'os et une poterie informe, mais sans nul vestige de métal d'aucune sorte, ou bien des tumulus circulaires appartenant à une race brachycéphale légèrement plus avancée, comme on en peut juger par leurs restes parfois incinérés et par les ornements en bronze et les têtes de lance de même métal que l'on trouve de temps en temps enfouis dans les tombes.

D'après la manière de voir habituelle, la race à longue tête est plus ancienne que la race à large front; l'une a pris la place de l'autre et toutes les deux durent être antérieures aux peuples qui vécurent sur les rivages de la Méditerranée, car ceux-ci connaissaient tous les métaux et fabriquaient une poterie que nous ne pouvons maintenant égaler ni pour la perfection de la texture, ni pour la beauté du dessin.

Le premier vice de cet argument, c'est que s'il prouve quelque chose, il prouve trop. Nous avons certainement dans notre pays des tumulus à tombeaux de l'époque romaine, ceux de Bartlow, par exemple, dont nous parlerons plus tard, et l'on en trouve partout d'origine saxonne; or, d'après la théorie qui précède, nul tombeau d'aucune sorte ne devrait trouver place entre l'an 1200 av. J.-C. et l'ère chrétienne. Tous nos monuments sont plus grossiers et annoncent un degré de civilisation moins avancé que les plus anciens de ceux de la Grèce et de l'Etrurie, et

(1) *Crania Britannica*, passim.

(2) *Vestiges of the antiquities of Derbyshire*, 1848; — *Ten Years' Diggings* (Dix Ans de Fouilles), 1861.

(3) A tête allongée d'avant en arrière. Les races *brachycéphales* sont, au contraire, celles dont le crâne a un diamètre transverse presque égal au diamètre antéro-postérieur *(Trad.)*.

dès lors, d'après le dogme généralement admis, ils leur sont antérieurs.

On pourra objecter, il est vrai, que plusieurs sont plus anciens que ceux que nous venons de citer comme exemples; que le tombeau de Jersey (fig. 11), nonobstant la monnaie de Claude qu'on y a trouvée, est plus ancien, parce qu'il est plus grossier, que le *Trésor de Mycènes* (fig. 4), et que les tertres de Bartlow et les dolmens du comté de Derby dont il a été question plus haut (p. 13), et qui contenaient des monnaies de Valentinien et des Empereurs romains, sont plus récents. Mais cette hypothèse repose sur la supposition qu'il existe une lacune considérable dans la série, qu'après un intervalle de 1000 ou 1500 ans nos ancêtres revinrent à leurs vieux usages, seulement avec des formes plus grossières que la première fois, et que, au bout de cinq ou six cents ans, ils les abandonnèrent définitivement. Cela est évidemment possible, mais rien ne prouve que les choses se soient ainsi passées. Au contraire, autant qu'il est permis d'en juger aujourd'hui, les monuments mégalithiques sont aussi intimement unis et constituent un groupe aussi naturel que le style classique ou gothique ou tout autre genre d'architecture. Aucune solution de continuité n'a pu être découverte nulle part. Ou bien ils sont tous préhistoriques, ce qui est possible, ou bien, ce qui est plus probable, ils appartiennent tous aux temps historiques. Il faut choisir entre ces deux opinions : toute hypothèse basée sur la séparation en un groupe historique et un groupe préhistorique, ayant chacun ses caractères et son âge, nous paraît tout-à-fait insoutenable.

L'argument tiré de l'absence du fer dans nos tombeaux prouve aussi plus qu'il ne faudrait. Tous les archéologues danois admettent que le fer n'était pas connu dans leur pays avant l'ère chrétienne. Quant à ceux d'Angleterre, appuyés sur un témoignage de César qui cite les Bretons comme se servant du fer pour la guerre, ils sont bien obligés de reporter son introduction à une date plus ancienne, quoique l'on n'en trouve presque nulle part dans les tombeaux. D'un autre côté, il est à croire que l'usage en fut connu en Egypte 3,000 ans avant notre ère; mais ce point fut-il contesté, on ne saurait nier du moins que ce métal ne fût

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

connu sous la XVIIIe dynastie, c'est-à-dire quinze siècles avant J.-C., et peu de temps après sur tout le littoral de la Méditerranée. Or, si la connaissance du plus utile des métaux mit, sinon 3,000 ans, du moins 1,500 ans à traverser le continent européen, il est impossible de baser un argument sérieux sur l'influence que ces peuples exercèrent les uns sur les autres ou sur la connaissance qu'ils purent avoir de leurs usages réciproques.

Mais voici un argument qui nous concerne de plus près. Lorsque César fit la guerre aux Vénètes, dans le Morbihan, il les trouva en possession de vaisseaux plus grands et plus forts que les galères romaines et pouvant se manœuvrer uniquement à l'aide des voiles et sans le secours des rames. Non seulement ces vaisseaux avaient des clous en fer, mais ils avaient pour amarres des chaînes de même métal. Pour fabriquer de telles chaînes, les Vénètes devaient avoir accès à de riches mines de fer et connaître depuis longtemps la manière d'extraire ce métal de son minerai ; car ils ne s'en servaient pas seulement comme les Bretons pour les usages domestiques, mais pour la construction de solides vaisseaux capables de tenir la mer, si dangereuse sur les côtes de Bretagne, et même de trafiquer avec les ports de la Baltique. Cependant, on affirme que 50 ans avant J.-C., les habitants de la Scandinavie ignoraient encore l'usage du fer, quoique ce pays possédât les plus riches mines et les meilleurs minerais d'Europe.

La vérité sur ce sujet paraît être que, un siècle environ avant J.-C., l'Angleterre et le Danemark furent aussi peu connus de la Grèce et de l'Italie et aussi peu influencés par leurs arts et leur civilisation que le furent au commencement du siècle dernier Bornéo et la Nouvelle-Zélande par l'Europe moderne. Aujourd'hui encore, avec toute notre puissance civilisatrice, nous avons en réalité si peu d'influence sur les naturels de nos colonies que, si notre pouvoir venait à disparaître, toutes les traces en seraient promptement effacées ; ces gens redeviendraient ce qu'ils étaient autrefois et agiraient comme ils avaient coutume de le faire avant qu'ils nous connussent.

De même, c'est à peine si les Indiens du nord de l'Amérique ont été

influencés par le prosélytisme des quelques millions d'Européens qui vivent parmi eux depuis 200 ans ; aussi est-il peu probable que quelques marchands phéniciens, en supposant qu'ils soient venus dans notre île y acheter de l'étain, aient introduit leurs mœurs et leurs coutumes parmi ses habitants. Il n'est pas plus vraisemblable qu'un voyageur comme Pythéas, dans le cas où vraiment il eût visité la Chersonèse cimbrique et pénétré jusqu'au cercle arctique, ait pu introduire la civilisation dans ces contrées. La civilisation ne pénétra, croyons-nous, dans le nord et l'est de l'Europe que par l'extermination des races primitives. Si l'on n'avait pas eu recours à cette méthode brutale, mais efficace, nous aurions probablement encore parmi nous des gens qui feraient usage de la pierre (1).

Nous ne savons que peu de chose, il est vrai, de ce qui arriva dans le nord de l'Europe avant le temps des Romains ; cependant, nous croyons pouvoir affirmer qu'aucune des nations civilisées du bassin de la Méditerranée n'y eut de colonies ni d'établissements suffisamment prolongés pour modifier d'une manière sensible les mœurs des habitants de ces régions. Le progrès qui s'y fit fut le résultat de migrations, les tribus plus civilisées prenant la place de celles qui l'étaient moins et apportant avec elles leur civilisation.

Si cette manière de voir est fondée, ce n'est point par des théories empiriques basées sur ce qui a pu arriver ou sur des analogies déduites de ce qui est vraiment arrivé ailleurs, que l'on pourra aboutir sur cette question à des conclusions satisfaisantes. C'est une mauvaise méthode de s'appuyer sur l'inconnu pour arriver à l'objet de ses recherches ; c'est

(1) Nous ne savons ce qu'il en est en Angleterre ; mais en France, l'usage de la pierre n'a pas encore aussi complétement disparu qu'on serait tenté de le croire au premier abord. Dans certaines campagnes, l'on se sert d'instruments en pierre polie pour enlever l'écorce des arbres. Ailleurs, en Savoie par exemple, l'on emploie pour fendre le bois des coins en pierre que l'on a vu classer dans certains musées sous le nom de haches celtiques ou préceltiques. Il existe aussi dans le même pays des mortiers en pierre dans lesquels les paysans écrasent le sel à l'aide d'instruments de même substance. S'il faut en croire M. Roujou (communication à la *Société d'anthropologie*, 1874), les habitants des régions montagneuses de l'Auvergne et de l'Ardèche feraient encore usage de divers outils en pierre, spécialement de charrues dont le soc en bois est armé de silex. *(Note du Trad.)*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

du connu qu'il faut remonter autant que possible vers l'inconnu. En appliquant cette méthode à notre étude, nos connaissances s'étendront à mesure que nous pénétrerons plus avant dans le vrai sentier, et peut-être nous sera-t-il possible d'attribuer enfin à tous nos monuments des dates au moins approximatives.

Ce qui nous importe tout d'abord, c'est donc de connaître non à quelle époque nos ancêtres *commencèrent* à élever des tumulus, mais à quelle époque ils en élevèrent *encore*. Nous avons par exemple les tertres de Bartlow, dont il a déjà été question, qui datent certainement de la période romaine, probablement du règne d'Adrien; nous avons encore en Damenark les tumulus dans lesquels le roi Gorm et son épouse, anglaise d'origine, la reine Thyra Danebode, furent ensevelis en 950. Il en est d'autres encore que l'on peut placer entre ces deux dates ou même considérer comme plus récents. Nous avons donc une base solide qui nous servira de point d'appui et peut-être nous permettra d'éclaircir quelques difficultés qui paraissent aujourd'hui insurmontables.

DOLMENS.

Les monuments dont il a été question dans le précédent paragraphe furent ou bien les grossiers barrows de nos sauvages ancêtres avec leurs cists plus grossiers encore, ou bien les tumulus à chambres d'un peuple qui, lorsqu'on le connut pour la première fois, avait déjà atteint le plus haut degré de civilisation auquel un peuple touranien puisse s'élever. Le peuple qui érigea des constructions telles que les tombes de Mycènes ou d'Orchomenos devait être arrivé, en effet, à un point respectable d'organisation. Il possédait une connaissance parfaite de l'usage des métaux, il était fort riche en bronze et habile dans l'art de bâtir. Il n'est pas difficile de retracer, en imagination du moins, les diverses phases par lesquelles une petite chambre grossière, contenue sous un tertre circulaire juste capable de protéger un seul corps, se transforma graduellement en une chambre richement ornée, de 15 à 20 mètres de diamètre et d'une hauteur égale. Il n'est pas plus difficile de prévoir ce que cette chambre

funéraire fût devenue si l'occupation aryenne de la Grèce, — figurée sous le mythe du retour des Héraclides, — ne fût venue mettre un terme au goût architectural de ce peuple. Elle n'eût pas tardé à sortir de son état de chrysalide pour prendre une forme extérieure plus gracieuse. Elle eût émergé de son enveloppe de terre sous la figure qu'elle prit en Afrique un millier d'années plus tard, celle d'un *podium* richement orné, surmonté d'un cône à degrés et couronné d'une stèle. En Grèce, elle n'alla pas si loin, et son histoire et sa destination furent également étrangères au peuple qui occupa dans la suite le pays.

En Italie, son histoire fut quelque peu différente. Le peuple plus mélangé de Rome accueillit avidement la magnificence funéraire des Etrusques : le tombeau d'Auguste, dans le *Campo Martio*, et le mausolée d'Adrien, plus splendide encore, en sont des preuves.

Il ne serait pas difficile de retracer de la même façon les divers degrés par lesquels ont passé les *topes* grossiers des steppes de la Tartarie avant de devenir les dômes merveilleux des Empereurs mogols, dômes que l'on admire à Delhi et dans les autres principautés mahométanes de l'Orient. Ce serait là l'objet d'un chapitre fort intéressant, plus intéressant peut-être que celui que nous traitons en ce moment; mais, quoique ces constructions aient la même origine, elles ne sont cependant pas semblables. Le peuple qui éleva ces magnifiques mausolées ou monuments à dômes s'attacha spécialement, du moins à l'époque où nous le prenons, à un genre d'architecture qu'on pourrait appeler *microlithique;* en d'autres termes, il fit usage de pierres aussi petites que le permirent les nécessités de ses constructions. Ces pierres étaient toujours taillées et ce qu'il cherchait à obtenir, c'était non une simple exhibition de force, mais une construction réelle. Au contraire, le peuple dont les œuvres nous occupent ici visa toujours à employer les plus grosses pierres qu'il lui fût possible de trouver ou d'ébranler. Très-rarement il leur préféra celles que le ciseau avait touchées et non moins rarement il les utilisa pour de véritables constructions. Ce qu'il se proposa presque toujours, ce fut l'expression de la puissance. Il n'est pas possible de trouver deux styles plus différents dans leurs formes comme dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

leurs causes; tout ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils tirent tous les deux leur origine du tumulus à chambres, et que tous les deux, ils furent des tombeaux; mais de bonne heure, ils divergèrent de forme comme de nature, et une fois séparés, ils ne se rencontrèrent plus qu'au moment de s'éteindre.

On peut mentionner encore comme provenant de la même source les *Dagobs* bouddhistes, qu'il ne serait pas moins intéressant d'étudier que les tombeaux des Rois et des Empereurs, plus peut-être même pour le but que nous nous proposons; car, ayant conservé partout un caractère religieux, ils furent ainsi soustraits à cette cause de variation qui réside dans le caprice individuel, et dès lors, ils ont pu passer jusqu'à nous avec l'empreinte manifeste de leur origine.

Dans l'Inde, où naquit le Bouddhisme, — nous le savons aujourd'hui, — la coutume qui domina, du moins parmi les races civilisées, fut la crémation. Nous ignorons à quelle époque on commença à y enterrer les morts; ce que nous savons, c'est que le tumulus sépulcral y fut adopté à l'origine du Bouddhisme et qu'on en fit une sorte de reliquaire, à peu près comme dans les premiers temps du christianisme le sarcophage de pierre devint l'autel de la basilique et fut destiné à contenir les reliques du saint ou des saints auxquels l'église était dédiée. Les plus anciens monuments de ce genre que nous connaissions sont ceux qu'érigea le roi Asoka, vers l'an 250 avant J.-C.; il y a lieu de croire, cependant, qu'à l'époque où fut brûlé le corps de Bouddha et où ses reliques furent distribuées en huit lieux différents, des *Dagobs* ou *Stupas* furent érigés pour les recevoir. Cependant, cela n'a pu être établi pour aucun d'eux et, des 84,000 qui, au dire de la tradition, furent construits par Asoka, celui de Sanchi est le seul qui appartienne incontestablement à cet âge. Quant à ceux d'une date plus récente, ils existent en grand nombre dans l'Inde, aussi bien qu'à Ceylan, à Siam, dans la Birmanie et ailleurs.

Tous ces monuments sont *microlithiques;* ils sont évidemment l'œuvre d'un peuple civilisé, quoiqu'ils portent l'empreinte des formes grossières des races primitives. Plusieurs ont des clôtures en pierre,

mais le tout ressemble tellement aux charpentes de bois ordinaires que l'on sent qu'ils sont évidemment copiés sur elles, comme du reste toute l'architecture bouddhiste de ce temps. L'usage de construire des cercles de pierre autour des tumulus était-il alors général? Il est impossible de le dire actuellement; mais il semble qu'avec le temps la pierre fut de plus en plus employée dans ces sortes de constructions. Le tope bouddhiste du moyen-âge présente avec les monuments mégalithiques de nos contrées une analogie plus frappante que les tombeaux dont nous venons de parler, et souvent l'on est frappé de certains traits de ressemblance qui cependant n'ont, paraît-il, d'autres causes qu'une communauté d'origine. Dans tous les cas, il n'y a rien en tout cela qui nous conduise à cette conclusion que les monuments en pierre taillée de l'Inde sont plus anciens ou plus récents que les constructions en pierres brutes de l'Occident. Ils ne peuvent sous ce rapport s'éclairer mutuellement.

Les distinctions que nous venons de faire doivent être, pour l'intelligence de ce qui doit suivre, constamment présentes à l'esprit, car il n'en est pas de plus importantes. La moitié de la confusion qui règne en cette matière tient précisément à ce qu'elles ont été négligées jnsqu'ici. Il n'est pas douteux que des rapports de similitude ne puissent être découverts accidentellement entre ces divers styles, mais ils ne vont nullement au-delà de ce qu'on peut attendre d'une parenté qui repose sur une origine commune et une fin analogue. En dehors de ces limites, ces styles sont parfaitement distincts, quoiqu'ils aient toujours marché parallèlement. Il en résulte que toute hypothèse basée sur l'idée que l'architecture microlithique a précédé l'architecture mégalithique ou qu'elle lui a succédé ne repose sur aucun fondement. Il n'est plus possible, en effet, si les distinctions précédentes ont quelque valeur, de déterminer aucune date se rattachant à l'art mégalithique par des analogies tirées d'un fait quelconque relatif aux constructeurs de monuments microlithiques. La vérité, pour en finir, c'est que l'architecture mégalithique de nos ancêtres est une chose à part, une forme artistique particulière qui caractérise soit une race ou un groupe spécial de races

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans l'humanité, soit un certain degré de civilisation ou certaines circonstances qu'il est de notre sujet d'essayer de déterminer ici. Pour y arriver, la première chose à faire, c'est de déposer tout préjugé sur la question et de la traiter comme si elle était entièrement nouvelle, en puisant en elle-même, si obscure qu'elle puisse paraître au premier abord, les renseignements de nature à l'éclaircir.

Cela posé, il n'y a nulle difficulté à ce que nous commencions notre histoire des monuments mégalithiques par celle des *cists* de pierre plus ou moins grossiers que nous trouvons dans les tumulus sépulcraux. Ils se composent quelquefois de quatre, mais le plus souvent de six pierres ou davantage. Ces pierres sont placées sur le côté et surmontées d'une autre qui recouvre le tout et empêche le corps d'être écrasé. Peu à peu ce monument informe devint une chambre : les pierres latérales s'élevèrent graduellement; au lieu de 1 ou 2 pieds qu'elles avaient à l'origine, on leur donna 5 ou 6 pieds de haut. La dalle supérieure prit des proportions vraiment mégalithiques : elle eut de 6 à 10 pieds de long sur 4 à 5 de large et une épaisseur relative. Plusieurs de ces tombeaux contiennent plus d'un dépôt funéraire; en conséquence, ils ne purent être recouverts par le tumulus qu'après que le dernier cadavre y fut placé. Pour remédier à cet inconvénient, on fit communiquer la chambre sépulcrale avec l'air extérieur, à l'aide d'une avenue formée également par des pierres levées recouvertes elles-mêmes de pierres plates qui s'étendaient d'un côté à l'autre; ce fut le troisième degré de ce genre d'architecture. Nous en avons un exemple parfait dans le tumulus de Gavr'Innis, dans le Morbihan. Il y a là une galerie qui mesure 13 mètres de long sur 1m50 de large et conduit à une chambre de 8 pieds carrés; le tout est couvert de sculptures d'un travail remarquable.

Un quatrième degré est représenté par les chambres de New-Grange, en Irlande, où un passage semblable conduit à une chambre en forme de croix, grossièrement recouverte par des pierres convergentes. Nous en trouvons un autre exemple non moins remarquable à Maeshow, dans les Orcades. Ce monument, eu égard à la nature des pierres dont il est

construit, se rapproche plus que tout autre de l'art microlithique. Il est des derniers, sinon le dernier même de ceux qui ont été élevés dans nos îles et, par un curieux enchaînement de circonstances, il nous représente l'art mégalithique à peu près à l'état où nous avons laissé l'art microlithique à Mycènes, deux mille ans plus tôt.

Nous reviendrons ailleurs sur ce sujet; mais, avant d'aller plus loin, il est un ou deux points qu'il nous faut éclaircir. Plusieurs archéologues prétendent que tous les dolmens (1) ou cromlechs (2) que nous voyons aujourd'hui exposés à l'air libre ont été à l'origine enfouis dans des tumulus. Qu'il en ait été ainsi des plus anciens, c'est plus que probable; il se peut même qu'on ait eu primitivement l'intention de recouvrir plusieurs de ceux qui ne le sont pas; mais il semble impossible de prétendre que tous aient été primitivement recouverts de terre.

On pourrait citer, sans sortir de nos îles, une centaine de dolmens qui ne présentent aucune trace d'un tel état de choses. Quelques-uns sont situés dans des landes incultes, d'autres sur des promontoires, la plupart dans des lieux déserts et sauvages. On prétend qu'à une époque déjà reculée, les cultivateurs démolirent ces tumulus, transportèrent au loin la terre qui les composait, la répandirent sur le sol, et cela d'une façon si uniforme qu'il est aujourd'hui impossible d'en découvrir aucun vestige. Si cela s'était fait dans notre siècle, alors que la terre a acquis une telle valeur et que l'agriculture a été poussée si loin, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner; mais personne n'en a conservé le souvenir. Le monument de Kits Cotty House, par exemple, est exactement aujourd'hui ce qu'il était lorsque Stukeley le dessina en 1715 (3), et il n'y avait alors aucune tradition relative à un ancien tertre qui l'eût enveloppé. On a dit aussi que, du temps où l'endroit n'était qu'un pâturage, la terre avait été transportée au loin pour une cause quelconque et qu'il n'était

(1) Le mot *dolmen* est dérivé du celtique *dol*, table, et de *men* ou *maen*, pierre.

(2) *Crom*, en celtique, signifie *courbé*, et dès lors ne convient aucunement aux monuments en question ; *lech* signifie *pierre*. (En France, l'on réserve et avec raison le nom de *cromlech* aux cercles de pierres.)

(3) *Iter curiosum*, pl. XXXII et XXXIII.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

resté nulle trace du tumulus; or, si nous prenons pour exemple le dolmen de Clatford Bottom, également dessiné par Stukeley, nous trouvons qu'il occupe une plaine crayeuse qui vient d'être livrée à la culture et qui était certainement un pâturage du temps de Stukeley, et l'on se demande pourquoi l'on eût pris la peine de le déblayer et de porter au loin la terre qui le recouvrait. On peut en dire autant des autres. Il se peut qu'il ait été jadis universellement d'usage d'ensevelir les morts dans les profondeurs d'un tumulus, et cela pour les mieux protéger contre toute profanation; mais, lorsque les hommes eurent appris à mouvoir des masses énormes, comme ils le firent depuis, et à les poser délicatement en l'air, ils aimèrent mieux, sans doute, montrer leur art que de le cacher sous un monceau de terre qui n'avait aucune beauté et ne décélait aucun talent. Peut-on concevoir, par exemple, qu'un dolmen tel que celui de Castle Wellan, en Irlande, ait jamais constitué la chambre d'un

Fig. 7. — Dolmen de Castle, à Wellan (Irlande).

barrow ou qu'un agriculteur irlandais ait pu faire disparaître aussi complétement sa prétendue enveloppe? Il en est de même de presque tous ceux que nous connaissons. Lorsqu'un dolmen fut destiné à être enfoui dans un tumulus, les pierres qui supportaient le toit furent placées aussi près que possible les unes des autres, de façon à former des

murailles capables d'empêcher la terre de pénétrer à l'intérieur de la chambre, ce qu'on obtenait facilement en comblant les interstices à l'aide de petites pierres. Quant aux dolmens à trois pieds, comme celui dont il vient d'être question, ils n'ont jamais eu ni pu avoir de ces sortes de murailles. La pierre supérieure y repose sur trois points, de façon à constituer ce que l'on peut appeler véritablement un *tour de force*. Il n'existe nulle trace de murs, et si la terre avait été amoncelée autour, les intervalles eussent été comblés tout d'abord et nulle chambre n'aurait pu exister. Ces dolmens à trois pieds sont très-nombreux. On finira probablement par reconnaître qu'ils sont plus modernes que les autres; toutefois, dans l'état actuel de nos connaissances, il serait téméraire de l'affirmer, si probable que cela puisse paraître au premier abord.

La question, du reste, mérite à peine d'être discutée, alors que nous avons en Irlande, en Danemark (1), et plus spécialement en France, de nombreux exemples de dolmens construits au sommet des tumulus et dans de telles conditions qu'il est impossible de croire qu'ils aient jamais été recouverts de terre. C'est ainsi que le dolmen de Bousquet (Aveyron)

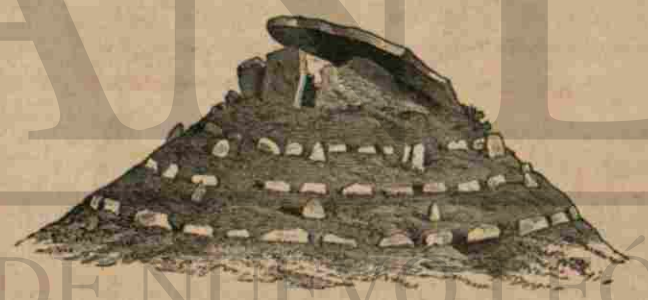


Fig. 8. — Dolmen de Bosquet (Aveyron), d'après un dessin de M. Cartailhac.

est situé au sommet d'un tumulus qui n'a certainement jamais été ni plus vaste, ni plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui : les trois cercles de pierres qui recouvrent ses flancs en sont une preuve (2).

Il ne semble pas qu'aucun de ces tumulus surmontés de dolmens ait

(1) Madsen, *Antiquités préhistoriques.*
(2) Congrès préhistorique de Norwich.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

jamais été fouillé à l'intérieur, et nous le regrettons, car il serait curieux de savoir si le dolmen extérieur est le tombeau réel ou seulement un tombeau simulé. Cette dernière hypothèse est, selon nous, plus vraisemblable, car une vraie et une fausse tombe semblent caractériser ces sortes de monuments. L'une et l'autre coexistaient dans les Pyramides d'Egypte. Dans tous les *topes* bouddhistes, sans exception, on a trouvé un coffre qui paraît n'être jamais qu'un reliquaire simulé. Il est probable que les reliques y furent primitivement déposées; l'on sait, en effet, qu'elles étaient exposées en certains jours de fêtes aux hommages de la foule. Or, il est difficile de comprendre en quel endroit on les conservait, si ce n'est dans quelque cassette extérieure telle que celle-ci. Cependant, toutes les fois qu'il en a été découvert, ç'a été au centre même du *tope*. Nous en avons un meilleur exemple encore dans les tombeaux voisins d'Agra et de Delhi. Dans tous ceux de quelque importance, le cadavre repose dans un caveau surmonté d'une large dalle qui constitue le plancher même de la chambre funéraire et dans cette chambre il y a toujours un sarcophage simulé, le seul que les visiteurs puissent voir. Cette disposition se retrouve dans la tombe du grand Akbar (1556-1605): sur le caveau s'élève une pyramide entourée non pas de trois rangées de pierres, comme le dolmen dont nous venons de parler, mais de trois rangées de pavillons, et au sommet, exposée à l'air libre, se trouve une fausse tombe placée exactement comme ce dolmen. Il serait difficile de trouver deux constructions plus différentes à première vue, et cependant il est impossible de se méprendre sur l'identité de leur destination. Il serait curieux de savoir si cette ressemblance s'étend jusqu'à la double tombe.

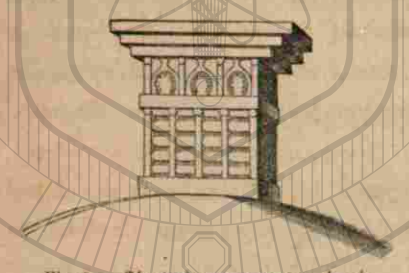


Fig. 9. — Cénotaphe couronnant un dagob, à Ajunta (Inde).

C'est à la pioche qu'il appartient de résoudre cette question comme bien d'autres; en attendant, il était bon de faire ressortir l'analogie qui existe entre ces deux monuments, afin que l'on ne prenne pas, comme on a dû le faire souvent, ces deux tombes pour deux sépultures distinctes.

CERCLES.

Nous avons maintenant à nous occuper des *cercles*, autre groupe de monuments qui occupent en Angleterre une place plus importante que les dolmens auxquels a été consacré le dernier paragraphe. En France, cependant, ils sont à peine connus, quoi qu'ils soient très-communs en Algérie. En Damenark et en Suède, ils sont à la fois nombreux et importants, mais c'est dans les Iles Britanniques qu'ils ont atteint leur plus grand développement; aussi occupent-ils une place considérable dans les ouvrages de nos archéologues qui ont traité de l'art mégalithique.

Les monuments analogues de l'architecture microlithique ne peuvent nous être que d'un faible secours pour déterminer soit leur origine, soit leur destination. On a dit que le *podium* qui entoure certains tumulus et leur sert de base, comme à Cocumella (fig. 5), eût pu, dans le cas où la terre amoncelée eût disparu, suggérer à nos ancêtres l'idée des cercles de pierres. Mais il ne semble pas que ce *podium* ait jamais été autre chose qu'un simple détail de construction, sans nul caractère mystique ni religieux; car si la base du tertre n'eût été contenue par un revêtement de cette sorte, elle se fût éboulée, et le monument eût perdu la régularité de sa forme.

Les *rails* ou enceintes des Bouddhistes de l'Inde paraissent à première vue suggérer une origine plus plausible; cependant, vu l'état présent de nos connaissances, il serait dangereux d'admettre cette origine, car nous avons vu que du temps d'Asoka, c'est-à-dire 250 ans avant J.-C., l'Inde ne connaissait encore que l'emploi du bois en architecture. La pierre, considérée comme matériaux de construction, soit brute, soit taillée, ne fut connue dans ce pays qu'à l'époque où vraisemblablement les Grecs de la Bactriane en révélèrent l'emploi. Par conséquent, si l'on n'est pas disposé à admettre que les cercles de pierres sont postérieurs, et de beaucoup, à l'époque d'Asoka, l'on ne peut admettre non plus qu'ils proviennent de l'Inde. Notre opinion personnelle est que l'on peut prouver que tous appartiennent à l'ère chrétienne, mais jusqu'à ce que

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS
0006335

ce fait soit démontré, nous devrons chercher ailleurs que dans l'Inde leur forme primitive; même alors nous n'aurons qu'une analogie possible et rien qui établisse qu'il existe entre les uns et les autres un rapport quelconque.

Autant qu'il nous est possible de le savoir, la marche des choses fut différente en Angleterre, quoiqu'elle tendît au même résultat. Les cercles de pierres paraissent devoir leur origine aux levées circulaires qui entourent les tumulus primitifs. Les clôtures en terre continuèrent encore d'être en usage, entourant les monuments en pierres des derniers âges; mais, si nous ne nous trompons, elles donnèrent naissance à la forme elle-même. On peut citer, comme marquant cette transition, le cercle de Stanton-Moor, connu sous le nom des *Neuf-Dames*. Il comprend

Fig. 10. — Cercle des Neuf-Dames, à Stanton Moor (Angleterre).

à la fois la clôture en terre en usage de temps immémorial et, de plus, un cercle de pierres plantées debout sur cette clôture. Un siècle plus tard peut-être, l'emploi de la pierre pour les constructions était devenu plus général; la clôture en terre disparut, et il ne resta que le cercle de pierres.

Ces cercles sont distribués autour des tumulus de façon à constituer soit trois rangs, comme pour le dolmen du Bousquet (fig. 8), soit jusqu'à cinq et sept rangs, comme nous en trouverons des exemples. Ils entourent fréquemment aussi des dolmens, que ceux-ci soient sur des tumulus ou au niveau de la plaine, mais plus souvent et surtout dans notre pays, ils n'enferment rien qui puisse être vu au-dessus du sol. C'est là ce qui a conduit à supposer que c'étaient des *comices* ou lieux de réunion, ou plutôt encore que c'étaient des temples, quoique personne n'ait pu dire, depuis que la théorie druidique est presque abandonnée, à quel culte ils étaient consacrés. La pioche est venue renverser graduellement toutes

ces théories. Des 200 cercles de pierres que l'on connaît dans nos îles, la moitié au moins a révélé aux explorateurs des dépôts funéraires. Un quart n'a pas été fouillé, et les autres qui l'ayant été ont refusé jusqu'ici de révéler leurs secrets, sont précisément de beaucoup les plus grands. L'insuccès de leur exploration peut à peine être considéré comme un argument négatif, car, à moins de savoir au juste où fouiller, il faudrait creuser dans toute leur étendue avant de pouvoir affirmer qu'ils ne recèlent aucune sépulture. Lorsqu'un cercle mesure plus de 100,000 mètres de superficie, comme celui d'Avebury, et que la plus grande partie est occupée par un village, il est extrêmement probable que toute fouille pratiquée au hasard sera sans résultat, et dès lors l'on ne pourra rien conclure de l'inutilité des recherches.

Il serait moins irrationnel de prétendre que, si les cercles de pierres qui mesurent moins de 30 mètres de diamètre sont vraiment des tombeaux, comme on en a la preuve pour la plupart d'entre eux, les plus grands sont des *cénotaphes* ou, si l'on veut, des temples consacrés au culte des morts, sans que nul corps y ait été enterré. Mais si jusqu'à 30 mètres les cercles sont réellement des monuments funéraires, est-il possible d'admettre que ceux qui dépassent ce chiffre, mais qui ont exactement la même forme et sont construits sur le même plan, soient des temples dédiés au soleil, aux serpents, aux démons ou aux druides?

Nous reviendrons sur ce sujet lorsque nous examinerons chaque fait en particulier, car il est plus facile de raisonner sur un exemple isolé que d'après des principes généraux; en attendant, il est une autre particularité que nous devons faire connaître avant d'aller plus loin, c'est que les groupes de cercles les plus considérables caractérisent, autant que nous pouvons le savoir présentement, non des cimetières où auraient été enterrées des générations successives de rois ou de chefs, mais des champs de bataille. Les cercles, dolmens ou cairns groupés dans ces localités semblent toujours avoir été érigés à la mémoire de ceux qui sont morts en combattant dans ces lieux; ce sont aussi bien des monuments de la bravoure des survivants que de ceux qui, moins

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

heureux, tombèrent dans la lutte. On en aura la preuve dans les pages qui suivront. Nous pouvons du reste faire observer immédiatement à l'appui de cette assertion qu'ils se trouvent généralement dans des lieux solitaires éloignés des centres de population, ou encore qu'ils sont isolés et ne décèlent aucun progrès. Si c'étaient des cimetières ou des tombeaux de rois, on en trouverait certainement plusieurs réunis, on observerait quelque progrès dans l'art de leur construction en même temps qu'on y constaterait une sorte de caractère individuel. Enfin, ce sont précisément des monuments tels qu'une armée pourrait en construire en une semaine ou en un mois, mais que les habitants de la localité n'auraient pu élever en des années, et qui une fois élevés ne pouvaient leur être d'aucune utilité connue.

AVENUES.

L'on n'est malheureusement pas bien fixé sur le nom à donner à cette classe de monuments. On a proposé le mot *alignement;* mais ce terme n'est guère applicable aux deux rangées de pierres qui conduisent par exemple à un cercle; quant au terme *parallellitha*, il est trop barbare pour qu'on puisse l'employer. Quoique le mot *avenue* ne convienne guère à des rangées de pierres qui ne conduisent en aucun lieu et qui, vraisemblablement, n'ont jamais été destinées à servir de lieux de promenade, cependant c'est encore l'expression la plus acceptable qui ait été proposée, et à ce titre, nous l'emploierons dans le cours de ce travail.

Ces avenues sont de deux sortes. Il y a d'abord celles qui conduisent à des cercles. Il ne peut y avoir grande difficulté au sujet de l'origine des avenues de ce genre; elles représentent extérieurement les passages qui conduisent à la chambre centrale des tumulus : nous en avons un exemple dans un tumulus que l'on voyait récemment encore près de Saint-Hélier, à Jersey (1). La chambre circulaire était large de 7m20 et

(1) Ce tumulus vient d'être détruit, mais les pierres qui le composaient ont été transportées à Park-Place, où elles ont été rétablies dans leur première situation.

contenait originairement sept petites cases ou *cella* recouvertes chacune d'une simple dalle en pierre. Cet espace circulaire était précédé d'une

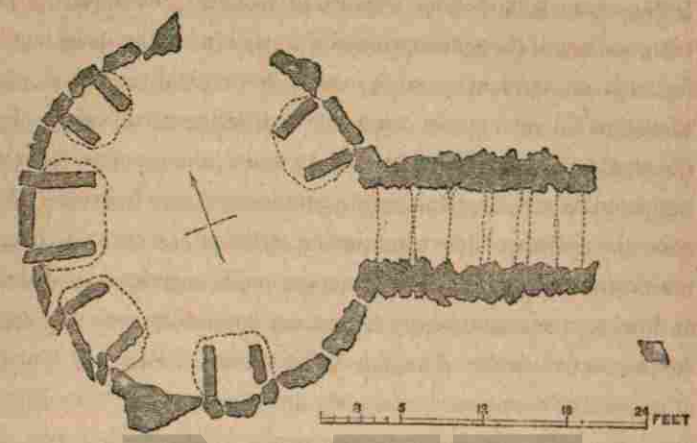


Fig. 11. — Tumulus à chambre (Jersey).

avenue longue de 5 mètres à l'époque de sa destruction et recouverte également de plaques de pierre dans toute sa longueur. Il ne semble pas cependant que la chambre centrale ait jamais été voûtée, de sorte qu'il n'était plus possible d'aller jusqu'aux tombes depuis la construction du tertre. On trouva cette chambre remplie de terre et le monument tout entier enseveli dans un tumulus fort étendu. Il n'est pas vraisemblable, il est à peine besoin de l'observer, qu'un tel monument ait été recouvert dans un temps postérieur à celui de sa construction; il serait plus admissible qu'on l'eût dégagé de son enveloppe terreuse et conservé en cet état. Il fut détruit par l'ordre du commandant d'un fort voisin, qui avait besoin d'un terrain uni pour y parader. Dégagé de la masse de terre qui l'encombrait, c'était absolument Avebury en miniature. La position des *cella* le long du cercle de pierres est pour nous une indication précieuse sur l'endroit où l'on peut trouver les corps, car il n'a pas encore été exécuté de fouilles à cet effet. Mais nous reviendrons ailleurs sur ce sujet. En attendant, il est évident qu'à l'époque où ces monuments étaient en voie de construction, ils se trouvaient dans l'état où les représente notre gravure. Or, il se peut que les gens se soient

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

habitués à les voir en cet état et qu'ils aient appris à regretter de les ensevelir sous un monceau de terre. « Si les cairns de New-Grange disparaissaient, dit John Stuart, les piliers formeraient un autre Callernish. » Il est vrai cependant que si le monument de Jersey est le type de celui d'Avebury, ce dernier doit être relativement moderne, car on a trouvé dans une des *cella* de Saint-Hélier une monnaie de Claude qui semble bien fixer sa date. D'autre part, comme nous espérons pouvoir établir que New-Grange est postérieur à l'ère chrétienne, Callernish doit être également une construction moderne. Quoi qu'il en soit, nous considérons comme à peu près certain que les cercles dont il vient d'être question prirent naissance, aussi bien que leurs avenues et que les dolmens eux-mêmes, lorsque l'habitude de contempler leurs formes avant qu'ils fussent recouverts eût fini par montrer l'inutilité de leur enveloppe. En ce qui concerne les cercles, le nouveau plan fut susceptible d'une extension infiniment plus grande que pour les dolmens; mais dans les deux cas le progrès semble avoir été le même.

Si l'on compare le cercle de Jersey avec la chambre de Mycènes (fig. 4), il n'est guère possible de s'empêcher de reconnaître l'analogie frappante et l'identité probable de destination que présentent ces deux monuments ; mais, comme le premier est beaucoup plus grossier, l'on doit, semble-t-il, conformément à la manière habituelle de raisonner, le considérer comme le plus ancien. Ce serait là cependant une erreur. Rien n'est plus intéressant, il est vrai, ni plus instructif que d'observer le progrès et les diverses phases par lesquelles ont passé les styles de la Grèce, du moyen-âge et de l'Inde, et de montrer l'influence qu'ils ont eue l'un sur l'autre. Mais ce progrès fut toujours confiné dans les limites d'une nation ou d'un groupe de nations; seuls les peuples qui avaient une même origine ou bien entretenaient des relations constantes, purent s'influencer mutuellement au point de vue de l'architecture aussi bien que des mœurs et des arts. Il faudrait donc établir qu'une telle communauté d'origine ou que de telles relations existèrent 1000 ans av. J.-C., entre les îles de la Manche et la Grèce, qu'elles se copièrent mutuellement, ou plutôt que 2000 ans av. J.-C., les habitants de nos îles communiquèrent aux Grecs

leur industrie et qu'il en résulta ces chambres de Mycènes dont la construction semble remonter au temps de la guerre de Troie. Or, si les choses s'étaient ainsi passées, la civilisation de nos contrées ne se fût pas arrêtée en si belle voie; elle y eût atteint le même développement qu'en Grèce, et l'on devrait retrouver dans les produits artistiques et architecturaux de cette époque toute la perfection qu'elle atteignit plus tard dans ce dernier pays. On voit dans quel labyrinthe de conjectures, sans issue possible, nous jetterait ici l'application des principes communément admis en archéologie. Il serait presque aussi raisonnable de prétendre que les grossières statues que l'on fabrique aujourd'hui encore dans certaines îles reculées sont plus anciennes que les œuvres de Phidias, parce qu'elles sont moins parfaites. La vérité est que toutes les fois qu'il n'y a pas entre deux ou plusieurs peuples une communauté d'origine ou de croyances et des relations intimes, il faut envisager tout-à-fait à part la civilisation de chacun d'eux et la considérer comme n'ayant aucun rapport avec celle de tout autre peuple. Tout ce que l'on doit admettre dans le cas présent, c'est qu'un peuple qui avait en haute estime le culte des ancêtres, désira rendre à ses morts l'honneur qu'on leur rendait ailleurs et qu'il le fit de la manière que le permettait son état de civilisation, grossièrement, si les arts n'avaient pas encore fait chez lui leur apparition, d'une façon plus parfaite, s'il était sorti de cet état primitif qui tolère les formes grossières.

Il est beaucoup plus difficile de trouver l'origine des avenues qui ne se rattachent à aucun cercle et ne conduisent à aucun monument. Rien de ce que recouvrent les tumulus ne leur ressemble, et nulle construction de l'art microlithique de l'Inde ou des bords de la Méditerranée ne vient jeter le moindre jour sur leur destination. Seules, leur forme, leur position et les traditions qui s'y rattachent pourraient nous la faire connaître; or, elles n'ont pas jusqu'ici été reconnues suffisantes pour constituer même une hypothèse plausible.

Prenons pour exemple les lignes de pierres parallèles du pont de Merivale, à Dartmoor. Elles ne forment certainement pas un temple dans le sens qui, de tout temps et en tout pays, a été attaché à ce mot. Elles

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ne sont pas non plus un lieu de procession, puisqu'elles sont fermées à leurs extrémités; il est vrai qu'on peut y pénétrer sur toute leur lon-

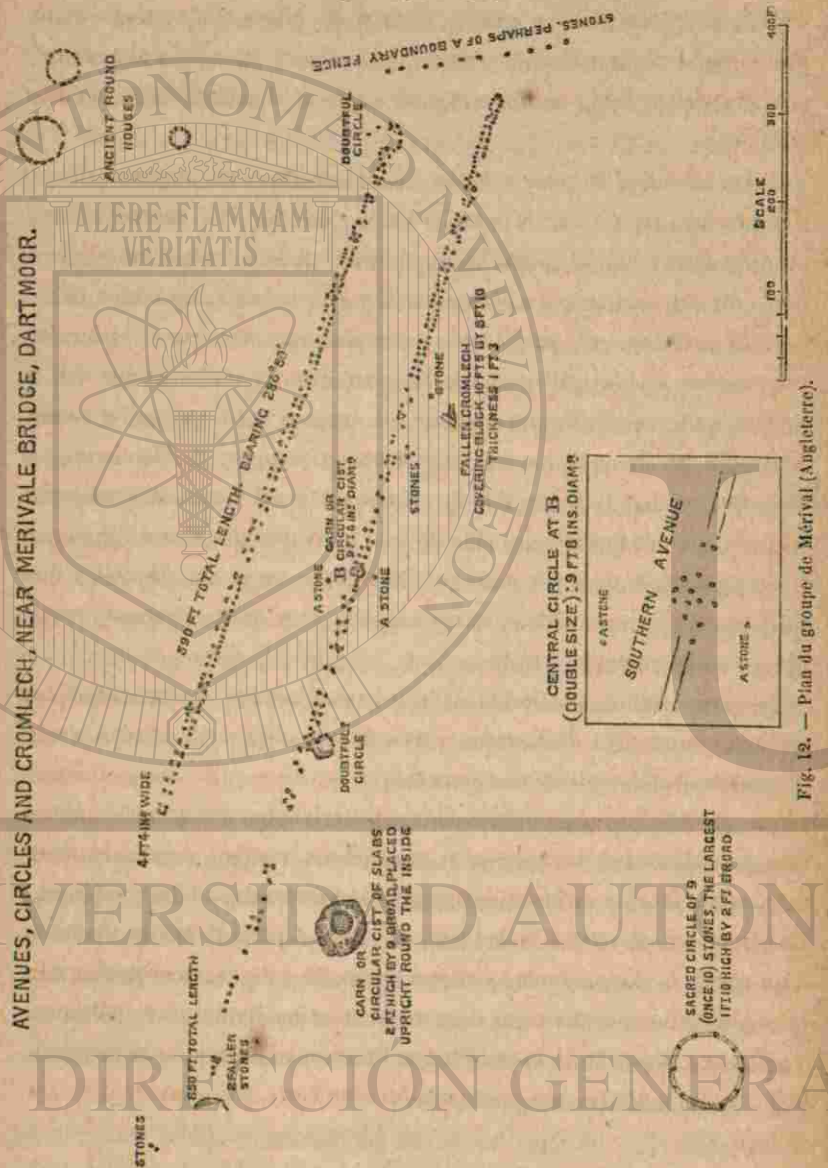


Fig. 12. — Plan du groupe de Mérival (Angleterre).

gueur; mais il est difficile de concevoir une procession défilant dans un étroit couloir qui mesure à peine un mètre de large. Les pierres qui

composent les côtés n'ont que deux ou trois pieds de haut. Juxtaposées, elles ne constitueraient même pas une barrière sérieuse; espacées comme elles le sont d'un à deux mètres, elles n'ont absolument aucune autre utilité que de former un *alignement*. Il n'y a nulle place pour une statue, nul sanctuaire, rien, en un mot, qui rappelle d'aucune façon le rite religieux.

Si les habitants de cette contrée s'étaient réellement proposé de construire un temple dans le sens ordinaire du mot, ils eussent trouvé presque dans l'endroit même, à quelques centaines de mètres plus au nord, un lieu tout préparé pour cela; il y a là, en effet, un rocher composé de blocs de granite disposés naturellement, de façon à constituer comme des niches que tout l'art humain parviendrait difficilement à imiter. Il ne restait plus qu'à placer, en avant et sur les côtés, d'autres blocs plus petits, de manière à décrire un rectangle ou un demi-cercle; on aurait eu ainsi l'un des plus beaux temples que l'ancienne Angleterre ait jamais élevés à ses idoles (1). Mais ce n'est pas ce qu'on a fait; on a choisi une lande où il n'y avait pas de pierres, on y a porté celles qui s'y trouvent aujourd'hui, et on les a disposées comme le montre notre plan, et cela dans quel but?

La seule réponse à cette question qui nous paraisse acceptable, c'est que ces pierres sont destinées à représenter une ou deux armées, mais plutôt une seule, car l'on ne comprendrait guère que l'armée victorieuse eût représenté l'armée vaincue dans de semblables conditions. Si donc l'on considère les deux lignes comme deux rangées de combattants disposés de façon à défendre le village situé en arrière, tout s'explique. Le cercle qui se trouve tout-à-fait en avant représenterait le tombeau d'un chef; la pierre levée, située à quarante mètres environ dans la même direction, serait celui d'un autre officier d'un ordre inférieur; quant aux cercles et au cromlech que l'on voit tout près de la première ligne, ils seraient les lieux de sépulture de ceux qui tombèrent en cet endroit.

(1) Deum maxime Mercurium colunt. Hujus sunt plurima simulacra. — César, *de Bell. Gall.*, VI, 16.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il existe une autre avenue à Cas Tor, à l'extrémité orientale de Dartmoor. Longue de cinq à six cents mètres, elle rappelle également une bataille rangée, mais elle est d'un plan plus complexe et plus varié que la précédente. Elle contourne la colline, de sorte qu'on ne peut voir à la fois ses deux extrémités. Pas plus qu'au pont de Merivale, il n'y a rien là qui ressemble à un temple. On trouve à Dartmoor sept autres avenues, toutes du même genre et sans nul caractère religieux.

Lorsque nous décrirons les principaux groupes de pierres qui existent en Angleterre et en France, nous aurons fréquemment à revenir sur cette idée, mais en l'appuyant sur d'autres considérations, par exemple sur des données traditionnelles; en attendant, nous ne voyons pas ce que l'on pourrait lui objecter. Nous croyons pouvoir le dire, de tout temps et chez tous les peuples, les soldats ont été plus nombreux que les prêtres, et les hommes ont été plus fiers de leur courage dans les combats que de leur progrès dans la foi; ils ont dépensé plus d'argent pour la guerre qu'ils n'en ont consacré au service de la religion, et leurs chants en l'honneur de leurs héros ont été conçus sur un rhythme plus élevé que leurs hymnes à la gloire de leurs dieux. Comment, du reste, un peuple ignorant et grossier, qui ne savait ni lire ni écrire, eût-il pu transmettre autrement à la postérité le souvenir de ses victoires? N'est-il pas naturel qu'il ait eu recours pour cela à l'érection d'un monticule, comme on l'a fait à Marathon et à Waterloo? Il se peut que ce monticule soit un tombeau, comme probablement à Silbury Hill; il se peut qu'il soit une butte défensive ou la base d'un fort : tout cela est possible; mais un de nos barbares ancêtres ne pourrait-il pas nous dire : « Quelqu'un qui voit de quelle manière et en quel endroit nos hommes étaient rangés en bataille lorsque nous massacrâmes nos ennemis peut-il être assez stupide pour ne pas reconnaître qu'ici nous combattîmes et remportâmes la victoire, et que là nos ennemis furent tués ou mis en fuite? » Nous ignorons malheureusement, du moins dans le cas présent, à qui se rapporte ce *nous* et quels furent ces *ennemis* si complétement battus; mais les hommes que n'atteint pas encore la civilisation ont une idée trop avantageuse de leur importance pour croire à la possibilité d'un tel oubli.

Cette théorie a du moins le mérite de rendre compte de tous les faits et de n'être contredite par aucun, ce qui ne peut se dire de nulle autre théorie proposée jusqu'à ce jour. En conséquence, en attendant qu'elle soit remplacée par une meilleure, on nous permettra d'en faire la base de notre discussion dans l'explication des monuments que nous avons à décrire dans les pages suivantes.

MENHIRS.

Les *menhirs* ou pierres levées (1) forment la dernière des divisions dans lesquelles nous avons jugé nécessaire, pour le moment du moins, de répartir les monuments dont nous traitons. On les trouve dans toutes les contrées qui contiennent d'autres constructions mégalithiques, mais leur simplicité même rend tout spécialement difficile la détermination rigoureuse de leur origine. Ici les analogies tirées des styles microlithiques sont à peu près de nul secours. Les pierres mentionnées dans les premiers livres de l'Ancien-Testament, quoique souvent citées à ce sujet, furent toutes de trop faible dimension pour qu'on puisse les comparer à celles dont nous parlons. Ni la Grèce, ni l'Étrurie ne peuvent non plus jeter le moindre jour sur cette question, et s'il est vrai que les Bouddhistes de l'Inde ont été, depuis le temps d'Asoka, dans l'usage d'élever des monuments analogues, appelés *Lâts* ou *Stambas*, ce ne fut jamais, paraît-il, que pour y graver des inscriptions, ce qui n'est certainement pas le caractère distinctif de nos menhirs. Il faut dire cependant que nous avons en Écosse deux pierres de ce genre : la *Pierre du Chat*, près d'Édimbourg, qui porte le nom de Vetta, petit-fils d'Hengist (lequel fut probablement tué en cet endroit dans une bataille), et celle *de Newton*, dans la commune de Garioch, dont l'inscription n'a pas encore été lue. Il en existe une autre en France, près de Brest (2), qui est également illisible, et sans doute ce n'est pas la seule. Mais il n'y a point là d'analogie bien marquée.

(1) De *maen*, pierre, comme précédemment, et *hir*, long ou haut.
(2) Fréminville, *Antiquités du Finistère*, pl. IV, p. 250.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

On trouve aussi, dans le pays de Galles, en Écosse et surtout en Irlande, un grand nombre de pierres avec des inscriptions en *oghams* (1). Ce sont, autant qu'on peut le savoir, de simples pierres tumulaires rappelant que le personnage dont elles recouvrent les restes était A, fils de B, absolument comme la chose se pratique aujourd'hui encore, il est à peine besoin de l'observer, dans tous les cimetières du monde. La vérité paraît être, en effet, que dès que les hommes connurent l'usage de la pierre et furent suffisamment instruits pour pouvoir graver des caractères oghams, ils s'aperçurent qu'un pilier de pierre portant une inscription était un souvenir non seulement plus durable, mais surtout plus intelligible et plus intelligent de la vie et de la mort d'un individu, qu'un informe monceau de terre. Aussi cet usage remplaça-t-il promptement celui du barrow. Adopté à la fois par les Chrétiens et les Mahométans, ou plutôt par tous ceux qui enterrent leurs morts, il s'est continué jusqu'à nos jours.

En Écosse, l'histoire des pierres est légèrement différente. Un grand nombre sont sans doute destinées à rappeler des batailles, mais comme elles ne portent aucune inscription, elles ne peuvent rien nous apprendre. Il est du reste douteux qu'aucune inscription en ogham puisse décrire une bataille ou quelque chose de plus compliqué qu'une généalogie, et dans le cas où une telle inscription existerait, il serait plus douteux encore que l'on pût arriver à la lire. Mais comment pourrait-on, sans cette inscription, dire au juste ce que sont ces monuments? Si, par exemple, la bataille de Largs (Écosse) n'avait pas été livrée dans les temps historiques, comment pourrait-on savoir que la pierre levée qui en marque aujourd'hui l'emplacement fut érigée au XIII[e] siècle? Comment pourrait-on même connaître avec certitude l'histoire d'un personnage quelconque? Nous ignorons si l'on arrivera jamais à déchiffrer les caractères hiéroglyphiques dont ces pierres sont couvertes; mais en supposant qu'on le fasse, il est probable que cette découverte ne nous apprendra que peu de chose. Ces monuments ne contiennent certainement ni noms ni dates, et même aujourd'hui leur succession peut être établie d'une façon suffisamment nette. Les figures qu'ils portent sont vraisemblablement des marques de tribus ou des symboles de dignités, et dès lors, si l'on parvient à les lire, ils ne peuvent nous fournir que peu de renseignements nouveaux.

(1) Caractères celtiques. *(Trad.)*

Du menhir entièrement nu et sans aucun ornement ni figure, il est facile de passer à ceux qui, comme les *pierres de Newton*, ont seulement un ou deux symboles païens, mais appartiennent certainement à l'ère actuelle. Or, ceux-ci nous amènent à leur tour à ceux sur lesquels apparaît déjà, mais timidement, la croix chrétienne, et qui sont, sans nul doute, postérieurs à saint Colomba (563). En nous rapprochant plus encore de notre époque, nous trouvons la pierre dite de Swéno, qui date des premières années du onzième siècle et dont la partie postérieure est occupée tout entière par la croix, tandis qu'un bas-relief d'un joli travail remplace en avant les grossiers symboles de l'âge antérieur.

En Irlande, l'architecture mégalithique ne paraît pas avoir connu ces symboles, pas plus que les croix timidement gravées de l'Écosse. Elle débuta hardiment par des croix sculptées accompagnées d'une gloire et des autres attributs du style à la fois si original et si beau des monuments chrétiens.

En France, le menhir fut adopté de bonne heure par les chrétiens; il le fut même si tôt, que l'on a prétendu universellement que les monuments de ce genre qui sont surmontés d'une croix étaient d'origine païenne et que la croix avait été ajoutée après coup. Mais une telle explication n'est pas toujours possible. A Lochrist, par exemple, le menhir et la croix ne font qu'un. Il en est de même au cap Saint-Mathieu, à Daoulas et en d'autres endroits de la Bretagne (1). Il ne semble pas que le menhir, depuis

Fig. 13. — Menhir, à Lochrist (Finistère).

(1) Voir *Voyage pittoresque dans l'ancienne Bretagne*, par Taylor et Nodier.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

son adoption en France par les chrétiens, y ait jamais été sculpté en forme de croix, comme il l'a été en Écosse et en Irlande (1); il s'y transforma immédiatement en ces calvaires si communs en Bretagne, où plusieurs personnages sont groupés au pied d'une croix élancée; mais nous ignorons absolument l'origine de cette transformation.

L'histoire des monuments analogues du Danemark est quelque peu différente; de bonne heure, ils portèrent des inscriptions runiques, comme ceux d'Irlande, des inscriptions en oghams; mais le Danemark se convertit si tard au christianisme que ses menhirs ne passèrent pas par la première phase chrétienne; de monuments païens qu'ils étaient, ils prirent subitement la forme de nos tombeaux modernes avec leurs prosaïques inscriptions relatives à la naissance et à la mort du personnage à la mémoire desquels ils sont élevés.

Dans tous ces exemples, l'on peut retracer l'histoire des menhirs depuis les temps historiques de l'ère chrétienne jusqu'à ces temps antéhistoriques où nos piliers de pierre brute remplacèrent graduellement, avec ou sans leurs grossières inscriptions, les tertres factices destinés primitivement à perpétuer la mémoire des morts. Quant à poursuivre cette histoire au-delà de l'ère chrétienne, on hésite à le faire. Ce devrait être là cependant l'œuvre de l'archéologue. Au lieu de partir de l'inconnu pour arriver au connu, comme on l'a fait jusqu'ici, il serait beaucoup plus philosophique de s'appuyer sur le connu pour de là remonter en arrière. En procédant de cette façon, chaque pas que l'on ferait serait un gain positif et peut-être arriverait-on à quelque chose de certain concernant des faits enveloppés aujourd'hui d'obscurité et de ténèbres.

(1) Je ne connais qu'un exemple de pierre sculptée en France : c'est en Bretagne, près de la Chapelle-Sainte-Marguerite.

CHAPITRE III.

AVEBURY ET STONEHENGE.

S'il existait, dans la question des monuments mégalithiques dont nous nous occupons, quelques faits ou quelques dates universellement reconnus, la seule méthode à suivre dans ce travail serait de donner d'abord la distribution géographique de ces monuments, puis de parler de leurs usages et de leur âge. Mais comme rien de ce qui les concerne n'est considéré comme certain, et à juste titre, cette manière de procéder, satisfaisante peut-être pour ceux qui déjà sont gagnés à la cause, ne saurait porter la conviction dans les esprits de ceux qui doutent encore. C'est pour cela qu'il nous a semblé préférable de prendre trois ou quatre des principaux groupes et des plus connus de l'Angleterre, afin d'en faire l'objet d'un examen sérieux. S'il nous est possible de dissiper les erreurs qui se sont élevées sur leur compte et de faire reposer leur âge et leur destination sur une base suffisamment solide, le reste sera aisé; mais tandis que l'on croira aux druides ou aux dragons, ou même que l'on jugera nécessaire de reléguer ces monuments dans l'antiquité préhistorique, il sera inutile de raisonner à leur sujet. Nous espérons, grâce à la méthode que nous nous proposons de suivre, pouvoir faire disparaître enfin ces fausses idées. Le lecteur en jugera.

Le premier monument que nous examinerons est Avebury, le plus grand et sous quelques rapports le plus important de ceux d'Angleterre. Stonehenge semble bien aussi, à première vue, avoir quelques droits à venir en premier lieu, mais il est exceptionnel; c'est le seul monument de ce genre en pierres taillées que nous possédions et le seul où l'on trouve des trilithes avec des architraves horizontaux. Or, précisément parce que ses formes accusent une civilisation relativement avancée établir son âge et sa destination, ce ne serait pas établir l'âge et la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

son adoption en France par les chrétiens, y ait jamais été sculpté en forme de croix, comme il l'a été en Écosse et en Irlande (1); il s'y transforma immédiatement en ces calvaires si communs en Bretagne, où plusieurs personnages sont groupés au pied d'une croix élancée; mais nous ignorons absolument l'origine de cette transformation.

L'histoire des monuments analogues du Danemark est quelque peu différente; de bonne heure, ils portèrent des inscriptions runiques, comme ceux d'Irlande, des inscriptions en oghams; mais le Danemark se convertit si tard au christianisme que ses menhirs ne passèrent pas par la première phase chrétienne; de monuments païens qu'ils étaient, ils prirent subitement la forme de nos tombeaux modernes avec leurs prosaïques inscriptions relatives à la naissance et à la mort du personnage à la mémoire desquels ils sont élevés.

Dans tous ces exemples, l'on peut retracer l'histoire des menhirs depuis les temps historiques de l'ère chrétienne jusqu'à ces temps antéhistoriques où nos piliers de pierre brute remplacèrent graduellement, avec ou sans leurs grossières inscriptions, les tertres factices destinés primitivement à perpétuer la mémoire des morts. Quant à poursuivre cette histoire au-delà de l'ère chrétienne, on hésite à le faire. Ce devrait être là cependant l'œuvre de l'archéologue. Au lieu de partir de l'inconnu pour arriver au connu, comme on l'a fait jusqu'ici, il serait beaucoup plus philosophique de s'appuyer sur le connu pour de là remonter en arrière. En procédant de cette façon, chaque pas que l'on ferait serait un gain positif et peut-être arriverait-on à quelque chose de certain concernant des faits enveloppés aujourd'hui d'obscurité et de ténèbres.

(1) Je ne connais qu'un exemple de pierre sculptée en France : c'est en Bretagne, près de la Chapelle-Sainte-Marguerite.

CHAPITRE III.

AVEBURY ET STONEHENGE.

S'il existait, dans la question des monuments mégalithiques dont nous nous occupons, quelques faits ou quelques dates universellement reconnus, la seule méthode à suivre dans ce travail serait de donner d'abord la distribution géographique de ces monuments, puis de parler de leurs usages et de leur âge. Mais comme rien de ce qui les concerne n'est considéré comme certain, et à juste titre, cette manière de procéder, satisfaisante peut-être pour ceux qui déjà sont gagnés à la cause, ne saurait porter la conviction dans les esprits de ceux qui doutent encore. C'est pour cela qu'il nous a semblé préférable de prendre trois ou quatre des principaux groupes et des plus connus de l'Angleterre, afin d'en faire l'objet d'un examen sérieux. S'il nous est possible de dissiper les erreurs qui se sont élevées sur leur compte et de faire reposer leur âge et leur destination sur une base suffisamment solide, le reste sera aisé; mais tandis que l'on croira aux druides ou aux dragons, ou même que l'on jugera nécessaire de reléguer ces monuments dans l'antiquité préhistorique, il sera inutile de raisonner à leur sujet. Nous espérons, grâce à la méthode que nous nous proposons de suivre, pouvoir faire disparaître enfin ces fausses idées. Le lecteur en jugera.

Le premier monument que nous examinerons est Avebury, le plus grand et sous quelques rapports le plus important de ceux d'Angleterre. Stonehenge semble bien aussi, à première vue, avoir quelques droits à venir en premier lieu, mais il est exceptionnel; c'est le seul monument de ce genre en pierres taillées que nous possédions et le seul où l'on trouve des trilithes avec des architraves horizontaux. Or, précisément parce que ses formes accusent une civilisation relativement avancée établir son âge et sa destination, ce ne serait pas établir l'âge et la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

destination des monuments mégalithiques en général. Avebury, au contraire, quoique plus grand que les autres, est construit exactement d'après le même principe. Il a une enceinte extérieure en terre avec un fossé intérieur comme Arborlow, Marden, la *Table Ronde d'Arthur*, à Penrith, et d'autres constructions analogues que nous rencontrerons plus loin; de plus, son cercle et ses avenues sont, autant que l'on peut en juger, les mêmes que partout ailleurs.

Avant d'aborder la discussion relative à l'origine d'Avebury, il faut chercher à connaître de quoi se compose ce groupe, ce qui est plus difficile qu'on pourrait le croire au premier abord. La description qu'en a donnée Stukeley était tellement fantaisiste, et elle a été si universellement acceptée par tous ceux qui ont écrit depuis sur le même sujet, qu'il n'est pas facile aujourd'hui de saisir la forme réelle du monument.

La partie principale d'Avebury consiste en une sorte de retranchement en terre, de forme à peu près circulaire et d'un diamètre d'environ

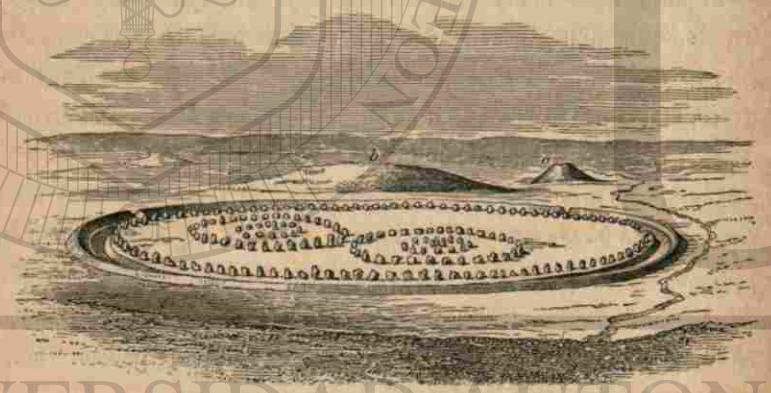


Fig. 14. — Vue d'Avebury restauré. — *a*, Silbury Hill; *b*, Waden Hill.

360 mètres. Le long du fossé qui le borde à l'intérieur dut se trouver autrefois un cercle d'une centaine de pierres distantes de 10 mètres à peu près les unes des autres. Dans ce premier cercle se trouvaient compris deux autres cercles doubles placés, non dans l'axe du grand, mais au nord-est de celui-ci. Le plus septentrional devait mesurer environ 105 mètres de diamètre; l'autre, 98 (1). Au centre du premier se trouvait

(1) Ces détails sont empruntés à l'étude consciencieuse que publia sir Colt Hoare, en 1812, sur ce monument.

une sorte de chambre constituée par trois pierres levées qui en supportaient une quatrième, véritable dolmen comme nous en verrons tant dans la suite. Le cercle méridional contenait seulement un obélisque ou menhir. Nous empruntons tous ces faits à Stukeley et à Colt Hoare, car le monument est aujourd'hui en un tel état qu'il ne serait pas possible de donner de son plan une description même approximative. Les pierres qui le composent existent naturellement dans le pays; il s'en trouve spécialement encore à Clatford Bottom, à un mille environ d'Avebury, en nombre suffisant pour construire une douzaine de monuments analogues. On en trouve également plus au sud, ou pour mieux dire dans tous les lieux où elles n'ont pas été utilisées par la civilisation moderne. Nulle trace du ciseau n'a été aperçue sur les pierres qui sont encore debout actuellement. Leur effet tient exclusivement à leur masse; il est tel cependant que peu d'œuvres de l'architecture moderne produisent une pareille impression de puissance et de grandeur.

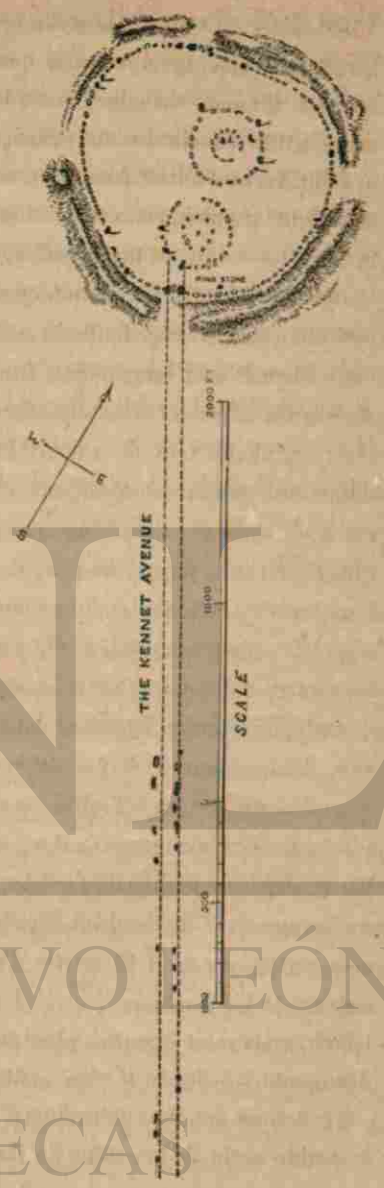


Fig. 15. — Plan du cercle d'Avebury et de l'avenue de Kennet, d'après sir R. Colt Hoare.

De la levée extérieure part une avenue de pierres qui s'étend en lignes parfaitement droites dans la direction sud-est, sur un espace qui dépasse

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1,300 mètres. Le centre de cette avenue coïncidait sans doute avec celui du grand cercle, mais non avec ceux des petits. On l'appelle *Avenue de Kennet,* du nom du village vers lequel elle se dirige. Quant à l'autre avenue, sur laquelle insiste principalement le docteur Stukeley et qu'il appelle *Avenue de Beckampton*, nous sommes obligé d'avouer que nous avons quelque peine à croire à son existence. Aubrey ne l'a jamais vue et Stukeley reconnaît lui-même qu'il n'en restait pas une pierre de son temps (1). Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il y avait alors en cet endroit, comme dans toute la contrée, de nombreux blocs erratiques dans lesquels son imagination trop féconde vit le corps d'un serpent. Aucun de ces blocs n'est mentionné cependant dans le travail de Colt Hoare et aucun n'existe aujourd'hui. Stukeley avoue du reste que s'il donna une queue à son serpent, c'est qu'un serpent en doit avoir une; car il n'y avait alors, pas plus qu'aujourd'hui, aucune rangée de pierres qui affectât cette forme. La première objection qu'il est permis de faire à l'existence de cette prétendue avenue de forme sinueuse, c'est que rien de semblable n'a été constaté nulle part. Toutes les courbes de l'Avenue de Kennet n'existent que dans l'imagination du docteur; il n'y en a pas davantage à Stanton Drew, ni dans les autres localités où il prétendit en voir. La question n'est pas du reste fort importante. De même qu'il y avait deux cercles à l'intérieur d'Avebury, il peut se faire aussi qu'il y ait eu deux avenues. Tout ce que nous prétendons, c'est que nous n'avons aucune preuve de l'existence de la seconde. Il y avait, il est vrai, un dolmen près de l'endroit où Stukeley place sa ligne sinueuse; mais rien ne prouve qu'il fît partie d'un tel alignement; il y avait encore autour de lui quelques pierres levées ou plutôt qui jadis ont dû être levées, mais nous ignorons absolument si ce sont les restes d'un cercle, des menhirs isolés ou les fragments d'une avenue.

Le second membre du groupe d'Avebury est le double cercle ou plutôt le double ovale de la colline de Hakpen ou Haca's Pen (2). S'il faut en

(1) *Stonehenge et Avebury*, p. 34.

(2) *Haca* ou *Haco* fut, d'après Kemble, le nom danois de quelque personnage fabuleux; *pen* semble signifier un enclos, un parc, conformément à sa signification anglaise actuelle.

croire Stukeley, il avait 46m60 de long sur 41m40 de large, et il était précédé d'une avenue large elle-même de 13m50. On suppose que cette avenue s'étendait en ligne droite jusqu'à plus de 400 mètres dans la direction de Silbury Hill, qui en est éloigné de deux kilomètres environ.

Le troisième membre du groupe est le fameux Silbury Hill, situé au sud d'Avebury et à 1,600 mètres de distance. Que ces deux derniers monuments aient une même date et fassent partie d'un même plan, c'est ce qui ne saurait guère être révoqué en doute; mais il n'en est pas de même de Hacas Pen. Ses pierres beaucoup plus petites, sa forme différente et son avenue dirigée vers Silbury, semblent indiquer que ce monument existait déjà lorsqu'il fut lui-même élevé; mais nous reviendrons sur ce sujet.

On trouve, en outre, dans le voisinage, de nombreux barrows de forme allongée ou circulaire, ainsi que des châteaux-forts et des villages d'origine bretonne; mais nous n'avons pas à en parler ici. Nous concentrerons notre attention sur les trois monuments énumérés ci-dessus.

La première question qui se pose au sujet d'Avebury est de savoir si définitivement c'est un temple. Nous avons déjà essayé de montrer dans les pages qui précèdent ce qu'étaient les temples de la Grande-Bretagne dans les temps immédiatement postérieurs à l'occupation romaine; mais, en nous concédant que ce furent de petites basiliques, on prétendra que la question n'est pas pour cela résolue. Si Avebury est un temple, dira-t-on, il appartint à un peuple mystérieux, fabuleux, préhistorique, capable d'exécuter ces œuvres merveilleuses avant qu'il connût les Romains, mais qui, chose étrange, fut incapable de rien exécuter d'analogue après que le contact civilisateur de ce grand peuple l'eût rendu plus faible et plus ignorant qu'il l'était auparavant.

Si nous posons cette question : qu'est-ce qu'Avebury? à un homme élevé dans la foi druidique, comme le sont la plupart des Anglais, il ne manquera pas de répondre : c'est un temple des druides. Si on lui rappelle que les druides affectionnaient tout spécialement les bosquets et les chênes, il admettra peut-être que nul terrain n'est aussi peu propre à produire des chênes que le sol crayeux du comté de Wilt, et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qu'il n'y a aucune preuve que cet arbre ait jamais crû dans le voisinage. Mais ce ne sera pas là encore une réponse complète, car il se peut que pour quelque raison inconnue, les druides se soient passés d'arbres dans la circonstance. La difficulté réelle, c'est, comme nous l'avons dit précédemment, que les druides n'ont jamais été mentionnés comme érigeant des pierres, et que nul rapport certain n'existe entre eux et les monuments mégalithiques.

Si l'on pose la même question à un homme instruit, dont l'esprit est libre de tout préjugé, de toute idée préconçue, il se rappellera ce qui a été dit des temples des autres peuples de l'antiquité ou du moyen-âge, des Égyptiens, des Assyriens, des Grecs, des Romains. Ils n'ont rien produit d'analogue. La Perse, l'Inde, la Chine, les autres contrées des mers orientales ne lui fourniront pas d'autre résultat; il en sera de même du Mexique et du Pérou. La première conclusion à laquelle il arrivera inévitablement sera donc que si les Bretons furent les constructeurs de ces temples, ils durent constituer un peuple à part, distinct de toutes les autres races qui vécurent jamais dans le monde.

Si ce furent des temples, quel est le dieu ou quels sont les dieux auxquels ils furent consacrés? Il n'est pas probable que ce soient ni Mercure, ni Apollon, ni Mars, ni Jupiter, ni Minerve, mentionnés par César (1) comme étant les dieux adorés par les druides, et quoique ces noms ne soient peut-être que ceux des divinités romaines appliqués aux divinités celtiques, cependant il doit y avoir entre les unes et les autres quelques traits de ressemblance qui justifièrent ces appellations. Or, nous savons quelle était la forme des temples de ces dieux, et certes ils n'étaient point bâtis à la façon des cercles d'Avebury. Quelques archéologues ont parlé d'une dédicace au soleil; mais il n'y a certainement aucun passage des auteurs de l'antiquité ou du moyen-âge qui nous autorise à supposer que nos ancêtres aient rendu un culte à une divinité qui devait être si peu en faveur dans un climat tel que le nôtre. Que peut être, du reste, un temple au soleil? Est-ce qu'il en existe quelque part? Si nos

(1) *Bell. Gall.*, VI, 17.

ancêtres lui en élevèrent un, ils durent se trouver en face de la même difficulté que rencontrèrent jadis les Persans, adorateurs du feu. Il n'est pas facile de faire pénétrer le soleil dans un temple élevé par des mains humaines, et ses rayons se font beaucoup mieux sentir dans les lieux élevés ou sur le rivage de la mer, qu'à l'intérieur de murs ou d'enclos de quelque genre qu'ils soient.

On pourrait se demander en outre à quelle espèce de culte était destiné un tel temple, si c'en était un. Il n'était certainement pas fait pour y parler. Nos plus grandes cathédrales ont à peine 200 mètres de long et personne n'essaierait de s'y faire entendre d'une extrémité à l'autre. Or la chose serait bien plus difficile encore en plein air, dans un cercle de 400 mètres de diamètre et disposé de façon à ce que l'orateur eût derrière lui la moitié de la foule. Il n'était pas fait non plus pour voir. Le sol en est effectivement tout-à-fait plat, et ceux qui ont dit que la foule se tenait soit sur la levée extérieure, soit sur la *berme*, étroit espace compris entre cette levée et le fossé intérieur, oublient que la levée n'ayant pas de plate-forme ne pouvait contenir qu'un seul rang de personnes; et que la berme est exactement au même niveau que l'enceinte elle-même; ce serait du reste la dernière place que l'on choisirait, car les 100 grandes pierres qui se trouvaient en avant devaient singulièrement gêner la vue en cet endroit; de plus, si l'on suppose que la cérémonie se passait au centre de l'un des deux cercles intérieurs, la double rangée de pierres qui constitue chacun de ces cercles devait également empêcher d'y voir de quelque côté que ce fût. Et qu'on ne dise pas que le prêtre montait sur la pierre supérieure de la chambre centrale dans le cercle du nord et qu'il y sacrifiait en présence de la multitude assemblée, car ce lieu n'est aucunement disposé pour cela. Et puis quel usage ferait-on dans ce cas du menhir situé dans le cercle méridional ? En résumé, nul endroit n'est plus mal disposé pour voir ou pour entendre qu'Avebury, et c'est attribuer bien peu de sens à ceux qui élevèrent ce groupe de monuments que de prétendre qu'ils le destinèrent à l'un ou l'autre de ces buts. On n'y trouve, du reste, rien de ce qui accompagne habituellement un temple. Il n'y a là ni sanctuaire, ni autel, ni arche, ni voie processionnelle, ni pres-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

bytère, ni rien de ce qui fait pour ainsi dire partie d'un temple dans tous les pays du monde.

Pourquoi encore un temple complétement découvert? Est-ce à dire que le climat du Wiltshire soit si parfait et si uniforme que les hommes puissent s'y dispenser de tout abri protecteur contre l'intempérie des saisons? Ou bien faut-il prétendre que les hommes qui érigèrent ces masses de pierres et accumulèrent ces monceaux de terre furent tellement sauvages qu'ils ne surent pas construire un édifice fermé, si simple qu'il pût être?

L'Egypte possède le plus beau climat du monde; ses temples n'en sont pas moins couverts d'un toit plus solide que ceux de nos cathédrales du moyen-âge. Il en est de même de l'Inde et des climats orientaux, où l'on avait certes moins besoin qu'ici de s'abriter. Dans tous ces pays, les temples des dieux sont bâtis sur le modèle, agrandi et perfectionné, des habitations humaines. Ce que les hommes firent pour eux-mêmes, il le firent pour leurs dieux. Faut-il donc admettre que les bergers primitifs du Wiltshire dormirent sur la neige en hiver, qu'ils ne connurent d'autre abri qu'un cercle de pierres considérablement espacées et qu'ils n'eurent pas même l'idée d'un toit? S'ils n'étaient pas endurcis de cette façon, il est difficile de comprendre qu'ils aient pu construire un temple tellement exposé à la rigueur du temps qu'aucune cérémonie ne pouvait s'y faire convenablement pendant la moitié de l'année.

Une autre objection qui ne manquera pas de frapper ceux qui voudront bien y réfléchir, c'est l'énorme dimension d'Avebury. Sa surface est au moins cinq fois celle de Saint-Pierre de Rome; 250,000 personnes pourraient s'y asseoir et un demi-million pourraient s'y tenir debout. En général, les hommes essaient d'adapter l'étendue de leurs édifices au montant de la population. Or, d'où serait venue une telle multitude? Comment eût-elle pu se nourrir et se loger? Il n'y a aucune raison de supposer que jamais, avant l'introduction de l'agriculture, la population pastorale de ces contrées ait été plus considérable ou même aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui. Lorsqu'on fit le cadastre de l'Angleterre, au XI[e] siècle, il n'y avait pas là cent arpents de terre

labourable et ils appartenaient, paraît-il, à l'Église. On peut en conclure que malgré l'influence civilisatrice du clergé, les habitants de cette contrée en étaient encore à cette époque à l'état de barbarie pastorale, dans laquelle il y a tout lieu de croire qu'ils furent plongés au temps du paganisme. Comment quelques pasteurs, dispersés au milieu de ces plaines incultes, auraient-ils eu l'idée d'élever un temple comme celui-ci? C'est là le mystère qu'il faudrait éclaircir. Une toute petite église suffit actuellement pour les besoins spirituels des habitants et si, même aujourd'hui que l'agriculture est aussi florissante que possible dans ce canton, 10,000 pèlerins venaient y passer une semaine, il n'est pas douteux que beaucoup ne fussent morts de faim avant qu'elle fût écoulée.

Il serait aisé de faire valoir cinquante arguments analogues : pour en trouver, il suffit de réfléchir sur la question; mais il en est deux qui sembleront peut-être plus spécialement convaincants à ceux, du moins, qui sont habitués à de semblables investigations : le premier, c'est que dans le monument d'Avebury, il n'y a, du commencement à la fin, nul indice d'un progrès quelconque; il fut exécuté tout entier tel qu'il avait été conçu; le second, c'est qu'il est dépourvu de tout ornement. Nous avons dans l'Inde des monuments aussi considérables qu'Avebury, mais ils portent leur histoire écrite sur eux-mêmes. Ils ne furent d'abord qu'une sorte de reliquaire entouré d'une étroite enceinte, puis une seconde enceinte dut être ajoutée avec les appartements nécessaires pour la réception des pèlerins ou pour le déploiement du culte les jours de fêtes. Un dieu ne pouvait non plus vivre seul dans ce panthéon. De nouveaux reliquaires furent ajoutés pour de nouvelles divinités; il fallut de nouveaux appartements pour ces pèlerins, de nouvelles habitations pour les prêtres et un arrangement plus confortable pour les mille et un besoins que crée un grand établissement d'idoles. Il fallut en conséquence une troisième et une quatrième enceinte, quelquefois jusqu'à une septième, comme à Seringham. Mais en tout cela il y a progrès constant. Le travail exige 200 ou 300 ans, mais chaque siècle, pour ne pas dire chaque dizaine d'années, laisse sa trace parfaitement reconnaissable sur l'œuvre à mesure qu'elle avance. Les Égyptiens eux-mêmes mirent

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

trois siècles à construire le grand temple de Carnac, quoiqu'il soit en surface trois fois moins grand qu'Avebury, et là aussi il y a des indices évidents de progrès dans sa construction. Les travaux exécutés par le premier Thotmès diffèrent essentiellement de ceux de Ménephtah et de Ramesès, ceux-ci de ceux de Sésonk, et tous du petit reliquaire que plaça en cet endroit Osertasen et qui fut le point de départ de tout le reste.

Il en fut de même de nos cathédrales. La petite église saxonne fut remplacée par la nef normande avec un petit chœur absidal. Ce chœur fut développé dans la suite; on y ajouta une chapelle au fond de l'abside et, comme ces constructions normandes trop peu solides tombaient en ruines, elles furent remplacées à leur tour par les constructions Tudor. Rien de semblable ne s'observe à Avebury. Si c'était un temple qui eût été construit par les habitants épars de ces plaines, quelque chose indiquerait par où l'on commença. Ils n'eussent pas tout construit du même coup et inévitablement ils eussent employé leurs heures de loisir, comme les habitants de l'île de Pâques, à graver sur les pierres qu'ils avaient dressées des ornements ou des symboles, ou bien à les sculpter en forme d'idoles. Il n'y a certes pas un temple au monde où l'on ne constate au moins quelque velléité d'ornementation de la part de ceux qui le construisirent. Ici nous ne voyons rien de tout cela. S'il y a quelque chose de prouvé au sujet d'Avebury, c'est qu'il fut achevé tel qu'il avait été commencé. Selon toute apparence, les mêmes hommes qui en tracèrent le plan l'exécutèrent tout entier; comme ils le conçurent, ainsi ils le laissèrent, et tout porte à croire qu'aucune main humaine n'y toucha jusqu'à ce que l'avidité sordide des modernes habitants de la contrée soit venue le détruire pour bâtir avec ses matériaux le cabaret et le village qui occupent aujourd'hui une petite partie de son enceinte.

N'est-ce pas une chose étonnante, en effet, que cette absence totale d'ornements? Ce temple, si c'en est un, dut être fréquenté pendant des siècles, et personne, durant tout ce temps, ne songea à orner d'emblèmes ou de figures quelconques cet édifice, le plus vaste de la contrée! Les hommes qui purent en concevoir le plan, si grand et si noble, ne purent

aller au-delà. Ils furent à partir de ce moment comme frappés d'inertie. Un tel fait est, sinon impossible, du moins sans exemple. Nous ne pensons pas que rien de semblable se soit passé dans aucun pays du monde; il a pu se produire pour des tombeaux, jamais pour des temples.

Si ces raisons suffisent pour prouver qu'Avebury ne fut pas un temple, elles sont plus que suffisantes pour montrer que ce ne fut pas un lieu de réunion des anciens Bretons. Quelque idée que l'on ait des assemblées préhistoriques, on n'ira pas jusqu'à prétendre qu'elles aient nécessité un local capable de contenir 250,000 personnes assises, et si l'on suppose que les deux petits cercles intérieurs ont été seuls appelés à contenir 12,000 ou 13,000 lords et autant de représentants des communes, il restera à expliquer l'usage des pierres disposées en anneau au milieu de chaque assemblée, ainsi que de l'obélisque aigu et de l'étroit dolmen qui en occupent le centre, car on admettra difficilement que l'un ait servi de siége au président et l'autre de tribune à l'orateur. En réalité, il serait impossible de concevoir un lieu plus mal disposé pour de telles réunions. Du reste, si ces hommes primitifs n'étaient pas constitués autrement que nous, ils durent, semble-t-il, préférer pour leurs délibérations, à la magnificence imposante d'Avebury, une simple salle ordinaire, fut-elle cinquante fois plus petite. Il est vrai que les assemblées en plein air sont fort en usage chez tous les peuples barbares et même chez beaucoup de nations civilisées; mais alors elles se tiennent toujours dans le voisinage des grands centres de population. Les hommes iront au désert dans un but religieux, mais ils préféreront parler politique chez eux. Il peut se faire qu'il existe chez quelques peuples un endroit spécial, sorte de forum, destiné à cet usage; mais la première condition requise pour un tel lieu de réunion, c'est que rien ne l'encombre. Une motte peut encore avoir une destination analogue, mais c'est plutôt une tribune pour proclamer la loi qu'un lieu de réunion. L'on comprend également que des cours de justice aient siégé en certains endroits sur des tertres artificiels: alors le juge occupait le sommet; il avait ses assesseurs derrière lui, les plaideurs et le public en face. L'on sait aussi que dans quelques cas, au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, des cours locales ont été sommées de se présenter

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

auprès de certaines pierres levées ou dans des cercles, du moins en Ecosse; mais dans tous ces cas c'était, selon toute apparence, pour juger sur le lieu même des disputes territoriales, et les pierres ou tumulus étaient simplement indiqués comme des bornes bien connues. Du reste, en fût-il autrement, il n'y aurait pas lieu de s'étonner que des cercles ou des tertres funéraires aient été transformés au moyen-âge en lieux de réunion; ils étaient assez anciens pour être vénérables, et qu'elle qu'ait pu être leur destination primitive, leur antiquité dut leur faire témoigner un certain respect qui facilita cette transformation. Mais il y a loin de là à ériger comme lieu de réunion un groupe de monuments aussi peu adaptés à cet usage que l'est et que le fut jamais Avebury.

Il serait inutile de poursuivre plus loin cette question; car, à moins de prétendre que les hommes qui érigèrent Avebury furent constitués d'une façon si différente de nous-mêmes qu'aucun argument tiré de notre propre expérience ne puisse leur être appliqué, la réponse est inévitable : jamais un temple ni un lieu de réunion n'ont été construits dans ces conditions en aucun lieu du monde. Or, il n'y a aucune raison de supposer que les habitants de ces contrées aient différé si essentiellement de nous-mêmes. Le docteur Thurnam a examiné attentivement quelques centaines de crânes extraits des tumulus du voisinage, et ni lui ni les plus savants crâniologistes n'ont pu saisir une différence, — si ce n'est peut-être une différence de degrés, — qui nous permette de supposer que ces hommes primitifs n'agissaient pas pour les mêmes motifs et n'étaient pas gouvernés par les mêmes influences morales que nous. Avebury ne fut donc ni un temple ni un lieu d'assemblée, dans quelque sens que l'on prenne ces mots, et ceux qui le prétendent devraient bien nous dire pour quels motifs les habitants du comté de Wilt agirent d'une façon si opposée à tout ce que nous savons des actes et des sentiments de tous les autres peuples de l'univers.

Si donc Avebury ne fut ni un temple ni un lieu de réunion, que fut-il? Nous n'irons pas chercher bien loin la réponse : il fut un lieu de sépulture, mais non pas cependant un cimetière, dans le sens ordinaire

du mot. Ce terme entraîne, en effet, l'idée de succession dans le temps et de gradation dans le rang; or, rien de cela n'est indiqué ici. Avebury peut être le monument d'un ou de deux rois, mais il n'est pas une collection de monuments d'individus appartenant à différentes classes de la société, pas plus que d'individus du même rang, mais décédés à différents intervalles. Comme nous l'avons observé plus haut, il est d'un seul plan, — *totus teres atque rotundus*, — érigé sans nulle hésitation et sans l'ombre d'un changement.

Mais si nous considérons Avebury comme le lieu de sépulture de ceux qui tombèrent dans une grande bataille qui fut livrée en cet endroit, toute difficulté s'évanouit du même coup. Il est admis aujourd'hui que les hommes enterrèrent jadis leurs morts dans des cercles de pierres, sous des dolmens et des tumulus; or, ce que nous trouvons ici ne diffère qu'en degré de ce que nous trouvons ailleurs; c'est tout-à-fait un monument tel qu'une armée victorieuse de 10,000 hommes pourrait, à l'aide de ses prisonniers, en ériger en une semaine. La terre est meuble et facile à amonceler en forme de levée circulaire; les blocs de pierre sont tous dans le voisinage et tous au-dessus d'Avebury qui, peut-être pour cette raison, est placé dans l'endroit le plus bas de la contrée. A l'aide de quelques rouleaux et de quelques cordes, 10,000 hommes eussent bientôt réuni et dressé sur leurs extrémités toutes les pierres qui se tenaient jadis debout en cet endroit. N'ayant aucun loisir, ils n'eussent pu y ajouter nul ornement. C'est du reste, en tout, le monument que pourrait élever une armée composée d'hommes ignorants, mais désireux d'enterrer avec honneur ceux qui avaient succombé dans la bataille et n'ayant en même temps aucun autre moyen de laisser dans l'endroit un souvenir de leur victoire.

Au point de vue théorique, il ne semble pas qu'on puisse rien objecter à cette manière de voir; aussi depuis dix ans qu'elle a été émise, nulle objection sérieuse n'y a-t-elle été faite. On a dit cependant que les preuves n'étaient pas suffisantes et que rien d'écrit ne venait confirmer cette opinion. Ceux qui font cette objection oublient que l'une des premières conditions du problème est que ceux qui érigèrent un tel monu-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment aient été illettrés. S'ils avaient pu écrire, ils n'eussent pas pris la peine de *lithographier*, pour ainsi dire, leur victoire dans l'endroit. Une inscription eût plus fait que les 200 ou 300 pierres d'Avebury; mais, ne sachant ni lire ni écrire, ils ne pouvaient que les élever et nous laisser, par suite, le soin de rechercher pour quelle cause ils agirent ainsi.

Nous ne sommes pas cependant dépourvus de tout document à ce sujet. Une vieille charte du roi Athelstan, publiée il y a quelques années et datée de 939, décrivant les limites de la seigneurie d'Overton, dans laquelle se trouve situé Avebury, mentionne dans le voisinage de la grande route de Hakpen une rangée de pierres et des lieux de sépulture (1). Il n'est pas douteux que ce rang de pierres ne soit l'Avenue de Kennet et ces lieux de sépulture, les cercles d'Avebury; mais on pourrait objecter que l'auteur de cette charte ignorait ce dont il parlait et, comme malheureusement il ne nous dit point qui était enterré en cet endroit et qu'il n'entre dans aucun détail à ce sujet, il ne nous apprend rien, sinon que telle était la tradition au dixième siècle.

Mais voici un argument d'un autre genre. Peu de temps avant Stukeley, on nivela l'ancienne enceinte dans le voisinage de l'église, à l'endroit où se trouve aujourd'hui une vaste grange. La surface primitive du sol était « aisée à reconnaître à une couche noirâtre de terreau qui recouvrait la craie. On trouva là une grande quantité de cornes de cerf, d'os, de coquilles d'huîtres et de bois brûlé. Un vieillard qui fut employé à cet ouvrage rapporte qu'on en retira plusieurs charretées de cornes qui étaient comme pourries et mélangées à de nombreux os brûlés (2). » Le docteur Stukeley ajoute à la même page : « Outre quelques monnaies romaines trouvées accidentellement soit à l'intérieur, soit autour d'Abury, j'ai été informé qu'une plaque de fer carrée avait été découverte sous l'une des grandes pierres qui furent démolies. » Nous croyons savoir que d'autres monnaies romaines ont été découvertes depuis, mais il n'existe à l'appui du fait aucun souvenir

(1) *Codex diplomaticus Ævi Saxonici*, V, p. 238, nº 1120.
(2) Stukeley, *Stonehenge et Abury*, p. 27.

authentique qui mérite d'être cité. C'est à regretter, car enfin la présence de ces monnaies, si elle était certaine, prouverait que l'érection des pierres est postérieure à leur date, quelle qu'elle puisse être.

Malheureusement aucun savant n'a vu ces os, de sorte que l'on ne sait s'ils appartiennent à l'homme. La présomption est en faveur de cette opinion; car pourquoi des os brûlés d'animaux eussent-ils été placés en cet endroit? Pour savoir à quoi s'en tenir sur cette question, la Société archéologique du Wiltshire a fait faire quelques fouilles à Avebury, mais sans rien trouver. En 1865, elle attaqua la levée circulaire en différents points et creusa une tranchée à son centre, et comme elle ne trouva rien, elle conclut qu'il n'y avait rien. Mais dans une butte qui mesure 1,335 mètres de long, selon sir Colt Hoare, il doit y avoir nécessairement beaucoup d'endroits vides, surtout si les corps furent brûlés, et une preuve négative de ce genre ne saurait être considérée comme concluante, ni comme suffisante pour détruire les preuves positives qui précèdent. La véracité de Stukeley, lorsqu'il rapporte ces faits, n'est nullement suspecte, bien que les conséquences qu'il en déduit doivent généralement être acceptées avec la plus grande défiance. La Société fouilla également au milieu du cercle septentrional, là où se tenait le dolmen; mais bien qu'elle eût pénétré jusqu'à la craie, elle ne trouva rien que les restes des pierres qui avaient été brisées, et elle ne cacha pas son profond désappointement de n'avoir pas découvert un seul os humain. Cependant, s'il est vrai que les corps furent brûlés, comme la découverte dont nous avons parlé ci-dessus porte à le croire, tout ce qu'on eût pu rencontrer, en supposant que l'excavation fût suffisante, c'eût été un vase ou une urne avec des cendres. Du reste, les barbares qui détruisirent les pierres purent fort bien ne pas épargner davantage une poterie d'aussi peu de valeur à leurs yeux, et s'ils la brisèrent, on la chercherait en vain pendant cent ans, aussi bien que les ossements qui très-probablement ne furent jamais déposés en cet endroit. On ne pouvait attendre de meilleurs résultats de la tranchée. Pour trouver un objet d'une aussi faible dimension qu'une urne dans un champ de 28 acres (113,000 mètres carrés), il faut savoir exactement ce que l'on

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cherche et où le chercher. Si l'on en juge par une découverte analogue faite à Crichie, en Ecosse, où l'on a découvert un dépôt funéraire au pied de chacune des pierres d'un cercle longeant un fossé comme à Avebury, ce serait en cet endroit qu'il faudrait s'attendre à trouver le dépôt. Or, précisément personne n'a songé à creuser sur ce point, quoi que rien ne soit plus aisé. Il y a là 50 à 60 trous vides qu'il serait facile d'agrandir, et s'il y avait un dépôt au pied de chaque pierre, on l'y trouverait inévitablement.

Nous reviendrons sur ce sujet; en attendant, voyons si nous pouvons trouver quelques renseignements dans Hakpen Hill.

Comme nous l'avons dit plus haut, ce monument se compose de deux ellipses concentriques, dont l'une mesure, au dire de Stukeley, 46m50 sur 41m40 et l'autre 15m30 sur 13m50. Cet auteur ne donne pas la dimension des pierres, mais Aubrey leur attribue quatre à cinq pieds de haut et ce chiffre est confirmé par la gravure de Stukeley. Dans tous les cas, elles sont beaucoup plus petites que celles d'Avebury. L'avenue n'est représentée dans la figure ci-contre (figure 16) que par quatre pierres; elle est représentée comme parfaitement droite et se dirigeant vers le sud de Silbury Hill (1). Sa longueur était, suivant Aubrey, d'un quart de mille ou de 400 mètres. Une circonstance curieuse, relative à ce cercle, c'est que l'on a trouvé, à une distance de 73 mètres du cercle extérieur, deux rangées de squelettes juxtaposés et les pieds dirigés vers le centre

Fig. 16. — Cercle de Hakpen Hill, d'après Stukeley.

(1) Un plan de ce monument fut publié du temps de Stukeley par un certain M. Twining, dans une brochure qui fut écrite pour prouver que ce groupe de monuments avait été érigé par Agricola pour figurer une carte de l'Angleterre.

du cercle. Dans une curieuse lettre écrite par un docteur Toope, datée du 1er décembre 1685, adressée à M. Aubrey et publiée par sir Colt Hoare, on lit à ce sujet: « Je m'aperçus bientôt que ces ossements avaient appartenu à l'homme. Le lendemain, j'en retirai plusieurs boisseaux avec lesquels je fis une noble médecine. Les os sont grands et à moitié décomposés, mais les dents sont bien conservées et merveilleusement blanches. A 80 yards (1) de l'endroit où les os ont été découverts, se voit un temple de 40 yards de diamètre, ainsi qu'un autre de 15; tout autour gisaient les squelettes, si rapprochés qu'ils se touchaient et enfouis à 30 centimètres sous terre. Leurs pieds étaient tous dirigés vers le temple, de sorte que ceux du premier rang touchaient les têtes du second. » Aubrey affirme plus loin qu'un fossé entourait le temple, ce que Stukeley conteste; mais il n'est pas difficile de concilier les deux opinions. La destruction du monument avait commencé avant Aubrey, car il est impossible de concevoir que des corps aient pu être enfouis pendant mille ou douze cents ans dans une terre si légère, à une profondeur d'un pied ou deux, exposés par conséquent à la pluie et à la gelée, sans être réduits complétement en poussière. Il y avait là très-probablement un fossé, et s'il y avait un fossé, c'est qu'il y avait eu une levée, c'est-à-dire un monceau de terre qui sans doute recouvrit les corps et les protégea contre l'action dissolvante de l'atmosphère. Cette levée avait déjà disparu du temps d'Aubrey; le fossé était comblé lorsque vint Stukeley; sir Colt Hoare ne put même pas voir les pierres, tout avait été nivelé et de telle sorte qu'il n'est pas facile aujourd'hui d'en déterminer l'emplacement. Une tranchée qui le couperait pourrait donner lieu cependant, si la chose était possible, à de curieuses révélations; car il n'y a pas de doute sur l'exactitude des faits relatés dans la lettre du docteur Toope. Ce docteur était un médecin éminent; il connaissait parfaitement les os humains et il était trop profondément intéressé aux fouilles d'où il tirait sa *noble médecine* et auxquelles il retournait fréquemment, pour pouvoir se tromper dans ce qu'il exposait.

En attendant, ce qui nous intéresse le plus dans l'état actuel de la

(1) Mesure anglaise de 0m914.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

question, ce sont les différences et les similitudes que présentent ces deux monuments. Les cercles de Hakpen sont beaucoup plus petits que ceux d'Avebury pour les dimensions linéaires comme pour la hauteur des pierres. La différence dans le mode de sépulture n'est pas moins remarquable : dans un endroit, l'on enterrait; dans l'autre, du moins selon toute apparence, l'on brûlait. Si l'on en conclut qu'ils appartiennent à deux âges distincts, quel sera le plus ancien ? Toutes les révélations que nous ont fournies les tumulus tendent à établir que les habitants de notre île enterrèrent leurs morts avant d'adopter l'usage de l'incinération. Mais les os de Hakpen Hill peuvent-ils être aussi vieux que cela porterait à le croire? Il ne semble pas possible de les rapporter à la première période des temps préhistoriques, leur état s'oppose à ce qu'on admette une telle hypothèse. S'ils n'avaient conservé leurs phosphates et les autres substances qui entrent dans leur composition, ils n'eussent pu être employés ni comme médicaments, ni comme engrais. Exposés, du reste, à l'humidité et à l'air comme ils l'étaient, il suffisait de quelques siècles pour les décomposer entièrement. D'après la description qui nous en a été laissée, les corps n'étaient point repliés sur eux-mêmes comme ils le sont généralement à l'époque que l'on a nommée l'âge du bronze, et ils ne portaient aucune trace des crémations qui, introduites probablement en Angleterre par les Romains, s'y pratiquèrent quelque temps encore après leur départ. Tous paraissent avoir été enterrés dans la position horizontale qui a été adoptée depuis et s'est conservée jusqu'à nous. En réalité, tout nous fait supposer que Camden n'avait pas tort lorsqu'il disait que c'étaient les os des Saxons et des Danois tués à la bataille de Kennet, en l'an 1006 de notre ère. Il serait encore surprenant, même dans cette supposition, que ces ossements eussent pu se conserver pendant six cents ans sans se décomposer, à moins d'admettre qu'ils furent primitivement enfouis sous un monceau de terre. Si l'on n'adopte pas cette manière de voir et que l'on persiste à considérer Hakpen et Avebury comme des monuments contemporains rentrant dans un même plan, la seule hypothèse qui selon nous puisse être admise, c'est que l'armée victorieuse brûla et enterra ses morts

à Avebury, et que l'armée vaincue obtint la permission d'enterrer les siens, mais plus modestement, à Hakpen Hill.

Silbury Hill, qui constitue le troisième membre de notre groupe, est situé au sud d'Avebury, à 1,100 mètres du cercle extérieur et à un mille

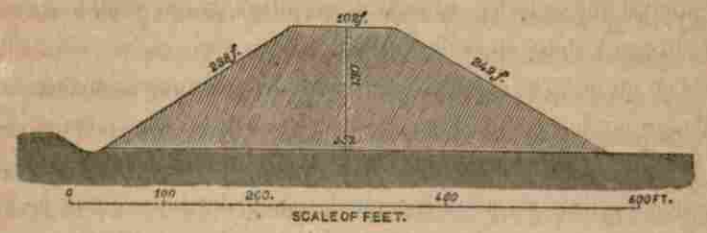


Fig. 17. — Coupe de Silbury Hill.

romain de son centre. M. Rickman a voulu s'appuyer sur ce dernier fait pour prouver l'origine post-romaine du groupe; ce genre d'arguments peut avoir quelque valeur, comme dans le cas des 100 pieds ou 100 yards qui reviennent fréquemment dans les monuments mégalithiques; cependant, comme il s'agit ici d'un fait isolé, il est permis d'y voir une coïncidence fortuite.

Les dimensions de la colline sont les suivantes, suivant M. Smith de Yatesbury : hauteur, 39 mètres ; diamètre, 166 mètres ; circonférence, 498 mètres ; étendue de la plate-forme supérieure, 31 mètres 20 ou 30 mètres 60, selon la direction suivant laquelle on la mesure (1). L'inclinaison des flancs de la colline mesure avec l'horizon un angle de 30 degrés.

En l'année 1777, un puits fut creusé du sommet à la base, par l'ordre du duc de Northumberland, mais on n'a pas conservé le souvenir de ce qu'on y trouva ou plutôt de ce qu'on n'y trouva pas, car si on avait fait une découverte de quelque importance, elle eût certainement été com-

(1) Ces dimensions, — c'est là un fait assez curieux, — sont à peu près les mêmes que celles du tertre élevé par la Belgique et la Hollande pour rappeler la part qu'elles ne prirent pas à la bataille de Waterloo. Ce tertre mesure 39 mètres de haut, 163 mètres 50 de diamètre et 450 de circonférence. L'angle qu'il fait avec l'horizon n'est que de 27° 1/2 et le diamètre de sa plate-forme de 12 mètres.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

muniquée à quelqu'une des sociétés savantes du temps. Postérieurement, en 1849, une galerie horizontale fut pratiquée au niveau du sol primitif, depuis le bord méridional jusqu'au centre, où elle rencontra le puits précédemment percé. Plus tard encore, une galerie circulaire fut creusée autour du centre, mais en vain ; on ne trouva rien dans ces excavations qui prouvât que ce tertre eût servi de sépulture ou qui jetât le moindre jour sur son histoire ou sa destination.

Si l'on en juge par ce que nous savons des monuments analogues de l'Inde, on ne doit pas être surpris de cette absence de résultats. Nous savons, par les voyageurs chinois qui visitèrent l'Inde au cinquième et au septième siècle de notre ère, que la moitié des topes qu'ils y virent n'étaient que des tombeaux simulés ou bien avaient été élevés pour rappeler des événements et non pour contenir des reliques. Partout où Bouddha ou l'un de ses adeptes faisait quelque miracle, dans tous les endroits où il arrivait quelque événement d'une importance suffisante pour faire désirer de conserver la mémoire de la localité où il s'était passé, on érigeait un tope. Prenons un exemple qui a plus directement trait à notre sujet. Lorsque Dutthagamini, roi de Ceylan (161 av. J.-C.), défit l'usurpateur Ellala et rétablit la vraie foi, « il éleva près de la capitale un *dagob* en mémoire de sa victoire. Un pilier de pierre marque l'endroit où l'action s'engagea et un autre, accompagné d'une inscription, celui où tomba l'usurpateur (1). » Le *dagob* est un simple monticule et il ne paraît pas qu'il ait jamais été ouvert. Dans l'Afghanistan, plusieurs des topes ouverts par MM. Masson et Honigberger furent reconnus par eux comme étant ce qu'ils appellent des *topes muets*, mais il n'y avait aucun signe extérieur qui leur permit de savoir à l'avance si leurs recherches seraient ou non couronnées de succès (2).

Quelle que soit la valeur de ces analogies, il semble très-probable, du moins à première vue, que si les chefs d'une armée victorieuse décédés dans le combat sont ensevelis à Avebury, les survivants ont employé leurs prisonniers en guise d'esclaves pour élever un tertre dans

(1) *Journal royal asiatic Soc.*, XIII, p. 164.
(2) Wilson, *Ariana antiqua*, p. 41.

l'endroit où ces chefs furent tués et où se décida le sort de la bataille. Malheureusement toute tradition ayant été perdue à cet égard, le tertre reste seul, dans un mutisme absolu, et il n'est pas aisé d'en pénétrer le mystère.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ces analogies ou sur les résultats négatifs des explorations qui ont été faites dans la colline : ces explorations furent entreprises, comme les fouilles d'Avebury, d'après l'idée empirique que le principal dépôt devait se trouver soit au centre, soit au niveau du sol, ce qui est contraire à toute probabilité. En supposant qu'il y ait une sépulture à ce niveau à Silbury, elle doit se trouver de préférence à une trentaine de mètres de profondeur et du côté qui fait face à Avebury, si vraiment il y a quelque rapport entre ces deux monuments. Mais la connaissance que nous avons aujourd'hui des autres monuments de ce genre nous ferait plutôt diriger nos recherches vers le sommet. Un mors (fig. 18) et des débris d'armes qui furent trouvés en cet endroit du temps de Stukeley marquent en effet, selon toute vraisemblance, la position des tombes principales, et nous ne serions nullement surpris que l'on trouvât cinq ou six sépultures autour du plateau supérieur et à une faible profondeur au-dessous de la surface. On comprendra mieux à la fin de ce chapitre combien cela est probable ; en attendant, il serait inutile d'insister sur ce sujet.

Fig. 18. — Mors en fer trouvé à Silbury.

Convaincu qu'une voie romaine avait dû passer dans l'endroit et que sa découverte, une fois certaine, devrait faire connaître l'âge approximatif de la colline, nous fîmes faire quelques fouilles, en 1867, à la fois dans cette colline et à son extrémité méridionale. Or, l'on trouva en ce dernier endroit des traces incontestables de cette route, les mêmes que celles qui marquent sa présence au-delà de la colline : sa direction était donc désormais établie. Par suite de plusieurs circonstances fâcheuses, aucun plan de ces découvertes n'a encore été publié, mais la gravure ci-contre,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tracée d'après la carte officielle, suffira pour en faciliter l'intelligence.

Si l'on se tient sur la colline de Silbury et que de là l'on regarde vers l'ouest, on a devant soi la voie romaine qui semble venir de Bath et se

Fig. 19. — Plan d'Avebury.

diriger vers la colline. Après avoir traversé la route de Devizes, elle oblique légèrement au sud et bientôt reprend sa première direction. Un mille environ avant d'atteindre la colline, elle se dirige de nouveau vers le sud, passe à 50 mètres au moins de la colline et franchit le Kennet à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont et où peut-être il se trouvait déjà du temps des Romains. Ceux qui prétendent que la colline est antérieure aux Romains s'appuient sur ce que ce peuple fit toujours ses voies aussi droites que possible; or, ici elle est infléchie vers le sud, ce qui ne s'explique, suivant eux, que par la présence du tertre qu'il fallait éviter. Mais le tracé même de cette voie, à l'ouest de la route de Devizes, vient renverser cet argument. Il y a là, en effet, suivant la carte officielle, une courbe d'une longueur de près de six kilomètres. Or, on ne voit pas mieux la raison de cette courbe que de celle qui se fût trouvée à l'est de la route de Devizes. De plus, en supposant que la colline eût déjà existé et que les Romains eussent tenu à faire leurs voies aussi directes que possible, rien au monde n'était plus aisé que de tracer une ligne mathématiquement droite de la route de Devizes au pied de la colline. Le pays était et est encore parfaitement ouvert, sans nul obstacle et aussi plat

qu'un ingénieur romain eût pu le désirer, car on eût pu voir les jalons d'une extrémité à l'autre. C'est faire injure au bon sens des Romains que de prétendre que voulant tracer une route absolument droite et voyant devant eux la colline, ils aient dirigé leur voie exactement vers elle, alors qu'ils savaient qu'à moins d'un mille de là il faudrait la faire tourner cet obstacle. Même dans ce cas, ils se fussent efforcés de la faire aussi droite que possible et, pour cela, eussent suivi la direction de la route actuelle qui longe de plus près la colline. Si l'on examine, du reste, la carte des voies romaines de ce district, telle que la donne sir Colt Hoare, on s'apercevra qu'elles sont toutes plus ou moins courbes, quelquefois même d'une façon très-accentuée, lorsque l'on se proposait d'atteindre un lieu déterminé. En conséquence, si en règle générale il est vrai de dire que les Romains cherchaient à faire des routes droites, on s'exposerait cependant à tomber dans de graves erreurs si l'on appuyait des arguments sur ce principe.

L'étude de la voie romaine à l'est de Hakpen Hill conduirait à la même conclusion. Elle est parfaitement reconnaissable et tout-à-fait droite sur une étendue d'un mille environ; mais, si elle avait été continuée dans cette direction, elle eût passé à 200 mètres peut-être de la colline et n'eût rejoint l'autre tronçon que longtemps après avoir franchi la route de Devizes. Elle s'infléchit au contraire vers le nord, au village de Kennet, apparemment pour atteindre le pont, puis elle s'en va rejoindre l'autre fragment venant de Bath.

Il résulte, nous semble-t-il, de ce qui précède que l'argument tiré de l'existence de la voie romaine est loin d'être concluant et bon à mettre de côté. Si l'on prend cette voie, d'un côté à l'endroit où elle coupe la route de Devizes, et de l'autre, au pied de Hakpen Hill, et que l'on réunisse ces deux points par une ligne droite, cette ligne passera naturellement fort au sud de la colline. Fut-elle en réalité absolument droite, fut-elle au contraire légèrement sinueuse, ce fut l'affaire de l'exécuteur des travaux et ce n'est pas la nôtre; mais jusqu'à ce que nous connaissions les motifs qui lui firent préférer l'une à l'autre, nous ne pouvons appuyer sur eux aucun argument.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Si la voie romaine est de nul secours dans cette question, la forme de la colline offre quelques indications qui ont leur importance. Comme nous l'avons dit ci-dessus, elle consiste en un cône régulièrement tronqué, dont le flanc fait un angle de 30° avec l'horizon, alors que tous

Fig. 20. — Vue en élévation des tumulus de Barthid.

les barrows bretons que l'on connaît sont terminés par un dôme ou du moins présentent une section curviligne. Malgré toute son expérience, sir Colt Hoare n'a connu qu'un monument semblable qu'il appelle pour cela le *Barrow conique*. Etait-il ou non tronqué ? On ne le sait pas au juste ; il y a dans l'endroit des buissons et de mauvaises herbes qui en masquent la forme. On n'y trouva rien qui indiquât son âge, si ce n'est une tête de lance en métal, probablement en bronze, mais il se rattachait à un village d'origine bretonne qui datait probablement de la période romaine, car on y a découvert des clous en fer et des poteries romaines. Quoi qu'il en soit, il y a à Bartlow, sur les limites des comtés d'Essex et de Cambridge, une rangée de tumulus qui sont tous des cônes tronqués et sont certainement d'origine romaine. Une monnaie d'Adrien a été trouvée dans la chambre de l'un d'eux, et M. Gage et les autres archéologues qui assistaient aux fouilles furent tous d'avis que les quatre qui venaient d'être ouverts étaient du même âge. L'on peut donc considérer comme certain qu'ils ne sont pas antérieurs à Adrien, quoique, à en juger par la forme des divers objets qui proviennent du même endroit, l'on puisse les considérer comme plus modernes ; mais ce n'est là qu'un point secondaire. Ce qui nous intéresse davantage, c'est que l'angle que forme le *Barrow conique* mentionné ci-dessus avec l'horizon est de 45°, celui des principaux tumulus de Bartlow de 37° 1/2, et celui de Silbury Hill de 30°. La série n'est certainement pas assez longue pour

être entièrement satisfaisante, mais elle n'en constitue pas moins un argument d'une certaine valeur à l'appui de l'origine post-romaine de la colline de Silbury.

D'un autre côté, nous savons à n'en pouvoir douter que la forme conique tronquée a été fort en usage depuis la période romaine. Nous en avons une preuve entre autres à Marlborough, tout près de Silbury, car si ce tertre est la sépulture de Merlin, comme sir Colt Hoare cherche à nous en convaincre, il vient confirmer notre argumentation. Mais nous avons d'autres exemples. M. George Clark, dans son très-estimable travail sur les anciens châteaux d'Angleterre (1), énumère 90 cônes tronqués qui furent érigés, selon lui, entre l'époque romaine et la conquête normande. « Ces travaux en terre peuvent être décrits, dit-il, de la manière suivante : On amoncela d'abord de la terre et l'on en fit un cône tronqué, avec sa pente naturelle, de 50 à 100 pieds de diamètre au sommet et de 20 à 50 pieds de haut. » M. Clark ne pense pas que ce soient des tombeaux et il ne lui vient pas à l'idée que ce puissent être des monuments commémoratifs. Sa première conclusion nous paraît trop absolue et nous ne saurions l'accepter jusqu'à ce que l'on ait pratiqué, au moins dans quelques-uns de ces tertres, des excavations qui peut-être seront sa condamnation.

Quant à savoir si ce furent des monuments commémoratifs, c'est dans les traditions qu'il faut aller l'apprendre. L'opinion de M. Clark, c'est que tous furent, à une époque ou à l'autre, employés comme fortifications ou dans un but analogue, et que plusieurs sont mentionnés par l'histoire comme ayant été érigés en guise de châteaux forts. Tout cela peut être juste, mais ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il y a près de cent exemples de cones tronqués érigés en Angleterre depuis le temps des Romains et que l'on ne peut dire d'aucun qu'il l'a été auparavant. S'il en est ainsi, l'on peut considérer comme très-probable que Silbury Hill remonte aussi à la même époque. Cette conclusion doit-elle ou non être considérée comme certaine? L'étude des autres monuments nous l'apprendra. La preuve tirée du monument lui-même, la seule que nous

(1) *Arch. Journ.*, XXIV, p. 92 et 319.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ayons pu produire jusqu'ici, peut être suffisante pour la rendre probable; elle ne suffit pas pour l'établir d'une façon définitive. Si d'autres faits ne viennent la confirmer, elle ne peut être considérée comme prouvée, si forte que soit la présomption qui existe en sa faveur.

Bien qu'il se trouve à quelque distance de là, le cercle de Marden peut cependant se rattacher au précédent. Il est situé dans le village de ce nom, à 11 kilomètres au sud de Silbury Hill. Lorsque sir Colt Hoare le décrivit il y a cinquante ans, la partie méridionale de la levée qui dut l'enclore entièrement à l'origine était si complétement détruite qu'il fut impossible d'en retracer la direction ; il estima cependant à 51 acres, c'est-à-dire à plus de 200,000 mètres carrés, la surface totale de l'enceinte (1) ; mais ce chiffre nous semble trop fort de moitié. Le rempart présentait la même coupe qu'à Avebury, et là aussi il y avait un fossé intérieur. Dans l'enceinte, il y avait deux tertres disposés d'une façon non symétrique comme les cercles d'Avebury. Le plus grand fut ouvert avec beaucoup de peine, en raison de la nature friable de la terre dont il était composé ; M. Cunnington était convaincu que c'était un tombeau et qu'il contenait les restes de plusieurs individus qui avaient été inhumés après crémation. Quant à sir Colt Hoare, il était tellement imbu des anciennes théories qu'il ne put pas abandonner l'idée que ce monument était un autel druidique et le tout un temple. Le second barrow était entièrement ruiné ; il fut donc impossible d'en rien retirer. Une grande partie de la levée circulaire avait aussi été détruite ; on y trouva

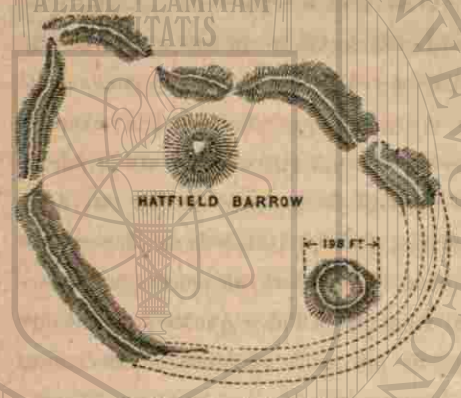


Fig. 21. — Cercle de Marden.

(1) *Ancient Wiltshire*, II, 5. — Malheureusement il n'y a pas d'échelle annexée au plan du cercle de Marden, ni de dimensions citées dans le texte.

cependant le squelette d'un homme qui avait été enterré dans l'endroit. Y en avait-il d'autres et en quel nombre ? Il est impossible de le dire. Naturellement les destructeurs de ces antiquités ne se sont point vantés du nombre des corps dont ils avaient violé la sépulture.

Le principal intérêt de ce cercle, c'est qu'il contient en terre ce que nous avons trouvé en pierre à Avebury. Ce n'est point là cependant la preuve d'un âge plus récent ou plus reculé ; c'est tout simplement qu'il n'y a pas de pierres à Marden, tandis que les environs d'Avebury en contiennent et surtout en contenaient jadis en grande quantité. On pourrait y voir toutefois une raison à l'appui de l'origine sépulcrale de ce monument. Peut-être aussi, s'il était soigneusement exploré, résoudrait-il la question de l'âge de l'un et de l'autre cercle. Sous ce rapport, les monuments de Marden présentent à l'explorateur un avantage sur ceux d'Avebury. Leur destruction ne serait pas une grande perte pour les archéologues, à condition que l'on conservât la description exacte de leur état actuel ; tandis que s'attaquer aux monuments d'Avebury et en poursuivre la destruction, c'est là une sorte de sacrilége devant lequel chacun recule.

Avant de quitter ce pays, il ne nous reste plus qu'à essayer de déterminer quels furent ces braves qui furent ensevelis à Avebury et ces vainqueurs qui élevèrent le tertre de Silbury, en supposant que l'un soit un lieu de sépulture et l'autre un monument destiné à rappeler le souvenir d'une victoire. Nous avons émis l'idée, il y a quelques années, que ces hommes furent ceux qui tombèrent à la dernière grande bataille d'Arthur, à la bataille du mont Badon, qui fut livrée quelque part dans le voisinage, l'an 520 de notre ère (1). Or, rien n'est venu depuis ce temps ébranler notre conviction ; tout, au contraire, est venu la confirmer.

Les auteurs des *Monumenta Britannica* fixent le théâtre de cette bataille à Banesdown, près de Bath, ce qui est conforme à l'opinion généralement reçue. Carte et d'autres ont parlé du mont Baydon, à 18 kilomètres environ au nord-ouest d'Avebury, tandis que le docteur

(1) J'adopte sur cette partie du sujet les dates du docteur Guest, qui a le plus étudié la question.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Guest se prononce pour Badbury, dans le comté de Dorset, à une distance de 64 kilomètres. Malheureusement Gildas, notre principale autorité en cette matière, expose en trois mots seulement tout ce qu'il a à dire de l'endroit où fut livrée la bataille, « *prope Sabrinum Ostium;* » encore a-t-on dit que ces trois mots étaient une interpolation, ou qu'ils ne se trouvent pas dans tous les anciens manuscrits. S'il en était ainsi, l'on devrait cependant encore les considérer comme très-anciens, et ils n'eussent pas été admis ni répétés s'ils n'avaient pas été ajoutés par quelqu'un qui eût autorité pour le faire. On croit généralement que ces mots signifient *près de l'embouchure de la Saverne*, interprétation tout-à-fait fatale aux prétentions de Bath, car personne n'eût pu donner cette ville comme voisine de l'embouchure du fleuve, en supposant que l'on puisse dire au juste où se trouve cette embouchure. Il est très-difficile de désigner, en effet, le point précis où finit le fleuve et où commence l'estuaire. Pour un géographe du moyen-âge, ce point devait se trouver probablement plus près de Glocester que de Bristol. Quoi qu'il en soit, comme les expressions du texte sont, non pas *Sabrinæ Ostium*, mais *Sabrinum Ostium*, et que le nom du fleuve s'emploie toujours au féminin, elles ne peuvent signifier autre chose que *près la porte galloise*. Or, il ne semble pas difficile de déterminer l'endroit où dût se trouver cette porte.

On sait qu'une barrière ou ligne de fortification avait été élevée pour arrêter les incursions des Gallois dans les comtés méridionaux. La partie de cette barrière qui s'étend de la forêt de Savernake, à quinze ou dix-huit kilomètres au sud, semble avoir été exhaussée et fortifiée, soit par les Belges, soit par les Saxons, à une époque relativement récente. Si l'on suppose une armée qui de Winchester, par exemple, s'avance au nord, vers la vallée de la Saverne, ou bien de Glocester marche vers le sud, elle rencontrera le rempart qui la protégera ou lui barrera la route. C'est vers le centre de ce rempart, non loin de la source du Kennet, que les Saxons s'avancèrent en 557 pour s'emparer du château de Barbury et de là livrèrent à Deorham la bataille qui les mit en possession de Cyrencester. Or, ce qu'ils réalisèrent cette fois, il semble qu'ils l'avaient tenté, mais sans succès, trente-sept ans plus tôt, et que ce fut

Arthur qui fit échouer cette tentative au mont Badon. S'il en est ainsi, il ne peut y avoir grande difficulté à déterminer la situation de la porte galloise, puisque c'est l'ouverture par laquelle passe aujourd'hui la route, à quatre kilomètres au sud de Sibury Hill et au centre même de la partie récemment fortifiée de l'ancienne barrière. Les Saxons qui se dirigeaient vers Cyrencester, sous la conduite de Cerdic, durent donc passer par le village d'Avebury, en cas qu'il existât déjà, et si nous supposons qu'ils furent attaqués par Arthur au mont Waden, tout s'explique dans l'histoire de cette campagne. Or, une ressemblance dans les noms vient confirmer cette conjecture. Le terme Waden, par lequel les gens du pays, aussi bien que la carte officielle, désignent la colline située entre Avebury et Silbury, est étymologiquement plus rapproché de Badon que de Baydon, Badbury ou tout autre nom du voisinage. On pourrait objecter que la colline de Waden n'est pas fortifiée et que Gildas parle de l'*obsessio montis Badonici*. Mais s'il est vrai qu'il n'existe aujourd'hui en cet endroit aucune trace de fortification, on y voyait encore, du temps de Stukeley, des tumulus et des enceintes circulaires en terre (probablement sépulcrales), qui ont totalement disparu depuis. Même alors cependant la colline était déjà cultivée, et il y avait un siècle peut-être que les remparts avaient été détruits, en supposant qu'ils aient jamais existé. Nous trouvons, du reste, dans Geoffroy de Monmouth, la véritable réponse à cette difficulté. Sans accorder à cet auteur une autorité qu'il n'a pas, l'on doit reconnaître cependant qu'il a recours parfois à des documents aujourd'hui perdus, qui jettent un grand jour sur les passages obscurs de notre histoire. Or, s'il faut l'en croire, il y eut là un siége et une bataille, et son récit de la bataille est tellement circonstancié et si vraisemblable qu'il est difficile d'y voir une pure invention. Chaque détail de sa description indique l'attaque d'une armée postée sur le mont Waden. Le siége serait alors celui du tertre de Barbury, que Cerdic eût élevé à l'approche d'Arthur. Forcé de se retirer vers la barrière dont il comptait se couvrir comme d'un abri, ce général eût été surpris dans sa retraite à Avebury et défait de façon à ce qu'il en résultât une paix de plusieurs années entre les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Bretons et les Saxons. Il se peut que les témoignages écrits ne soient pas suffisamment précis pour établir que la bataille se livra en cet endroit; mais l'on doit au moins reconnaître qu'aucun document de ce genre ne contredit cette manière de voir, et si l'on ajoute à cela la présence d'un lieu de sépulture tel que Avebury, à l'une des extrémités du mont Waden, et d'un monument tel que Silbury Hill à l'autre, on finit par avoir un argument d'une telle force qu'il est difficile d'espérer mieux en semblable matière (1).

Cependant ceux qui s'imaginent que tous ces monuments sont absolument préhistoriques ne seront évidemment pas convaincus par un argument relatif à un seul d'entre eux, mais si nous leur prouvons que l'étude des autres conduit à une même conclusion, il faudra bien à la fin qu'ils s'inclinent devant la vérité. Alors du moins, nous n'en doutons pas, ils reconnaîtront que ceux qui tombèrent dans la douzième et la plus grande bataille d'Arthur furent ensevelis dans le cercle d'Avebury, et que ceux qui survécurent élevèrent ces pierres, ainsi que le tertre de Silbury, dans le vain espoir qu'ils transmettraient ainsi à la postérité le souvenir de leur bravoure.

STONEHENGE.

Quoique, par suite de son caractère exceptionnel, Stonehenge ne puisse pas jeter beaucoup de jour sur l'âge et la destination des monuments mégalithiques, il est cependant d'une grande importance dans la question qui nous préoccupe, parce qu'il a une histoire plus complète que tout autre monument analogue. Il faut reconnaître cependant que cette histoire n'est ni aussi claire, ni aussi complète qu'on pourrait le souhaiter; mais les documents que nous possédons

(1) Nous devons dire cependant, dans l'intérêt de la vérité, que plusieurs auteurs, s'appuyant sur un texte de Bède, considèrent comme de beaucoup antérieure à Arthur et placent en l'an 494 la bataille du mont Badon (V. *les Bretons insulaires*, par M. de la Borderie). Ils ne doutent guère non plus qu'elle n'ait été livrée près de Bath. *(Trad.)*

d'autre part permettent de la reconstituer à peu près totalement. Avant d'en venir là, il est nécessaire que nous déterminions ce qu'est ou plutôt ce que fut Stonehenge, car, chose étrange, bien que l'on ait publié de nombreux plans de ce monument restauré, aucun n'est entièrement satisfaisant. Les opinions concordent à peu près lorsqu'il

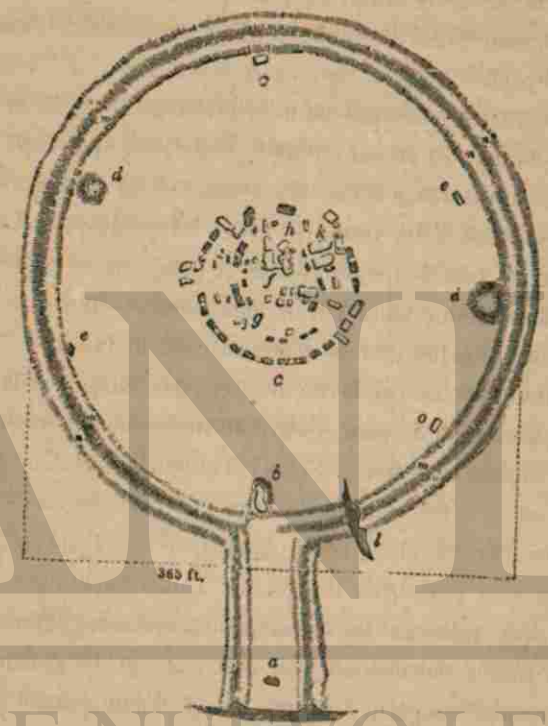


Fig. 22. — Plan général de Stonehenge.

s'agit du cercle extérieur ou des cinq grands trilithes du centre, mais elles diffèrent profondément au sujet du nombre et de la position des pierres qui se trouvent entre ces trilithes ou les deux grands cercles.

Il ne semble pas douteux que le cercle extérieur ait consisté originairement en trente pierres carrées, assez également espacées. Quoique l'on n'en puisse reconnaître aujourd'hui que vingt-six debout ou gisant en fragments sur le sol, il paraît certain que toutes furent jadis

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rattachées les unes aux autres par une imposte ou architrave en pierre; mais il n'y en a plus en ce moment que quatre en cet état. Le diamètre du cercle est généralement considéré comme étant de 100 pieds (30 mètres). Comme l'on s'appuie sur ce chiffre pour attribuer au monument une origine post-romaine, il est bon de savoir au juste à quoi s'en tenir à ce sujet. De la surface d'une pierre à la surface de la pierre suivante, lorsque toutes les deux sont perpendiculaires, l'on compte 97 pieds 6 pouces anglais, soit exactement 100 pieds romains. La distance de la face extérieure au bord intérieur de la levée circulaire qui entoure le tout est encore de 100 pieds, bien que l'on ne puisse déterminer cette distance d'une façon absolument précise. Or, si l'on rapproche ces chiffres des 100 yards et des 100 pieds qui se rencontrent si fréquemment dans les monuments de ce genre, on ne peut considérer ces dimensions comme tout-à-fait accidentelles, et elles sont dans une certaine mesure l'indice de leur date post-romaine (1).

A l'intérieur de ce cercle se trouvent les cinq grands trilithes. Depuis la publication du plan de sir Colt Hoare, leur position peut être considérée comme déterminée. Selon cet auteur, la hauteur de la paire extérieure est de $4^{m}90$, celle de la paire intermédiaire de $5^{m}20$ et celle du grand trilithe central de $6^{m}50$. Dans leur simplicité grandiose, ils sont peut-être la plus belle œuvre que l'art mégalithique ait jamais produite. Les Égyptiens et les Romains élevèrent des pierres plus considérables, mais ils détruisirent leur grandeur par les ornements dont ils les chargèrent. On peut dire que les blocs simplement équarris de Salisbury n'ont pas été égalés, pour la magnificence, dans le style qui leur est propre.

Toutes les pierres qui entrent dans la composition de ces monuments

(1) Je regrette vraiment d'avoir à y faire allusion, même dans une note, car je m'expose à encourir le même reproche que Piazzi Smyth dans la question des Pyramides; mais c'est une curieuse coïncidence que presque tous les cercles anglais n'aient que deux dimensions : 100 pieds ou 100 mètres. Évidemment, cette dernière mesure, du moins, est purement accidentelle; aussi nous ne signalons ces chiffres qu'à titre de curiosité, et si l'on veut, comme moyen mnémotechnique, car on ne saurait bâtir sur eux aucune théorie.

sont des sortes de blocs erratiques en grès siliceux, appelés pierres Sarcen, et fort communs dans les vallées qui se trouvent entre Swindon et Salisbury. C'est la même pierre que celle qui est employée à Avebury; mais là elle est à l'état brut, tandis qu'elle est ici délicatement taillée. Chaque bloc vertical a un tenon à sa surface et chaque architrave une ou plutôt deux mortaises dans lesquelles s'insèrent les tenons avec une précision remarquable.

Fig. 23. — Stonehenge dans son état actuel.

On trouve, en outre, dans le cercle intérieur, onze pierres, les unes debout, les autres renversées, mais toutes d'une nature différente des précédentes. Elles appartiennent à une roche d'origine ignée, et il faut aller jusque dans la Cornouailles pour en trouver de semblables. On ne sait au juste d'où elles proviennent; mais, comme elles semblent être d'espèces diverses, elles doivent provenir de différents lieux. Elles sont

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

connues dans la localité sous le nom de *pierres bleues*. Ce nom n'impliquant aucune théorie, nous l'emploierons pour les désigner et les distinguer des blocs erratiques de la contrée.

Aucune de ces pierres n'est fort grande ; l'une des plus belles a 2m30 de haut, 0m66 de large à la base et 0m30 au sommet. Les autres sont généralement plus petites. Il en est une qui présente une rainure depuis le haut jusqu'au bas, mais on ignore dans quel but. On s'aperçoit, au

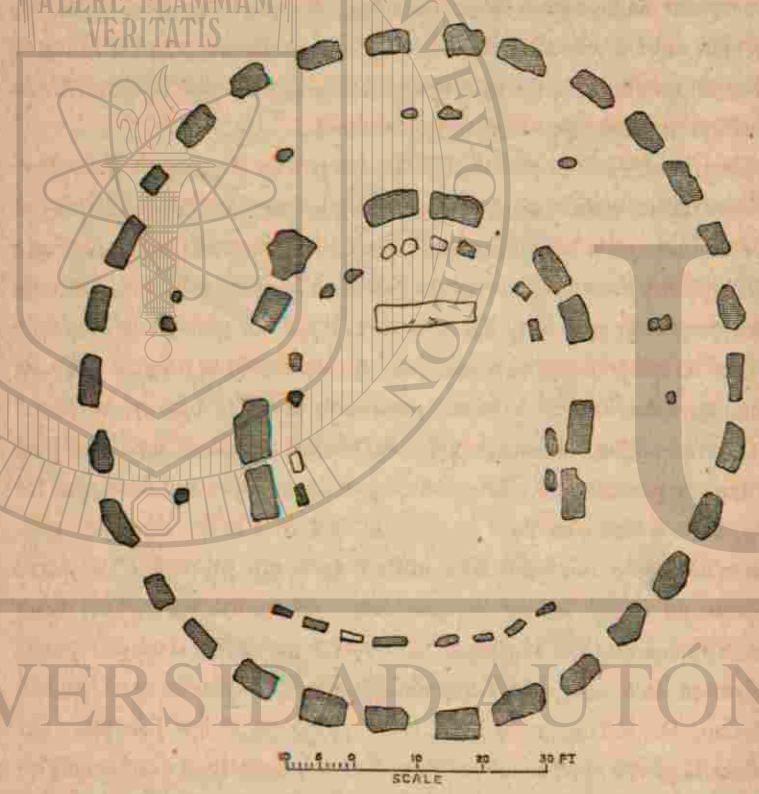


Fig. 24. — Plan de Stonehenge restauré.

premier coup d'œil, que ces pierres ont dû être primitivement disposées par paires ; mais quelques-unes ont été tellement déplacées que l'on ne saurait dire si elles eurent originairement cette disposition. En entrant dans cette sorte de chœur, on en voit une à gauche qui paraît isolée ;

mais il n'en fut pas toujours ainsi, car on a trouvé à sa base une imposte en pierre avec deux mortaises ; cette imposte a dû appartenir à un ordre de trilithes plus petits que les précédents et semble s'adapter précisément à une paire de *pierres bleues*. La paire voisine, à gauche, est facile à reconnaître et se trouve comprise entre les deux grands trilithes. La suivante est située de la même façon. Du côté opposé, il y a aussi deux paires ; mais elles sont situées en face des trilithes et non entre eux. Il y a encore deux *pierres bleues* derrière celle que l'on a appelée l'*autel*, mais elles ont été tellement dérangées par la chute du grand trilithe qui se trouvait en arrière qu'il est impossible de déterminer avec certitude la position qu'elles occupèrent primitivement.

Il sera impossible de savoir si toutes les paires de pierres étaient ou non des trilithes en miniature, jusqu'à ce que l'on ait retourné celles qui sont étendues sur le sol et que l'on ait vu s'il se trouve parmi elles une seconde pierre avec deux mortaises placées à la même distance l'une de l'autre que sur la première. En attendant, il est un passage de Henri de Huntingdon qui peut jeter quelque jour sur ce sujet ; le voici : « *Lapides miræ magnitudinis in modum portarum elevati sunt ita ut portæ portis superpositæ videantur* (1). » En traduisant largement, l'on peut voir dans ce passage une allusion aux grands trilithes qui dominent les petits ; mais si l'on s'en tient au sens littéral des mots, cette interprétation n'est pas admissible. Une autre a donc été proposée. La pierre d'imposte du grand trilithe semble avoir des mortaises sur les deux côtés. A moins que ces mortaises n'aient été produites d'un côté par la seule action du temps, il faut en conclure que quelque chose se trouvait au-dessus. Or, si l'on prend deux blocs cubiques et que l'on place sur ces blocs la pierre appelée aujourd'hui l'*Autel*, laquelle a exactement les dimensions requises pour cela, on aura une disposition toute semblable à celle de la porte de Sanchi (2), et cette disposition justifiera pleinement les expressions dont s'est servi Huntingdon. Si l'on objecte à cela que Sanchi est trop loin pour que l'on y aille voir, l'on peut

(1) *Historia*, collection des *Monumenta britannica*.
(2) *Tree and Serpent Worship* (Culte des Arbres et du Serpent), par l'auteur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

répondre que les monnaies impériales de Chypre présentent une construction tout-à-fait semblable et qui doit avoir probablement la même origine. Cependant la première interprétation nous satisfait davantage. Il y eut là certainement de grands et de petits trilithes, et l'on ne doit pas s'attendre à une trop grande exactitude de description de la part d'un écrivain latin du moyen-âge.

On s'est étonné du travail qu'eût dû exiger le transport de ces *pierres bleues*, de Cornouailles ou du pays de Galles, et leur érection en ce lieu. Si nous les rapportons à nos ancêtres tatoués des temps antérieurs à l'époque romaine, les difficultés sont grandes, en effet; mais si nous les rapportons à des temps moins anciens, les vaisseaux que l'on a construits dans nos îles depuis les Romains durent faciliter leur transport par mer, lors même qu'ils viendraient d'Irlande, comme il est probable. Quiconque a vu avec quelle facilité les *coolies* chinois transportent des monolithes de 3 à 4 mètres de long et d'une grosseur proportionnelle ne s'étonnera pas que 20 ou 30 hommes aient transporté ceux-ci de Southampton à Stonehenge (1). Grâce aux œuvres que les Romains laissèrent après eux et au peu de civilisation que ce peuple introduisit parmi les indigènes, la chose était toute simple et dut être très-facile.

On a plus admiré encore les dimensions énormes des pierres qui entrent dans la composition des trilithes eux-mêmes, et l'on a eu recours à toutes les conjectures possibles pour montrer comment nos ancêtres purent les amener dans l'endroit et les dresser dans la position où on les voit aujourd'hui. Mais cette admiration a cessé en partie depuis que l'on s'est aperçu que les blocs dont étaient composés ces monuments existent naturellement dans la contrée où ils occupent spécialement le fond des vallées. Le progrès de la civilisation les a fait disparaître autour de Salisbury, mais on en trouve encore par centaines autour de Clatford et d'Avebury, ainsi qu'au nord de ces localités. La distance que les pierres de Stonehenge eurent à parcourir fut donc probablement très-petite, et sur une surface égale et solide comme celle de la craie, ce ne pouvait

(1) Vingt *coolies* chinois transporteraient et érigeraient l'un d'eux en une semaine.

être une tâche fort difficile. Des rouleaux et des cordes suffisaient pour l'exécuter. Il est possible encore que pour dresser ces monolithes on ait élevé un tertre provisoire à l'aide de bois et de terre. Pour un peuple grossier, à qui le temps ne manquait pas, ce ne pouvait être là une difficulté sérieuse. Après tout, Stonehenge est un jeu d'enfant auprès des énormes monolithes que les Égyptiens élevèrent et sculptèrent sur toute leur contrée, et cela longtemps avant qu'il fût question de Stonehenge et sans l'emploi d'aucune machine, dans le sens ordinaire du mot. Dans l'Inde, également, nos grands-pères purent voir encore exécuter des entreprises non moins grandioses. La grande porte de Séringham, par exemple, mesure 12 mètres de haut, 6 de large et 30 de profondeur. Les quatre poteaux qui la soutiennent ne sont autre chose que quatre blocs de granite qui ont, par conséquent, plus de 12 mètres de haut, car ils sont en partie enfouis dans le sol. Le tout est recouvert de dalles de granite longues de 6 mètres au moins et posées à 12 mètres de hauteur, et toutes ces dalles, quoique en granite, sont soigneusement sculptées. Un démêlé avec la France, au sujet de la possession de Trichinopoly, vint arrêter la construction de cette porte vers le milieu du siècle dernier. Les Indiens n'avaient point alors de machines, mais celui-là peut élever des montagnes à qui ni le temps ni les bras ne font défaut. C'est en s'appuyant sur ce principe que les nations barbares ont exécuté de telles merveilles. Les blocs de Stonehenge ne sont pas déjà si énormes après tout; seulement ils imposent par leur simplicité. C'est, s'il est permis d'exprimer une idée en apparence si paradoxale, l'une des constructions les plus artistiques du monde, par cela même que l'art en est complétement banni. Les monolithes de 12 mètres de Séringham frappent moins que les pierres de 6 mètres de Stonehenge, et cela parce que les uns sont couverts de sculptures, tandis que les autres sont presque à l'état brut et que leur simplicité même ajoute à l'impression qu'ils produisent.

Chose étrange, cette grandeur même et cette difficulté apparente sont les arguments les plus fréquemment invoqués en faveur de leur origine préromaine. Il est certain que la plupart des hommes sont naturellement portés à considérer comme ancien ce qui est grand et difficile,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

peut-être par suite des idées dans lesquelles ils ont été bercés dans leur enfance, de la croyance aux géants, par exemple. Cependant, si à ces idées préconçues l'on substitue les pages de l'histoire, l'on y apprend quelque chose de tout différent. Sans attacher trop d'importance à ce qui a été dit de la nudité et du tatouage de nos ancêtres, l'histoire tout entière, confirmée en cela par les révélations des barrows, nous amène à supposer que les habitants de notre île furent, avant la domination romaine, épars, misérables et dans un état de profonde barbarie. Quoique leur patriotisme les eût éloignés des Romains, ils durent cependant croître en nombre, en richesse et en civilisation pendant les quatre siècles de prospérité et de paix que dura la domination de ce peuple, et dès lors ils furent évidemment infiniment plus à même d'élever un monument comme Stonehenge après le départ des Romains qu'ils ne l'avaient été avant leur venue.

C'est, on peut le dire, un contre-sens en logique que d'attribuer la construction de Stonehenge à un peuple qui, pendant les centaines ou peut-être les milliers d'années de son existence, ne put faire rien de mieux que ces misérables taupinières appelées barrows qu'il dispersa sur toute l'étendue de son territoire. Pas un de ces barrows n'a même un cercle de pierres à sa base; nulle part une pierre n'a été érigée comme monument d'aucune sorte. Si nombreux que dussent être dans cette contrée les blocs erratiques, on n'eut pas l'idée d'en prendre un pour l'ériger en quelque endroit, et l'on veut nous faire croire que ce même peuple ait érigé Stonehenge et Avebury et amoncelé Silbury Hill! Ces monuments peuvent être l'expression des sentiments de la même race, mais à un état très-différent et beaucoup plus avancé de civilisation.

Les *pierres bleues* firent-elles partie de la construction primitive ou bien furent-elles ajoutées après coup? C'est une question qui a été fréquemment posée, mais que nous serons plus à même de résoudre lorsque nous aurons discuté les matériaux relatifs à l'histoire du monument; en attendant, nous pouvons passer de ces pierres, qui

constituent sa partie réellement intéressante, au cercle que l'on suppose généralement avoir existé entre le grand cercle extérieur et le chœur qui occupe le centre de l'enceinte.

Il n'y a malheureusement rien de certain à cet égard, si ce n'est par rapport aux huit pierres qui s'étendaient en face et en travers de l'entrée du chœur et que l'on pourrait à ce titre appeler le *voile du chœur*. Des quatre pierres de droite, une seule est tombée, mais se trouve encore dans l'endroit; il n'en reste que deux à gauche; encore l'une d'elles est-elle renversée, mais le plan primitif est parfaitement reconnaissable. Les deux pierres centrales ont 1m80 de haut; celles des extrémités, qui sont les plus petites, ont à peine un mètre. Ce sont des blocs grossiers que le ciseau n'a jamais touchés. Rien n'indique qu'elles aient fait originairement partie du plan général.

Il y a encore neuf ou dix pierres entre les deux grands cercles. Ces pierres n'ont-elles point été déplacées? Furent-elles plus nombreuses jadis? Il semble impossible de le savoir. A gauche, près du centre, il s'en trouve une paire qui a pu être un trilithe. Quant aux autres, elles sont dispersées sans ordre, et il serait téméraire de hasarder aucune hypothèse concernant leur disposition primitive. Il n'est guère probable cependant que ce cercle, si c'en était un, eût été si complétement détruit, alors que le *voile du chœur* s'est conservé presque en entier. S'il eût été complet, il se fût composé de quarante pierres; or, c'est à peine s'il en reste dix aujourd'hui. Ces pierres ne sont point taillées et ont d'assez faibles dimensions.

Il faut encore signaler deux pierres qui gisent renversées dans l'intérieur de l'enceinte, sans nul rapport de symétrie l'une avec l'autre, ni avec quoi que ce soit. Ici se pose de nouveau la question : y en eut-il d'autres? Il ne semble pas, ou du moins rien ne le prouve; on peut donc considérer chacune d'elles comme indiquant une sépulture secondaire. On trouverait peut-être à leur base des urnes, des os ou quelque chose d'analogue. Si l'on avait continué d'ensevelir les morts en ce lieu, on pourrait y trouver un cercle complet comme à Avebury, à Crichie ou à Stanton Moor; mais il est probable qu'il fut abandonné après que ces

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

deux pierres furent érigées : cela expliquerait comment elles se trouvent seules.

Deux autres pierres, l'une debout, l'autre couchée, se trouvent dans la courte avenue qui conduit au temple. Leur position est exactement celle des deux pierres qui constituent toute la partie visible de la prétendue avenue de Beckhampton à Avebury. Mais il n'est pas facile de comprendre à quel usage elles servirent. Si elles avaient constitué l'entrée du temple, elles eussent été opposées l'une à l'autre, de façon à permettre aux prêtres et à la foule de passer entr'elles; placées comme elles le sont l'une derrière l'autre, elles doivent avoir une autre signification que nous ne nous chargeons pas de trouver. La pioche, c'est-à-dire des fouilles judicieusement faites, peuvent seules éclaircir ce mystère.

Il y a certainement de meilleures raisons de considérer Stonehenge comme un temple qu'Avebury. Il y a, en effet, dans son plan quelque chose qui affecte la disposition ordinaire des temples. Au milieu se trouve un chœur dans lequel l'office divin pouvait être convenablement célébré, et précisément à l'endroit qu'occupe habituellement l'autel se voit une pierre à laquelle, du reste, l'on a donné ce nom. Malheureusement pour cette théorie, cette pierre est de niveau avec le sol et, même en admettant que la terre se soit élevée autour, son épaisseur est insuffisante pour justifier le nom qu'on lui donne. Le pourtour du chœur pourrait encore être considéré comme une voie processionnelle; aussi, si les murs étaient assez solides et qu'il y eût quelque indice que le monument eût jamais été couvert, il serait vraiment difficile de prouver que ce ne fut pas un temple et qu'il ne fut pas érigé pour le culte. Mais comme il n'a point de murs véritables et qu'il est impossible de croire qu'il ait jamais supporté un toit, tous les arguments qui s'appliquent à Avebury sous ce rapport sont également applicables ici. Si ceux qui le construisirent n'étaient pas infiniment plus insensibles au froid et à la pluie que leurs descendants dégénérés lorsqu'ils choisirent ce genre d'architecture, ils eussent certainement préféré à ce lieu découvert un endroit abrité des bords de l'Avon, où il leur était facile de se protéger

contre l'inclémence du temps. Ils n'eussent pas construit leurs temples sur le point le plus élevé et le plus exposé d'une plaine crayeuse, où nul abri n'était possible et où dès lors nulle cérémonie ne pouvait se faire, si ce n'est à des intervalles irréguliers, lorsque le temps le permettait. Cependant, comme ce monument diffère par la taille de ses pierres et par ses impostes de tous les cercles analogues que l'on connaît ailleurs, aucune théorie n'est entièrement satisfaisante si elle ne rend compte de cette différence. Or, cette différence tient uniquement, selon nous, à ce que, seul de tous les monuments de ce genre, Stonehenge fut construit lentement, dans un temps de paix et par un prince qui avait conservé dans ses veines un mélange de sang romain, tandis que tous ou presque tous les autres furent érigés à la hâte par des soldats et des ouvriers inhabiles. Mais nous reviendrons sur ce sujet.

Par suite de son caractère exceptionnel, les analogies ordinaires s'appliquent moins directement à Stonehenge qu'à tout autre monument. Nous serons du reste plus à même de juger de ses rapports avec ceux de l'Inde, lorsque nous aurons décrit les monuments de cette contrée. En Europe, le trilithe est certainement exceptionnel et son origine n'est pas facile à découvrir. Notre propre opinion, c'est qu'il n'est qu'un dolmen perfectionné, reposant sur deux jambes seulement au lieu de trois ou de quatre; mais les degrés intermédiaires, qui permettraient de rattacher l'un à l'autre, font défaut. Ces monuments ne furent pas cependant tout-à-fait inconnus du monde romain. Plusieurs existent en Syrie, par exemple; trois sont figurés dans l'ouvrage de M. de Vogüé. L'un, le tombeau d'Emilius Reginus (195 après J.-C.), consiste en deux colonnes doriques réunies par une imposte. Un autre (fig. 25), qui est le tombeau d'un certain Isidore et daté de l'an 222 de notre ère, ressemble plus encore à ce que nous voyons à Stonehenge. Tous les deux sont situés près de Khatoura (1). Par rapport à la question de l'âge de ces monuments,

(1) *Syrie Centrale*, par le comte Melchior de Vogüé. — Quoique cet ouvrage ait été commencé il y a dix ans et que des souscriptions aient été obtenues, il est encore incomplet. Aucun texte ni aucune carte n'ont été publiés, ce qui rend singulièrement difficile l'identification des lieux.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

deux interprétations sont possibles. D'après la manière habituelle, mais plus ou moins spécieuse, de raisonner, la forme brute est la plus ancienne, et la forme architecturale est copiée sur elle. Cette théorie est, à notre avis, tout-à-fait en désaccord avec les faits bien observés. La grossièreté ou la délicatesse du travail que l'on observe sur un monument peuvent être un indice de la civilisation plus ou moins avancée du peuple qui le construisit; ils ne sont pas un indice suffisant de l'époque où il fut construit.

Fig. 25. — Tombeau d'Isidore, à Khatoura (Syrie).

Mais ce qui nous intéresse plus spécialement ici, c'est de savoir que ces monuments de Syrie sont certainement des tombeaux; leur forme est donc un nouvel argument en faveur du caractère sépulcral de Stonehenge. Plus satisfaisant encore est sous ce rapport le témoignage d'Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal, que nous avons déjà cité (1). Il décrit « les monuments des personnages les plus considérables de son pays comme formés de pierres immenses et ressemblant à de grandes portes ou trilithes » *[in modum altissimæ et latissimæ januæ sursum transversumque viribus gigantum erecta]*. Il n'y a aucune raison de croire que cet auteur ait connu Stonehenge; cependant, il serait difficile de décrire le plan et le mode de construction de ce monument avec plus d'exactitude qu'il le fait. Si ce témoignage mérite d'être accepté, il fixe donc la date et la destination de ce monument.

Nous ne trouvons rien, dans les indications locales, qui soit de nature à confirmer ou à condamner notre hypothèse. On a dit, par exemple, que

(1) V. *ante*, note, p. 17.

les nombreux tumulus qui entourent Stonehenge, à la distance de quelques milles, étaient la preuve que ce temple était là avant qu'ils fussent construits et qu'ils s'étaient rangés autour de son enceinte sacrée. La première objection que l'on puisse faire à cette manière de voir, c'est que l'on attribue arbitrairement à un peuple païen un usage chrétien. A part les Juifs, qui semblent avoir enterré leurs rois près de leurs temples (1), nous ne connaissons aucun peuple autre que les chrétiens chez qui cet usage ait jamais existé, et il n'est certainement aucune raison de croire que les anciens Bretons aient fait exception à cette règle universelle.

S'il en était ainsi, du reste, l'on devrait trouver les tumulus régulièrement disposés, par rapport à Stonehenge. Ils seraient groupés tout autour de son enceinte ou rangés le long des routes et des avenues qui y conduisent. Or, rien de cela n'existe, comme on peut le voir par la gravure ci-contre. On ne trouve tout autour, dans un rayon de plus de 600 mètres, qu'un groupe insignifiant de huit barrows. Au-delà de cette limite, ils deviennent fréquents; on les trouve sur les hauteurs comme au fond des vallées, et nulle part ils ne présentent une relation quelconque avec Stonehenge. Si l'on prend la carte officielle ou le plan de sir Colt Hoare, on y verra les tumulus assez également dispersés sur toute la surface de la plaine, depuis 4 à 5 kilomètres au sud de Stonehenge jusqu'à 18 kilomètres au nord. Si l'on s'en tenait au plan de sir Colt Hoare, ils seraient plus nombreux au

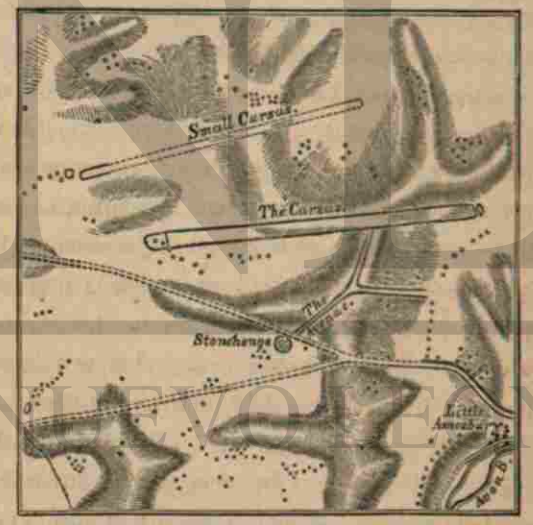


Fig. 26. — Les environs de Stonehenge. — Echelle : $\frac{1}{63,000}$

(1) *Topography of Jerusalem*, par l'auteur, p. 58.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nord qu'au sud; mais il n'en est rien d'après la carte officielle. Or, nulle part, sur cette vaste surface (17 kilomètres sur 8), on ne constate la moindre trace d'un arrangement systématique des tumulus. Depuis Dorchester jusqu'à Swindon, sur une distance qui dépasse 100 kilomètres, ils sont dispersés soit séparément, soit en groupes, et sans l'ombre d'un ordre quelconque, de sorte que la seule explication que l'on puisse donner de cette confusion, c'est que chacun était enterré là où il avait vécu, peut-être dans son propre jardin, mais plus probablement dans sa propre maison. Les cercles de cabanes des anciens villages bretons constituent des groupes si analogues à ceux des barrows qu'il est difficile de ne pas soupçonner quelque relation entre les uns et les autres. Il peut se faire que chaque chef de famille ait été enterré dans sa propre demeure et qu'un monceau de terre ait remplacé la cabane où il avait vécu. Quoi qu'il en soit, il y a un argument que négligent trop ceux qui prétendent que les barrows ont quelque rapport avec Stonehenge. Il est admis que Stonehenge appartient à cette période que l'on appelle l'âge du bronze (1); or, la moitié des barrows ne contiennent que de la pierre, et dès lors, ils durent être construits avant Stonehenge. Ce n'est pas à dire que ce monument soit plus rapproché de ceux qui contenaient du fer et du bronze, car c'est généralement le contraire qui a lieu; aussi, malgré toute son érudition et toute son expérience, sir Colt Hoare hésitait-il à rapporter ces sépultures à une époque plutôt qu'à l'autre.

Une preuve directe que cet argument est insoutenable, c'est que les constructeurs de Stonehenge avaient si peu de respect pour les tombes de leurs prédécesseurs qu'ils détruisirent deux tumulus en construisant l'enceinte du monument. Sir Colt Hoare trouva une sépulture dans l'un d'eux et il ajoute : « On peut en conclure que ce tumulus sépulcral existait dans la plaine, je n'ose pas dire avant la construction de Stonehenge, mais probablement avant que l'on creusât le fossé circulaire (2). »

Il n'est pas besoin de poursuivre cette argumentation. Quiconque

(1) Lubbock, *l'Homme préhistorique.*
(2) *Ancient Wiltshire*, I, p. 145.

étudiera soigneusement la carte de l'état-major s'apercevra, croyons-nous, qu'il n'y a nul rapport entre les monuments en terre et ceux de pierre. Si cela ne suffisait pas, qu'on prenne la peine d'aller de Stonehenge au camp de Chidbury et l'on se convaincra que c'est bien Stonehenge qui a succédé aux tumulus, et non pas les tumulus à Stonehenge.

Il est une autre indication tirée des tumulus, qui a été considérée comme devant jeter quelque jour sur le sujet. Dans l'un de ces barrows, distant de 250 mètres de Stonehenge, l'on a trouvé des fragments des mêmes *pierres bleues* qui forment le cercle intérieur du monument; mais il n'y a rien dans ce tumulus qui indique son âge, si ce n'est une tête de lance en cuivre parfaitement conservée et une aiguille de même métal, ce qui semble indiquer qu'il appartient à l'âge de bronze. Dans un autre a été trouvée une paire de pincettes en ivoire. On a conclu de ces découvertes, et non sans quelque apparence de raison, que les tumulus étaient plus modernes que Stonehenge; or, si l'on doit croire que tous les barrows sont antérieurs à l'ère chrétienne, comme l'on voudrait nous en convaincre, la question est résolue. Mais en est-il ainsi? Nous avons vu précisément que les collines de Bartlow étaient certainement romaines. Nous savons, d'autre part, que les Saxons usèrent de ce mode de sépulture dans nos pays, au moins jusqu'au danois Hubba, qui fut tué en 878. En Danemark, il fut en usage jusqu'à une époque plus récente encore, et nous ignorons quand les anciens Bretons cessèrent de l'employer. Quels qu'ils furent, ceux qui élevèrent Stonehenge n'étaient pas chrétiens; dans tous les cas, ce n'est pas une construction chrétienne, et nous n'avons aucune raison de croire que ceux qui furent employés à sa construction et qui pendant des milliers d'années avaient enseveli leurs morts dans des tumulus aient changé leur mode de sépulture avant leur conversion au christianisme. Il est infiniment plus probable qu'ils continuèrent cette pratique très-longtemps après, et jusqu'à ce que l'on ne nous montre à quelle époque elle cessa, l'on ne peut appuyer aucun argument sur la présence ou l'absence des tumulus. Que le chef maçon de Stonehenge ait été enseveli dans sa propre maison ou, si l'on veut, dans son propre atelier, c'est la chose

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

du monde la plus naturelle, et qu'un village de barrows, si l'on peut s'exprimer ainsi, puisse être contemporain du monument, c'est ce qui nous paraît non moins probable; mais à moins que l'on ne fixe leur âge à l'aide de quelque signe extérieur, leur existence ne peut jeter aucun jour sur la question que nous examinons.

Les fouilles qui ont été faites à l'intérieur de Stonehenge ont produit plus de résultats sous ce rapport que tout ce qui a été trouvé à l'extérieur; cependant, ces résultats sont loin d'être aussi satisfaisants qu'on pourrait le désirer. La première exploration fut entreprise par le duc de Buckingham; Aubrey nous en a donné une relation. « En 1620, dit-il, à l'époque où le roi Jacques se trouvait à Wilton, le duc fit creuser au milieu de Stonehenge, et ces fouilles firent tomber la grande pierre qui se trouvait en cet endroit. » Il s'agit sans doute du grand trilithe central. Dans le cours de l'exploration, « on trouva une grande quantité d'ossements de cerfs et de bœufs, du charbon, des têtes de flèches et quelques fragments d'armes rongées par la rouille. Il y avait aussi quelques os à moitié décomposés, mais on ignore s'ils avaient appartenu à l'homme ou à un cerf (1). » Il ajoute plus loin que « d'après le comte Philippe de Pembroke, un autel en pierre avait été trouvé au milieu de l'enceinte, et qu'il avait été transporté à Saint-James. » Qu'est-ce que cela signifie? Il n'est pas aisé de le comprendre, car Inigo Jones décrit évidemment sous le nom d'*Autel* la pierre qui est aujourd'hui connue sous ce nom, et qui mesure, selon lui, 16 pieds de long sur 4 de large. Il semble impossible qu'une autre ait existé sans qu'il en ait eu connaissance, et si elle eût existé, ce fait était trop favorable à ses vues pour qu'il évitât de le mentionner.

Comme les fouilles que nous venons de rapporter ont dû être faites entre le grand trilithe et ce que l'on appelle aujourd'hui l'*Autel*, elles sont pour nous du plus grand intérêt. Malheureusement, nous ignorons si les os qui y furent trouvés appartenaient à l'homme. Une chose du moins semble certaine, c'est que les têtes de flèches et les armes étaient

(1) *Ancient Wiltshire*, I, p. 154.

en fer, autant qu'on peut en juger par la rouille dont elles étaient couvertes; or, c'est là un indice d'une date post-romaine.

Un autre fait curieux est mentionné par Camden. Cet auteur signale un endroit situé à l'intérieur de l'enceinte où des os humains ont été découverts. Ce fait n'a pas grand intérêt en ce qui concerne Stonehenge lui-même; mais ce qui le rend curieux, c'est son analogie avec l'endroit où ont été trouvés les os, à Hakpen Hill, et il peut fournir de précieuses indications sur le point où il faut creuser pour en trouver également à Avebury. Comme on le verra plus loin, il y a de fortes raisons de croire que la sépulture principale, du moins, n'était point à l'intérieur du cercle, mais à l'extérieur et en côté.

Plus récemment, sir Colt Hoare ajoute : « Nous avons trouvé, en creusant au-dedans du cercle, plusieurs fragments de poterie romaine aussi bien que d'une grossière poterie bretonne, des cornes et des débris de têtes de cerfs et d'autres animaux, ainsi qu'une grande tête de flèche en fer, » ce qui confirme pleinement ce que nous a dit Aubrey de l'excavation du duc de Buckingham. M. Cunnington fit aussi faire des fouilles tout près de l'*Autel;* il creusa jusqu'à six pieds, et trouva que la craie avait été remaniée à cette profondeur. A trois pieds, il trouva quelques poteries romaines. Peu après la chute du grand trilithe, en 1757, il fouilla à la place qu'il avait occupée et « en retira quelques fragments de poterie romaine d'un beau noir (1). »

On n'a pas fait de nouvelles fouilles depuis sir Colt Hoare; mais, comme M. Cunnington et lui furent des explorateurs expérimentés et vraiment dignes de foi, il n'est pas douteux que des armes en fer et des poteries romaines n'aient été réellement découvertes en cet endroit et, dès lors, que l'origine de ce monument ne soit postérieure à l'établissement des Romains dans la Grande-Bretagne. D'un autre côté, comme personne n'est aujourd'hui disposé à admettre avec Inigo Jones qu'il fut élevé par les Romains eux-mêmes, c'est donc après leur départ qu'il faut placer son érection.

(1) *Ancient Wiltshire*, I, p. 150.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

En ce qui concerne l'histoire écrite de Stonehenge, nous sommes malheureusement obligés de nous en rapporter principalement à Geoffroy de Monmouth qui, quoique historien, fut en même temps un conteur de fables des plus extravagants. Il est donc aisé de jeter du discrédit sur son témoignage, que quelques-uns croient même pouvoir rejeter complétement. Cependant, si nous mettons de côté tous les auteurs du moyen-âge qui rapportent des miracles ou mêlent des fables à leur récit, il faudra fermer nos livres et admettre que, depuis le départ des Romains jusqu'à l'arrivée des Normands, l'histoire d'Angleterre n'est qu'un fatras dans lequel on peut découvrir les noms de quelques personnages et des batailles qu'ils se livrèrent, mais rien de plus. Cette manière de procéder est facile et peut satisfaire quelques esprits. Ce n'est pas, en effet, une chose agréable que d'avoir à séparer l'ivraie du bon grain; nulle tâche n'est plus pénible ni plus difficile; cependant il faut l'aborder si l'on veut arriver à la vérité. Dans la question présente, l'on n'a qu'à choisir : ou bien il faut rejeter l'histoire de Geoffroy comme entièrement fabuleuse et indigne d'attention, ou bien il faut admettre avec lui que Stonehenge fut élevé par Aurelius Ambrosius comme monument à la mémoire des chefs bretons traîtreusement massacrés par Hengist.

Le premier récit que nous ayons de l'événement qui amena son érection est celui de Nennius. Le voici tel que Geoffroy nous l'a conservé : « Défaits par Vortémir dans plusieurs actions engagées sur la côte de Kent, les Saxons s'enfermèrent dans Thanet pour y attendre du secours. Ce secours arrivé, Hengist, avant d'employer la force ouverte, eut recours à un stratagème; il convoqua trois cents nobles bretons à un festin auquel il fut convenu que tous se rendraient sans armes, et là il les fit traîtreusement assassiner par ses soldats qui avaient caché leurs armes sous leurs habits. La guerre s'ensuivit et dura quatre ans. Au bout de ce temps, Ambrosius, qui avait succédé à Vortigern, força les Saxons à demander la paix (1). » A la suite de ce récit, Geoffroy ajoute que ce même Ambrosius éleva Stonehenge avec l'aide de Merlin, à la mémoire de ceux qui avaient été si ignominieusement assassinés par Hengist. Ce massacre eut lieu

(1) Nennius, dans *Mon. Brit.*, p. 69.

probablement vers l'an 462, et conséquemment, l'érection de Stonehenge put commencer vers l'an 466 et se continuer pendant les années suivantes jusque peut-être en 470 après J.-C. S'il s'était contenté de raconter cette histoire en quelques mots, comme nous venons de le faire, on n'eût probablement jamais douté de son exactitude; mais d'abord il est fâcheux qu'il soit ici question de Merlin, personnage qui joue un rôle considérable dans les romans du moyen-âge qui ont rendu si célèbre l'histoire fabuleuse d'Arthur. De plus, la manière dont il est ici représenté apportant d'Irlande les pierres de Stonehenge est de nature à provoquer l'incrédulité (1). Il y avait en effet, sur une montagne d'Irlande, au dire de Geoffroy, un monument semblable à celui de Stonehenge, monument que Merlin, consulté par le roi, conseilla à celui-ci de reproduire. C'est à cela sans doute que fait allusion Geraldus Cambrensis (1187), lorsqu'il nous dit que « l'on pouvait voir de son temps, en cet endroit, des pierres semblables érigées de la même manière, » quoiqu'il rapporte dans la même phrase que ces pierres ou d'autres semblables furent apportées par Merlin dans la plaine de Salisbury (2). Comme il parle probablement de ce qu'il a vu de ses propres yeux, il faut en conclure que Merlin n'avait point emporté d'Irlande un monument qui

(1) Geoffroy, VIII, chap. 9.

(2) Fuit antiquis temporibus in Hibernia lapidum congeries admiranda, quæ et chorea gigantum dicta fuit, quia gigantes eam ab ultimis Africæ partibus in Hiberniam attulerunt et in Kildarienes planicie non procul a Castro Nasensi, tam ingenii quam virium opere mirabiliter erexerunt. Unde et ibidem lapides quidam aliis simillimi similique modo erecti usque in hodiernum conspiciuntur. Mirum qualiter tanti lapides tot etiam et tam magni unquam in unum locum vel congesti fuerint vel erecti : quantoque artificio lapidibus tam magnis et altis alii superpositi sint non minores; qui sic in pendulo et tanquam in inani suspendi videntur ut potius artificum studio quam suppositorum podio inniti videantur. Juxta Britannicam historiam lapides istos rex Britonum Aurelius Ambrosius divina Merlini diligentia de Hibernia in Britanniam advehi procuravit; et ut tanti facinoris egregium aliquod memoriale relinqueret eodem ordine et arte qua prius in loco constituit ubi occultis Saxonum cultris Britanniæ flos occidit et sub pacis obtentu nequitiæ telis male tecta regni juventus occubuit. — *Topogr. Hiberniæ*, t. II, ch. 8.

S'il faut en croire Ware, ces pierres existaient encore au siècle dernier : « Saxa illa ingentia et rudia quæ in planitie non longe a Naasa in agro Kildariensi et alibi visuntur. — *Hist. Hib.*, XXIV, 103.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

s'y trouvait encore plusieurs siècles après sa mort. Il est à croire cependant que le plan de Stonehenge fut apporté de ce pays et copié sur un cercle dont l'on trouverait peut-être les restes si on les y cherchait. Nous ne croyons pas en effet que rien de semblable ait existé en Angleterre ou en France au Vᵉ siècle. On ne peut en dire autant de l'Irlande. Les seuls trilithes que l'on connaisse en dehors de Stonehenge se trouvent au nombre de trois à Deer Park, près de Sligo. Ils sont petits, il est vrai, et simulent des portails; mais ils n'en présentent pas moins avec Stonehenge une analogie frappante. L'Irlande avait assez bien conservé ses anciennes traditions à l'abri de l'influence étrangère pour pouvoir élever à l'époque en question des monuments de ce genre; il n'est pas probable, au contraire, que l'Angleterre ait pu exécuter quelque chose d'aussi purement original pendant l'occupation romaine. Elle dut même aller chercher quelque part son modèle, et si ce ne fut pas sur son propre territoire, où rien de semblable n'existe, ce dut être en Irlande ou dans quelque autre contrée étrangère. Après tout, n'est-ce point une ombre que nous combattons? Ne peut-il pas se faire que la tradition relative à un monument apporté d'Irlande ne concerne uniquement les *pierres bleues?* Des géologues compétents nous ont assuré qu'aucune pierre analogue n'existait dans la Grande-Bretagne, mais qu'elle était commune en Irlande. En supposant qu'il en soit ainsi, il ne serait pas plus difficile de les apporter de cette île que de la Cornouailles ou du pays de Galles. Une fois chargées sur un navire, la différence de distance n'est rien. Or, si elles avaient réellement cette origine, il est très-vraisemblable qu'après un intervalle de huit ou dix siècles on ait appliqué à tout le monument ce qui ne convenait qu'à une partie, et qu'alors on ait senti le besoin d'attribuer à Merlin ou à quelque magicien non moins puissant le transport de ces blocs énormes. Ce transport n'eût vraiment pas été facile et Geoffroy est excusable de l'avoir expliqué comme il l'a fait.

La vérité semble être que le plan de Stonehenge est venu d'Irlande, par suite de l'absence en Angleterre de toute architecture de ce genre pendant la domination romaine, et que les *pierres bleues* ont été apportées de ce même pays, ce qui certes est suffisant pour rendre

compte du mythe de Merlin; mais il nous sera plus facile de nous prononcer sur ce sujet lorsque nous aurons décrit les antiquités irlandaises de la même époque.

Revenons à notre histoire. Geoffroy affirme un peu plus loin qu'Aurélien lui-même fut enterré « près du couvent d'Ambrius, dans l'intérieur de la danse des géants (*chorea gigantum*) qu'il avait fait construire de son vivant (1) ». C'est dire évidemment que Stonehenge était un lieu d'inhumation, quoique, d'après le contexte, les Bretons assassinés par Hengist aient été enterrés dans le cimetière annexé au couvent et que, dès lors, Stonehenge ait été un cénotaphe et non un monument funéraire dans le sens ordinaire du mot. Après avoir raconté la vie de Constantin, neveu et successeur d'Arthur, et rappelé comment il défit les Saxons et se vengea sur les neveux de Mordred, le même auteur ajoute : « Trois ans après, il fut tué par Conan et enterré près d'Uter Pendragon, dans le monument de pierres élevé avec un art merveilleux non loin de Salisbury et appelé en anglais Stonehenge (2) ». Ce dernier événement, bien qu'il ne porte aucune date, dut arriver entre 546, c'est-à-dire quatre ans après la mort d'Arthur, et 552, date de la bataille de Bambury Hill, où commandait Conan, son successeur. En supposant qu'il en soit ainsi, cela n'explique-t-il pas l'un des mystères de Stonehenge, la présence des paires de *pierres bleues* dans l'intérieur du chœur? Ne peut-on supposer que ces pierres ont été élevées à la mémoire des rois ou des chefs qui furent enterrés dans l'endroit? Est-il impossible qu'Aurélien et Constantin aient été inhumés en face des deux petites paires qui occupent les deux extrémités de la pierre appelée l'*Autel?* Si cette conjecture est fondée, — et elle nous paraît l'être, — les derniers restes des ténèbres qui enveloppaient la destination de ce monument se trouvent dissipés.

Tous les historiens du moyen-âge postérieurs à Geoffroy ont adopté avec quelques légères variantes le récit de ce dernier concernant les

(1) *Hist. Brit.*, VIII, ch. 16.
(2) *Hist. Brit.*, XI, ch. 4.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

événements qui précèdent. La critique moderne a elle-même accepté son histoire de Constantin et de Conan, parce qu'elle était contrôlée par celle de Gildas, qui fut contemporain de ces deux rois. Son récit se trouve confirmé également par les Triades des bardes gallois que plusieurs considèrent comme des autorités originales et indépendantes. Mais cette indépendance, quoiqu'elle puisse être réelle, n'est pas cependant suffisamment établie pour que l'on puisse appuyer sur elle un argument. Du reste, l'érection de Stonehenge comme cénotaphe des nobles victimes des Saxons et l'inhumation ultérieure des deux rois en ce lieu sont des faits si vraisemblables et si naturels que nous ne voyons aucune raison de les considérer comme des inventions. Ils n'ajoutent rien à la grandeur des rois, pas plus qu'à l'intérêt du récit, et si Geoffroy les a rapportés, c'est sans doute qu'ils étaient très-connus ou qu'il les a trouvés mentionnés dans quelque document qu'il a eu à sa disposition.

Avant de quitter Stonehenge, nous devons dire un mot d'une autre antiquité qui s'y rapporte. On peut voir dans le plan de sir Colt Hoare, aussi bien que dans la carte de l'état-major, deux enceintes oblongues appelées le grand et le petit Cours *[cursus]*. Les archéologues du siècle dernier ont vu là le théâtre des courses de chars des anciens Bretons, et, comme ils attribuaient aux Romains l'introduction des courses, ils durent en conséquence attribuer à ces enceintes une origine relativement récente (1). Le grand Cours mesure environ 2,800 mètres de long sur 100 mètres de large. Le petit est tellement confus que le commencement seul peut être reconnu; il en est un peu de même du grand, car nous l'avons traversé deux fois avant de nous apercevoir de son existence, bien qu'il fût l'objet de nos recherches, et nous sommes convaincu que personne ne le remarquerait si l'attention n'était attirée sur lui. Les tertres qui le limitent n'eurent jamais trois pieds de haut, et dans beaucoup d'endroits ils ont aujourd'hui à peu près complétement disparu.

Que ces alignements aient jamais été des lieux de courses, c'est, de toutes les conjectures qui ont été faites à ce sujet, l'une des plus invrai-

(1) *Ancient Wiltshire*, I, p. 158. — Voir aussi la fig. 26. La partie pointée du petit Cours est de moi.

semblables. Les terrains réservés pour les courses présentaient chez les Romains une disposition toute différente et, loin de mesurer 2,800 mètres de longueur, ils n'atteignaient pas même un mille (1,600 mètres). Nous ignorons à quelles races appartenaient les chevaux dont se servaient les Bretons avant la Conquête, et nous ne voulons point hasarder d'opinion à ce sujet; mais, si l'on se proposait de les faire voir, on pouvait trouver dans le voisinage une foule d'endroits infiniment mieux appropriés à ce but que celui-ci; par exemple, le fond des vallées, où des dizaines de milliers de spectateurs échelonnés sur les flancs des collines auraient pu assister à la course, tandis qu'ici le premier rang seul pouvait voir et encore imparfaitement. On peut observer, en outre, que l'extrémité orientale du Cours est fermée par un tertre qui fut, dit-on, le lieu occupé par les juges, quoiqu'il ne semble nullement approprié à cette fin. Quant à l'extrémité occidentale, elle est coupée par un remblai derrière lequel se trouvent plusieurs tumulus, ce qui semble une disposition fort peu convenable pour des courses.

Mais, si ce ne fut pas un champ de courses, qu'est-ce que ce fut donc? Si quelqu'un se reporte à la gravure nº 12, qui représente les alignements du pont de Mérivale et qu'il compare ces alignements avec les Cours tels qu'on les voit dans la gravure nº 26, qui représente les environs de Stonehenge, il s'apercevra, croyons-nous, que les deux Cours, s'ils étaient complets, occuperaient exactement la même position par rapport à Stonehenge, quoique sur une échelle plus grande, que les autres par rapport au cercle qui leur fait face. La disposition est tellement semblable qu'elle suppose une même cause. A première vue, ce rapprochement semble s'opposer à l'idée d'une bataille; car on n'a pas entendu dire qu'aucune bataille ait été livrée dans la plaine de Salisbury. Mais c'est là une présomption purement négative. L'on sait que le massacre d'Amesbury fut suivi d'une guerre de quatre ans entre Ambroise et les Saxons. Il dut y avoir des batailles de livrées sur ce point et plusieurs; il est même assez vraisemblable que celle qui donna la victoire aux Bretons eut lieu en cet endroit, tout voisin de la capitale de l'un des peuples engagés dans la lutte. Si ces Cours marquent ce champ de bataille, nous avons ainsi

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'explication de l'emplacement quelque peu anormal de Stonehenge. Quoi de plus vraisemblable que de voir le vainqueur choisir le théâtre de sa victoire définitive pour y ériger un monument à la mémoire de ceux dont le lâche assassinat avait été la cause de la guerre? Évidemment ce n'est là qu'une hypothèse, mais elle nous semble infiniment plus rapprochée de la vérité que celle que nous avons rapportée ci-dessus, et elle est confirmée par des coïncidences qui ne se présentent à l'explorateur que lorsqu'il est sur le chemin de la vraie solution.

La première impression qui résultera probablement de la lecture des pages qui précèdent, c'est que tout n'y est pas dit et que quelque chose d'important à dû être omis. Si la chose était aussi claire qu'elle le paraît ici, dira-t-on peut-être, personne n'en eût douté et il y a longtemps que tout le monde s'entendrait à ce sujet. Tout ce que nous pouvons répondre à cela, c'est que si quelque chose a été omis, ce n'a pas été volontairement, car tout ce que nous savions, tout ce qui était de nature à éclairer la question, nous l'avons fidèlement rapporté et sans en rien omettre. Il faut dire, du reste, que les arguments ordinaires tirés de la division en âges de pierre, de bronze et de fer ne peuvent guère être invoqués ici. On n'a pas trouvé autre chose à Stonehenge que du fer et des poteries romaines. En supposant même que les tumulus situés dans le voisinage immédiat de Stonehenge soient contemporains de ce monument, il faudra, pour tirer parti de cet argument, montrer d'abord à quelle époque les hommes cessèrent d'enterrer dans des tumulus et à quelle époque ils abandonnèrent l'usage de placer à côté de leurs morts, en guise de reliques, des têtes de lance en bronze, dont peut-être ils ne se servaient même plus pour combattre. Encore cet argument aurait-il de la peine à contrebalancer celui qui repose sur les découvertes faites à l'intérieur du cercle.

Si, après tout ce qui précède, quelqu'un soutient encore que Stonehenge est un temple et qu'il n'a aucun caractère sépulcral, nous ne voyons plus aucun moyen de le convaincre; car pour appuyer un raisonnement, il faut une base commune, et c'est là ce qui nous manque.

De même, si quelqu'un qui connaît comme nous la localité et qui a étudié avec le même soin que nous l'avons fait la carte de l'état-major, considère les tumulus comme postérieurs à Stonehenge et non pas Stonehenge comme postérieur aux tumulus, c'est qu'il voit la chose avec des yeux si différents des nôtres qu'il n'est pas d'argument possible entre nous, faute également d'une base commune.

Dans un cas tel que celui-ci, le grand obstacle que l'on rencontre c'est moins un argument précis, un raisonnement serré, qu'un vague sentiment que tout monument sur l'origine duquel on ne sait que peu de chose doit être très-ancien. *Omne ignotum pro antiquo,* c'est là pour beaucoup un adage favori, et il faut dire, en ce qui concerne Stonehenge, que cette fausse notion a été entretenue par tous ceux qui ont écrit sur le sujet depuis Jacques Ier. Il ne faut pas oublier cependant que les temps qui se sont écoulés depuis le départ des Romains jusqu'à Alfred-le-Grand sont extrêmement obscurs et que nous ne savons presque rien de tout ce qui s'est fait à cette époque. Quand même on rapporterait à ce temps tous les monuments mégalithiques que nous possédons, ce serait peu de chose encore pour une période aussi longue et une population aussi considérable.

Il est étonnant comme l'on saurait peu de chose des monuments qui remontent à des temps beaucoup plus rapprochés cependant, si l'on s'en tenait absolument aux documents écrits. Quiconque a parcouru les *Guides du Voyageur* imprimés au siècle dernier ou au commencement du siècle actuel, doit savoir dans quelle étrange confusion l'on tombait alors par rapport à la date de l'érection de nos plus grandes cathédrales ou des principaux monuments du moyen-âge. Tous les styles étaient confondus; on ne distinguait ni le saxon du normand, ni l'ancien anglais du perpendiculaire. Il fallut que Rickman vint éclairer ce chaos, dissiper ces ténèbres, et il ne put y arriver qu'en montrant les développements progressifs qu'avait suivis l'architecture et en suppléant ainsi au manque de documents écrits. Quiconque s'est quelque peu occupé d'architecture peut aujourd'hui fixer la date, pour ainsi dire, de chaque moulure de nos constructions du moyen-âge; mais si l'on n'avait pour

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le faire que l'histoire écrite, il serait impossible, neuf fois sur dix, de prouver que tel monument n'est pas l'œuvre des Romains, des Phéniciens ou de quelque autre peuple. Or, s'il en est ainsi pour une époque où l'écriture était déjà commune, peut-on s'étonner de l'obscurité profonde qui enveloppe l'époque antérieure, celle qui s'étend du départ des Romains à Alfred, alors que l'histoire écrite ne nous est à peu près d'aucun secours? Heureusement, grâce à la méthode de Rickman convenablement appliquée, l'on peut espérer aujourd'hui que les dates de Stonehenge et des monuments analogues ne tarderont pas à être fixées presque avec la même précision que celles de nos monuments du moyen-âge.

Aucun de ceux qui ont eu l'occasion d'étudier spécialement la question n'ignore combien l'époque dont nous nous occupons est dépourvue d'œuvres littéraires. Elles sont tellement rares que quelques érudits de nos jours ont pu se demander si le roi Arthur avait jamais vécu; c'est à peine si une des grandes actions de sa vie repose sur un témoignage contemporain quelque peu satisfaisant. Du reste, à toutes les époques et chez tous les peuples où il existe des histoires orales ou écrites, ce qu'on y trouve, c'est le récit fort détaillé des exploits des héros favoris de la nation, mais très-rarement des allusions à la construction de temples ou de tombeaux. Depuis l'époque où fut élevé le Parthénon jusqu'à celle qui vit l'achèvement de la chapelle de Henri VIII, tous les témoignages relatifs à des constructions se réduisent à quelques paragraphes dispersés dans des centaines de volumes. Tous ceux qui se sont occupés de la question savent bien que l'on chercherait en vain un témoignage analogue dans ces quelques pages, qui sont tout ce que nous possédons d'histoire depuis le départ des Romains jusqu'au temps du vénérable Bède. Il est vrai que cette absence de documents écrits a été précisément invoquée comme argument à l'appui de l'hypothèse que nous combattons. Par cela même qu'on ignore l'origine d'un monument, on le considère comme très-ancien. Il nous semble, au contraire, tout-à-fait invraisemblable qu'un peuple qui ne nous a laissé

aucun récit de ses exploits nous eût transmis le souvenir de l'érection des monuments mégalithiques.

Nous devons le rappeler avant de terminer ce chapitre, rien ne nous autorise à penser que les hommes qui vécurent dans notre île avant l'arrivée des Romains aient été plus nombreux ou plus puissants, et conséquemment plus capables d'ériger des monuments comme Stonehenge et Avebury que ne le furent leurs descendants, après que ce peuple eût séjourné pendant quatre siècles au milieu d'eux. C'est plutôt à une conclusion diamétralement opposée que nous conduisent les faits récemment mis en lumière. Or, aujourd'hui que le temps des déclamations vagues et des raisonnements *a priori* est passé, c'est aux faits qu'il faut s'adresser; ce sont eux qu'il faut laisser parler. Cette méthode est celle que nous avons suivie dans l'étude des deux monuments dont nous venons de rechercher l'âge et la destination; aussi nous semble-t-il difficile que rien puisse venir contrebalancer les preuves que nous avons apportées à l'appui de notre opinion.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IV.

AUTRES ANTIQUITÉS ANGLAISES.

AYLESFORD.

L'examen détaillé des groupes d'Avebury et de Stonehenge doit suffire pour établir au moins dans une certaine mesure que les monuments mégalithiques sont généralement des tombeaux, que quelques-uns marquent des champs de bataille, enfin qu'ils n'appartiennent nullement aux temps préhistoriques. Il ne sera donc pas nécessaire de revenir sur ce sujet en parlant des monuments ou groupes de monuments qu'il nous reste à décrire. Leur seule description sera, du reste, une confirmation de ce qui précède, sans qu'il soit besoin d'insister comme nous l'avons fait jusqu'ici.

Parmi les autres groupes d'Angleterre, l'un des plus importants se trouve ou plutôt se trouvait en face d'Aylesford, dans le Kent. Le membre le plus connu de ce groupe est celui que l'on appelle *Kit's Cotty* ou *Coity-House;* il a été si souvent figuré et décrit qu'il suffit de le mentionner ici. C'est un dolmen composé de quatre pierres, dont trois sont debout; les deux pierres qui forment les côtés ont un peu plus de 2 mètres de surface et 60 centimètres d'épaisseur; la troisième est un peu plus petite; elles forment les trois côtés d'une chambre, le quatrième étant ouvert et l'ayant probablement toujours été. Ces trois pierres en supportent une autre, qui mesure 3m30 de long sur 2m40 de large. S'il est permis de s'en rapporter au dessin de Stukeley (1), c'était un dolmen apparent, situé à l'extrémité d'un long barrow. A l'autre extrémité se trouvait un obélisque aujourd'hui enlevé, mais qui du

(1) *Iter curiosum*, pl. XXXII.

temps de Stukeley était connu sous le nom de *Tombeau-du-Général.* La charrue a maintenant tout nivelé, mais le dessin représente une forme si commune en Angleterre, ainsi qu'en Scandinavie, qu'il y a tout lieu d'y ajouter foi. Une tranchée faite en travers de l'emplacement qu'occupa ce tumulus pourrait amener d'intéressantes découvertes; en attendant, il ne vaut pas la peine qu'on y insiste davantage.

A 450 mètres environ au sud de ce premier monument, il s'en trouve un autre qui est connu dans le peuple sous le nom de *Pierres-Sans-Nombre;* mais il a été réduit en un tel état, probablement par les chercheurs de trésors, que son plan n'est plus reconnaissable. Il l'était

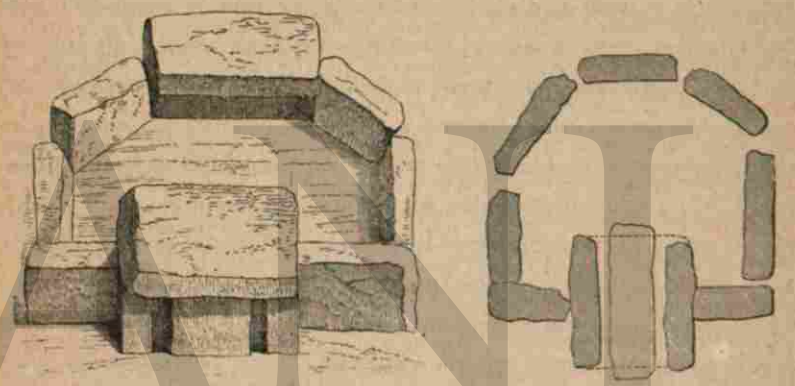


Fig. 27. — Pierres-Sans-Nombre d'Aylesford, d'après Stukeley.

encore du temps de Stukeley, et comme le crayon de cet auteur est plus digne de foi que sa plume, nous reproduisons ici ses dessins car le plan si original de ce monument mérite d'attirer l'attention.

On prétend qu'un troisième dolmen a existé de mémoire d'homme entre les deux précédents; mais on n'en trouve aujourd'hui aucune trace. En arrière de ces groupes ou plus près du village, il y a, ou plutôt il y avait une rangée de grandes pierres qui s'étendait dans la direction du nord-est sur un espace de 1,200 mètres, en passant par Tollington, où se trouvent aujourd'hui le plus grand nombre de pierres (1). En face et presque au centre de cette rangée, se voient deux

(1) Lorsque je me rendis en ce lieu il y a quatre ans, je fus assez heureux pour

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

obélisques que les gens du pays appellent *Pierres-de-Cercueil,* probablement à cause de leur forme. Elles ont 3m60 de long, 1 à 2 mètres de large et environ 80 centimètres d'épaisseur (1). Elles semblent avoir été taillées en partie ou du moins façonnées de manière à s'adapter les unes aux autres.

Outre ces pierres qui sont toutes sur la rive droite de la rivière, il y a encore quelques groupes dans les environs d'Addington, à 8 kilomètres à l'ouest d'Aylesford. Deux d'entre eux, que l'on voit dans le parc d'Addington, sont depuis longtemps connus des archéologues, car ils ont été décrits et figurés dans l'*Archæologia,* en 1773 (2). Le premier est un petit cercle de 3m30 de diamètre; les six pierres qui le composent ont 5m70 de haut, 2m10 de large et 60 centimètres d'épaisseur. Tout près se trouve un autre cercle plus grand et de forme ovale, qui mesure 50 pas sur 42. Les pierres qui le limitent sont généralement plus petites que celles du précédent. Les autres groupes ou pierres isolées sont décrits par M. Wright, qui les a étudiés sur les lieux, en compagnie de l'excellent et vénérable archéologue le Rév. Larking. Tous les deux semblent avoir adopté l'opinion commune qu'une avenue de pierres de ce genre conduisait d'Addington à Aylesford, mais il ne paraît pas qu'aucune preuve sérieuse vienne appuyer cette conclusion. Plusieurs de ces pierres pourraient être de simples blocs qui existent naturellement dans la contrée, et nulle part on ne voit d'alignement bien distinct.

M. Wright a encore découvert et fouillé quelques monuments d'un caractère funéraire au sommet de la colline qui domine Kit's Cotty House. « Ils consistent généralement en groupes de pierres partiellement enfoncés dans le sol, sur le bord de la colline, mais formant évidemment, ou du moins ayant formé de petites chambres sépulcrales.

y rencontrer un vieillard, maçon de son état, qui avait été employé dans sa jeunesse à utiliser ces pierres. Il m'accompagna dans l'endroit et m'indiqua de son mieux leur position primitive.

(1) Il est extrêmement difficile de donner des dimensions précises. L'une est presque entièrement enfouie dans le sol et ses dimensions ne peuvent être établies que par conjecture. L'autre est à moitié enterrée.

(2) *Archæologia,* II, 1773, p. 107.

Chaque groupe, ajoute-t-il, est généralement entouré d'un cercle de pierres (1). »

Reste maintenant une question : pour quel motif et par qui ces pierres furent-elles érigées? M. Wright est un archéologue trop sérieux pour répéter le non-sens ordinaire et y voir des temples ou des autels druidiques. La conclusion à laquelle il arrive, c'est que Kit's-Cotty-House, ainsi que le cimetière et les monuments d'Addington, formèrent la grande nécropole des colons belges dans cette partie de l'Angleterre. Mais on peut objecter à cela que les Belges n'élevèrent jamais de tels monuments dans leur propre pays, la *Gallia Belgica* étant précisément cette partie de la France dans laquelle on n'a découvert aucun monument de ce genre; or il n'est pas à croire que les Belges aient fait ici ce qu'ils ne firent pas chez eux. Mais une autre objection à cette hypothèse, c'est qu'elle est absolument gratuite, aucune analogie, aucune raison, aucune ombre de tradition ne la confirmant; elle est tout au moins très-invraisemblable. Si l'on tirait une ligne droite de l'embouchure du Humber à la baie de Southampton, ce serait le seul groupe de ce genre qui se trouvât à l'est de cette ligne, et quelle raison peut-il y avoir de supposer que les princes ou le peuple de ce vaste district aient choisi ce lieu, et celui-là seulement, pour en faire leur nécropole. S'il s'agissait d'une vaste plaine comme celle de Salisbury, de quelque sombre vallée ou de l'emplacement de quelque ancienne cité, on le comprendrait encore; mais il eût été difficile de choisir un lieu plus prosaïque, plus indigne d'une telle destination, que la vallée de Medway. Elle n'est ni centrale, ni facilement accessible, et nul document historique, nulle tradition ne viennent confirmer la théorie que l'on nous propose.

Tout s'explique, au contraire, si l'on suppose que ces pierres furent élevées en mémoire de la bataille que livrèrent en cet endroit, d'après la chronique saxonne, Vortigern, Hengist et Horsa, en l'année 455, et dans laquelle périrent Catigren, du côté des Bretons, et le terrible Horsa, du côté des Saxons. La rangée de pierres de Tollington se trouve justement à l'endroit que devait occuper l'armée bretonne pour défendre

(1) *Wanderings of an Antiquary.* London, 1854, p. 175.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le passage à gué d'Aylesford contre l'armée ennemie qui venait de Thanet. Les deux obélisques que l'on voit en avant représenteraient la position des deux chefs ; Kit's-Cotty-House deviendrait le tombeau de Catigren, ce qui est confirmé par la tradition ; les cercles d'Addington seraient ceux des chefs qui, blessés à la bataille et ramenés en arrière, eussent été ensevelis avec les honneurs convenables, dans l'endroit ou près de l'endroit où ils moururent ; enfin, le tumulus d'Horstead serait, conformément aussi à une ancienne tradition, le tombeau de Horsa.

Grâce à la bienveillance du colonel Fisher, qui nous a procuré l'assistance d'une compagnie de sapeurs, ce tombeau a pu être exploré de fond en comble l'année dernière. On y trouva à la surface du sol primitif les restes incinérés d'un corps qui devait être celui d'un homme et au-dessus duquel avait été élevé le tumulus. On creusa à quelque profondeur dans la craie sous-jacente, mais elle n'offrit aucune trace de remaniement, et aucun ornement, aucun ustensile ne fut découvert. On en fut d'abord surpris ; mais, quelques observations de M. Godefroy Faussett, qui assistait aux fouilles, concernant certains passages de *Béowulf*, firent cesser cet étonnement. Ce poème est, en effet, la principale autorité que l'on ait sur ce sujet ; il contient, d'après Kemble, « le récit d'exploits peu éloignés, au point de vue du temps, du passage d'Hengist et d'Horsa dans la Grande-Bretagne, et il est probablement l'œuvre de quelqu'un de ces Anglo-Saxons qui accompagnèrent, en 495, Cerdic et Cyneric (1). » Or, on y voit non seulement que Béowulf fut brûlé comme l'avait été Hengist, mais qu'un splendide tumulus fut élevé dans l'endroit où reposaient ses cendres, à la surface du sol. Ses armes, ses bijoux, les ustensiles de toutes sortes qu'il possédait furent jetés dans le bûcher et brûlés avec lui. Quant au malheureux Horsa, il mourut défait et ses amis n'eussent pu l'enterrer avec les honneurs convenables qu'à la faveur d'une trêve. S'ils avaient essayé, du reste, de brûler avec lui ses trésors, il est à croire que les Bretons victorieux se les fussent appropriés.

(1) *Béowulf, poème anglo-saxon*, traduit par Kemble, 1835, préface, p. 19.

Bède dit, il est vrai, que le tombeau de Horsa était situé *dans les parties orientales du pays de Kent* (1) ; mais qu'est-ce qu'il entend par les *parties orientales?* Ne peut-il se faire que de son temps la rivière de Medway ait été considérée comme la ligne de partage entre l'est et l'ouest de ce pays, ou encore qu'il ait parlé sans une connaissance suffisante des lieux? Ce qui est incontestable, autant du moins que tout autre fait de ce temps, c'est que Horsa tomba à Aylesford ; or, il est probable qu'il fut enterré près du champ de bataille. N'est-ce pas de lui, du reste, que tire son nom le village de Horstead, où est situé le tumulus?

Il existe en faveur de notre opinion de telles probabilités que nous sommes surpris qu'elle n'ait pas été acceptée jusqu'ici comme la seule vraisemblable. Pas une objection sérieuse n'y a été faite. Le système danois, par exemple, en cas qu'il eût quelque valeur, ne peut lui être ni favorable, ni défavorable, car on n'a pas trouvé en cet endroit, croyons-nous, un seul objet de pierre, de bronze ou de fer.

Le seul obstacle que notre explication ait à surmonter, c'est, en définitive, son extrême simplicité. Après tout ce qui a été écrit du mystère impénétrable et de l'extrême antiquité de ce genre de monuments, oser dire qu'ils sont simplement destinés à rappeler la mémoire d'une bataille qui fut livrée en cet endroit en l'année 455, c'est par trop téméraire pour être toléré. Aussi, s'il s'agissait d'un fait isolé, nous comprendrions cette incrédulité ; mais si nous prouvons que de tels faits sont nombreux, il faudra bien enfin se soumettre et accepter la vérité si prosaïque qu'elle soit.

ASHDOWN.

Il y a dans le voisinage d'Uffington, comté de Berk, trois monuments, dont deux au moins méritent une mention spéciale dans notre histoire. L'un d'eux est le célèbre *Cheval-Blanc*, qui a donné son nom à la vallée et qui est encore l'objet de certaines pratiques superstitieuses de la

(1) In orientalibus partibus Cantiæ. — *Mon. Hist. Brit.*, p. 121.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

part des habitants de la contrée lors des fêtes et des jeux triennaux qui ont été décrits d'une façon si pittoresque par M. Thomas Hughes.

Le second est un cromlech connu sous le nom de *Cave-de-Wayland-Smith* et immortalisé par l'usage qu'en a fait Walter Scott dans son roman de *Kenilworth*. Le troisième est aussi remarquable que les deux autres; mais il n'a pas eu son poète. La gravure ci-jointe donnera une

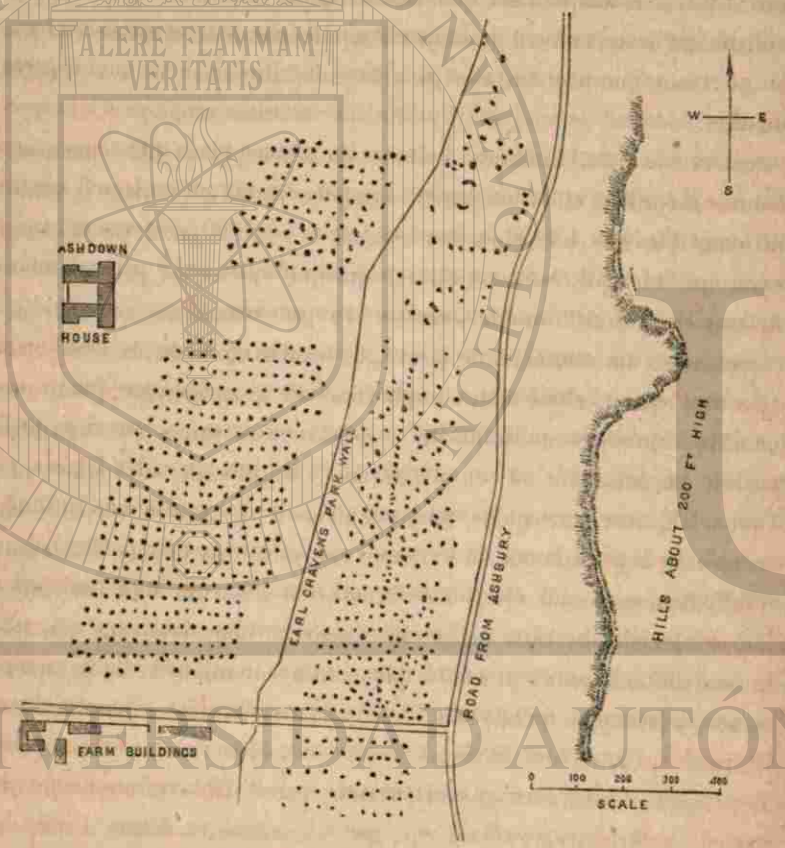


Fig. 28. — Pierres Sarsen, à Ashdown.

bonne idée de sa nature et de son étendue. Elle n'a pas la prétention d'être scrupuleusement exacte; mais une telle exactitude n'est heureusement pas nécessaire dans la circonstance. Toutes les pierres sont renversées : les unes sont étendues à plat sur le sol, les autres reposent sur

le côté, les plus petites seules peuvent être considérées comme étant encore debout. Il en résulte qu'il est impossible d'indiquer avec certitude l'endroit précis où elles se tenaient primitivement; on ne sait si elles étaient disposées en lignes, comme à Carnac, ou si elles présentèrent toujours l'aspect confus qu'elles présentent aujourd'hui. Elles sont dispersées sur une surface qui mesure environ 500 mètres du nord au sud et moitié moins de l'est à l'ouest. L'espace vide que l'on voit vers le milieu date probablement de la construction de la maison située en face; les pierres qui occupaient cet espace furent enlevées, sans doute, parce qu'elles gênaient la vue, et peut-être furent-elles employées à la construction même de la maison. Ce sont les mêmes blocs que nous avons trouvés à Avebury et à Stonehenge. Les plus grands ont environ 3 mètres de long, 2 mètres à 2m50 de large et 1 mètre à 1m20 d'épaisseur; mais ceux qui ont ces dimensions sont rares; la plupart ont à peine 1 mètre de long et de large et une épaisseur encore moindre (1).

Personne n'a encore essayé d'expliquer l'origine de ce monument autrement qu'en l'attribuant aux druides. Il nous semble presque incontestable cependant qu'il fut élevé pour conserver le souvenir de la bataille qui fut livrée en cet endroit, entre les Saxons et les Danois, en l'année 871. Asser nous apprend que les païens, qui venaient de Reading, occupèrent la partie haute du terrain. On a dit quelquefois que le château d'Uffington avait été élevé à cette occasion, ce qui n'est nullement impossible. S'avançant vers l'est, ils attaquèrent les chrétiens qui, sous la conduite d'Alfred, occupaient une position inférieure. Cette circonstance défavorable faillit être funeste à ces derniers. Heureusement l'adresse et l'intrépidité d'Alfred prévalurent, et la victoire fut complète. Les choses s'étant ainsi passées, il nous paraît très-vraisemblable que l'armée victorieuse ait réuni, soit par elle-même, soit avec l'aide des paysans, les blocs qui couvraient le pays dans le voisinage, et qu'elle les ait placés dans la position où se tenaient Alfred et son armée lorsqu'ils

(1) *Norwich Volume of the international Prohistoric Congress*, p. 37.— La gravure qui précède est empruntée à cet ouvrage, ainsi que les chiffres que nous venons de citer. Cependant, nos conclusions sont loin d'être les mêmes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

reçurent le premier choc des païens. Il n'est pas invraisemblable non plus qu'Alfred ait fait graver l'emblème du *Cheval-Blanc* du côté de la colline où avaient campé les païens la nuit qui précéda la bataille et où peut-être le combat se termina le lendemain.

Il n'est pas facile de savoir si la *Cave-de-Wayland-Smith* appartient au même groupe ou si elle est antérieure. Cette dernière opinion nous semble préférable. C'est un dolmen à trois chambres presque identique à celui de Carrowmore, qui sera décrit dans le chapitre suivant, mais avec cette différence que ce dernier contenait 36 ou 37 pierres et qu'il avait un diamètre de 18 mètres, tandis que celui-ci n'a probablement jamais eu que 28 pierres et que son diamètre n'est que de 15 mètres. Ce trait de ressemblance, joint à celui qui résulte de la composition minéralogique, ne permet guère de croire qu'un espace de huit siècles se soit écoulé entre l'érection de l'un et de l'autre monument. On peut donc voir dans celui qui nous occupe le tombeau d'un héros du pays mort dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous serons plus à même d'en juger, du reste, lorsque nous aurons poussé plus avant l'étude des monuments analogues.

ROLLRIGHT.

Il y a à Rollright, entre Chipping-Norton et Long-Compton, dans le comté d'Oxford, un cercle qui a acquis une certaine célébrité dans le monde des archéologues, par suite des nombreuses descriptions qui en ont été données; mais cette célébrité, il ne la doit certainement ni à ses dimensions, ni aux traditions qui le concernent. Tous les archéologues, depuis Camden jusqu'à Bathurst Deane, ont cru devoir dire un mot de ce prétendu temple druidique; aussi le voyageur qui le visite doit-il s'attendre à une terrible déception. C'est un simple cercle ordinaire, dont l'entrée paraît être au sud. Les pierres qui le composent ont de 1 mètre à 1^{m}60 de haut. Elles sont irrégulièrement espacées, mais avec une tendance à former des groupes de trois, ce qui est une particularité que l'on observe également à Dartmoor.

A une distance de près de 50 mètres, au travers de la route, s'élève un obélisque de pierre qui peut avoir 3 mètres de haut et couronne un monticule. Si ce monticule est artificiel, comme il le paraît, les matériaux qui le composent ont dû être extraits d'une sorte de puits que l'on voit encore tout à côté, et non d'un fossé circulaire, selon l'usage ordinaire. Dans une autre direction, à 400 mètres environ du cercle, se trouve un dolmen qui constitue le plus beau monument du groupe. La pierre supérieure, qui est tombée, mesure 2^{m}70 de long sur 2^{m}40 de large, et elle a une épaisseur considérable. Trois des supports ont de 2 à 3 mètres de haut.

Ce cercle semble avoir été étudié par Ralph Sheldon, mais sans résultats. Le tumulus est, paraît-il, encore intact; quant au dolmen, il ne saurait être exploré dans son état actuel sans être totalement ruiné; il n'est pas à croire, du reste, que personne conteste son caractère funéraire. En est-il de même du cercle? Il serait plus difficile aujourd'hui de résoudre expérimentalement cette question, vu que depuis 40 ou 50 ans le cercle et le petit champ qui l'entoure ont été plantés de mélèzes dont les racines, qui s'étendent à la surface, seraient un obstacle pour les fouilles. C'est à regretter, car par son isolement ce groupe fournit une excellente occasion de vérifier les théories en vogue concernant ces monuments. Si ce fut un temple, il nous donne une pauvre idée de la situation religieuse de nos ancêtres qui, pour un district de 30 à 40 kilomètres de rayon, n'eussent possédé qu'un étroit enclos entouré d'un méchant mur d'un mètre environ de haut. Si quelqu'autre avait existé, on en eût découvert des traces, car celui-ci s'est si bien conservé que pas une pierre ne paraît manquer. Il serait étrange aussi que l'on eût élevé ce prétendu temple dans la partie la plus haute et la plus déserte de la contrée. En réalité, ni la forme, ni la situation ne conviennent aucunement à une semblable destination. Ce temple donnerait, du reste, une triste idée de la civilisation de ceux qui le construisirent. En moins d'une semaine, les enfants de nos écoles pourraient élever un monument semblable, en supposant qu'ils eussent les pierres à leur portée comme ils eurent, sans doute, les constructeurs de Rollright. Le dolmen pourrait

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

requérir plus d'efforts ; mais il n'y a rien là que les villageois du voisinage ne puissent faire en quelques jours, rien surtout qu'une armée, fût-elle de 1,000 hommes seulement, ne puisse exécuter entre le lever et le coucher du soleil, en un jour d'été. Or, si l'on admet la destination funéraire de ce groupe, on ne peut guère y voir le tombeau d'un chef, d'un clan ou d'une famille. Dans ce cas, en effet, au lieu d'un dolmen, il semble qu'il dût y en avoir plusieurs, mais de moindre dimension peut-être. Le chef dut avoir des ancêtres, des successeurs, des parents; or, ceux-ci n'eussent pas été contents qu'un membre de leur famille fût enseveli avec honneur et qu'eux-mêmes furent enterrés dans les tombes communes. Si l'on n'admet pas comme précédemment que ce groupe marque l'emplacement d'une bataille, il n'est possible d'expliquer ni sa forme, ni sa situation; aussi ne voyons-nous aucune raison de rejeter ce que dit Camden des circonstances dans lesquelles il fut érigé : « Je pense vraiment, dit-il, que nous avons là le monument commémoratif de quelque bataille, et peut-être fut-il érigé par Rollon-le-Danois, qui plus tard conquit la Normandie... Nous lisons que dans le temps où, à la tête des Danois, il étendait ses déprédations sur l'Angleterre, il livra bataille aux Anglais dans les environs, à Hock-Norton, lieu qu'a rendu célèbre l'affreux massacre des Anglais, qui s'y fit sous Édouard-l'Ancien (1). » Édouard fut, en effet, le contemporain de Rollon comme il le fut de Gorm-le-Vieux, dont nous aurons à décrire ailleurs le tumulus et les mœurs païennes.

Ceux-là qui ont été élevés dans les anciennes idées concernant l'extrême antiquité et la merveilleuse magnificence des monuments d'Ashdown et de Rollright, trouveront que nous émettons des paradoxes. Une visite à ces monuments dissipera une partie de cette illusion, et un peu de sens commun viendra à bout du reste.

PENRITH.

Il y a dans le voisinage de Penrith, dans le Cumberland, un groupe, ou si l'on veut trois groupes de monuments qui ont une importance

(1) Camdem, *Britannia*, I, p. 285.

considérable par leur forme et leurs dimensions, mais qui n'ont presque aucun intérêt par suite de l'absence de toute tradition concernant leur origine. Ils s'étendent en une ligne à peu près droite depuis Little-Salked, au nord, jusqu'à Shap, au sud. Cette ligne, qui laisse Penrith un peu à l'ouest et plus près de son extrémité nord que de son extrémité sud, mesure un peu plus de 22 kilomètres à vol d'oiseau.

A 800 mètres environ du premier village est le cercle connu dans le peuple sous le non de *Long-Meg et ses Filles;* celles-ci sont au nombre de 68, si chaque pierre en représente une. Le cercle a environ 100 mètres de diamètre, mais il ne forme pas un cercle parfait. Les pierres ne sont pas taillées et très-peu sont aujourd'hui debout. En dehors du cercle se tient *Long-Meg* lui-même, monolithe grossièrement taillé, d'une pierre spéciale et de 3m60 environ de haut (1). A l'intérieur du cercle, Camden signale « l'existence de deux cairns de pierres sous lesquels on prétend qu'il y a des cadavres enfouis; il est assez probable, ajoute-t-il, que ce monument a été érigé en souvenir de quelque victoire. » Il ne reste aujourd'hui aucune trace de ces cairns; nous ignorons même si jamais il a été fait des fouilles au centre, dans le but de découvrir des sépultures. Nous pensons cependant que la principale sépulture était à l'extérieur et que *Long-Meg* marque la tête ou le pied de la tombe du chef.

Tout près de Penrith est un autre cercle appelé Mayborough, qui présente à peu près les mêmes dimensions que le précédent, mais un genre de construction tout différent. L'enceinte est entourée d'une sorte de talus uniquement composé de galets empruntés sans doute aux lits des rivières voisines. Ces galets ont une dimension merveilleusement uniforme et telle précisément que tout homme peut facilement les porter. Ce mur d'enclos est tellement ruiné qu'il est extrêmement difficile de dire au juste quelles furent ses proportions. Sa hauteur peut

(1) Quelqu'un a prétendu découvrir sur cette pierre les traces de l'un de ces cercles à anneaux concentriques si communs sur les pierres du nord de l'Angleterre. Je ne l'ai pas vue moi-même, mais en supposant que cette découverte soit réelle, ce dont je ne doute pas, elle ne pourra nous être de quelque utilité que lorsque l'on saura quand et par qui ces pierres furent gravées.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avoir été de 5 à 7 mètres, et sa largeur, à sa base, de 10 à 15 mètres. La même cause ne permet guère de déterminer avec précision l'étendue de sa surface interne. Nous avons trouvé 87 mètres du pied du talus d'enceinte au pied du talus opposé, ce qui donnerait à peu près de 96 à 100 mètres d'un sommet à l'autre du même talus; mais ces dimensions doivent être considérées comme seulement approximatives jusqu'à ce que

Fig. 29. — Cercle de la Table-Ronde-d'Arthur, avec la restauration du côté aujourd'hui supprimé pour le passage de la route.

ce cercle ait été étudié plus soigneusement qu'il n'a été en notre pouvoir de le faire. Presque au centre se trouve un magnifique monolithe isolé qui, d'une hauteur à peu près égale à celle du précédent (3m60), est au moins deux fois plus gros que lui. Du temps de Pennant, il y avait au milieu trois autres pierres levées, et il est probable qu'à l'origine elles avaient été assez nombreuses pour former un petit cercle en cet endroit.

Pennant signale encore l'existence de quatre autres pierres faisant comme une brèche dans le mur d'enceinte et semblant indiquer le commencement d'une avenue. Mais l'endroit était trop rapproché de Penrith, et la pierre a trop de valeur en cette localité pour que ces blocs pussent échapper à la destruction; aussi n'en reste-t-il rien aujourd'hui qui nous permette de restaurer, avec certitude, le monument dans sa forme primitive.

Tout près de ce dernier se trouve un troisième cercle connu sous le nom de *Table-Ronde-d'Arthur*. Il consiste ou plutôt il consistait en une sorte de rempart en terre entourant une enceinte de 90 mètres environ de diamètre; mais un tiers peut-être de ce cercle a disparu par suite du passage d'une route en cet endroit; il est donc assez difficile d'en parler aujourd'hui avec certitude. Au dedans du rempart venait d'abord une large berme, puis un fossé, et enfin un plateau de 50 mètres environ de diamètre et légèrement élevé au centre. Aucune pierre n'est visible à la surface, quoique la destruction du rempart ait montré qu'il en était principalement composé. Il n'y a aujourd'hui qu'une entrée dans l'intérieur de l'enceinte, mais comme il en existait deux du temps de Pennant et que toutes les deux sont figurées sur le plan qu'il donne de ce monument, nous n'avons pas hésité à rétablir la seconde dans le nôtre (1). La distance entre *Mayborough* et la *Table-Ronde-du-Roi-Arthur* est environ de 100 mètres. A la même distance de ce dernier monument, Pennant en mentionne un troisième, mais qui ne consistait, paraît-il, de son temps, qu'en un fossé circulaire, lequel a aujourd'hui totalement disparu.

Par suite de leur état de ruine plus complète encore, les monuments de Shap sont plus difficiles à décrire. Stukeley les visita cependant en 1725, mais il se plaint qu'il ait plu tout le temps qu'il passa en cet endroit; or, sur une lande exposée et déserte comme celle de Shap, la

(1) Près de Lochmaben (Ecosse) existe ou du moins existait un cercle appelé le *Château-de-Bois*, qui paraît avoir eu le même plan et les mêmes dimensions que celui-ci. Il est figuré dans les *Antiquités militaires des Romains* du général Roy. Je n'aurais pas hésité à le citer comme monument de ce genre, s'il n'était considéré jusqu'ici comme fortification. Comme je n'ai aucun moyen de vérifier cette interprétation, je me contente d'attirer l'attention sur elle.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pluie est, ajoute-t-il, singulièrement défavorable aux recherches des archéologues. Ils furent aussi décrits par Camden, mais apparemment sans qu'il les eût vus lui-même. Depuis ce temps, leur destruction a marché si rapidement, — le village ayant été bâti presque entièrement à leurs dépens, — qu'il est extrêmement difficile de dire aujourd'hui ce qu'ils furent en réalité. Tout le monde reconnait cependant qu'il y eut là un alignement composé de deux rangées de pierres selon les uns, d'une seule selon d'autres. Autant qu'il nous a été possible d'en juger sur les lieux, l'alignement commençait en un endroit situé au nord et appelé la *Pierre-de-Tonnerre* (Thunder Stone); il s'y trouve encore sept grandes pierres dans un champ : six sont disposées en une double rangée; la septième semble commencer une ligne à part qui, se prolongeant en ligne droite vers certaines pierres également isolées, aboutirait à l'extrémité méridionale du village, en un endroit appelé les *Greniers-de-Charles* (Karl lofts). M. Simpson prétend avoir découvert au-delà de cette ligne, en 1855, près d'une ferme appelée Brackenbyr, les traces d'un cercle de 120 mètres de diamètre, avec un grand obélisque au milieu. Nous n'avons pas eu le même bonheur en 1869. Nous ne partageons pas non plus son avis concernant la position de la rangée de pierres. Il semble s'imaginer, d'après la description de Stukeley, qu'elle était située au sud des *Greniers-de-Charles*, quoiqu'il n'ait pu en trouver aucune trace. Notre opinion est qu'elle commençait au cercle de Brackenbyr, immédiatement au sud de ces *Greniers*, et qu'elle se continuait vers le nord-ouest, sur une étendue de 2,400 mètres, jusqu'à la *Pierre-de-Tonnerre* ci-dessus mentionnée. A un kilomètre environ au sud de Brackenbyr se voit un fragment de ce qui fut autrefois un magnifique cercle. Il a été en partie détruit par le chemin de fer, mais il semble avoir eu 30 mètres de diamètre et s'être trouvé considérablement en avant de l'avenue, dans la même position, relativement à la rangée de pierres, que le cercle du pont de Mérivale (fig. 12) ou que Stonehenge, relativement à ses *Cours* (fig. 26). En face du cercle est un beau tumulus appelé Kemp-How, dans lequel le corps d'un homme de taille gigantesque a, dit-on, été trouvé.

S'il fallait en croire la tradition populaire, l'avenue de pierres se serait prolongée à l'origine jusqu'à Muir-Divock, à une distance de 8 kilomètres. Quoique le fait soit peu probable, il est certain cependant qu'elle tend vers cette direction, et que l'on trouve à Muir-Divock cinq ou six cercles de pierres et plusieurs tumulus. Les cercles ont, pour la plupart, été ouverts dans ces derniers temps, et dans tous l'on a trouvé des cists ou d'autres preuves de sépultures. Muir est dominé par une colline de 582 mètres de haut, qui est mentionnée dans la carte officielle sous le nom de *Pic-d'Arthur*. Il y a en outre, sur une colline située à l'ouest et tout près de Shap, plusieurs cercles de pierres, quelques-uns isolés, quelques-uns doubles, mais tous de faibles dimensions et composés de pierres fort petites. Toute la contrée, en un mot, ressemble à un vaste cimetière, mais d'une étendue beaucoup plus considérable que ne semble l'exiger le nombre des habitants de la localité, car il n'est pas un endroit en Angleterre qui soit plus désert et moins agréable que celui-ci.

Il n'existe, croyons-nous, aucune tradition digne de foi qui se rapporte à ces monuments, de façon à les rattacher à quelque fait historique ou local. C'est donc presque uniquement d'après leurs formes intrinsèques et leurs analogies que l'on peut arriver à déterminer soit leur histoire, soit leur destination.

Il n'est pas à croire que personne prétende sérieusement que la longue rangée de pierres de Shap ait été un temple quelconque; du moins doit-on reconnaître que si les hommes qui en furent les auteurs pensèrent qu'une simple ou double rangée de pierres considérablement espacées et s'étendant au travers d'une lande déserte sur un espace de 2,400 mètres fut un lieu convenable pour le culte, c'est qu'ils étaient autrement constitués que nous. A moins qu'ils n'aient eu les queues et les longues oreilles pointues dont Darwin gratifie nos ancêtres, il est probable qu'ils eurent des temples moins différents de ceux qui existent dans tous les autres pays du monde. Ce ne fut pas non plus un tombeau; on n'y a rien trouvé absolument qui rappelle une semblable destination. Si c'étaient, du reste, des monuments funéraires, on ne saurait y voir pour

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cela le lieu de sépulture du hameau de Shap ou de son voisinage, car il n'existe pas dans toute l'Angleterre un endroit plus misérable comme habitation, et il est impossible d'admettre que Shap aussi bien qu'Avebury aient eu les plus magnifiques cimetières de l'île, alors que rien de semblable n'existe près des grands centres de population. Si la contrée avait été aussi peuplée que l'est actuellement la Chine, on pourrait supposer que les habitants eussent choisi des lieux déserts et incultes pour y enterrer leurs morts ; mais de nos jours mêmes Woking (1) est le seul cimetière d'Angleterre qui ait été choisi pour une telle cause. Or, ce que l'on ne fait pas aujourd'hui, il serait absurde de prétendre qu'on l'eût fait jadis, à quelque temps que l'on se reporte en arrière.

Si donc l'alignement de Shap a vraiment un caractère funéraire, il ne peut être que le lieu de sépulture de ceux qui tombèrent dans quelque bataille livrée en ce lieu, ce qui nous amène à cette conclusion, la seule acceptable, qu'il marque un champ de bataille, comme nous l'avons vu pour ceux de Dartmoor (p. 63) et comme nous le verrons pour d'autres encore.

Les excavations que l'on a faites ont prouvé que tous les petits cercles qui abondent dans le voisinage sont des tombeaux; or, si ceux qui n'ont que 20 à 30 mètres de diamètre le sont, il y a tout lieu de croire que les cercles dont le diamètre s'étend jusqu'à 100 mètres le sont également. L'on n'en a pas, il est vrai, de preuve directe, mais cela peut tenir à la difficulté qu'il y a de fouiller une surface si considérable. Il peut se faire aussi que les corps aient été enterrés hors du cercle comme à Hakpen (p. 84), ou bien au pied des pierres comme à Crichie (*ibid.*), ou encore, spécialement dans les cercles qui n'ont pas de pierres levées, à la base interne du rempart; or, ce sont précisément les endroits qui n'ont pas été fouillés. En attendant qu'ils le soient, les cairns trouvés à l'intérieur du cercle de *Long-Meg* semblent favoriser notre manière de voir. Mais si l'on doit attribuer à ces cercles une origine funéraire, on ne saurait les considérer comme des tombeaux de famille ou des monuments élevés

(1) L'un des cimetières de Londres, fondé par une compagnie spéciale et situé à quarante kilomètres de cette ville, dans le comté de Surrey. (*Trad.*)

à la mémoire de quelques princes ou chefs. Si telle était leur destination, l'on n'en eût pas trouvé seulement deux ou trois groupes dans les parties les plus sauvages et les plus reculées de la contrée, mais un beaucoup plus grand nombre et dans un endroit plus rapproché des centres de population. En définitive, l'on est forcé de reconnaître avec Camden que ces monuments sont destinés à rappeler une victoire ; mais quelle peut être cette victoire ? Il est évidemment fort difficile de le dire ; cependant nous ne voyons ici encore qu'une hypothèse qui soit vraiment plausible, c'est celle qui considère ces monuments comme élevés dans le but de perpétuer le souvenir des campagnes d'Arthur contre les envahisseurs saxons.

La première objection que l'on fera à cette hypothèse, c'est évidemment que le roi Arthur est un mythe et qu'il n'a jamais livré aucune bataille. Il n'a pas été nécessaire d'y répondre à propos d'Avebury ; tout ce qu'il nous fallait alors, c'était de savoir si Waden-Hill était le même lieu que Badon-Hill. Si ce fut en cet endroit que se livra le combat, il n'est pas besoin de rien ajouter ; Arthur et Arthur seul commandait en cette circonstance, et si nous admettons le fait de cette bataille, nous admettons par cela même l'existence de celui qui la commandait. Mais en ce qui regarde les onze autres batailles mentionnées par Nennius, la question n'est pas aussi claire. S'il faut en croire la nouvelle école de critique historique, le tout doit être rejeté comme un mythe, et cela, parce qu'il ne repose sur aucune preuve qui puisse soutenir l'examen devant l'un de nos tribunaux, et aussi parce que à l'histoire se mêlent tant de fables incroyables qu'elles discréditent le reste. Il est beaucoup plus aisé de jeter le ridicule sur les prétendus miracles que nos ménétriers du moyen-âge ont attribués à Merlin, et de se moquer des merveilleux exploits d'Arthur et des Chevaliers de la Table-Ronde, que d'essayer de glaner les quelques faits que leur poésie extravagante n'a pas trop obscurcis. Mais si l'on appliquait le même procédé par exemple à *Lhystoires du noble et vaillant roy Alexandre-le-Grand*, l'on rencontrerait les mêmes difficultés. Aristote et son maître n'ont pas été moins défigurés par la fable que Merlin et Arthur, et les faits que l'on attribue aux uns et aux

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

autres sont également merveilleux. Nous avons heureusement, en ce qui concerne Alexandre, Arrien, Quinte-Curce et d'autres historiens qui nous donnent la vérité sur son compte; quant à Arthur, il n'eut point d'historien de son temps, et au lieu de vivre au sein d'une civilisation avancée qui se continua après lui, il fut la dernière lumière un peu brillante de son époque et de sa race, et après lui, tout devint ténèbres et confusion pendant des siècles. Ce ne fut donc qu'après une longue éclipse et dans un siècle sans critique que les bardes s'emparèrent de son nom pour en faire le thème de leurs chants populaires.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner une si vaste question; il suffira d'exposer ce que nous considérons comme les principaux faits; ceux qui ne les admettent pas n'ont que faire de continuer cette lecture. Arthur était, croyons-nous, le roi de l'un des plus petits États de l'ouest de l'Angleterre, peut-être de la Cornouailles. Après la mort d'Ambroise, c'est-à-dire vers l'an 508, il continua la lutte que ce dernier avait soutenue avec des succès divers contre les hordes saxonnes et autres, qui expulsaient graduellement les Bretons de l'Angleterre. Notre opinion est que, même avant le départ des Romains, les Jutes, les Angles et les Danois n'avaient pas seulement fait le commerce avec la Grande-Bretagne, mais qu'ils s'y étaient établis spécialement sur le littoral du pays de Kent, du Yorkshire, du Northumberland et des Lothians (Écosse), et que dans le siècle qui s'écoula entre le départ des Romains et l'époque d'Arthur, ils repoussèrent peu à peu la population bretonne au-delà de la série de collines qui s'étend de Carlisle à Derby et forme pour ainsi dire l'épine dorsale de l'Angleterre. C'est dans les plaines situées en arrière de ces collines que paraissent avoir été livrées toutes les batailles d'Arthur. Ayant derrière lui le Cumberland, le pays de Galles et la Cornouailles, il n'était pas seulement sûr de trouver un appui dans la population qui l'entourait, il avait encore une retraite assurée dans le cas où la fortune lui serait contraire. Or, dans toute cette contrée, il n'était pas un lieu dont l'occupation fût plus favorable au point de vue stratégique et plus nécessaire pour sa défense que le territoire élevé et découvert qui s'étend de Shap à Salked. A droite, des collines le protégeaient contre une

armée ennemie qui fût venue de Lancastre; à gauche, il était couvert par la forêt calédonienne et par une contrée sauvage et déserte; en face, se trouvait également une région aride et inhospitalière par laquelle seule l'envahisseur pouvait venir de la côte opposée; enfin, en arrière étaient les montagnes inaccessibles et les lacs du Cumberland que l'on pouvait atteindre en un jour de marche.

Nous regrettons d'avoir à insister sur ce fait que l'un des cercles de Penrith et la colline qui fait face à Shap portent le nom d'Arthur; car nous avons vu dans ces dernières années deux Écossais soutenir gravement, à leur propre satisfaction, qu'Arthur était né au bord de la Tweed, que toutes ses batailles furent livrées et tous ses exploits exécutés dans la partie septentrionale de l'île. Sa femme elle-même, l'infidèle Guennivar, si elle ne fut pas Écossaise, fut du moins enterrée dans le cimetière de Miegh, sous une pierre que quelque pieux descendant sculpta plusieurs siècles plus tard. Il nous semble cependant qu'il y a quelque différence entre les deux cas. Au moyen-âge, l'Écosse eut ses historiens, tels que Boëce et Fordun, qui rapportèrent ces fables pour l'édification de leurs compatriotes, et par esprit de patriotisme s'efforcèrent constamment de rattacher à leur pays tous les grands hommes dont l'origine était douteuse. Ils furent suivis par les hommes instruits de la contrée qui, poussés par les mêmes motifs, firent exactement ce que Stukeley et ses continuateurs ont fait récemment au sujet des monuments anglais. Ils ont trouvé des druides sans temples et des temples, ou du moins des monuments qu'ils considéraient comme tels, sans prêtres; alors, rapprochant ces deux choses, ils se sont imaginés qu'avec deux moitiés discordantes ils pouvaient faire un tout parfait. De même l'Écosse qui avait d'une part un riche répertoire de fables et de l'autre des collines sans noms et des pierres sculptées sans possesseurs a réuni le tout, et à force de la répéter, elle a fini par donner à une pure invention l'apparence d'un fait.

Pour le Cumberland, le cas est, nous semble-t-il, tout différent. Les paysans de cette contrée n'avaient ni l'instruction, ni l'ardent patriotisme qui permirent aux poètes écossais de se fabriquer une histoire avec les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

hauts faits des autres peuples. Il n'est pas vraisemblable qu'ils se soient occupés des affaires d'Arthur, ni qu'ils aient désiré donner son nom à leurs collines ou à leurs vieux monuments. Ces noms, lorsqu'ils existent, nous paraissent être la preuve d'une ancienne tradition, en même temps que l'expression d'un rapport réel entre le lieu et le personnage.

En raison de l'extrême brièveté du récit de Nennius, il est peu de sujets sur lesquels les opinions soient plus divergentes que sur les lieux qui furent le théâtre des batailles d'Arthur. Si on les prend dans l'ordre où elles sont mentionnées, la première fut livrée sur la rivière de Glem ou Glein, que les éditeurs des *Monumenta Historica Britannica* croient être une rivière du même nom, située dans le Northumberland. Mais cette rivière est un si petit ruisseau que l'on s'imagine difficilement qu'elle ait pu donner son nom à un événement d'une telle importance.

S'il faut aller si loin au nord, mieux vaudrait, nous semble-t-il, pénétrer jusqu'en Écosse et placer le théâtre de cette bataille à Wood-Castle, près de Lochmaben, dans le comté de Dumfries, où se trouve une enceinte circulaire dont le plan et les dimensions sont les mêmes que celles de la *Table-Ronde-d'Arthur*. Stratégiquement, c'est un endroit beaucoup plus favorable que la côte orientale du Northumberland ; malheureusement aucune autorité ne peut être invoquée à l'appui de cette conjecture.

Rien ne nous dit en quel endroit furent livrées les seconde, troisième et quatrième batailles; mais pour la cinquième, nous avons cette importante indication qu'elle fut livrée « *super aliud flumen quod vocatur Duglas quod est in regione Linuis* ou *Linnuis*, » d'après un autre manuscrit. Une note marginale mentionne Lindesay dans le comté de Lincoln, mais sans doute pour cette seule raison que les deux noms commencent par trois lettres semblables. Une rivière du nom de Douglas, qui passe à Wigan, dans le comté de Lancastre, a été considérée par plusieurs auteurs comme le lieu indiqué par Nennius. Nous avons visité avec soin cette localité et nous devons avouer qu'il serait difficile de trouver un endroit plus défavorable pour une grande bataille que les

bords de cette rivière. Rien n'indique, du reste, qu'elle en ait jamais été le théâtre. Si Arthur avait commis la faute de se laisser acculer en un tel endroit, avec la mer derrière lui pour toute retraite, il ne serait pas le général qui fit une campagne si heureuse contre les Saxons. Nous sommes plutôt porté à croire que *Linnuis* est une latinisation barbare du mot *Linn* qui, en gallois et en irlandais, signifie *mer* ou *lac*. S'il en est ainsi, *in regione Linnuis* peut vouloir dire *dans le pays des lacs*.

Le nom de la rivière n'est pas une difficulté insurmontable. Toutes les rivières qui passent aux environs de Penrith, le Lowther, l'Eamount et l'Eden, ont des noms qui leur ont évidemment été donnés par les Saxons; mais elles durent certainement avoir jadis des noms celtiques ; or, *Dubh* est un adjectif qui signifie *sombre* ou *noir*, et *Glas*, qui veut dire *vert* ou *gris*, est employé comme substantif pour désigner la *mer* en irlandais. Une telle épithète conviendrait admirablement au Lowther, et si l'on pouvait identifier cette rivière avec celle mentionnée par Nennius, toute difficulté aurait disparu. Nous donnons ces conjectures pour ce qu'elles valent, car aucune autorité ne confirme cette application du nom de Duglas au Lowther ou à l'Eden.

La sixième bataille fut livrée sur une rivière appelée *Bassas*. On a dit que ce mot signifiait le rocher de Bass, situé à l'entrée de la baie de Forth (Écosse) ; mais il est à peine besoin d'observer qu'un rocher n'est pas une rivière, outre qu'il est extrêmement peu probable qu'Arthur ait jamais vu les Lothians. Il y a dans le Derbyshire un endroit appelé Bass-Low, dans le voisinage duquel, nous le verrons bientôt, il y a tout lieu de croire qu'Arthur livra une ou plusieurs de ses batailles ; mais nous ne connaissons pas dans les environs de rivière de ce nom.

La septième fut livrée dans la forêt de Kelydon, « *in silva Calidonis, id est, Cat Coit Celidon,* » dit le texte. Le mot *Cat* indique évidemment une bataille; il se rencontre fréquemment avec ce sens. *Coit*, autant que les dictionnaires nous renseignent à ce sujet, signifie *bateau* et semble indiquer un combat naval. La *forêt calédonienne* est ce qui déterminera réellement la localité. On la considère généralement comme la forêt qui s'étendait de Penrith à Carlisle ; s'il en est ainsi, l'un de nos cercles de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Penrith pourrait marquer le théâtre de la septième bataille. Alors ce serait très-probablement le cercle de Salked ou peut-être celui qui est connu sous le nom de Grey-Yawds, près de Cumrew, à 13 ou 14 kilomètres au nord (1).

Le huitième combat fut engagé au château *[in castello]* de Guinnion ou Guin, nom qui par sa consonnance semble bien désigner une localité du pays de Galles, à moins que l'on ne prétende que ces appellations galloises n'aient été communes au pays tout entier avant que les Saxons eussent donné de nouveaux noms à la plupart des lieux. Dans ce cas, rien ne pourrait nous indiquer en quel endroit eut lieu cette bataille.

La neuvième fut livrée dans la ville de la Légion, *in urbe Legionis*. Ce doit être Chester ou Caerleon au sud du pays de Galles, mais plutôt cette dernière localité, car un manuscrit ajoute : « *Quæ Britannice Karlium dicitur*, » et un autre : « *Cairlin.* »

La dixième eut lieu sur les bords d'une rivière appelée Ribroit. Quoique différents manuscrits portent Tribruit, Trathreuroit et Trattreuroit, il est impossible de reconnaitre aucun de ces noms dans les noms actuels. L'expression *in littore* semble indiquer cependant une assez grande rivière.

La onzième bataille fut livrée « *sur un mont appelé Agned-Cathregonnon.* » D'autres manuscrits portent *Cathregomion, Cabregonnon, Catbregonnion,* et l'un d'eux ajoute : « *in Somersetshire quem nos Cathbregion appellamus.* » On ne connait aucun nom analogue dans le pays, mais comme nous le verrons prochainement, il y a cependant quelque raison de croire que ce lieu n'est autre que Stanton-Drew.

La douzième bataille fut celle du mont Badon. Nous en avons fixé précédemment le théâtre dans le voisinage immédiat d'Avebury.

Tout cela est assez confus, il faut l'avouer, et dépend en grande partie de certaines similitudes de noms qui ne sont pas toujours absolument

(1) Je n'ai pas vu moi-même ce cercle, quoique j'aie fait un long voyage dans ce but. On dit qu'il consiste en 88 pierres, dont une plus grande que les autres se tient en dehors du cercle, à une distance de cinq mètres environ, absolument comme *Long-Meg* relativement à ses *Filles*.

satisfaisantes. L'ensemble paraît cependant assez admissible; il donne à penser qu'Arthur commença à combattre dans le nord de l'Angleterre, probablement du temps d'Ambroise; qu'il s'achemina peu à peu vers le sud, et qu'après douze campagnes ou douze batailles, il remporta sa grande victoire du mont Badon qui lui valut la paix pour le reste de ses jours. Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune raison de croire que l'une ou l'autre des sept premières batailles, excepté peut-être la première, ne soit pas marquée par l'un des cercles du Cumberland. La suite montrera, du reste, quelle importance il faut attacher à de telles conjectures. En attendant, l'on peut s'en tenir à une hypothèse qui a du moins le mérite de rendre compte des faits connus; les arguments qu'il nous reste à produire diront quel est son degré de probabilité (1).

DERBYSHIRE.

Le groupe de monuments dont nous avons maintenant à nous occuper est peut-être plus intéressant qu'aucun de ceux que nous avons déjà décrits. Comme nous l'avons dit précédemment, à l'occasion des travaux de William et Thomas Bateman, la partie nord-ouest du comté de Derby est couverte de barrows. Aucun de ces tumulus ne semble aussi ancien que ceux qui ont été fouillés par Greenwell dans le Yorkshire et qui, pour la plupart, contiennent des objets d'un caractère si varié qu'ils défient toute classification; nous n'avons pas heureusement à nous en occuper ici. Le groupe dont nous entreprenons l'étude est, au contraire, parfaitement déterminé quant à la localité et peut-être aussi quant à l'âge.

Le principal monument de ce groupe est bien connu des archéologues sous le nom d'*Arbe* ou d'*Arbor-Low*. Il est situé à 14 kilomètres environ au sud-est de Buxton et, par une curieuse coïncidence, placé dans la même position qu'Avebury par rapport à la voie romaine, si bien que

(1) Pour ce qui concerne Arthur et ses prétendus hauts faits, voir le judicieux ouvrage de M. de la Borderie, *les Bretons insulaires et les Anglo-Saxons du V^e^ au VII^e^ siècle*, 1873, p. 67-86. *(Trad.)*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'on pourrait confondre ces deux localités l'une avec l'autre sur la carte officielle, si l'on ne tenait compte des objets voisins. Cependant Minning-Low, qui correspond à Silbury-Hill dans ce groupe, est situé à 6 kilomètres de distance, au lieu de se trouver à 1,600 mètres seulement, comme dans l'exemple du Wiltshire. En outre, Arbor-Low est entouré de plusieurs autres tumulus intéressants qui, sous différents noms, et au nombre de dix ou douze, couvrent un espace qui peut mesurer 8 kilomètres de longueur sur 3 ou 4 de largeur.

Arbor-Low consiste en une plate-forme circulaire de 50 mètres de diamètre, entourée d'abord d'un fossé de 5m40 de large au fond, puis d'un rempart de 5 mètres environ de haut et d'une étendue de 246 mètres.

Fig. 30. — Cercle d'Arbor-Low.

Ce qui frappe à première vue lorsque l'on jette les yeux sur le plan du monument (fig. 30), c'est sa ressemblance, pour la forme et les dimensions, avec la *Table-Ronde-d'Arthur*, de Penrith. La seule différence, c'est qu'ici la berme fait défaut; mais la forme du rempart et du fossé

est la même dans les deux cas, et les dimensions, à l'intérieur comme à l'extérieur, sont identiques. Il y a deux entrées en travers du fossé à Arbor-Low comme dans l'exemple du Cumberland ; il est vrai que dans ce dernier, il n'y en a plus qu'une de visible aujourd'hui, mais c'est que l'autre a été supprimée par la route. Pour tout le reste, les deux cercles sont identiques.

Le monument du Derbyshire possède cependant sur sa plate-forme intérieure un cercle qui dut se composer originairement de 30 ou 40 pierres ; mais toutes sont aujourd'hui renversées, excepté peut-être quelques-unes des plus petites qui, ayant une forme presque cubique, ont pu conserver leur position primitive. Au milieu de la plate-forme se trouvent aussi quelques pierres fort grandes qui sans doute firent partie d'un dolmen central.

Il y a encore à Arbor-Low une chose très-intéressante que l'on ne voit pas à Penrith, c'est un tumulus situé hors de l'enceinte. Ce tumulus a été fouillé par MM. Bateman, qui y ont trouvé un cist de forme assez irrégulière, dans lequel se trouvait entr'autres objets deux vases, l'un très-élégant, l'autre moins. Par eux-mêmes, ces objets ne sont pas suffisants pour déterminer l'âge du barrow, mais ils suffisent pour montrer qu'il n'est pas très-ancien.

Il faut remarquer aussi que sa position par rapport au cercle est exactement la même que celle de *Long-Meg* par rapport à ses *Filles*. Ne peut-on conclure de là que les pierres situées en dehors d'Avebury et que l'on a prises pour un commencement d'avenue marquent, elles aussi, les principaux lieux de sépulture ?

Fig. 31. — Vases et épingle en bronze trouvés à Arbor-Low

A 230 mètres environ d'Abor-Low, on voit un autre tumulus appelé *Gib-Hill* et large de 20 à 25 mètres. M. Thomas Bateman l'a soi-

gneusement exploré en 1848. Il l'avait transpercé dans tous les sens au niveau du sol, lorsque l'enlèvement des poutres qui supportaient ses galeries détermina la chute d'un des flancs du monticule et découvrit un cist très-rapproché du sommet. Les pierres qui le composaient s'étant

Fig. 32. — Coupe de Gib-Hill.

écroulées avec le flanc du tertre furent enlevées et le cist fut rétabli dans sa forme primitive dans le jardin de Lumberdale-House. Il consistait en quatre blocs de calcaire de 60 à 70 centimètres carrés, qui formaient les côtés d'une chambre que recouvrait un autre bloc de quatre pieds carrés. La pierre supérieure n'était pas située à plus de 45 cent. au-dessous du gazon. Par suite de la chute soudaine du monument, un très-joli vase fut brisé, et ses fragments se mêlèrent aux ossements brûlés qu'il contenait. Quoiqu'on l'ait restauré, on n'en a pas publié le dessin. Les seuls autres objets trouvés dans ce tumulus furent « une hache polie en basalte, un dard ou pointe de javeline, un silex et une petite fibule en fer, enrichie de pierres précieuses. »

Gib-Hill est le premier dolmen de ce genre qui ait été rencontré en Angleterre, et à ce titre, il nous intéresse tout spécialement; mais plus intéressant encore est le monument de *Minning-Low*, comme exemple de ce mode de construction que nous avons indiqué précédemment comme très-usité dans l'Aveyron (*ante*, fig. 8) et que nous rencontrerons fréquemment dans la suite. Lorsqu'il attira pour la première fois l'attention des archéologues, en 1786, Minning-Low consistait, paraît-il, en un cône tronqué, dont la base mesurait environ 90 mètres de diamètre et la plate-forme supérieure 24 mètres; sa hauteur n'a pu être déterminée. Comme il était alors couvert d'arbres, et par suite difficile à mesurer, les dimensions qui précèdent doivent être considérées seulement comme

approximatives. La ruine du monument est aujourd'hui si complète qu'il est impossible de les vérifier. Au sommet de la plate-forme se

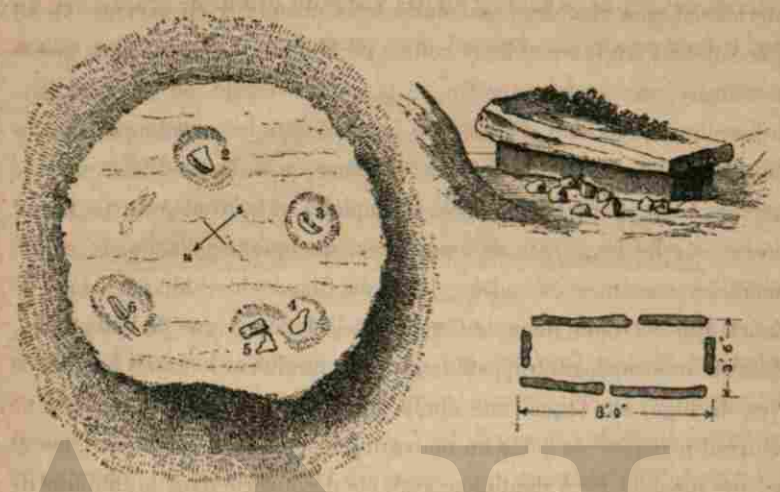


Fig. 33. — Sommet de Minning-Low en 1786.

trouvaient, en 1786, cinq petites chambres ou cists pouvant contenir chacune un corps. Autant qu'il est permis d'en juger par les figures et les descriptions de Douglas, la pierre supérieure de chaque cist

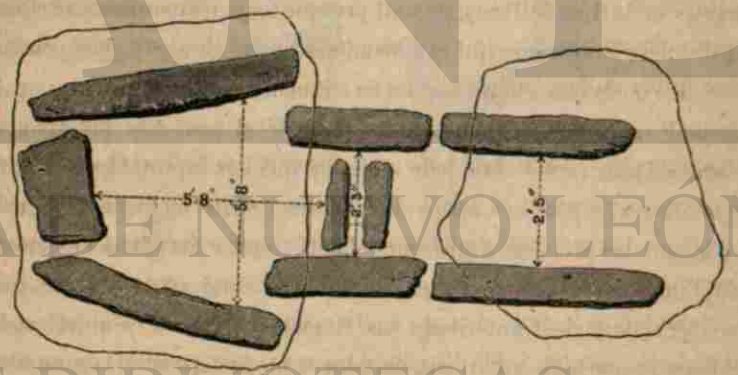


Fig. 34. — Plan des chambres de Minning-Low.

était à fleur de terre ou peut-être à quelques pouces au-dessous de la surface du sol, comme à Gib-Hill, ce qui est moins probable, car si elle n'avait pas été exposée à la vue, on ne fût pas allé la chercher en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

une telle situation. Plus bas, on ne dit pas à quelle profondeur, mais peut-être au niveau du sol environnant, M. Bateman trouva du côté méridional une chambre, ou plutôt trois chambres en pierres. Il dit à ce sujet : « Au sommet de la colline de Minning-Low sont deux larges cromlechs présentant exactement la même forme de construction, aujourd'hui qu'ils sont dégagés de la terre qui les enveloppait, que le monument bien connu de Kit's-Cotty-House, près de Maidstone, dans le pays de Kent. Dans la *cella* près de laquelle se trouvait le corps furent découverts les fragments de cinq urnes, quelques os d'animaux et six monnaies romaines en cuivre, l'une de Claude-le-Gothique, deux de Constantin-le-Grand, deux de Constantin-le-Jeune et une de Valentinien. Il existe une analogie frappante entre ce tumulus et le grand barrow de New-Grange, sur lequel une étude plus complète de Minning-Low ne pourrait manquer de jeter un nouveau jour (1). » M. Bateman ignorait qu'une monnaie de Valentinien avait été découverte dans le tumulus de New-Grange, ce qui est un trait de ressemblance de plus.

Le fait de la découverte de ces monnaies fixe bien une date au-delà de laquelle il n'est pas possible de reporter l'origine de ce tumulus, mais il ne détermine pas absolument son âge. Les monnaies trouvées dans les barrows de la Grande-Bretagne sont presque toujours marquées à l'effigie des derniers Empereurs qui commandèrent dans ce pays; elles peuvent avoir été conservées et être restées en circulation un certain temps après que tout rapport avec Rome eût cessé, et c'est peut-être précisément à cause de leur rareté et de leur antiquité qu'elles furent déposées dans les tombeaux, à côté des restes des défunts. Nulle monnaie d'Auguste ni d'aucun des premiers Empereurs n'a été trouvée pas plus à l'extérieur qu'à l'intérieur de ces grossiers tumulus, ce qui n'eût pu manquer d'arriver s'ils étaient antérieurs aux Romains. Quant à celui que nous étudions en ce moment, il est certainement postérieur à la première moitié du IVe siècle; mais sa date précise reste à déterminer.

Quoi qu'il en soit, s'il est vrai, comme le dit M. Bateman, que ce monument soit le pendant de celui de Kit's-Cotty-House, — et tous

(1) *Dix Années de Fouilles*, p. 82.

ceux qui ont vu l'un et l'autre seront disposés à le croire, — c'est une nouvelle preuve que ce dernier est vraiment le tombeau de Catigren. La seule différence frappante qui existe entre eux, c'est que l'un est un dolmen apparent, tandis que l'autre est enseveli dans un tumulus. D'après les idées adoptées dans ce livre, idées appuyées sur l'expérience, il faudrait en conclure que celui du pays de Kent est le plus moderne des deux. Mais nous n'avons pas à résoudre ici cette question; il nous suffit de montrer que l'un et l'autre sont postérieurs à l'époque romaine et qu'ils ne peuvent différer beaucoup par l'âge.

A ce groupe peut se rattacher, quoi qu'il soit d'un caractère différent, le barrow de *Benty-Grange*, situé à 1,600 mètres environ d'Arbor-Low. On n'y a trouvé qu'un seul corps, dont il ne restait d'autre trace que les

Fig. 35. — Fragment de vase à boire trouvé à Benty-Grange.

Fig. 36. — Fragment de casque de Benty-Grange.

cheveux (1). Il devait se trouver à environ 60 centimètres sous terre. Le premier objet que l'on y découvrit fut un vase à boire en cuir, orné

(1) La disparition complète d'un corps qui fut incontestablement celui d'un chef saxon doit nous rendre prudents, lorsqu'il s'agit de déterminer l'âge de corps relativement bien conservés que l'on trouve ailleurs.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'étoiles et de croix en argent (fig. 35). Il y avait aussi deux émaux circulaires, avec des ornements consistant en dessins entrelacés, comme il s'en trouve dans les plus anciens manuscrits anglo-saxons ou irlandais du VI^e^ ou du VII^e^ siècle, ou peut-être antérieurs. On en retira aussi un casque formé de barres de fer, avec des ornements en bronze et en argent et surmonté d'un objet que M. Bateman nous assure être l'image parfaitement reconnaissable d'un porc. Il cite à ce sujet plusieurs passages de Béowulf, où cet animal est mentionné comme figurant à titre d'ornement sur le casque ou la cuirasse de ses héros. Béowulf vivait probablement au V^e^ siècle, et sans doute il décrit le costume des guerriers de son temps; or rien ne répond mieux à sa description que le contenu de ce tombeau.

Dans le tumulus de *Kenslow*, entre Minning-Low et Arbor-Low, l'on avait découvert quelques objets en pierre et en os; mais à la suite de nouvelles fouilles, M. S. Bateman trouva quelques portions d'un squelette parfaitement en place, avec un joli petit poignard en bronze, et un peu plus haut, un couteau en fer de la forme et de la grandeur de ceux que les Anglo-Saxons avaient l'habitude de déposer dans leurs tombes. Evidemment, pour expliquer ces faits, on aura recours à la théorie des inhumations successives; mais il n'en paraît pas moins probable que tous ces dépôts appartiennent à une même époque. C'est une nouvelle preuve que le système danois n'est vraiment pas applicable à la classe de monuments que nous étudions.

A Stanton-Moor *(Lande-de-Stanton)*, à six kilomètres à l'est de Kenslow et à huit kilomètres environ d'Arbor-Low et de Minning-Low, se voient plusieurs monuments qui, bien que plus petits, semblent appartenir au même âge que ceux qui précèdent. Ils paraissent avoir été négligés par les deux MM. Bateman, mais une description très-détaillée en a été donnée par M. Rooke, dans le sixième volume de l'*Archæologia*, en 1780. L'un d'eux, appelé les *Neuf-Dames* (Nine-Ladies) a déjà été décrit (*ante*, p. 56); mais à l'ouest, à une distance de 30 mètres, se dresse ou plutôt se dressait une pierre connue sous le nom de *Pierre-du-Roi* (King-Stone), disposition qui indique une certaine ressemblance avec le

cercle de Salked. A 800 mètres plus à l'ouest, du côté d'Arbor-Low, se voit un autre groupe de neuf pierres dont les plus grandes mesurent à peu près cinq mètres; à 20 mètres au sud de celles-ci sont deux pierres de plus petites dimensions; enfin, à 180 mètres au-delà se trouve une enceinte de forme ovale dont le grand axe mesure 73 mètres et le petit 47 seulement. Elle comprend ce que M. Rooke appelle un double fossé, un rempart à l'intérieur du fossé aussi bien qu'à l'extérieur; en réalité, elle rappelle en petit la forme d'Arbor-Low et de la *Table-Ronde-d'Arthur*. Du côté oriental de la lande étaient trois grandes pierres isolées qui, du temps de Rooke, portaient dans le pays le nom de *Cat-Stones*, ce qui est évidemment une allusion à un combat livré dans l'endroit; mais aucune tradition locale ne nous dit ni quand, ni par qui fut livré ce combat.

Tous ces monuments et beaucoup d'autres, qu'il serait inutile et fastidieux de décrire, sont compris dans un même cercle d'un rayon de cinq kilomètres, dont le centre serait à moitié chemin entre Benty-Grange et Stanton-Moor. Il serait peut-être téméraire d'affirmer qu'ils sont tous contemporains; mais il existe entre eux un tel air de parenté qu'ils ne peuvent différer beaucoup par l'âge, pas plus que par la destination. L'on doit encore reconnaître qu'ils ne sont ni les tombeaux ni les temples des habitants des landes sur lesquelles ils se trouvent. Ce pays est tellement aride et sauvage que, pas plus que les plaines du Wiltshire, il ne pourrait nourrir une population considérable, s'il était réduit à ses propres ressources. Des étrangers seuls ont pu élever ces monuments; autrement, l'on ne comprendrait pas que les régions les plus pauvres et les moins peuplées de l'Angleterre soient celles qui en possèdent le plus; mais quels furent ces étrangers? C'est la question qu'ont à résoudre les archéologues.

Quelle que soit la solution à laquelle on arrive sur ce point, l'on doit au moins reconnaître, nous semble-t-il, que la *Table-d'Arthur* à Penrith, Arbor-Low et Avebury sont des monuments du même âge et qu'ils eurent une même destination. Le premier est un simple monument en terre qui a une forme et des dimensions bien déterminées; le second a la même

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

forme et les mêmes dimensions, plus un cercle de pierres et un dolmen au centre ; le troisième a tous les attributs des deux autres, mais il est plus grand et possède deux cercles à l'intérieur. Quant au plan général, il est tellement le même chez tous les trois, que l'origine de l'un doit être aussi l'origine des autres. Si donc l'un des trois est contemporain d'Arthur, il doit en être de même des deux autres ; au contraire, s'il pouvait être prouvé que l'un remonte à une autre époque, il serait difficile de maintenir que les deux autres appartiennent au temps d'Arthur. Quant aux cercles de Cumrew, de Salked et de Mayborough, ils présentent avec ceux-ci tant de points de ressemblance qu'ils ne peuvent guère être classés avec d'autres, quoique cependant il n'y ait pas les mêmes raisons pour justifier ce rapprochement. L'avenue de pierres de Shap est aussi très-probablement le pendant de celle de Kennet ; mais la destruction du cercle de Brackenbyr et la connaissance fort limitée que l'on en possède ne nous permettent pas de rien dire de précis à ce sujet.

Si l'on peut considérer Gib-Hill comme l'analogue de Silbury-Hill, sa position peut jeter quelque jour sur le mystère qui se rattache à ce dernier. Dans ces deux monuments, les distances relatives des pierres secondaires aux pierres principales sont à peu près proportionnelles au diamètre des cercles, et dans l'un et dans l'autre cas, elles présentent cette particularité qu'aucune sépulture n'a été trouvée à leur base. Sous ce rapport, l'*Institut archéologique* est arrivé exactement au même résultat en 1849 que précédemment les deux Bateman. Après avoir transpercé en divers sens la base de Gib-Hill, l'on allait se retirer en désespoir de cause lorsqu'un accident vint révéler la présence d'une tombe au-dessus de la tête des travailleurs, à 45 centimètres de la surface du tumulus. Les archéologues ne furent pas aussi heureux à Silbury ; mais s'il faut en juger par ce que nous savons de Gib-Hill et surtout de Minning-Low, l'on peut s'attendre à trouver les tombes vers le sommet, autour du plateau, probablement au nombre de six ou de sept, et à quelques pieds de la surface. On n'a rien découvert au centre de la plate-forme de Minning-Low, contrairement à ce qui est arrivé dans le petit

tumulus de Gib-Hill ; cela nous explique l'insuccès du duc de Northumberland lorsqu'il explora la colline en 1776. On s'est beaucoup moqué du pauvre Stukeley, au sujet du fragment de mors d'apparence très-moderne qu'il trouva au sommet de la colline (1) ; cependant c'est là à peu près tout ce qu'il y a trouvé. Une belle épée en fer est le seul objet qui ait été découvert dans le cist qui domine le tumulus de Minning-Low ; mais il n'y a pas de raison pour que l'on n'y trouve pas de mors, car l'on sait que les chevaux étaient fréquemment enterrés avec les guerriers qu'ils avaient portés dans le combat.

Si l'on excepte la Cornouailles, les cercles de *Stanton-Drew* forment en Angleterre le seul groupe dont il nous reste à trouver l'origine et la destination ; or, nous ne voyons aucune raison de les séparer à ce point de vue de ceux qui précèdent. Ils ont avec eux tant de rapports qu'il semble difficile de leur attribuer un âge à part et surtout une destination différente. Comme eux, ils doivent marquer l'emplacement d'un champ de bataille. Ce ne sont ni des tombeaux de famille ou de princes, ni des cimetières locaux, et il est à peine besoin d'ajouter que ce ne sont point des temples.

La gravure ci-contre fera comprendre leur disposition. Le groupe consiste en trois cercles. L'un d'eux, légèrement oblong, mesure 113 mètres dans un sens et 103 dans l'autre ; les deux autres ont 39 et 29 mètres de large. Un dolmen est situé près de l'église, à une distance de 144 mètres de l'un des cercles (2). Aux deux cercles principaux se rattachent de courtes avenues qui semblent se diriger en ligne droite

(1) V. fig. 18. — « En 1723, les ouvriers retirèrent le corps d'un roi de grande taille qui était enfoui au milieu, très-peu au-dessous de la surface ; les os étaient comme pourris. Six semaines plus tard, ils me présentèrent un objet très-curieux qu'ils appelaient une chaîne de fer : c'était le mors qui avait été enfoui avec le monarque. Il y avait là encore des cornes de cerf et un couteau en fer avec un manche en os ; le tout en très-mauvais état. » — Stukeley, *Stonehenge et Avebury*, p. 41.

(2) Rien ne peut donner une idée de l'effronterie avec laquelle Stukeley inséra des avenues courbes entre ces différents cercles, de façon à figurer un serpent. Rien de tel n'existe aujourd'hui ni n'existait en 1826, lorsque M. Croker fit le dessin que nous reproduisons ici.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

vers deux pierres très-rapprochées l'une de l'autre et situées l'une à une distance de 90 mètres du grand cercle, l'autre à une distance de 30 mètres

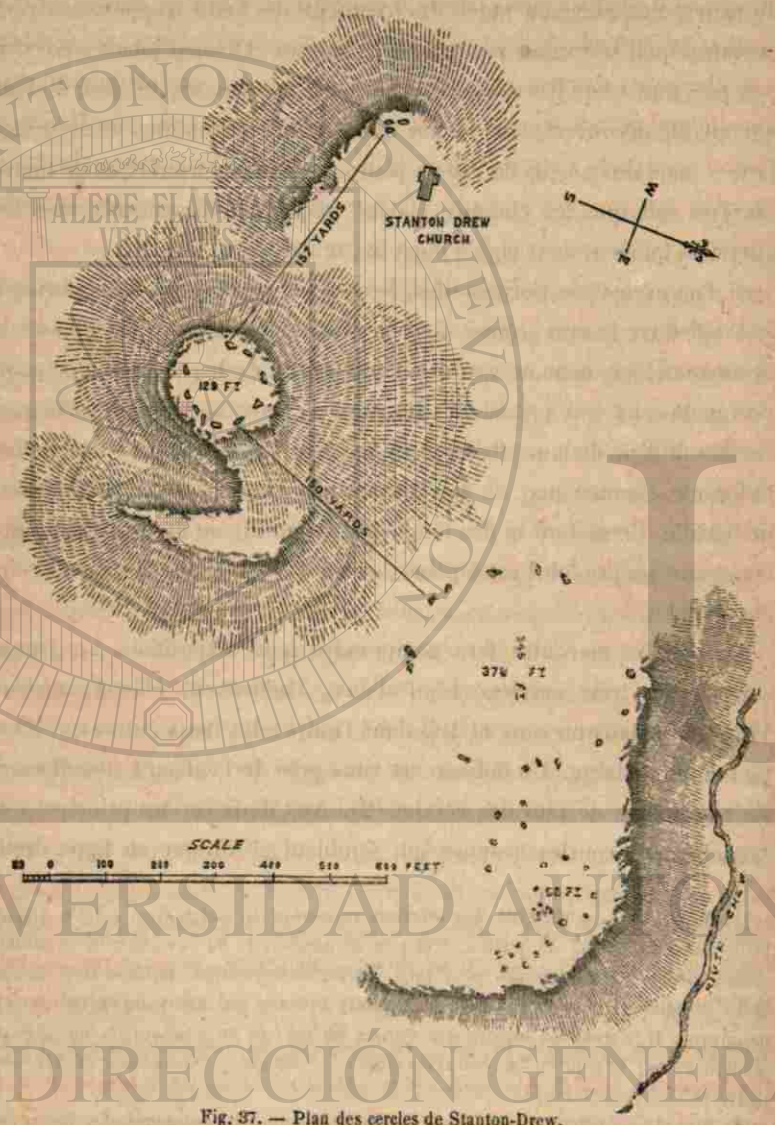


Fig. 37. — Plan des cercles de Stanton-Drew.

environ du petit, c'est-à-dire à des distances proportionnées à leur diamètre. Il y a aussi sur le bord de la route, mais au-delà des limites de

notre plan, une très-grande pierre appelée la *Pierre-du-Roi* (King-Stone). On peut la considérer comme représentant, avec celles vers lesquelles se dirigent les avenues, soit l'enceinte ovale qui se voit à 54 mètres de l'un des cercles d'Avebury, soit l'énorme bloc de Salked, appelé Long-Meg, soit encore les deux pierres que l'on a considérées comme le commencement de l'avenue de Beckhampton, soit enfin le *Talon-du-Moine* de Stonehenge ou la *Pierre-du-Roi* de Stanton-Moor. Tous ces cercles sont, en effet, accompagnés de pierres levées qui se voient à quelque distance,

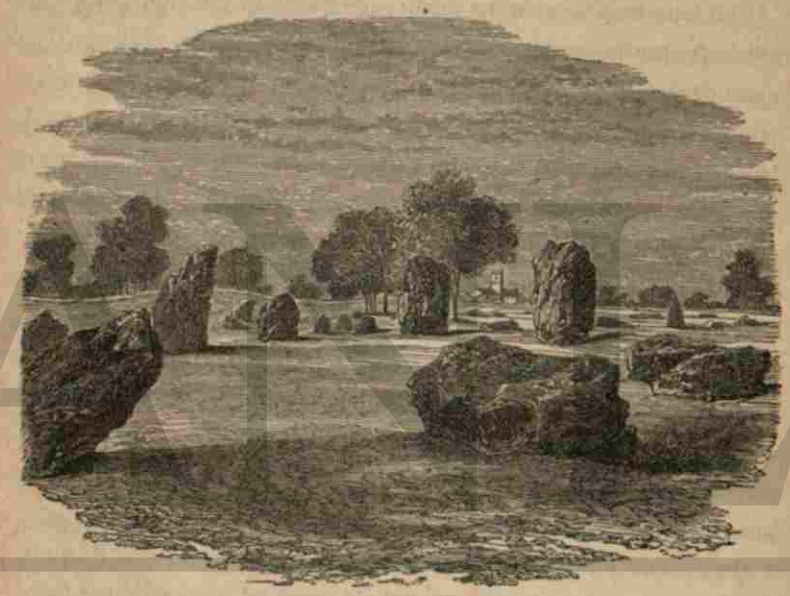


Fig. 38. — Vue des cercles de Stanton-Drew.

C'est à leurs pieds plutôt que dans les cercles eux-mêmes qu'il faudrait chercher selon nous les sépultures principales; mais c'est là une question que la pioche, et la pioche seule, peut résoudre. Ajoutons qu'au plus petit des deux cercles de Stanton-Drew se rapporte également un monceau de pierres qui représente probablement un dolmen ruiné et peut indiquer un lieu de sépulture, absolument comme le tumulus d'Arbor-Low, qui lui correspond pour la position.

La seule tradition qui ait rapport au monument de Stanton-Drew est

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

celle qui concerne Keyna, jeune et pieuse vierge qui vécut au Ve siècle. Keyna paraît avoir été la fille d'un prince gallois ; elle obtint du roi du pays la cession du terrain sur lequel est aujourd'hui construit le village de Keynsham. Informée que ce terrain était infesté de serpents appartenant aux espèces les plus redoutables, elle accepta néanmoins le présent et, par ses prières, convertit les serpents en ces pierres que l'on voit maintenant en ce lieu : du moins Stukeley et Bathurst nous l'affirment.

Une telle tradition n'a de valeur que parce qu'elle indique la date attribuée par le peuple à ce monument; c'est du Ve siècle qu'il est question dans cette légende; mais nous serions porté à fixer une date plus rapprochée encore au moins de cinquante ou même de cent ans. La légende en question n'est pas du reste un document très-sûr; l'on sait, en effet, que non seulement en Irlande, mais en France et fréquemment aussi en Angleterre, les anciennes luttes des premiers missionnaires chrétiens sont représentées comme des victoires sur les serpents ou les adorateurs des serpents. Sainte Hilda, par exemple, signala à Whitby l'établissement du christianisme au VIIe siècle, en transformant les serpents du Yorkshire en ces ammonites qui sont si communes dans la contrée et qui, aux yeux des paysans, rappellent beaucoup mieux des serpents pétrifiés que les pierres en lesquelles sainte Keyna métamorphosa ses dangereux ennemis.

Quelle que puisse être la valeur de ces traditions, il est du moins certain que pas une de celles qui ont été citées ne représente ces monuments comme ayant été érigés avant l'époque romaine; elles les font remonter communément à cette période de transition où le christianisme lutta avec le paganisme expirant. Quoique le peuple aime assez en général les fables relatives aux géants et aux demi-dieux, et tout ce qui le reporte aux temps préhistoriques, il n'a pas cédé à cet attrait, en ce qui concerne les monuments mégalithiques; il n'est pas une tradition, croyons-nous, qui fasse remonter un cercle de pierres à la période préromaine.

S'il est vrai que la plupart de ces groupes de cercles appartiennent

aux temps d'Arthur, il n'est pas difficile d'assigner à celui de Stanton-Drew sa véritable place dans la série de ses batailles. La neuvième, avons-nous dit, fut livrée à Caerleon, sur l'Usk, ce qui semble indiquer qu'Arthur, à un certain point de sa carrière, fut réduit à passer dans le sud du pays de Galles; mais, dans cette hypothèse, son retour est facile à tracer. La dixième bataille fut livrée sur le bord de quelque grande rivière, probablement de la Saverne, quoique le nom donné dans le texte ne confirme aucunement cette supposition. La onzième bataille eut lieu « sur un mont appelé Agned, dans le comté de Somerset (1), » ce qui, à part le nom, convient d'autant mieux à Stanton-Drew que cette localité est située tout-à-fait dans la direction du mont Badon, où fut livrée et gagnée la douzième bataille.

Le nom, il est vrai, est ici comme partout une difficulté. Mais Stanton, qui vient sans doute de Stone Town (*ville de pierres*), est simplement une épithète appliquée à ces groupes par les Saxons, à une époque postérieure à celle dont nous parlons, alors que déjà l'on avait perdu le souvenir de leur destination, ce qui se conçoit parfaitement d'une race nouvelle parlant un autre langage que celle qui les avait construits. A moins d'admettre, en effet, que Stonehenge, Stanton-Drew, les cercles de Stanton-Moor, les pierres de Stennis et d'autres aient été érigés par les Saxons eux-mêmes, l'on est obligé de reconnaître qu'ils portèrent primitivement des noms celtiques; or, ces noms sont sans doute ceux qu'emploie Nennius; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils diffèrent des noms actuels.

L'expression *in monte* confirme singulièrement notre conjecture; car l'un des traits les plus saillants de la localité est précisément la colline de Maes-Knoll, (2) qui domine complètement Stanton-Drew. Nul endroit dans le pays n'était plus favorable que celui-ci pour une bataille.

(1) *In monte quod dicitur Agned in Somersetshire.*

(2) Quel peut être le sens du mot *Maes?* Il est étrange que le Maes-How des Orcades occupe précisément la même position par rapport aux pierres levées de Stennis que Maes-Knoll par rapport au groupe de cercles. Mais je ne connais pas d'autre exemple de l'emploi du même mot.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Si l'hypothèse que tous ces grands cercles appartiennent aux temps d'Arthur avait pour tout fondement les raisons qui précèdent, l'on pourrait la considérer comme probable et non comme certaine. Mais nous espérons que son extrême vraisemblance ressortira de plus en plus, à mesure que nous avancerons dans la question. Il est malheureusement à craindre que dans l'état où en sont actuellement les esprits à cet égard les preuves les plus convaincantes soient inutiles et qu'on ne tienne compte ni de l'expérience ni des autorités; toutefois, un jour viendra où les arguments seront examinés avec un sincère désir d'arriver à la vérité, et alors la lumière ne pourra manquer de se faire.

En attendant, il peut être à propos d'observer, avant d'aller plus loin, que ce genre de cercles est particulier à l'Angleterre. Il n'en existe ni en France ni en Algérie. Ceux de Scandinavie sont tous très-différents, de même que ceux d'Irlande. Le seul cercle de ce genre qui existe hors d'Angleterre est celui de Stennis ou plutôt de Brogar (Orcades), que nous décrirons plus loin en détails. L'on a là, en effet, un grand cercle de 100 mètres de large avec un fossé (mais sans rempart), un petit cercle de 30 mètres inscrit dans le premier, un dolmen en ruines au centre et, comme à Stanton-Drew, un tertre élevé, le Maes-How, qui domine le tout. Le groupe de Stennis a également des pierres détachées, quoiqu'il n'ait pas d'avenues rudimentaires, et, pour l'ensemble, il se rapproche considérablement du groupe précédent. Au contraire, ceux de Cornouailles et d'ailleurs sont petits et irréguliers, et ils n'ont aucunement la forme imposante de ceux que nous avons attribués à l'époque d'Arthur.

Les arguments qui précèdent doivent suffire du moins pour établir que nos grands cercles ont été construits depuis le départ des Romains; or, ce point admis, la discussion se trouve resserrée dans des limites plus étroites : ou bien ils furent élevés par des Bretons quelque peu civilisés au contact des Romains, mais n'ayant pas encore déposé toutes leurs habitudes païennes, ou bien ils sont l'œuvre des Saxons ou des Danois. On comprendra mieux la valeur de cette dernière supposition lorsque nous aurons examiné les monuments mégalithiques de la Scandinavie et de la Frise, contrées d'où venaient ces hommes du nord qui

envahirent nos rivages; on saura alors qu'ils élevèrent chez eux des dolmens pour y enterrer leurs morts, des menhirs et des cercles pour marquer des champs de bataille; or, ce qu'ils firent dans leur propre pays, ils purent le faire ici. La question est de savoir cependant s'ils érigèrent ces grands cercles de 100 mètres de largeur, monuments uniques dans leur genre, constituant une classe à part et si semblables entre eux que, si l'on excepte peut-être le groupe des Orcades, ils doivent être l'œuvre d'un même peuple et probablement aussi d'un même âge. S'ils ne marquent pas réellement les lieux qui furent le théâtre des batailles auxquelles nous avons tenté de les rapporter, ils ne peuvent avoir une date ni surtout une destination fort différente.

PETITS CERCLES.

Il serait inutile d'essayer d'énumérer tous les petits cercles qui existent en diverses parties de l'Angleterre; mais il en est deux ou trois qui sont curieux par eux-mêmes et qui peuvent jeter quelque jour sur ceux dont il a jusqu'ici été question. Le premier que nous ayons à mentionner est situé dans la forêt d'Englewood, près de *Rose-Hill*, et dès lors à peu près à égale distance de Cumrew, de Salked et de Carlisle. Par sa position et probablement aussi par son âge, il se rapporte donc au groupe du Cumberland, précédemment décrit. Constitué par une plate-forme élevée de 3m60 seulement, il mérite à peine le nom de tumulus. Il est de forme circulaire et mesure 19 mètres de diamètre. Sur la plate-forme se trouvent, ou du moins se trouvaient en 1787, trois trilithes ou groupes de deux grandes pierres rapprochées l'une de l'autre, comme celles qui constituent le cercle intérieur de Stonehenge. M. Rooke fit creuser au pied de l'une d'elles, avec l'intention de voir à quelle profondeur elle pénétrait dans le sol; mais il ne fut pas peu étonné d'y trouver un cist formé de six pierres parfaitement taillées, mais dont chacune ne mesurait guère que 60 centimètres carrés. Un cist semblable fut découvert au pied du groupe opposé; mais il était un peu plus grand, ayant 85 centimètres de longueur sur 65 de largeur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Enfin, un troisième fut trouvé en face du trilithe central et vers le milieu du cercle; il était également formé de pierres taillées et régulièrement disposées. Dans tous les trois, l'on rencontra des ossements humains, des fragments de crânes, des dents, etc., mais aucun autre objet, ni ornement d'aucune sorte, si ce n'est un fragment de métal avec ce que l'on crut être des parcelles d'or (1). Cet objet a été soumis à la *Société*

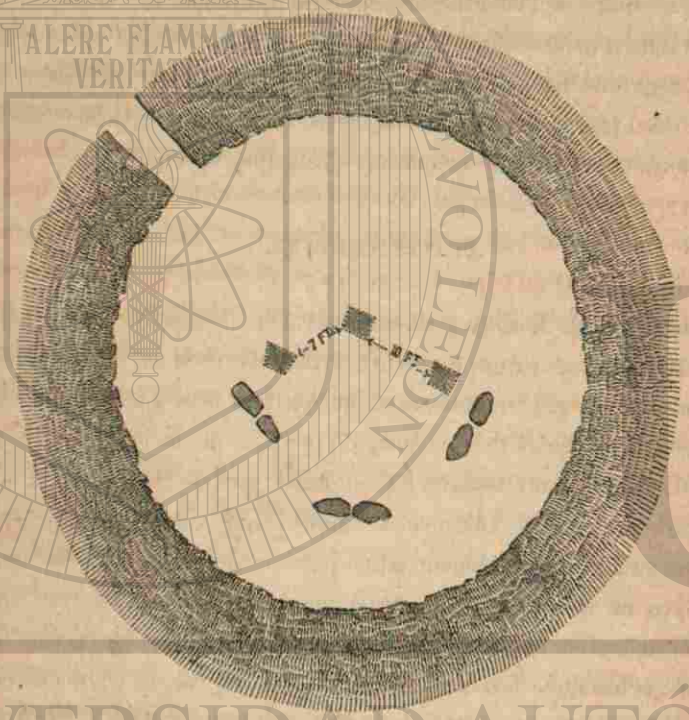


Fig. 39. — Tumulus de Rose-Hill.

des Antiquaires, mais on ignore quel a été le résultat de l'examen (2). A en juger par le plan, il eût dû y avoir primitivement six sépultures, absolument comme à Minning-Low, qui n'en diffère que par l'absence des trilithes; mais M. Rooke fut tellement embarrassé de trouver des druides enterrés à six pieds sous le sol de leur propre temple, qu'il ne

(1) *Archæologia*, X, pl. XI, p. 106.
(2) Ce pouvait être un simple fragment de pyrite de fer.

poursuivit pas plus loin ses recherches. Si le tertre existe encore, il serait très-intéressant de savoir s'il ne contient point d'autres cists ou s'il n'y a point d'autres sépultures au-dessous des premières, comme dans l'exemple du Derbyshire. L'on pourrait aussi y trouver des monnaies, ce qui fixerait sa date; en attendant, sa forme en cône tronqué et la disposition de ses tombeaux et de ses trilithes montrent suffisamment qu'il fut contemporain ou presque contemporain de Minning-Low et de Stonehenge.

Dans le même travail où il décrit le monument de Rose-Hill, M. Rooke nous parle d'une excavation qui fut faite en un lieu appelé *Aspatria* et situé un peu plus à l'ouest, près de Saint-Bees. Il y avait là un barrow qui mesurait 28 mètres de diamètre; or, à près d'un mètre au-dessous de la surface primitive du sol, l'on découvrit un cist dans lequel reposaient les restes d'un homme de taille gigantesque. Le squelette mesurait 2m10 de la tête au talon. Les os des pieds étaient presque entièrement décomposés. A côté, près de l'omoplate, était une épée en fer de 1m20 de longueur avec une poignée magnifiquement ornée de fleurs d'argent incrustées. On trouva aussi une fibule ou boucle en or, avec des fragments d'un bouclier et d'une hache d'armes. L'un des objets les plus curieux que l'on y découvrit fut un mors d'un aspect si moderne que personne ne serait surpris de le voir figurer aujourd'hui à un étalage quelconque. Son principal intérêt réside dans sa ressemblance avec celui que Stukeley découvrit à Silbury-Hill (fig. 18). Seulement Stukeley avait nettoyé et poli soigneusement le sien, tandis que M. Rooke n'a rien ôté au sien de la rouille qui le recouvrait, de sorte qu'ils paraissent à première vue bien plus différents qu'ils ne le sont en réalité. Or, le fait de la découverte de l'un dans un tombeau incontestablement ancien permet d'attribuer, sans trop de témérité, le même âge à l'autre. Par sa forme, celui de Stukeley semble le plus ancien; mais il n'existe point pour les objets de cette sorte d'échelle chronométrique en laquelle on puisse avoir confiance.

Fig. 40. — Mors découvert à Aspatria.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Tous ces objets tendent à faire considérer cette tombe comme très-moderne; mais à la surface des pierres qui forment le cist sont gravées des figures qui nous intéressent tout spécialement à titre de termes de comparaison avec les gravures irlandaises et danoises que nous rencontrerons plus loin. Elles ne sont pas dessinées d'une façon très-artistique et sont encore plus mal gravées; mais il est aisé d'y reconnaître la croix

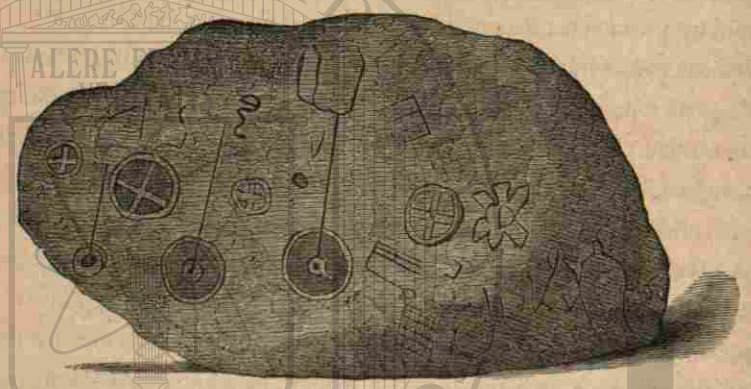


Fig. 41. — Pierre latérale du cist d'Aspatria.

inscrite dans le cercle. On y voit encore des cercles concentriques avec un point au milieu, des lignes droites qui partent de ce point et d'autres figures qui ont été trouvées sur des rochers ou ailleurs et auxquelles les archéologues ont été portés jusqu'ici à attribuer une très-haute antiquité mais que cette découverte rapprocherait jusqu'au temps des Vikings dont il sera question plus loin.

Fig. 42. — Mule-Hill, vue des cists.

Le cercle de cists de *Mule-Hill,* dans l'ile de Man, nous intéresse pour un autre motif; car, tous ces tombeaux ont malheureusement été

violés et pillés avant qu'aucun archéologue en ait eu connaissance, de sorte que l'on ignore absolument leur date. Tout leur intérêt réside dans leur disposition qui est celle d'un cercle composé de huit cists, plus, paraît-il, quelques autres monuments du même genre placés à angles droits à certains intervalles. Il est évident à première vue que ces cists

Fig. 43. — Cercle de cists de Mule-Hill, île de Man.

ont dû jadis être recouverts de terre. Ce ne sont pas, en effet, des dolmens; ils ne pourraient se tenir debout par eux-mêmes. Enfoncés dans la terre, ils durent former un tertre circulaire de 13m 50 de diamètre à l'intérieur et de 19m 50 à l'extérieur. Une telle disposition tendrait à faire croire que le remblai circulaire d'Avebury et de plusieurs autres localités aurait été un lieu d'inhumation. A part le cas du cercle de Marden (p. 94),

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nous ne connaissons, il est vrai, aucun exemple de cadavres découverts en Angleterre au-dessous de ces remparts; mais c'est peut-être qu'on ne les y a pas cherchés. Il ne faut pas oublier, en effet, que rien n'est unique dans ces sortes de choses; il ne semble pas qu'il y ait là de fait isolé, d'exception; ce qui s'est présenté une fois s'est présenté fréquemment; l'on s'en convainct de plus en plus, à mesure que les découvertes se multiplient.

Il est une autre circonstance qui mérite d'être mentionnée. Ce cercle présente deux ouvertures opposées l'une à l'autre comme à Arbor-Low et à Penrith. On ne doit pas, il est vrai, attacher trop d'importance à cette particularité, car elle peut tenir tout simplement à la disparition des cists; cependant il y a là pour le moins une curieuse coïncidence; or, s'il était permis de restaurer ce monument comme nous l'indiquerons tout-à-l'heure et que cette restauration fût vraiment fondée, on aurait l'explication du mystère qui environne encore Avebury et d'autres monuments semblables. Mais ce n'est là qu'une conjecture et, si vraisemblable qu'elle soit, nous ne pouvons obliger personne à l'accepter.

Le cercle, ou plutôt les cercles de *Burn-Moor*, près de Wast-Water, dans le Cumberland, sont décrits par M. Williams comme consistant en un cercle de 30 mètres de largeur et formé de 44 pierres, au-delà duquel se trouve à une distance de 7m 50 un cercle extérieur composé de 14 grandes pierres. A l'intérieur du premier se trouvent cinq cairns : l'un d'eux, situé en côté et près du cercle, a 7m 50 de large et il est contenu dans une sorte d'enceinte carrée. Les quatre autres ont presque la même étendue; ils sont irrégulièrement placés et entourés de 14 pierres, comme le cercle lui-même. On a trouvé dans chacun d'eux une chambre grossière formée de cinq pierres et contenant des restes d'ossements brûlés, des cornes de cerfs et d'autres animaux.

Une enceinte carrée toute semblable existe sur l'un des côtés d'un cercle bien connu et de même dimension, situé près de Keswick. Il n'y a là aujourd'hui, il est vrai, aucune trace de cairn; mais il a pu disparaître comme ceux de Salked; peut-être encore a-t-on négligé ce revêtement extérieur après l'inhumation; dans tous les cas, il semble

certain qu'un corps a jadis été déposé en ce lieu. Nous trouverons plus loin d'autres exemples de cercles incontestablement funéraires. Il était bon en attendant d'en indiquer un qui, certainement, ne fut ni un

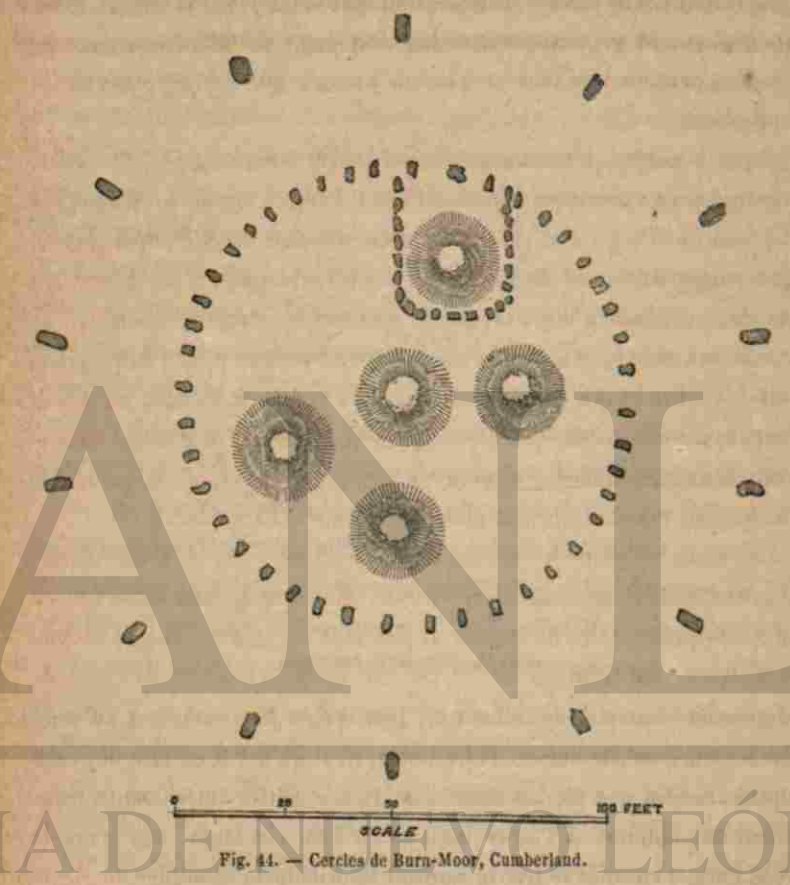


Fig. 44. — Cercles de Burn-Moor, Cumberland.

temple, ni un lieu de réunion et qui contient, en outre, plusieurs particularités sur lesquelles nous aurons occasion de revenir.

Il semble presque aussi évident que les cercles de Boscawen, par lesquels nous terminerons pour le moment notre étude des cercles d'Angleterre, ne furent ni des temples, ni autre chose du même genre. Il est très-difficile de s'imaginer comment quelque chose d'aussi confus que le centre de ces cercles pourrait être un temple, encore moins un

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lieu d'assemblées. Cependant Borlase, qui admet l'origine généralement funéraire des cercles, maintient que celui-ci fut un temple; il va jusqu'à décrire la position des druides et toutes les cérémonies dans le plus grand détail. Les cercles de Boscawen sont petits; le plus grand a 22m50 de diamètre et le groupe tout entier seulement 60 mètres. Quant aux

Fig. 45. — Cercles de Boscawen.

dimensions des pierres, elles sont loin d'être imposantes. Une autre circonstance mérite encore d'être notée, c'est qu'il y a en face des principaux cercles des pierres détachées. Des résultats intéressants pourraient être obtenus si l'on creusait au pied de ces blocs; car c'est là, nous l'avons vu, que se trouve souvent la principale sépulture.

DOLMENS.

Si l'Angleterre est le pays des grands cercles, aucun monument de ce genre n'atteignant 100 mètres de largeur dans les autres contrées, si ce n'est celui de Stennis, on peut dire en revanche que la France est le pays des dolmens. Nulle part ailleurs ces monuments ne sont plus nombreux, ni plus considérables. Quand on a énuméré dans l'Angleterre proprement dite les dolmens de Kit's-Cotty-House, de Clatford-Bottom, de la Cave-de-Wayland-Smith, celui de Rollright et un autre à Drew-Steignton, dans le Devonshire, la liste en est à peu près épuisée. Il y a bien aussi des monceaux de pierres qui semblent avoir été des dolmens ou quelque chose d'analogue; il y a encore des tumulus dont les chambres intérieures ou Kistvaens mériteraient également, si elles étaient apparentes, d'être rangées dans cette classe de monuments; mais si l'on s'en tient au sens ordinaire du mot, la liste de nos dolmens ne peut guère s'étendre au-delà d'une demi-douzaine.

En Cornouailles, c'est tout autre chose. Seulement dans la région qui s'étend de Falmouth à l'extrémité de la presqu'île, on en compte au moins deux fois plus que dans toute l'Angleterre. Le pays de Galles en contient de son côté deux fois plus que la Cornouailles, et les deux îles de Man et d'Anglesey réunies en contiennent certainement autant que le pays de Galles (1). Il est difficile d'en donner un nombre précis, car il arrive quelquefois que le même monument porte deux noms différents; mais ce n'est pas une exagération de dire que de 50 à 60 ont été décrits et figurés pour la plupart comme appartenant à l'ouest de notre île, et il n'y aurait pas lieu d'être surpris qu'une statistique soigneusement faite les portât à 100, y compris naturellement ceux qui sont aujourd'hui en ruines.

Cette distribution géographique des dolmens d'Angleterre peut être envisagée à un double point de vue. Le premier et le plus naturel, semble-t-il, c'est d'attribuer leur érection aux Bretons, après qu'ils eurent été refoulés dans les régions montagneuses de l'ouest par les Romains d'abord, puis ensuite et plus complétement par les Saxons. L'autre manière de voir serait de les considérer comme l'œuvre d'une race différente qui occupa, on a tout lieu de le croire, la partie occidentale de l'Angleterre du temps des Romains. Tacite est spécialement explicite sur ce point. Il divise les habitants du pays en trois classes : les Calé-

(1) Stanley en énumère vingt-quatre par leurs noms à Anglesey — *Archæologia cambrensis.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

doniens aux cheveux roux, ressemblant aux Germains et habitant le nord; les Silures dont le teint basané, les cheveux crépus et la position en face de l'Espagne font croire que les anciens Ibères sont venus jadis occuper cette région; enfin « les Bretons, les plus voisins de la Gaule, qui sont semblables, dit-il, aux habitants de cette contrée (1). » Tout est venu confirmer depuis l'exactitude de cette classification; or, comme tous nos dolmens se trouvent dans le pays des Silures, on peut en conclure qu'ils sont l'œuvre de ce peuple. Tacite cependant eût probablement exposé plus complétement les faits tels que nous les connaissons aujourd'hui, s'il avait joint le nom des Aquitains à celui des Ibères.

Malheureusement, si l'on admet cette manière de voir en ethnographie, comme nous sommes tout disposé à le faire, la question de l'âge des dolmens n'est pas pour cela résolue. Elle le serait, si l'on pouvait établir que les Silures furent chassés des fertiles vallées de la Saverne qu'ils occupaient probablement du temps d'Agricola jusque dans les contrées montagneuses de l'ouest, et qu'alors seulement ils se mirent à construire en pierres les monuments qu'ils s'étaient contentés jusque-là d'ériger en terre; on aurait, en effet, dans ce cas, une détermination ethnographique et chronologique d'une grande valeur. Mais l'on sera plus à même de former une opinion à ce sujet, lorsque nous aurons discuté les monuments de la France.

En attendant, il est un point sur lequel il peut être bon d'attirer l'attention. Dans le pays de Galles et à Anglesey, contrées que l'on peut considérer comme ayant été habitées par les Silures, il n'y a pas de cercles, mais seulement des dolmens. En Cornouailles, où la race fut certainement plus mélangée, il y a à la fois des cercles et des dolmens. Il en est de même de l'île de Man.

Si l'on prétend que la Cornouailles, plus rapprochée de l'Espagne et de l'Aquitaine que le pays de Galles, a dû être la première et la plus exclusivement habitée par la race au teint basané, nous répondrons que s'il a pu en être ainsi à l'origine, cette race a dû de bonne heure et avant l'ère des monuments de pierres se mêler à des races étrangères,

(1) Tacite, *Vita agricolæ*, v.

spécialement aux Celtes. Il y a également des raisons de croire que le peuple qui habita primitivement l'île de Man mêla son sang à celui d'une race septentrionale, et cela à une époque reculée, alors qu'il n'y avait encore que peu ou point de monuments mégalithiques.

Un examen même superficiel des dolmens de la côte occidentale suffirait, nous semble-t-il, pour montrer combien est insoutenable la théorie qui veut que tous aient été originairement recouverts de terre. Il n'est pas douteux que certaines chambres sépulcrales, telles que celles d'Uley, dans le comté de Glocester, de Stoney-Littleton, dans le comté de Somerset, n'aient eu une telle destination. On n'en peut dire autant de celles de Park-Cwn, dans la péninsule de Gower. Ce monument a été récemment exploré et décrit par sir John Lubbock. Il appartient au même type que les deux précédents; mais il a seulement quatre chambres, disposées de chaque côté du passage central. Un de ses caractères les plus remarquables consiste dans le magnifique travail de maçonnerie qui forme les parois du passage en forme d'entonnoir qui conduit aux chambres. Évidemment, des murs aussi soigneusement construits étaient destinés à être vus, et l'entrée devait rester ouverte. Du reste, à moins d'y voir un monument élevé à la suite de quelque bataille, ce que rien ne justifie, il est évident qu'il dut rester ouvert jusqu'à ce que quarante personnes fussent mortes dans la famille du chef auquel il servit de tombeau, car c'est à ce chiffre que l'on a évalué le nombre des corps trouvés dans les chambres. Ces corps étaient dans un tel état de confusion qu'il semble que les tombes avaient été pillées antérieurement; aussi n'y a-t-on découvert ni une trace de métal, ni un objet quelconque qui vint indiquer leur âge.

A Uley, dans le comté de Glocester, à moitié chemin entre Berkeley et Tetbury, il y a un tumulus qui, par sa disposition intérieure, rappelle absolument celui que nous venons de décrire. L'entrée a la même forme et il y a aussi quatre chambres; mais elles sont groupées d'une façon plus artistique et ne sont point séparées par un passage. Extérieurement, la différence est plus sensible; nous avions dans le premier cas un tumulus à peu près circulaire. Ici, il est oblong ou plutôt en forme de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cœur. Le tumulus d'Uley fut ouvert pour la première fois par M. Baker en 1821; mais il a été fouillé depuis avec le plus grand soin par le docteur Thurnam, qui en a donné une description très-exacte à l'aide de ses propres observations jointes à celles de M. Baker. Les corps, qui étaient nombreux dans les chambres, avaient été dérangés et gisaient en désordre, comme dans le cas précédent; mais parmi leurs débris,

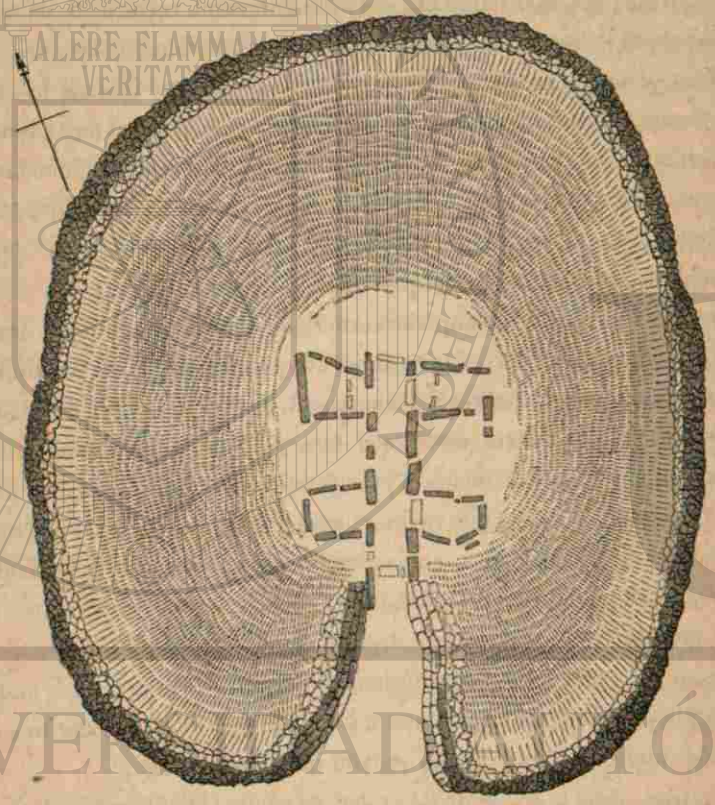


Fig.46. — Plan du tumulus de Park-Cwn. — Echelle : $\frac{1}{192}$

l'on trouva un vase ressemblant à un lacrymatoire romain et des fragments de poterie qui pouvaient remonter à l'époque romaine ou au moyen-âge. L'on découvrit également quelques objets en silex, probablement des têtes de flèches, et à l'intérieur deux haches en pierre, dont l'une de silex. Près du sommet, exactement au-dessus de la chambre

située le plus à l'est, se trouvait une autre sépulture; on y rencontra, à côté du squelette, trois monnaies de cuivre à l'effigie des fils de Constantin-le-Grand.

De ce qui précède, le Dr Thurnam a conclu, sans doute à la satisfaction de tous les archéologues d'Angleterre, que la première érection des tumulus remontait aux temps préhistoriques, que la poterie y avait été introduite accidentellement, enfin que les monnaies appartenaient à une seconde sépulture postérieure à l'époque romaine; tout cela par suite de cette idée, qui est devenue pour les archéologues un article de foi, que les objets en silex doivent être nécessairement antérieurs à l'introduction des métaux dans nos contrées. Nous l'avons dit cependant et nous le répétons : jusqu'à ce que l'on ne nous montre à quelle époque cessa l'usage du silex, un tel argument sera pour nous de nulle valeur. Quant aux inhumations secondaires, il nous semble peu croyable qu'après un intervalle de 500 ou 600 ans au moins et l'influence civilisatrice de l'occupation romaine, quelqu'un ait choisi comme lieu de sépulture le sommet d'un tumulus depuis longtemps abandonné et d'origine païenne. Si du moins l'inhumation dans des barrows avait été en usage dans le comté de Glocester, comme elle l'était dans les plaines du Yorkshire et du Wiltshire, cette hypothèse serait plus acceptable; mais il y a à peine une demi-douzaine de tumulus dans toute la contrée. Tous sont du même genre et sans doute du même âge que les précédents, et tous aussi, il faut le remarquer, sont voisins de stations romaines et entourés de vestiges de l'occupation romaine.

Nous avons déjà rencontré précédemment plusieurs exemples de sépultures au sommet des tumulus (Gib-Hill, Minning-Low, etc.); or, ce ne sont certes pas des inhumations secondaires et il y a tout lieu de croire qu'il existe d'autres cas analogues. La découverte de monnaies romaines au sommet des tumulus est trop fréquente, elle aussi, pour être accidentelle, et elle a eu lieu même en Irlande, où les Romains n'ont jamais pénétré.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, et d'une façon plus détaillée, lorsque nous parlerons du tombeau du roi Harald Hildetand, à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Lethra; en attendant, l'on doit reconnaître que la découverte des monnaies et de la poterie a plus d'importance que celle des silex au point de vue de l'âge des tumulus; or, s'il en est ainsi, tous les tumulus à chambres des comtés de Glocester et de Somerset doivent être rapportés à l'époque romaine ou plutôt à la période postérieure de l'histoire des Bretons."

Un exemple analogue, mais plus intéressant encore, a été récemment mis en lumière par M. Stanley, à Plas-Newydd, non loin du grand dolmen que représente la gravure ci-après (fig. 50). C'est une chambre ou cist d'un mètre de large sur environ deux mètres de long et recouverte de deux dalles. Lorsque ce monument était encore intact, les

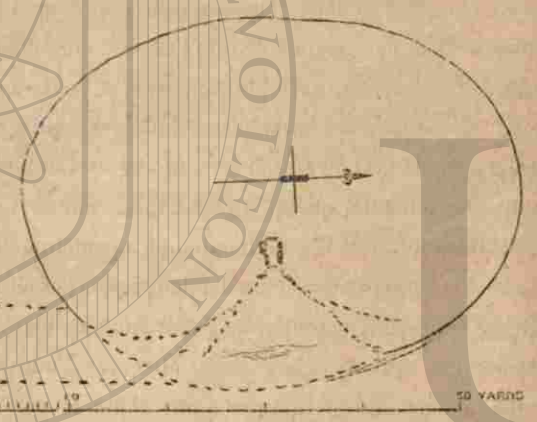


Fig. 47. — Plan d'un tumulus à Plas-Newydd.

supports devaient former des murailles presque parfaites, ce qui distinguait ce cist de ceux qui ne se composent que de supports grandement espacés. Cependant, ce monument nous intéresse surtout par l'avenue largement évasée qui y conduit et qui montre qu'il était destiné à être visité. Un détail plus curieux encore, ce sont les deux trous qui furent pratiqués dans la dalle qui ferme l'entrée. La partie supérieure de cette dalle est aujourd'hui brisée, mais ce qui en reste suffit pour montrer que les trous furent primitivement circulaires et qu'ils durent avoir environ 25 centimètres de diamètre. Ces sortes de pierres percées sont très-communes dans les dolmens orientaux, ainsi que dans ceux de la Cornouailles; mais quelle peut être leur signification? On l'ignore et

nous n'avons pas à la rechercher; ce qui nous intéresse principalement ici, ce sont les rapports que présentent les tumulus à chambres intérieures avec les dolmens apparents.

Presque tous les tumulus des îles de la Manche contiennent des dolmens. L'un d'eux a déjà été figuré (fig. 11). L'on peut dire que toutes les chambres dont les côtés sont constitués par des murs presque parfaits ou dont le toit est en forme de voûte, furent destinées à être ensevelies dans un tumulus, celles surtout qui sont précédées d'un passage

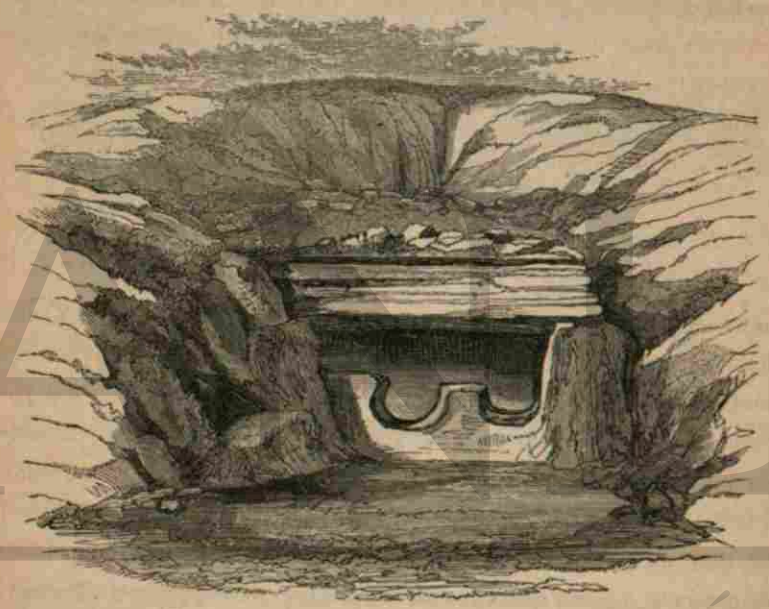


Fig. 48. — Entrée du dolmen renfermé dans le tumulus.

couvert. Il y a cependant une grande différence entre ces chambres funéraires et un monument tel que celui de Pentre-Ifan, dans le comté de Pembroke. La pierre supérieure de ce dolmen est si grande que cinq personnes à cheval peuvent, dit-on, s'y abriter contre la pluie. Même en supposant que les chevaux ne soient que des poneys gallois, il n'en est pas moins à croire que les hommes n'élevèrent point à cette hauteur de pareilles masses pour les enfouir ensuite sous un monceau de terre. Dans ces conditions, du reste, la chambre eût totalement

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

disparu; la terre eût pénétré par tous les côtés, et l'espace qui sépare le sol de la voûte eût immédiatement été comblé. Prenons un

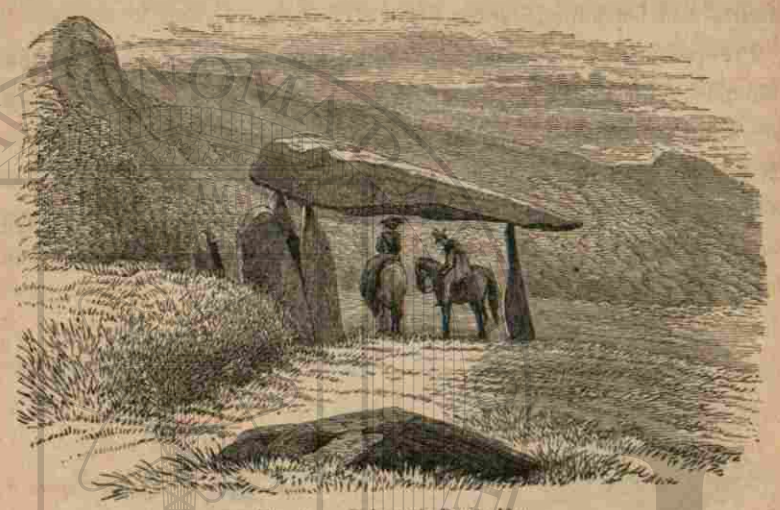


Fig. 49. — Dolmen de Penire-Ifan.

autre exemple, celui de Plas-Newydd, sur le rivage du détroit de Menai. Ici, la pierre supérieure est un énorme bloc grossièrement équarri et reposant sur quatre supports; mais évidemment le constructeur n'eut pas l'intention de former une chambre; autrement il eût pris une pierre trois ou quatre fois moins lourde, qui eût rendu le même service sans nuire à l'effet architectural, si vraiment l'édifice devait être recouvert de terre. Ce que les hommes de ce temps cherchèrent à obtenir dans leurs monuments, ce fut le grandiose, l'expression de la puissance. Partout, à Stonehenge, à Avebury, comme ici, ils visèrent au grandiose en employant les blocs les plus considérables qu'il leur fut possible de transporter et d'élever, et ils eurent raison, car en dépit de leur grossièreté, ces monuments nous émeuvent; mais s'ils les avaient enfouis dans des monceaux de terre, ils n'eussent ému personne, ni leurs contemporains, ni nous-mêmes.

Comme nous l'avons dit ailleurs, le grand argument contre la théorie de l'enfouissement des dolmens, c'est l'impossibilité de rendre compte de la disposition des tumulus. S'ils avaient été situés au milieu de plaines

fertiles, où la terre eût eu une grande valeur, on pourrait peut-être prétendre qu'un peuple civilisé en même temps qu'archéologue eût pris la peine de détruire les tumulus pour utiliser le sol, tout en conservant les dolmens, à cause de leur valeur historique; mais que les paysans de la Cornouailles et du pays de Galles aient agi de la sorte, c'est ce qu'il est d'autant plus difficile d'admettre que la plupart de ces monuments sont situés dans des landes désertes et sur un sol aride et de nulle valeur au point de vue agricole. Il serait, du reste, plus étonnant encore que nulle trace de ces tumulus ne fût restée soit autour des pierres, soit dans le voisinage.

Fig. 50. — Autre dolmen à Plas-Newydd.

Si quelque histoire se rapportait à ces dolmens de l'ouest ou qu'il fût possible de fixer leur âge d'une façon au moins approximative, nous devrions donner leurs noms et les décrire; mais rien de la sorte n'existe et n'a même été essayé; peut-être aussi n'existe-t-il aucuns matériaux pour le faire.

Un seul dolmen du pays de Galles porte un nom, mais ce nom est illustre, car c'est celui du roi Arthur; ce dolmen est situé dans la péninsule de Gower, à 16 kilomètres à l'ouest de Swansea. Il forme le centre d'un groupe très-considérable de monuments, qui comprend aujourd'hui encore au moins 80 cairns dispersés sur une surface de 1,500 mètres de long sur 400 de large. La plupart de ces cairns sont petits, n'ayant que de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

3 à 5 mètres de diamètre. L'un d'eux, qui mesurait 6 mètres, fut ouvert par sir Gardner Wilkinson, qui n'y trouva pas de sépulture. Le plus grand a 20 mètres de large, mais il n'a pas été fouillé. A 100 mètres environ

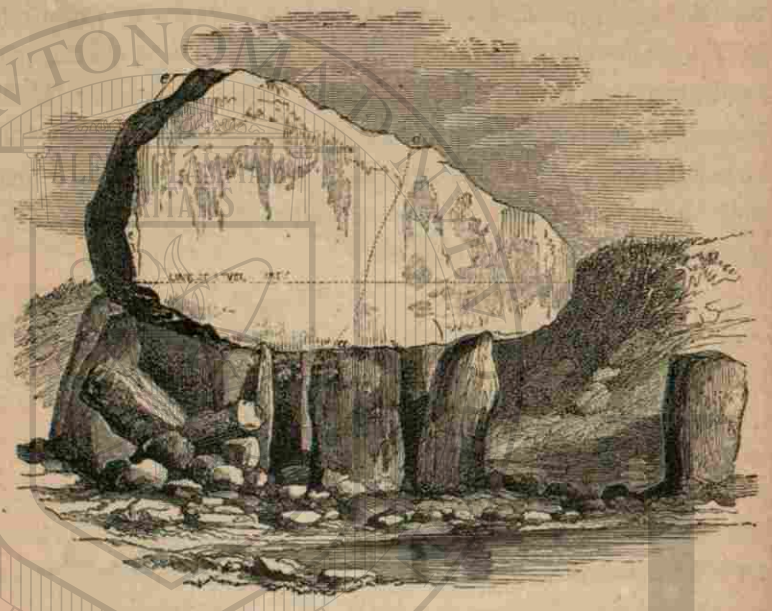


Fig. 51. — Palet-d'Arthur à Gower.

se trouve le dolmen. La pierre supérieure mesure actuellement 4m35 de long sur 2m20 d'épaisseur et 2 mètres de largeur; mais il en a été détaché un fragment très-considérable que l'on voit aujourd'hui à côté et qui compte environ 1 mètre d'épaisseur. Un autre fragment paraît s'être détaché de l'autre extrémité, de sorte que lorsqu'elle était complète, cette pierre devait peser entre 35 et 40 tonnes. Elle reposait primitivement sur 10 ou 11 supports; mais deux de ces supports sont tombés et quatre seulement touchent encore à la pierre supérieure. Sir Gardner est d'avis que ce dolmen fut enfoui jadis dans un tumulus, mais il s'en faut que cela soit certain. Le léger remblai surmonté de grandes pierres qui l'entoure aujourd'hui à quelques mètres de distance ressemble beaucoup plus à une enceinte telle que celle de Baslow-Moor, que représente notre dessin (fig. 53), qu'aux restes d'un tumulus, et jusqu'à

ce que la chose soit prouvée, il sera toujours permis de se demander si jamais un dolmen ainsi construit a été recouvert de terre. Sir Gardner

Fig. 52. — Plan du Palet-d'Arthur.

prétend encore avoir retrouvé les traces d'une avenue qui se dirigeait à 150 mètres vers le nord, et dont il ne reste plus que cinq pierres, de

Fig. 53. — Enceinte à Baslow-Moor, comté de Derby.

même qu'il signale quelques petites enceintes circulaires comme étant des cercles analogues à ceux de Dartmoor; mais tout cela est contestable.

Que peut donc être ce groupe de monuments? Sir Gartner y voit un

cimetière des anciens Bretons; mais, s'il en est ainsi, comment se fait-il que d'autres cimetières n'aient pas été trouvés dans les fertiles plaines et vallées du sud du pays de Galles? Pourquoi les habitants eussent-ils choisi pour y enterrer leurs morts un endroit aussi désert et surtout aussi éloigné de leurs habitations? Pourquoi, ayant à leur disposition une surface de 48 kilomètres de long sur 16 de large, n'eussent-ils pas espacé à peu près également leurs tombes comme l'ont fait les habitants de la plaine de Salisbury? Pourquoi les entasser sur un espace de moins de 800 mètres carrés? A moins de revenir encore à l'hypothèse d'une bataille, nous ne voyons pas de réponse à ces questions; or, s'il s'agit d'une bataille, il n'est pas besoin d'aller chercher bien loin son nom. L'on a vu que la huitième bataille d'Arthur avait été livrée dans le pays de Galles. Le mot Guin, Guinon ou Gunnion, par lequel on désigne la localité où elle eut lieu, est certainement un nom gallois. Lorsque, d'autre part, nous voyons qu'elle précède immédiatement celle de Caeléon, livrée sur l'Usk, et que le principal monument porte encore le nom d'Arthur, il nous est bien permis, croyons-nous, d'adopter cette hypothèse, au moins tant qu'une meilleure ne sera pas présentée.

Quoi qu'il en soit, nous pensons que tous les archéologues admettront avec sir Gartner Wilkinson que ce monument est la pierre de Cetti, mentionnée dans les Triades galloises. La 88e Triade mentionne trois grandes œuvres de l'île de Bretagne : l'érection de la pierre de Cetti, la construction du monument d'Emmrys et celle de Cyvragnon. On considère généralement Stonehenge comme le monument d'Emmrys (Ambroise). Si ce dolmen est la pierre de Cetti, il ne reste plus qu'à reconnaître le troisième terme. Beaucoup d'archéologues ont parlé de Silbury-Hill. Or, nous avions déjà, pour d'autres motifs, rapproché ces trois monuments au point de vue de leur âge; nous avons donc là une confirmation de ce qui précède.

Par suite de notre ignorance de la langue galloise, nous ne pouvons dire quel degré d'importance peut avoir ce témoignage tiré des Triades. Mais Herbert et d'autres juges compétents considèrent comme incontestable qu'Emmrys est Ambroise et le monument en question Stonehenge.

S'il en est ainsi, la date de ce monument se trouve fixée, et comme les deux autres *œuvres* sont citées dans la même phrase, il est à croire qu'elles appartiennent à la même époque. Nous ne voulons point cependant attacher trop d'importance à ce témoignage tiré des bardes gallois ; mais il est impossible de ne pas remarquer qu'il coïncide admirablement avec ce que nous avons dit ailleurs de l'âge et de la destination de ces monuments.

Avant d'aller plus loin, il peut être bon de revenir un instant sur le monument de Baslow-Moor. Il est mentionné ici pour montrer qu'il peut arriver qu'un tumulus surmonté d'un dolmen soit entouré d'un rempart dont le peu de hauteur ne soit pas un obstacle pour la vue ; mais le nom du lieu où il est situé nous dit quelque chose de plus. On se rappelle que la sixième bataille d'Arthur fut livrée « sur un fleuve appelé Bassas », *super flumen quod vocatur Bassas*. Or, ce tumulus est situé dans une lande (*Moor*) appelée *Bas*, car le mot *Low* est le nom du tumulus lui-même. Ces rapports de noms sont trop trompeurs pour que l'on puisse y attacher beaucoup d'importance ; mais plus on étudie le groupe tout entier et plus on est frappé des nombreuses coïncidences qui s'observent dans la forme, les noms et la destination de ces monuments auxquels l'on a donné le nom d'Arthur. Or, toutes ces coïncidences ne peuvent être accidentelles. Prises à part, elles ne sauraient résister devant une critique un peu sévère ; mais dans leur ensemble, elles constituent un argument qui a certes sa valeur.

Si quelqu'un des autres dolmens de l'ouest portait avec lui sa date, comme le *Palet-d'Arthur*, il pourrait être possible de les disposer en séries fondées sur l'ordre chronologique ; mais comme la tradition ne fixe l'âge d'aucun, tout ce que l'on peut faire, c'est d'avancer comme probable que le dolmen de Plas-Newydd (fig. 50) est à peu près du même âge que la pierre d'Arthur, peut-être cependant un peu plus moderne, parce qu'il est mieux taillé ; mais cette différence peut tenir uniquement à ce que l'un de ces monuments a été érigé à la suite d'une bataille, l'autre en temps de paix. De même, à cause de ses dimensions qui en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

font un véritable *tour de force*, le dolmen de Pentre-Ifan (fig. 49) peut être considéré comme plus moderne encore. Si maintenant l'on pouvait en trouver un qui fût certainement plus ancien qu'aucun de ceux-ci, l'on aurait un premier projet de classification qui peut-être nous conduirait à des résultats satisfaisants. Nous ne désespérons nullement d'arriver à faire ce classement d'essai, et alors une fois une ou deux dates fixées, la question entrera dans le domaine de l'investigation historique.

CHAPITRE V.

IRLANDE.

MOYTURA.

Il est probable, après tout, que ce sont les Annales d'Irlande (1) qui jetteront encore le plus de jour sur l'histoire et les usages des monuments mégalithiques. Si le ministère de lord Melbourn n'avait point, dans un accès de parcimonie intempestive, supprimé en 1839 la commission historique attachée à l'état-major irlandais, nous n'en serions pas réduits maintenant à errer dans l'ombre sur cette matière. Si même on avait continué d'accepter les services du docteur Pétrie jusqu'à l'époque de sa mort, il ne fût sans doute resté que peu à faire après lui ; mais le malheureux décret fut lancé et aussitôt exécuté. Tous les documents, tous les matériaux réunis pendant quatorze ans de labeurs par les explorateurs les plus compétents furent mis de côté, tous les membres destitués sur-le-champ, et la connaissance de l'histoire ancienne et des antiquités d'Irlande retardée d'un demi-siècle au moins.

En attendant, un certain nombre des meilleurs ouvrages des annalistes irlandais ont été soigneusement traduits et édités par John O'Donovan et d'autres, ce qui permet à ceux qui ne sont pas familiarisés avec

(1) Ces Annales renferment tout un ensemble de documents plus ou moins légendaires, récemment collectionnés. Il est difficile de rien démêler d'absolument précis au point de vue historique, dans cet inextricable fouillis relatif à l'ancienne Irlande ; on y apprend cependant que quatre groupes de populations diverses, mais toutes d'origine celtique, vinrent occuper tour à tour le sol irlandais antérieurement à la conversion du pays au christianisme : ce sont les Némédiens, les Fir-Bolgs (Belges), les Dananiens et les Milésiens, que la tradition fait venir d'Espagne. Le nom de Fomoriens, qui revient aussi fréquemment dans les Annales, s'applique, paraît-il, à un ensemble de peuples non celtiques qui, à plusieurs reprises, étendirent leurs ravages sur cette contrée. (*Trad.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

font un véritable *tour de force*, le dolmen de Pentre-Ifan (fig. 49) peut être considéré comme plus moderne encore. Si maintenant l'on pouvait en trouver un qui fût certainement plus ancien qu'aucun de ceux-ci, l'on aurait un premier projet de classification qui peut-être nous conduirait à des résultats satisfaisants. Nous ne désespérons nullement d'arriver à faire ce classement d'essai, et alors une fois une ou deux dates fixées, la question entrera dans le domaine de l'investigation historique.

CHAPITRE V.

IRLANDE.

MOYTURA.

Il est probable, après tout, que ce sont les Annales d'Irlande (1) qui jetteront encore le plus de jour sur l'histoire et les usages des monuments mégalithiques. Si le ministère de lord Melbourn n'avait point, dans un accès de parcimonie intempestive, supprimé en 1839 la commission historique attachée à l'état-major irlandais, nous n'en serions pas réduits maintenant à errer dans l'ombre sur cette matière. Si même on avait continué d'accepter les services du docteur Pétrie jusqu'à l'époque de sa mort, il ne fût sans doute resté que peu à faire après lui ; mais le malheureux décret fut lancé et aussitôt exécuté. Tous les documents, tous les matériaux réunis pendant quatorze ans de labeurs par les explorateurs les plus compétents furent mis de côté, tous les membres destitués sur-le-champ, et la connaissance de l'histoire ancienne et des antiquités d'Irlande retardée d'un demi-siècle au moins.

En attendant, un certain nombre des meilleurs ouvrages des annalistes irlandais ont été soigneusement traduits et édités par John O'Donovan et d'autres, ce qui permet à ceux qui ne sont pas familiarisés avec

(1) Ces Annales renferment tout un ensemble de documents plus ou moins légendaires, récemment collectionnés. Il est difficile de rien démêler d'absolument précis au point de vue historique, dans cet inextricable fouillis relatif à l'ancienne Irlande ; on y apprend cependant que quatre groupes de populations diverses, mais toutes d'origine celtique, vinrent occuper tour à tour le sol irlandais antérieurement à la conversion du pays au christianisme : ce sont les Némédiens, les Fir-Bolgs (Belges), les Dananiens et les Milésiens, que la tradition fait venir d'Espagne. Le nom de Fomoriens, qui revient aussi fréquemment dans les Annales, s'applique, paraît-il, à un ensemble de peuples non celtiques qui, à plusieurs reprises, étendirent leurs ravages sur cette contrée. (*Trad.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'irlandais de contrôler les téméraires assertions des Vallancey et des O'Brien, et aussi de se former une opinion sur la valeur des Annales elles-mêmes. Il serait difficile cependant de constituer avec les matériaux hétérogènes qu'on nous présente un plan chronologique ou historique qui ait quelque valeur. Avant donc de pouvoir compter sur une histoire vraiment digne de foi de l'ancienne Irlande, il faut se résigner à attendre qu'il surgisse un second Pétrie, chez qui la froideur de jugement du Saxon s'allie à une connaissance approfondie de la langue et de la littérature irlandaise. Alors l'on s'apercevra probablement que ce pays possède sur les origines de son histoire plus de monuments littéraires que toute autre contrée de l'Europe. N'ayant jamais été conquis par les Romains, il a pu conserver plus longtemps son ancien langage, ses mœurs, ses coutumes primitives qu'aucun des autres pays qui ont été soumis au joug de Rome.

Comme il s'agit ici des parties les plus importantes et les plus instructives des Annales d'Irlande, nous nous proposons de traiter en premier lieu des passages relatifs aux deux batailles de *Moytura* (1), batailles qui eurent lieu à un intervalle de quelques années seulement. Une description des lieux dans lesquels elles furent livrées suffira probablement pour résoudre la question de l'usage des cairns et des cercles, et si nous pouvons arriver à une date approximative, nous aurons répondu à bien des difficultés concernant l'âge des principales antiquités irlandaises.

L'histoire qui contient le récit de la bataille du Moytura méridional ou de Moytura-Cong est bien connue des antiquaires irlandais. Elle n'a pas encore été publiée, mais une traduction d'un manuscrit de *Trinity-College*, à Dublin, a été faite par John O'Donovan pour l'état-major. A la

(1) Nous comptons adopter dans les pages qui vont suivre l'orthographe populaire des noms propres irlandais. Une grande partie des difficultés que rencontre l'intelligence des Annales d'Irlande réside dans l'orthographe étrange des noms, orthographe qui n'est jamais conforme, paraît-il, à leur prononciation. Nous comprenons qu'on l'adopte parce qu'elle est plus scientifique dans un ouvrage savant et destiné aux érudits, comme les *Annales des Quatre-Maîtres;* mais dans un ouvrage tel que celui-ci, ce serait un pédantisme plus qu'inutile.

suite des événements auxquels nous avons fait allusion, sir William Wilde a pu acquérir cette traduction; à différentes reprises, il s'est rendu sur le théâtre de la bataille, son manuscrit en main; enfin il en a publié un récit détaillé avec des extraits qui suffisent pour rendre le tout intelligible (1). Voici l'histoire en résumé : — A une certaine période de l'histoire d'Irlande, une colonie de *Fir-Bolgs*, ou Belges, comme les appellent communément les archéologues irlandais, s'établit dans ce pays au détriment des Fomoriens, que l'on prétend être venus d'Afrique. Après avoir possédé la contrée pendant 37 ans, ils furent attaqués à leur tour par une colonie de *Tuatha-de-Danann* (2) qui venaient du nord, mais appartenaient, dit-on, à la même race et parlaient à peu près la même langue. A l'approche de ces étrangers, les Fir-Bolgs s'avancèrent des plaines de Meath jusqu'à Cong, ville située entre le lac Corrib et le lac Mask, où fut livrée la première bataille; elle dura quatre jours et se termina enfin à l'avantage des envahisseurs.

La seconde bataille fut livrée sept ans plus tard, près de Sligo, dans des circonstances que nous rapporterons plus loin. Elle fut remportée également par les Danaïens qui, en conséquence, prirent possession du pays et le gardèrent, d'après les *Annales des Quatre-Maîtres*, pendant 197 ans.

Le théâtre de la première bataille de Moytura s'étend sur un espace de huit à dix kilomètres du nord au sud. A peu près au centre, et presque en face du village de Cong, est un groupe de cinq cercles. L'un d'eux a 16 mètres de diamètre : c'est celui que représente notre gravure (fig. 54). Un autre tout semblable est situé à côté. Un troisième, plus grand, mais en partie ruiné, est situé à quelques mètres du premier. On n'a pu que retrouver les traces des deux autres. On prétend qu'il en

(1) *Lac Corrib, ses rivages et ses îles.* Dublin, 1867. — Sir William possède sur le champ de bataille même une résidence où je reçus une généreuse hospitalité pendant les quelques jours que j'employai à visiter cette localité.

(2) Ce nom signifie *peuple des dieux de Dana.* — Voir à ce sujet l'intéressant ouvrage de M. Henri Martin, *Études d'archéologie celtique*, 1872, p. 79 et suiv. — A l'exemple de M. Martin, nous remplacerons désormais le nom quelque peu barbare de *Tuatha-de-Danann* par celui de *Danaïens* (*Trad.*).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

existait encore deux autres tout à côté, mais ils ont entièrement disparu. Il y a en divers endroits du champ de bataille six ou sept grands cairns, tous plus ou moins ruinés, les pierres dont ils étaient composés ayant été

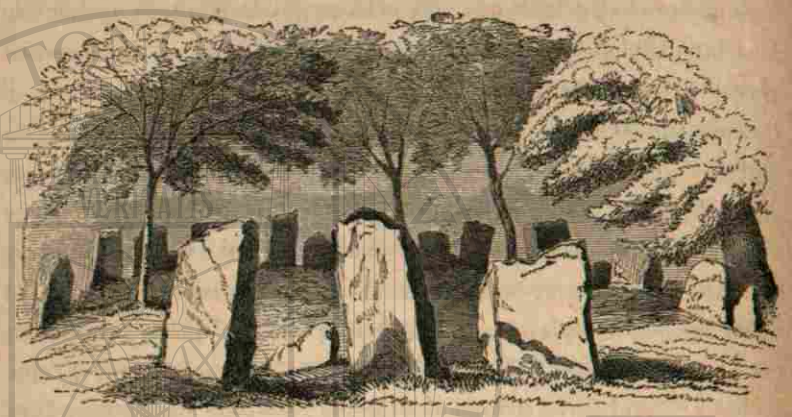


Fig. 54. — Cercle sur le champ de bataille du Moytura méridional.

employées à la construction des murs qui, dans cette contrée, entourent tous les champs; mais aucun n'a été scientifiquement exploré (fig. 55). Sir W. Wilde les a tous rapportés à quelques incidents de la bataille et il

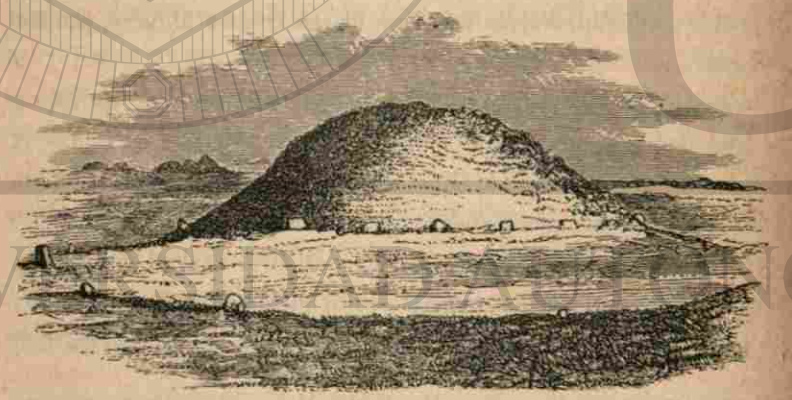


Fig. 55. — Cairn sur le champ de bataille du Moytura méridional.

n'y a aucune raison de douter de ses conclusions. L'un de ces rapprochements est très-curieux et mérite d'être cité, parce qu'il montre comment les monuments peuvent venir corroborer l'histoire. Le matin du second jour, le roi Eochy s'était retiré pour se baigner dans un puits

voisin, lorsque trois ou quatre de ses ennemis, abaissant leurs regards, le reconnurent et lui commandèrent de se rendre. Pendant qu'il parlementait avec eux, son domestique les attaqua et les tua; mais il mourut immédiatement des blessures qu'il avait reçues dans la lutte, et l'histoire ajoute qu'il fut enterré avec de grands honneurs dans un cairn voisin. Il est dit dans le même récit que le puits où le roi échappa à un danger si imminent est le seul qui soit ouvert dans le voisinage. Il en est encore de même aujourd'hui. Chose vraiment remarquable, les eaux du lac Mask ne coulent pas dans le lac Corrib par des canaux extérieurs, mais par des passages souterrains creusés dans le roc, et c'est seulement lorsqu'une crevasse s'est produite dans le sol au-dessus de l'un ou l'autre de ces passages que l'eau est accessible. Or, le puits en question est le seul du voisinage par lequel on puisse approcher de l'eau à l'aide d'un escalier en partie naturel et en partie artificiel. Tout près est un cairn (fig. 56) connu sous le nom de *Cairn-de-l'Homme-Seul* (one Man). Il fut ouvert par sir Wilde, et dans sa chambre l'on trouva une urne qui fut déposée au musée de l'Académie royale de Dublin; on ne pouvait s'attendre à une confirmation plus complète du récit.

« La bataille fut livrée vers le milieu de l'été. Les *Fir-Bolgs* essuyèrent une défaite sanglante. Dévoré par une soif ardente, leur roi s'était retiré du champ de bataille avec les 100 hommes qui formaient sa garde-du-corps, afin d'aller chercher de l'eau; mais il fut poursuivi par une compagnie de 150 hommes qui avaient à leur tête les trois fils de Nemedh. Une lutte terrible s'engagea sur le rivage de la mer, en un endroit appelé Traigh-Eothaile, près de Ballysadare, dans le comté de Sligo. Le roi Eochy (Cochaidh) fut tué, ainsi que les chefs ennemis, les trois fils de Nemedh (1). » L'on montre encore, sur un promontoire qui domine la baie, à 1,600 mètres environ au nord-ouest du village de Ballysadare, un cairn qu'on dit avoir été élevé au-dessus des restes du roi; on prétend aussi avoir trouvé à marée basse, sur le rivage qui domine ce promontoire, des os que l'on suppose être ceux des combattants qui périrent dans la lutte. Ce ne sont là, il est vrai, que des conjectures;

(1) Eugène O'Curry, *Matériaux pour l'Histoire ancienne d'Irlande*, p. 246.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mais il y a entre l'ancien récit et les monuments de la localité une concordance si frappante que l'on ne peut guère la considérer comme fortuite et qu'elle serait difficile à expliquer s'il ne s'agissait d'un même événement.

L'état actuel des lieux confirme, en effet, pleinement le récit des

Fig. 56. — Cairn de l'*Homme-Seul*, Moytura.

Annales; tous ceux qui les visiteront, le livre de sir William à la main, ne sauraient manquer d'en être frappés. On pourrait objecter, il est vrai, que le livre fut écrit par quelqu'un qui les connaissait assez pour ne pas se tromper sur leur description; mais il est extrêmement peu probable qu'on eût pu le faire d'une façon si sobre et si exacte avant le IXe siècle; de plus, la découverte d'une seule urne dans le cairn dont nous avons parlé est déjà un témoignage important en faveur de l'authenticité du récit. Fût-il vrai, du reste, que le livre eût été écrit après coup et dans le but de rendre compte de l'état des choses, l'on n'en devrait pas moins conclure qu'une grande bataille a dû être livrée en cet endroit et que les cairns et les cercles marquent les tombes de ceux qui périrent en ce combat.

Fig. 57. — Urne trouvée dans le cairn de l'*Homme-Seul*.

Les monuments relatifs à la seconde bataille de Moytura sont plus intéressants encore dans leur ensemble, et Pétrie a eu raison de dire que « à part les monuments de Carnac, en Bretagne, ils constituent, même dans l'état de ruine où on les voit aujourd'hui, le groupe le plus considérable de ce genre qui ait été découvert jusqu'ici (1). » Ils ont encore cet avantage que le groupe principal, qui se compose de 60 ou 70 monuments, est situé sur un plateau élevé et sur un espace qui ne dépasse pas 1,600 mètres dans une direction et 800 dans une autre. La pierre y est aussi moins commune qu'aux environs de Cong, ce qui fait que les monuments ressortent davantage et ont un aspect plus imposant. Pétrie en examina et décrivit 64 dans cet espace, et il arriva à cette conclusion que primitivement leur nombre avait dû s'élever pour le moins à 200. Leur destruction marche si rapidement qu'il peut se faire qu'il ait raison; cependant il nous semble plus vraisemblable qu'ils n'ont jamais guère dépassé une centaine.

Fig. 58. — Champ de bataille du Moytura septentrional. Echelle : $\frac{1}{10,000}$

On trouve dans l'espace dont nous venons de parler presque toutes les variétés de l'art mégalithique; il y a des cairns avec des dolmens à l'intérieur, des dolmens apparents et qui ont toujours été en cet état, des

(1) Stokes, *Life of Petrie*, p. 253.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dolmens avec un seul cercle, d'autres qui en ont deux ou trois, enfin des cercles sans dolmens ni autres monuments à leur centre. La seule forme qui manque, c'est l'avenue. Rien de semblable n'existe, du moins aujourd'hui, et il n'est pas probable qu'aucun des cercles ait jamais eu un tel appendice.

La figure ci-dessus montrera quelle est la disposition du groupe principal. Elle est empruntée à la carte de l'état-major et parfaitement exacte; seulement elle est à une échelle trop petite pour faire voir la forme des monuments (1). Au centre est, ou plutôt était un grand cairn, appelé Listoghil. Pétrie rapporte que pendant des années il servit de carrière pour tout le voisinage; aussi il est actuellement en un tel état qu'il est fort difficile d'en connaître soit le plan, soit les dimensions. Pétrie lui attribue 45 mètres de diamètre; ce serait assez de 36. Il était entouré d'un cercle de grandes pierres au milieu duquel était le cairn, qui dut avoir à l'origine de 12 à 15 mètres de haut. Tout cela a disparu, afin sans doute de dégager le dolmen qui se trouvait au centre. La pierre supérieure du dolmen mesure 3 mètres carrés et 60 centimètres d'épaisseur. Elle est en pierre calcaire comme ses supports; tous les autres monuments sont composés de blocs de granite. « Ceux qui ouvrirent pour la première fois ce monument affirment qu'ils n'y trouvèrent rien que du bois brûlé et des ossements humains. Des os à moitié calcinés de chevaux et d'autres animaux furent trouvés et se trouvent encore en grande quantité dans le cairn » (Pétrie, p. 250). Il est dit dans une note du même ouvrage qu'une grande tête de lance en pierre (silex ?) fut aussi découverte dans un cairn.

La gravure ci-dessous (fig. 59) donnera une idée de la disposition

(1) Je regrette beaucoup que l'état de ma santé et d'autres circonstances m'aient empêché de dessiner ces monuments, mais j'espère que quelque personne compétente ne tardera pas à entreprendre cette tâche. Carrowmore est plus facilement accessible que Carnac. Les hôtels de Sligo sont meilleurs que ceux d'Auray, les monuments sont à moins de cinq kilomètres de la ville et le paysage est beaucoup plus beau que celui du Morbihan; cependant des centaines de nos compatriotes se précipitent chaque année sur les mégalithes français et en rapportent des vues nombreuses, tandis que personne ne songe aux monuments irlandais, et qu'il n'en existe pas une vue qui soit dans le commerce.

générale d'un cercle qui porte le n° 27 dans l'ouvrage de Pétrie. Il a un diamètre de 18 mètres environ. Les dimensions ordinaires des cercles sont de 12, 18, 24 et jusqu'à 36 mètres de large. Le cercle extérieur du n° 27 est composé de grosses pierres qui atteignent en moyenne 1m80 de haut et jusqu'à 6 mètres de circonférence. A l'intérieur de celui-ci se trouve un autre cercle composé de petites pierres qui, pour la plupart, ont disparu sous l'herbe; au milieu est un dolmen à trois chambres, dont il reste encore 15 supports; quant aux pierres supérieures, elles ont disparu, à l'exception de celle de la chambre centrale, qui repose maintenant sur le flanc, en face de son support (1).

Fig. 59. — Plan d'un cercle, Moytura.

La figure ci-jointe, gravée d'après une photographie, fera saisir l'aspect

Fig. 60. — Vue du même cercle, d'après une photographie.

général de ce cercle. La colline que l'on aperçoit à distance porte le nom de Knock-na-Rea et est surmontée du cairn de la reine Meave, dont il sera question bientôt.

(1) La figure ci-contre (59) n'est malheureusement qu'une grossière esquisse dessinée à la hâte; il ne faut donc pas y attacher trop de confiance. Les deux pierres extérieures, qui ressemblent aux rudiments d'une avenue, me paraissent marquer une sépulture extérieure.

Un autre cercle est décrit de la manière suivante par Pétrie : « Ce cercle et son cromlech (1) sont parfaits. Il est large de 11 mètres et compte 32 pierres. Le cromlech a environ 2m40 de haut ; la pierre tabulaire repose sur six grands supports ; elle a 2m79 de long et 7 mètres de circonférence. » Notre gravure donne une idée à peu près exacte de son aspect général.

Fig. 61. — Dolmen entouré d'un cercle, à Moytura, d'après une photographie.

Un autre monument du même groupe, décrit par Pétrie, consiste en trois cercles concentriques. Le plus petit a 12 mètres de diamètre; le second, formé par douze grosses pierres, en a 24 et le troisième 36. « Le cromlech est fort petit ; il n'a pas plus de 1m20 de haut. La circonférence de la table de pierre est de 4m80 et elle repose sur cinq supports. »

Des excavations pratiquées dans presque tous ces monuments, soit par le Dr Pétrie, soit par M. Walker, propriétaire du terrain, ont, à une exception près, révélé des traces d'usages funéraires, par exemple des ossements humains ou des urnes contenant des cendres. Mais pas une parcelle de fer n'y a, paraît-il, été trouvée. On a dit qu'une épée en bronze y avait été découverte quarante ans plus tard, en 1863 ; mais il n'y avait généralement que des objets en or ou en pierre.

Du temps de Pétrie (1833), ces objets n'étaient pas appréciés et classés comme ils l'ont été depuis, de sorte que l'on ne peut rien déduire de leur découverte relativement à leur origine, et il n'existe, croyons-nous, aucune collection où ils puissent être aujourd'hui étudiés. Il est à craindre vraiment que Pétrie et ses collaborateurs n'aient ignoré leur valeur au

(1) Il faut entendre *dolmen*. (*Trad.*)

point de négliger de les recueillir comme ils ont négligé de les décrire ; or, comme toutes ou à peu près toutes ces tombes ont été ouvertes, c'est une source d'information à laquelle il faut renoncer pour jamais.

Il y a deux autres monuments qui sont situés, non plus sur le champ de bataille, mais à une distance presque égale, et qui semblent appartenir au même groupe. L'un d'eux est connu sous le nom de tombeau de Misgan-Meave, la fameuse reine du Connaught, qui fut probablement contemporaine de César-Auguste, ou plutôt de Jésus-Christ lui-même, comme le prétendent les annalistes, quoique d'après un document qui semble plus exact sa mort ait dû arriver en l'an VII de Vespasien, soit 75 ans après J.-C. Il est situé aú sommet d'une colline élevée connue sous le nom de *Knock-na-Rea*, à trois kilomètres à l'ouest du champ de bataille. William Burton décrivit cette colline en 1779 comme un énorme monceau de petites pierres de forme ovale, mesurant 195 mètres de circonférence à la base ; l'un de ses flancs avait alors 23m70 et l'autre 20 ; la plate-forme du sommet, qui était un peu oblongue, mesurait 30 mètres dans une direction et 25m50 dans l'autre. Lorsque Pétrie visita le monticule en 1837, il n'avait plus que 177 mètres de circonférence et son plus grand diamètre au sommet était de 24 mètres. C'est qu'on y avait puisé dans l'intervalle comme dans une carrière, et il n'est pas douteux qu'à l'origine, la plate-forme supérieure ne fût circulaire et ne mesurât ses 30 mètres dans toutes les directions. « Autour de sa base, dit Pétrie, sont les restes de plusieurs monuments funéraires de moindre importance ; ce sont des groupes de grosses pierres qui forment des enceintes circulaires ou oblongues. Des fouilles minutieuses, pratiquées dans ces tombes par M. Walker, amenèrent la découverte non seulement de sépultures humaines, mais aussi de plusieurs grossiers ornements et outils en pierre analogues à la plupart des autres objets trouvés dans les tombeaux du même genre en Irlande. Comme on n'y a trouvé aucune trace de métal, on peut considérer ce groupe de monuments comme contemporain de ceux de Carrowmore et comme se rapportant à une période où l'Irlande n'était encore qu'à moitié civilisée (1).

(1) Stokes, *Vie de Pétrie*, p. 256.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il n'est guère possible de douter que ces petites tombes ne soient contemporaines du grand cairn, si même elles ne sont pas postérieures. Si donc ce dernier était vraiment le tombeau de la reine Meave, leur âge serait à peu près fixé ; mais il n'a pas encore été fouillé, et dès lors l'on ne peut rien affirmer à son sujet. Il y a même quelques raisons de douter, sur ce point, de la tradition. En premier lieu, un commentaire écrit par Moelmuiri affirme que la reine Meave (Meahbh) fut enterrée à Rathcroghan, qui était le lieu de sépulture de sa famille, « son corps ayant été emporté de Fert-Medhbha par son peuple, qui trouva plus honorable de l'inhumer à Cruachan (1). » Comme le Livre des Cimetières confirme ce témoignage, il n'y a aucune raison de douter du fait. Il se peut, du reste, que le corps de la reine ait d'abord été déposé en cet endroit, ce qui expliquerait comment a pu se former la tradition.

De plus, s'il est permis d'avoir quelque confiance en la description que donne Béowulf d'un tombeau de guerrier tel qu'on le comprenait au Ve siècle, nulle part on ne trouvera rien qui réponde mieux à cette description que le cairn de Knock-na-Rea. « Alors les gens de l'ouest élevèrent un monticule sur le bord de la mer ; il était haut et vaste, afin que le marinier pût l'apercevoir de loin. » Qu'une reine d'Irlande ait été enterrée au sommet d'une colline qui domine l'Océan, on n'en voit pas la raison et la chose est assez peu vraisemblable ; tandis que l'on conçoit parfaitement que le tombeau d'un guerrier soit placé de façon à dominer à la fois la mer et un champ de bataille ; mais quel put être ce guerrier ? C'est aux explorateurs futurs qu'il appartient de nous l'apprendre.

L'autre cairn est situé à trois kilomètres à l'est, sur une éminence qui s'avance dans le lac Gill. Il est moins élevé que le tombeau de la reine, mais il est couronné par une plate-forme plus régulière, de 30 mètres de large, avec une dépression au milieu. Il ne paraît pas qu'il ait jamais été fouillé, et aucune tradition ne s'y rattache.

L'histoire de la bataille du Moytura septentrional, telle qu'elle est rapportée par les annalistes irlandais, se résume comme il suit :

Nuada, qui était roi des Dananiens lorsque fut livrée la bataille du

(1) Pétrie, *Round Towers* (Tours-Rondes), p. 107.

Moytura méridional, avait perdu son bras dans l'action ; mais il le fit remplacer par un bras d'argent, de sorte qu'il fut désormais connu sous le nom de Nuada *à la Main-d'Argent*. Pour cette raison ou pour une autre, il remit le souverain pouvoir à Bréas qui, quoique fomorien de naissance, avait un grand commandement dans l'armée des Dananiens. Les habitudes d'économie et le caractère altier de Bréas le rendirent bientôt insupportable aux nobles de sa cour ; le mécontentement était à son comble lorsqu'y arriva un poète satirique du nom de Cairbré, fils de la poétesse Etan. Cairbré fut traité par le roi d'une façon si mesquine et si peu flatteuse que, dégoûté, il ne tarda pas à quitter sa cour ; mais auparavant, il écrivit et publia contre le roi une satire tellement mordante que le sang des nobles en bouillit d'indignation et qu'ils invitèrent le prince à se démettre du pouvoir qu'il avait tenu pendant sept ans. « Le roi eut de la peine à accéder à cette demande ; enfin cependant, après avoir tenu conseil avec sa mère, il se décida à se retirer à la cour de son père Elatha, alors grand chef des pirates fomoriens ou *rois de la mer*, qui, des îles Shetlandes et Hébrides, qu'ils possédaient, étendaient leurs brigandages sur toute la mer du Nord.

Elatha offrit à son fils une flotte pour l'aider à conquérir l'Irlande sur les Dananiens. Il réunit dans ce but tous ses hommes et tous ses vaisseaux et lui en confia le commandement en même temps qu'à Balor *au Mauvais-Œil*. La flotte débarqua près de Sligo et planta ses tentes dans le lieu même, c'est-à-dire à Carrowmore.

Elle y fut attaquée par Nuada *à la Main-d'Argent*, accompagné du grand Daghda, qui avait pris une part importante à la bataille précédente, et de plusieurs autres chefs de distinction. La bataille se livra le dernier jour d'octobre. Les Fomoriens furent battus et leurs chefs tués. Le roi Nuada périt de la main de Balor *au Mauvais-Œil*, mais Balor lui-même tomba peu après d'un coup de pierre que lui lança Lugh, son petit-fils par sa fille Eithlenn.

Après un intervalle de quarante ans, selon les *Annales des Quatre-Maîtres*, le Daghda occupa le trône vacant et régna quatre-vingts ans (1).

(1) Ce fut, d'après le même auteur, « pendant cet intervalle que Lugh, qui régnait alors, établit la foire de Tailtean, en mémoire de sa nourrice, la fille de Magh-Mor,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il est évident que l'auteur du récit que nous venons de résumer considère les Fomoriens et les Dananiens comme le même peuple ou tout au moins comme deux tribus de même race dont les chefs étaient unis par des alliances. Il les identifie aussi avec les Vikings scandinaves qui jouèrent un rôle si important dans l'histoire d'Irlande jusqu'à la bataille de Clontarf, qui arriva en 1014.

Cela peut paraître à première vue assez invraisemblable. Cependant il ne faut pas oublier les fameuses lignes de Claudien : « *Maduerunt Saxone fuso Orcades : incaluit Pictorum sanguine Thule : Scotorum cumulos flevit glacialis Ierne* (1). » Elles furent écrites, il est vrai, trois ou même quatre siècles après les événements auxquels elles font allusion; mais, d'un autre côté, elles sont antérieures de cinq siècles à l'occupation des Orcades par les Normands et à l'intervention de ce peuple dans les affaires d'Irlande.

On a souvent proposé d'identifier les Dananiens avec les Danois, à cause de la similitude des noms. Nous avouons qu'avant d'avoir visité Sligo, nous avons toujours considéré comme purement fortuite cette identité de consonnance; mais les monuments de cette localité correspondent si exactement avec ceux qui ont été figurés par Madsen dans ses *Antiquités préhistoriques du Danemarck*, et ils sont disposés d'une façon qui rappelle tellement ceux de Braavalla et des autres champs de bataille scandinaves, qu'il faudrait des motifs sérieux pour nous empêcher de croire à des rapports réels entre les uns et les autres.

En terminant son récit, M. O'Curry ajoute : « Dans son célèbre

roi d'Espagne. Cette foire, ajoute le docteur O'Donovan, est restée célèbre jusqu'au temps de Roderic O'Conor, dernier monarque d'Irlande, et le souvenir en est encore aujourd'hui si vivant que c'est aux hommes de Telltown que les habitants du comté de Meath ont fait appel tout récemment pour prendre part à divers exercices virils. » Ce serait un exemple bien étrange de la stabilité des institutions en Irlande si une foire établie dans un misérable village de l'intérieur des terres, dix-huit siècles avant J.-C., avait traversé tout le moyen-âge pour ne disparaître que de nos jours! Elle a pu être établie vers le commencement de l'ère chrétienne, mais certainement pas auparavant, et c'est là une nouvelle confirmation de la date assignée par nous aux événements qui précèdent.

(1) *Mon. Hist. Brit.*, XCVIII.

Glossaire, Cornac Mac Cullinan cite ce document au sujet du mot *Nes;* il était donc déjà considéré au neuvième siècle comme une composition historique d'un auteur très-ancien (1) ». S'il en est ainsi, il n'y a pas lieu de douter, semble-t-il, que cet auteur n'ait parlé de faits et d'événements parfaitement de sa compétence, et dès lors, jusqu'à ce que le contraire soit prouvé, on peut attribuer à ce document une valeur historique.

Il nous reste à voir s'il est possible de fixer avec quelque certitude les dates de ces deux batailles. Si nous consultons les *Annales des Quatre-Maîtres*, l'auteur favori des antiquaires irlandais, nous trouvons un chiffre étonnant : la première bataille eût été livrée en l'an du monde 3303 et la seconde vingt-sept ans plus tard (2), ce qui équivaut aux années 1896 et 1869 avant J.-C. Or, comme l'écriture alphabétique n'a été introduite en Irlande que depuis l'ère chrétienne, l'idée que les détails de ces deux batailles aient été conservés par la tradition orale pendant 2,000 ans, alors que tous les événements intermédiaires sont tombés dans l'oubli, est tout simplement insoutenable. La vérité est sans doute que les *Quatre-Maîtres*, comme tous les Irlandais vraiment patriotes du milieu du XVII^e^ siècle, jugèrent nécessaire pour l'honneur de leur pays de faire remonter son histoire au moins jusqu'au Déluge. Comme ce pays était divisé en cinq royaumes du temps des Dananiens et en vingt-cinq à d'autres époques, ils avaient à leur disposition une multitude de noms de chefs, et, au lieu de les considérer comme contemporains, ils les firent se succéder de façon à arriver jusqu'à Céasair, petite-fille de Noé, qui vint en Irlande 40 jours avant le Déluge, avec cinquante jeunes filles et trois hommes qui échappèrent ainsi à la destinée commune au reste de l'humanité et peuplèrent cette île. Tout cela est assez ridicule, mais ce qui concerne le héros de Moytura l'est peut-être plus encore. En supposant qu'il ait eu 30 ans à l'époque où il

(1) *Materials for ancient Irish History*, p. 250.

(2) *Annals of the Four-Masters*, traduction d'O'Donovan, I, p. 21. — Le mot *vingt* est une interpolation toute gratuite.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

prit part à la seconde bataille, en 3330, il devait en avoir 71 lorsqu'il monta sur le trône d'Irlande; or, il régna, dit-on, 79 ans et mourut à l'âge de 150 ans, par conséquent, des effets d'une blessure empoisonnée qu'il avait reçue 120 ans plus tôt; les *Quatre-Maîtres* disent 80 ans, mais c'est là une des innombrables inexactitudes qu'ils contiennent.

Si de ces documents nous passons aux Annales beaucoup plus authentiques de Tighernach, qui mourut l'an 1088 de notre ère, nous y trouvons cette assertion souvent reproduite que « tous les monuments des Scots jusqu'à Cimboeth, sont incertains. » Cela ne veut pas dire qu'ils soient certains à partir de cette époque, mais simplement qu'au delà de cette limite, qui coïncide avec l'an 289 avant J.-C., tout est ténèbres et confusion. Pour avoir quelque chose de certain, il faut arriver au règne de Crimthann qui, selon Tighernach, mourut en l'an 85 de notre ère, après avoir occupé le trône pendant 16 ans. Les *Quatre-Maîtres*, il est vrai, le font contemporain de Jésus-Christ, mais le docteur O'Donovan lui-même est obligé de reconnaître que tous ces premiers règnes de l'ère chrétienne sont antidatés dans la même proportion. Malheureusement pour le but que nous nous proposons, les anciennes annales de Tighernach sont presque entièrement occupées par la chronique des rois d'Emanie ou d'Armagh; ce n'est qu'accidentellement que l'auteur nomme les rois de Tara, capitale à la fois des Fir-Bolgs et des Dananiens, et il ne fait aucune allusion aux batailles de Moytura. Mais si notre annaliste nous fait défaut sur ce point, on trouve heureusement, dans certains manuscrits irlandais, des passages relatifs au Daghda et à ses amis, qui paraissent suffisants pour établir la vérité. Les plus précieux ont été réunis dans un autre but par Pétrie, dans son fameux ouvrage sur les Tours-Rondes. Comme on peut facilement les y trouver, il ne sera pas nécessaire de les citer tous, mais ceux-là seulement qui ont trait directement à notre sujet (1).

Le premier est extrait d'un célèbre ouvrage connu sous le nom de *Leabhar-na-Luidhre*, et antérieur apparemment à l'année 1106, laquelle

(1) *Essay on the ancient Architecture of Ireland*, par Pétrie, p. 97-100.

est donnée par les *Quatre-Maîtres* comme la date de la mort de l'auteur. Parlant de Cormac, fils d'Art et petit-fils de Conn *aux Cent-Batailles*, il dit : « Avant sa mort, qui arriva en 267, il pria ses gens de ne pas l'enterrer à Brugh, sur la Boyne, où étaient inhumés les rois de Tara, ses prédécesseurs, parce qu'il n'adorait pas les pierres et les arbres et qu'il ne rendait pas un culte au même dieu que ceux qui étaient enterrés à Brugh, car, ajoute le moine chroniqueur, il croyait comme de juste au seul vrai Dieu. »

Puis l'auteur continue en disant que « les rois de la race d'Hérémon furent enterrés à Cruachan jusqu'au temps de Crimthann qui, le premier, fut inhumé à Brugh. » Les autres, y compris la reine Meave, furent enterrés à Cruachan, parce qu'ils possédaient le Connaught; « mais ils furent enterrés à Brugh à partir de Crimthann jusqu'à Léoghaire, fils de Niall (428 ans après J.-C.), excepté trois personnes qui sont : Art, fils de Conn; Cormac, fils d'Art, et Niall *aux Neuf-Otages*. » Un peu plus loin l'on trouve le passage suivant : « Les nobles dananiens furent dans l'usage d'enterrer à Brugh, entre autres le Daghda et ses trois fils, Luhgbaid et Oe, Ollam et Ogma, la poétesse Etan et Corpré, son fils. Crimthann les imita, parce que sa femme appartenait aux Tuatha-Déa; ce fut elle qui pria son mari d'adopter Brugh comme lieu de sépulture pour lui et ses descendants. »

Dans le *Livre de Ballymote*, le monument de Brugh est appelé tour à tour « le *lit* de la fille de Forann, le *monument* du Daghda, le *tertre* du Morrigan, la *barque* où fut enseveli Crimthann, le *Carnail* (cairn) de Conn *aux Cent-Batailles*, etc. » Dans un second passage, on retrouve les mêmes noms avec quelques détails de plus : on y parle « du *lit* du premier Daghda, des deux mamelons du Morrigan, au lieu où naquit Cermud-Milbhel, fils du Daghda, des monuments de Cirr et de Cuirrell, femmes du Daghda, du tombeau d'Aedh-Luirgnech, son fils. » Enfin, dans un commentaire en prose sur un poème que cite Pétrie, on lit ce qui suit : « Les chefs d'Ulster furent inhumés à Talten... Les nobles dananiens, à l'exception de sept qui le furent à Talten, furent enterrés dans Brugh, entre autres Lugh et Oe, fils d'Ollamh et d'Ogma, Carpré,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fils d'Etan, Etan (la poétesse elle-même), le Daghda et ses trois fils, et un grand nombre de Dananiens, Fir-Bolgs et autres. »

Il n'est pas douteux que beaucoup d'autres passages semblables ne pussent être trouvés dans des manuscrits irlandais, si des hommes compétents prenaient la peine de les y chercher ; mais ces extraits suffisent probablement pour prouver deux choses : premièrement, que le fameux cimetière de Brugh, sur la Boyne, à près de 10 kilomètres à l'ouest de Drogheda, fut le lieu de sépulture des rois de Tara, depuis Crimthann (84 ans après J.-C.) jusqu'au temps de saint Patrice (432), et qu'il fut aussi le lieu de sépulture de tous ceux qui prirent part, sans y périr, aux batailles de Moytura. Il n'est malheureusement pas possible de déterminer la tombe de chacun des héros ; une seule a été convenablement explorée, celle de New-Grange, encore avait-elle été violée avant que les premiers explorateurs du XVII^e^ siècle en découvrissent l'entrée. La colline de Dowth n'a été que partiellement fouillée. Quant au grand cairn de Knowth, il est intact, ainsi qu'un autre appelé le *Tombeau-du-Daghda*. Des excavations seules peuvent prouver leur absolue identité ; mais il est du moins certain qu'il existe sur les rives de la Boyne un groupe de monuments tout-à-fait analogues, pour l'aspect extérieur, à ceux des champs de bataille de Moytura, et dont la date est le plus souvent incontestablement postérieure à l'ère chrétienne (1).

Le second point ne saurait être prouvé directement, mais il n'est pas moins clair que le premier ; c'est que les rois de la race de Crimthann succédèrent immédiatement aux rois dananiens qui combattirent à Moytura. S'il était prouvé, en effet, que Crimthann fût le premier roi enterré à Brugh, on serait obligé, si l'on plaçait le Daghda à une époque postérieure, de le faire figurer sous quelque pseudonyme ; il se peut qu'il

(1) Il y a, dans les *Annales des Quatre-Maîtres*, un roi appelé Eochaid-Aireamh « ainsi nommé, dit Lynch, le traducteur de Keating, parce que le premier il fit élever des tumulus en Irlande. » Je ne doute pas que l'étymologie aussi bien que le fait ne soient exacts ; mais il serait difficile d'en tirer une conclusion rigoureuse, quoique cette conclusion vienne confirmer celle à laquelle je suis arrivé moi-même en m'appuyant sur d'autres données. Le roi Eochaid vécut 118 ans av. J.-C., d'après les *Quatre-Maîtres ;* 45 ans seulement, d'après le récit plus exact de Tighernach.

en soit ainsi, mais pour le moment, il est plus raisonnable d'admettre qu'il le précéda à un très-court intervalle.

S'il fallait en croire les *Quatre-Maîtres*, les Dananiens eussent été éteints depuis près de 2000 ans, lorsque Crimthann épousa une princesse de cette race. L'on sait de plus que cette princesse fit adopter à son mari, pour lui-même et pour sa famille, le lieu de sépulture de ses ancêtres ; la chose serait-elle vraisemblable si ce lieu avait été depuis longtemps abandonné ?

Toujours d'après les *Quatre-Maîtres*, les Fir-Bolgs régnèrent 37 ans et les Dananiens 196 ans. S'il n'y a pas d'exagération dans le premier nombre, il nous semble qu'il y en a dans le second. Il faut en déduire d'abord les 20 ans que l'on a ajoutés sans raison à l'intervalle compris entre les deux batailles ; il faut ensuite oter quelque chose aux 80 ans que le Daghda est censé avoir régné à partir de l'âge de 71 ans. Si donc l'on réduit ce nombre à un siècle, il en résulte que les batailles de Moytura eurent lieu de 20 à 30 ans avant J.-C., et l'arrivée des Fir-Bolgs se trouve placée vers le milieu du dernier siècle de l'ère païenne. Evidemment, ce ne sont là que des chiffres approximatifs ; mais nous sommes convaincu qu'ils ne sont pas éloignés de la vérité (1).

Si de là, franchissant un espace de 10 kilomètres, nous passons à la colline de Tara, où reposèrent ceux qui furent enterrés à Brugh-na-Boinne, nous y trouvons la confirmation des vues qui précèdent. Lorsque Pétrie fut attaché à l'état-major, il laissa un plan très-exact des monuments de cette colline, ainsi qu'un mémoire fort savant, qui fut publié dans le XVIII^e^ volume des *Transactions de l'Académie royale d'Irlande*. Ce mémoire conclut comme il suit : « On voit par ces

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, j'ai eu la satisfaction d'apprendre qu'un homme d'une haute autorité, feu le D^r^ Henthorn Todd, ancien président de l'Académie royale d'Irlande, était arrivé à peu près à la même conclusion par une voie différente. « Les Fir-Bolgs ou Belges, dit-il, vinrent en Irlande non pas de France, mais de la Bretagne (insulaire), de la Domnonée, du comté de Devon... La conquête de l'Irlande ne fut guère antérieure à César, si elle ne lui fut pas de beaucoup postérieure. Elle introduisit dans ce pays une première civilisation grossière, il est vrai, mais supérieure à celle des Hiberniens. » — *Irish Nennius*, traduit par Todd ; appendice C.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

allusions historiques que tous ces monuments, à l'exception d'un très-petit nombre que nous venons de décrire (1), sont contemporains et appartiennent au troisième siècle de l'ère chrétienne. Les monuments primitifs des Dananiens remontent à une époque plus reculée, mais incertaine. Les seuls autres monuments dont la date puisse être fixée sont ceux de Conor-Mac-Nessa et de Cuchullim, qui vécurent l'un et l'autre au premier siècle. Ces faits suffisent pour montrer que Tara n'avait à peu près aucune célébrité avant Cormac-Mac-Art (2). »

La seule difficulté que renferme ce passage consiste dans l'allusion aux Dananiens. Comme la plupart des antiquaires irlandais de son temps, Pétrie n'avait pu se soustraire au prestige des *Quatre-Maîtres*. Frappé de leur exactitude générale en ce qui concerne l'ère chrétienne, il avait admis presque sans contrôle leur chronologie antérieure à ces temps. Le monument auquel il fait allusion n'est qu'une partie indistincte du tombeau de Cormac, à laquelle la tradition a attaché un nom, mais qui ne diffère du monument principal ni par le plan, ni par les matériaux, ni par la construction. Que les Dananiens aient eu un monument sur cette colline, cela est très-vraisemblable, si, comme nous le supposons, ils précédèrent immédiatement la dynastie de Crimthann, qui résida certainement en ce lieu. Il se peut aussi qu'ils aient occupé cette situation sur le point le plus élevé de la colline et que leur palais ait été dans la suite augmenté par Cormac. Le plan de ce monument mérite qu'on le produise (fig. 62), car il présente une curieuse ressemblance avec Avebury ; seulement la terre a ici remplacé la pierre, et, comme il arrive souvent, le séjour du mort semble avoir été copié sur l'habitation du vivant.

Il ne semble pas que le Daghda ait eu ici sa résidence. Le contexte induit à penser qu'il habita le grand monument de Dowth, large de près de 100 mètres, où son fils était né et près duquel il fut enterré

(1) De ce nombre est le tombeau de la reine Meave, qui mourut assassinée par son beau-fils, en l'an VII de Vespasien, soit 75 ans après J.-C., selon Tighernach.

(2) Toujours d'après Tighernach, Cormac, petit-fils de Conn *aux Cent-Batailles* et communément appelé Cormac-Mac-Art, régna de l'an 218 à l'an 266 de notre ère.

lui-même, comme on l'a vu ci-dessus. Mais s'il ne résida pas sur la colline royale, un des meubles les plus connus du palais n'en portait pas moins son nom. C'était une broche magnifiquement travaillée et qui exécutait d'une manière étonnante toutes sortes d'opérations culinaires,

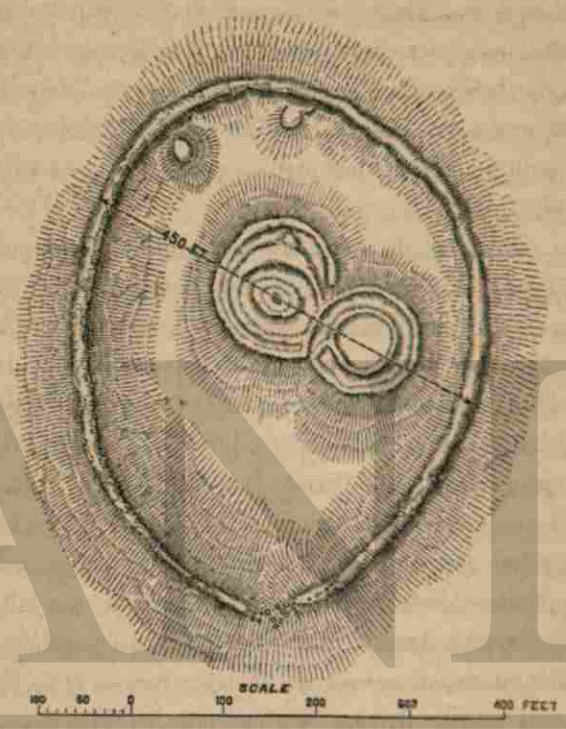


Fig. 62. — Tombeau de Cormac, à Tara.

ce qui montre, dans tous les cas, que le forgeron qui l'avait faite ne manquait pas d'habileté dans l'art de travailler le fer, car c'est de ce métal qu'elle était principalement composée.

Le monument (Rath) de Léoghaire nous intéresse non pas seulement parce qu'il fut le dernier érigé en ce lieu, mais par suite de cette circonstance que son auteur fut enterré sous ses remparts. Il est à croire que malgré tous les arguments et toutes les prédications de saint Patrice, son contemporain, Léoghaire refusa de se convertir à la foi chrétienne et qu'il se fit enterrer revêtu de ses armes, sous le rempart de son palais

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et en face du pays des ennemis avec lesquels il avait été en lutte de son vivant. Il n'est aucun fait relatif à cette époque qui soit mieux établi que celui-là; aussi sommes-nous porté à croire, par suite de l'aspect même de ces monuments, que d'autres rois ont dû être enterrés dans les mêmes conditions. Quoi qu'il en soit, cette circonstance doit nous faire paraître moins étrange la découverte d'un squelette humain sous le rempart de Marden. Il ne serait même pas surprenant que l'on fît des découvertes analogues dans la levée circulaire d'Avebury, en dépit du résultat négatif des explorations partielles faites par la Société archéologique du Wiltshire.

Il est un autre point de vue auquel on peut se placer pour obtenir quelque lumière sur l'âge des monuments en question. Si l'on pouvait savoir quand l'art d'écrire pénétra pour la première fois en Irlande, l'on aurait une date approximative au-delà de laquelle il ne faut s'attendre à nulle histoire détaillée des événements. Or, tous les meilleurs antiquaires d'Irlande sont d'avis que l'écriture alphabétique fut inconnue en Irlande jusqu'au règne de Cormac-Mac-Art (218-266 après J.-C.). Il y a lieu de croire, nous l'avons vu plus haut, que ce prince fut converti au christianisme par un prêtre romain, et s'il est peu vraisemblable qu'il ait appris lui-même à écrire, il semble du moins avoir fait composer certaines chroniques. Aucune, il est vrai, n'existe actuellement; cependant, comme un ancien manuscrit irlandais y renvoie et les cite, il n'est guère douteux que des livres n'aient été écrits en Irlande au troisième siècle; mais il est à peu près certain qu'aucun ne l'a été plus tôt. Il est vrai encore que selon M. Eugène O'Curry, une écriture en ogham eût existé en Irlande avant ce temps, avant même l'ère chrétienne; mais les raisons sur lesquelles repose cette assertion sont loin d'être satisfaisantes. En fût-il ainsi, du reste, que l'on n'en pourrait rien conclure. Il ne semble pas possible, en effet, d'écrire en ogham une histoire suivie; le plus que l'on puisse faire avec ce genre d'écriture, c'est de graver des généalogies; il est tout-à-fait en dehors de son pouvoir de rapporter des histoires détaillées comme celles des batailles de Moytura. D'un autre côté, l'aveu de M. O'Curry lui-même, concernant les difficultés que

rencontra Senchan à se procurer des copies du célèbre poème *Cattle Spoil of Cooley*, en l'année 598, montre combien peu l'art d'écrire était alors pratiqué. Aucune copie de ce poème, qui contient la vie et les aventures de la reine Meave au premier siècle, n'existait à cette époque en Irlande. Des délégués furent, en conséquence, envoyés en Italie pour copier un exemplaire que l'on disait s'y trouver, et, quoique le voyage leur ait été miraculeusement épargné, la conclusion est la même, c'est qu'aucun exemplaire écrit de ce fameux livre n'existait en Irlande avant l'an 600.

Pétrie n'est pas moins affirmatif sur ce sujet. Il dit, dans son histoire de Tara, que l'Irlande n'eut point de littérature jusqu'au Vᵉ siècle, à part peut-être les écrits attribués à Cormac-Mac-Art. Il croit, en conséquence, que l'histoire authentique d'Irlande ne commence qu'avec Tuathal, en l'an 130 ou 160 de notre ère, et en cela il a probablement raison. Mais ici se pose la question : Combien de temps un récit détaillé tel que ceux que nous possédons des batailles de Moytura peut-il être transmis par la tradition orale avant l'introduction de l'écriture dans un pays? Chez un peuple aussi grossier que l'était alors le peuple irlandais, cette période fut-elle d'un, de deux ou de plusieurs siècles? C'est à chacun de voir comment il doit résoudre cette question; mais nous devons observer que nous ne connaissons aucun exemple d'un peuple qui ait conservé une histoire détaillée seulement pendant deux siècles à l'aide de la seule tradition orale. Aussi la grande difficulté, selon nous, est-elle de comprendre comment le souvenir de ces batailles a pu se conserver d'une façon si parfaite, si l'on suppose qu'elles eurent lieu dans le premier siècle avant J.-C. Comme il n'est aucune raison de prétendre que l'écriture ait fixé ces récits dès le temps de Cormac, nous serions assez porté pour ce motif à placer les batailles de Moytura un ou deux siècles après la naissance du Christ. En tout cas, il paraît absolument impossible que leur date puisse être aussi reculée que le disent les *Quatre-Maîtres* et que certains archéologues irlandais semblent disposés à le croire.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que la période primitive de l'histoire d'Irlande

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ou les deux siècles qui précédèrent l'introduction de l'écriture en cette contrée, nous fournissent un groupe de noms tellement confus qu'il est impossible de les démêler; l'on a le Daghda, ses femmes et leurs enfants, la poétesse Etan et son malheureux fils, la reine Meave et son mari Conchobhar-Mac-Nessa; l'on a encore Cumbhail, le *Fingal* de Macpherson et Cuchullin, puis des personnages semi-historiques, tels que Tuathal l'*Accepté* et Conn *aux Cent-Batailles*. Tous ces hommes vécurent presque ensemble, dans une même capitale, et furent enterrés dans un même cimetière; ils forment un groupe à moitié historique et à moitié fabuleux, comme il s'en trouve antérieurement à l'histoire écrite chez la plupart des peuples. Plusieurs de leurs dates sont connues presque avec certitude, d'autres ne sauraient être fixées; mais ce que nous savons suffit, nous semble-t-il, pour nous permettre d'affirmer d'une façon à peu près positive que la bataille de Moytura, qui valut au Daghda sa renommée, eut lieu dans les cinquante années qui précédèrent ou suivirent la naissance de J.-C., mais plus probablement dans les cinquante premières.

Quelques-uns de nos lecteurs trouveront peut-être que nous nous livrons à de trop longues recherches pour établir un point insignifiant; ce n'est pas cependant la dixième partie des arguments que l'on pourrait emprunter aux documents jusqu'ici traduits et imprimés, et certes il serait difficile d'exagérer l'importance de ces documents au point de vue de la question qui nous préoccupe. S'il était prouvé, en effet, que les deux groupes de monuments de Cong et de Carrowmore ont été élevés à la mémoire de ceux qui tombèrent dans les deux batailles du Moytura, l'on aurait fait un pas immense dans la connaissance de l'usage de ces monuments; de même que si l'on pouvait établir que leur date coïncide à peu près avec celle de l'ère chrétienne, l'on n'aurait pas seulement un point de départ pour fixer l'âge de toutes les autres antiquités d'Irlande, mais encore une base pour des raisonnements analogues concernant les monuments des autres contrées.

Nous ne croyons pas qu'aucun antiquaire irlandais ou étranger ait jamais douté que ces monuments ne marquent des champs de bataille. Nous ne voyons, du reste, aucun motif de contester ce fait, et pour

le moment du moins, on peut le considérer comme établi. La seconde proposition est plus contestable. Les archéologues d'Irlande se refuseront généralement à réduire dans une telle proportion l'antiquité de ces deux grandes batailles. Cependant, après avoir apporté toute l'attention possible à tout ce qui a été dit et publié à ce sujet, après avoir comparé soigneusement ces monuments avec ceux des autres contrées, nous devons avouer que, plutôt que de les vieillir, nous serions porté à les rajeunir encore d'un ou deux siècles s'il y avait dans l'histoire quelque endroit où l'on pût les placer. Ils paraissent plus anciens et accusent une forme plus primitive que les cercles anglais, dont il a été question dans le dernier chapitre; mais cette différence ne suppose pas un intervalle de quatre ou cinq siècles. D'un autre côté, ils ont tant de rapports avec les monuments de la Scandinavie, ceux de Bravalla, par exemple, qu'on a quelque peine à croire que sept ou dix siècles séparent les uns des autres. Cependant, si l'on tient compte de toutes les circonstances, les conclusions qui précèdent sont encore ce qu'il y a de plus raisonnable sur la question; elles sont d'accord avec ce qui a été dit dans le dernier chapitre, et seront confirmées par les faits que nous aurons à produire dans les pages suivantes.

CIMETIÈRES.

Quoique les antiquaires irlandais soient parvenus à reconnaître les théâtres d'un grand nombre des mille et une batailles dont le récit remplit les annales des races celtiques, il ne semble pas qu'aucun autre que celui de Moytura soit marqué par des cairns ou des cercles; ce sera donc désormais dans des lieux de sépulture d'un autre genre, mais non moins intéressants, ce sera dans les cimetières que nous devrons aller puiser nos renseignements.

Huit cimetières sont énumérés dans l'histoire d'Irlande; mais les trois premiers seulement ont pu être reconnus jusqu'ici avec quelque certitude. Cependant, comme les antiquités d'Irlande n'ont point encore été systématiquement explorées, il peut se faire qu'on en trouve d'autres, aussi bien que de nouveaux champs de bataille marqués par des monuments

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de pierre. En attendant, nous n'avons à nous occuper que des trois qui ont été découverts et qui sont : le cimetière de Tailten, le cimetière de Cruachan et celui de Brugh. Les deux derniers sont connus avec certitude. Le premier consiste probablement dans la série de tumulus de Lough-Crew, tumulus récemment explorés par M. Conwell ; mais comme il y a quelque doute à cet égard, nous le réserverons pour la fin et parlerons en premier lieu de ceux dont l'identité n'est pas contestée.

Cruachan est situé à huit kilomètres à l'ouest de Carrick-on-Shannon, et consiste, d'après Pétrie, en un *fossé* (1) circulaire en pierres de 90 mètres de diamètre, aujourd'hui à peu près totalement disparu. A l'intérieur « sont de petites pierres rondes qui recouvrent des chambres funéraires grossières, formées de pierres, sans aucune espèce de ciment, et contenant des os non brûlés. » Le monument de Dathi (428 après J.-C.), qui consiste en un petit tumulus circulaire avec un *menhir* en grès rouge, est situé en dehors de l'enceinte, à une faible distance à l'est, et peut être reconnu à la description suivante qu'en donne le célèbre antiquaire Duald-Mac-Firbis. « Le corps de Dathi fut porté à Cruachan et enterré à Relig-na-Riogh, où furent inhumés la plupart des rois de la race d'Hérémon, et où se voit encore (1666) le pilier de pierre rouge qui a été élevé sur sa tombe (2). »

Nous retrouvons donc ici notre cercle habituel de 90 mètres (300 pieds) de diamètre, avec sa sépulture extérieure comme à Arbor-Low et son monument de pierre également extérieur comme à Salked et ailleurs. La principale différence qui existe entre ce monument et les cercles de l'Angleterre paraît consister dans le nombre des cairns qui entourent le cercle, chacun avec sa chambre intérieure ; s'ils étaient ouverts, l'on découvrirait peut-être entre eux un ordre de succession ; mais pour le moment, on ne sait rien ou à peu près rien de leur contenu.

L'on ne connaît jusqu'ici les noms que de deux des personnages dont les restes reposent en cet endroit, celui de la reine Meave, qui y fut

(1) Les Irlandais emploient ce mot *(ditch)* comme les Romains le mot *vallum*, pour désigner soit un rempart, soit la fosse d'où a été tirée la terre qui le constitue.

(2) Citation empruntée au *Book-de-Geneal*, p. 251.

transféré de Fert-Meave vers la fin du premier siècle, et celui de Dathi, dont la sépulture remonte au commencement du Ve siècle. Il est douteux que personne y ait été enterré avant la reine Meave ; le contexte induit en effet à penser que ce fut sa propre inhumation qui fit que l'on consacra ce lieu aux rites funéraires jusqu'à ce que, par suite de la conversion du pays au christianisme, on allât chercher un lieu de sépulture ailleurs que dans le cimetière des idolâtres.

Le plus intéressant et de beaucoup le plus connu des cimetières irlandais est celui qui s'étend sur un espace de trois kilomètres environ de l'est à l'ouest, sur la rive septentrionale de la Boyne, à huit kilomètres à peu près de Drogheda. Dans cet espace se trouvent aujourd'hui encore 17 barrows funéraires. Les trois principaux sont ceux de Knowth à l'ouest, de Dowth à l'est et de New-Grange à égale distance entre les deux précédents. En face du dernier, mais plus près du fleuve, est un autre petit tumulus qui porte encore actuellement le nom du Dagdha. Le groupe n'a jamais été régulièrement exploré, de sorte que l'on ne sait ni dans quel ordre il fut élevé, ni quels peuvent être les rois ou les nobles personnages dont il contient les restes.

Le tumulus de Knowth n'a jamais été soigneusement mesuré ; il ne semble même pas qu'il ait été décrit dans les temps modernes. Il doit avoir environ 60 mètres de diamètre, 15 à 20 mètres de haut avec une plate-forme de 30 mètres de large au moins. Il est entièrement composé de petites pierres qu'on a largement mises à contribution pour le pavage de la route et la construction des fermes voisines, de sorte qu'il est difficile de dire aujourd'hui quelle fut sa forme primitive. On n'en a pas visité l'intérieur dans les temps modernes. Pétrie y voit « la caverne de Cnodhba, qui fut explorée par les Danois (862 ap. J.-C.), lorsque les trois rois Amlaff, Imar et Auisle ravageaient le territoire de Flann, fils de Conaing. » S'il en est ainsi, l'entrée n'en devrait pas être difficile à trouver, mais les explorateurs ne doivent pas espérer beaucoup y découvrir quelque trésor ni aucun objet de valeur.

A 1,500 mètres environ de celui-ci se trouve le tumulus plus vaste et

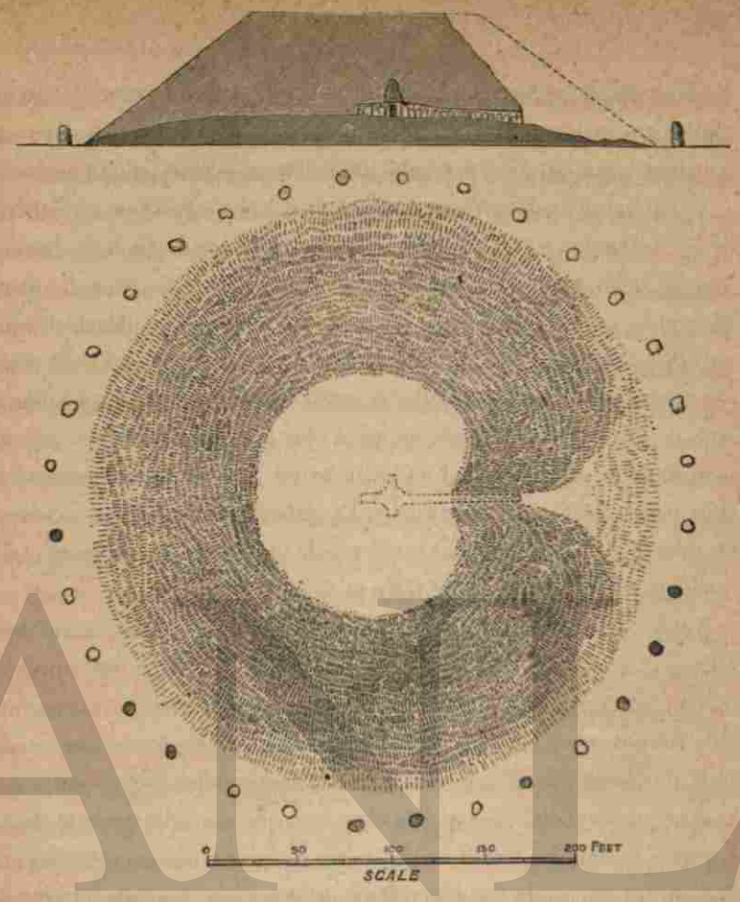
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plus célèbre de New-Grange. Il est presque certain qu'il fut l'un des trois que pillèrent les Danois en 1009. L'on n'en a découvert aucune description antérieure à l'époque où Llwyd, gardien du musée archéologique d'Oxford, le mentionna dans une lettre datée de Sligo, en 1699 (1). Il décrit l'entrée, le passage, les chapelles latérales et les trois bassins, absolument tels qu'ils existent aujourd'hui, et ne fait aucune allusion à la découverte de l'entrée comme étant de date récente, quoique sir Thomas Molyneux ait prétendu en 1725 qu'elle avait été trouvée, peu de temps avant le moment où il écrivait, par suite du déplacement de quelques

Fig. 63. — Vue du tumulus de New-Grange.

pierres (2). La première description vraiment détaillée que l'on en ait est celle du gouverneur Pownall, dans le second volume de l'*Archæologia* (1770). Pownall le fit dessiner par un inspecteur local du nom de Bouie ; mais soit que les dessins aient été défectueux, soit que le graveur les ait mal compris, il est impossible de découvrir la forme ou les dimensions du monument dans les planches qui ont été publiées. Dans les cent ans qui se sont écoulés depuis l'époque où il a été décrit, sa destruction a marché rapidement, et il faudrait beaucoup de patience et d'habileté pour arriver à retrouver ses dimensions primitives. En attendant, les gravures ci-jointes, dues en partie aux planches de M. Bouie, en partie

(1) Rowland, *Mona Antiqua*, p. 314.
(2) *Philosophical Transactions*, nos 335-336.



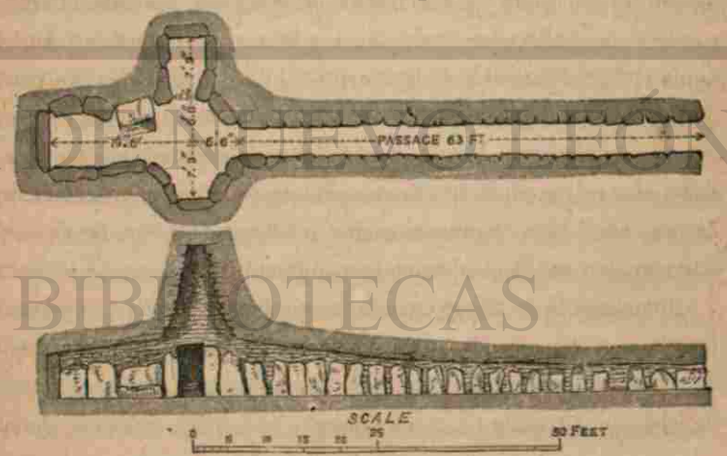


Fig. 64. — Plan de New-Grange, près de Drogheda.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à des observations personnelles, suffiront pour en donner une idée, mais elles n'ont nullement la prétention d'être parfaitement exactes, ce qui pourtant serait fort à désirer pour un monument d'une telle importance.

Ses dimensions doivent être à peu près les suivantes. Son diamètre est de 93 à 94 mètres pour l'ensemble du tumulus à son point de jonction avec la colline naturelle sur laquelle il se trouve. Sa hauteur est de 21 mètres environ, soit 4m20 du pied du tumulus au plancher de la chambre centrale, et 16m80 de là au sommet. L'angle que décrit la pente extérieure avec l'horizon paraît être de 35 degrés, 5 de plus qu'à Silbury-Hill, ce qui indiquerait une antiquité plus grande d'un siècle ou deux pour le moins, si l'argument que nous avons appuyé précédemment sur cette particularité a quelque valeur. La plate-forme supérieure a environ 36 mètres de large, et le tout est formé de pierres sans nul ciment, avec quelques traces seulement de terre et de décombres.

Autour de sa base se trouvait jadis un cercle de grands monolithes. Ces pierres, dit sir W. Wilde, sont situées à 10 mètres les unes des autres, sur une circonférence de 400 pas ou 300 mètres; en conséquence, elles durent être à l'origine au nombre de 30, comme à Stonehenge. Le plan de Bouie en indique cependant 32, mais il ne faut compter sur aucune exactitude de sa part. On observera que par suite de cette disposition, si le tumulus venait à disparaître ou qu'il n'eût jamais été érigé, l'on aurait un cercle de 100 mètres de diamètre, absolument comme à Salked ou à Stanton-Drew; aussi nous semble-t-il que ce sont les monuments des bords de la Boyne qui ont dû donner l'idée des cercles que l'on voit s'élever sur les champs de bataille de l'Angleterre deux ou trois siècles plus tard. Llwyd, dans sa lettre à Rowland, mentionne une pierre plus petite qui se tenait au sommet du tumulus; mais elle avait disparu, aussi bien qu'une vingtaine d'autres faisant partie du cercle extérieur, lorsque Bouie dessina le monument.

A une distance de 22m50 environ du bord extérieur, et à une hauteur de 4m50 au dessus du niveau du cercle de pierres, se trouve l'entrée de la crypte. Le seuil en est formé par une immense pierre de trois mètres de long sur 45 centimètres d'épaisseur, richement ornée de doubles

spirales élégamment dessinées; quelques-uns de ces dessins rappellent à s'y méprendre ceux de l'architecture moderne. Le passage qui conduit à la chambre centrale compte environ 12 mètres de long sur 1m80 de hauteur et 0m90 de largeur; mais ces dernières dimensions ont dû être considérablement réduites par suite de la pression exercée par la masse du tumulus; aussi est-ce avec quelque peine que l'on se glisse aujourd'hui dans cet étroit couloir. A mesure que l'on avance, le toit, qui est formé d'énormes dalles, s'élève rapidement à une distance de 21 mètres de l'entrée. Il se transforme en un dôme conique de 6 mètres de hauteur, constitué par de gros blocs de pierre disposés horizontalement. La crypte s'étend encore 6 mètres au-delà du centre du dôme, et forme à droite et à gauche deux chambres latérales, dont l'une, celle de l'est, est beaucoup plus profonde que celle qui lui fait face.

Dans chacune de ces chambres latérales se voit une sorte de bassin en pierre de forme ovale, qui mesure environ un mètre de large et environ 20 centimètres de profondeur. Ces bassins paraissent former une partie indispensable de ces monuments funéraires d'Irlande, quoique leur usage n'ait pu encore être déterminé.

L'une des pierres du passage ou *allée couverte* et plusieurs de celles qui constituent la chambre intérieure portent des ornements sculptés, généralement en forme de spirales, comme ceux du seuil, mais d'une exécution moins fine et d'un travail moins achevé. L'une des pierres de droite, qui formait l'angle le plus reculé de la chambre, est tombée en avant, de sorte que l'on a pu, en se glissant derrière elle, observer la face postérieure de quelques-unes des pierres voisines et y découvrir les mêmes ornements en spirales que sur leur face antérieure. Or, il est impossible que, situés comme ils le sont, ces ornements aient été visibles depuis la construction du tumulus. Pour rendre compte de cette particularité, quelques-uns ont prétendu qu'avant d'être employées à cet usage, ces pierres avaient dû faire partie d'un monument plus ancien; mais il n'est point nécessaire de recourir à une telle hypothèse. Il se peut que les pierres aient été sculptées, sans plan préalable du monument, avant d'être mises en place, et que, ne pouvant s'adapter à l'emplacement auquel

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

on les destinait tout d'abord, on ait dû ou bien les tourner en sens contraire, ou bien les employer à d'autres usages. Il se peut encore que la crypte n'ait été recouverte par le tumulus qu'un certain temps après sa construction. La main-d'œuvre n'avait pas du reste à cette époque la valeur qu'elle a aujourd'hui, et il serait dangereux d'essayer de rendre compte des caprices des rois dans un état de société tel que celui qui existait alors. L'identité de style et le caractère des ornements, sur quelque face des pierres qu'ils se présentent, exclut absolument l'idée qu'ils soient l'œuvre d'époques différentes. L'utilisation des matériaux servant à une construction antérieure suppose l'état de ruine de cette construction; elle suppose par conséquent, dans l'âge des deux monuments, une différence considérable, contre laquelle proteste l'identité des figures gravées sur les pierres.

La position de l'entrée du tumulus est une particularité au premier abord plus difficile à expliquer. Telle qu'on la voit aujourd'hui, elle est située à une distance horizontale de 15 mètres de ce que l'on a tout lieu de considérer comme le contour primitif du monument. Non seulement il n'y a nul motif de croire que l'*allée* se continua jadis plus loin, mais la présence même du seuil si chargé d'ornements et d'autres détails semblent indiquer que le tumulus avait alors à cette profondeur ce que l'on peut appeler une façade architecturale. Un moyen de rendre compte de cette disposition, ce serait de dire que le monument n'avait primitivement que 60 mètres de diamètre et qu'alors l'intérieur en était accessible, mais qu'après la mort du roi qui l'érigea, une enveloppe de 15 mètres

Fig. 65. — Ornement à New-Grange.

d'épaisseur fut ajoutée par ses successeurs, de façon à constituer la plate-forme supérieure et à fermer l'entrée du tombeau. Si les choses se passèrent ainsi, il est permis de croire que des membres de la même famille furent dans la suite enterrés dans cette enveloppe et qu'il en résulta des sépultures secondaires, mais presque contemporaines, comme on en trouve si fréquemment dans les tumulus d'Angleterre. Les découvertes de Minning-Low (fig. 33), de Rose-Hill (fig. 39) et d'autres barrows anglais viennent appuyer cette hypothèse; on pourrait invoquer en sa faveur beaucoup d'autres arguments, mais c'est une de ces questions que l'examen consciencieux du tumulus lui-même pourra seul résoudre d'une façon satisfaisante. En attendant, nous serions plutôt porté à croire que ce monument avait une entrée en forme d'entonnoir, comme ceux de Park-Cwn (fig. 46) et de Plas-Newydd (fig. 47). On en comprendra mieux la raison lorsque nous aurons examiné les tumulus de Loug-Crew; mais la facilité apparente avec laquelle Amlaff et ses frères danois semblent avoir pénétré dans ces tombeaux au IX^e^ siècle de notre ère paraît indiquer que l'entrée n'en était pas alors difficile à trouver.

Fig. 66. — Autre ornement à New-Grange.

Les ornements qui couvrent les parois des chambres de New-Grange sont très-variés, tant dans leur forme que dans leur caractère. Ce qui domine cependant, ce sont des spirales souvent d'une grande beauté, diversement combinées. Ces spirales paraissent avoir été dessinées à la main, sans nul instrument, et jamais elles ne sont tout-à-fait régulières dans leurs formes ni dans la façon dont elles se combinent. Les gravures qui précèdent peuvent donner une bonne idée de leur aspect

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

général, quoique plusieurs soient plus complexes et quelques-unes plus soigneusement exécutées. La plus considérable et peut-être aussi la plus belle est celle que porte la face extérieure du seuil. Elles sont rarement seules, mais le plus souvent combinées avec des ornements en zig-zag (fig. 66) et des dessins affectant la forme de losanges; enfin toutes les variétés de dessins qui passaient par l'imagination de l'artiste et que comportait la forme de la pierre sont ici représentées. L'un de ces dessins représente incontestablement une forme végétale. Est-ce une branche de palmier? Est-ce une fougère? La première opinion nous semble plus probable, bien que l'on ignore comment cette plante orientale pouvait être connue à New-Grange. Un autre groupe de sculptures mérite d'être cité, sinon pour sa beauté, du moins à cause de l'intérêt qu'il présente (fig. 68) : ce sont des signes que le gouverneur Pownall, dans une savante dissertation insérée dans l'*Archæologia*, considère comme des chiffres phéniciens. Le général Vallancey et d'autres n'ont pas été si affirmatifs; une chose est claire, du moins, c'est qu'ils ne ressemblent à aucun caractère d'un alphabet aujourd'hui connu. On ne peut guère les considérer non plus comme un simple ornement; ce sont plutôt ou bien des marques d'ouvriers, ou bien des symboles quelconques destinés à faire reconnaître la pierre; des figures analogues, dont la signification est aussi inconnue, ont également été découvertes en France.

Fig. 67. — Rameau sculpté, à New-Grange.

Fig. 68. — Signes gravés sur des pierres, à New-Grange.

Le troisième des grands tumulus de la Boyne est celui de Dowth ou de Dubhad, s'il est vrai, comme le dit Pétrie, qu'il fut l'un des trois tombeaux que pillèrent les Danois en 862. Il a été exploré par une commission de l'Académie royale d'Irlande en 1847, mais ces fouilles

n'ont amené aucun résultat satisfaisant. Une grande brèche y fut pratiquée depuis le bord jusqu'au milieu, ce qui le défigura terriblement (1); on ne découvrit pas de chambre centrale, mais seulement, du côté occidental, une petite entrée conduisant à un passage qui s'étendait à 12m20 vers l'intérieur (de A à B). A la distance de 8m40 de l'entrée se trouvait une petite chambre à dôme avec trois branches, absolument comme à New-Grange, mais sur une plus petite échelle. Au centre de cette pièce était un vaste bassin en pierre d'une même forme et sans doute d'une même destination que ceux de New-Grange, mais plus grand, car il mesurait 1m50 sur 0m90. La branche méridionale de la chambre s'étend jusqu'en K, en une ligne courbe de 8m40 environ; là elle est arrêtée pour le moment par une énorme pierre qui barre le passage.

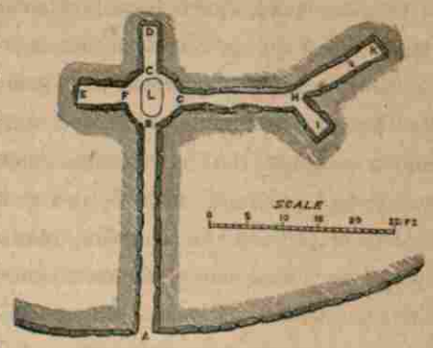


Fig. 69. — Chambres du tumulus de Dowth.

L'Académie n'a pas encore publié de rapport concernant ces fouilles, et nous ne pensons pas qu'il existe nulle part un plan du monument. Ses dimensions mêmes sont inconnues. Il semble, néanmoins, que la chambre ait été, postérieurement à sa construction, recouverte d'une enveloppe, comme nous l'avons dit pour celui de New-Grange; dans ce cas, le tumulus primitif aurait eu 36 mètres de large et 60 mètres avec son enveloppe.

Les parois des chambres de ce tombeau sont encore plus richement ornementées que celles des chambres de New-Grange; le travail est surtout plus délicat, ce qui semblerait indiquer une époque plus récente.

(1) Il faut dire, pour l'excuse de nos explorateurs, qu'il est extrêmement difficile de fouiller les cairns d'Irlande sans les détruire. Comme ils sont composés uniquement de pierres sans nul ciment, il est presque impossible d'y creuser, soit des souterrains, soit des puits. La seule chose à faire, c'est de les couper en travers; or, cette tranchée a pour résultat inévitable de les défigurer.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Non loin de là, sur le territoire de Netterville-House, se trouve un autre petit tumulus qui n'est que la répétition en miniature des chambres centrales de ses gigantesques voisins. Il n'a pas de sculptures, ni rien qui mérite d'être signalé.

Le tertre connu sous le nom de *Tombeau-du-Dagdha* et les dix ou douze autres qui se voient encore dans ce cimetière sont tous très-probablement intacts et attendent toujours leur premier explorateur. Si les trois grands tumulus sont ceux que pillèrent les Danois, ce qui semble probable, cette circonstance explique comment on n'y a trouvé aucun objet funéraire, mais il n'en résulte pas que les autres soient également pauvres. Au contraire, comme leurs flancs ne présentent aucune trace d'anciennes fouilles, comme nulle tradition ne se rapporte à de précédentes explorations, il y a tout lieu de croire qu'ils n'ont jamais été ouverts et que les restes ainsi que les armes du grand Dagdha sont toujours dans sa tombe.

L'on n'a rien découvert dans les grands tumulus de New-Grange et de Dowth qui puisse jeter quelque lumière soit sur leur âge, soit sur les personnages auxquels ils furent destinés. On dit que deux squelettes ont été découverts à New-Grange, mais on ignore dans quelles circonstances, et dès lors on ne sait s'il faut y voir des sépultures primitives ou secondaires. La découverte d'une monnaie de Valentinien est mentionnée par Lwyd en 1699, mais il nous dit simplement qu'elle fut trouvée au sommet, ou plutôt, semble-t-il, près du sommet, lorsque l'on enleva les pierres qui recouvraient le tumulus pour construire des routes et pour d'autres usages. Si elle avait été dans la *cella* ou chambre intérieure, comme à Minning-Low, l'on aurait une date au-delà de laquelle il ne serait pas permis de remonter; mais on ne sait ni dans quel endroit elle fut trouvée, ni ce qu'elle est devenue, pas plus qu'une autre de l'empereur Théodose, qui a dû également y être découverte, mais à une époque inconnue. Une trouvaille plus importante fut faite par lord Albert Cuningham, en 1842. Quelques ouvriers qui étaient occupés à creuser près de l'entrée du tumulus découvrirent deux splendides torques en or, une broche et un anneau également en or, ainsi qu'une monnaie de

Geta (205-212) de même métal. Un semblable anneau en or, qui est aujourd'hui en la possession de la femme du propriétaire, fut trouvé dans la *cella*, vers le même temps. Si les premières découvertes laissent quelques doutes dans les esprits, les dernières nous semblent assez concluantes. Trois monnaies romaines trouvées en divers endroits et à des époques diverses, en même temps que des torques et des anneaux, c'est assez, croyons-nous, pour établir que ce tumulus n'a pu être érigé avant l'année 380. La date probable de son achèvement doit être environ l'an 400; mais il peut se faire qu'il ait été commencé 50 ou 60 ans plus tôt. Il est à croire, en effet, qu'un tombeau de ce genre dut être entrepris par le roi auquel il était destiné, mais il ne fut sans doute complétement achevé et recouvert de son enveloppe de terre qu'après que ce roi, ainsi probablement que ses femmes et ses fils, y eurent été déposés, de sorte qu'une période considérable a pu s'écouler entre le commencement et l'achèvement de cette construction.

A Dowth, l'on a trouvé l'assortiment ordinaire d'objets funéraires : une grande quantité de pierres plus ou moins globulaires, destinées sans doute à être lancées avec la fronde, et dans la chambre, des fragments d'os brûlés, dont plusieurs avaient appartenu à l'homme, des perles d'ambre et de verre d'une forme unique, des portions de bracelets en jais, un curieux bouton en pierre, une fibule, des poinçons en os, des épingles en cuivre, des couteaux et des anneaux en fer. Il y a quelques années, des fouilles ont été faites dans une partie de l'*allée couverte*. L'on y a trouvé quelques objets en fer, des ossements de mammifères et une petite urne en pierre qui a été offerte par l'explorateur à l'Académie d'Irlande. On peut remarquer, car c'est un argument négatif qui a sa valeur, que nulle arme, nul instrument de pierre ni de bronze, à moins que l'on ne range dans cette dernière classe les épingles de cuivre, n'a été découvert dans aucun de ces tumulus.

Les ornements gravés sur les chambres de Dowth sont analogues à ceux de New-Grange, mais généralement d'un travail plus délicat. Si l'on suppose que l'art est allé progressant en Irlande, ce qu'il y a tout lieu de croire, il faudrait en conclure qu'ils sont plus modernes. D'autres

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

circonstances le confirment, du reste. Quoique les spirales dominent, les formes végétales y sont cependant fort communes (fig. 70), mais elles ne sont pas toujours aussi faciles à reconnaître que la branche de palmier de New-Grange. D'autres figures pourraient être prises, par une imagination complaisante, pour des serpents ou des caractères d'écriture quelconques. Celle que représente la grav. ci-dessous (fig. 71) est curieuse, car elle rappelle un dessin tout semblable qui se voit sur une pierre à Coisfield, dans l'Ayrshire; mais il n'est pas facile de dire ce qu'elle signifie, en cas qu'elle ait une signification quelconque. Nous serons plus à même de juger de la valeur ou de l'importance de ces ornements, au point de vue artistique ou chronométrique, lorsque

Fig. 70. — Ornement gravé sur une pierre, à Dowth.

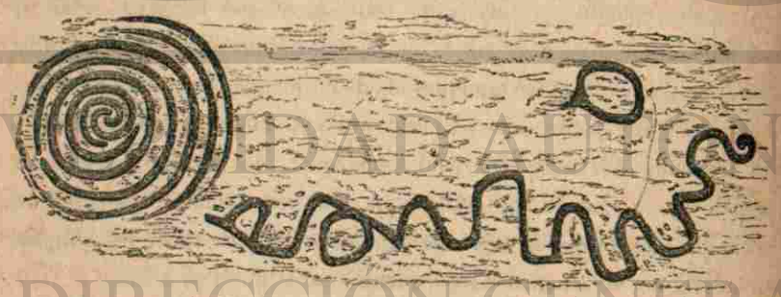


Fig. 71. — Autre ornement trouvé à Dowth.

nous aurons examiné ceux de Lough-Crew et d'ailleurs; mais indépendamment de ces considérations, personne ne saurait étudier les monuments des rives de la Boyne sans être frappé de l'élégance et de l'infinie variété des ornements qui recouvrent leurs parois.

Si les preuves matérielles font ici quelque peu défaut, les documents écrits sont plus précis et plus satisfaisants que pour tout autre groupe de monuments des trois royaumes. Il est dit dans le passage précédemment cité que les rois d'Irlande « furent enterrés à Brugh depuis Crimthann (76) jusqu'à Léoghaire, fils de Niall (458), à part trois personnages qui sont Art, fils de Conn, Cormac, fils d'Art, et Niall *aux Neuf-Otages*, » père de Léoghaire. La raison pour laquelle Art et Cormac ne furent pas enterrés en cet endroit, c'est qu'ils avaient embrassé le christianisme. Art fut enterré en un lieu appelé Tréoit; Cormac, sur la rive droite de la Boyne, en un lieu appelé Ros-na-Righ, en face de Brugh, et Niall, à Ochaim. Mais il reste 27 rois dont il faut retrouver les tombes, et il n'y a à Brugh que 17 tumulus. L'on doit y ajouter encore les tombeaux du Dagdha et de ses trois fils, de la poétesse Etan et de son fils Corpré, de Boinn, femme de Nechtan, « laquelle fit ensevelir avec elle son petit chien Dabilla, » et un grand nombre de Dananiens et autres. Il est impossible de trouver de la place pour tout ce monde dans les tombeaux aujourd'hui visibles, en cas que chacun ait été enterré séparément; mais il peut se faire que les grands tumulus aient contenu plusieurs tombes. La forme et la position des chambres de Dowth (fig. 69) favorisent même assez cette opinion. En outre, plusieurs ont pu être enterrés sous de petits tumulus qui depuis longtemps auront disparu pour céder la place à l'agriculture, et peut-être pourrait-on les trouver si l'endroit était soigneusement et systématiquement exploré, ce qui ne semble pas avoir jamais été exécuté. Mais avant que l'on puisse arriver à quelque certitude concernant la distribution de ces tombes, il serait nécessaire que les grands tumulus fussent explorés de part en part. Or, une telle opération, en raison de la nature des matériaux, entraînerait pratiquement leur destruction, ce qui serait très-regrettable. En attendant, s'il était permis d'émettre une conjecture,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nous serions porté à considérer New-Grange comme le tombeau de Cairbre-Lifeachair qui, d'après les *Quatre-Maîtres*, régna de 271 à 288, — mais plus probablement 50 ou 60 ans plus tard, — et semble avoir été un prince vraiment digne d'être enterré dans un tombeau royal. Quant au tumulus situé sur les bords du fleuve et qui n'a pas encore été fouillé, nous sommes assez porté à le considérer, conformément à la tradition, comme le tombeau du grand Dagdha, du héros de Moytura. Il serait téméraire de hasarder une opinion concernant les autres dans l'état actuel de nos connaissances. Pour le moment, il nous suffit de savoir que nous avons un groupe de monuments qui tous ou presque tous ont été construits dans les premiers siècles de l'ère chrétienne; c'est une base sur laquelle nous pourrons nous appuyer dans le cours de cette étude.

LOUGH-CREW.

A une distance de 40 kilomètres environ à l'ouest de Brugh et à 3 kilomètres au sud-est d'Oldcastle, est une série de collines désignées dans la carte de l'état-major sous le nom de Slieve-na-Calliagh ou *Collines-de-la-Sorcière*. A leur sommet, qui s'étend d'une façon continue sur un espace de 3 kilomètres environ, sont situés 25 à 30 cairns, dont quelques-uns ont des dimensions considérables, 40 à 50 mètres de diamètre par exemple. D'autres sont beaucoup plus petits, et quelques-uns sont tellement ruinés qu'il est impossible de déduire de leur état actuel leurs dimensions primitives. Il y a sept ou huit ans seulement, ce cimetière était entièrement inconnu des antiquaires irlandais, et la position des cairns était à peine indiquée sur la carte officielle; ce ne fut qu'en 1863 qu'ils attirèrent l'attention de M. Eugène Conwell, de Trim. Grâce à l'aide et à l'assistance de M. Naper, de Lough-Crew, propriétaire du sol, M. Conwell put les explorer complétement dans les années 1867 et 1868. Un court rapport relatif aux résultats obtenus fut présenté à l'Académie royale d'Irlande, en 1868, et mis plus tard dans le commerce; mais l'ouvrage plus considérable, avec plans et dessins, que l'auteur avait l'intention de publier, se fait toujours attendre, faute d'encouragement. Une fois terminé, ce sera pourtant le travail le plus utile qui ait été publié sur l'archéologie dans ces dernières années. En attendant, nous empruntons les quelques détails qui suivent à la brochure déjà parue, en même temps qu'à des notes que nous avons recueillies personnellement sur les lieux, lors d'une visite que nous y avons faite, en compagnie de M. Conwell, pendant l'été dernier. Les dessins sont tous de cet auteur.

L'un des plus parfaits de ces tumulus est celui que M. Conwell désigne

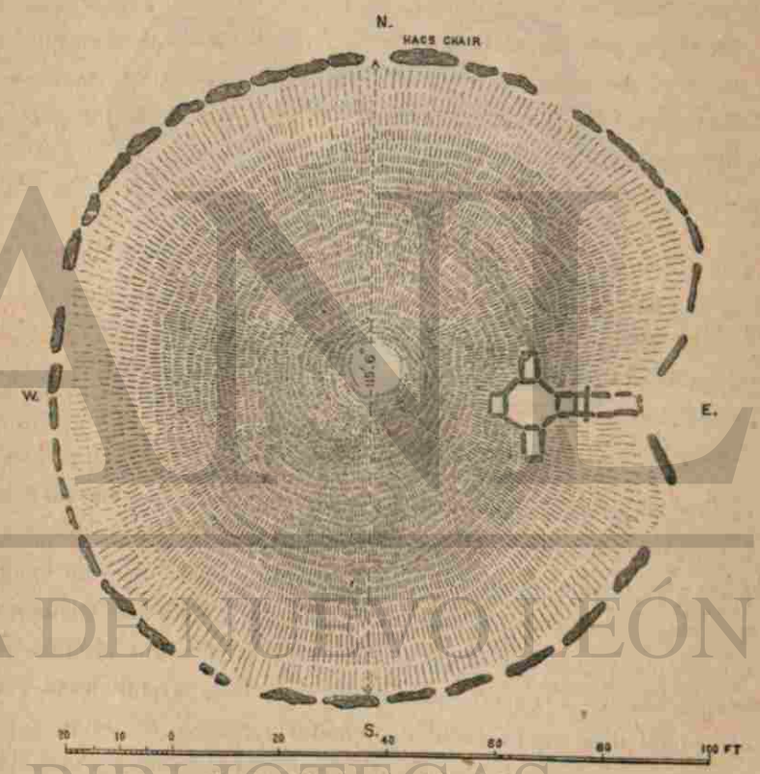


Fig. 72. — L'un des cairns de Lough-Crew.

par la lettre T (fig. 72). Il se tient sur le point le plus élevé de la colline, et dès lors est le plus en vue. C'est un cône tronqué de 35 mètres de diamètre à la base, et dont la pente mesure de 18 à 20 mètres

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'étendue. Autour de sa base sont 37 pierres posées de champ et variant en longueur de 2 à 4 mètres. Elles ne sont pas détachées comme à New-Grange, mais forment une sorte de mur destiné à retenir les terres du tumulus. Au nord et à 1m20 en arrière du cercle est une énorme pierre de 3 mètres de long sur 1m80 de haut et 60 centimètres d'épaisseur; elle pèse par conséquent plus de 10 tonnes. La partie supérieure affecte grossièrement la forme d'un siége; d'où son nom de *Chaise-de-la-Sorcière* (fig. 73). On ne peut guère douter qu'elle n'ait été destinée à servir

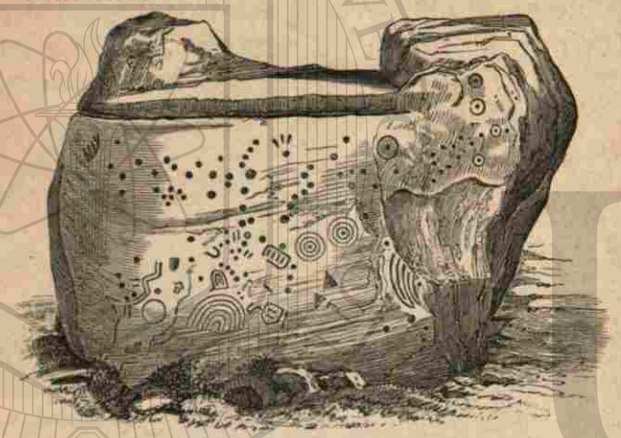


Fig. 73. — Chaise-de-la-Sorcière, à Lough-Crew.

de siége ou de trône; mais quel en est l'auteur et dans quel but fut-elle faite? c'est ce qu'il est difficile de dire aujourd'hui.

Du côté oriental du tumulus, le cercle de pierres forme un angle rentrant; c'est l'entrée des chambres intérieures. Le plan des chambres est comme précédemment celui d'une croix. Il y a une distance de 8m40 de l'entrée à la pierre plate qui ferme la *cella* la plus reculée; le dôme n'est donc pas au centre du tumulus, comme à New-Grange, ce qui porte à penser que la chambre de Dowth était réellement le tombeau principal (fig. 69). Des figures de divers genres ont été rencontrées sur vingt-huit pierres des chambres. La gravure ci-contre (fig. 74) en représente deux qui, avec les dessins de la *Chaise-de-la-Sorcière*, donneront une bonne idée de leur caractère général. Elles sont certainement plus

grossières et moins artistiques que celles des rives de la Boyne, et par suite semblent indiquer un âge plus reculé. On n'a rien trouvé dans ce tombeau, si ce n'est une certaine quantité d'ossements humains carbo-

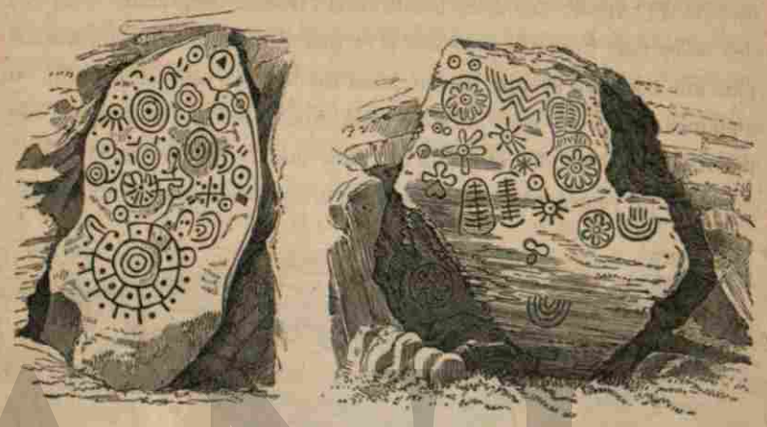


Fig. 74. — Pierres faisant partie du cairn précédent (fig. 72.)

nisés, des dents humaines en parfait état de conservation, des os d'animaux, probablement de cerfs, et une épingle en bronze de six centimètres de long, avec une tête ornementée.

Le cairn L (fig. 75), situé un peu plus à l'ouest, a 40 mètres de large, est entouré de quarante-deux pierres semblables à celles du cairn T. Il décrit également un angle rentrant à l'entrée de la chambre intérieure. Cette entrée est distante de 5m40 du cercle extérieur; quant à la chambre, elle a presque les mêmes dimensions que ci-dessus, 8m70 de long sur 4 mètres dans sa plus grande largeur. D'un côté se voit l'un et le plus grand de ces bassins mystérieux dont il a déjà été question; il mesure 1m70 de long sur 0m95 de large. Le tout est exécuté avec autant de soin et d'habileté que l'on pourrait le faire actuellement. Chose qui lui est particulière, il porte une entaille sur son bord, mais cette entaille n'est pas assez profonde pour que l'on y voie une gouttière. Jusqu'à ce que l'on ait trouvé quelque chose d'analogue dans les autres contrées, il sera très-difficile de dire d'une manière précise à quel usage ont pu servir ces grandes soucoupes de pierre. Que le corps ou les cendres du défunt

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

y aient été déposés, c'est ce qui paraît plus que probable; mais alors elles étaient probablement surmontées d'un couvercle en forme de cloche, comme il en a été découvert dans des tombeaux de la Babylonie méridionale (1). Au-dessous de ce bassin furent trouvés en grandes quantités des ossements humains carbonisés et quarante-huit dents humaines, plus une boule en syénite parfaitement ronde avec son poli primitif, et quelques objets en jais. Ailleurs, l'on trouva des os carbonisés, des poteries grossières, des outils en os, mais aucun objet en métal. Notre gravure, qui représente la *cella* avec le grand bassin, donne une bonne

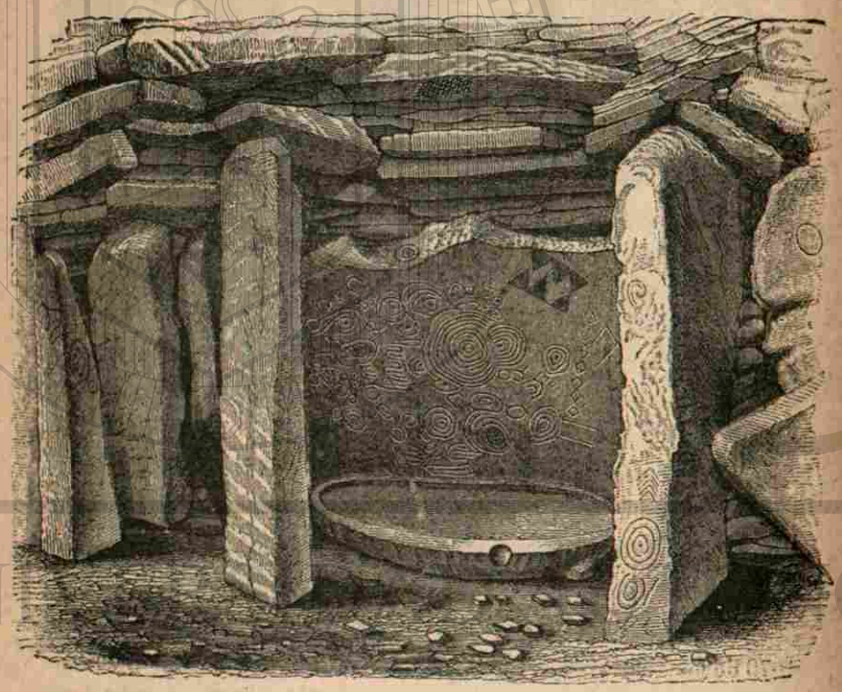


Fig. 75. — Cella contenue dans un autre cairn, à Lough-Crew.

idée du style général des sculptures de ce cairn et des cairns voisins. Les parties marquées par des hachures paraissent avoir été gravées avec un instrument tranchant en métal. Cependant, ici comme sur les bords de

(1) *Journal royal archæological Society*, XV, p. 270.

la Boyne, les formes ordinaires sont piquées. L'ont-elles été seulement avec le marteau ou bien avec le ciseau aidé du marteau? C'est ce qu'il est difficile de dire; nous pensons cependant qu'il ne serait guère possible d'exécuter ces dessins avec un marteau quelconque, et qu'un ciseau a dû être employé; mais fut-il de silex, de bronze ou de fer? Nous l'ignorons.

Le cairn H, bien qu'il ait à peine 2 mètres de haut et 16 de large, semble être le seul qui n'eût pas été fouillé à l'avance; aussi a-t-il procuré à son explorateur un nombre considérable d'objets. La chambre, toujours en forme de croix, mesurait 7m20 d'avant en arrière et 4m80 en travers. M Conwell recueillit dans le couloir et dans les cryptes environ 300 fragments d'ossements humains qui durent appartenir à un nombre considérable d'individus, 14 fragments de poterie grossière, 10 éclats de silex, 155 coquilles marines parfaitement intactes, plus des cailloux et des pierres polies en grandes quantités.

La partie la plus remarquable de la collection consistait en 4,884 fragments, plus ou moins parfaits, d'objets en os que possède maintenant le musée de Dublin. On dirait le fonds de magasin d'un marchand de coupe-papier. La plupart de ces objets ont la forme de couteaux, et presque tous sont plus ou moins polis, mais sans autre ornementation. Cependant 27 fragments paraissent avoir été peints, 11 sont perforés, 501 portent des stries assez fines, 13 peignes présentent des gravures sur les deux côtés, et sur 91 se voient des cercles et des lignes courbes fort bien exécutés, qui ont dû être gravés au compas. Un cerf avec ses andouillers est représenté sur l'un d'eux à l'aide de hachures; c'est la seule représentation d'un être vivant que contienne cette collection.

On a encore trouvé dans ce cairn sept perles d'ambre, trois en verre de diverses couleurs, un curieux pendant d'oreilles également en verre de 25 millimètres de longueur, dont l'une des extrémités était terminée en trompette et l'autre en pointe, six anneaux en bronze parfaitement conservés, plus huit fragments et sept autres objets en fer, tous rongés par la rouille. L'un d'eux a tout l'air d'une branche de compas avec laquelle auraient été faites les gravures qui se voient sur les objets en os. Un autre consistait en une sorte de poinçon en fer de 13 centimètres de long, dont l'une des extrémités était taillée en biseau.

Le cairn D est le monument le plus vaste et le plus important de tout le groupe. Il a 54 mètres de diamètre, et, malgré l'état de ruine dans lequel il se trouve, le cercle de 54 pierres qui l'entourait primitivement est encore reconnaissable. Comme les précédents, il décrit à l'est un angle rentrant, mais tout le zèle des explorateurs n'a pu leur permettre de pénétrer jusque dans le tumulus. Les pierres tombaient sur leurs têtes et le danger qu'ils couraient était si grand qu'ils furent forcés de reculer devant l'idée d'un tunnel. On entreprit alors une tranchée, mais l'escouade d'ouvriers qui fut employée constamment pendant une quinzaine à ce travail ne put pénétrer jusqu'à la chambre centrale; de sorte que l'on ignore encore si c'est un simple tope sans sépulture, comme il en existe dans l'Inde, ou si cette sépulture est située à une plus grande profondeur que celle à laquelle sont parvenus les explorateurs. S'il n'y avait pas de chambre centrale, la courbe ou angle rentrant que décrit le cercle serait un curieux exemple d'attachement à une forme sacrée.

Les autres monuments qui dominent la colline, quelque intérêt qu'ils puissent avoir dans une monographie locale, ne présentent rien qui mérite d'être noté dans une étude générale. Quoiqu'ils diffèrent considérablement par les dimensions et la richesse d'ornementation, ils appartiennent tous à une même classe et probablement à un même âge. Ce qu'il importe d'observer ici, c'est que tous ces monuments, de même que ceux des bords de la Boyne, constituent à proprement parler un cimetière. Ce ne sont vraiment ni des cercles, ni des alignements, ni des dolmens, ni des monuments en pierre brute d'aucune sorte; tous sont soigneusement construits et tous plus ou moins ornementés. On observe, en outre, d'une extrémité à l'autre de la série, une gradation et un progrès constant qui les différencient profondément des monuments anglais, si simples et si grossiers, qui ont été décrits dans le dernier chapitre.

Il nous reste à rechercher quels sont les personnages dont les restes reposent dans ces tumulus et à quelle époque ils y furent inhumés. Or,

il n'est guère douteux, nous semble-t-il, que nous n'ayons là ce cimetière de Talten célébré par les poètes et les légendaires irlandais. « L'armée du grand Meath, dit l'un d'eux, est ensevelie dans le noble pays de Brugh; les grands Ultoniens ont choisi Talten pour s'y faire inhumer avec pompe. Les vrais Ultoniens, avant Conchobar, furent toujours enterrés à Talten, jusqu'à ce que la mort de ce triomphateur vint mettre un terme à leur gloire (1). » La distance de ce lieu à Teltown, la moderne Talten, est de 15 kilomètres, ce qui pourrait être considéré comme une objection; mais il faut se rappeler que Brugh, le lieu de sépulture des rois de Tara, est à 16 kilomètres de cette dernière localité, et que Dathi et d'autres princes qui résidaient également en cet endroit furent inhumés à 104 kilomètres de là, à Rath-Croghan. La distance ne saurait donc être une difficulté sérieuse. Un peuple qui attachait une telle importance aux rites funéraires et entourait de tant d'honneurs l'inhumation de ses chefs ne devait pas y regarder à une différence de quelques kilomètres pour le choix du lieu de sépulture.

L'on ne doit pas oublier cependant que la résidence propre des Ultoniens, que l'on dit avoir été enterrés à Talten, fut Emania ou Armagh, qui en est à 22 kilomètres de distance à vol d'oiseau. Pourquoi choisirent-ils pour leur dernière demeure un lieu si rapproché de Tara, la capitale de leurs ennemis? Il n'est pas facile de le dire; mais s'il faut accorder quelque créance aux traditions irlandaises, le fait n'en est pas moins incontestable. Si la résidence royale fut si éloignée, il est de peu d'importance que leur cimetière ait été à 18 ou 20 kilomètres de l'emplacement actuel de Telltown. Les Ultoniens durent avoir quelque bonne raison pour enterrer à une telle distance de chez eux; mais comme la tradition ne nous dit pas quelle fut cette raison, il serait inutile de la rechercher; ce qui pourrait être un motif déterminant pour un Saxon civilisé du XIXe siècle pourrait bien, au contraire, avoir été considéré comme de nulle valeur par un Celte barbare des temps qui précédèrent la naissance du Christ. Une raison autre que celle de la distance détermina sans aucun doute le choix des cimetières irlandais; mais quelle

(1) Pétrie, *Round Towers*, p. 105.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fut cette raison? Nous n'avons pas pour le moment de matériaux suffisants pour formuler une opinion à cet égard; mais on peut dire que si Lough-Crew n'est pas le cimetière de Talten, nul autre lieu n'a plus que lui de titres à cette identification, parce que nul groupe de tombeaux n'existe autour de Telltown qui réponde mieux que celui-ci à la description qui nous est restée de ce célèbre cimetière.

Si notre cimetière est bien celui de Talten, il n'est pas difficile de savoir quels furent les personnages qui y furent enterrés. Outre le témoignage tiré du poème que nous venons de citer, il en est un autre que nous trouvons dans le Livre des Cimetières. « Les rois d'Ulster, y est-il dit, furent enterrés à Talten, depuis Ollamh-Fodhla jusqu'à Conchobhar, qui désira être inhumé en un lieu situé entre Slea et la mer, la face tournée vers l'orient, en raison de la foi qu'il avait embrassée. » Cette conversion de Conchobhar est une des légendes les plus fameuses qui se rattachent à l'histoire ancienne de l'Irlande. Ce prince avait été blessé par un projectile qui lui était resté dans la tête. Son médecin lui ordonna, s'il voulait conserver la vie, de rester calme et à l'abri de toute surexcitation. Pendant sept ans, le blessé se conforma à ce précepte; mais quand il vit l'éclipse de soleil et l'espèce de convulsion qu'éprouva la nature le jour où le Christ fut crucifié, il se tourna vers son druide et lui dit : « Qu'est-ce que cela signifie? — C'est, répondit celui-ci, que le Christ, fils de Dieu, est aujourd'hui crucifié par les Juifs. » — « Au récit de cette énormité, Conchobhar ressentit une telle indignation qu'il en devint comme furieux; son transport fut tel que le projectile sortit de sa tête et qu'il mourut le vendredi même, jour du crucifiement (1). » Cette légende est assez puérile, mais elle nous donne la raison pour laquelle la chronologie de cette période a été falsifiée au moins d'un demi-siècle. Conchobhar et Crimthann sont les deux rois des deux grandes dynasties alors régnantes en Irlande, que les annalistes prétendent avoir été les contemporains du Christ, et s'ils se trompent sur ce point, ils établissent du moins que ces rois vécurent

(1) O'Curry, *Matériaux pour l'histoire d'Irlande*, p. 636. — Tighernach ajoute lui-même pour l'année 33 : *Concobares filius Nessæ obiit hoc anno.* » — *Ann.*, p. 18.

simultanément. Si l'on ajoute à cela le fait, si souvent répété par les auteurs précédemment cités, que Conchobhar fut le dernier de sa race qui ait été enterré à Talten, et que Crimthann fut le premier de la sienne qui fut inhumé à Brugh, il en résulte que l'on a une idée suffisamment nette de l'histoire de ces cimetières. En réalité, Brugh succéda à Talten sur le déclin de la dynastie ultonienne et au moment où les Dananiens, vainqueurs à Moytura, venaient d'établir leur suprématie dans le pays et de se fixer à Tara.

Les caractères des sculptures des deux groupes confirment pleinement cette manière de voir. Celles de Lough-Crew sont plus grossières et moins artistiques que celles de Brugh. Les gravures qui précèdent et celle qui suit (fig. 76) peuvent donner une bonne idée des unes et des autres; mais il est impossible de savoir ce que l'artiste a voulu représenter; il n'y a là aucune apparence de forme animale ou végétale. La beauté de la forme, comme décoration, est sans doute la seule chose que l'ancien Celte se soit proposée; peut-être atteignit-il ce but aux yeux de ses contemporains; malheureusement nous sommes aujourd'hui plus sévères. Le feuillage et les grâcieuses spirales de New-Grange et de Dowth ne se voient plus ici ni rien qui y ressemble. Lorsque M. Conwell aura publié son livre dans lequel seront dessinées la plupart de ces figures, il sera facile de les disposer en séries progressives, de façon à ce que l'on en puisse déduire l'histoire artistique de l'Irlande pendant les cinq siècles qui précédèrent l'arrivée de saint Patrice en ce pays.

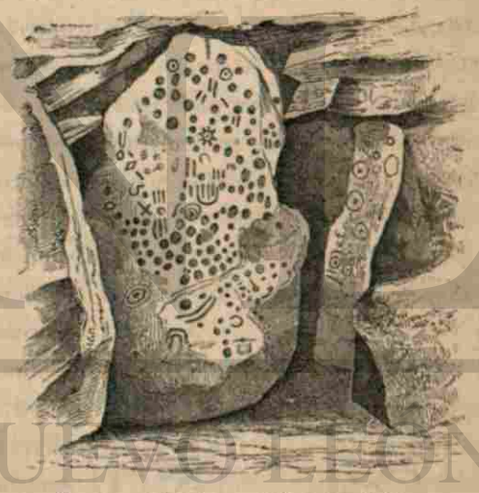


Fig. 76. — Autre pierre sculptée de Lough-Crew.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il serait extrêmement dangereux d'appliquer à tous les pays cette loi du développement progressif de l'art. Dans l'Inde, spécialement, la marche des choses a été tout opposée : ce sont les monuments les plus grossiers qui sont les plus récents et les mieux travaillés qui sont les plus anciens ; mais il ne semble pas qu'il en ait été de même en Irlande. Depuis les anciennes sculptures grossièrement gravées sur les piliers de pierre jusqu'à la conquête normande, l'art paraît avoir été sans cesse en se perfectionnant. En commençant par ces deux cimetières qui en sont probablement les plus vieux incunables, son histoire pourrait se poursuivre sans nulle lacune jusqu'aux inscriptions délicates et aux objets de métal finement travaillés qui excitent encore notre admiration.

D'autres tombeaux avec des figures sculptées existent sans doute en Irlande, mais ils n'ont pas encore été explorés, ou s'ils l'ont été, le résultat des fouilles n'a pas été publié. L'un d'eux mérite cependant que nous en disions un mot, non pas, certes, à cause de sa magnificence, mais en raison des différentes particularités qu'il présente. Il est situé dans un champ voisin de Clover-Hill, non loin de Carrowmore, champ de bataille du Moytura septentrional. Il mesure 2m10 de longueur sur 1m50 de largeur et 1m35 de profondeur. La pierre qui le recouvre était primitivement à fleur de terre. Aucun cairn ne l'enveloppait; aucun cercle de pierres ne l'entourait, et la tradition ne dit pas qu'il en ait jamais existé. Les figures gravées sur les pierres de la chambre sont peu profondes et ont presque disparu sous la mousse et les lichens. La gravure ci-contre donnera une idée de leur caractère général. Comme dessin, elles tiennent le milieu entre les sculptures de Talten et celles de Brugh, ce qui cadre assez bien avec la date du monument, s'il se rattache vraiment à ceux du champ de bataille; mais ce point est très-douteux, car il est à remarquer

Fig. 77. — Figures gravées sur des pierres, à Clover-Hill.

que tous les monuments qui ont quelque rapport direct ou indirect avec un champ de bataille sont grossiers et n'ont pas été touchés par le ciseau, tandis que presque tous ceux qui se trouvent dans des cimetières ou ont été érigés lentement et comme à loisir sont plus ou moins chargés d'ornements. Il se peut cependant que quelqu'un ait voulu se faire inhumer près de ses camarades qui étaient morts sur le champ de bataille et qu'il se soit préparé cette dernière demeure ; mais ce n'est là qu'une conjecture dont nous ne pouvons en ce moment connaître la valeur.

Une chose est encore à noter en ce qui concerne cette tombe. Si les petits tombeaux de Brugh étaient également à fleur de terre, il est impossible de savoir combien il en reste à découvrir, impossible même de les déterrer tous.

DOLMENS.

Il est extrêmement difficile d'écrire quelque chose d'un peu satisfaisant sur les rares dolmens que possède l'Irlande. Ce n'est pas que leur histoire ne puisse être faite, mais l'on s'est contenté jusqu'ici de les considérer comme préhistoriques, et personne, en conséquence, n'a pris la peine de les étudier. La première chose dont il faudrait s'assurer, ce serait de savoir s'il en existe sur quelqu'un des champs de bataille mentionnés dans les Annales d'Irlande. Nous ne le pensons pas ; mais cette question ne peut être résolue d'une façon satisfaisante que par quelqu'un qui soit très au courant de l'ancienne géographie politique de l'Irlande, et nous n'avons nullement la prétention de l'être. Cependant personne n'a encore démontré l'existence d'un rapport quelconque entre eux et un champ de bataille connu. En attendant qu'on le fasse, l'on doit se contenter de voir en eux des tombeaux de chefs ou de personnages considérables, dont les cendres sont contenues dans les urnes qu'ils renferment généralement.

La question si importante de la distribution des dolmens n'est pas plus avancée ; aussi serait-il téméraire d'appuyer aucune théorie sur ce que l'on sait aujourd'hui à ce sujet. Si tous ceux qui sont décrits dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

des livres ou dans les Revues des sociétés savantes étaient marqués sur une carte, il en résulterait que la plupart se trouvent sur la côte orientale de l'Irlande. Une douzaine environ se trouve dans le Waterford et le Wexford, une autre douzaine dans les environs de Dublin et de Meath et un nombre égal dans le comté de Down. Mais cette abondance relative peut tenir simplement à ce que la côte orientale, qui possède des routes et des villes, a été plus fréquentée par les touristes et les antiquaires que les régions reculées et plus difficilement accessibles de l'ouest.

Il existe cependant des matériaux suffisants pour une étude de ce genre dans les travaux de l'état-major joints aux dessins de M. du Noyer. Les uns et les autres sont déposés à la bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande, à Dublin; mais celui-là seul peut tenter d'utiliser ces matériaux qui est armé d'un grand courage et a tout son temps à sa disposition, car le désordre dans lequel ils se trouvent en rend l'usage impossible au commun des amateurs d'antiquités irlandaises.

Les Irlandais eux-mêmes n'ont qu'une légende concernant les dolmens; ils les appellent tous *les lits de Diarmid et de Graine*. L'enlèvement de Graine, fille de Cormac-Mac-Art, par Diarmid, enlèvement qui remonte, d'après les *Quatre-Maîtres*, à l'année 286 de notre ère, est une des légendes les plus connues de l'Irlande. L'histoire dit que, poursuivis dans toute l'Irlande par Finn, l'amant déçu, ils érigèrent ces monuments pour s'y cacher et s'y abriter. C'est là évidemment un conte, mais ce conte nous montre du moins que, dans l'opinion des Irlandais, les dolmens appartiennent à l'époque comprise entre la naissance du Christ et la conversion du peuple au christianisme. Rien n'indique qu'aucun d'eux ait été érigé avant l'ère chrétienne, de même que rien ne nous autorise à supposer qu'il y en ait de plus modernes que le temps de saint Columba.

Le groupe le plus considérable de dolmens apparents que l'on connaisse en Irlande est celui de Glen-Columbkille, à l'extrémité de la pointe occidentale du Donégal. Nous ne croyons pas qu'aucun livre ni aucune revue en ait jamais publié une description. Nous devons les

renseignements qui suivent à notre ami M. Norman Moore, qui a bien voulu se rendre sur les lieux pendant l'automne dernier.

Les principaux groupes sont situés à Glen-Malin-More, petite vallée parallèle à celle de Columbkille et située à trois kilomètres au sud de cette dernière. Il s'y trouve trois groupes au nord et deux au sud, qui s'étendent depuis un kilomètre environ de la mer jusqu'à plus de trois kilomètres dans l'intérieur des terres. Le groupe le plus beau est le plus rapproché du rivage et situé du côté sud. Il se compose de six dolmens qui forment presque une ligne droite, sont espacés de 15 à 30 mètres et accompagnés de quelques cairns, mais si petits qu'ils méritent à peine le nom de tumulus. Les pierres qui forment les supports des dolmens ont de deux à quatre mètres de haut; celles qui les surmontaient sont encore là, quoique quelques-unes aient été déplacées.

Le second groupe, situé un peu plus haut dans le vallon, se compose de dix dolmens disposés en deux rangées parallèles, mais ils ne sont ni aussi grands ni aussi complets que les précédents.

Presque en face du premier groupe, du côté nord par conséquent, sont deux dolmens tellement rapprochés l'un de l'autre que l'on pourrait presque y voir une même construction. A 800 mètres à l'est environ, se voit un quatrième groupe consistant en quatre dolmens accompagnés de cairns; deux de ces dolmens sont d'une grande magnificence. Le groupe le plus avancé dans la vallée consiste en cinq ou six dolmens qui tous, excepté un, sont à l'état de ruines.

Le nombre des dolmens du vallon de Columbkille n'est pas donné par M. Moore; mais d'après le contexte, il doit être de cinq ou de six, ce qui fait de 20 à 30 pour le groupe tout entier. Autant que l'on peut en juger par la description de notre correspondant, le groupe du vallon de Columbkille paraît avoir des chambres mieux disposées et plus complètes; il serait donc, semble-t-il, plus récent que les autres. Toutefois, pour les classer d'une façon chronologique, il faudrait en faire une étude minutieuse; la chose n'est pas impossible cependant, et nous ne désespérons nullement de voir disposer ces six groupes en une série consécutive, quelle que puisse être la date initiale ou finale.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'aspect général de ces tombeaux rappelle celui de Calliagh-Birra's-House, dont nous parlerons ci-après (fig. 80). Or, il n'est guère douteux que ce dernier n'appartienne au Ve ou au VIe siècle. Il n'est pas moins probable que ceux du Donégal doivent appartenir au moyen-âge, ou du moins que ce mode de sépulture dut se continuer dans certaines parties de l'Irlande, spécialement sur les côtes, jusqu'à l'entière conversion des habitants au christianisme.

Nous ne connaissons pas de traditions relatives à ce vallon autres que celles qui ont pour objet saint Columba. Ce saint personnage y résida assez longtemps, dans le but de convertir les habitants au christianisme. Réussit-il dans son entreprise? Il ne semble pas, car l'on dit que dégoûté de l'Irlande il s'en fut s'établir dans une île d'où il ne pouvait pas apercevoir les rivages de cette terre détestée. La seule autre tradition relative au même objet se rapporte à saint Patrice qui, incapable de convertir les *démons* des environs de Croagh-Patrick, dans le comté de Mayo, les chassa jusque dans la mer; mais au lieu d'y périr, on les vit reparaître et se fixer sur ce promontoire (1). Cette fable signifie sans doute qu'une tribu, — non celtique, car les Celtes étaient moins rebelles à l'Évangile, mais peut-être d'origine ibérienne, — ayant refusé d'accepter la nouvelle doctrine, fut chassée du comté de Mayo, qu'elle occupait, et réduite à chercher un refuge dans cette partie reculée de l'Irlande, où elle resta jusqu'à ce que saint Columba vînt fixer sa demeure à côté d'elle. S'il était permis de supposer que le groupe de Columbkille appartient aux temps qui précédèrent immédiatement la conversion du pays, et que les cinq autres groupes de Malin-More

(1) « Croagh-Patrick, montagne du Mayo, est fameuse, dans les récits légendaires, comme théâtre des dernières luttes de saint Patrice avec les démons de l'Irlande. Du haut de son sommet, il les chassa dans l'Océan et compléta sa victoire en jetant sa sonnette au milieu des fugitifs. Mais les démons reparurent du sein de l'abîme, et passant plus au nord, ils fixèrent leur séjour dans les sauvages solitudes de Séang-Céan, au sud-ouest de Donégal. Ils y vécurent tranquilles jusqu'à ce que saint Columba vînt, conduit par un ange, en délivrer le pays. Après un rude combat, il les mit en complète déroute. Son nom fut dès lors associé à celui du pays, et la paroisse de Glen-Columbkille conserve encore dans sa topographie et ses traditions un commentaire vivant de la légende de saint Columba. » Reeves, *Vita S. Adam.*, p. 206.

remontent à une période antérieure de deux, trois ou même quatre siècles à saint Colomba, et qu'ils sont l'œuvre d'une race ibérienne ou celtibérienne, l'on aurait une hypothèse qui aurait du moins l'avantage de tout expliquer. Quoique en vue de Carrowmore, ces monuments n'ont certainement aucun rapport avec les œuvres des peuples septentrionaux, constructeurs de dolmens; ils doivent être d'origine espagnole ou française, mais plutôt espagnole. Du temps d'Élisabeth et aussi loin que l'histoire peut remonter en arrière, l'on voit des Espagnols établis dans le comté de Galway et en général sur la côte occidentale d'Irlande. Une colonisation qui eut une si longue durée ne dut pas être l'effet d'une impulsion soudaine; il est probable que les Ibères s'établirent en cette contrée à une époque reculée et avant qu'ils eussent appris à parler latin. Or, d'après ce que l'on sait d'eux et de leurs monuments dans la péninsule, ils durent, en effet, accepter plus difficilement que les Celtes la nouvelle doctrine, et se servir des dolmens pour tombeaux, de préférence aux tumulus et aux cercles.

Quoi qu'il en soit, il est au moins deux points négatifs que l'on peut admettre en ce qui concerne ces dolmens. Le premier, c'est qu'ils ne marquent pas des champs de bataille : ils ne rappellent en rien l'aspect des monuments qui ont cette destination. Le second, c'est qu'ils ne représentent pas un cimetière royal, vu que nulle capitale, nulle contrée fertile ne se trouvent dans le voisinage. Il faut y voir très-probablement les tombeaux d'une colonie étrangère établie en cet endroit. C'est du reste en comparant ces monuments avec ceux du pays d'où l'on suppose qu'ils proviennent que l'on pourra savoir à quoi s'en tenir à ce sujet; en attendant, l'on peut dire que cette hypothèse rend compte de tous les faits connus en Irlande.

Un des dolmens les plus intéressants de ce pays, c'est celui qui est connu sous le nom de *Tombeau-du-Géant* et qui est situé près de Drumbo, à six kilomètres environ au sud de Belfast. L'intérêt qui s'attache à ce monument tient moins à ses dimensions, si considérables qu'elles soient, qu'à son isolement au milieu du plus grand cercle de la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Grande-Bretagne, Avebury excepté. Ce cercle a 174 mètres de diamètre et mesure par conséquent plus de six acres (1) de superficie. Il n'est pas formé, comme ceux d'Avebury et d'Arbor-Low, d'un rempart que longe à l'intérieur un fossé; ici la terre a été prise au milieu et amoncelée de façon à constituer un amphithéâtre circulaire; aussi, bien que ce rempart soit moins élevé extérieurement que celui d'Avebury, l'effet produit à l'intérieur est cependant beaucoup plus grandiose par suite de l'abaissement de toute la surface interne (2).

Mais pourquoi tout cet amoncellement de terre avec un dolmen solitaire au milieu? Faut-il y voir simplement le pendant du tumulus de New-Grange? Est-ce que l'on considéra cette nouvelle disposition comme supérieure au tertre ordinaire recouvrant une chambre sépulcrale? Ou bien cet amphithéâtre fut-il réservé aux jeux ou aux cérémonies funéraires que l'on célébrait autour de la tombe? Pour que l'on pût résoudre toutes ces questions, il faudrait que d'autres cercles analogues fussent connus et qu'ils eussent été soumis à une étude comparée des plus sérieuses. Quant à nous, nous pensons qu'il faut voir dans ce monument le tombeau d'un chef et qu'il faut le ranger parmi les plus modernes du genre.

A la même distance environ, à l'ouest de Belfast, se voit un autre dolmen qui en lui-même est beaucoup plus beau que le *Tombeau-du-Géant;* sa pierre supérieure, qui pèse, dit-on, 40 tonnes, repose sur cinq énormes supports. Il n'est accompagné d'aucun cercle ni de quoi que ce soit. Le nom celtique de la localité dans laquelle il se trouve signifie *la ville de la pierre des étrangers*, ce qui semble indiquer qu'il n'est pas très-ancien et que son origine n'est pas tout-à-fait oubliée.

A Knockeen, comté de Waterford, se trouve un dolmen remarquable, quoiqu'il ne soit accompagné d'aucun autre monument et qu'aucune tradition ne s'y rattache. Il se rapproche par sa forme de Stonehenge et

(1) L'acre est de 4,046 mètres carrés. *(Trad.)*

(2) Je ne puis m'empêcher de penser qu'il en est de même à Dowth; alors ce ne serait pas un lieu de résidence, comme il a été dit plus haut; mais il est trop tôt encore pour se prononcer sur ce sujet.

son plan offre une disposition qui ne se présente, croyons-nous, que dans les dolmens d'Irlande. La *cella* existe bien, mais elle est précédée d'une sorte d'antichambre qui peut-être servait aux offrandes que l'on faisait au mort après que la chambre funéraire était fermée.

Fig. 78. — Dolmen de Knockeen.

Un autre dolmen mérite encore d'attirer notre attention, parce qu'il appartient à un genre de monuments commun en Bretagne, mais fort rare dans les Iles-Britanniques. Il consiste en une chambre qui mesure à l'intérieur 3m80 de long sur 1m20 de large à l'entrée, et seulement 90 centimètres à l'extrémité opposée. Il est situé près de Monasterboice, à la limite septentrionale de la commune, non loin par conséquent de New-Grange et tout près de Greenmouth. Il

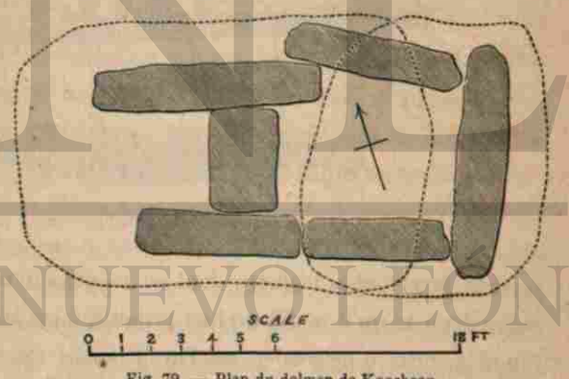


Fig. 79. — Plan du dolmen de Knockeen.

est connu dans la localité sous le nom de *Tombeau de Calliagh-Vera* ou *Birra* (1), cette sorcière dont on a vu précédemment la *chaise* (fig. 73)

(1) Si, au lieu de cette sotte légende, il était permis de rapporter ce tombeau à Brendanus Biorro, le fondateur du monastère de Birra, aujourd'hui Parsonstown, la question aurait fait un pas considérable. La date ne saurait être une objection; car

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et dont le nom est intimement lié aux tombeaux de Lough-Crew. D'après les traditions recueillies par le Dr O'Donovan et M. Conwell, Calliagh-Birra se rompit le cou avant que le dernier tumulus fût terminé, et elle fut enterrée près du lieu où elle mourut, dans la commune de Diarmor, où rien cependant n'en marque aujourd'hui l'endroit.

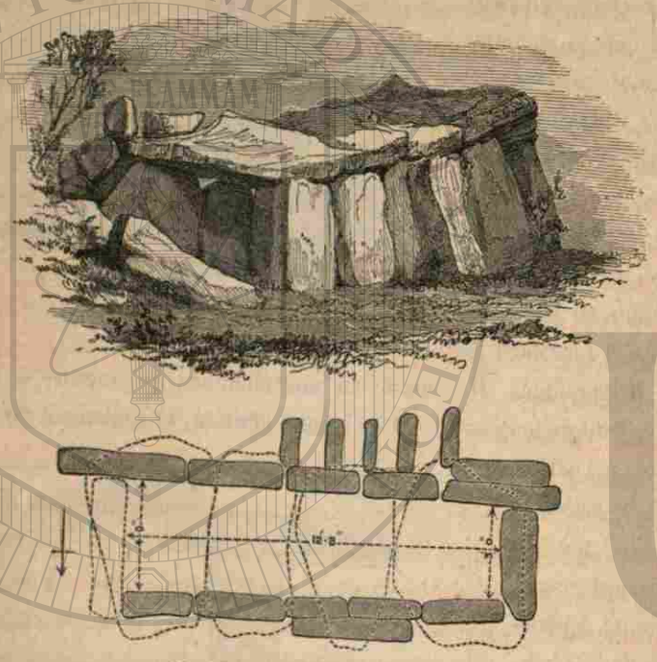


Fig. 80. — Tombeau de Calliagh-Birra.

A en juger par la manière dont ce monument est construit, il n'est guère douteux qu'il ne fût destiné primitivement à être enveloppé d'un tumulus, mais il ne semble pas l'avoir jamais été. Si notre conjecture

ce personnage mourut, selon Tighernach, en l'an 573. Le difficile, c'est de comprendre qu'un *prophète chrétien*, comme on l'appelle, ait songé à se faire enterrer dans un tombeau d'une forme si païenne. Mais il ne faut pas oublier que des habitudes invétérées ne se déracinent pas facilement. Les Danois conservèrent leur premier mode de sépulture quelques siècles après leur conversion au christianisme; il a pu en être de même en Irlande. Observons, toutefois, que ce rapprochement n'est fondé que sur une similitude de noms, caractère, on le sait, extrêmement trompeur.

relative à son âge est fondée, son constructeur a pu être déjà converti au christianisme. Quoi qu'il en soit, il est à croire que le roi ou le chef qui éleva ce monument y eût fait graver des figures, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, s'il avait assez vécu pour cela; or, nous ne pouvons croire que les gravures intérieures aient été faites à la lumière artificielle, et dès lors les unes et les autres durent être exécutées avant l'enfouissement du dolmen sous un tumulus.

L'année dernière, le général Lefroy pratiqua des fouilles dans le tumulus de Greenmouth, à 8 kilomètres environ au nord du monument précédent. Il y trouva une chambre de 6m30 de long sur 1m20 de large et 1m50 de haut. Cette chambre était formée par deux murs construits en petites pierres et chaque extrémité en était fermée par un travail de maçonnerie analogue. Le toit était constitué par deux rangées de dalles; les dalles supérieures seules atteignaient d'un mur à l'autre. Identique pour le plan à la précédente, mais plus longue et plus large, cette chambre était évidemment plus moderne, plus même qu'aucune de celles qui ont été découvertes dans les tumulus irlandais.

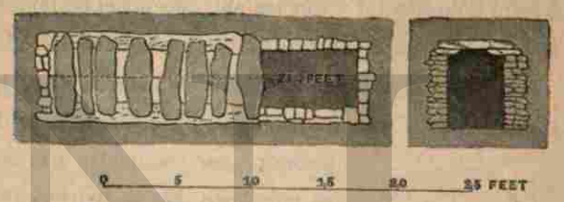


Fig. 81. — Plan et coupe du tumulus de Greenmount.

On n'y a rien trouvé. Elle avait été pillée précédemment, mais par qui et à quelle époque? On l'ignore. A 3 mètres environ au-dessous du sommet du tumulus et à 2 mètres au-dessus du plancher de la chambre, on trouva un objet en bronze avec une inscription runique. D'après le général, qui s'est fait aider sur ce point des antiquaires danois, cet objet remonte au IXe siècle (852)? Toute la question est donc de savoir s'il remonte à la construction ou à la destruction du tombeau. L'origine irlandaise du nom Domnal ou Domhnall et la position dans laquelle fut trouvé ce bronze semblent indiquer de préférence la première de ces époques; l'âge de ce tumulus serait donc à peu près le même que celui de Maes-Howe, dans les Orcades.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ce qui nous intéresse plus spécialement ici, c'est le fait de la ressemblance du monument de Greenmount avec le *Tombeau-de-Birra*. Leur voisinage, ainsi que les rapports de similitude qu'ils présentent, ne permettent pas de leur assigner des dates très-différentes. Le dernier, comme le montre son caractère mégalithique, semble cependant plus ancien ; mais il ne doit pas l'être de plus de deux ou trois siècles.

Nous avons déjà parlé de l'analogie que présente ce même monument avec ceux de Glen-Columb-Kille. D'autres semblables existent sans doute en Irlande, mais l'attention n'a pas encore été appelée sur eux. En attendant qu'elle le soit, on peut les considérer comme représentant cette époque semi-chrétienne, semi-païenne qui s'étend de saint Patrice à saint Columba, et y voir les plus récents et certainement aussi les plus intéressants des monuments de cette classe en Irlande.

Telle est l'incertitude qui règne en cette matière qu'un seul dolmen irlandais paraît avoir une date. Céallach, l'arrière-petit-fils de Dathi, fut assassiné par ses quatre frères de lait, jaloux de sa puissance. Les meurtriers furent pendus en un endroit appelé Ard-na-Riagh, près de Ballina, et enterrés sur une colline, de l'autre côté de la rivière. Là se trouve aujourd'hui un dolmen qui est connu sous le nom de *Tombeau des Quatre-Maols*, ou des quatre meurtriers. Ces détails sont empruntés aux annales traduites par le docteur O'Donovan, lequel ajoute dans une note que « l'état des lieux confirme pleinement ce récit et ne laisse aucun doute sur leur identification. »

Fig. 82. — Dolmen des Quatre-Meurtriers.

Le dolmen en question n'a rien de très-remarquable. La pierre supérieure, qui mesure 2m70 de longueur sur 2m10 de largeur, est de forme hexagonale et repose sur trois supports disposés comme ceux de Kit's-Cotty-House. Elle est parfaitement horizontale et placée à environ 1m20 au dessus du niveau du sol ; mais elle ne porte aucune trace de l'usage du ciseau, ni rien qui mérite aucunement d'attirer l'attention. Tout l'intérêt de ce monument réside dans sa date. S'il peut être établi qu'il appartient au commencement du VIe siècle, ce dont le docteur O'Donovan ne voit, pas

plus que nous, aucune raison de douter, c'est là un point acquis d'une grande importance, relativement à l'objet de notre étude.

Il serait fort inutile de mentionner les autres dolmens irlandais, qui ne présentent rien d'intéressant, ni rien qui permette de leur assigner une date. Il est cependant un monument que nous devons décrire avant de quitter cette contrée, bien qu'il ne soit certainement pas un dolmen, et que sa date aussi bien que sa destination soient encore un mystère.

Ce monument est situé dans le parc aux daims du domaine de Hazlewood, à six kilomètres environ à l'est de Sligo. Il a une entrée au sud et consiste principalement en une enceinte de 16m20 de long sur 7m20 de largeur. Une autre pièce plus petite, de 9 mètres sur 3m60, et coupée en deux parties par deux pierres qui font saillie, se trouve à l'ouest de la première. A l'est sont deux autres petites pièces juxta-posées qui portent à 34m50 la longueur totale du monument. Les trois entrées de l'enceinte principale dans les pièces secondaires sont marquées par des trilithes en pierres équarries qui rappelleraient ceux de Stonehenge s'ils n'étaient si petits. Ils n'ont que 90 centimètres au dessous du linteau, de sorte qu'il faut se baisser pour passer dessous. L'on doit ajouter que les pierres qui entourent chacune des enceintes sont généralement assez espacées pour qu'on puisse passer entre elles et assez basses pour qu'il soit possible de passer par dessus ; les plus considérables n'ont guère que 1 mètre ou 1m20 de hauteur, et beaucoup sont moitié moins hautes.

Fig. 83. — Plan du monument de Hazlewood, près de Sligo. — Echelle : $\frac{1}{480}$

A quel usage put servir ce curieux édifice? Ce ne fut pas un tombeau, car il ne rappelle en rien une telle destination. Son plan est assez celui d'un temple, et il existe une certaine analogie entre sa forme et celle de quelques églises chrétiennes ; mais une église ou un temple avec des

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

murs semblables et si bas que l'on peut voir du dehors tout ce qui se passe au dedans, c'est là quelque chose de trop anormal pour que l'on puisse en accepter l'idée. Pour deviner cette énigme, il faudrait avoir d'autres monuments du même genre auxquels on pût comparer celui-ci, et jusqu'ici il est le seul de son espèce.

Il est situé sur le plateau le plus élevé de la colline. Un peu plus bas se trouve une sorte de château-fort circulaire, avec un souterrain de quelque étendue au milieu, et sur une hauteur voisine se voient des tumulus de forme ronde, qui paraissent être les lieux de sépulture des propriétaires du château; c'est une preuve de plus que le monument situé au-dessus n'est pas un tombeau.

Avant de prendre congé de l'Irlande, nous devons attirer l'attention sur un point de quelque importance pour ceux qui se refuseraient à admettre que les monuments en pierre brute de ce pays appartiennent à des temps aussi rapprochés que nous l'avons dit dans les pages précédentes; c'est que tous les passages des auteurs classiques qui concernent l'Irlande, aussi bien que ses propres Annales, nous montrent ce pays dans un état de complète barbarie depuis le début de l'ère chrétienne jusqu'à l'époque de saint Patrice. Diodore (1) et Strabon (2) nous disent que ses habitants étaient cannibales, et leur témoignage est trop précis pour qu'on puisse le contester. Strabon ajoute même qu'ils mangeaient leurs pères et leurs mères. Ces accusations sont répétées par saint Jérôme (3). Tous les auteurs représentent les Irlandais comme ignorant absolument le mariage et comme plus barbares que les habitants de la Grande-Bretagne et même que tout autre peuple de l'Europe (4). Et l'on ne peut pas dire que ces auteurs aient ignoré l'état du pays, car la description que donne Ptolémée des côtes et de l'intérieur des villes et des tribus, montre qu'il avait une connaissance parfaite de cette île, connaissance

(1) Diodore, V, 32.
(2) Strabon, *Géographie*, IV, 201.
(3) Ed. Valersii, I, p. 413; II, p. 335.
(4) Tacite, *Agricola*, 24.

qu'il ne pouvait devoir qu'à l'observation (1). Il est vrai que les Annales d'Irlande ne disent mot de ces scandales, mais il ne faut pas oublier que leur rédaction ne date que des temps postérieurs à saint Patrice et que, d'édition en édition, elles ont passé par les mains d'une multitude d'Irlandais jaloux de l'honneur de leur patrie, avant d'arriver à leur forme actuelle. Encore ne nous parlent-elles que de combats, d'assassinats et de crimes de toutes sortes. Le surnom même qui a été décerné à l'un de leurs plus grands rois, Conn *aux Cent-Batailles*, montre assez la vie qu'il mena et l'état du peuple qu'il gouverna. Or, s'il en était ainsi à cette époque, comme il y a tout lieu de croire que la civilisation a été constamment progressive en Irlande, il suffit de se reporter aux premiers siècles du christianisme pour y trouver un état social analogue à celui des sauvages actuels de l'Australie, c'est-à-dire un état dans lequel tout effort combiné était impossible (2). Cela est si vrai et si bien établi, non seulement par l'histoire, mais par l'état même de la contrée dans les temps postérieurs, que le difficile est vraiment de comprendre comment un tel peuple a pu ériger, dans les premiers siècles de notre ère, des monuments semblables à ceux que nous voyons sur les bords de la Boyne. Il faut dire cependant que, malgré l'apathie qui leur est propre, les sauvages sont capables de merveilleux efforts. Quand des hommes n'ont d'autre ambition que celle de pourvoir à leur besoin de chaque jour et qu'ils consentent à se soumettre à un maître qui se charge de leur entretien, dans le but peut-être de satisfaire son propre orgueil, ils peuvent faire des merveilles. Les pyramides d'Égypte et les temples de l'Inde méridionale sont des exemples de ce que l'on peut faire par de tels moyens. Mais, pour obtenir de semblables résultats, il faut qu'un peuple soit suffisamment

(1) Mercator, *Geogr.*, p. 31.

(2) Il semble que l'Europe septentrionale tout entière ait alors été plongée dans un état de barbarie analogue; c'est du moins l'idée qui ressort de la lecture des historiens grecs et latins. La description que donne l'un d'eux, Diodore de Sicile, des mœurs des anciens Gaulois pourrait s'appliquer presque sans y rien changer aux sauvages actuels, spécialement à ceux de l'Amérique septentrionale. — Nous ne faisons qu'emprunter cette observation à M. Hœfer, le dernier traducteur des œuvres de Diodore. — Voir Diodore, V, 26, *ad notam;* éd. Hachette. *(Trad.)*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

organisé pour combiner ses efforts, suffisamment discipliné pour obéir. Nous n'avons aucune raison de croire qu'il en ait été ainsi du peuple irlandais avant l'ère chrétienne ; il est même fort difficile de comprendre qu'il ait été avancé à ce point du temps de saint Patrice. Il l'était cependant, car ses œuvres l'attestent ; mais si l'on n'avait d'autres sources d'information que l'histoire elle-même, la conclusion serait certainement que les monuments mégalithiques sont beaucoup plus modernes que nous l'avons dit précédemment, tandis qu'il semble à peine possible de les vieillir davantage.

Il se peut qu'il y ait en Irlande des monuments mégalithiques autres que ceux dont il vient d'être question ; mais ils ne doivent être ni très-nombreux ni très-importants, car autrement ils ne fussent pas restés ignorés. Ils ne sauraient donc modifier les conclusions auxquelles peut conduire l'examen de ceux dont l'existence est certaine. Or, nous l'avons vu, tous ceux-ci, à l'exception du monument de Hazlewood, sont des tombeaux, et tous, sauf erreur de notre part, ont été érigés depuis le troisième siècle avant J.-C. Il peut y avoir des cairns ou même des dolmens qui remontent aux premiers habitants de l'Hibernie, alors que les Scots n'avaient pas encore été obligés de quitter le continent, à la suite des guerres romaines ou puniques, pour venir chercher un refuge dans nos contrées ; mais leur nombre doit être insignifiant, et il est désormais impossible de les reconnaître.

Tous les monuments mégalithiques d'Irlande peuvent ainsi être répartis en une série continue qui, commençant par les cairns grossiers de Lough-Crew, se termine avec les magnifiques tombeaux de Brugh-na-Boinne. Entre ces deux groupes prendraient place les monuments des champs de bataille de Moytura et ceux de la fameuse colline de Tara. Viendraient ensuite le tombeau des *Quatre-Maols*, celui de Calliagh-Birra et les dolmens de Glen-Columbkille, qui tous semblent appartenir au VI^e^ siècle. Le tumulus de Greenmount est plus récent que tous les monuments qui précèdent ; mais on peut le considérer comme étranger à la série irlandaise.

On peut, de ces constructions primitives, passer par une gradation facile aux premiers oratoires des chrétiens. Il est probable qu'il n'y eut pas de maisons en pierre avant saint Patrice. L'on n'a trouvé les traces d'aucune d'elles ni à Tara, ni à Armagh, ni à Telltown ; or, s'il n'y en avait pas dans les résidences royales des rois scots, on peut bien en conclure que le bois et la terre étaient seuls employés pour les usages domestiques. Mais aussitôt que l'usage de la pierre eut prévalu, ce qui coïncida avec l'introduction du christianisme, l'on vit s'élever des multitudes de tours rondes et d'églises et l'architecture irlandaise se développa rapidement, jusqu'à ce que l'arrivée des conquérants anglais vint en modifier les formes sans toutefois les anéantir. L'histoire de l'architecture depuis saint Patrice jusqu'à ces conquérants anglais a été si bien écrite par Pétrie qu'il reste peu de chose à en dire ; mais celle des sept siècles antérieurs reste encore à faire, quoique ses principaux traits soient suffisamment établis ; c'est à celui-là de l'entreprendre qui a du temps pour explorer le pays, de la patience et du jugement pour dégager la vérité des ténèbres qui l'enveloppent. Nous ne doutons pas qu'une histoire de ce genre un peu détaillée ne jetât beaucoup de jour sur la période si obscure qui précéda l'introduction du christianisme en Irlande.

Sous un autre rapport, l'étude de ces anciens monuments nous semble avoir un puissant intérêt. C'est en Irlande que l'on aperçoit pour la première fois la triple division qui, si elle était bien établie, aurait, au point de vue ethnographique, les conséquences les plus graves. Les cercles de pierres des Scandinaves paraissent avoir été introduits dans cette île en même temps que les dolmens des Ibères et des Aquitains, et l'on peut retrouver des traces des grossiers barrows des Celtes qui peu à peu se transformèrent en ces grands tumulus que l'on voit sur les rives de la Boyne. Il n'est pas vraisemblable que ces trois formes aient jamais été parfaitement distinctes, ni surtout qu'elles aient pu se maintenir longtemps en cet état de distinction dans un même pays, en supposant qu'elles eussent appartenu à trois races nettement tranchées.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cependant il n'est guère douteux qu'elles n'aient trait à des particularités ethnographiques, et cela rend leur étude extrêmement importante. Par leur histoire et la connaissance de leurs usages, ces monuments promettent de tirer de l'oubli un des chapitres les plus curieux de l'histoire d'Irlande, chapitre qui sans eux resterait pour jamais ignoré.

CHAPITRE VI.

ÉCOSSE.

Quoi qu'il en puisse être de l'Irlande, il est à croire que les monuments mégalithiques d'Écosse sont tous connus et qu'ils ont tous été décrits avec plus ou moins de détails. Mais ces descriptions sont tellement dispersées soit dans de volumineux travaux de statistique, soit dans les publications des sociétés savantes d'Angleterre et d'Écosse, soit enfin dans les journaux des localités qu'il est extrêmement difficile d'acquérir une connaissance complète de la question, et plus difficile encore de communiquer aux autres cette connaissance. Il n'en serait pas de même si John Stuart avait fait pour les monuments dépourvus de sculptures ce qu'il a fait pour ceux qui portent des figures et des inscriptions. A part les *Annales préhistoriques de l'Écosse* de Daniel Wilson, ouvrage trop abrégé pour qu'il puisse être d'un grand secours, il n'existe aucun travail d'ensemble que nous puissions utiliser. L'introduction aux deux volumes de M. Stuart (1) et le livre de M. Wilson peuvent suffire pour donner une idée générale de la question; mais pour en avoir une connaissance complète, il faut nécessairement avoir recours aux nombreux travaux qui ont été publiés par les diverses sociétés archéologiques d'Angleterre et d'Écosse.

Si l'on met de côté pour le moment les pierres sculptées comme rentrant à peine dans notre sujet et celles, plus anciennes, qui sont destinées à rappeler des champs de bataille, si nombreuses qu'elles puissent être à cause de la nature belliqueuse des races celtiques qui habitèrent primitivement le pays, les monuments de pierres brutes sont assez rares en Écosse. Les dolmens apparents ne s'élèvent pas à plus

(1) *The Sculptured Stones of Scotland*, 2 vol. in-4°, 1856 et 1867.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cependant il n'est guère douteux qu'elles n'aient trait à des particularités ethnographiques, et cela rend leur étude extrêmement importante. Par leur histoire et la connaissance de leurs usages, ces monuments promettent de tirer de l'oubli un des chapitres les plus curieux de l'histoire d'Irlande, chapitre qui sans eux resterait pour jamais ignoré.

CHAPITRE VI.

ÉCOSSE.

Quoi qu'il en puisse être de l'Irlande, il est à croire que les monuments mégalithiques d'Écosse sont tous connus et qu'ils ont tous été décrits avec plus ou moins de détails. Mais ces descriptions sont tellement dispersées soit dans de volumineux travaux de statistique, soit dans les publications des sociétés savantes d'Angleterre et d'Écosse, soit enfin dans les journaux des localités qu'il est extrêmement difficile d'acquérir une connaissance complète de la question, et plus difficile encore de communiquer aux autres cette connaissance. Il n'en serait pas de même si John Stuart avait fait pour les monuments dépourvus de sculptures ce qu'il a fait pour ceux qui portent des figures et des inscriptions. A part les *Annales préhistoriques de l'Écosse* de Daniel Wilson, ouvrage trop abrégé pour qu'il puisse être d'un grand secours, il n'existe aucun travail d'ensemble que nous puissions utiliser. L'introduction aux deux volumes de M. Stuart (1) et le livre de M. Wilson peuvent suffire pour donner une idée générale de la question; mais pour en avoir une connaissance complète, il faut nécessairement avoir recours aux nombreux travaux qui ont été publiés par les diverses sociétés archéologiques d'Angleterre et d'Écosse.

Si l'on met de côté pour le moment les pierres sculptées comme rentrant à peine dans notre sujet et celles, plus anciennes, qui sont destinées à rappeler des champs de bataille, si nombreuses qu'elles puissent être à cause de la nature belliqueuse des races celtiques qui habitèrent primitivement le pays, les monuments de pierres brutes sont assez rares en Écosse. Les dolmens apparents ne s'élèvent pas à plus

(1) *The Sculptured Stones of Scotland*, 2 vol. in-4°, 1856 et 1867.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'une demi-douzaine dans toute la contrée, et nulle tradition ne s'y rattache. Les cercles sont, au contraire, nombreux et importants et peuvent jeter du jour sur notre sujet. Si l'on excepte les deux champs de bataille de Moytura, ils sont infiniment plus nombreux que tous ceux qui ont été trouvés dans l'Irlande et le pays de Galles réunis, quoique un seul groupe, celui de Stennis, dans les Orcades, puisse rivaliser avec les principaux de l'Angleterre.

Leur distribution n'est pas moins intéressante. Aucun cercle de pierres n'existe dans les basses terres, au sud du canal de Forth-et-Clyde, et les dolmens sont rares dans ces régions; mais cette rareté pourrait tenir simplement au développement de l'agriculture. Jusqu'à ce que l'on ait publié une statistique complète de ces monuments, il sera difficile de rien dire de précis à cet égard; cependant l'impression générale, c'est que ce pays n'est et n'a jamais été riche en monuments mégalithiques; or, s'il en est ainsi, c'est une nouvelle preuve que les dolmens ne sont ni pré-romains ni celtiques. L'on n'a du moins aucune raison de croire que les races teutoniques qui occupent aujourd'hui cette contrée y aient déjà été établies du temps d'Agricola. Or, si les Celtes ou les Pictes qui l'occupaient alors avaient été dans l'usage de construire de semblables monuments, il est à croire que l'on en eût trouvé des traces bien plutôt que dans les régions montagneuses et sauvages du comté d'Aberdeen ou dans les stériles pâturages des îles Orcades.

La partie de l'Écosse où les cercles et autres monuments mégalithiques sont le plus abondants est située de l'un et de l'autre côté d'une ligne droite que l'on tirerait d'Inverness à Aberdeen. Les pierres sculptées sont aussi très-nombreuses en cette contrée, mais elles le sont surtout autour d'Angus et de Fife, où manquent totalement les monuments en pierre brute. La région des cercles par excellence, ce sont les îles septentrionales et occidentales. Le principal groupe se trouve dans les Orcades; vient ensuite, pour l'importance, celui de l'île de Lewis. Il en a aussi été trouvé dans les îles de Skye et de Kantyre. Il y en a plusieurs dans l'île d'Arran; de là à l'île de Man et aux groupes anglais du Cumberland le passage est facile.

Les grands cercles des Orcades sont au nombre de quatre. Trois sont situés sur une longue bande de terre qui sépare le lac de Harra de celui de Stennis; le quatrième se trouve à quelque distance de là et est séparé des précédents par un petit détroit qui réunit les deux lacs. Il y a, en outre, plusieurs petits cercles en terre et de nombreux tumulus. Le cercle le plus grand est connu sous le nom de *Cercle-de-Brogar* et mesure 100 mètres de diamètre entre les pierres (1). Ces pierres étaient primitivement au nombre de soixante; leur hauteur est de 2 à 5 mètres. A leur pied, du côté extérieur, est un fossé circulaire de 9 mètres de large environ sur 1m80 de profondeur, et sans nul rempart ni d'un côté ni de l'autre. Le cercle a deux entrées opposées l'une à l'autre, comme à Penrith ou à Arbor-Low (fig. 27 et 30), mais elles ne sont orientées d'aucune façon, ni même disposées dans l'axe de la bande de terre sur laquelle est situé le cercle.

Vient ensuite pour l'importance le cercle de *Stennis*, situé à 1,200 mètres du précédent. Il consistait originairement en douze pierres de 4 à 5 mètres de haut. Deux seulement sont aujourd'hui debout; une troisième l'était encore il y a quelques années. La quatrième, dont il ne reste plus qu'un fragment, était aussi debout, paraît-il, lorsque fut fait le dessin qui sert de frontispice à cet ouvrage (2). Les restes d'un dolmen existent encore à l'intérieur du cercle, non pas au milieu, mais en côté et de façon que l'une des pierres du cercle en constituait probablement comme le chevet. En dehors du cercle, qui mesure 34 mètres de diamètre, est un fossé de 15 mètres de largeur, ce qui, avec le rempart extérieur, donne en tout un diamètre de 72 mètres. Non loin de ce cercle et tout près du pont de Brogar, se dresse un monolithe isolé de 5 mèt. 40 de haut; c'est

(1) Ces renseignements sont empruntés à une notice détaillée du lieutenant Thomas. C'est le travail le plus complet et le plus exact qui existe sur la matière. Il a été publié dans l'*Archæologia*, XXXIV, p. 88.

(2) Quatre pierres sont représentées debout, dans une gravure qui fut publiée en 1807, aussi bien que dans une série d'esquisses dues au crayon de la duchesse de Sutherland et datées de 1805. Si le coude que décrit le pont figuré dans la gravure qui sert de frontispice à ce livre n'est pas une licence que s'est permise l'artiste, mon dessin est plus ancien que ceux dont je viens de parler. Lorsque j'en fis l'acquisition, je crus [illegible] remontait à 1815; mais il serait alors antérieur à 1805.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le plus grand et le plus beau du groupe. Dans une autre direction, il s'en trouve un second qui est plus petit et percé d'un trou. Quoiqu'il ne mesure que 2m 40 de haut, 1 mètre à peine de largeur et 22 centimèt. d'épaisseur, ce monolithe est plus connu cependant que les précédents, par suite de l'usage qu'en a fait Walter Scott dans son roman *le Pirate*, et aussi parce que tout serment qui était fait les mains jointes au travers du trou était considéré par les tribunaux eux-mêmes comme spécialement solennel et absolument irrévocable.

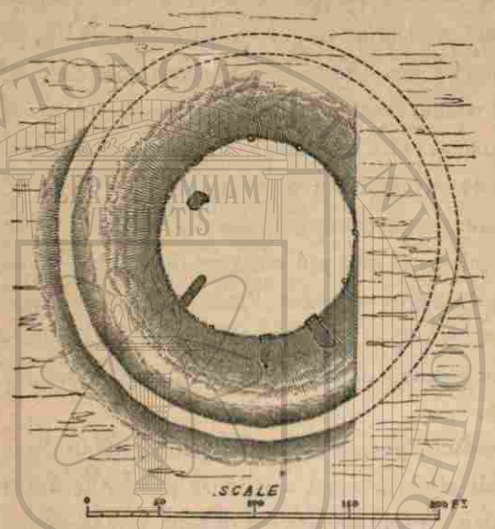


Fig. 84. — Cercle de Stennis (Orcades).

Nous ne croyons pas qu'il ait été pratiqué aucune excavation dans le cercle de Stennis, mais son dolmen en ruines suffit, semble-t-il, pour attester son caractère sépulcral. Quelques essais d'exploration ont été tentés dans le grand cercle de Brogar, mais sans nul résultat. Cet insuccès ne surprendra pas, si l'on réfléchit que l'espace à fouiller est de 8,000 mètres carrés. Il parait que les fouilles ont été faites au centre ; cependant il n'y a aucune trace en cet endroit d'aucun dérangement des terres, rien qui annonce qu'on y ait jamais pratiqué une sépulture. Nous pensons plutôt que les dépôts, s'il en existe, doivent se trouver sur les bords du cercle, soit au pied des pierres, comme à Crichie, soit en dehors du fossé, comme à Hakpen et à Stonehenge. Dans les petits cercles dont le diamètre n'excède pas 30 mètres, l'inhumation parait avoir été pratiquée soit au centre, soit sur les bords, à la place même que désignent les blocs. Dans les grands cercles ou de 100 mètres, l'on ne

sait rien encore à ce sujet. Peut-être le hasard nous l'apprendra-t-il quelque jour, mais en attendant que la science ou un accident fortuit vienne nous le révéler, l'on ne saurait baser aucun argument sur la preuve négative qui résulte de notre ignorance.

Dans le voisinage de ces cercles se voient plusieurs barrows semblables, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, à ceux des environs de Stonehenge. Lorsqu'on les a ouverts, on a trouvé que presque tous contenaient des sépultures par crémation et de grossières poteries à moitié carbonisées. Ce n'est pas là cependant que les barrows sont le plus nombreux. Dans la commune voisine de Sandwick, ils existent par centaines et sont dispersés absolument comme dans les plaines du Wiltshire, ici et là, isolés ou par paires, sans nulle apparence de régularité. On dit que deux mille au moins de ces barrows, en forme de taupinières, se trouvent dans les Orcades (1). Ici, comme dans le comté de Wilt, il semble que chaque homme a été enterré à l'endroit même où il a vécu, sans nul rapport avec ce qui existe ou ce qui a pu exister dans le passé. Aucun de ces barrows n'est entouré de cercles de pierres. Du reste, les seuls monuments vraiment mégalithiques des Orcades sont ceux que nous venons de décrire et tous sont confinés dans une contrée reculée et en apparence inhospitalière. Tout près d'eux cependant, le lieutenant Thomas énumère six ou sept barrows conoïdes qui par leur forme et leur contenu se distinguent complétement des précédents. Les corps y ont été enterrés tout entiers et non ensevelis après crémation, et à côté de leurs restes, l'on a trouvé des torques et d'autres ornements en argent semblables, autant qu'il est permis d'en juger, — car ils ne portent nulle inscription ni gravure — à ceux qui ont été découverts dans la baie de Skail avec des monnaies d'Athelstan (925) et des califes de Bagdad depuis 887 jusqu'à 945. Que ces tombeaux de forme conoïde soient, aussi bien que d'autres trouvés dans les mêmes îles, d'origine scandinave, cela n'est guère douteux. Or, leur voisinage des cercles est assez significatif. Si les cercles étaient les monuments des Celtes, les Scandinaves, qui détestaient

(1) *Archæologia*, XXXIV, p. 90.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ce peuple et qui le lui prouvèrent bien en l'exterminant, n'eussent sans doute pas choisi tout à côté un lieu de sépulture.

Le plus important de tous les tumulus des Orcades est celui de *Maes-Howe*. Il fut ouvert en 1861, en présence de tout un groupe de savants archéologues d'Édimbourg qui s'attendaient à le trouver parfaitement intact : malheureusement, en cela du moins, leur espoir fut trompé. Il semblerait que des hommes de même race que ceux qui l'avaient élevé, mais qui dans l'intervalle s'étaient convertis au christianisme, eussent envahi vers le milieu du XII[e] siècle le tombeau de leurs ancêtres païens pour le dépouiller des richesses qu'il contenait. Comme compensation, ils écrivirent leurs noms en caractères runiques très-lisibles, sur les murs du tombeau, et rappelèrent en quelques mots ce qu'ils savaient ou croyaient savoir de son origine.

Ces inscriptions runiques nous apprennent en premier lieu que ces hommes qui dévastèrent le monument étaient des pèlerins chrétiens en voyage pour la Terre-Sainte, d'où le professeur Munch conclut qu'ils durent prendre part à l'expédition organisée dans ce but par Jarl Ragnwald en 1152. A part cela, ces inscriptions ne nous apprennent rien de précis ; les savants qui s'en sont occupés n'ont pu, du reste, s'entendre sur leur interprétation. Sous quelque rapport, leur témoignage a cependant sa valeur. Tous leurs auteurs paraissent avoir si bien connu l'origine et la destination de ce tombeau, que pas un n'a pris la peine de rappeler autrement qu'en termes poétiques ce que tout le monde savait sans doute dans l'endroit. En tout cas, l'on n'a découvert dans ces runes aucune allusion à une race étrangère ou plus ancienne. Toutes les expressions, qu'elles soient intelligibles ou non, ont un cachet septentrional. *Lothbrok*, *Ingeborg* et tous les autres noms que l'on y trouve sont scandinaves et toutes les allusions semblent concerner les pays du Nord. Quoique ce ne soit là qu'une preuve négative, c'est assez cependant pour montrer que les envahisseurs n'ignoraient pas que le monument avait été érigé primitivement par des hommes de leur propre race. Les preuves directes ne font pas, du reste, absolument défaut. Sur un pilier qui fait face à l'entrée

se voit une gravure qui semble bien, par sa position comme par son caractère, remonter à l'époque même de la construction du monument ; elle représente un dragon d'un type tout scandinave. Une figure semblable a été découverte sur une pierre du tumulus où fut enterré le roi Gorm, à Jellinge, en Danemarck, au milieu du X[e] siècle. Malgré la différence du dessin, elles se ressemblent tellement toutes les deux qu'elles ne peuvent se rapporter à des dates fort distantes. Un troisième animal de même espèce a été trouvé à Hunestadt, en Scanie (1) ; il est daté de 1150, mais il diffère considérablement de celui de Maes-Howe et paraît beaucoup plus récent. Si c'étaient les pèlerins de Jérusalem qui eussent dessiné ce dragon, il est probable qu'ils l'eussent fait beaucoup plus ressemblant à celui de Hunestadt ; au contraire, s'il remonte à l'origine du monument, celui-ci doit avoir, à un demi-siècle près, l'âge du tombeau du roi Gorm, auquel il ressemble sous tous rapports. Il n'est pas vraisemblable, du reste, que des pèlerins chrétiens aient dessiné un dragon et encore moins qu'ils l'aient accompagné d'un groupe de serpents comme on en a trouvé sur le même pilier. Ces deux figures sont évidemment des emblèmes du paganisme, et dès lors elles doivent appartenir à la décoration primitive du tombeau.

Fig. 85. — Dragon de Maes-Howe (Orcades).

Fig. 86. — Serpents entrelacés, à Maes-Howe.

Parmi les inscriptions, il en est une qui, à cause de son insignifiance

(1) Olaüs Wormius, *Monumenta Danica*, p. 188, fig. 6.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

apparente, n'a attiré l'attention d'aucun des interprètes. Elle se trouve sur l'une des pierres qui se voient au premier plan de notre gravure (fig. 88) et consiste en quatre lettres qui se lisent HIAI ou IKIH, selon qu'on les prend d'un côté ou de l'autre. Comme il est impossible d'y voir un mot qui ait un sens, il n'est pas étonnant qu'on ait négligé jusqu'ici cette inscription; mais c'est précisément parce qu'elle est inintelligible qu'elle peut devenir un indice de l'âge du monument. Il est tout-à-fait invraisemblable qu'un pèlerin de Jérusalem ait pris le temps

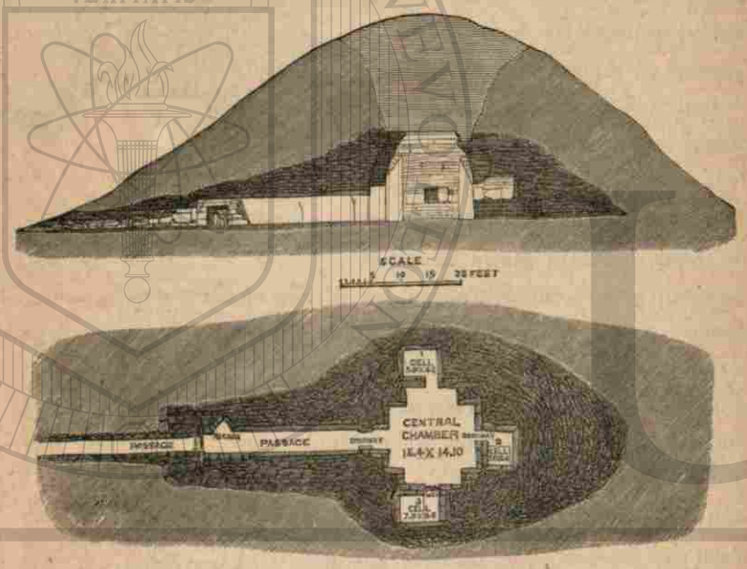


Fig. 87. — Plan et coupe de Maes-Howe.

de graver ces runes sur une pierre détachée; mais il est tout naturel que l'un des ouvriers qui travaillaient à la construction du tombeau ait marqué de cette façon la pierre qu'il taillait pour l'adapter à un lieu déterminé. Il est à noter, en effet, que l'inscription se trouve sur la face intérieure de la pierre, de sorte qu'elle devait être cachée une fois la pierre mise en place : c'est donc avant de l'utiliser que l'on dut y graver ces caractères.

Si notre opinion est exacte, — et elle nous semble mieux appuyée que tout autre, — le dragon et le groupe de serpents doivent être considérés comme des gravures datant de l'origine même du monument, et, dans ce cas, il sera difficile de reporter celui-ci à une époque antérieure au Xe siècle. Tous les autres caractères viennent, du reste, confirmer cette date.

L'architecture du tumulus, bien qu'elle offre quelques indications de grande valeur, ne présente rien cependant qui permette d'en fixer la date avec certitude. Extérieurement, c'est un cône tronqué (fig. 87), de 27m60 de large sur 10m80 de haut. Il est entouré, à une distance de 27 mèt. environ, d'un fossé de 12 mètres de largeur et de 1m80 de profondeur, qui a fourni la terre employée à la construction du tumulus. A l'intérieur, il contient une chambre à peu près en forme de croix, qui mesure 4m60 de long, 4m40 de large et qui dut primitivement atteindre 5 mètres de hauteur. De chaque côté de la chambre est une sorte de caveau dans lequel on pénètre par une petite ouverture, située à près d'un mètre au-dessus du sol. Le plus grand est à droite en entrant; il mesure 2m10 de long sur 1m35 de large. Celui du milieu a la même largeur et 1m65 de long. Chacun d'eux était fermé primitivement par une pierre soigneusement équarrie de façon à en masquer exactement l'ouverture. Le passage ou allée couverte qui conduisait primitivement

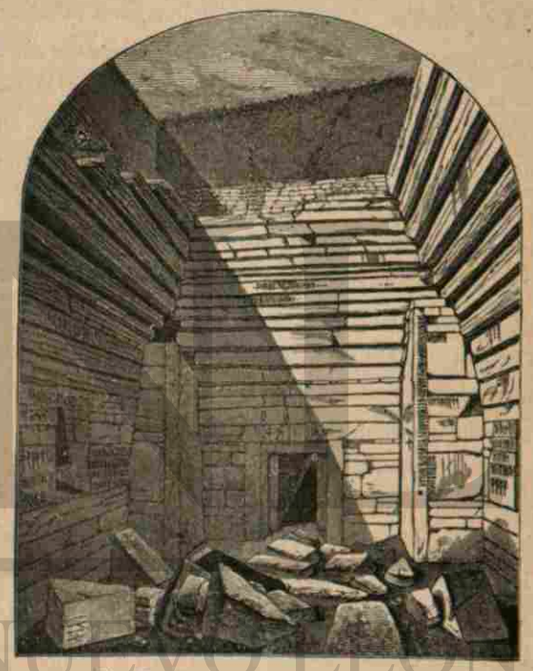


Fig. 88. — Vue de la chambre de Maes-Howe.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à la chambre centrale avait 0m90 de large et 1m35 de haut. Il était originairement fermé par une sorte de porte à 0m75 de la chambre. Il y a là, en outre, deux grandes dalles qui semblent disposées pour recevoir la véritable porte, probablement une énorme pierre. L'allée couverte se prolonge au delà jusqu'à l'entrée actuelle, à 6 mètres de distance; mais elle est d'un genre de maçonnerie différent, dont il est impossible de déterminer l'âge.

La première chose qui frappe lorsqu'on examine ce tumulus, c'est qu'il descend certainement en ligne directe des grands cairns des bords de la Boyne, mais qu'il en est séparé par un très-long espace de temps. Il n'est pas facile de dire quel intervalle s'écoula entre la construction des chambres latérales de ces monuments et celle des caveaux dont nous avons parlé, entre l'emploi de la pierre dans un lieu et celui de blocs taillés et habilement adaptés dans l'autre. Il faut tenir compte cependant de la différence des matériaux. Le vieux grès rouge des Orcades se divise facilement en grandes dalles, ce qui en facilite singulièrement l'emploi; malgré cela, la précision avec laquelle sont ajustées ces dalles marque dans l'art des constructions un progrès réel qui, pour se produire, a dû demander quelques siècles, en supposant évidemment que les uns et les autres monuments aient été érigés par le même peuple. Mais en fut-il ainsi? Autant qu'on peut aujourd'hui le savoir, ces îles, à l'époque où Harold Harfagar les conquit en 875, étaient habitées par deux races, les Papes et les Pétis. On croit généralement que la première avait pour origine une colonie de missionnaires irlandais qui s'établirent dans ces îles après la conversion des Pictes au christianisme par saint Columba, vers le milieu du VIe siècle. Quant aux Pétis, on s'accorde également assez à les considérer comme des Pechts ou Pictes (1). Il ne sera pas facile d'obtenir désormais des renseignements certains à cet égard, car s'il faut en croire l'évêque Tulloch, ces races furent si complétement exterminées par les Normands qu'il n'est rien resté de leur postérité. Mais si les Papes ou Papas furent des missionnaires irlandais, ils furent chrétiens; or, quel que puisse être d'ailleurs Maes-Howe, ce n'est certainement pas un monument chrétien. Il n'appartient pas, non plus, aux Pictes; s'il en était ainsi, l'on trouverait des monuments analogues dans la partie de l'Écosse qu'habita spécialement ce peuple, et rien de tel ne s'y voit; or, il n'est guère vraisemblable qu'il ait érigé dans une petite île, relativement stérile et presque inhabitée, un monument qu'il ne put construire ou du moins ne construisit pas dans les fertiles et populeuses campagnes qu'il habita dans l'île principale. D'un autre côté, il y a tout lieu de croire, semble-t-il, que les 2,000 barrows dont il a été question précédemment sont les tombeaux des Pictes qui habitèrent ces îles jusqu'à ce que les Normands vinssent les y exterminer. Or, ces monuments n'ont absolument rien de commun avec Maes-Howe. Aucun d'eux n'a de chambres et n'est entouré d'un cercle de pierres; rien n'annonce qu'avec le temps ils eussent pu jamais prendre la forme du tumulus que nous venons de décrire. En un mot, c'est l'histoire renouvelée de Stonehenge et de ses barrows : Une race de géants succédant à un peuple de pygmées, auquel aucun lien ne la rattachait, et construisant parmi ses misérables tombeaux des monuments grandioses qui peut-être avaient la même destination, mais qui leur ressemblaient aussi peu que les grandes cathédrales du moyen-âge ressemblent aux églises en bois des anciens Saxons.

(1) Barry's *History of Orkney*, p. 399. — Voir aussi *Archæologia*, XXXIV, p. 89.

Il ne reste donc qu'une hypothèse, c'est que Maes-Howe est un monument funéraire dont l'origine remonte aux hommes du Nord qui conquirent ces îles au IXe siècle. Il y a loin de là à l'extrême antiquité que plusieurs assignent à ces monuments; cependant, cette hypothèse n'est nullement invraisemblable. Nous savons, en effet, que Thorfin, l'un des Jarls (940-970), « fut enterré à Ronaldshay, sous un tumulus qui était alors connu sous le nom de Haugagerdium, et qui est peut-être le même que celui de Hoxay (1). » Nous ne savons trop ce qu'il y a de vrai dans cette opinion; dans tous les cas, si ce ne fut pas dans ce tombeau que Thorfin fut enterré, ce dut être tout près (2). C'est déjà quelque chose,

(1) Barry, *History of the Orkneys*, p. 124.

(2) M. Georges Pétrie a bien voulu récemment, sur ma demande, pratiquer des excavations dans les tumulus de cette contrée, mais il n'en est rien résulté de concluant; il croit cependant que l'un d'eux est le tombeau de Thorfin.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

après tout, de savoir qu'il fut enterré sous un tumulus. Un autre barrow est mentionné par le professeur Munch (1) comme ayant été élevé par Torf-Einar (925-936); c'est celui de Halfdan, dans l'île de Sanday. Nous connaissons donc au moins deux barrows importants qui appartiennent aux Jarls norwégiens du Xe siècle, bien que l'un d'eux seulement puisse être aujourd'hui reconnu avec une certitude absolue. Il est certain, en outre, comme nous l'avons déjà observé, que le roi Gorm (mort en 950) et la reine Thyra furent enterrés, en Danemark, dans des tumulus tout semblables pour l'extérieur à celui de Maes-Howe. Celui de la reine Thyra a seul été ouvert. On y a trouvé une chambre funéraire comme dans les Orcades; mais elle était construite en bois au lieu de l'être en pierre, et cela se conçoit : à Jellinge, la pierre est rare, et le pays était alors couvert de forêts; à Stennis, au contraire, les dalles en pierres abondent et les arbres sont inconnus. Il est tout naturel que les ouvriers aient employé pour leur construction les matériaux qu'il leur était le plus facile de se procurer. Quoi qu'il en soit, le fait que des rois de Danemark et des Jarls des Orcades ont été enterrés au Xe siècle sous des tumulus rend vraisemblable *a priori* l'hypothèse d'après laquelle Maes-Howe serait le tombeau de l'un de ces hommes du Nord.

S'il en est ainsi, notre choix se trouve resserré dans d'étroites limites. Nous ne pouvons remonter au-delà du temps de Harald Harfagar (876-920), qui le premier prit possession de ces îles au nom de la Norwége, et créa Sigurd premier Jarl des Orcades en 920. Nous ne pouvons non plus descendre au-delà de Sigurd II, qui devint comte en 996, fut converti au christianisme par Olaüs, et tué à Clontarf en 1014 (2). Pendant les 76 ans qui se sont écoulés de l'an 920 à l'an 996, il n'y a qu'un nom qui semble satisfaire à toutes les exigences de la question, et cela d'une manière qui ne peut guère être accidentelle. Havard *le-Fortuné*, l'un des fils de ce Thorfin qui fut enterré à Hoxay, fut assassiné à Stennis en 970. Havard avait épousé Raguhilda, fille d'Eric Blodoxe, prince de Norwége,

(1) *Mémoires des Ant. du Nord*, III, p. 236.

(2) Ces dates sont empruntées à Barry, mais elles ne sont pas contestées et se trouvent dans toutes les histoires.

et veuve de son frère Arfin, mais celle-ci, lasse de son second mari, excita contre lui l'un de ses neveux qui lui livra bataille à Stennis, en un endroit, dit Barry, « qui porta dans la suite le nom de Havardztugar, à cause du meurtre qui y fut accompli (1). » Le même fait est rapporté par le professeur Wilson : « Il y eut là, dit-il, un combat dans lequel le comte Havard fut tué. L'endroit s'appelle maintenant pour cette raison Havardsteiger. M. Pétrie m'écrit qu'il est encore connu sous ce nom des paysans du voisinage (2). » Le professeur Munch, de Christiania, qui visita ce lieu en 1849, arriva à cette conclusion que « la plupart des tumulus groupés autour du cercle de Brogar sont probablement les tombeaux des hommes qui tombèrent dans ce combat, et que l'un des plus grands pourrait bien être celui du comte Havard (3). » Nous sommes tout-à-fait de son avis. Quant au tumulus qu'il indique comme étant celui de Havard, c'est sans doute Maes-Howe qui, s'il n'est pas tout-à-fait rapproché des autres, est cependant en vue du cercle.

Une circonstance confirme cette manière de voir, c'est que ce monument est unique en son genre. Il n'en existe pas de semblable dans les Orcades. Si c'était le tombeau d'un roi ou d'un chef appartenant à une dynastie du pays, l'on devrait y trouver un grand nombre d'autres monuments analogues; or, il n'en est rien. Il est donc difficile d'attribuer ce groupe à une dynastie qui ait duré plus longtemps que les soixante-seize ans dont nous avons parlé. De plus, cette courte dynastie a dû être la plus riche et la plus puissante qui ait régné sur ces îles, car aucun autre des tombeaux qu'elles possèdent n'égale Maes-Howe en magnificence. Si ces caractères ne conviennent pas à la dynastie norwégienne, nous ne voyons pas à quelle autre race ils peuvent s'appliquer.

Les inscriptions runiques gravées sur les parois du tombeau ne nous apprennent malheureusement rien qui soit pour ou contre cette manière de voir. Les seuls noms lisibles sont ceux de Lothbrok et d'Ingeborg. Si ce Lothbrok est celui de la Northumbrie, il est trop ancien; quant

(1) *History of Orkney*, p. 125.

(2) *Prehistoric Annals of Scotland*, p. 112. — *Archæologia*, XXXIV.

(3) *Mémoires des Antiquaires du Nord*, III, p. 250.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à Ingeborg, si c'est la femme de Sigurd II, elle est trop récente; cependant, comme elle fut la première comtesse chrétienne des Orcades, on comprendrait que son nom se trouvât dans le tombeau du dernier Jarl païen. Mais il ne faut pas s'attendre à trouver rien de précis concernant la date et la destination du monument dans les griffonnages qui recouvrent ses murs. Les Anglais qui écrivent leurs noms ou gravent des sentences rimées sur les tombeaux des environs de Delhi ou d'Agra ne disent pas si ces monuments sont ceux d'Humayoon ou d'Akbar, d'Etimad-Doulah ou de Seyed-Ahmed; ils se contentent d'écrire quelque rimaille sur le tartare Tamerlan, sur le Grand-Mogol, ou quelque méchante plaisanterie sur leur propre race. Le même sentiment paraît avoir dicté la conduite des Normands chrétiens vis-à-vis des tombeaux des païens leurs prédécesseurs, et dès lors, on ne saurait tirer aucun parti de leurs inscriptions concernant l'origine du monument que nous examinons.

L'une d'elles peut cependant jeter quelque jour sur la question. Bien qu'elle ait été traduite fort différemment par les divers archéologues auxquels elle a été soumise, elle semble dire « qu'un grand trésor fut découvert dans le tumulus et que ce trésor fut enfoui au nord-ouest, » et elle ajoute que « celui-là sera bien heureux qui le découvrira (1). » Or, il y a quelques années, un *grand trésor* a précisément été trouvé au nord-ouest de Maes-Howe, dans la baie de Skail. Rien n'empêche qu'il ait été, en effet, déposé en cet endroit, par un pèlerin de Terre-Sainte que la mort aura empêché de le reprendre à son retour. On y trouva en même temps, comme nous l'avons déjà dit, des monnaies d'Athelstan portant la date de 925, et d'autres des califes de Bagdad s'étendant jusqu'à l'an 945, c'est-à-dire précisément ces monnaies que l'on pourrait s'attendre à trouver dans un tombeau remontant à 970. Si l'on joint à cela la découverte de torques d'argent dans les barrows conoïdes qui entourent le cercle de Brogar, l'on conviendra qu'il était difficile de trouver quelque chose de plus concluant en faveur de l'âge que nous avons attribué au monument de Maes-Howe.

(1) Farrer, *Inscriptions in the Orkneys*, p. 37.

Si c'était un ancien tombeau d'une race primitive, il n'est pas probable que les Normands l'eussent laissé intact lorsqu'ils ravagèrent ces îles au commencement du IXe siècle. Les trésors qu'Amlaff et ses Danois avaient découverts dans les barrows des bords de la Boyne les eussent encouragés à fouiller le tumulus orcadien dans l'espoir d'y trouver de semblables richesses. Or, s'ils l'avaient fait, les pèlerins de Jérusalem n'y auraient pas trouvé trois siècles plus tard ce *grand trésor* qu'ils enfouirent au nord-ouest, apparemment dans la baie de Skail. L'ensemble des inscriptions tend à prouver que le tombeau était intact lorsqu'on y pénétra au XIIe siècle. Encore une fois, il n'en eût pas été de même si c'eût été un tombeau celtique antérieur à l'année 861. D'un autre côté, il semble tout naturel que les Normands chrétiens aient pillé le tombeau d'un de leurs ancêtres païens qu'ils savaient avoir été enseveli avec un *grand trésor* dans ce tumulus deux siècles auparavant. Deux siècles, c'est beaucoup pour nous-mêmes, mais c'était plus encore pour un peuple illettré. Si l'on considère surtout que dans cet intervalle la religion avait été changée, on ne sera pas surpris que, la cupidité aidant, des pèlerins chrétiens aient poussé le mépris des coutumes de leurs ancêtres païens jusqu'à piller un de leurs tombeaux.

Mais si l'on suppose que Maes-Howe est le tombeau de Havard ou de quelque autre des Jarls païens venus de la Norwège dans les Orcades, il reste à se demander quelle relation il peut avoir avec les deux cercles situés dans son voisinage immédiat.

Le tumulus et les cercles forment certainement un groupe unique dans le pays. Il n'existe dans ces îles ni un autre cercle ni un autre tumulus semblable, et l'endroit où ils se trouvent est tellement inhospitalier, tellement éloigné de tout centre de population, qu'il serait difficile de voir pour quel motif ce lieu eût pu être choisi, si l'on n'admettait pas qu'il a été le théâtre accidentel de quelque événement important. Mais, si l'on admet que Havard y fut tué, ce dont il n'y a nulle raison de douter, il semble tout naturel que l'un de ses frères survivants, Liotr ou Laudver, ait élevé un tumulus sur son tombeau avec l'intention d'en faire un lieu de sépulture pour les autres membres de la famille. D'un autre côté, il

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

est extrêmement peu vraisemblable que les six ou sept autres tumulus que l'on considère comme d'origine scandinave eussent été groupés autour du cercle de Brogar, si ce cercle avait été un temple des Celtes, c'est-à-dire de ce peuple que les nouveaux possesseurs du sol méprisaient si profondément. Il n'est pas nécessaire de revenir ici sur la question de savoir si quelques pierres considérablement espacées et disposées de façon à former un cercle d'une centaine de mètres de large constituaient ou non un temple; il est bien plus naturel d'y voir un monument tel qu'une armée victorieuse de 1,000 hommes seulement pourrait en élever un dans une semaine, mais tel aussi que les habitants du district pourraient à peine en élever un dans un an, et cela de plus sans nulle utilité, car il ne peut avoir aucun but, ni civil ni religieux; aussi, si ce n'est pas un monument funéraire élevé à la mémoire de ceux qui tombèrent dans le combat, si les barrows conoïdes ne sont pas les tombeaux des chefs et Maes-Howe celui du Jarl, nous ignorons absolument ce qu'ils peuvent être.

Comme Stennis est mentionné dans les Sagas qui rapportent la mort de Havard, il est probable qu'il existait déjà à cette époque; mais, comme tous les autres monuments de pierre, il portait un nom scandinave. Nous ne croyons pas qu'aucun ait retenu une dénomination celtique. En supposant qu'il fût plus ancien que Maes-Howe, il ne peut guère cependant être reporté au-delà de l'an 800. La première apparition des Normands dans les temps modernes date de l'an 793, d'après les Annales d'Irlande qui rapportent à cette année « une dévastation de toutes les îles par les Barbares (1). » En 802, et de nouveau en 818, ils pillèrent Iona (2), et à partir de cette époque, ils exercèrent la piraterie le long des côtes jusqu'à ce qu'ils s'établirent définitivement dans les Orcades, sous Harald Harfagar. Quoique d'un diamètre moindre, Stennis est d'un aspect plus grandiose et paraît plus ancien que Brogar. Il peut être de un ou deux siècles plus ancien et marquer l'endroit où tomba un

(1) *Vastatio omnium insularum a Gentibus.* — *Annales Innisfal* dans O'Connor *Rerum Hib. Script.*, II, p. 24; *Annales Ulton.*, ibid. IV, p. 117.

(2) *Iona*, par le duc d'Argyll, p. 100.

chef dans une bataille. Dans tous les cas, son caractère funéraire n'est pas contestable : le dolmen situé à l'intérieur du cercle en est la preuve.

Au cercle de Stennis se rattache la pierre trouée (1) dont nous avons déjà parlé et qui semble un indice très-clair de la nationalité à laquelle appartient ce groupe de monuments.

Il est parfaitement certain que l'on prêtait serment à Woden ou Odin, en joignant les mains au travers de cette pierre, et que ce serment était tout spécialement réputé inviolable, même après la conversion du pays au christianisme. Cette cérémonie était considérée comme tellement sacrée que ceux qui osaient manquer à leur promesse étaient déclarés infâmes et exclus de la société. Une anecdote rapportée par Gordon, dans son Voyage aux îles Orcades en 1781, en fait foi. Un jeune homme avait comparu devant les juges, et ceux-ci s'étaient montrés extraordinairement sévères. Interrogés sur la cause de cette sévérité, ils répondirent : « Ne savez-vous donc pas que ce jeune homme a manqué au serment d'Odin? » et ils ajoutèrent que les parties contractantes avaient bien réellement joint les mains au travers de la pierre (2).

Cette consécration d'une pierre à Odin semble impossible depuis la conversion des Normands au christianisme, c'est-à-dire depuis l'an 1000. D'autre part, il n'est guère probable que ce monument ait existé avant la conquête du pays, 123 ans plus tôt, et qu'il soit d'origine celtique. Si les Normands n'avaient pas haï et méprisé leurs prédécesseurs, ils ne les eussent jamais exterminés; or, est-il vraisemblable que pendant qu'ils exécutaient cette œuvre d'extermination ils aient adopté leurs monuments et leurs rites? Rien ne prouve, du reste, que les Celtes aient jamais eu un tel usage. La seule opinion admissible, c'est que ce monument fut érigé entre la conquête du pays et la conversion des conquérants, et que le culte dont il est l'objet s'est conservé intact à travers les âges, non parce qu'il était celui des races conquises, mais parce qu'il fut pratiqué de temps immémorial par ce peuple dans les divers pays qu'il habita. Dans toute autre hypothèse, il semble impossible qu'un rite si

(1) Sur la gauche de la vue du frontispice.

(2) *Archæologia*, XXXIV, p. 113.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

purement païen ait pu se conserver à travers huit siècles de christianisme de façon à être encore considéré comme sacré par ceux dont les ancêtres avaient adoré Odin plusieurs siècles avant que ces pierres fussent érigées dans ces îles.

On peut donc considérer ce groupe de monuments comme ayant été érigé de l'an 800 à l'an 1000 de notre ère, du moins en attendant que quelque argument vienne nous fixer à ce sujet. Nous n'en voyons qu'un pour le moment qui mérite attention : c'est la ressemblance étonnante que présente ce groupe avec les grands cercles d'Angleterre. Prenons pour exemple Stanton-Drew (*ante*, p. 160). Il consiste en un grand cercle de 100 mètres de diamètre, comme celui de Brogar, et en un petit cercle dont les dimensions sont, à un mètre près, les mêmes qu'à Stennis (30 contre 31). De plus, ces deux derniers ont un dolmen non au milieu, mais sur le bord. La seule différence essentielle consiste en ce que le grand cercle de Stanton comptait 24 pierres et le petit seulement 8, tandis que, dans les Orcades, l'un a dû en avoir 60 et l'autre 12; mais cela peut tenir à ce que la pierre est beaucoup plus commune dans un endroit que dans l'autre. Les blocs de Stanton paraissent aussi plus anciens; mais cette différence peut provenir uniquement de la nature de la roche.

Il serait facile de signaler d'autres rapprochements non moins remarquables, soit dans la forme des monuments, soit même dans les noms qu'ils portent. De telles coïncidences peuvent être accidentelles; mais elles sont trop nombreuses pour qu'elles le soient toutes. Or, il suffit que quelques-unes ne soient pas l'effet du hasard pour que l'on soit conduit à l'une ou à l'autre de ces deux conclusions : ou bien le temps qui s'est écoulé entre les deux groupes de monuments est moins considérable que les raisons qui précèdent tendraient à le faire supposer, ou bien les formes, une fois adoptées, ont persisté plus longtemps que l'on ne serait porté à le croire pour d'autres motifs. Trois ou quatre siècles sont beaucoup comme laps de temps séparant deux constructions dont le style est presque identique. Mais si leurs dates doivent être rapprochées l'une de l'autre, il semble plus rationnel de rajeunir Stanton-Drew que

de vieillir Stennis. Rien n'empêche de croire que Stanton-Drew fût érigé par Hubba et ses Danois, tandis qu'il est impossible d'admettre que les cercles des Orcades et Maes-Howe soient l'œuvre des races misérables qui habitèrent l'île avant l'invasion des Normands.

Comme ce monument est le dernier des groupes de grands cercles dont nous ayons à nous occuper dans ces pages, il ne sera pas inutile de résumer ici les arguments sur lesquels repose la date que nous lui avons assignée :

1° L'histoire est absolument muette sur la question. Au point de vue des documents écrits, ce groupe de monuments peut aussi bien se rattacher aux Phéniciens qu'aux Stuarts.

2° La théorie danoise n'est d'aucune utilité. Il n'y a été trouvé aucun instrument de pierre, d'os, de bronze ou de fer qui pût jeter du jour sur son âge.

3° Il y a dans ces îles quelques milliers de petits barrows, vraies taupinières, sans pierre et sans nul ornement.

4° Le groupe de Stennis dénote dans ceux qui l'ont construit la puissance et la magnificence.

5° Il paraît évident que les cercles et les barrows appartiennent à deux races distinctes.

6° S'il en est ainsi, les barrows remontent aux Pétis et aux Papes, tandis que les grands tumulus et les monuments de pierre sont l'œuvre des Normands.

7° Les derniers appartiennent donc aux deux siècles compris entre l'an 800 et l'an 1000 de notre ère.

8° Maes-Howe étant unique en son genre doit remonter à la plus courte, mais à la plus puissante des dynasties de l'île.

9° Havard fut tué dans l'endroit ou tout près de l'endroit qu'occupe Maes-Howe.

10° Son père Thorfin fut enterré dans un tumulus à Ronaldshay; son contemporain Gorm fut enterré dans un tumulus à Jellinge.

11° Un dragon et un serpent étaient sculptés dans le tombeau de Gorm; de semblables représentations furent trouvées à Maes-Howe.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

12° Les quatre caractères runiques gravés sur la pierre d'entrée du caveau de droite datent probablement de la première érection du monument.

13° Toutes les inscriptions postérieures supposent qu'il est d'origine scandinave.

14° La découverte d'un trésor qui y fut faite en 1152 montre qu'il n'existait pas en 861, car les Normands l'eussent alors pillé comme ils pillèrent les tombeaux irlandais.

15° Il est extrêmement probable que le trésor de la baie de Skail est le même que celui-ci; or, les objets qui le composent ne sont pas antérieurs à l'année 945 et ils peuvent lui être postérieurs de vingt ou quarante ans.

16° Les torques trouvées dans les six grands tumulus de Brogar appartiennent à la même époque.

17° La pierre trouée de Stennis fut certainement érigée par les Normands et dédiée par eux à Odin; or, il n'est pas douteux qu'elle ne fasse partie du groupe.

18° Le nom de *Havardsteiger* que porte encore aujourd'hui le lieu confirme ce qui précède.

Contre toutes ces raisons, l'on n'a qu'un argument : *Omne ignotum pro antiquo*; or, pour des motifs exposés précédemment, cet argument nous le rejetons.

S'il s'agissait d'un monument dont il n'eût pas encore été question, personne n'hésiterait sans doute à accepter nos conclusions, du moins tant qu'une raison sérieuse ne serait pas produite à l'appui d'une opinion contraire; mais tels sont les préjugés qui règnent en cette matière, que neuf personnes sur dix les rejetteront probablement. Les uns prétendront que notre argumentation n'est pas sérieuse, les autres qu'elle n'est pas convaincante; mais qu'ils exposent eux-mêmes leur opinion aussi brièvement que nous l'avons fait, et l'on jugera de la valeur de l'une et de l'autre (1).

(1) Pour plus de détails sur ce sujet, voir *The Brochs and the Rude stone monuments of the Orkney Islands*, par James Fergusson; 1877. Cette brochure, tout récemment publiée par l'auteur, est la confirmation la plus complète des idées émises dans le cours de ce chapitre. Nous nous contentons d'y renvoyer le lecteur. *(Trad.)*

CALLERNISH.

Le groupe le plus important d'Ecosse, après celui de Stennis, est celui de *Callernish*, dans l'île de Léwis. Il est situé à l'extrémité du lac Roag, sur la côte occidentale de l'île, et dès lors il est plus éloigné encore des grandes routes et des centres de civilisation picte ou celtique que les monuments des Orcades. Le pays est aussi très-stérile et des plus sauvages; il est peu habité et il ne semble pas qu'il l'ait jamais été davantage.

Le groupe se compose de trois ou quatre cercles situés l'un près de l'autre, non loin de la baie. Ils ont la forme ordinaire, 18 à 30 mètres de large, et ne sont pas plus remarquables par la grandeur des pierres qui les constituent que par leurs propres dimensions. L'un d'eux, qui était enseveli dans la tourbe, a été fouillé il y a quelques années; l'on y a trouvé spécialement du charbon de bois; mais l'on n'a de ces fouilles qu'un rapport très-insuffisant. A un mille à l'ouest des trois autres, sur le rivage septentrional du lac Roag, se trouve le monument principal. Il

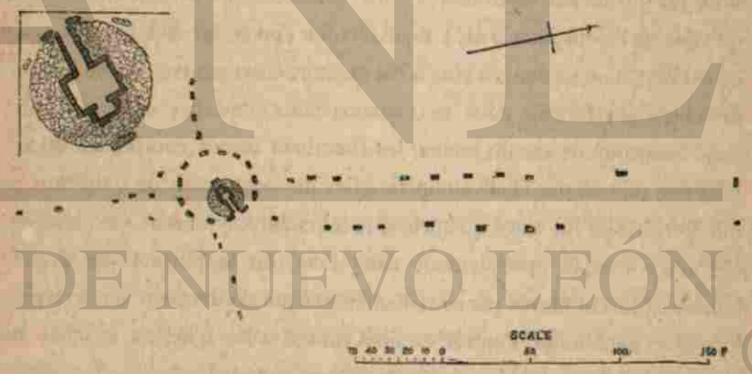


Fig. 89. — Monument de Callernish (île de Lewis).

consiste en un cercle de 12m 60 de diamètre. Au centre est une grande pierre de 5 mètres de haut, qui forme comme le chevet d'un tombeau dont le plan est à peu près celui d'une croix; en réalité, c'est toujours la disposition en trois chambres, si commune dans les tumulus du comté de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Caithness et des autres parties du nord de l'Ecosse. Il est probable que ce tombeau fut primitivement recouvert d'un petit cairn ; mais il a disparu et la tombe a été dépouillée de son contenu à une époque antérieure à la formation de la tourbe qui l'enveloppait et qui a été enlevée par sir James Matheson, lors de la découverte de ce monument. Une double avenue s'étend de la pierre centrale jusqu'à une distance de 88 mètres; une autre rangée de pierres, longue de 34 mètres, se dirige du même point vers le sud, ce qui porte à 122 mètres la longueur totale des avenues. Deux bras, qui mesurent ensemble 39 mètres, s'étendent aussi à l'est et à l'ouest.

Ce fut John Stuart, croyons-nous, qui le premier observa que « si on enlevait le cairn de New-Grange, l'on aurait un autre Callernish (1). » Il n'est guère douteux que ce ne soit là l'explication véritable de la forme spéciale du monument. En voici la raison. Les chambres et les allées couvertes des tumulus durent sans doute rester un certain temps exposées à l'air libre avant d'être recouvertes de terre ou de pierres. Parmi les nombreuses *grottes des fées* que l'on rencontre en France et ailleurs, il en est qui furent destinées à être enfouies dans des tumulus, quoiqu'elles ne l'aient jamais été ; mais lorsque l'on se fut habitué à les voir en cet état, l'on ne songea plus à les enfouir. C'est peut-être une illusion de notre part, mais nous ne pouvons nous empêcher de croire que, dans beaucoup de cas du moins, les chambres furent construites du vivant des rois ou des chefs auxquels elles devaient servir de tombeaux et que le cairn ne fut élevé qu'après que leurs corps y eurent été déposés. Cet usage existait spécialement dans l'est, où la plupart des grands tombeaux furent élevés par ceux-là mêmes à qui ils devaient servir. Après leur mort seulement, l'entrée en était murée et les fenêtres fermées de façon à produire cette obscurité mystérieuse qui sied aux lieux funèbres. Un autre point mérite encore d'attirer l'attention. Il n'est guère probable que les figures ou inscriptions que l'on a trouvées dans plusieurs chambres de tumulus, par exemple en Irlande et en France, aient été

(1) *Sculptured stones of Scotland*, II, p. XXV.

gravées à la lumière artificielle. Elles le furent ou bien avant que les pierres fussent mises en place, ce qui est peu vraisemblable, ou bien alors que la lumière pouvait encore pénétrer à travers les interstices des pierres formant les murs des chambres. En tout cas, les formes des chambres elles-mêmes, dégagées de leur enveloppe, durent être très-familières à ceux qui s'en servirent, et il n'est nullement surprenant qu'on les ait reproduites en divers endroits, comme à Carrowmore et à Callernish, sans aucune intention de les recouvrir.

Comme un monument à peu près semblable existe à Moytura (fig. 59), on serait porté à attribuer le même âge à l'un et à l'autre ; mais si l'on y regarde de près, on observe cependant une différence profonde qui révèle un tout autre état de choses.

A Moytura, les pierres supérieures, quoique tombées, existent encore et l'on peut remarquer qu'elles sont absolument telles qu'elles devraient être si le monument était destiné à être recouvert. A Callernish, au contraire, leur taille, leur espacement, leur forme pointue semblent montrer qu'un temps considérable s'était écoulé depuis qu'on n'enfouissait plus ces monuments. C'est à chacun de voir combien de siècles d'intervalle suppose un tel progrès. Pour nous, nous croyons qu'un laps de temps considérable s'est écoulé entre la construction de l'un et de l'autre monument.

A *Tormore*, sur la côte occidentale de l'île d'Arran, se trouve un troisième groupe de monuments plus nombreux, mais moins remarquables que ceux de Stennis et de Callernish. Ils ont tous été explorés en 1864 par M. le docteur Bryce, de Glasgow, assisté d'un certain nombre d'archéologues. Les résultats de l'exploration ont été consignés dans les Mémoires de la Société des Antiquaires d'Écosse et aussi dans un petit ouvrage sur la géologie d'Arran. Dans tous on a trouvé des restes funéraires, à l'exception d'un seul qui avait été pillé, mais où se trouvait encore un cist. Le cercle principal n'est maintenant représenté que par trois pierres levées qui mesurent de 5 à 6 mètres de haut ; mais elles faisaient primitivement partie d'un cercle de 18 mètres de large. On peut

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

encore retrouver les traces de deux autres cercles, ainsi que de deux obélisques qui sans doute appartinrent, à l'origine, à quelque autre groupe de pierres.

Quoique moins grandiose que les deux groupes qui précèdent, celui de Tormore est cependant intéressant, parce qu'il nous donne le moyen de savoir si ces monuments indiquent des cimetières ou des champs de bataille. Les deux cercles principaux sont situés sur une tourbière qui s'étend en profondeur à quelques pieds au moins au-dessous des piliers, et les dépôts funéraires ont été trouvés dans la tourbe. D'autres monuments de Tormore sont situés au point de jonction de la tourbe et du sable; d'autres, au sommet des collines sablonneuses qui s'étendent depuis le rivage jusqu'en cet endroit. Une telle variété de goûts surprendrait dans une famille royale ou princière. Si la tourbe avait été le lieu de sépulture de l'un des membres, elle eût probablement été aussi celui des autres. Si, au contraire, les collines de sables étaient considérées comme un lieu plus favorable pour cette destination, pourquoi d'autres leur préférèrent-ils le marais? et si c'était un cimetière, pourquoi les tombes ne sont-elles pas agglomérées? Elles occupent un espace de 800 mètres environ de l'est à l'ouest, à un mille du rivage et dans une plaine extrêmement aride et désolée. Si l'on suppose qu'une bataille fut livrée en cet endroit contre quelque ennemi qui avait débarqué dans la baie, tout s'explique aisément; seulement il n'est pas facile de dire quels furent les chefs ou les princes qui furent enterrés en ce lieu.

On voit encore les restes de deux cercles et d'un obélisque dans la baie de Brodick, de l'autre côté de l'île; mais ils sont très-dispersés et rien n'indique leur destination. Il y a aussi d'autres cercles et pierres détachées du côté de Cantyre et du canal de Crinan; mais les cartes officielles déjà parues ne s'étendent pas jusque-là, et les descriptions qui en ont été données sont trop vagues pour permettre de fixer soit leur âge, soit leur destination.

Les cercles du comté d'*Aberdeen*, auxquels il a déjà été fait allusion, diffèrent sous quelques rapports de ceux qui ont été découverts dans les autres parties du pays. Ils sont ainsi décrits par le colonel Forbes Leslie,

dans un mémoire qui a été lu à l'Association Britannique en 1872 :

« Dans ces cercles, le principal groupe de pierres contient toujours un bloc plus grand que les autres, qui varie dans les divers monuments de 3 à 5 mètres en longueur et de 60 centimètres à 1m 80 en largeur. Il n'est jamais debout; mais à chacune des extrémités du monolithe se trouvent deux pierres en forme de colonne, dont la hauteur varie de 2 à 3 mètres et qui sont généralement de forme pyramidale. Du côté antérieur et tout près des extrémités du monolithe, deux pierres font saillie à une distance de 1m 20 environ du cercle et dans l'intervalle se trouve un bloc déposé à plat sur le sol.

« Dans plusieurs de ces cercles, l'on voit encore une plate-forme de 1m 50 à 1m 80 de large sur 50 à 60 centimètres de haut. Elle était originairement supportée du côté extérieur par un petit mur qui reliait les unes aux autres les pierres placées debout à égale distance sur toute la circonférence. Le côté intérieur de la plate-forme était soutenu par des pierres juxtaposées qui avaient un peu plus que sa hauteur... C'est en vue de l'un de ces cercles, celui de Rayne, qu'ont été trouvées sur le flanc d'un coteau les deux pierres sculptées qui sont aujourd'hui à Newton et qui portent, l'une une inscription alphabétique, la seule de ce genre, l'autre un serpent avec le sceptre brisé surmonté du double disque appelé vulgairement *lunettes*. »

Fig. 90. — Cercles de Fiddes (comté d'Aberdeen).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La figure ci-contre (90) donnera une idée de leur disposition générale. Elle représente le cercle de la colline de *Fiddes* et est empruntée au VI^e^ volume de l'*Archæologia*. Ici le dépôt sépulcral est sans aucun doute dans la partie élevée, en avant de la grande pierre, et non au milieu, disposition que nous avons déjà eu l'occasion d'observer dans les petits cercles de Stanton-Drew et de Stennis. Mais il n'en est pas de même partout. Le cercle de *Rayne*, par exemple, qui a été exploré sous la direction de M. Stuart, contenait à son centre un tombeau dans lequel l'on trouva « une certaine quantité de terre noire, d'os incinérés et quelques morceaux de charbon. On y découvrit aussi des fragments de petites urnes, ainsi que tout l'accompagnement ordinaire de ces sortes de dépôts. » M. Stuart dit en terminant : « Il est digne de remarque que le 2 mai 1349, William, évêque d'Aberdeen, tint une cour de justice dans le cercle de Rayne, en présence du justicier du roi. » Tout cela nous montre et l'origine funéraire des cercles et l'usage que l'on en fit postérieurement.

S'il est vrai que ces pierres de Rayne se rattachent à celles de Newton, comme le colonel Forbes Leslie est porté à le croire, l'on a une preuve de leur origine post-chrétienne; mais bien que nous ne doutions guère que ce synchronisme ne soit réel, un simple rapprochement de formes ne le prouve pas cependant d'une façon absolue.

Dans l'appendice à la préface du premier volume des *Pierres sculptées*, M. Stuart parle des excavations qui ont été pratiquées dans quatorze cercles semblables ou à peu près semblables à celui de Rayne. Dans tous, on a trouvé des dépôts funéraires plus ou moins bien conservés. Dans quelques-uns, dans celui de Crichie, par exemple, dont il a déjà été question, un dépôt de ce genre a été trouvé au pied de chacune des six pierres qui en traçaient le contour. Comme plusieurs de nos cercles anglais, ce dernier était entouré d'un fossé qui, dans ce cas, avait 6 mètres de large et 1^m^80 de profondeur. Il était traversé par deux entrées, comme à Arbor-Low et à Penrith, et dans le fossé même se trouvaient les pierres. En règle générale, on peut dire que tous les cercles d'Écosse, dont le diamètre ne dépasse pas 30 mètres, et qui ont

été scientifiquement explorés, ont fourni des preuves d'usages funéraires. Tels sont du moins les résultats auxquels sont arrivés la plupart des archéologues. M. Stuart nous informe lui-même qu'il n'a pas toujours été aussi heureux; mais cet insuccès peut tenir dans bien des cas, il le reconnaît lui-même, à ce que les monuments qu'il fouillait avaient été pillés précédemment ou en partie détruits par les progrès de l'agriculture. Ce n'est en tout cas qu'une exception.

Les cercles d'Aberdeen sont tous isolés ou disposés tout au plus deux à deux dans des parties reculées et généralement stériles du comté; ils n'indiquent donc ni des champs de bataille, ni même des cimetières, mais il est probable qu'ils représentent soit des lieux de sépulture pour les chefs, soit des tombeaux de famille. Il est un groupe, celui de *Clava*, à 8 kilomètres à l'est d'Inverness, qui présente un intérêt plus qu'ordinaire; les descriptions qui en ont été publiées sont malheureusement très-incomplètes et très-peu satisfaisantes.

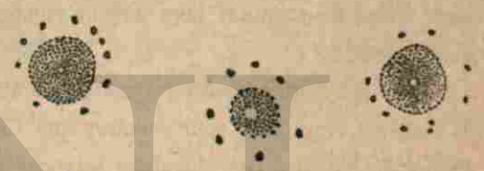


Fig. 91. — Groupe de Clava (comté d'Aberdeen).

D'après M. Innes, l'on peut y reconnaître encore les ruines de 8 ou 9 cairns; mais toute la petite vallée où ils se trouvent est parsemée de blocs qui ont dû faire partie d'autres monuments que l'agriculture aura

Fig. 92. — Vue de Clava.

détruits. Les plus parfaits de ceux qui restent sont au nombre de trois et situés à l'extrémité occidentale de la vallée. Les deux cairns principaux sont à près de 100 mètres de distance l'un de l'autre. Ils sont en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pierre, ont un diamètre de 21 mètres et sont entourés d'un cercle de pierres levées de 30 mètres de large. Le troisième, compris entre les deux autres, ne mesure que 15 mètres et est entouré d'un cercle de 24 mètres. Les deux premiers ont été ouverts; l'on y a trouvé des chambres circulaires de 3m60 de diamètre, sur une hauteur de 2m70; elles étaient précédées d'allées couvertes de 4m50 de long et de 0m60 de large. Deux ou trois pierres portaient des marques quelconques; mais on n'y a trouvé ni inscriptions, ni figures proprement dites. Deux urnes furent découvertes dans le cairn de l'ouest immédiatement au-dessous du niveau du sol primitif. Malheureusement, on les brisa en les retirant, et il ne paraît pas que les fragments aient été rapprochés, de sorte qu'on n'en saurait tirer aucune conclusion concernant l'âge des monuments.

Si incomplets que soient les renseignements qu'ils nous fournissent, ils suffisent cependant pour montrer que Clava ne marque point un champ de bataille. Des chambres soigneusement construites, à toits horizontaux, ne sont pas de ces monuments que les soldats élèvent à la hâte sur les tombeaux de leurs chefs. C'est évidemment un cimetière, et après ce que nous avons vu de ceux d'Irlande, il n'est guère douteux que ce cimetière n'appartienne à cette dynastie qui était représentée par le roi Brude lorsque, au VIe siècle, saint Columba visita ce prince sur les bords de la Ness. Si le roi Brude fut réellement converti au christianisme par Columba, il n'est nullement improbable que la petite enceinte de l'ouest, qui sert encore aujourd'hui de lieu de sépulture pour les enfants morts sans baptême, ne soit l'endroit où il fut enterré, ainsi que ses successeurs, après l'abolition des rites funéraires de leurs ancêtres.

Il serait extrêmement intéressant de poursuivre cette étude si les matériaux existaient pour le faire, car il est peu de problèmes qui soient à la fois plus importants et plus embrouillés que celui de l'origine des Pictes et de leurs rapports avec les Irlandais et les Gaëls. La langue ne peut être ici d'aucun secours : on ignore quelle fut celle des Pictes; mais ces monuments pourraient fournir de précieux renseignements si

quelqu'un prenait la peine de faire une étude comparée de tous ceux d'Irlande et d'Ecosse.

Il est une pierre, par exemple, au sud de ce dernier pays, à *Coisfield*, sur l'Ayr, qui rappelle tout-à-fait celle que représente la figure 71. On y voit le même cercle, la même ligne incertaine, ondulée, et en général le même caractère.

Fig. 93. — Pierre de Coisfield (comté d'Ayr).

Il s'en trouve une autre à Annan-Street, dans le comté de Roxburgh, qui ressemble tellement pour la forme des figures à celles de New-Grange ou de Dowth que si on l'eût trouvée dans ces monuments, personne n'eût soupçonné qu'elle avait une origine étrangère. Mais de semblables pierres sculptées n'ont pas encore été découvertes dans la terre des Pictes, c'est-à-dire au nord du golfe de Forth, dans la partie orientale de l'Ecosse.

Ces monuments suffisent cependant pour prouver qu'il existe une étroite affinité de race entre les deux peuples, mais toujours avec quelque différence qu'il est impossible de ne pas remarquer. Citons-en un exemple. Il existe à *Aberlemmo*, près de Brechin, une magnifique pierre que l'on dit avoir été élevée pour rappeler une victoire remportée sur les Danois, à Loncarty, dans les dernières années du Xe siècle (1). Quoi qu'il en puisse être de cette tradition, il n'y a nulle raison de douter de son exactitude. Or, la pierre en question porte bien une croix gravée sur sa face principale, mais elle n'en a pas elle-même la forme, et ce cas est général en Ecosse. En Irlande, au contraire, la pierre est invariablement taillée tout entière en forme de croix, et les bras sont généralement

(1) Gordon, *Iter septentrionale*, p. 151.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

réunis par une *gloire* circulaire. Les ornements sont les mêmes dans les deux pays et consistent en un curieux entrelacement fort commun dans

Fig. 94. — Pierre d'Aberlemmo vue de face.

les manuscrits irlandais et écossais de ce temps, mais inconnus ailleurs,

si ce n'est peut-être en Arménie (1). L'ornement connu sous le nom de *clef*, qui se voit sur les bras horizontaux de la croix d'Aberlemmo, semble

Fig. 95. — Pierre d'Aberlemmo, partie postérieure.

(1) J'ai avancé timidement dans mon *Histoire de l'Architecture* (II, p. 345), que cet ornement arménien était le même que celui des croix d'Irlande et d'Ecosse. Depuis

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

aussi d'origine orientale, car il se trouve dans le tope de Sarnath, près de Bénarès et ailleurs ; mais il est commun dans les deux pays. Il en est de même du dragon figuré sur les côtés du monument, quoiqu'il paraisse d'origine scandinave.

On peut remarquer encore, entre autres différences, que les sujets figurés sur les croix irlandaises se rapportent presque toujours aux scènes de la Passion, ou du moins sont empruntés à la Bible. Sur les pierres d'Écosse, ils ont trait à des incidents de chasse ou de bataille, ou bien à ce qu'on peut appeler des événements de la vie civile. Mais la différence essentielle réside en ce que les pierres de ce dernier pays portent presque sans exception quelques-uns de ces emblèmes qui ont si fort embarrassé les antiquaires. Le cercle brisé, la broche et l'autel, se voient sur la croix d'Aberlemmo ; mais, sur des monuments plus anciens, ces emblèmes sont beaucoup plus importants et varient à l'infini. Il peut être bon de remarquer aussi que les deux seules tours rondes étrangères à l'Irlande sont situées dans les deux capitales des Pictes, à Brechin et à Abernéthy. De tout cela, il résulte une différence qui explique comment saint Columba eut besoin d'un interprète pour parler aux Pictes ; mais il en résulte aussi une ressemblance qui porterait à croire que le cimetière de Clava pourrait être le pendant de celui des bords de la Boyne, toutefois avec un degré de magnificence proportionné à la richesse relative des rois d'Inverness et de Tara. Si l'on ne trouve pas de tumulus à Brechin pas plus qu'à Abernéthy, c'est peut-être que les rois de ces provinces, s'il y en eut jamais, furent convertis au christianisme avant qu'ils eussent adopté ce mode de sépulture. On pourrait dire que, de même que Maes-Howe est certainement le descendant direct des monuments de la Boyne, Clava doit être aussi un tombeau picte ou celtique. Mais nous avons dit plus haut pour quelles raisons cette théorie était tout-à-fait insoutenable.

Avant d'en finir avec les pierres sculptées, il ne sera pas inutile d'insister sur une de ces anomalies qui se rencontrent fréquemment dans ces sortes d'études et qui montrent combien les probabilités ordinaires

que j'ai vu une série de photographies d'églises d'Arménie, je ne puis plus croire que cette identité soit accidentelle ; l'un des peuples a dû emprunter ce dessin à l'autre.

sont insuffisantes pour conduire à une vraie solution. Parmi les pierres sculptées d'Écosse, l'une des plus anciennes est probablement celle de Newton. Elle a du moins une inscription en ogham sur le bord ; or, la plupart des archéologues admettent que les inscriptions en ogham cessèrent après l'introduction de l'écriture alphabétique. Elle a de plus une inscription alphabétique sur sa face principale, mais les caractères ne sont pas romains ; ce sont peut-être de mauvais caractères grecs ; en tous cas, ils sont pré-romains. C'est donc probablement la plus ancienne inscription connue en Écosse. Une autre pierre, située à Kirkliston, près d'Édimbourg, et servant sans doute à rappeler une bataille, porte une inscription latine. Le nom de Vetta, fils de Victis, s'y trouve en bon latin. Peu importe que ce Vetta soit ou ne soit pas l'aïeul de Hengist et de Horsa, comme l'a prétendu sir James Simpson ; le monument remonte certainement à cette époque, et dès lors c'est un des plus anciens de l'Écosse. Il en est un troisième à Yarrow, avec une inscription un peu plus récente (1). Mais le côté intéressant de la question c'est que ces inscriptions alphabétiques, après avoir été quelque temps en usage, cessèrent presque complétement d'être employées pendant les six ou sept siècles à travers lesquels s'étendent les pierres sculptées. Citons comme exemple la pierre d'Aberlemmo, dont il vient d'être question. Les gens qui l'érigèrent étaient chrétiens : la croix en fait foi ; les ornements qu'elle porte sont identiques avec ceux des manuscrits des VII[e] et VIII[e] siècles (2). Il est évident que ceux qui exécutèrent ces ornements devaient savoir écrire ; or, il semble étrange que, pouvant le faire, ils n'aient jamais

Fig. 96. — Pierre portant une inscription, près d'Edimbourg.

(1) *Proceedings Soc. Ant. Scot.*, IV, p. 119.
(2) Westwood, *Facsimiles of Irish MSS.*, pl. 4-28.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

songé à graver sur la pierre soit le nom des personnes qui l'élevèrent, soit quelques mots sur sa destination. On l'eût probablement fait en Irlande. Les Scandinaves, eux aussi, eussent couvert le monument d'inscriptions runiques, comme ils l'ont fait dans l'île de Man, quoique à une époque sans doute un peu plus récente. Des deux croix que représentent les figures ci-contre, la première porte une inscription qui se lit ainsi : « Sandulf *le-Basané* érigea cette croix à sa femme Arnbjorg. » Ces deux noms sont évidemment d'origine scandinave. L'inscription placée sur le côté de la seconde signifie que « Mal-Lumkun érigea cette croix à son père nourricier, Malmor ou Mal-Muru. » Ici les noms ont incontestablement une origine gaëlique, ce qui montre que toute théorie qui attribuerait exclusivement à l'une ou l'autre race les monuments de cet âge serait peu acceptable. Les deux races paraissent avoir suivi alors la coutume du jour, comme elles le firent à des époques antérieures. A part la pierre de Saint-Vigean, sur laquelle sir James Simpson a lu le nom de Drosten et qu'il rapporte à l'année 729, aucune des 101 pierres mentionnées dans le splendide volume du Spalding-Club ne contient un fragment d'écriture alphabétique. On préféra aux inscriptions un genre étrange de symbolisme héraldique dont l'interprétation défie encore la sagacité de nos meilleurs archéologues. Il en fut ainsi probablement jusqu'au temps de Suénon, en l'an 1008. Pourquoi éleva-t-on de ces grossiers monuments de pierre, alors qu'on pouvait les sculpter habilement et y graver

Fig. 97. — Croix portant une inscription runique (île de Man).

Fig. 98 — Autre croix avec inscription runique (île de Man).

les noms des personnes et des événements qu'ils étaient destinés à rappeler?... Nous l'ignorons.

Les autres monuments en pierre brute d'Écosse ne sont ni nombreux, ni importants. Daniel Wilson énumère une demi-douzaine de dolmens comme encore existant dans certaines parties du comté d'Argyll; mais ils sont loin d'être remarquables par leur taille; ils ne présentent aucune particularité qui les distingue de ceux du pays de Galles et d'Irlande, et ne se rattachent à aucune tradition qui puisse jeter un peu de jour soit sur leur âge, soit sur leur destination.

Il existe en outre un certain nombre de pierres dispersées çà et là dans le pays, mais rien n'indique si elles marquent des champs de bataille ou si ce sont de simples bornes ou des tombeaux, de sorte qu'il serait aussi inutile que fastidieux de les énumérer. L'on appréciera mieux le peu d'intérêt qu'elles peuvent offrir lorsque l'on aura étudié celles de Scandinavie et de France, lesquelles sont plus nombreuses et mieux connues. En attendant, les faits déjà signalés nous permettent de conclure immédiatement qu'un peuple constructeur de cercles est venu du Nord; qu'il a touché aux Orcades, et que de là, descendant par les Hébrides, il s'est divisé, au nord de l'Irlande, en deux branches, dont l'une s'est fixée sur la côte occidentale de cette île, tandis que l'autre abordait dans le Cumberland et se dirigeait vers le sud-est de l'Angleterre.

Il semble de même qu'un peuple constructeur de dolmens, qui venait du sud, ait touché d'abord en Cornouailles, et que de là il se soit répandu vers le nord, s'établissant sur l'un et l'autre côté du canal Saint-Georges, et laissant des traces de son passage tant sur les côtes d'Irlande que dans le pays de Galles, et en général dans l'ouest de l'Angleterre. Ces deux courants opposés furent-ils ou non synchroniques? C'est ce que nous verrons bientôt. Nous serons plus à même aussi de dire quels furent les peuples qui se répandirent ainsi le long de nos côtes,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lorsque nous aurons étudié les seules contrées d'où ils aient pu venir (1).

(1) Dans un appendice que nous ne croyons pas devoir reproduire à cause de sa longueur, l'auteur décrit un groupe de monuments mégalithiques propres au comté de Caithness, et comprenant à la fois des cercles, des alignements et des cairns qu'il désigne sous le nom de *cairns à cornes* (horned), en raison de la singularité de leur conformation (fig. 99). Il signale entre ces monuments et ceux de Scandinavie des analogies tellement frappantes qu'elles ne lui permettent pas de douter de leur origine pas plus que de leur âge, qui serait, selon lui, le X^{e} siècle. Ils rappelleraient deux grandes batailles livrées en ce lieu entre les années 970 et 996. Cette origine scandinave se concevrait d'autant mieux que le comté de Caithness se rattachait, à cette époque, aux Orcades, alors gouvernées par des Jarls ou comtes norwégiens. *(Trad.)*

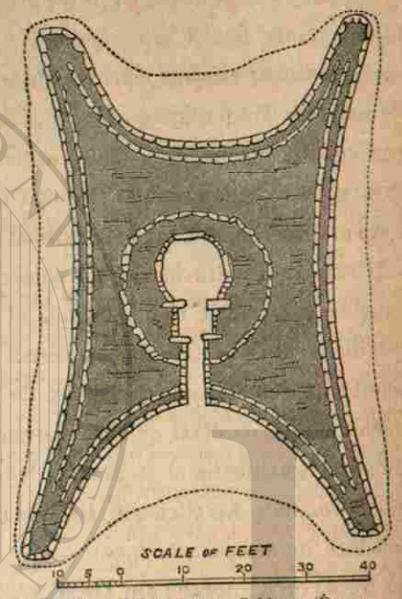


Fig. 99. — Cairn à cornes, Caithness (Écosse).

CHAPITRE VII.

SCANDINAVIE & ALLEMAGNE SEPTENTRIONALE.

INTRODUCTION.

L'on a tellement prôné dans ces derniers temps les services rendus par les Danois à l'archéologie préhistorique que l'on est tout surpris, lorsqu'on y regarde de près, de s'apercevoir que le Danemark est peut-être de tous les pays d'Europe celui où les monuments mégalithiques sont le moins connus. Il n'existe aucun ouvrage qui en donne la description, aucune carte qui nous renseigne sur leur distribution. Les quelques documents que possèdent les Danois sur leurs dolmens et autres monuments analogues se trouvent dispersés dans une telle multitude de volumes qu'il est extrêmement difficile, presque impossible, à un étranger surtout, de les recueillir intégralement. La vérité semble être que les archéologues danois ont été tellement occupés à disposer dans leurs cases vitrées leurs trésors microlithiques qu'ils ont entièrement négligé les grands monuments. Aussi sont-ils arrivés à réunir des richesses que ne possède aucune autre nation et à composer une grammaire et un vocabulaire parfait de la nouvelle science. Mais une grammaire et un dictionnaire ne sont ni une histoire ni une philosophie, et quoique leurs travaux puissent être très-utiles aux explorateurs futurs, ils ne sont pour le moment à peu près d'aucune utilité. On peut même dire qu'ils ont été jusqu'ici plutôt nuisibles qu'utiles, car ils ont amené à croire que, lorsqu'on savait distinguer un objet en silex d'un objet en bronze ou en fer, l'on avait l'alpha et l'oméga de la science, et que cela seul suffisait pour déterminer l'âge relatif d'un monument. C'est comme si l'on adoptait la chimie des anciens et que l'on répartit toutes les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lorsque nous aurons étudié les seules contrées d'où ils aient pu venir (1).

(1) Dans un appendice que nous ne croyons pas devoir reproduire à cause de sa longueur, l'auteur décrit un groupe de monuments mégalithiques propres au comté de Caithness, et comprenant à la fois des cercles, des alignements et des cairns qu'il désigne sous le nom de *cairns à cornes* (horned), en raison de la singularité de leur conformation (fig. 99). Il signale entre ces monuments et ceux de Scandinavie des analogies tellement frappantes qu'elles ne lui permettent pas de douter de leur origine pas plus que de leur âge, qui serait, selon lui, le X^{e} siècle. Ils rappelleraient deux grandes batailles livrées en ce lieu entre les années 970 et 996. Cette origine scandinave se concevrait d'autant mieux que le comté de Caithness se rattachait, à cette époque, aux Orcades, alors gouvernées par des Jarls ou comtes norwégiens. *(Trad.)*

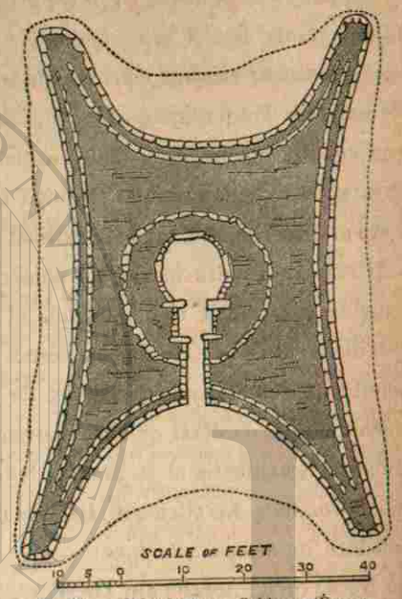


Fig. 99. — Cairn à cornes, Caithness (Écosse).

CHAPITRE VII.

SCANDINAVIE & ALLEMAGNE SEPTENTRIONALE.

INTRODUCTION.

L'on a tellement prôné dans ces derniers temps les services rendus par les Danois à l'archéologie préhistorique que l'on est tout surpris, lorsqu'on y regarde de près, de s'apercevoir que le Danemark est peut-être de tous les pays d'Europe celui où les monuments mégalithiques sont le moins connus. Il n'existe aucun ouvrage qui en donne la description, aucune carte qui nous renseigne sur leur distribution. Les quelques documents que possèdent les Danois sur leurs dolmens et autres monuments analogues se trouvent dispersés dans une telle multitude de volumes qu'il est extrêmement difficile, presque impossible, à un étranger surtout, de les recueillir intégralement. La vérité semble être que les archéologues danois ont été tellement occupés à disposer dans leurs cases vitrées leurs trésors microlithiques qu'ils ont entièrement négligé les grands monuments. Aussi sont-ils arrivés à réunir des richesses que ne possède aucune autre nation et à composer une grammaire et un vocabulaire parfait de la nouvelle science. Mais une grammaire et un dictionnaire ne sont ni une histoire ni une philosophie, et quoique leurs travaux puissent être très-utiles aux explorateurs futurs, ils ne sont pour le moment à peu près d'aucune utilité. On peut même dire qu'ils ont été jusqu'ici plutôt nuisibles qu'utiles, car ils ont amené à croire que, lorsqu'on savait distinguer un objet en silex d'un objet en bronze ou en fer, l'on avait l'alpha et l'oméga de la science, et que cela seul suffisait pour déterminer l'âge relatif d'un monument. C'est comme si l'on adoptait la chimie des anciens et que l'on répartit toutes les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

substances connues en quatre groupes : terre, eau, air et feu, division si acceptable pratiquement que l'on n'a, à ce point de vue, que peu d'objections à lui faire. Malheureusement elle ne répond plus à la science actuelle, qui parfois nous montre des terres se transformant en gaz, ou des gaz en liquides et en solides. De même, au lieu du système par trop simple des Danois, ce qu'il nous faudrait aujourd'hui, ce serait quelque chose qui prît en considération les différentes races de l'humanité, progressives ou non, et les diverses phases de succès et de prospérité, de désastres et de misère par lesquelles elles peuvent passer, et qui ont pour résultat : les unes, le groupement des familles ou des tribus isolées en grands centres, et conséquemment le progrès ; les autres, la dispersion et l'état de stagnation, sinon le retour à la barbarie. Au congrès international d'archéologie préhistorique tenu à Copenhague dans l'automne de 1869, un certain nombre des meilleurs archéologues du nord exprimèrent l'idée qu'il fallait abandonner sur certains points leur premier système de classification, non seulement parce que chacune des divisions se confondait souvent avec la suivante, mais encore parce que ses indications étaient parfois en désaccord avec les faits. Plus de deux ans se sont écoulés depuis que ce congrès a été tenu, et le volume qui doit contenir l'exposé de ses travaux n'a pas encore été publié ; nous ne connaîtrons bien que quand il le sera la manière de voir et l'étendue des connaissances des Danois sur cette question.

Dans cet état de choses, il y a vraiment lieu de se féliciter de la possession d'un ouvrage tel que celui de Sjöborg (1). Heureusement le système danois n'était pas encore inventé lorsque ce livre fut écrit ; seulement la gravure et le dessin n'avaient pas alors atteint la précision et la clarté qui les caractérisent aujourd'hui, et l'on ne saurait dès lors considérer ces dessins comme une base parfaitement sûre ; cependant l'auteur est tellement de bonne foi, tellement à l'abri de tout préjugé, qu'il n'y a pas grand danger à y voir l'expression exacte de la vérité. L'ouvrage a encore le mérite de ne contenir aucune de ces théories relatives aux serpents et

(1) *Samlingar for Norders Fornalskare ;* Stockholm, 1822-1830.

aux druides qui défigurent les ouvrages contemporains des antiquaires anglais ; mais l'auteur rattache tous les dolmens et autres monuments mégalithiques à une race préhistorique de géants qui, d'après lui, précéda Odin et ses Scandinaves, auxquels il attribue tous les monuments vraiment historiques.

Aux difficultés qui tiennent à la rareté des matériaux concernant les monuments de ce pays, il faut ajouter que les Scandinaves n'ont pu arriver encore à rien de précis relativement à leur chronologie primitive. Les vastes collections contenues dans les volumineux ouvrages de Langebeck et de Suhm (1) sont loin de suffire pour cela. Il en est de même de Saxo Grammaticus (2) et des autres auteurs anciens qui, féconds comme notre chroniqueur Geoffroy de Monmouth, ont enfoui l'histoire véritable sous un tel amas de fables qu'il est extrêmement difficile d'y découvrir ce que nous cherchons. Une patiente industrie, aidée d'une critique judicieuse, parviendra sans doute à dégager des ténèbres qui l'enveloppent cette page de l'histoire du moyen-âge ; mais en attendant, les annales de la Scandinavie sont aussi obscures que celles d'Irlande et plus incertaines que les annales contemporaines de l'Angleterre.

L'on ne sait absolument rien de l'histoire de la Scandinavie antérieurement à l'ère chrétienne. On ne croit plus aujourd'hui à un Odin historique qui, d'après tous les historiens du moyen-âge, eût vécu dans le siècle qui précéda la venue de Jésus-Christ et qui eût été le fondateur de ces familles qui jouèrent dans la suite un rôle si important dans l'histoire de toutes les nations du nord. L'école moderne des Allemands a découvert qu'Odin fut un dieu qui habita l'Olympe dans les temps préadamites et qui jamais ne daigna visiter notre monde sublunaire. C'est maintenant une grosse hérésie de prétendre que, pendant les mille ans qui se sont écoulés entre la date assignée à Odin et celle des plus anciens manuscrits, des tribus barbares à imagination féconde n'ont pu reporter à des temps fabuleux et revêtir des attributs de la divinité la forme indécise d'un héros national. Ainsi l'ont décrété les Allemands.

(1) *Scriptores rerum Danicorum medii ævi*, 9 vol. in-fol. Hafniæ, 1722.
(2) *Historiæ Danicæ*, in-fol., 1644.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Nous n'essaierons pas de contester cette opinion, qui n'a aucune importance pour la question actuellement posée.

On dit que tout-à-fait au début de l'ère chrétienne, il y avait en Danemark un roi du nom de Frode I. Ce roi n'ayant jamais été divinisé dut avoir ici-bas un tombeau, et ce tombeau, si l'on parvenait à le reconnaître, pourrait être placé en tête de notre liste. De Frode I à Harald Harfagar, qui en 880 conquit la Norwége et se trouva en contact avec la Grande-Bretagne, l'on a plusieurs listes de rois plus ou moins complètes et avec des dates plus ou moins certaines (1). Il y avait des rois à cette époque; ce point n'est pas contestable, pas plus que la succession des noms n'est douteuse, et s'il y a dans les dates une différence de cinquante ans peut-être, cette variante ne tire pas à conséquence. Quelques-uns des monuments appartiennent à des temps si rapprochés du nôtre et à des rois dont les dates sont si certaines qu'il importe peu que les premiers soient de cinquante ou soixante ans plus anciens ou plus récents qu'on ne l'a dit. C'est aux archéologues futurs qu'il appartient d'en fixer l'âge; pour nous, nous n'avons pas besoin de plus de précision.

(1) La liste suivante des rois de Danemark, extraite de Dunham, donne les dates d'après Suhm et Snorro; elle suffira pour le but que nous nous proposons :

	Suhm. AP. J.-C.	Snorro. AV. J.-C.
Frode I	35	17
Fridlief	47	—
Havar	59	—
Frode II	87	—
Wermund	140	—
Olaf	190	—
		AP. J.-C.
Dan-Mykillate	270	170
Frode III	310	235?
Halfdan I	324	290
Fridlief III	348	300
Frode IV	407	370
Ingel	436	386
Halfdan II	447	*Id.*
Frode V	460	*Id.*
Helge et Roe	494	438
Frode VI	510	*Id.*

	Suhm. AP. J.-C.	Snorro. AP. J.-C.
Rolf-Krake	522	479
Frode VII	548	*Id.*
Halfdan III	580	554
Ruric	588	*Id.*
Ivar	647	—
Harald-Hildetand	735	*Id.*
Sigur-Ring	750	—
Rajnar-Lothbrog	794	—
Sigurd-Snogoge	803	—
Herda-Canute	850	—
Eric I	854	—
Eric II	883	—
Harald-Harfagar	—	863
Gorm-le-Vieux	941	—
Harald-Blatand	991	—
Sweyn	1014	—

CHAMPS DE BATAILLE.

Les monuments les plus importants de la Scandinavie, aussi bien que les plus intéressants à notre point de vue, sont ces groupes qui désignent le théâtre d'anciennes batailles. Non seulement leurs dates sont généralement connues avec une précision suffisante pour jeter un jour considérable sur la question de l'âge des monuments mégalithiques en général, mais ils concourent aussi à déterminer, du moins dans une certaine mesure, l'usage de plusieurs groupes de pierres qui se rencontrent en d'autres contrées. Sjöborg consacre à ce genre de monument dix planches de son premier volume, toutes relatives à des batailles qui furent livrées du Ve au XIIe siècle.

Le premier de ces groupes de monuments est celui de *Kongsbacka*, près de la côte d'Halmstad (Suède). Sa date est quelque peu incertaine; malgré cela, il mérite d'être cité, à cause de son analogie avec les alignements de Dartmoor, d'Ashdown, de Carnac et d'ailleurs. On n'en connait malheureusement ni le plan ni les dimensions. Sur l'une des

Fig. 100. — Vue du champ de bataille de Kongsbacka (Suède).

collines voisines se voit un tumulus qui porte le nom de Tombeau-de-Frode; une pierre remarquable de la plaine porte le même nom. S'agit-il de Frode V (460) ou de quelque autre? On l'ignore. Sjöborg fait remonter ces monuments à l'an 500 environ, et il n'y a nulle raison de douter de l'exactitude approximative de ce chiffre.

Le second champ de bataille que représente Sjöborg est semblable au

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

précédent, excepté cependant par la forme des pierres dont la nature minéralogique paraît être différente; mais ces pierres sont disposées en cercles et en séries de la manière ordinaire. On dit qu'elles rappellent une bataille livrée entre le roi suédois Adil et le danois Snio, et dans laquelle ce dernier périt, ainsi que les chefs Eskil et Alkil. Comme tous ces noms sont très-connus dans l'histoire du moyen-âge de ces contrées, il ne saurait y avoir grande difficulté à rapporter cette bataille à peu près à la même date que celle de Kongsbacka.

Avec le troisième groupe de monuments, nous pénétrons sur un terrain plus solide. Aucun événement de l'histoire de ce pays n'est mieux connu que le combat qui fut livré dans la lande de *Braavalla*, dans la Gothie orientale. Le vieux roi aveugle, Harald-Hildetand, y perdit la vie en l'année 736 selon les uns, 750 selon les autres. Lorsque le roi était jeune, raconte le Saga, Odin lui avait appris un système de tactiques qui lui donnait la supériorité sur ses ennemis dans toutes les batailles; mais le dieu lui ayant retiré sa faveur, il tomba devant la bravoure de son neveu Sigurd-Ring, à qui Odin avait communiqué le secret de ranger son armée. Il ne semble pas douteux que les cercles représentés dans la gravure de la page ci-contre n'aient été érigés pour rappeler cet événement et qu'ils ne contiennent les corps de ceux qui périrent dans l'action; or, ce point, s'il était bien établi, ne saurait manquer de jeter un grand jour sur les champs de bataille de Moytura, dont il a été question plus haut (fig. 54-61). Les cercles de Braavalla ont généralement de 6 à 12 mètres et sont par conséquent plus petits en moyenne que ceux de Moytura; ils sont aussi plus nombreux, à moins que l'on n'admette avec Pétrie que ceux d'Irlande aient été originairement au nombre de 200 au moins; dans ce cas, les petits eussent évidemment disparu les premiers, et il en résulterait que la similitude des deux groupes eût été plus grande à l'origine qu'elle ne l'est aujourd'hui, si grande même qu'il serait difficile de comprendre qu'un espace de sept siècles se fût écoulé entre la construction de l'un et de l'autre groupe. Puisqu'il est impossible qu'il y ait une erreur de plus de cinquante ans dans la date assignée au combat de Braavalla, faut-il donc en conclure que nous nous sommes trompés

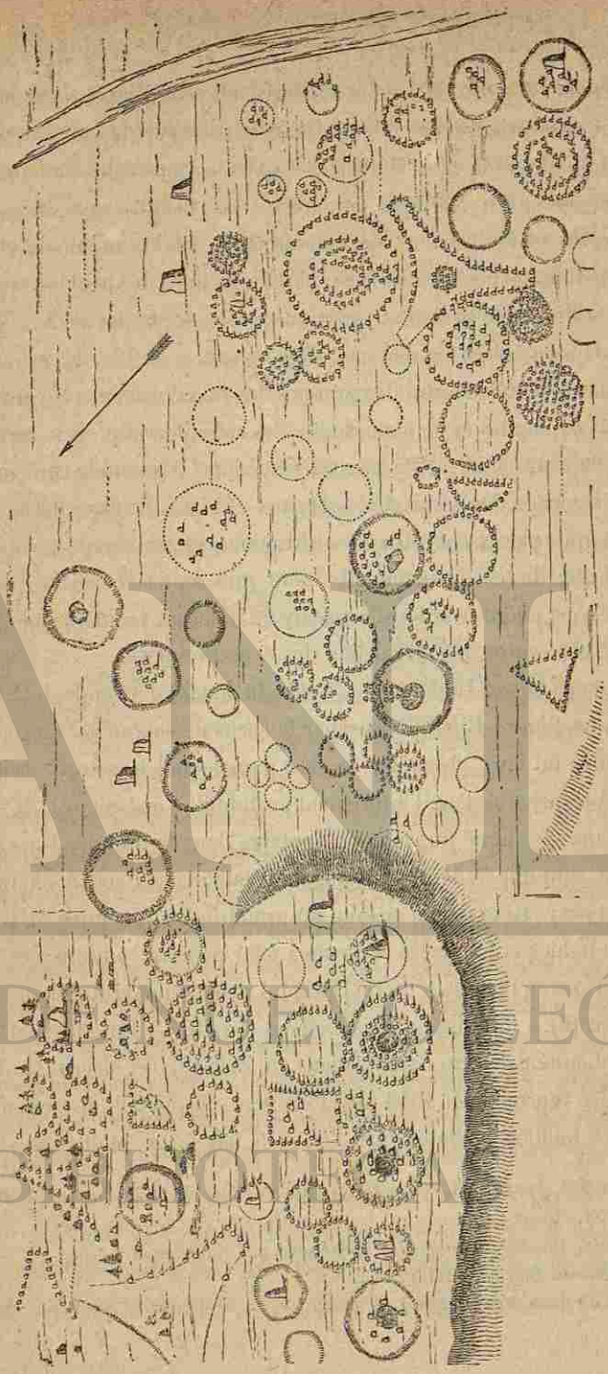


Fig. 101. — Partie du champ de bataille de Braavalla (Suède).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

concernant Moytura? Peut-on admettre que ce groupe représente une descente postérieure de Vikings scandinaves sur la côte occidentale d'Irlande, et que le cairn de Knock-na-Rea est en réalité le tombeau de quelque héros du Nord qui tomba dans une bataille quelconque livrée à Carrowmore? Que tous ces monuments soient du même genre et appartiennent, sinon au même peuple, du moins à des peuples en contact fréquent l'un avec l'autre et ayant une même foi et des mêmes mœurs, c'est ce qui n'est guère douteux. Cependant, si on les observe de près, on remarque dans chacun des groupes des particularités qui peuvent à la rigueur expliquer la longue durée de cet intervalle. Les cercles de Braavalla sont plus petits et accusent dans l'ensemble une certaine dégénérescence. On y voit des tombeaux carrés et d'autres triangulaires, formes qui paraissent être des inventions relativement récentes; on conçoit que de tels changements aient mis sept siècles à se produire, mais il n'est guère possible d'admettre qu'il se soit écoulé un temps plus considérable entre la construction des deux groupes.

Revenons au roi Hildetand. « Après la bataille, raconte le Saga, le vainqueur, Sigurd-Ring, fit chercher le corps de son oncle. Le corps une fois trouvé fut lavé, placé dans le char dans lequel le prince avait combattu et transporté dans l'intérieur d'un tumulus que Sigurd fit élever. On tua alors le cheval du roi et on l'enterra dans le tumulus avec la selle de Ring, afin que le défunt pût gagner Walhalla (1) soit à cheval, soit dans un char. Ring donna ensuite un grand festin funéraire et il invita tous les nobles et guerriers présents à jeter dans le tumulus des bijoux ou des armes en l'honneur du roi Harald. Le monument fut alors recouvert avec soin (2). » Ce tumulus existe encore à Léthra's Harald (Seeland). Il fut mentionné par Saxo Grammaticus en 1236 (3), et décrit et dessiné par Olaüs Wormius en 1643 (4). Personne ne doutait de son identité avant les fouilles récentes que l'on y a fait faire. Malheureusement,

(1) Littéral. *Partique des guerriers*, palais où Odin reçoit les guerriers morts en combattant. *(Trad.)*

(2) *Guide illustré du musée de Copenhague*, par Engelhardt, p. 33.

(3) *Historia Danica*, VIII, p. 133.

(4) *Danicorum Monumenta*, L. 1, p. 12.

quelques *coins en pierres* ont été trouvés dans la terre extraite de la chambre, et aussitôt Worsaae et ses confrères en archéologie ont conclu de ce seul fait que ce monument « est, sans aucun doute, un simple cromlech de l'âge de pierre, » conclusion, selon nous, tout-à-fait illogique. Il n'est pas douteux, en effet, que le roi Hildetand ait été inhumé dans un tumulus avec ses armes et ses trésors; or, ce tumulus ayant été pendant 600 ans regardé comme le sien, c'est aux antiquaires de prouver que la tradition et l'histoire sont ici erronées et de nous dire quel est le véritable tombeau de ce roi. Rien n'est moins rationnel, pour ne pas dire davantage, que ce système empirique d'après lequel l'usage des instruments de pierre ayant cessé brusquement à partir d'une certaine époque, tous les tumulus qui en contiennent sont réputés préhistoriques. Il serait certainement beaucoup plus philosophique d'admettre que

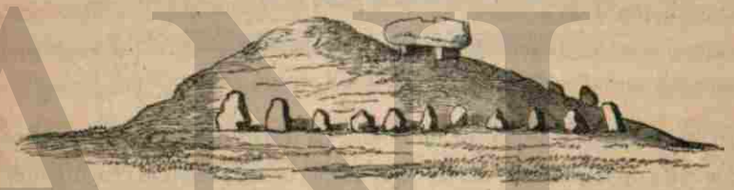


Fig. 102. — Tombeau de Harald, à Léthra (île Seeland).

l'usage de la pierre s'est continué pour ainsi dire indéfiniment, en attendant que l'on nous montre à quelle époque il a cessé. Peu importe donc que l'on ait ou non trouvé des objets en pierre à Braavalla. Nul métal n'a été trouvé à Moytura, quoique, s'il faut s'en tenir à l'histoire, le métal ait certainement été connu alors, et, si l'on n'y a pas trouvé d'instruments de pierre, c'est peut-être que ceux qui firent les fouilles en ignorèrent l'importance. Quoi qu'il en soit, du reste, de ce caractère, la forme du tombeau peut donner une idée de son âge. C'est un barrow oblong avec un dolmen extérieur à une extrémité et de chaque côté une rangée de dix pierres dont les extrêmes sont les plus grandes. Un semblable tumulus, connu sous le nom de *long barrow de Kennet*, existe à Avebury. Ces deux monuments se ressemblent tellement que si l'un est historique, l'autre doit l'être également; mais aussi, s'il est prouvé que l'un remonte aux temps préhistoriques, il doit en être de même de l'autre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le barrow de Kennet a été soigneusement exploré en 1859 par le docteur Thurnam, et les résultats de son exploration ont été consignés dans l'*Archæologia* (1). Nous empruntons à ces travaux les détails qui suivent.

Extérieurement, c'est un tertre de 100 mètres de longueur sur 22m 50 de large, au *minimum*. Il était entouré à l'origine d'une sorte de colonnade de pierres brutes réunies, paraît-il, les unes aux autres par un petit mur. Au sommet et au-dessus de la principale chambre funéraire se trouvait, comme à Léthra, un dolmen apparent. La chambre était presque carrée, elle avait 2m 70 de long sur 2m 40 de large; on y arrivait

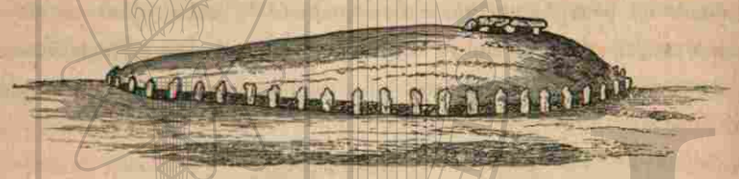


Fig. 103. — Long barrow de Kennet, restauré (Angleterre).

par un passage de 4m 50 sur un mètre. La disposition est donc la même que celle du tumulus de Jersey (fig. 11), la même, selon la remarque de Lubbock, que celle de tous les « tombeaux à galeries (2). »

Six anciennes sépultures absolument intactes furent découvertes dans la chambre funéraire, sous une couche de matière noirâtre de 10 à 20 centimètres d'épaisseur. Les cadavres étaient entiers, à part deux qui avaient eu le crâne fracturé de leur vivant. Pour rendre compte de cette particularité, le docteur Thurnam prend la peine de prouver que les esclaves étaient quelquefois sacrifiés aux funérailles de leurs maîtres, mais il ne cite pas de cas où on les ait mis à mort en leur brisant la tête; s'ils étaient destinés à servir leur maître dans l'autre monde, ce n'était pas en leur écrasant le crâne qu'on les rendait aptes à cette fonction. Nous ne croyons pas qu'un tel mode de sacrifice ait jamais été adopté (3). Les six cadavres de ce tombeau sont, du reste, dans une même situation

(1) Tomes XXXVIII et XLII.
(2) *L'Homme préhistorique*, trad. franç., p. 148.
(3) Les esclaves des rois scythes étaient étranglés (Hérodote, IV, 71 et 72).

et paraissent avoir été ensevelis avec les mêmes honneurs; on ne voit donc pas pourquoi ils n'auraient pas tous le crâne brisé. Au contraire, si l'on admet que ce sont les corps de six personnages morts à la suite de coups reçus dans une bataille, les uns à la tête, les autres ailleurs, toute difficulté s'évanouit. Fût-il vrai, du reste, que ces hommes dont le crâne est brisé aient été sacrifiés, il n'en résulterait nullement que ce tombeau fût préhistorique. Nous savons par un décret de Charlemagne que les sacrifices humains ont été en usage chez les Saxons païens au moins jusqu'en l'année 789, et cela d'une façon suffisamment générale pour motiver un édit spécial (1). Ni les historiens, ni les archéologues ne semblent, en effet, se faire une idée exacte de l'état de barbarie profonde dans laquelle fut plongée la plus grande partie de l'Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'au rétablissement de l'ordre sous Charlemagne. Le christianisme avait bien pris racine en quelques endroits privilégiés et parfois la lumière avait lui du sein des ténèbres, mais les pratiques païennes étaient encore si générales qu'il n'y a nullement lieu de s'étonner de rencontrer à cette époque un mode de sépulture d'une forme très-ancienne.

Mais revenons à notre long barrow. Sous un bloc de pierre et au-dessus du crâne de l'un des principaux personnages ensevelis en ce lieu, l'on trouva deux fragments de poterie noire que le docteur Thurnam considère comme pouvant être de l'époque romaine. D'autres fragments du même vase furent découverts en d'autres parties du tombeau, de même aussi que des fragments d'une poterie d'un type étranger, à laquelle notre auteur n'ose assigner une date. Autant qu'il est permis d'en juger, cette poterie paraît être l'œuvre d'ouvriers inhabiles qui essayèrent d'imiter les modèles des Romains après le départ de ce peuple. Mais ce point est sans importance. Au-delà de la chambre, et par conséquent à une plus grande profondeur sous le tumulus, furent trouvés des fragments d'une poterie incontestablement romaine. Tout prouve donc que ce tombeau fut celui de guerriers morts dans une bataille après le départ

(1) Si quis hominem diabolo sacrificaverit et in hostiam more paganorum dæmonibus obtulerit, morte moriatur. — Balusius, *Capt. Reg. Franc.*, I, 253.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

des Romains ; il n'est guère permis de croire, en effet, qu'une bataille ait été livrée et un tumulus élevé en cet endroit pendant l'occupation romaine ; or, comme la poterie prouve que ce tumulus n'appartient pas à une époque antérieure, son âge se trouve resserré dans d'étroites limites. Il peut remonter soit à l'an 450, immédiatement après le départ des Romains, soit plutôt à l'an 520, date de la bataille du mont Badon. Peu importe, du reste, que l'on adopte l'une ou l'autre de ces dates. Voici maintenant ce que l'on peut objecter à cette conclusion. D'abord aucune trace de fer ni de bronze, ni d'un métal quelconque, n'a été découverte dans le tumulus. En second lieu, l'on y a trouvé au moins 300 fragments de silex. Quelques-uns sont de simples éclats, mais plusieurs sont des instruments élégamment travaillés, non pas du type le plus ancien, mais de ce type qui, d'après certains archéologues, précéda immédiatement l'âge des métaux (1). Ajoutons à cela la présence d'une grande quantité de débris d'une poterie grossière. Aucun vase n'était complet ; mais on trouva, amoncelés dans un coin, les fragments brisés d'une cinquantaine de vases ; il y en avait aussi dans un autre coin. Le docteur Thurnam explique ce fait en renvoyant à une scène de Hamlet, où notre grand dramatiste parle de « tessons, de silex et de cailloux » que l'on jetait dans la tombe des suicidés. Cet usage, ajoute-t-il, fut sans doute au moyen-âge un reste de paganisme. Mais il semble oublier que si cette coutume était connue au XVI^e^ siècle, elle dut vraisemblablement être en pleine vigueur au VI^e^. Il est déjà assez étrange qu'elle ait pu survivre à toutes les révolutions et aux changements de religion que l'Angleterre vit s'accomplir pendant les mille ans qui séparent ces deux dates ; prétendre qu'elle fut connue des chrétiens 3,000 ou 4,000 ans après avoir disparu, c'est affirmer une chose impossible.

Nul argument ne saurait être appuyé sur la présence de diverses sortes de poterie trouvées dans le tumulus. Si l'on prenait la peine de creuser au milieu des débris de cuisine d'une villa quelconque bâtie depuis dix ans seulement, dans un endroit antérieurement inhabité, l'on y trouverait le même mélange d'objets divers. Ce seraient des fragments de vases précieux en porcelaine, que la servante a brisés en époussetant le salon ; ce seraient des tessons de poterie en grès, en usage dans la salle à manger ; ce seraient enfin de grossiers débris de pots à fleurs provenant de la serre. Or, d'après la manière habituelle de raisonner de nos archéologues, ces débris représenteraient pour le moins un espace de 2,000 ou 3,000 ans, pendant lequel la grossière poterie des pots à fleurs se serait transformée en la fine porcelaine du vase du salon. L'argument est le même pour les silex. On peut accorder que les hommes se servirent d'instruments en os et en pierre avant qu'ils connussent l'usage du métal ; mais ce qui est contestable, c'est qu'ils aient cessé brusquement de s'en servir dès qu'ils ont eu connaissance du bronze et du fer. De même, en ce qui concerne la poterie, les hommes sans doute firent usage de vases grossiers, mal faits et mal cuits, tant qu'ils ne purent faire mieux ; mais quand ils purent réaliser quelque progrès dans cet art, ils n'abandonnèrent pas complétement pour cela l'emploi d'une poterie d'un ordre inférieur. Citons-en un exemple entre mille. Il y a au musée de la Société des Antiquaires, à Édimbourg, une série de vases grossiers de forme et mal cuits, qui pourraient être considérés et qui, de fait, ont été considérés assez souvent comme provenant de sépultures préhistoriques. Cependant ils ont été fabriqués et en usage dans les îles Shetland, au siècle dernier et même au siècle actuel.

La vérité est sans doute que dans ce cas, comme lorsqu'il s'agit de monnaies, c'est la date de l'objet le plus récent qui fixe l'âge du dépôt. Il peut s'y trouver des monnaies qui datent de 100 ans, de 1000 ans peut-être, mais elles n'ont pu être enfouies dans le tumulus avant que la dernière qu'il contient ait été frappée. Ainsi en est-il de notre barrow. La découverte d'une poterie romaine ou post-romaine dans un tombeau incontestablement intact fixe d'une façon indiscutable une date avant laquelle il est impossible que les squelettes aient été déposés là où les a trouvés le docteur Thurnam. Quant à la présence des objets en silex et d'une poterie grossière, elle montre de la façon la plus convaincante combien sont peu fondées les assertions des archéologues qui attribuent

(1) Voir Lubbock, *l'Homme préhistorique*, p. 145.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à ces objets une très-haute antiquité. Silex et tessons ont été déposés dans ce tombeau à l'époque romaine ou même depuis, et, s'il n'y a pas erreur dans les chiffres du docteur Thurnam, ses fouilles suffisent à elles seules pour montrer que la théorie danoise des trois âges est une pure illusion et ne repose sur aucune base solide.

Si l'on avait exploré méthodiquement les longs-barrows de la Scandinavie, il ne serait probablement pas nécessaire d'aller chercher en Angleterre l'explication de ce qui les concerne. Mais aucun de ceux que cite Sjöborg ne semble avoir été ouvert. Celui que représente la figure ci-contre est le même extérieurement que le long-barrow de West-Kennet; il marquerait, d'après Sjöborg, l'endroit où Frode aborda en Suède. Une bataille fut livrée en ce lieu et des tumulus ou des pierres furent élevés sur les tombes de ceux qui périrent. Si ce fait est exact, le long barrow avec sa ceinture de pierres ne fut certainement pas une forme inconnue au Vᵉ siècle, et il n'est nullement invraisemblable qu'elle ait été réalisée à la même époque en Angleterre. Cependant les Scandinaves ont dans l'étude de ces questions un immense avantage sur nous; tous leurs tumulus ont des noms et des dates. Vraies ou fausses, ces données sont un point de départ qui nous manque totalement, et il faut espérer qu'elles permettront un jour aux antiquaires du nord de reconstituer leur histoire monumentale sur une base satisfaisante.

Fig. 104. — Long barrow de Wiskehärad (Suède).

Dans la plupart des cas, les archéologues anglais se sont contentés d'expliquer par la théorie fort commode des sépultures secondaires les contradictions embarrassantes que rencontre partout leur système. Nulle excuse analogue n'est possible en ce qui concerne Kennet. Toutes les sépultures sont du même âge et remontent sans aucun doute à l'époque où fut construit le tumulus et où les objets qui s'y trouvent y furent enfouis. Nous ne connaissons du reste aucune sépulture qui soit certainement secondaire, à moins qu'il ne s'agisse des tumulus réellement préhistoriques du chanoine Greenwell; mais nous attendons que cet explorateur ait publié ses recherches pour apprécier leur portée à ce point de vue (1). Il ne semble pas qu'il y ait jamais eu de sépultures secondaires dans les tumulus à chambres funéraires. Le docteur Turnam dit lui-même que « dans trois cas au moins, M. Cunnington et sir R. C. Hoare ont trouvé dans les longs barrows des squelettes qui, à en juger par la position qu'ils occupaient et par les armes en fer qui les accompagnaient, étaient évidemment anglo-saxons (2). » Or, le simple bon sens nous dit que ces tombeaux devaient être d'origine anglo-saxonne, car il est tout-à-fait invraisemblable que les fiers conquérants saxons eussent choisi pour leur dernière demeure les tombeaux de ces Celtes haïs et méprisés qu'ils étaient en train d'exterminer (3).

Si l'on peut conclure de ce qui précède que le long barrow de West-Kennet est postérieur à l'époque romaine, il faut en dire autant de ceux de Rodmarton, d'Uley, de Stoney-Littleton et de tous ceux du comté de Glocester, que déjà nous nous sommes hasardé, pour des raisons données ailleurs, à assigner à cette période (*ante*, page 178); il faut en dire autant, à plus forte raison, du tombeau du roi Hildetand, à Léthra. Nous n'avons pas ici, il est vrai, les mêmes arguments directs à invoquer que pour nos monuments. Les Danois traitent avec un si suprême

(1) On a cité (Lubbock, l'*Homme préhistorique*), en faveur de la théorie des sépultures secondaires, l'édit suivant de Charlemagne : « *Jubemus ut corpora christianorum saxonum ad cœmeteria ecclesiæ deferantur et non ad tumulos paganorum.* » (Ballusius, *Cap. Reg. Franc.*, I, p. 154.) — S'il y avait « *in tumulos* », je concevrais que l'on s'autorisât de ce texte; mais pour mon compte, je ne vois qu'une chose dans cet édit tel qu'il est conçu, c'est que du temps de Charlemagne, les Saxons convertis aimaient à se faire enterrer, — probablement dans des tumulus, — près des tombes de leurs ancêtres et sans doute avec les rites païens, en dépit de leur apparente conversion au christianisme.

(2) *Archæologia*, XLII, p. 195.

(3) Rien ne me surprendrait moins que la découverte d'une sépulture à la partie supérieure du barrow de West-Kennet, entre le sommet de la chambre et le dolmen; mais cette sépulture, si elle venait à être trouvée, ne serait nullement secondaire; au contraire, elle serait probablement, sinon la première, du moins la principale du tumulus.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dédain tout monument qui ne cadre pas avec leur système qu'ils ne prennent même pas la peine de l'explorer. Worsaae n'eût pas plus tôt découvert des *coins de pierre* dans ce tombeau qu'il se hâta d'en conclure qu'il était préhistorique et qu'il n'était pas nécessaire de fouiller davantage; tout ce que l'on sait de ce tumulus se réduit dans ce fait et à son aspect extérieur. Mais ici encore, une difficulté se présente. Les deux dessins qui précèdent (fig. 102 et 103) sont trop ou trop peu semblables. L'un est un vieux dessin d'après nature, l'autre une restauration moderne du monument. Quant aux faits essentiels, ils sont incontestables. Tous les deux sont des longs barrows à chambres funéraires, avec des rangées de pierres levées qui les entourent en totalité ou en partie à leur base; tous les deux ont à leur sommet des dolmens extérieurs, et tous les deux contiennent des objets en pierre. La difficulté est donc moins de rendre compte des différences qu'ils présentent que d'expliquer comment ils en présentent si peu, vu la durée de 230 ans qui sépare les deux constructions. Le point sur lequel nous voulons insister ici, c'est qu'ils sont postérieurs l'un et l'autre à l'époque romaine, et conséquemment qu'ils peuvent appartenir tous les deux aux temps compris entre Arthur et Charlemagne.

Le champ de bataille de Braavalla forme avec la tombe du roi qui y fut tué les plus remarquables des monuments représentés dans Sjöborg. Si les cercles de Braavalla sont vraiment un monument commémoratif de la bataille du même nom, et que le tombeau de Léthra soit celui où fut déposé le vieux roi aveugle, comme nous ne voyons nulle raison d'en douter, toutes les difficultés qui reposent sur la prétendue antiquité de ces constructions disparaissent du même coup. Mais revenons aux champs de bataille mentionnés par Sjöborg. Les figures 43 et 44 représentent deux groupes de cercles et de pierres isolées qui se voient près de Hwitaby, en Malmö; on dit qu'elles rappellent les victoires remportées sur ses sujets rebelles par Ragnar Lothbrok, en 750 et 762, d'après Sjöborg, dont la chronologie est en retard de cinquante ans sur celle de Suhm. Quoi qu'il en soit, il n'y a,

semble-t-il, aucune raison de douter que ces pierres ne marquent l'emplacement de batailles livrées au VIII^e^ siècle par Ragnar Lothbrok: Quoique moins étendus que ceux de Braavalla, ces groupes leur ressemblent tellement qu'ils ne peuvent en être séparés par un espace de temps considérable.

Une bataille fut livrée en 1030, entre Knut-le-Grand et Olof-le-Saint, à Stiklastad, dans la province de Drontheim, en Norwége, et tout près est un groupe de 44 cercles de pierres, que Sjöborg considère, quoique avec quelque hésitation, comme se rattachant à cette bataille. Il n'y a pas de doute sur l'origine du monument qui figure immédiatement après dans cet ouvrage. Le prince danois Magnus Henricksson tua Eric-le-Saint et fut tué lui-même par Carl Sverkersson, en l'année 1161, à Uppland, en Danemark; or, l'endroit est marqué par une vingtaine de cercles et d'ovales en pierre, qui pour la plupart entourent des tertres, et deux enceintes carrées, de 10 à 12 mètres de diamètre. Sans être très-importants en eux-mêmes, ces monuments ont pour nous un grand intérêt, parce qu'ils nous montrent combien était profondément enracinée une coutume païenne qui se perpétua ainsi après la conversion du pays au christianisme. Un autre groupe, représenté par des cercles et des pierres isolées, est considéré comme marquant l'endroit où une héroïne suédoise, du nom de Blenda, défit, en 1150, le roi danois Swen-Grate. L'une des pierres porte une inscription runique, où il est dit simplement que Dédrik et Tunne élevèrent ce monument à Rumar-le-Bon.

Un seul autre groupe mérite d'être mentionné. Il est situé dans l'île de Freyrsö, à l'entrée du fiord de Drontheim, où Hakon, fils de Harald-Harfagar, battit ses neveux, les fils d'Eric-Blodoxe, en trois batailles successives, en 958. La première et la seconde bataille, comme l'indique le plan ci-joint, sont marquées par des cairns et des tumulus, et la troisième par huit larges barrows, dont trois sont de ceux que l'on appelle, en Scandinavie, *barrows en forme de navire*, et mesurent de 30 à 40 mètres de longueur. Il y a aussi trois tumulus (n° 4 de la grav.), dont l'un est, dit-on, le tombeau d'un des fils d'Eric-Blodoxe. On ne sait au juste si les cinq grands tumulus dispersés dans la plaine

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

recouvrent ou non les restes de ceux qui tombèrent dans le combat. On n'y a pas fait, paraît-il, d'excavations. Ce groupe de monuments a pour nous un double intérêt : il montre d'abord que la coutume de dresser des pierres pour perpétuer la mémoire d'une bataille s'est continuée jusqu'à une époque assez récente; de plus, les acteurs de la scène

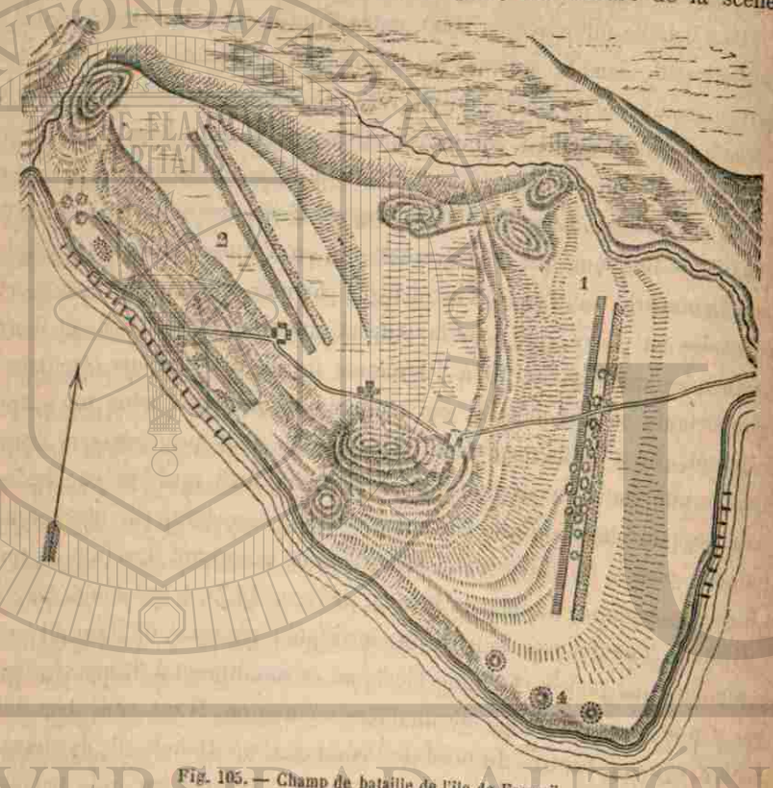


Fig. 105. — Champ de bataille de l'île de Freyrsö.

à laquelle il se rapporte nous sont bien connus par le rôle qu'ils jouent dans l'histoire des Orcades au Xe siècle. Si ce peuple avait conservé dans son propre pays ces usages d'un monde antérieur, il est tout naturel qu'il les ait transportés dans ses nouvelles possessions et qu'il ait continué d'ériger des cercles et d'ensevelir dans des tumulus. Aucun des cercles scandinaves ne saurait, il est vrai, être comparé en étendue aux pierres levées de Stennis et au cercle de Brogar, mais ce ne serait

pas la première fois qu'un tel fait se serait produit. Les Grecs élevèrent en Sicile des temples plus considérables et plus nombreux, eu égard à la population, qu'ils ne le firent dans leur propre pays. Les Normands purent faire de même dans les Orcades, où ils avaient à leur disposition, pour exécuter leurs travaux, une population asservie.

TUMULUS.

Le nombre des tumulus sépulcraux de Scandinavie est très-considérable et quelques-uns sont fort importants, mais il n'y en a eu, paraît-il, que très-peu d'explorés; or, si la pioche ne vient l'interroger, rien n'est plus silencieux qu'un monceau de terre. Une carte qui donnerait leur distribution pourrait sans doute répandre beaucoup de lumière sur l'ethnographie locale et nous dire s'ils sont l'œuvre des Finnois ou des Lapons, ou bien si ce furent les Slaves ou les Wendes qui en introduisirent l'usage dans la contrée. Elle nous dirait enfin si les Scandinaves proprement dits apportèrent avec eux cet usage ou bien s'ils le trouvèrent établi et l'empruntèrent aux populations primitives. Les pompes et les monuments funéraires, de quelque genre qu'ils soient, semblent tellement en opposition avec les habitudes d'un peuple aussi essentiellement teutonique que le peuple scandinave, que nous ne pouvons comprendre qu'il ait introduit ces usages dans un pays où ils n'existaient pas antérieurement. Si l'on admet que les modernes Scandinaves furent des tribus germaniques qui conquirent le pays sur les Cimbres ou sur les anciens Lapons ou Finnois, et que, en leur qualité de guerriers, ils n'emmenèrent pas de femmes avec eux, tout s'explique. Dans ce cas, en effet, ils durent épouser des femmes du pays, et sans doute, au bout de quelques générations, ils avaient dû perdre la plus grande partie de leur nationalité individuelle et adopter la plupart des coutumes du peuple au milieu duquel ils s'étaient établis; seulement, ces coutumes, ils les adoptèrent d'une façon pour ainsi dire plus accentuée et plus conforme à leurs caractères; ils firent en grand ce que leurs prédécesseurs n'avaient pu faire qu'en petit. Il est très-peu vraisemblable que

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les Normands, s'ils étaient Germains d'origine, comme l'indique leur langage, aient inventé des usages aussi étrangers aux Aryens (1) que ceux des tumulus, des dolmens ou des cercles dans les pays où ils n'existaient pas antérieurement à leur venue; mais qu'ils aient adopté les coutumes des populations qui occupaient avant eux la contrée, c'est ce qui s'est vu fréquemment. La réponse à ces questions, qui intéressent à un si haut degré l'ethnographie de l'Europe septentrionale, serait assez facile si la question était bien posée; pour le moment, tout ce que les données que nous possédons nous permettent de faire, c'est de parler des quelques tumulus dont le contenu se rattache plus ou moins directement à l'objet principal de ce travail.

En premier lieu vient le triple groupe d'Upsal, vulgairement appelé aujourd'hui tombeaux de Thor, Wodin et Freya. Sir John Lubbock, qui est habituellement si bien informé et qui a tant de moyens de l'être, ignorait encore en 1869 que ces tombeaux avaient été explorés, ce qui montre combien il est difficile de se procurer des renseignements exacts concernant ces sortes de monuments. Cependant, Marryath, qui voyagea en Suède et écrivit sur les lieux mêmes le résultat de ses observations, dit quelque part que l'un de ces tombeaux avait été ouvert et que « dans sa *chambre de géant*, l'on avait trouvé les os d'une femme, et entre autres objets, un fragment de bracelet en or, richement décoré d'une figure en spirale, quelques dés à jouer et une pièce d'échecs, le roi ou un cavalier (2). » Désirant obtenir des informations plus complètes, je m'adressai à M. Hans Hildebrand, qui me donna les renseignements qui suivent. Postérieurement, je reçus une lettre du professeur Carl Säve, qui eut la bonté de détacher pour moi d'une feuille locale du temps les seuls récits qui aient été donnés des explorations. Ils me furent envoyés par le professeur G. Stephens, de Copenhague,

(1) Nous ne comprenons guère cette assertion, alors que les contrées les plus anciennement ou les plus longuement occupées par la famille aryenne, l'Inde et l'Europe, par exemple, sont aussi celles qui contiennent le plus de monuments mégalithiques. (*Trad.*)

(2) *One Year in Sweden* (un An en Suède), II, p. 183.

qui fut assez obligeant pour les traduire. C'est à ces deux documents que nous avons emprunté ce qui suit.

L'un des tumulus, celui qui porte le nom de Wodin, fut ouvert en 1846, sous la direction de M. Hildebrand, l'antiquaire royal de Suède. On s'aperçut bientôt qu'il était situé sur un monticule de gravier, de sorte que l'on dut donner au tunnel une direction ascendante. Au point de jonction du sol primitif avec la base du tertre artificiel, se trouvait un cairn formé de pierres étroitement unies et assez lourdes pour qu'un homme pût à peine les mouvoir. Au milieu de la chambre sépulcrale, l'on trouva l'urne funéraire contenant des os calcinés, des cendres, des débris d'objets en bronze détruits par le feu, et un fragment d'ornement en or finement travaillé. A une faible distance de l'urne était un monceau d'os de chien également calcinés et deux objets en or. « Le travail de ces objets, dit Hildebrand, ressemble beaucoup à celui des Ve et VIe siècles, et il fixe une date au-delà de laquelle les tumulus ne doivent pas remonter. » Mais quel est au juste leur âge? On l'ignore; nous ne doutons pas cependant qu'il ne soit possible à quelqu'un qui serait sur les lieux non seulement d'arriver à le connaître, mais encore de déterminer les noms des hauts personnages qui y furent ensevelis probablement vers le VIe ou le VIIe siècle de notre ère.

« Les tombeaux de la Suède centrale, ajoute Hildebrand, sont généralement construits de la même façon; l'urne qui contient les os est placée à la surface du sol, à l'endroit peut-être où eut lieu la crémation. On n'y trouve le plus souvent qu'un clou en fer ou quelque objet insignifiant... Presque tous les villages de Suède, à l'exception de ceux qui sont situés dans les districts montagneux ou dans les provinces les plus septentrionales, contiennent de ces sortes de cimetières tout à côté des maisons. Les objets découverts dans les tumulus qui les composent appartiennent tous à l'âge de fer. Les tombeaux des âges antérieurs n'ont aucun rapport avec ceux-là. »

On ne sait à quelle époque cessa l'usage d'élever de semblables tumulus, mais il dut se prolonger jusqu'à la conversion des habitants au

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

christianisme et peut-être assez longtemps après, car il n'est pas facile de déraciner de telles coutumes.

Il serait trop long d'énumérer tous les tumulus qui ont été ouverts; cela ne jetterait du reste aucun jour sur l'objet de notre étude. Disposés comme ils l'ont été dans les collections, non d'après les lieux ou les traditions, mais d'après un système préconçu, les objets qui proviennent de ces monuments ne sauraient aujourd'hui être remis à leur véritable place dans l'histoire.

Il existe cependant à Jellinge, sur la côte orientale du Jutland, deux tumulus que la tradition considère comme étant les tombeaux de Gorm-le-Vieux et de sa femme, la reine Thyra Danebod ou la Bien-Aimée. On est assez d'accord aujourd'hui pour fixer en l'an 950 la date de la mort de Gorm (1); mais on ignore si ce prince érigea lui-même son tombeau ou bien s'il est dû à la piété filiale de Harald-Blaatand, son fils et son successeur, auquel cas il daterait seulement de 968 (2). Saxo Grammaticus nous dit du moins que Harald ensevelit sa mère dans le tumulus et qu'il employa toute une armée d'ouvriers et de bœufs pour amener du rivage une immense pierre, « un petit rocher, » et la placer à l'endroit où sa mère avait été inhumée (3). Cette pierre existe toujours et porte sur un côté un dragon sculpté, qui rappelle absolument celui de Maes-Howe (fig. 85), et sur l'autre, une figure qui paraît représenter le Christ en croix. Sur l'une et l'autre face sont gravées des inscriptions runiques qui rappellent l'affection du fils pour son père et sa mère et sa conversion au christianisme.

Fig. 106. — Dragon sculpté sur le tombeau de Gorm, à Jellinge.

(1) Engelhardt, *Catalogue illustré*, p. 33. — Suhm adopte la date de 991, mais c'est plutôt celle de la mort de son fils.

(2) *Annalen for Nordk. Oldk.*, XII, p. 13.

(3) *Hist. danica.*, X, p. 167.

Il paraît que le tombeau du roi Gorm n'a pas encore été ouvert. Celui de la reine Thyra l'a été vers 1820; malheureusement l'on n'en a publié ni plan ni description, de sorte qu'il est extrêmement difficile d'en déterminer même les dimensions. Engelhardt dit que sa hauteur est de 13 mètres et son diamètre de 72. Worsaae, qui paraît être plus exact, donne à l'une 22m50 et à l'autre 54 mètres (1). Mais en Danemark, tout ce qui ne peut être renfermé sous la vitrine d'un musée est réputé sans valeur et indigne d'attirer l'attention. Le tumulus avait été, paraît-il, pillé antérieurement, sans doute au moyen-âge; on n'y trouva que les objets suivants : un petit gobelet en argent incrusté d'or à l'intérieur et portant à l'extérieur comme ornements des dragons entrelacés, quelques fibules en forme de tortues et ornées de têtes d'animaux fantastiques, des têtes de boucles et d'autres objets de peu de valeur. La chambre où tout cela fut trouvé mesurait 7 mètres de long sur 2m50 de large et 1m50 de haut. Les murs et la voûte, formés de lourdes planches en bois de chêne, semblent avoir été originairement recouverts de tapisseries qui avaient presque totalement disparu lors des fouilles.

Les tombeaux de Gorm et de Thyra, tombeaux si injustement dédaignés jusqu'ici par les Danois, ne nous intéressent pas seulement en eux-mêmes, mais par leur importance au point de vue de l'histoire générale des monuments de ce genre. En premier lieu, leur date et leur destination sont fixées d'une façon indiscutable, ce qui est une base et un point de départ pour fixer l'âge plus incertain des autres tumulus. Dès lors qu'il est prouvé que quelques-uns de ces monuments funéraires ont été érigés au Xe siècle, on ne saurait nier *a priori* que Silbury-Hill et les autres tumulus anglais appartiennent aux siècles immédiatement antérieurs. L'argument est plus concluant encore en ce qui concerne Maes-Howe et les autres tumulus des Orcades. Si les rois de Scandinavie ont été enterrés dans des monuments de ce genre jusqu'en l'an 1000 de notre ère, — et il est probable qu'ils l'ont été à une époque plus récente encore, — il n'est guère douteux que les Jarls ou comtes orcadiens n'aient conservé ce mode de sépulture au moins jusqu'à leur

(1) *Primæval Antiq. Denmark*, p. 112.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

conversion au christianisme (986). Il importe peu, après tout, que Maes-Howe soit le tombeau des fils de Ragnar-Lothbrok, comme John Stuart semble le déduire des inscriptions, ou qu'il soit celui du comte Havard, comme nous nous sommes efforcé de le démontrer ; ce qui est plus important et aussi plus certain, c'est qu'il fut érigé en l'honneur d'un Jarl scandinave, de l'an 800 à l'an 1000.

Comme nous l'avons dit précédemment, pour combattre cette manière de voir, on ne saurait se prévaloir de ce fait que la tombe de Thyra est garnie de madriers en chêne, tandis que la chambre de Maes-Howe est toute en pierres. Cette particularité tient uniquement à la différence des lieux. Le Danemark a toujours été renommé pour ses forêts; les arbres atteignent surtout des dimensions extraordinaires à Jellinge, sur les rivages de la Baltique, tandis que la pierre y est extrêmement dure et ne saurait être travaillée. Au contraire, dans les Orcades, où l'on ne trouverait pas un morceau de bois dont on pût faire une bonne canne, la pierre est extrêmement abondante et se fend aisément en larges dalles. Dans ces conditions, l'on comprend que l'on ait employé la pierre dans les Orcades, alors que pour une même construction, l'on se servait de bois en Danemark.

Il ne sera pas inutile, avant d'aller plus loin, de reporter un instant notre attention sur les monuments irlandais. Si l'on suppose que le tumulus à trois chambres de New-Grange fut érigé entre l'an 200 et l'an 400, et que Maes-Howe et Jellinge datent de l'an 800 à l'an 1000, l'on a une période de cinq à six et même sept siècles entre l'érection de ces divers monuments. Est-ce trop ou trop peu pour rendre compte des différences qu'ils présentent? Il n'est pas facile de donner à cette question une réponse catégorique ; mais si l'on en juge par les progrès réalisés en architecture dans les autres parties du monde, cette durée est plutôt excessive que trop restreinte. On ne saurait nier que les monuments danois ne représentent un progrès réel sur ceux de l'Irlande, mais pour l'accomplir, cinq siècles sont plus que suffisants ; les perfectionnements de ce genre se produisent habituellement avec moins de lenteur. On pourrait peut-être à la rigueur reporter New-Grange

jusqu'au temps de Saint-Patrice (436) et renvoyer Maes-Howe au-delà de Ragnar-Lothbrock (794 au plus), de façon à ne plus laisser entre ces deux constructions qu'un espace de 358 ans; mais il n'est pas vraisemblable que ces deux dates soient exactes. Pour expliquer la lenteur avec laquelle s'est perfectionné ce genre d'architecture, il faut admettre que les monuments sont l'œuvre de deux peuples distincts. A l'époque où furent érigés les tombeaux des bords de la Boyne, l'Irlande était dans une ère de progrès et les arts y florissaient d'une façon extraordinaire, eu égard à son état de civilisation. Au contraire, lorsque l'on construisit Maes-Howe, la population était pauvre et misérable, et comme les fiers Vikings ne daignèrent pas exercer le métier de maçon, abandonnée à elle-même, elle fit de son mieux avec les faibles moyens qu'elle avait à sa disposition. Malgré cela, il n'est pas possible de supposer qu'un temps extrêmement considérable se soit écoulé entre la construction des tumulus de Jellinge et celle des monuments de Stennis et des bords de la Boyne; or, comme il est également impossible de les rapprocher plus que nous ne l'avons fait, il faut en conclure que les chiffres qui précèdent sont les seuls admissibles.

Pour revenir à notre sujet, disons encore que le Danemark possède une série presque complète de tombes royales, telles qu'il n'en existe dans aucune autre contrée de l'Europe. Worsaae reconnait lui-même l'existence de celles de Frode-Frodegode, qui vécut vers le début de l'ère chrétienne, d'Amlech, près de Wexio (le *Hamlet* de Shakespeare), d'Humble et de Hjarne (1), sans parler de celles de Hildetand, de Gorm et de Thyra, qui viennent d'être mentionnées. Une exploration habilement conduite de ces monuments pourrait résoudre plus d'un point controversé dans l'archéologie du moyen-âge. Les fouilles entreprises dans les tombes auxquelles nulle tradition ne se rattache peuvent contribuer à enrichir les musées, mais elles ne contribuent que rarement à éclairer l'histoire du pays ou le progrès des arts. Si l'on explorait seulement dix ou douze tombes auxquelles se rattachent des noms connus, il arriverait de deux choses l'une : ou bien l'on constaterait un progrès proportionné à l'âge

(1) *Primæval antiq. of Denmark*, p. 112.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

du monument, ou bien nul perfectionnement ne serait sensible. Dans le premier cas, l'archéologie et l'histoire retireraient de ces découvertes un profit énorme, que nulle part ailleurs elles ne peuvent espérer. Dans le cas contraire, on saurait du moins qu'il ne faut pas compter sur un progrès constant dans l'histoire des arts; de sorte que, quoiqu'il arrivât, une telle exploration jetterait un flot de lumière sur le sujet dont nous nous occupons. Il est à craindre malheureusement que toutes ces tombes n'aient été pillées. Les Normands n'épargnaient aucune de celles qu'ils rencontraient dans les pays dont ils faisaient la conquête, et nous savons, par l'exemple de Maes-Howe et du tombeau de Thyra, qu'ils s'en prenaient même à celles de leurs ancêtres après leur conversion au christianisme. Mais ils n'y cherchaient que des métaux précieux; les archéologues peuvent donc trouver encore beaucoup à glaner après eux.

DOLMENS

Il n'existe, paraît-il, dans le nord de l'Allemagne, ni tumulus important, ni monuments mégalithiques destinés à rappeler d'anciennes batailles; mais les dolmens y sont nombreux et ressemblent beaucoup à ceux de Scandinavie. Nous ne serions nullement surpris, du reste, que les pierres levées et les barrows ne fussent fort communs dans cette contrée, spécialement dans l'île de Rügen et sur les côtes de la Baltique, jusqu'à la Livonie, à l'est, et si les Allemands n'en ont pas encore découvert, c'est peut-être qu'ils ont négligé jusqu'ici de s'occuper de ces sortes de monuments pour concentrer toute leur attention sur leurs héros nationaux. Mais vienne le jour où ils seront l'objet de leurs études, et ils y mettront cette activité soigneuse qui caractérise tout ce qu'ils font; cependant, comme toute investigation sérieuse est précédée d'une ère de tâtonnements et de systèmes, comme toute science a sa période mythique, il faudra sans doute attendre longtemps encore pour avoir l'histoire exacte des monuments de cette région.

Il est extrêmement difficile, vu l'absence de toute carte relative à ce sujet, de donner la distribution des dolmens dans l'Allemagne septentrionale; ce que nous en dirons est emprunté à l'*Essai sur les Dolmens* de Bonstetten.

D'après cet auteur, il n'y a pas de dolmens en Pologne ni dans le duché de Posen. Ils commencent à apparaître sur le Prégel, près de Kœnigsberg; mais ils sont très-rares en Prusse, où l'on n'en connaît que deux autres, l'un à Marienwerder, l'autre à Konitz. Il y en a un à Klein-Raden, près d'Oppeln, en Silésie; il s'en trouve un autre dans le district de Liégnitz et l'on en connaît un grand nombre dans les Principautés d'Anhalt, d'Altmark, d'Uckermark, dans la Saxe prussienne, aussi bien qu'en Poméranie et dans l'île de Rügen. Ils sont encore plus nombreux dans le Mecklembourg, qui est spécialement riche en monuments de ce genre. Le Hanovre en possède aussi beaucoup, excepté dans la région sud-est; il en est de même des districts de Lunebourg, d'Osnabrück et de Stade, où l'on en a trouvé au moins 200. Le grand-duché d'Oldenbourg contient quelques-uns des plus grands dolmens de l'Allemagne. L'un d'eux, situé près de Wildesheim, a 7 mètres de long. Un autre, près d'Engelmanns-Becke, est entouré d'un cercle de pierres de 11 mètres de diamètre; chacune des pierres a 3 mètres de haut. La pierre supérieure d'un troisième mesure 6 mètres de long et 3 de large. Il y avait aussi plusieurs dolmens dans le Brunswick, mais ils ont disparu. Il en existe encore de rares exemples dans le sud de la Saxe : deux de ces monuments ont été récemment détruits aux environs de Dresde. Si nous continuons de suivre la côte septentrionale, nous en trouvons d'autres dans les provinces hollandaises de Groningue, d'Over-Ysel, et surtout dans celle de Drenthe, où ils existent en grand nombre, mais l'on n'en connaît aucun au sud de ces provinces ni sur les bords du Rhin; seulement il s'en trouve quelques-uns dans le grand-duché de Luxembourg, comme dans une sorte d'oasis, à moitié chemin entre la région méridionale ou française des dolmens et celle de l'Allemagne septentrionale.

De cette dernière région, ils s'étendent à travers le Holstein et le Sleswig, dans le Jutland et les îles danoises; mais ils sont surtout nombreux sur la côte orientale de cette péninsule. Ils sont aussi très-fréquents sur la côte méridionale de Suède et dans les îles adjacentes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les dolmens proprement dits sont inconnus en Norwége, mais nous avons vu précédemment que les cairns et autres monuments analogues n'y font pas défaut.

L'importance de cette distribution sera mieux comprise lorsque nous aurons fixé les limites de la région française; en attendant, il ne sera pas inutile de faire observer qu'il existe entre ces deux régions un immense intervalle inoccupé. Une lacune semblable, mais plus petite, existe également entre la région allemande et les îles Britanniques; cependant cette dernière est plus apparente que réelle. La mer occupe, en effet, tout l'espace compris entre ces deux contrées; or, il est évident, par la distribution même des dolmens sur les côtes et dans les îles, que le peuple qui érigea ces monuments fut un peuple navigateur et qu'il avait à sa disposition des vaisseaux; la mer n'était donc pas pour lui un obstacle. Nous savons d'autre part que les Jutes, les Angles, les Frisons et d'autres peuples de même origine, connus sous le nom générique de Saxons, vinrent fondre sur nos rivages dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous savons quel rôle jouèrent plus tard les Danois et les Normands dans notre propre histoire et en quel nombre ils s'établirent dans nos contrées soit comme colons, soit comme conquérants, jusqu'au XI^e^ siècle de l'ère actuelle. Si donc l'on admet que les dolmens sont historiques ou, en d'autres termes, que l'érection des monuments mégalithiques fut pratiquée pendant les dix premiers siècles de notre ère, il n'existe nulle difficulté sur l'origine des monuments de notre pays. Si au contraire on les considère comme préhistoriques, il devient impossible de les rattacher à ceux du continent. Les Belges sont en effet le seul peuple continental que l'histoire mentionne comme s'étant établi en Grande-Bretagne avant l'ère romaine; or, ce peuple est le seul en Europe qui, habitant le littoral de la mer, ne possède ni dolmens ni monuments mégalithiques d'aucune sorte. Ce n'est donc pas de ce peuple que nous viennent les dolmens, mais d'un autre, d'un de ceux-là sans doute qui sont venus depuis s'établir en nos contrées.

Convaincus *a priori* que les dolmens remontent pour la plupart à la

période mythique de l'âge de la pierre et que quelques-uns seulement appartiennent à l'âge semi-historique du bronze, les antiquaires du nord se sont bien gardés évidemment de recueillir les noms et les traditions qui pourraient rattacher ces monuments à des personnages historiques. Ni l'histoire ni la tradition ne peuvent donc nous guider dans nos recherches relatives à leur classification, et nous n'avons pour connaître leur âge d'autres indications que celles que nous offrent les monuments eux-mêmes.

Un dolmen intéressant à ce titre est celui de Herrestrup, en Zélande. Il a récemment été dégagé du tumulus qui le recouvrait jadis (1). On a trouvé gravées à sa surface des figures représentant des bateaux, telles

Fig. 107. — Dolmen de Herrestrup (Zélande).

que les Vikings étaient dans l'usage d'en graver et qu'il en existe en grand nombre sur la côte occidentale de Gottenbourg (2). Ces représentations sont généralement considérées comme remontant de l'an 500 à l'an 900 de notre ère (3), et il se peut que quelques-unes soient plus récentes. Celles dont il est question ne paraissent être ni des plus anciennes, ni des plus récentes, et celui qui les rapporterait au VIII^e^ siècle ne devrait pas être loin de la vérité. Il n'est guère douteux non plus

(1) *Annalen for Nord. Aldk.*, VI, pl. 10.
(2) Holmberg, *Scandinavien Hallristingar*, p. 3.
(3) *Ibid.*, p. 21. — *Soc. des Ant. du Nord*, II, p. 140.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qu'elles ne soient contemporaines du monument lui-même; car il n'est pas vraisemblable qu'un Viking les ait gravées sur un dolmen abandonné, ne datât-il que de 100 ans, et qu'il ait ensuite recouvert le monument d'un tumulus. S'il n'avait jamais été enfoui, la chose serait possible; mais le monceau de terre qui l'enveloppait rend l'hypothèse insoutenable. On voit du reste, sur la pierre supérieure, outre les bateaux dont il vient d'être question, un nombre presque égal de cercles traversés par des croix. A-t-on voulu représenter des roues ou d'autres objets? On l'ignore; cependant la ressemblance qui existe entre ces cercles et ceux du dolmen d'Aspatria que représente la figure 41 est tellement frappante, surtout si l'on tient compte de la différence des temps et des lieux, que l'on peut conclure à leur identité. Or, si nous ne savons rien des objets trouvés dans le dolmen danois, il n'en est pas de même du monument anglais, qui appartient, nous l'avons vu, à une période récente de l'âge de fer, peut-être au VIII[e] siècle. Nous savons, en effet, qu'on y a découvert, entre autres objets, un mors tout semblable à celui que Stukeley découvrit à Silbury-Hill, quoique certainement plus moderne. Nous avons donc ainsi trois tumulus qui, par les objets qu'ils contiennent ou par les figures gravées à leur surface, s'éclairent pour ainsi dire l'un et l'autre, et rendent pour le moins très-probables les dates que nous leur avons assignées. Si cette date est exacte, en ce qui concerne le monument d'Aspatria, elle nous donne celle de ces mystérieux cercles concentriques, coupés par une ligne transversale, que l'on a trouvés en si grand nombre sur les rochers du nord de l'Angleterre et de l'Écosse (1). Ceux dont il vient d'être question sont les seuls, croyons-nous, qui aient été enfouis, les seuls par conséquent qui aient été associés avec d'autres objets qui permettent d'en fixer l'âge.

Comme nous l'avons déjà observé, beaucoup de monuments figurés par Madsen (2) rappellent à un tel point ceux du champ de bataille de Moytura qu'il est presque impossible de croire qu'ils soient l'œuvre de deux peuples distincts, séparés par un laps de temps considérable.

(1) Sir James Simpson, t. VI, *Proc. Soc. Antiq. of Scotland, passim.*
(2) Madsen, *Antiquités préhistoriques du Danemarck*, 1869.

Celui de Halskov, par exemple, ressemble tellement au dolmen et au cercle représentés dans la figure 61, que l'on pourrait presque prendre ces deux monuments l'un pour l'autre. D'autres présentent une ressemblance plus frappante encore. Ce n'est point, il est vrai, dans les livres ni dans des dessins où souvent l'on vise plus à l'effet artistique qu'à l'exacte vérité, qu'il faut aller chercher ces points de comparaison; ce n'est pas même dans des photographies, qui donnent généralement une représentation peu intelligente des objets; c'est sur les lieux qu'il faut

Fig. 108. — Dolmen de Halskov.

les étudier. Cependant, quand la ressemblance des formes est complète, il est toujours utile d'en tenir compte pour expliquer des détails et des particularités qui sans cela resteraient à l'état de problèmes. Nous trouvons, par exemple, dans l'ouvrage de Sjöborg, un dolmen qui rappelle tout-à-fait celui d'Aylesford, tel que le représente le dessin de Stukeley (fig. 27). Il est situé en un lieu appelé Oroust, en Böhuslan, et couronne une petite éminence qu'entoure à sa base un cercle de 20 grosses pierres. La chambre est basse, de forme semi-circulaire, et en face se trouve une pierre isolée. Sjöborg n'assigne pas de date à ce monument. D'accord avec les théories du jour, il considérait tous les dolmens comme préhistoriques, quoique pour lui les cercles et en général les pierres levées

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fussent tout aussi historiques que n'importe quel autre monument de son pays. Autant qu'il est permis d'en juger d'après son aspect extérieur, le dolmen d'Oroust doit être du même âge que celui d'Aylesford, et si l'on

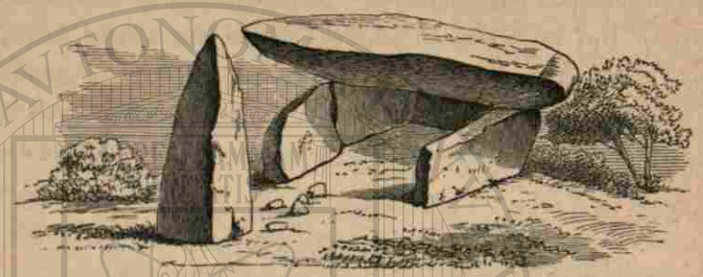


Fig. 109. — Dolmen d'Oroust, en Bohuslan.

pouvait rapprocher et comparer entre eux d'une façon un peu précise les autres monuments des deux pays, nul doute que leurs formes et les traditions ne vinssent jeter du jour sur leur histoire réciproque.

Mais ce n'est pas seulement par leurs analogies avec les monuments semblables de notre pays que les dolmens scandinaves nous intéressent; c'est aussi par les formes et les particularités qui les caractérisent. Si l'on pouvait réunir en un tout ces différences, leur ensemble permettrait sans doute de séparer le groupe scandinave du groupe britannique, comme celui-ci se distingue du groupe français, et ce dernier de celui de l'Allemagne septentrionale. Mais il reste beaucoup à faire pour obtenir un résultat d'une telle importance pour la science ethnographique. Il doit en être de même que pour l'architecture gothique. Le style gothique, on l'admet aujourd'hui communément, est une invention celto-française; il fut adopté par les Espagnols et les Italiens d'une part, les Allemands et les Anglais de l'autre, mais toujours avec quelque différence. Si faible et si peu perceptible que soit cette différence, aucun archéologue ne confondrait actuellement les édifices gothiques de ces divers pays. De même, le style mégalithique paraît avoir été inventé par quelque peuplade préceltique, puis adopté par les Celtes, les Scandinaves, les Bretons et les Ibères, mais toujours avec quelques modifications qui peut-être permettront un jour de distinguer entre elles les

œuvres de ces divers peuples aussi nettement qu'on l'a fait pour les monuments d'un style plus récent.

Il faut signaler parmi les particularités que présentent les dolmens scandinaves les enceintes carrées ou oblongues qui entourent les tumulus au sommet desquels ils sont érigés. La figure idéale suivante (110), empruntée à Sjöborg, a pour but de faire comprendre cette

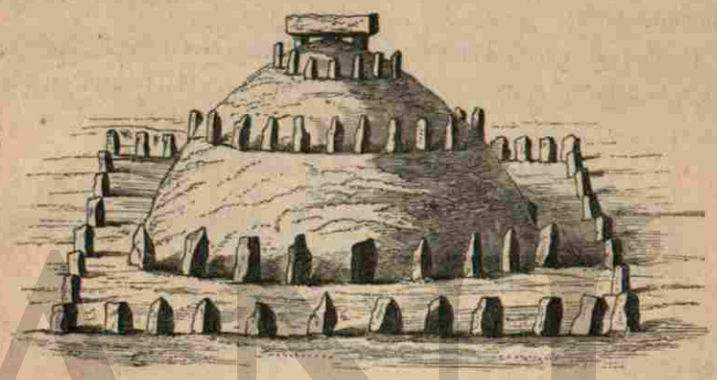


Fig. 110. — Diagramme d'un tumulus scandinave, avec enceintes et dolmen, d'après Sjöborg.

disposition. Il n'y a pas lieu de douter de son exactitude, car Olaüs Wormius représente deux monuments semblables qui existaient de son temps, près de Roeskilde. Tous les deux avaient des enceintes carrées de 50 pas. L'une enfermait un tumulus qu'entouraient deux cercles de pierres, l'un à sa base, l'autre sur ses flancs; le texte ajoute qu'il y avait au sommet un autel ou dolmen, mais la gravure ne le représente pas. L'autre, située sur la route de Birck, en Zélande, contenait trois tumulus juxtaposés : l'un au centre, semblable à celui dont il vient d'être question et couronné par un dolmen; les deux autres plus petits, placés en côté et entourés à leur base d'un seul cercle de pierres (1). Il y a sans doute d'autres variétés de monuments qui mériteraient d'être signalées, mais les archéologues modernes n'ont pas daigné les figurer. Autant qu'il est permis d'en juger par le diagramme qui précède, ces tumulus danois sont identiques à ceux dont nous avons déjà signalé la présence

(1) Olaüs Wormius, *Danica Monumenta*, p. 8 et 35.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

en Auvergne (fig. 8); mais nous ne croyons pas que l'enceinte carrée existe nulle part, pas plus en France qu'en Angleterre. Cependant elle paraît d'origine récente, et peut-être pourrait-on supposer que les pierres relativement petites qui la constituaient dans ces contrées ont disparu par suite même de leurs faibles dimensions; mais elles n'eussent pas toutes été enlevées et l'on pourrait bien au moins en retrouver quelques-unes.

Un des exemples les plus frappants d'enceinte rectangulaire entourant un seul dolmen apparent se voit près de Lunebourg (1). Bonstetten a bien

Fig. 111. — Dolmen près de Lunebourg (Hanovre).

figuré ce monument, mais il ne donne pas ses dimensions, et comme il est parfaitement convaincu que tous sont préhistoriques, il se tait absolument sur sa date, ainsi que sur les traditions qui peuvent s'y rapporter, de sorte que nous n'en possédons absolument que l'image, laquelle peut bien encore avoir été empruntée par lui à un autre ouvrage. Deux autres monuments analogues sont représentés par von Estorff comme existant près d'Uelzen, en Hanovre (2).

Il y a aussi des enceintes rectangulaires qui renferment deux dolmens. Telle est celle de Valdbygaards, près de Soröe, en Zélande. Ici l'enceinte mesure à l'extérieur 21 mètres environ dans une direction, sur 6 dans l'autre. Dans la même planche, Madsen représente un dolmen unique dans une enceinte de forme plus voisine du carré (3). Comme celui de Halskov, ce dolmen repose sur un tertre, mais pas plus que ceux dont il vient d'être question, il n'a certainement jamais été enfoui dans un tumulus.

(1) *Essai sur les dolmens*, p. 9.
(2) *Heidenische Alterthümer von Uelzen*. Hanovre, 1846.
(3) *Antiquités préhistoriques*, pl. 8.

On a enfin des exemples de trois dolmens réunis dans une même enceinte carrée; mais pour en trouver, il nous faut remonter jusqu'à

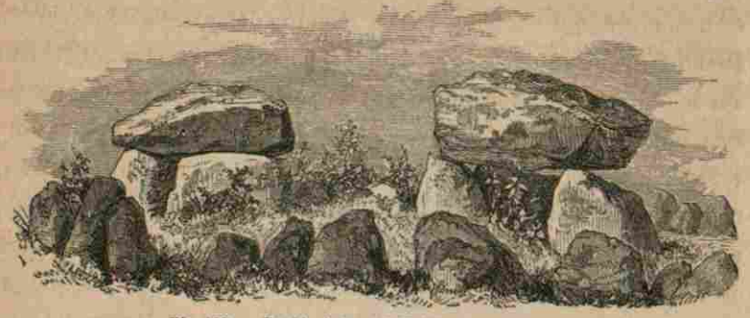


Fig. 112. — Double dolmen de Valdbygaards (Zélande).

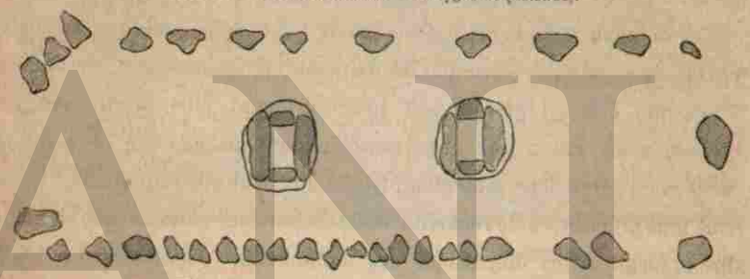


Fig. 113. — Plan du double dolmen de Vadbygaards.

Keysler. La gravure que donne cet auteur est du reste si nette et si précise que l'on ne saurait douter de son exactitude (1). Le monument en question est situé près de Höbisch, dans la marche de Brandebourg, et consiste en une enceinte extérieure composée de quarante-quatre pierres et mesurant 118 pas de circuit. Au milieu sont

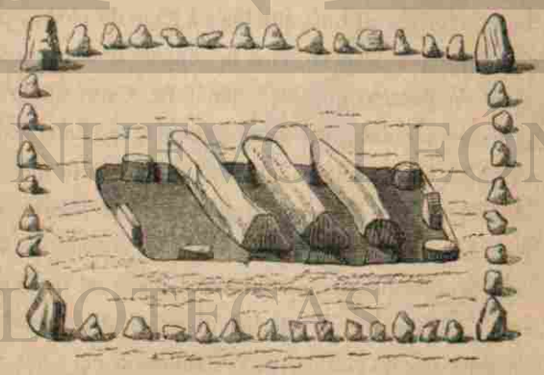


Fig. 114. — Triple dolmen à Höbisch (Brandebourg).

(1) *Antiquitates septentrionales*, p. 320 et 519, pl. 17.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

douze pierres, dont six supportent trois énormes blocs posés transversalement. Il est regrettable qu'aucun autre archéologue n'ait décrit ni figuré ce monument, qui semble présenter une grande analogie avec ceux du Drenthe. Comme ce groupe est l'un des plus remarquables qui existent sur le continent, il serait intéressant de pouvoir le rattacher à ceux qui sont situés plus à l'est.

Sjöborg a représenté un monument semblable à celui de Höbisch, mais sans l'enceinte. Un troisième existe à Oroust, dans le Böhuslan, mais ici les trois grandes pierres sont entourées d'une enceinte circulaire avec deux pierres détachées à l'extérieur. Il en est d'autres encore qui présentent une analogie plus ou moins marquée avec les précédents.

Les dolmens enfouis de la Scandinavie sont, sous quelques rapports, plus intéressants peut-être que les dolmens apparents, mais la connaissance que l'on en possède est nécessairement plus limitée encore. Sjöborg nous fait à peu près complétement défaut sur ce point et Madsen en décrit deux seulement. Quant aux modernes antiquaires, ils se sont plus préoccupés de recueillir et de classer leur contenu que de nous dire la forme et les dimensions des monuments eux-mêmes. En règle générale, ces monuments paraissent être plus anciens que ceux qui sont exposés à l'air libre, mais ils ne remontent pas à une haute antiquité, bien qu'on les ait tous attribués à l'âge de pierre, par suite de l'absence de tout objet en métal dans la plupart d'entre eux. Un exemple suffira pour en donner une idée générale. Celui que représentent les deux gravures ci-jointes est situé près d'Uby, dans le district d'Holbak, en Zélande. Il fut ouvert en 1845. L'on trouva que le tumulus mesurait alors 4 mètres de haut et près de 100 mètres de circonférence. La chambre a 4 mètres de long sur 2m40 de large; elle est constituée par neuf grosses pierres qui ont été taillées ou fendues de façon à obtenir une surface plane à l'intérieur. Les interstices de la paroi sont habilement comblés par de petites pierres taillées à cet effet. La galerie d'entrée a une longueur de 6 mètres et elle est fermée, ou du moins susceptible de l'être, par deux portes. Il ne semble pas qu'elle ait jamais été destinée à être complétement masquée; si telle avait été l'intention du constructeur, au lieu de placer la chambre sur un des côtés du tumulus comme il l'a fait, il l'eût mise au milieu. L'autre monument du même ordre,

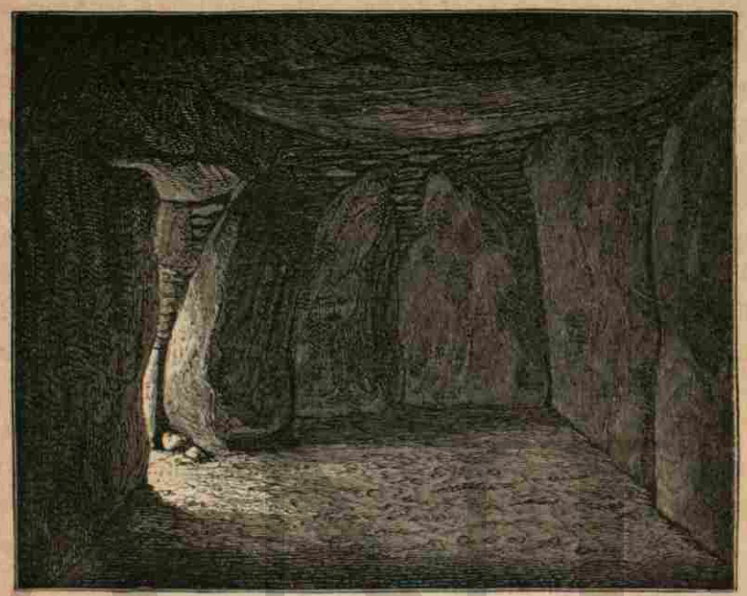


Fig. 115. — Intérieur de la chambre d'Uby (Zélande).

figuré par Madsen, est voisin de Smidstrup, dans le district de Frédéricksbourg. Il ressemble beaucoup au précédent par sa forme et ses dimensions, mais il a ceci de remarquable qu'il se compose de deux chambres juxta-posées avec deux entrées distinctes; de plus, les chambres affectent une courbe plus complétement elliptique que celle d'Uby.

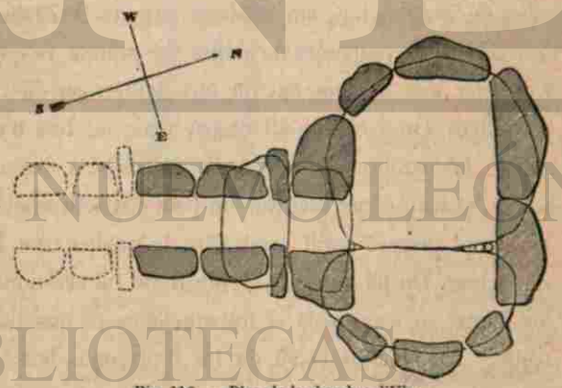


Fig. 116. — Plan de la chambre d'Uby.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ces derniers exemples, empruntés à l'ouvrage de Madsen, nous intéressent spécialement, en ce qu'ils nous montrent la différence qui existe entre les dolmens qui furent destinés à être enfouis sous des tumulus et ceux qui durent rester exposés à l'air libre. Dans les chambres d'Uby et de Smidstrup, les blocs sont tellement rapprochés les uns des autres qu'il suffit d'y intercaler quelques menues pierres pour empêcher la terre de passer au travers. En outre, les passages qui y conduisent et toutes les autres particularités qui les distinguent indiquent leur destination primitive. Il en est tout autrement des dolmens d'Halskov et de Valdbygaards ou de ceux de Lunebourg et de Höbisch, qui évidemment furent toujours sur leurs tumulus comme ils le sont aujourd'hui. Avec un peu d'attention, il est facile de connaître le but que se proposa le constructeur d'un monument de ce genre; cependant il est une circonstance dont il faut tenir compte : c'est que si nul dolmen destiné à rester apparent ne fut jamais recouvert, il en est au contraire qui furent destinés à être recouverts et qui, en réalité, ne l'ont jamais été.

Un monument semblable aux deux précédents existe, ou plutôt peut-être existait à Axevalla, dans la Gothie occidentale. Il fut ouvert, paraît-il, en 1805, et dessiné par un capitaine du nom de Lindgren, qui surveillait les fouilles au nom du roi. Ce monument consiste en une pièce de 7^m20 de long sur 2^m40 de large et 2^m70 de haut. Les parois et la voûte sont composées de dalles de granite rouge qui, s'il faut s'en rapporter aux dessins, ont dû être taillées ou du moins quelque peu travaillées. On y trouva 19 corps; mais au lieu d'être déposé sur le sol de la chambre et mêlé à des débris et à des ustensiles de toutes sortes, chacun d'eux occupait un petit cist tellement étroit et si irrégulièrement disposé qu'il avait fallu le replier sur lui-même pour l'y renfermer. Un tel mode de sépulture ne fut certainement pas rare dans les temps anciens, mais si les squelettes en question ont vraiment été trouvés dans l'attitude où on les représente, leur enfouissement doit appartenir à des temps très-récents. Rien n'est plus commun, nous le savons, que de représenter dans les livres d'archéologie les squelettes assis dans leurs boîtes, comme si cette posture leur était toute naturelle (1). Cependant, si toutes les chairs avaient aussi complétement disparu que ces dessins l'annoncent, les téguments et ligaments qui soutiennent le corps auraient eux-mêmes disparu, et s'ils étaient décomposés, le squelette fût tombé en un monceau sur le sol. Il serait intéressant de savoir combien de temps ces ligaments peuvent se conserver dans un lieu soit sec, soit humide, de façon à empêcher la séparation et par suite la chûte des membres. Aucun homme compétent n'a

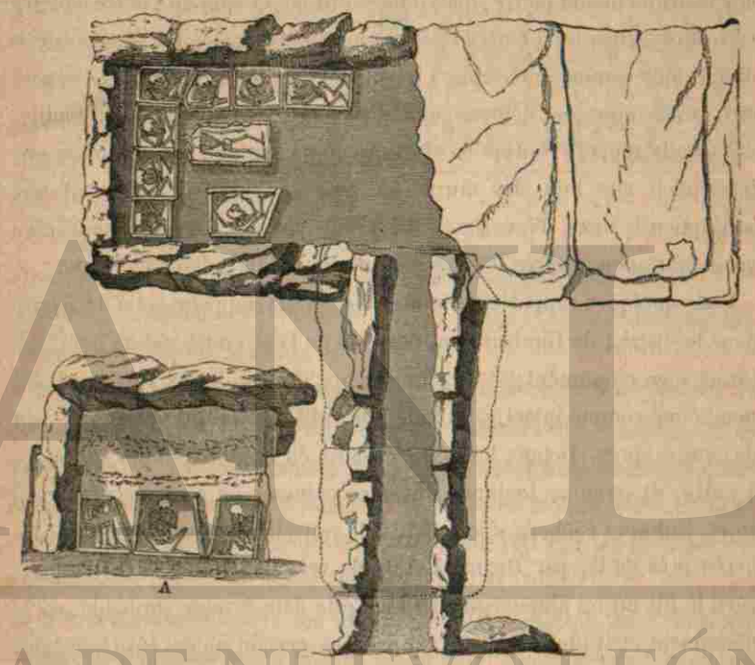


Fig. 117. — Dolmen d'Axevalla (Suède).

exprimé d'opinion à ce sujet; mais c'est déjà beaucoup, nous semble-t-il, que d'étendre ce temps à plusieurs siècles. Il y a lieu de se demander du reste si le cas que nous supposons existe réellement et si tous ces squelettes étranges ne sont point le produit de l'imagination d'antiquaires enthousiastes.

(1) Bateman, *Ten Years Diggings* (dix ans de fouilles), p. 23.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Quoi qu'il en soit, ces dolmens elliptiques et longuement rectangulaires, avec leur ensemble de cists et leurs entrées au milieu, du côté le plus long, semblent assez distincts de ceux qui se trouvent dans les autres pays pour caractériser une province à part. Il n'est guère douteux que les formes ovales ne soient les plus anciennes, bien qu'on ne sache au juste quel est leur âge et qu'aucune description de leur contenu ne nous permette d'avoir une opinion précise à cet égard. On y a découvert des instruments de pierre, mais il ne paraît pas qu'on y ait trouvé d'objets en bronze; en conséquence, fidèles à leur système, les Danois les considèrent tous comme antérieurs à Salomon et au siége de Troie. Cela peut être, mais nous en doutons fort. Ceux qui travaillèrent aux fouilles d'Axevalla rapportèrent qu'on avait découvert quelque chose comme une inscription sur l'un des murs (fig. 117 A). Était-ce vraiment une inscription? Nous l'ignorons. Dans tous les cas, comme nous n'en possédons aucune copie, elle ne saurait nous aider à fixer une date.

Sous quelques rapports, la tombe d'Axevalla rappelle celle de *Kivik*, dans le district de Cimbrisham, non loin de l'extrémité sud de la Suède. Ce dernier monument est le plus célèbre des tombeaux suédois. Il est mentionné comme intact par Linné, en 1749, mais il fut ouvert très-peu de temps après. Depuis lors, des dessins en ont été publiés de temps à autre, et, comme toujours, diverses opinions se sont élevées à son sujet. Suhm et Sjöborg s'accordent à le rattacher à une bataille qui fut livrée près de là, par Ragnar Lothbrok, vers l'an 750, et dans laquelle périt le fils du roi alors régnant (1). Cette date semble probable; si le monument était plus récent, il est presque certain qu'on eût trouvé des runes sur quelqu'une de ces pierres; s'il était plus ancien, les représentations de figures humaines qui s'y voient seraient difficilement aussi parfaites. Une pierre trouvée ailleurs, mais qui paraît avoir fait partie de ce monument (fig. 118), présente une curieuse ressemblance avec une autre pierre tumulaire trouvée à Locmariaker et dont il sera question plus loin. Cette ressemblance peut être accidentelle; cependant il est difficile de croire que cinq ou six siècles se soient écoulés entre la

(1) Sjöborg, *loc. sup. cit.*

construction de deux monuments qui accusent si peu de progrès; car, que cette pierre ait appartenu ou non au tombeau de Kivik, elle est certainement du même âge, comme le prouve l'identité de ses figures avec celles trouvées dans le tombeau, et elle ne peut guère remonter au-delà de la date assignée ci-dessus. Une autre pierre du même monument porte deux de ces cercles traversés par des croix que l'on voit sur le dolmen d'Herrestrup et sur la pierre d'Aspatria, et qui appartiennent probablement au VIIIe siècle. Le tombeau lui-même n'est nullement remarquable par ses dimensions; il n'a que 4m20 de long sur 90 centimètres de large et 1m20 de haut. Il est beaucoup trop grand cependant pour qu'on puisse y voir le tombeau d'un seul guerrier, mais on ne nous dit pas si l'on y trouva plusieurs petits cists comme à Axevalla. Toutefois, ce silence ne saurait être considéré comme une preuve de leur absence, car, il y a 120 ans, les archéologues ne se préoccupaient pas de tels détails.

Fig. 118. — Pierre principale du tombeau de Kivik (Suède).

Il y a encore deux autres formes de tombeaux qui, tout porte à le croire, sont propres à la province scandinave. La première simule une sorte de navire et elle en prend le nom. Elle consiste en deux segments de cercle qui se réunissent à leurs extrémités, de façon à représenter le pont d'un navire; il y en a de toutes dimensions, depuis 6 ou 10 mètres jusqu'à 60 ou 100. Ces tombeaux se trouvent généralement sur le rivage de la mer, et il n'est guère douteux qu'ils ne contiennent des corps de Vikings.

L'autre forme est tout aussi spéciale, mais plus difficile à rendre. Elle est caractérisée par une rangée de pierres formant un triangle équilatéral

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dont les côtés sont quelquefois des lignes droites, mais plus souvent encore des lignes recourbées en dedans, de façon à restreindre considérablement l'espace intérieur. On ne sait ce qui put donner l'idée de cette forme ni ce qu'elle fut appelée à représenter. On la trouve cependant sur des champs de bataille (fig. 119), et l'on en voit de nombreux exemples dans les planches de Sjöborg, quelquefois avec une pierre levée au centre. La seule hypothèse qui semble rendre compte de cette

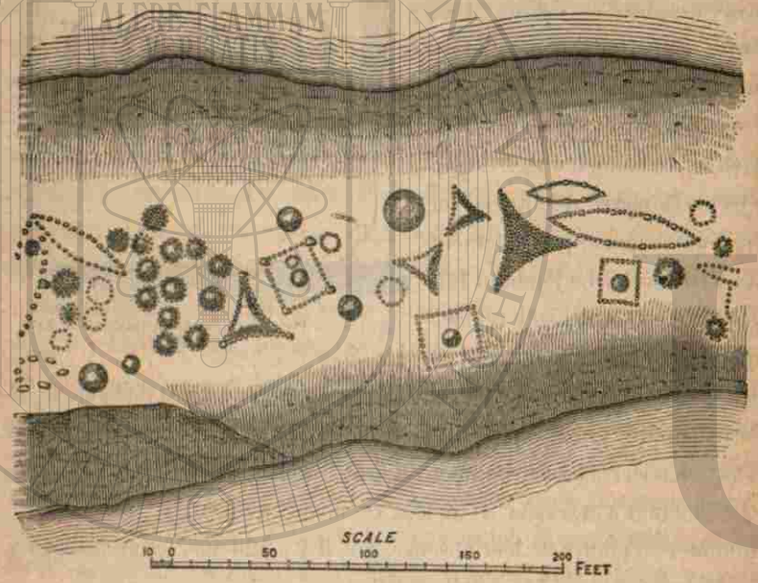


Fig. 119. — Tombeau à Hjortehammer (Suède).

forme, c'est qu'elle rappelle le *cuneatus ordo* d'Olaüs Magnus et qu'elle désigne l'endroit où combattit et triompha une phalange combinée d'infanterie et de cavalerie (1). Quand ils sont isolés, ces monuments marquent probablement la tombe d'un personnage occupant un haut rang soit dans l'armée, soit dans la vie civile.

On peut voir toutes ces formes dans la gravure ci-dessus, qui représente un groupe situé dans la péninsule de Hjortehammer, en Bleking, dans la partie méridionale de la Suède; mais des groupes analogues

(1) Voir plus haut, p. 17, *note*.

existent dans l'île d'Amron et en divers autres lieux. On s'est demandé s'ils marquaient des champs de bataille ou s'ils étaient simplement les tombeaux des habitants du district où on les trouve. Que ceux qui se voient sur le rivage de Freyrsö (fig. 105) soient destinés à rappeler la mémoire de ceux qui tombèrent en cet endroit, dans la bataille qu'y livrèrent au Xe siècle les fils de Blodoxe, on ne saurait nullement en douter; mais il se peut qu'il n'en soit pas de même partout ailleurs. Cependant il est peu vraisemblable que les habitants de la contrée aient choisi une péninsule sablonneuse comme celle de Hjortehammer pour y enterrer leurs morts en temps de paix, surtout à une époque où l'on ne cultivait pas la dixième partie du sol.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de la destination de ces monuments, leur âge n'est guère douteux; Worsaae en place l'origine entre l'an 700 et l'an 1000 (1), c'est-à-dire dans la dernière partie de l'âge de fer, et comme personne, croyons-nous, n'est venu contester cette date, on peut l'accepter comme un fait établi. La singularité de leurs formes et la petitesse des pierres dont ils sont généralement composés sont telles, il est vrai, que l'on ne saurait considérer leur date comme étant sans nul doute celle des monuments vraiment mégalithiques; mais l'on peut, néanmoins, en conclure que ces monuments peuvent être beaucoup plus récents qu'on ne l'a prétendu, et qu'il n'existe nul intervalle brusque, nulle lacune considérable entre la construction des uns et des autres; en d'autres termes, que les hommes ne cessèrent pas d'entourer leurs tombeaux de cercles et de cairns, pour faire revivre plus tard cet usage sur une plus petite échelle, après un certain nombre de siècles indéterminés. Il a pu y avoir dégénérescence, mais non solution de continuité, et chacun peut se faire une idée du temps qu'il a fallu pour que les grands cercles du Wiltshire pussent se transformer en ceux que nous venons d'étudier en Scandinavie.

Il est un autre groupe de monuments dont il nous faut dire un mot avant d'en finir avec ce sujet. On le trouve à l'extrémité orientale de la province, sur les bords de la Dwina, en Livonie. Celui que représente

(1) *Archæol. Journal*, t. XXIII, p. 185.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

notre gravure est situé à 80 kilomètres environ de Riga, en un lieu appelé Aschenrade (1). Une telle disposition est inconnue ailleurs en Europe, mais elle se rencontre en Algérie. On peut y voir une combinaison des enceintes carrées de la Scandinavie ; seulement, dans un cas l'on aurait des cimetières et dans l'autre des champs de bataille.

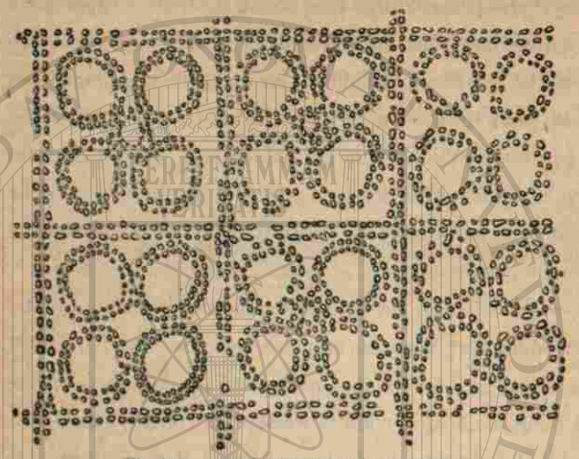


Fig. 120. — Cercles d'Aschenrade (Livonie).

L'on trouva dans ces tombes un grand nombre de bijoux et d'objets divers en bronze et autres métaux. Plusieurs sont figurés dans l'ouvrage du professeur Bähr. Ils rappellent sous quelques rapports ceux qui ont été découverts à Hallstadt, dans la haute Autriche ; mais avec eux furent trouvés un grand nombre de monnaies et d'objets en fer d'une forme toute moderne. Les monnaies sont classées comme suit :

Monnaies allemandes	datées de	936 à 1040
Monnaies anglo-saxonnes.....	—	991 à 1036
Monnaies byzantines	—	911 à 1025
Monnaies arabes.....	—	906 à 999

Il est remarquable que les monnaies orientales sont les plus anciennes ; mais elles sont seulement au nombre de cinq et avaient pu être conservées à titre de curiosité. En tout cas, les dates des autres prouvent que certains tombeaux ne sont pas antérieurs à l'an 1040, et il est probable que la plupart appartiennent au siècle qui précéda cette époque.

(1) Bähr, *Die Græber der Liven*, Dresden, 1850, pl. 1. Malheureusement la planche à laquelle nous empruntons cette gravure n'est accompagnée d'aucune échelle, et le texte ne donne pas les dimensions du monument.

On trouverait encore dans la même région d'autres monuments analogues ; mais Bähr, le seul auteur qui ait écrit, croyons-nous, sur ce sujet, s'est moins occupé de décrire leur forme que de retracer les relations ethnographiques des peuples qui, à divers intervalles, occupèrent la contrée. Il ne doute pas cependant que tous ne remontent à une époque comprise entre le VIII[e] et le XII[e] siècle.

DRENTHE.

Le groupe le plus méridional des monuments qui se rattachent à la division du nord est l'un des plus étendus, mais il est aussi malheureusement l'un des moins connus. Il est situé presque exclusivement dans la province du Drenthe, dans la Hollande septentrionale. Les *hunebeds* ou tombeaux de géants, comme on les appelle dans le pays, sont répandus en cette contrée sur un espace de 32 kilomètres environ, du nord au sud, et de 15 à 20 kilomètres dans la direction opposée. Tout le pays ainsi occupé est une lande stérile qui, aujourd'hui encore, n'est que partiellement cultivée et qui, en aucun temps, n'a dû contenir une population quelque peu en proportion avec le nombre de ces monuments.

Dès 1720, ils attirèrent l'attention de Keysler, qui en dessina un pour montrer sa ressemblance avec Stonehenge (1). Mais sa gravure est tellement défectueuse qu'il est impossible de faire fond sur elle et, comme nul renseignement concernant les dimensions du monument ne l'accompagne, elle n'ajoute que très-peu de chose à nos connaissances.

Un court mémoire sur ce sujet a paru en 1870, dans le *Journal de l'Association archéologique* (2) ; il est malheureusement sans aucune gravure, de sorte que nous sommes réduit à puiser nos informations dans un ouvrage publié à Utrecht en 1848, par feu le Dr Janssen, gardien du musée des antiquités de Leyde. Ce livre est, sous plusieurs rapports,

(1) *Antiq. septent.*, p. 5, pl. 2.

(2) J'ignore si M. Sadler, l'auteur de ce mémoire, a jamais visité les lieux dont il parle ou s'il s'est contenté de puiser ses renseignements dans le livre de Janssen, qu'il ne mentionne cependant nulle part. Quoi qu'il en soit, c'est le meilleur travail que je connaisse sur ce sujet et il vaut la peine qu'on le lise.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

consciencieux et des plus satisfaisants; mais, quoique on ne puisse dire absolument qu'il soit sans figures, les monuments y sont représentés par des signes conventionnels dans lesquels on ne saurait voir des constructions d'aucune sorte, à moins d'avoir fait une étude approfondie de l'ouvrage. Nous avons essayé de traduire dans la forme ordinaire l'un de ces dessins (fig. 121), mais sans en garantir aucunement l'exactitude. Il suffira toutefois pour donner une idée générale des monuments en question.

Janssen mesura et décrivit, dans l'espace indiqué ci-dessus, 51 *hunebeds* encore existants, et il est probable qu'ils furent jadis beaucoup plus nombreux, car il déplore la perte de quatre de ces monuments qu'il avait vus dans sa jeunesse, et plusieurs autres ont été presque entièrement ruinés dans ces derniers temps. Heureusement cette destruction n'est plus guère à craindre; car, par une libéralité et une intelligence sans exemple jusqu'ici en Europe, le gouvernement hollandais a fait l'acquisition à la fois des *hunebeds* et du sol sur lequel ils reposent, de sorte qu'ils seront désormais autant que possible à l'abri des déprédations.

Parmi ces 51 monuments, il n'y a qu'un seul dolmen, dans le sens que nous attribuons habituellement à ce mot, c'est-à-dire un seul bloc posé sur trois ou même quatre pierres levées. Ce dolmen est situé près d'Exlo, et il est de ceux qui semblent avoir constitué la chambre d'un tumulus. D'autres monuments analogues, mais qui ne méritent plus le même nom, ont depuis trois jusqu'à dix ou douze pierres supérieures avec des supports en nombre au moins double; ils appartiennent à cette classe de constructions mégalithiques que l'on appelle en France *allées couvertes* ou *grottes des fées*. Le tombeau de Calliagh-Birra (fig. 80) et les dolmens de Glen-Columbkill sont construits sur le même plan. Mais les dolmens du Drenthe présentent une particularité qui n'existe ni en France, ni en Irlande : ils sont tous fermés à leurs deux extrémités, et l'entrée, quand il y en a une, est toujours du côté le plus long. Sous ce rapport, ils rappelleraient davantage certains monuments scandinaves, tels que le tombeau d'Axevalla (fig. 117) et celui d'Uby (fig. 115).

L'essai de restauration que représente la gravure ci-contre, relative à un

monument voisin d'Emmen, donnera une bonne idée de la forme qu'ils affectent généralement. Ce monument mesure dans toute sa longueur 14m 70, et il a intérieurement de 1m 20 à 1m 80 de large. Il est recouvert de 9 ou 10 pierres, quelques-unes de dimensions considérables. Plusieurs de ces *hunebeds* sont entourés d'une rangée de pierres disposées, non en cercles, mais parallèlement à la chambre centrale. On en a un exemple sous les yeux. Il existe tout près de là un autre monument analogue, d'une longueur de 37m 50; cependant, quand on l'examine de près, on y reconnaît, non pas un seul, mais trois *hunebeds* disposés en ligne droite et séparés par un faible espace. Deux sont surmontés de cinq pierres transversales et la troisième en a six. En règle générale, chacune de ces pierres repose sur deux autres et, quoiqu'elles se touchent fréquemment, souvent aussi elles forment des trilithes réellement indépendants. Ce fut sans doute cette disposition qui les fit comparer par Keysler aux monuments de Stonehenge, bien que, en réalité, il soit difficile d'imaginer deux monuments en pierre brute plus

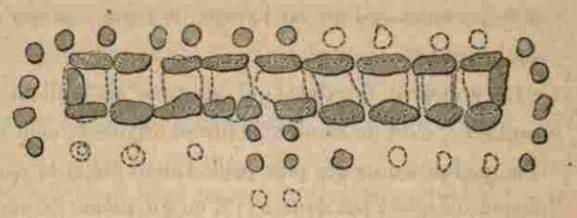


Fig. 121. — Plan d'un Hunebed en Hollande.

Fig. 122. — Dolmen de Ballo (Hollande).

dissemblables quant à la forme et au mode de construction. La gravure ci-dessus, qui représente un de ces dolmens voisin de Ballo (fig. 122),

montre qu'ils sont formés de blocs de granite non taillés. Quelquefois peut-être ils sont fendus artificiellement, mais ils n'ont certainement jamais été touchés par le ciseau. Tout ce qu'on a fait, semble-t-il, ç'a été de choisir les blocs les plus convenables pour le but que l'on se proposait et de les entasser l'un sur l'autre, de façon à laisser entre eux des vides considérables.

La première question qui se pose naturellement concernant ces *hunebeds*, c'est de savoir s'ils furent originairement recouverts de terre. Que quelques-uns des plus petits l'aient été et le soient encore actuellement, ce n'est pas douteux; il en est même de moyenne taille qui le sont encore partiellement. Quant aux plus grands et à un grand nombre de petits, ils ne présentent nul vestige d'un tel enfouissement, et il ne semble guère possible de croire que dans une contrée déserte comme celle-ci, où la terre n'a pour ainsi dire nulle valeur, on ait jamais exécuté des travaux aussi considérables que ceux qui seraient nécessaires pour découvrir de tels monuments. Quand même ils eussent été primitivement destinés à être enfouis, il est à croire que dans la moitié des cas, cette intention n'eût pas été réalisée.

On peut tenir pour accordé que ces *hunebeds* ont été jadis beaucoup plus nombreux dans le Drenthe qu'ils ne le sont aujourd'hui; mais il est plus difficile de savoir s'ils se sont étendus aux provinces voisines. L'on en a trouvé un en Groningue, un autre en Frise, mais nulle part ailleurs. Il se peut évidemment que, dans les contrées fertiles et très-peuplées, ils aient été utilisés ou détruits comme encombrant le sol, pendant que dans le Drenthe on les utilisait, au contraire, comme bergeries ou refuges à porcs. Il se peut encore que les blocs de granite, qui sont communs dans cette dernière province, soient inconnus ou fort rares dans les autres. Quoi qu'il en soit, aucun de ces monuments n'existe, paraît-il, dans la Gueldre, où cependant l'on s'attendrait assez à en rencontrer, par suite de son voisinage avec la région à dolmens de l'Allemagne; leur absence en cette région est vraiment difficile à comprendre, à moins qu'on n'en donne pour raison que l'on n'y avait pas sous la main les matériaux nécessaires pour leur construction.

Ces *hunebeds* ayant été longtemps, sinon toujours, exposés à l'air libre et utilisés de diverses façons par les paysans, on ne peut s'attendre à rien y rencontrer qui jette beaucoup de lumière sur leur âge ou leur destination; tout ce qu'on peut espérer, c'est que l'on en découvre qui n'aient jamais été violés, dans quelqu'un des nombreux tumulus qui existent encore dans le pays. Nous comptons peu cependant sur une telle découverte. Le mieux serait peut-être de fouiller profondément le sol des monuments connus et de recueillir avec soin tous les fragments de poterie et autres objets qui peuvent s'y trouver. On n'y rencontrera sans doute aucun objet ayant quelque valeur intrinsèque; mais ce qui est insignifiant pour d'autres peut être extrêmement important pour l'archéologue. Autant que l'on peut en juger, toutefois, ces monuments ne semblent pas remonter à une haute antiquité; on peut les considérer comme datant des temps compris entre l'origine de l'ère chétienne et la conversion du pays au christianisme, à quelque époque qu'elle ait eu lieu. Cependant, ce n'est là qu'une supposition fondée sur leur analogie avec d'autres monuments mentionnés dans les pays précédents, et non sur leurs caractères propres, ni sur les traditions qui s'y rapportent.

Quand nous aurons examiné les restes mégalithiques de la Bretagne et du nord de la France, il nous sera plus facile qu'en ce moment d'apprécier l'importance de la lacune qui existe entre les provinces française et scandinave; en attendant, il peut être utile d'observer dès maintenant que les *hunebeds* du Drenthe et les grottes de fées de la Bretagne semblent bien être l'expression d'un même sentiment, et, d'une façon générale, que les monuments mégalithiques des divisions sud et nord des parties occidentales du continent européen sont l'œuvre de races semblables, sinon identiques, qu'ils ont eu la même destination et qu'ils sont probablement du même âge.

Ces deux provinces sont aujourd'hui séparées par la vallée du Rhin. Ce n'est pas aller trop loin que d'affirmer qu'aucun monument vraiment mégalithique n'existe dans les vallées du Rhin et de l'Escaut ou de quelqu'un de leurs tributaires, ou plutôt dans tout le pays habité par les Allemands ou les Belges (1).

(1) Il y a bien quelques dolmens, comme nous l'avons dit plus haut, dans certaines

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les constructeurs de dolmens furent, en effet, comme coupés en deux par le dernier de ces peuples dans sa marche vers la Grande-Bretagne. A quelle époque eut lieu cet événement? Nous n'avons aucun moyen précis de le savoir. César nous apprend que peu de temps avant lui, Divitiacus régnait sur les Belges de la Gaule et de la Grande-Bretagne (1), et l'on peut déduire du peu que l'on sait que l'immigration belge dans notre île était alors de date récente. Peu importe, du reste, qu'elle ait eu lieu mille ou dix mille ans auparavant; ce qui nous intéresse ici plus spécialement, c'est qu'elle fut antérieure aux constructions en pierre brute. Si l'on admet que les peuples, qui de Cadix à la Chersonèse cimbrique érigèrent ces dolmens, appartiennent à une même race ou du moins eurent une même religion et puisèrent à la même source leur respect pour les morts, il semble impossible d'échapper à cette conclusion que, de quelque part qu'ils soient venus, du nord, du sud ou de l'est, ils formèrent à une époque donnée un ensemble continu de nations répandues sur toutes les côtes de l'Europe occidentale. En un endroit seulement, entre le Drenthe et la Normandie, il existe une lacune, et elle a pour cause la présence en cette contrée d'un peuple relativement moderne, du peuple belge. La construction des dolmens est donc postérieure à l'occupation de ce territoire par les Belges; car si les races qui les y précédèrent avaient élevé de tels monuments, l'on en trouverait pour le moins des restes, comme il arrive dans les autres régions. De leur absence totale il faut conclure que ce fut seulement après l'établissement de ce peuple en cette contrée que les familles du nord et du sud, quoique désormais séparées, adoptèrent chacune à sa façon ces formes mégalithiques éminemment durables, auxquelles le contact d'une civilisation plus avancée leur avait appris à aspirer, mais sans leur faire abandonner les caractères distinctifs qui les séparaient des Celtes, plus accessibles au progrès, et des Romains, plus complétement civilisés.

contrées montagneuses du Luxembourg, mais ils semblent appartenir aux anciennes races que le courant belge ne parvint pas à chasser de ces régions peu accessibles.

(1) César, *Bell. Gall.*, II, p. 4.

CHAPITRE VIII.

FRANCE.

C'est seulement dans ces derniers temps que les Français ont porté leur attention vers l'étude de leurs monuments mégalithiques; mais ils l'ont fait avec tant de méthode et animés d'un esprit si scientifique que quelques années seulement leur eussent suffi pour avancer considérablement cette étude, si rien n'était venu arrêter leur élan. Malheureusement la guerre et la révolution sont arrivées juste au moment où les résultats de ces travaux allaient être livrés au public, et nul ne saurait dire pendant combien de temps il faudra les attendre désormais. Le musée de Saint-Germain était loin d'être complet au mois de juillet dernier (1), et seulement les premières parties du grand *Dictionnaire des Antiquités celtiques* avaient été publiées à cette époque (2). Il n'y a guère lieu d'espérer aujourd'hui que l'on continuera la dépense nécessaire pour compléter cet ouvrage, et il est difficile de prévoir de quelle manière pourront être utilisés les matériaux réunis à cette fin.

Lors même que les musées de Saint-Germain et de Vannes viendraient à prendre un rapide accroissement, on ne peut guère s'attendre à ce qu'ils rivalisent jamais avec les collections royales de Copenhague, et si

(1) Il l'est aujourd'hui (1877). Le musée archéologique de Saint-Germain constitue une des plus belles collections de ce genre qui se puisse voir actuellement en Europe. Il est malheureusement à regretter que là aussi l'esprit de système ait présidé à la classification. L'on conçoit que, faute d'une base plus solide, l'on classe les objets d'après leurs formes ou leur nature; mais il fallait se garder d'attribuer à ces divisions et subdivisions une valeur chronologique. Ce reproche, toutefois, ne s'adresse pas à M. Al. Bertrand qui, au contraire, a réagi contre cette tendance. *(Trad.)*

(2) Le premier volume de ce magnifique ouvrage a paru en 1875, sous le titre de *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*, A-B, imprimerie nationale.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les constructeurs de dolmens furent, en effet, comme coupés en deux par le dernier de ces peuples dans sa marche vers la Grande-Bretagne. A quelle époque eut lieu cet événement? Nous n'avons aucun moyen précis de le savoir. César nous apprend que peu de temps avant lui, Divitiacus régnait sur les Belges de la Gaule et de la Grande-Bretagne (1), et l'on peut déduire du peu que l'on sait que l'immigration belge dans notre île était alors de date récente. Peu importe, du reste, qu'elle ait eu lieu mille ou dix mille ans auparavant; ce qui nous intéresse ici plus spécialement, c'est qu'elle fut antérieure aux constructions en pierre brute. Si l'on admet que les peuples, qui de Cadix à la Chersonèse cimbrique érigèrent ces dolmens, appartiennent à une même race ou du moins eurent une même religion et puisèrent à la même source leur respect pour les morts, il semble impossible d'échapper à cette conclusion que, de quelque part qu'ils soient venus, du nord, du sud ou de l'est, ils formèrent à une époque donnée un ensemble continu de nations répandues sur toutes les côtes de l'Europe occidentale. En un endroit seulement, entre le Drenthe et la Normandie, il existe une lacune, et elle a pour cause la présence en cette contrée d'un peuple relativement moderne, du peuple belge. La construction des dolmens est donc postérieure à l'occupation de ce territoire par les Belges; car si les races qui les y précédèrent avaient élevé de tels monuments, l'on en trouverait pour le moins des restes, comme il arrive dans les autres régions. De leur absence totale il faut conclure que ce fut seulement après l'établissement de ce peuple en cette contrée que les familles du nord et du sud, quoique désormais séparées, adoptèrent chacune à sa façon ces formes mégalithiques éminemment durables, auxquelles le contact d'une civilisation plus avancée leur avait appris à aspirer, mais sans leur faire abandonner les caractères distinctifs qui les séparaient des Celtes, plus accessibles au progrès, et des Romains, plus complétement civilisés.

contrées montagneuses du Luxembourg, mais ils semblent appartenir aux anciennes races que le courant belge ne parvint pas à chasser de ces régions peu accessibles.

(1) César, *Bell. Gall.*, II, p. 4.

CHAPITRE VIII.

FRANCE.

C'est seulement dans ces derniers temps que les Français ont porté leur attention vers l'étude de leurs monuments mégalithiques; mais ils l'ont fait avec tant de méthode et animés d'un esprit si scientifique que quelques années seulement leur eussent suffi pour avancer considérablement cette étude, si rien n'était venu arrêter leur élan. Malheureusement la guerre et la révolution sont arrivées juste au moment où les résultats de ces travaux allaient être livrés au public, et nul ne saurait dire pendant combien de temps il faudra les attendre désormais. Le musée de Saint-Germain était loin d'être complet au mois de juillet dernier (1), et seulement les premières parties du grand *Dictionnaire des Antiquités celtiques* avaient été publiées à cette époque (2). Il n'y a guère lieu d'espérer aujourd'hui que l'on continuera la dépense nécessaire pour compléter cet ouvrage, et il est difficile de prévoir de quelle manière pourront être utilisés les matériaux réunis à cette fin.

Lors même que les musées de Saint-Germain et de Vannes viendraient à prendre un rapide accroissement, on ne peut guère s'attendre à ce qu'ils rivalisent jamais avec les collections royales de Copenhague, et si

(1) Il l'est aujourd'hui (1877). Le musée archéologique de Saint-Germain constitue une des plus belles collections de ce genre qui se puisse voir actuellement en Europe. Il est malheureusement à regretter que là aussi l'esprit de système ait présidé à la classification. L'on conçoit que, faute d'une base plus solide, l'on classe les objets d'après leurs formes ou leur nature; mais il fallait se garder d'attribuer à ces divisions et subdivisions une valeur chronologique. Ce reproche, toutefois, ne s'adresse pas à M. Al. Bertrand qui, au contraire, a réagi contre cette tendance. *(Trad.)*

(2) Le premier volume de ce magnifique ouvrage a paru en 1875, sous le titre de *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*, A-B, imprimerie nationale.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les Français s'étaient bornés à collectionner comme l'ont fait les Danois, ils n'eussent pas ajouté beaucoup à nos connaissances sur la matière; mais en même temps qu'ils le faisaient, ils ont recueilli des statistiques, tracé des cartes et donné des descriptions, de sorte que leurs monuments sont aujourd'hui beaucoup mieux connus que ceux du Danemark. Pour emprunter une comparaison aux sciences alliées, c'est comme si les Danois s'étaient adonnés exclusivement à la minéralogie de la question, recueillant de tous côtés des échantillons et les disposant d'après leurs analogies ou leurs affinités, sans tenir nul compte des localités d'où ils provenaient. Les Français, au contraire, ont fondé sur leur connaissance des minéraux une science semblable à celle de la géologie; ils ont soigneusement noté la distribution des monuments et, autant que possible, ils ont déterminé leur superposition relative. La première méthode est sans doute très-utile et doit, dans une certaine mesure, précéder l'autre; mais si l'on ne fait pour ainsi dire la carte des divers terrains et si l'on n'établit leur stratification, l'on ne saurait arriver à rien de certain concernant l'histoire et la formation de notre globe.

En 1864, M. Bertrand publia dans la *Revue archéologique* une petite carte de France montrant la distribution des dolmens telle qu'on la connaissait alors. Trois ans plus tard, il en publia une nouvelle sur une plus grande échelle, qu'il destinait à accompagner le *Dictionnaire des Antiquités celtiques*. S'il donnait aujourd'hui une seconde édition de cette carte, nul doute qu'elle ne fût beaucoup plus complète (1). Cependant les traits principaux n'ont pas dû changer et ils suffisent pour le but que nous nous proposons. Nous apprenons, par ces cartes et par le texte qui les accompagne, que la plupart des monuments mégalithiques de France sont disposés le long d'une ligne droite qui partirait des rivages de la Méditerranée, aux environs de Montpellier, pour aboutir à Morlaix, en Bretagne. Il n'y en a aucun à l'est du Rhône (2), aucun au sud de la

(1) Une nouvelle carte rectifiée a, en effet, été publiée par M. Bertrand dans son *Archéologie celtique et gauloise*, 1876; mais déjà, il le reconnaît lui-même, cette carte est devenue inexacte, tellement sont rapides les progrès de cette branche de la science. *(Trad.)*

(2) C'est trop dire. Les départements des Hautes-Alpes, de la Haute-Savoie, de la

Garonne, du moins jusqu'aux Pyrénées, et le bassin de la Seine en renferme si peu que l'on peut négliger d'en tenir compte.

Si l'on s'en rapporte à la table qui termine ce chapitre, l'on trouve que 35 départements contiennent plus de dix dolmens; 25 en contiennent de un à dix et les autres n'en contiennent aucun ou, du moins, de si insignifiants qu'ils méritent à peine d'attirer l'attention (1).

Cette table nous révèle plusieurs faits d'une importance considérable pour nos recherches. Le premier, c'est que des trois divisions en lesquelles César divise la Gaule, l'une, celle du nord, appartenait de son temps à une race qui n'avait pas de monuments de pierre. Il n'y en a aucun dans la Belgique proprement dite (2), et les Flandres françaises en possèdent si peu que l'on peut en conclure sans témérité que les Belges n'étaient pas constructeurs de dolmens. En second lieu, nous ne pouvons nous empêcher d'admettre avec M. Bertrand que les Celtes proprement dits n'ont pas plus de titres que les Belges à être considérés comme les auteurs de ces monuments (3). La description que donne

Haute-Marne, de la Haute-Saône et du Var sont tous à l'est du Rhône et cependant contiennent quelques rares dolmens (Voir la *liste* à la fin du chapitre). — Il n'est pas parfaitement exact non plus que tous les monuments mégalithiques soient disposés le long d'une ligne droite se dirigeant de Montpellier à Narbonne. Bien que les progrès de l'agriculture aient dû amener la destruction d'un grand nombre, il en existe encore beaucoup dans le centre de la France, surtout dans l'Eure-et-Loir, c'est-à-dire précisément dans ce pays des Carnutes, où, au dire de César, les druides tenaient leur assemblée annuelle. Cette coïncidence n'est pas sans portée dans la question discutée de l'origine des dolmens. *(Trad.)*

(1) Nous avons dû modifier dans tout ce passage les chiffres cités par l'auteur, afin de les mettre d'accord avec la liste qui termine ce chapitre. *(Trad.)*

(2) Cela est vrai aujourd'hui, mais il n'y a pas longtemps encore qu'il y en avait un près de Namur, le dolmen de *Jambes*. *(Trad.)*

(3) Nous ne partageons pas sur ce point la manière de voir de l'auteur. Les Celtes ont, selon nous, plus de titres que jamais à être considérés comme les constructeurs des dolmens, en France du moins. L'argument tiré de Tite-Live est dénué de valeur, car il est presque prouvé aujourd'hui, grâce aux récentes études de MM. Al. Bertrand, d'Arbois de Jubainville, Mommsen, etc., que le récit de Tite-Live, relatif aux invasions gauloises en Italie, est purement légendaire. Sur ce point, c'est Polybe qu'il faut suivre. Les Gaulois qui envahirent l'Italie vers l'an 400 avant notre ère ne venaient pas de la Gaule proprement dite, mais plutôt du nord-est, de la région du Danube. Du reste, s'il faut en croire M. Bertrand, ces *Gaulois* n'étaient pas des

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Tite-Live (1) des tribus qui envahirent l'Italie sous Bellovèse nous dit à peu près quelles étaient les provinces occupées par les Celtes 600 ans avant Jésus-Christ. Leur capitale était Bruges et ils occupaient les départements qui environnent immédiatement cette ville. Ils n'avaient pas encore pénétré en Bretagne, pas plus que vers l'embouchure de la Seine et dans aucune partie de l'Aquitaine (2); mais ils habitaient tout l'est de la Gaule, probablement depuis le Rhin jusqu'au Rhône (3). Or, d'après les statistiques françaises, il y a 140,000 barrows ou tumulus dans les départements de la Côte-d'Or, des Vosges, du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, du Doubs, du Jura et de l'Ain, mais sans aucun dolmen (4). De l'autre côté du Rhin, on ne voit aucun de ces monuments. A mesure que l'on avance vers l'ouest, les tumulus deviennent de plus en plus rares, et les dolmens apparaissent graduellement. Les Avernes, par exemple, furent l'une des tribus celtiques qui accompagnèrent Bellovèse

Celtes; la description que nous en donne Tite-Live ne cadre nullement en effet avec celle que César nous donne des Celtes véritables, établis dans la Gaule centrale. Il semble donc qu'il y ait vraiment lieu de ne pas confondre ces deux termes et de considérer les Celtes comme un premier groupe de populations venu de l'Orient à une époque indéterminée, 1000 ans peut-être avant Jésus-Christ, et les Gaulois, comme une nouvelle race plus belliqueuse et moins solidement organisée, qui manifesta son apparition par l'invasion de l'Italie et le sac de Rome, introduisit le fer dans l'Europe occidentale et s'établit à côté des Celtes, dans l'est de la Gaule. Sur tous ces points, les vues de M. Bertrand nous paraissent parfaitement acceptables; mais il nous semble qu'elles ne font que confirmer l'origine celtique des dolmens, puisque nous ne trouvons ces monuments que dans les pays occupés par les Celtes, à l'époque de César; l'on n'en trouve, en effet, ni dans le pays des Belges au nord, ni dans celui des Ibères, au sud de la Garonne, ni à l'est, dans la partie vraisemblablement occupée par les Gaulois. Cet argument tout négatif a bien sa valeur *(Note du traducteur)*.

(1) Tite-Live, V, 34.

(2) Walcknaer, *Géographie des Gaules :* les premiers chapitres et la table Ve.

(3) Tout cela est purement conjectural. Les anciens ne savaient rien de l'état de la Gaule, du moins de la Gaule centrale, antérieurement au IIe siècle avant J.-C. Polybe a soin de nous en prévenir : « Les contrées situées au nord du Narbon (Aude) et du Tanaïs (Don), nous dit-il, sont jusqu'ici complétement inconnues. Ceux qui en parlent n'en savent pas plus que nous, nous le déclarons hautement; ils ne font que débiter des fables » *(Trad.)*.

(4) *Revue archéologique*, nouvelle série, VII, 228. — Ces petits tumulus seraient l'œuvre des Gaulois proprement dits et non des Celtes. *(Trad.)*

et dans leur pays se trouvent des dolmens; mais peut-être faut-il conclure de là seulement que dans une région montagneuse comme l'Auvergne, l'ancien peuple était resté et qu'il conservait ses vieilles coutumes en dépit de l'occupation partielle du pays par les conquérants celtes. L'on ne sait à quelle époque les Celtes envahirent pour la première fois la Gaule; mais ce put être très-longtemps avant qu'ils fussent en contact avec les Romains. Si l'on en juge par la lenteur avec laquelle ils subjuguèrent le reste du pays dans les temps historiques, leur première invasion dut avoir lieu au moins 1,000 ans avant Jésus-Christ. Tous les tumulus qui ont été fouillés dans l'est de la France ont fourni de nombreux objets en bronze et autres métaux, et si nous supposons qu'ils appartiennent aux Celtes, nous sommes tout-à-fait d'accord avec les conclusions auxquelles sont arrivés, en puisant à d'autres sources, les archéologues qui les ont rapportés à l'âge du bronze. Mais nous n'avons pas ici à étudier cette question; car, à moins qu'il ne soit d'abord prouvé que les dolmens ont précédé ou qu'ils ont suivi les tumulus, elle n'a aucune portée pour notre argumentation. Le fait qu'ils occupent des contrées très-distinctes empêche d'arriver à aucune conclusion de la sorte par des considérations géographiques et extérieures. Les objets qu'ils contiennent, s'ils étaient étudiés et comparés, pourraient peut-être nous dire quelque chose à ce sujet; mais ce travail n'a pas été fait jusqu'à ce jour, et tout ce que l'on peut admettre actuellement, c'est qu'il y eut deux civilisations contemporaines coexistant simultanément sur le sol de la France. Notre opinion cependant est que les Celtes constructeurs de tumulus furent les premiers convertis au christianisme et qu'ils renoncèrent à leur ancien mode de sépulture longtemps avant que les constructeurs de dolmens de l'ouest, plus attachés à leurs rites païens, eurent cessé d'ériger leurs grossiers monuments de pierres.

L'on est porté à admettre à première vue que ce furent les Aquitains qui élevèrent ces monuments. César (1) et Strabon (2) disent nettement

(1) *De Bello Gall.*, I, 1.
(2) Strabon, VI, 176, 189.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que le peuple qui habitait la province méridionale différait des Celtes par le langage et les institutions, aussi bien que par les traits, et ils ajoutent qu'il ressemblait plus aux Ibères d'Espagne qu'à leurs voisins du nord. Cependant, si l'on vient à y regarder de près, l'on s'aperçoit que l'Aquitaine de César se bornait au pays compris entre la Garonne et les Pyrénées, pays qui ne possède à peu près aucun dolmen. Il y en a davantage dans les Pyrénées (1) et dans les Asturies, et cela peut-être parce que les débris du peuple constructeur de dolmens purent trouver là un abri et continuer d'y vivre après avoir été chassés de la plaine. Il y a aussi un ou deux monuments sur la rive gauche de la Garonne, mais, à part ceux-là, on peut dire qu'il n'y en a aucun dans l'Aquitaine proprement dite. Seulement, si nous appliquons ce terme, comme le fit Auguste, au pays tout entier compris au sud de la Loire, la plus grande partie de la région à dolmens se trouvera renfermée dans cette province; mais là encore, si l'on y regarde de près, l'on trouve que les parties septentrionales de ce vaste pays furent habitées du temps d'Auguste par les Celtes, ou qu'en tout cas les Celtes y constituèrent l'élément principal et dominant. L'on doit admettre, en effet, semble-t-il, que pendant les six siècles qui séparèrent la première invasion des Gaulois en Italie de celle des Romains en Gaule, les Celtes s'étaient graduellement étendus sur toute la France centrale, depuis la Garonne jusqu'à la Seine, et qu'ils avaient supprimé l'existence politique du peuple qu'ils y avaient trouvé établi, bien qu'il n'y ait nulle raison de supposer qu'ils aient, du moins alors, tenté de l'exterminer. Il dut en être ainsi, soit que les Celtes aient été les constructeurs des dolmens, ce qui est peu probable, soit qu'il ait existé dans ces provinces une peuplade préhistorique à laquelle il faille les attribuer (2).

Sans nullement vouloir insister ici sur ce point, nous devons dire que nous sommes de plus en plus porté à considérer les constructeurs de dolmens en France comme étant les descendants en ligne directe de ces hommes des cavernes dont les restes ont été récemment découverts en

(1) *Archæological Journal*, 1870. CVIII. p. 225.
(2) Voir la note 3 de la page 341.

si grande quantité sur les bords de la Dordogne et des autres rivières du midi de la France (1). Ces restes ont également été découverts en grand nombre dans l'Ardèche (2) et le Poitou (3). Si l'on n'en a pas découvert en Bretagne, c'est peut-être que l'on n'y a pas fait de recherches dans ce but ou bien que le sol est défavorable à leur conservation (4); mais l'on en a trouvé en Picardie, quoique peut-être d'un genre différent. Il serait évidemment dangereux d'appuyer un argument sur une simple coïncidence locale, alors que de nouvelles découvertes peuvent être faites dans l'est de la France ou ailleurs; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, les hommes des cavernes peuvent être considérés comme ayant d'étroites relations avec ceux des dolmens.

Comme nous ne savons presque rien des langues que l'on parla dans le midi de la France avant l'introduction des formes actuelles de langage, la philologie ne peut pas nous être d'un grand secours dans notre étude. Cependant il est une particule, *ac*, que nous ne pouvons nous empêcher de considérer comme ayant son importance si l'on pouvait en déterminer l'origine (5). Dans la table qui termine ce chapitre, nous avons placé

(1) Lartet, Christy, et *Reliquiæ Aquitanicæ*. Londres, 1865.
(2) *Monuments mégalithiques du Vivarais*, par Oll. de Marchand. Montpellier. 1870.
(3) *Epoques antéhistoriques du Poitou*, par Brouillet. Poitiers, 1865.
(4) Des gisements préhistoriques ont été découverts en Bretagne comme ailleurs; mais il reste à connaître le véritable sens de ce mot *préhistorique*. Pour nous, plusieurs de ces gisements ne sont pas antérieurs à la construction des dolmens. — Voir notre étude sur le *Gisement du Mont-Dol. (Trad.)*
(5) Cette origine n'est guère douteuse, nous semble-t-il. En Bretagne, la terminaison *ac* dans les noms de lieux est sans doute empruntée à la langue du pays, c'est-à-dire au celto-breton qui possède un bon nombre de mots se terminant de la sorte. Cette opinion est d'autant plus fondée que la finale *ac* ne se rencontre à peu près exclusivement que dans les régions où, à une époque quelconque, la langue bretonne fut en usage. Dans l'Ille-et-Vilaine, par exemple, toutes les communes dont les noms se terminent ainsi sont situées dans la partie relativement restreinte du département qui fut colonisée par les Bretons insulaires. L'on sait, en effet, que le reste du département, c'est-à-dire tout l'ancien diocèse de Rennes, étranger d'abord à la Bretagne, ne fut réuni à cette province qu'au IX^{e} siècle, en vertu d'un traité conclu entre Charles-le-Chauve et Erispoë. Quant aux noms en *ac*, si nombreux dans les provinces situées au sud de la Loire, ils ont évidemment leur source dans le provençal, c'est-à-dire dans cette ancienne langue d'Oc qui jadis fut parlée depuis

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à côté du nombre des dolmens compris dans chaque département, d'après M. Bertrand, celui des localités dont les noms se terminent ainsi (1). Il y a là une coïncidence d'autant plus frappante qu'il est facile de rendre compte du petit nombre relatif de noms ayant cette terminaison en Bretagne, par l'énorme flot de populations celtiques qui vinrent d'Angleterre en cette contrée vers les IVe et Ve siècles, et y changèrent la nomenclature de la moitié des lieux. Cependant les noms de Carnac, Tumiac, Missilac, etc., qui sont ceux de monuments, Yffiniac, qui est le nom du port que nous croyons avoir été le lieu d'embarcation pour l'Angleterre, attestent encore avec beaucoup d'autres qu'ils ont pu être jadis plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Il reste à savoir ce que signifie cette particule. La première idée qui se présente, c'est qu'il faut y voir l'article défini de la langue basque. C'est ainsi que les Basques disent *Guizon*, homme, *Guizonac*, l'homme. Il faut ajouter à cela qu'ils habitent dans le voisinage des régions à dolmens. On peut objecter cependant que la syllabe *ac* ne se rencontre presque jamais à la fin des mots, dans les provinces basques, et que les noms qui se terminent ainsi en France ne paraissent nullement appartenir à cette langue. On a suggéré une autre idée (2), c'est qu'elle serait l'équivalent du mot grec πόλις; mais on ne sait dans quelle langue. Quoi qu'il en soit, du reste, de cette question toute secondaire et pour nous sans grande importance, il nous suffit de savoir que sa présence coïncide le plus souvent avec celle des dolmens. On ne la trouve pas dans la région dépourvue de dolmens située à l'est du Rhône; mais elle accompagne ces monuments sur la rive droite de ce fleuve. Elle est

les l'yrénées jusqu'à la Loire et qui n'existe plus aujourd'hui qu'à l'état de patois dans les provinces méridionales de la France. Nul idiôme n'est plus riche, en effet, que celui-ci en terminaisons analogues. (*Trad.*)

(1) Cette liste doit être considérée comme un simple essai. Tout ce que j'ai pu faire, ça été de prendre l'atlas de Joanne et d'y compter le nombre de noms ayant cette terminaison. Mais je suis loin de croire que je n'en ai omis aucun. L'échelle des cartes est du reste trop petite pour que tous les noms y soient; si ce travail en valait la peine, ce serait sur les cartes de l'état-major qu'il faudrait le faire; mais ce serait une rude tâche.

(2) Delpon, *Statistique du département du Lot*, I, p. 383.

également inconnue dans l'est de la France, dans cette contrée qui, selon toute apparence, vit les premières lueurs de l'histoire celtique et où sont répandus en si grand nombre les tumulus de l'âge de bronze (1). On la retrouve dans cette partie de la Cornouailles située au sud de Redruth et à l'ouest de Falmouth (2), où sont tous les monuments mégalithiques de cette province; mais on ne la rencontre nulle part ailleurs dans la Grande-Bretagne ni en Irlande, pas plus que dans les îles de la Manche, où abondent les dolmens; mais ici, comme en Bretagne, on peut expliquer ce fait par l'arrivée récente dans ces îles de races différentes qui changèrent presque totalement les noms des lieux.

Il faut observer cependant que bien que les terminaisons en *ac* soient fréquentes dans les départements compris entre la Garonne et les Pyrénées, il ne s'y trouve aucun dolmen, si ce n'est quelques-uns au pied des montagnes. A première vue, ce fait semble militer contre l'universalité de la théorie; mais pour nous, il signifie seulement que le peuple dont la langue était si riche en particules de ce genre fut chassé du pays par les Ibéro-Aquitains avant qu'ils eussent adopté l'usage des monuments en pierres. Si l'on savait à quelle époque l'Aquitaine fut occupée pour la première fois par le peuple que César et Strabon y trouvèrent, l'on aurait une date avant laquelle il est difficile que les dolmens aient existé; mais comme nous sommes dans une profonde ignorance sur ce point, tout ce

(1) Ces tumulus paraissent avoir été élevés par les Gaulois et non par les Celtes proprement dits (voir la note 3 de la page 341), qui sans doute ne firent guère que passer dans ces contrées; aussi représentent-ils une civilisation plus avancée que les monuments mégalithiques de l'ouest. Il ne faut pas s'en étonner, si vraiment ils sont l'œuvre d'un groupe distinct de populations; il faut surtout se garder de conclure qu'ils sont plus récents que les dolmens, parce qu'ils renferment plus d'objets en métaux, car c'est plutôt le contraire qui semble être la vérité. Selon toute apparence, les Celtes ne construisaient pas encore de dolmens lorsque les Gaulois les expulsèrent de l'est de la Gaule; autrement l'on eût trouvé dans ces régions des restes de ces monuments. C'est donc vraisemblablement après qu'ils eurent été repoussés de cette contrée par les nouveaux venus qu'ils s'adonnèrent à ce genre de construction. (*Trad.*)

(2) Dans les cartes de l'état-major, la terminaison *ac* se présente au moins 38 fois dans ce coin de terre. On y a, il est vrai, ajouté un *k*, mais ce n'est nullement conforme à l'ancienne orthographe.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que l'on peut dire, c'est que de même que les races à dolmens furent séparées en deux par les Belges avant l'introduction de l'usage de la pierre pour les monuments funéraires, de même le peuple dont il est ici question fut repoussé au nord de la Garonne, à l'ouest du Rhône et au sud de la Seine, en supposant cependant qu'il se soit jamais étendu jusque-là, car sa présence n'est prouvée que pour l'Aquitaine proprement dite.

Avant de se trouver en contact avec les Romains et avant qu'il fût l'objet d'aucun document écrit, ce peuple avait cessé d'être une nation politiquement constituée, et sa langue était déjà perdue, si bien que la syllabe *ac* est tout ce que nous en connaissons aujourd'hui. Si donc, peut-on dire, sa nationalité avait disparu avant l'ère chrétienne en même temps que sa langue, ses monuments doivent aussi appartenir à une période très-reculée. Il ne faudrait pas trop se hâter cependant de déduire cette conclusion. Il existe dans toute la région à dolmens du midi de la France une série d'églises d'un style tout différent de celles du centre et du nord. On en a un exemple remarquable dans l'église bien connue de Saint-Front, à Périgueux; les églises de Cahors, de Souillac, de Moissac, de Peaussac, de Trémolac, de Saint-Avit-Senieur et plusieurs autres sont également caractéristiques. La cathédrale d'Angoulême, l'église abbatiale de Fontevrault, Loches, etc. (1), sont autant d'églises à dômes. Les plus anciennes ont en outre des arcs aigus qu'on dirait provenir des voûtes horizontales des tumulus plutôt que des arcs rayonnants des Romains que les Celtes adoptèrent partout. Enfin, leur style est tellement tranché que l'homme le plus ignorant en architecture ne le confondrait pas avec le style celtique. Toutes ces églises appartiennent au même groupe et, mieux encore que la terminaison *ac*, elles montrent que le pays fut habité aux XI^e^ et XII^e^ siècles par un peuple différent des Celtes. Malgré donc que sa nationalité et sa langue aient été remplacées dès avant César par celles d'un peuple plus entreprenant

(1) Toutes ces églises sont décrites avec plus ou moins de détails par Félix de Verneilh, dans son *Architecture byzantine en France*, in-4°. Paris, 1851. Plusieurs sont aussi figurées dans mon *Histoire de l'Architecture*, I, 418-441.

et plus actif, par celles des Celtes, il est évident qu'ils ont conservé pendant plus d'un millier d'années encore leurs vieilles coutumes et comme une existence à part.

Avant de quitter ce sujet, il est une question dont il peut être bon de dire un mot, car ces recherches sur la distribution des dolmens sont de nature à jeter sur elle un jour nouveau et considérable. Peu de questions ont été plus vivement débattues parmi les savants que celles de la parenté qui a pu exister entre les Cimbres et les Gaulois (1). L'on a beaucoup dit et l'on peut dire beaucoup encore pour et contre, mais la principale difficulté semble tenir à cette idée erronée qu'aucun autre peuple que les Celtes n'a existé en France.

Il n'y a nulle trace de Celtes ni d'une langue celtique quelconque dans la Chersonèse cimbrique (2), c'est-à-dire dans cette extrémité nord-ouest de l'Europe que l'on considère généralement comme le pays occupé par les Cimbres, et l'histoire ne dit pas qu'aucun peuple, tel que les Cimbres, se soit jamais établi dans quelque partie de la France. Mais si l'on admet qu'il y ait eu parenté entre les Cimbres et les Aquitains, la question prend un aspect totalement différent. Comme nous ignorons absolument quelle fut en réalité la langue des Aquitains, la philologie ne peut nous être d'aucun secours; mais cette ignorance même laisse le champ libre aux autres arguments, et celui qui se déduit des monuments nous paraît avoir sa valeur. Les rapports si frappants de similitude qui existent entre les monuments des deux pays supposent une communauté de race, et l'extrême ressemblance que présentent ceux de la frontière méridionale de la région à dolmens du nord avec les plus rapprochés de ceux qui appartiennent à la région à dolmens du sud nous semble presque résoudre la question.

L'histoire est à peu près muette à ce sujet; elle nous dit seulement que ces deux peuples combattirent ensemble contre Marius dans les

(1) Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur cette question, mais on la trouvera bien présentée dans le *Dictionnaire de Géographie grecque et romaine* de Schmitz, au mot *Cimbres*.

(2) Aujourd'hui la péninsule danoise. (*Trad.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dernières guerres romaines. S'ils étaient alors séparés géographiquement par les Belges et les Celtes qui s'étaient intercalés au milieu d'eux, cette séparation devait être récente, car les peuples barbares oublient vite les liens et les devoirs de la parenté (1).

Comme le prouve la table qui termine ce chapitre, aussi bien que la carte que nous avons renvoyée à la fin de ce volume, les monuments en pierre brute sont assez également répartis sur toute la surface du pays qui s'étend de la Manche à la Méditerranée. Malheureusement la connaissance que nous en avons se borne à peu près à la région septentrionale de cette zone, c'est-à-dire à la Bretagne. Nous ne savons presque rien des monuments du Languedoc et de la Guyenne. Des centaines de touristes anglais ont visité la Bretagne, et plusieurs d'entre eux ont dessiné ou, pour le moins, décrit ses monuments, tandis que nous ne connaissons aucun livre anglais qui mentionne ceux des départements du Lot ou de la Dordogne. Les statistiques locales sont presque les seules sources d'informations que l'on possède à leur sujet, et comme elles sont très-rarement accompagnées de figures, elles ne suffisent nullement. On ne peut donner verbalement ou par écrit une idée exacte d'un monument architectural inconnu qu'en le comparant avec un monument connu, et si l'un et l'autre ne présentent quelques traits de style bien définis, il est encore très-difficile, presque impossible même, lorsqu'il s'agit de monuments en pierre brute, de bien faire saisir sans dessins ce que l'on veut dire.

Il est à regretter que nous ne connaissions pas mieux les monuments

(1) L'existence de cette série de dolmens et d'un peuple à part sur toute la distance qui sépare la Bretagne de Narbonne peut servir peut-être à expliquer la manière dont l'étain de la Grande-Bretagne pouvait pénétrer à travers la Gaule jusqu'à la Méditerranée. Que les Vénètes aient fait le commerce depuis le Morbihan et les Côtes-du-Nord jusqu'à la Cornouailles et aux Cassitérides, personne ne le contestera probablement. Leurs navires étaient, d'après l'idée que nous en donne César, parfaitement suffisants pour transporter en Gaule tout le métal que produisait notre pays. Le difficile a toujours été de connaître la route qu'il suivait à travers la France pour atteindre Marseille. Dans les derniers temps, la voie la plus suivie longeait la rive gauche du Rhône, la rive droite de la Seine, traversait la Celtique, contournait

du midi de la France (1), car ils diffèrent sous plusieurs rapports essentiels de ceux du nord. Quelqu'un qui les connaîtrait bien tous pourrait peut-être y découvrir une gradation de style qui aiderait considérablement à fixer leur âge. Quoi qu'il en soit, personne ne prétendra, croyons-nous, qu'ils sont tous du même âge ni qu'ils appartiennent au même siècle. Il est beaucoup plus plausible de penser qu'ils représentent une période de longue durée, probablement d'un millier d'années. Or, dans un si long espace de temps il dut y avoir des changements de modes, même parmi les hommes des cavernes, à mesure que leur sang se mêlait de plus en plus : il serait intéressant de savoir où et — relativement du moins — quand ces changements eurent lieu. Notre opinion est actuellement que ceux du midi sont les plus récents, et voici une de nos raisons. Nous considérons comme à peu près certain le passage naturel du cist au barrow ou de la chambre au tumulus, et comme assez probable, sinon comme très-probable, le passage du tumulus au dolmen apparent et de celui-ci au dolmen couronnant un tumulus. Or, la dernière forme, autant

l'Aquitaine d'Auguste et atteignait la Grande-Bretagne, à travers le pays des Morini. Telle fut la route que suivit César ; mais telle ne fut pas sans doute celle que suivit le commerce de l'étain. Il est à croire qu'il longeait la région à dolmens. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que tout ce pays était habité par un seul peuple et qu'on n'y parlait qu'une seule langue. *(Ferg.)*

[Les textes les plus précis que l'on ait relativement au commerce de l'étain, dans l'antiquité, ne se prêtent guère à cette interprétation. Diodore de Sicile dit expressément que l'étain, transporté à marée basse dans l'île de Wight, y était acheté par des marchands, conduit en Gaule et là chargé sur des chevaux, et transporté à travers l'intérieur de la Celtique jusqu'à l'embouchure du Rhône, à Marseille : ce voyage durait trente jours (V, 22, 38). Sans doute les diverses étapes de ce long itinéraire ne sont pas mentionnées ; mais les deux points extrêmes sont du moins nettement indiqués ; or, la voie la plus naturelle pour mettre en communication l'île de Wight et Marseille, c'était évidemment le cours de la Seine d'abord et celui du Rhône ensuite. *(Trad.)*]

(1) Mon intention était de consacrer l'automne dernier à voyager dans ce but dans les départements du midi de la France ; mais la guerre a rendu si peu enviable la position d'un étranger explorant les campagnes et y prenant des esquisses que j'ai dû renoncer à mon projet. Si ce livre avait été simplement un ouvrage de statistique, comme il devait l'être primitivement, j'en aurais pour cette cause différé la publication ; mais comme il a pris la forme d'une argumentation, cette lacune a moins d'importance.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que nous avons pu nous en assurer, ne se trouve jamais en Bretagne, tandis qu'elle est commune au contraire dans le midi de la France (1). S'ils sont du même âge que les monuments analogues de Scandinavie et

Fig. 123. — Dolmen de Sauclières (Aveyron).

d'Irlande, ils doivent être d'une date relativement récente. Il y a aussi des monuments, sortes de trilithes, partiellement ou entièrement taillés, comme celui de Sauclières (fig. 123), qui paraissent plus récents que leurs congénères du nord.

Mais le monument le plus capable, semble-t-il, de jeter du jour sur leur âge est le dolmen de Saint-Germain-sur-Vienne, près de Confolens (Charente). La dalle qui en constitue la partie supérieure mesure 3m60 sur 4m50 et a une épaisseur proportionnelle. Elle était supportée originairement par cinq colonnes de style roman, mais, l'une ayant disparu, il n'en reste plus que quatre. Tout leur intérêt réside dans ce fait que le style de leur ornementation est incontestablement, sinon du XIIe, du moins du XIe siècle. Pour expliquer une si malencontreuse anomalie, l'on a dit que l'on avait transformé au XIIe siècle les grossiers supports primitifs en ces frêles colonnes que l'on voit aujourd'hui. Mais, en fût-il ainsi, l'argument conserverait toute sa valeur. S'il s'est trouvé au XIIe siècle des hommes qui aient pris la peine et couru l'énorme

(1) Dans un mémoire sur les *Monuments mégalithiques de l'Auvergne*, mémoire qui se trouve dans le volume consacré à la session du Congrès préhistorique de Norwich, M. Cartailhac donne les dessins de dix monuments principaux. Cinq d'entre eux, c'est-à-dire la moitié, sont des dolmens sur tumulus; mais c'est probablement plus que la proportion ordinaire. L'un d'eux a déjà été donné (fig. 8).

risque d'une telle opération, c'est qu'ils avaient pour le monument le même respect que ceux qui l'érigèrent. Du reste, chacune des cinq colonnes est composée de trois parties séparées, base, fût et chapiteau (1), et nous les voyons aujourd'hui telles qu'elles furent à l'origine (2).

Il peut y avoir des doutes sur la tombe des *Maols*, à Ballina (p. 246), mais ici le doute semble impossible : c'est un dolmen pur et simple, et il fut érigé au XIIe siècle. En lui-même, le fait peut n'avoir pas grande importance, mais il ôte toute valeur aux arguments *à priori* concernant l'âge de ces monuments. Il ne prouve pas évidemment que tous soient modernes, mais il montre que quelques-uns du moins ont été érigés depuis les Romains et même en plein moyen-âge.

Il est amusant de voir de quelle façon les archéologues français résistent à cette conclusion. M. de Closmadeuc, par exemple, l'un des archéologues les plus distingués de la Bretagne, fouille un tumulus entièrement vierge à Crubelz. Après avoir traversé trois couches distinctes, mais intactes, il atteint le toit d'un dolmen fermé ou d'une chambre. Dans ce monument, il trouve les produits ordinaires de la crémation et les inévitables têtes de flèches en pierres, et il proclame triomphalement « l'absence de toute trace de métaux. Aucun doute, ajoute-t-il, n'est donc possible. Ce dolmen appartient bien à cette classe de monuments primitifs de l'âge de pierre. » Jusque-là tout est clair, mais il y a encore des difficultés, car il va jusqu'à dire : « Nous tenons peu de compte des débris de tuiles antiques rencontrées à la surface du tumulus, et même sous les tables du dolmen. Il est raisonnable d'admettre que ces fragments de tuiles qui dénoncent l'industrie gallo-romaine ont accidentellement pénétré dans l'intérieur (3). »

(1) *Statistique monumentale de la Charente*, p. 141. — Richard, *France monumentale*, p. 677. — *Mémoire de la Société royale des Antiquaires de France*, VII, 26.

(2) Les figures sont empruntées à la *Statistique de la Charente*, par Michon. Cet auteur cite, au sujet de ce monument, le décret du Concile de Nantes, relatif à la destruction de ces *pierres vénérées*. Mais il place le Concile en l'an 1262, ce qui ferait croire que cette pierre est de celles contre lesquelles fut lancé le décret. C'est une erreur; le Concile eut lieu, je crois, en l'an 658, comme je l'ai dit précédemment (p. 28).

(3) *Revue archéologique*, IX, 400.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Arrêtons-nous un moment pour considérer ce que renferme une telle supposition. Ces tuiles, qui, nous dit-on, se trouvent dispersées en grande

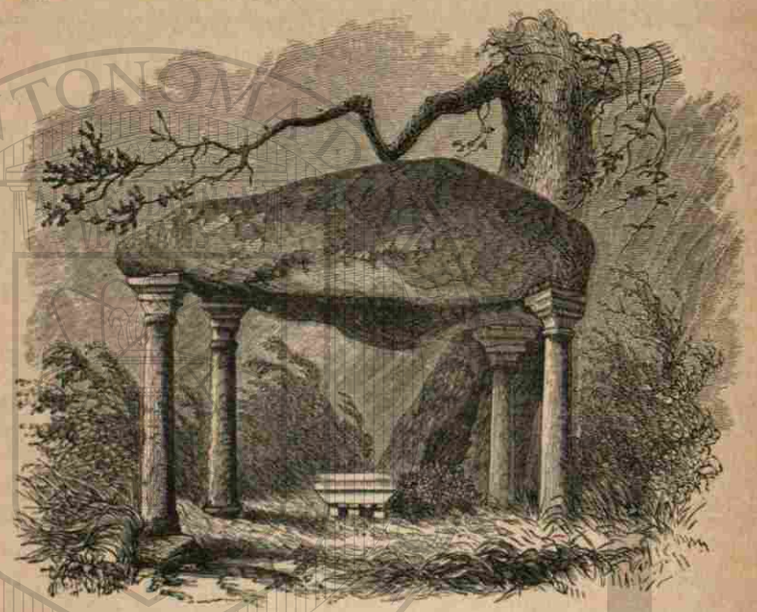


Fig. 124. — Dolmen de Confoleus (Charente).

abondance dans la plaine environnante, ont dû grimper jusqu'au sommet du tumulus, traverser trois couches qui jamais n'ont été remaniées, et enfin pénétrer *accidentellement* entre les dalles étroitement juxtaposées qui forment le toit de la chambre. L'hypothèse ne supporte pas un instant l'examen; mais, si absurde qu'elle soit, certains esprits aiment mieux l'admettre que d'avouer qu'aucun dolmen ou tumulus puisse être postérieur aux Romains. Il est étonnant du reste comme ces mots : *aucune trace de métal*, produisent de l'effet sur l'esprit de la plupart des archéologues. Il est bien vrai que nul objet en

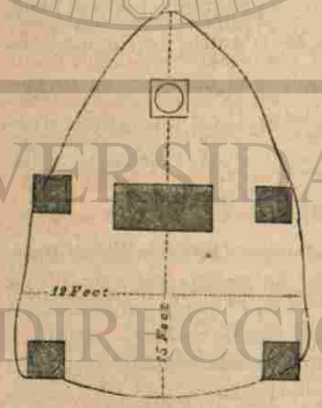


Fig. 125. — Plan du dolmen de Confoleus.

métal ne pouvait être déposé dans les barrows préhistoriques de nos ancêtres barbares, alors que ceux-ci en ignoraient l'usage; mais aujourd'hui encore, nous ne déposons nul objet analogue dans nos tombeaux, et s'il n'y avait là les clous du cercueil, l'on pourrait en conclure que tous nos cimetières contemporains remontent à des âges préhistoriques, puisqu'ils ne renferment aucune trace de métal. Il y a, du reste, des peuples qui n'usent pas de cercueils et qui n'enterrent avec leurs morts aucun objet en métal; ceux-là du moins seraient vraiment préhistoriques. Il nous semble plus logique d'admettre que les habitants des pays occupés par les Romains, tout en revenant après le départ de ce peuple à leurs anciens modes de sépultures, furent assez civilisés pour comprendre que les pointes de lances et que les poignards en bronze ne pouvaient pas être d'une grande utilité dans l'autre monde, et que le mieux était de laisser aux mains des survivants les ornements personnels du défunt. Cette hypothèse aurait du moins l'avantage d'expliquer l'absence des métaux dans les longs-barrows du comté de Glocester et à West-Kennet, aussi bien qu'à Crubelz, bien que des poteries romaines aient été trouvées dans toutes ces localités. C'est une présomption purement négative de considérer un tombeau comme préhistorique parce qu'on n'y a pas découvert de métaux; tout ce qu'il est permis de conclure d'un tel caractère, c'est que ce tombeau peut remonter aux temps les plus anciens comme il peut dater d'aujourd'hui.

La présence même des métaux ne suffit pas pour ébranler la foi de quelques antiquaires. En voici un exemple. Le baron de Bonstetten ouvrit un tumulus non loin de Crubelz. A 30 centimètres au-dessous de la surface, il trouva le dépôt ordinaire d'objets en pierre; 60 centimètres plus bas, il découvrit deux statuettes de Latone, en terre cuite, et une monnaie de Constantin II; mais cette circonstance ne détruisit en rien sa foi inébranlable en l'antiquité préhistorique du tombeau (1).

Beaucoup d'autres monnaies romaines ont été découvertes dans les monuments français; mais on ne tient aucun compte de leur témoignage. Dans celui de Manné-er-H'roëk, communément appelé la *Butte-de-*

(1) *Essai sur les Dolmens*, p. 38.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

César, à 800 mètres environ de Locmariaker, l'on a trouvé près de la surface onze médailles d'empereurs romains, depuis Tibère jusqu'à Trajan, en même temps que des fragments de bronze, de verre et de poteries, et cela sans nulle trace de sépulture secondaire (1). L'on trouva de même des monnaies romaines dans un autre monument situé à Beaumont-sur-Oise, mais, comme a soin de l'observer M. Bertrand, dans une couche supérieure à celle qui contenait les instruments de pierre et qui, d'après lui, marquait l'âge réel du monument (2). Il n'est guère possible cependant que toutes ces monnaies romaines aient été accidentellement enfouies à cette profondeur. Celles de Valentinien et de Théodose, que contenait le tumulus de New-Grange, se trouvaient précisément dans la même position que celles de Titus, de Domitien et de Trajan, dans la Butte-de-César, ou que celles de Beaumont, et il en était de même de celles de Constantin, trouvées à Ulcy, dans le comté de Glocester (*ante*, p. 177). Celles de Valentinien, à Minning-Lowe, étaient dans le tombeau lui-même, et il est probable que l'on en eût trouvé d'autres dans une même situation, si les tombes n'avaient pas antérieurement été pillées. Il n'est pas aisé de comprendre pour quel motif l'on plaçait des monnaies dans la partie supérieure et extérieure des tumulus; mais leur découverte en cet endroit, à New-Grange, à Uley, à Locmariaker et à Beaumont, prouve assez que cette circonstance n'est pas accidentelle. D'un autre côté, leur valeur est trop insignifiante pour qu'on puisse dire qu'on les ait mises là pour les cacher; elles doivent se rapporter à quelque rite funéraire ou superstitieux dont le souvenir n'est pas venu jusqu'à nous. On n'a jamais trouvé dans une semblable situation aucune monnaie appartenant soit aux Bretons ou aux Gaulois, soit à l'ère chrétienne, ce qui eût dû arriver, semble-t-il, si leur présence était vraiment accidentelle. Il faut donc admettre, croyons-nous, qu'elles ont été déposées là à dessein, à titre de reliques ou de

(1) Mémoire lu par S. Ferguson en 1863. Voir aussi une brochure de M. René Galles (Vannes), où se trouve décrite l'exploration.

(2) *Congrès préhistorique* de Paris, 1867.

curiosités, par ceux qui élevèrent les tumulus et peut-être longtemps après qu'elles eurent été frappées.

DOLMENS.

Aucun caractère essentiel ne distingue les monuments mégalithiques de France de ceux des autres pays. Ils sont plus grands, plus beaux et plus nombreux que ceux de la Scandinavie et des Iles Britanniques; mais à part cette circonstance négative qu'il n'y a pas de cercles en France, il n'y a guère lieu de distinguer les deux groupes. On ne peut même pas trop affirmer qu'il n'y a pas de cercles en France; car il y a des demi-cercles que l'on pourrait peut-être considérer comme des cercles qui n'auraient pas été terminés. Il y a aussi des rangées de petites pierres autour ou sur les flancs des tumulus, mais il n'y a certainement rien qui soit comparable aux grands cercles du Cumberland ou du Wiltshire, ou à ceux de Moytura et de Stennis, rien qui rappelle les innombrables monuments de ce genre que renferme la Scandinavie (1).

A quoi tient cette différence? Nous ne sommes guère en mesure encore de répondre à cette question; cependant on peut dire que les monuments français sont généralement plus anciens que ceux de la Scandinavie et de la Grande-Bretagne. Le cercle est, selon nous, une des formes les plus récentes de l'architecture mégalithique, le squelette du tumulus, ce qui en resta après que la terre qui le constituait en grande partie eût été mise de côté comme inutile. Mais nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Un autre signe caractéristique du groupe français, c'est la multiplicité des allées couvertes ou grottes de fées. On ne connaît en Angleterre aucun monument de ce genre. Nous en avons mentionné deux en Irlande : l'un près de Monasterboice, sous le nom de *Tombeau de la*

(1) Les *cromlechs* ou cercles de pierres ne sont pas aussi rares en France que le suppose l'auteur. La Bretagne en possède un certain nombre; il en existe aussi plusieurs dans le midi, mais ils sont loin d'avoir les proportions monumentales de ceux d'Angleterre, et pour ce motif, ils avaient jusqu'ici à peine attiré l'attention (*Trad.*).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Sorcière Birra (fig. 80); l'autre, non loin de là, à Greenmount (fig. 81). Il en existe aussi en Scandinavie; mais c'est surtout dans le Drenthe et dans la partie de cette province qui confine à l'Allemagne qu'on les trouve. L'on a vu plus haut qu'il y en avait là plus de cinquante. Ils sont beaucoup plus grossiers, il faut l'avouer, que ceux de France; mais cette circonstance peut tenir à la nature des matériaux employés. Il faut remarquer, en outre, qu'ils ont toujours leur entrée sur le côté, au lieu de l'avoir à l'extrémité.

Autant que l'on peut le savoir aujourd'hui, les allées couvertes n'existent que sur la Loire et au nord de ce fleuve, c'est-à-dire dans la partie septentrionale de la région française à dolmens. Or, comme d'un autre côté elles se trouvent en grand nombre dans le Drenthe ou à l'extrémité méridionale de la région allemande, on peut croire qu'il y a eu connexion entre les deux pays; on pourrait le croire, du moins, s'ils n'avaient pas été séparés par les Belges avant l'érection des monuments.

L'un des plus beaux de la France est celui de Bagneux, près de Saumur. Ses murs sont composés de quatre pierres seulement d'un côté et de trois de l'autre, bien qu'il mesure 17m25 de long sur 4m30 de large. Un autre, situé près d'Essé (Ille-et-Vilaine), est plus grand encore, mais moins régulier comme plan et moins imposant comme dimensions des pierres qui le constituent. Il est long de 18m30 et large de 3m 60 à l'entrée et de 4m 20 à l'extrémité opposée. Il en est un troisième à Mettray, près de Tours, qui quoique beaucoup plus petit possède une forme des plus caractéristiques (fig. 126). Les trois blocs, dont l'un énorme, qui forment le toit, permettent à peine de le ranger parmi les monuments en pierre brute. Il en est un quatrième d'un caractère moins mégalithique à Locmariaker (1) et plusieurs autres sont dispersés en Bretagne. Il n'est pas possible de savoir si tous ces monuments, comme ceux de moindres dimensions, n'ont pas été destinés à être ensevelis sous des tumulus. Cependant ceux que nous venons de mentionner ne l'ont certainement jamais été; mais cela peut tenir à ce qu'ils sont restés ina-

(1) Tous ces monuments sont représentés dans l'*Architecture ancienne et moderne* de Gailhabaud, II, pl. 7 et 8.

chevés. Toutefois, celui de Bagneux n'aurait guère pu supporter sans s'écrouler une lourde masse de terre, et celui de Mettray est d'un trop

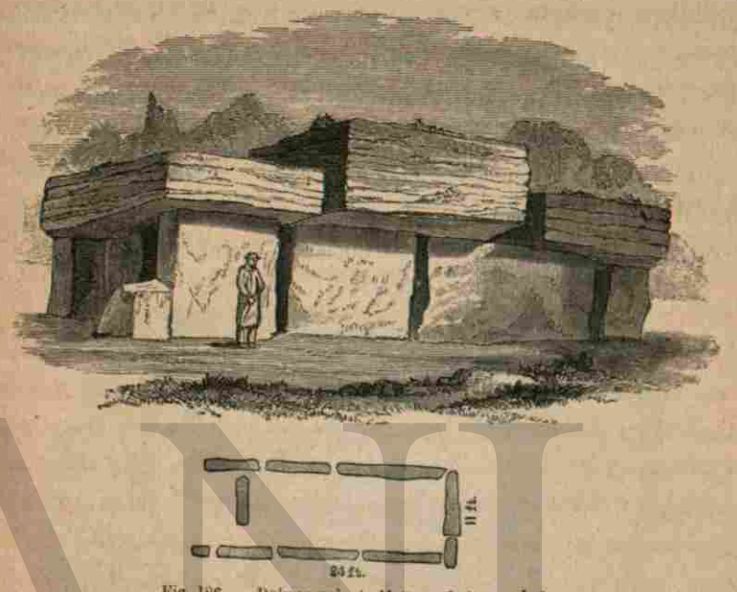


Fig. 126. — Dolmen près de Mettray (Indre-et-Loire).

beau travail pour que ses constructeurs aient songé à le couvrir.

La forme la plus commune des dolmens français est celle d'un carré

Fig. 127. — Dolmen de Krukenho (Morbihan).

ou d'un rectangle peu prononcé, avec une hauteur égale à la largeur.

L'on peut en voir un magnifique exemple au milieu du village de Krukenho, à moitié chemin entre Carnac et Erdeven (1). Ce monument, qui sert aujourd'hui de remise, n'a certainement jamais été recouvert d'un tumulus, mais son entrée a pu être fermée; on voit même encore, étendues sur le sol, les pierres qui ont dû servir à cet usage. Depuis ce type jusqu'au simple dolmen composé de quatre pierres comme celui de Kit's Cotty, toutes les variétés et toutes les gradations possibles se trouvent en France; mais il n'en a été publié, croyons-nous, aucune classification qui nous permette de dire quels sont les plus anciens et les plus récents.

Fig. 128. — Dolmen troué à Trie (Oise).

Il nous semble cependant que les allées couvertes doivent être considérées comme les plus modernes. Les pierres dont elles sont composées sont généralement taillées ou du moins quelque peu équarries par des instruments en métal, à peu près dans le même degré que celles de Stonehenge. Elles ressemblent aussi plus que les autres monuments mégalithiques aux constructions ordinaires, et ont plutôt la forme de

(1) Notre gravure est extraite d'un travail publié par MM. Blair et Ronalds.

chapelles sépulcrales que de tombeaux. Fût-il prouvé, du reste, qu'elles sont les plus modernes des monuments du nord, il n'en résulterait rien concernant les dolmens sur tumulus du midi de la France, dolmens qui peuvent être plus récents encore. Mais nous craignons fort que ces questions ne restent sans réponse jusqu'à ce que l'on ne possède une connaissance plus complète et plus précise du groupe tout entier et des matériaux dont sont composés ces monuments.

La variété à pierre trouée se rencontre fréquemment en France, soit

Fig. 129. — Dolmen de Grandmont (Bas-Languedoc).

sous la forme d'un simple dolmen à quatre pierres, comme à Trie (Oise), soit sous une forme plus caractéristique encore, comme à Grandmont, dans le Bas-Languedoc (1). Aucun de ces dolmens n'était évidemment destiné à être enfoui, du moins en entier, sous un tumulus; autrement, le trou de la pierre, qui sans doute était destiné à donner accès à la chambre, n'aurait plus eu de raison d'être. La forme en ombrelle du second de ces monuments ne convient guère à une chambre de tumulus;

(1) Gailhabaud, *Architecture ancienne et moderne.* — Renouvier, *Monuments du Bas-Languedoc.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

elle se comprend au contraire parfaitement dans un monument en plein air. Cette même forme se rencontre à Avebury, et aussi dans l'Inde (1) et ailleurs, si bien que l'on en a déduit l'origine commune de ces divers monuments.

Il est une autre forme de dolmens qui est très-commune en France et aussi en Angleterre, mais dont nous ne connaissons aucun exemple en Scandinavie. Elle présente cette particularité qu'une des extrémités de la pierre supérieure repose sur le sol, tandis que l'autre est supportée

Fig. 130. — Demi-dolmen, près de Poitiers.

par un pilier, comme dans les dolmens ordinaires. A première vue, il semble que ce sont tout simplement des dolmens inachevés. Il est plus que probable, en effet, que le mode d'érection consista dans tous les cas à élever d'abord une extrémité de la dalle supérieure, puis l'autre, de façon à en réduire le poids de moitié. Cependant, s'il faut ajouter foi à la figure que donne Mahé (2) d'un monument de ce genre, c'était évidemment un moyen réfléchi d'éviter la dépense et la peine;

(1) On en peut voir un exemple dans le *Modern Wiltshire*, de sir R. Colt Hoare, IV, p. 57.

(2) L'auteur a reconnu depuis que cette figure, empruntée aux *Antiquités du Morbihan*, était purement fantaisiste et ne répondait à rien de réel; nous l'avons supprimée pour ce motif dans notre édition (*Trad.*).

mais on peut dire que, généralement parlant, ces dolmens offrent plutôt l'aspect de celui que représente notre gravure et qui se voit près de Poitiers (fig. 130). Ceux d'Irlande et du pays de Galles sont vraiment, paraît-il, des demi-dolmens; or, comme la question d'économie n'en était pas une à cette époque, il y a lieu de considérer comme toute moderne cette classe de monuments. Il en est un, du reste, à Kerland, en Bretagne (fig. 131), qui en dépit de ce que cette idée peut avoir de révoltant pour la plupart des archéologues, semble bien être et avoir

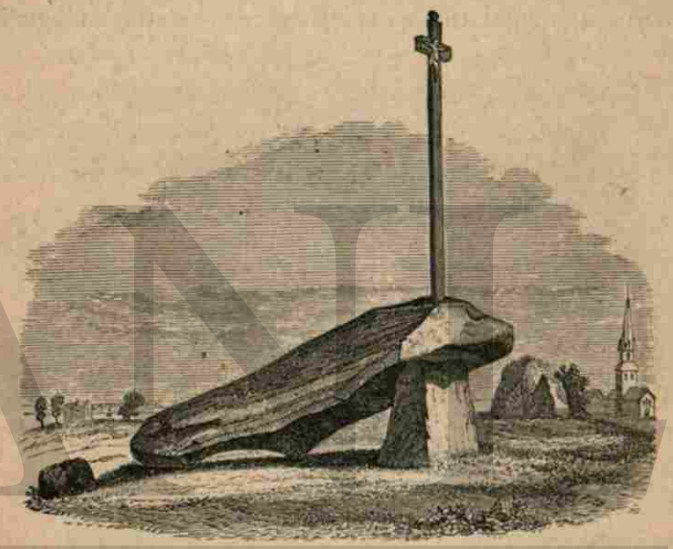


Fig. 131. — Demi-dolmen à Kerland (Bretagne).

toujours été un monument chrétien. On ne voit pas du moins pour quel motif un chrétien eût érigé une croix sur un monument païen de ce genre, si vraiment c'en était un. On comprend parfaitement, au contraire, que longtemps après sa conversion nominale au christianisme, le peuple ait conservé des formes en usage chez ses ancêtres, et il n'y avait nulle raison pour que le clergé y mît obstacle, dès lors que le symbole de la croix témoignait que le défunt était mort dans la vraie foi (1).

(1) Nous avons cependant quelque peine à considérer les dolmens et menhirs comme l'œuvre des Bretons convertis; à part peut-être de très-rares exceptions, ils

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Nous nous sommes abstenu jusqu'ici de parler des énormes blocs isolés qui jouent un rôle si considérable dans le culte druidique inventé par Stukeley, Borlase et les antiquaires du siècle dernier, car nous croyons que les neuf dixièmes de ceux qui ont été trouvés dans notre pays, sinon tous, sont tout simplement des phénomènes naturels. Loin de nous étonner de leur présence, nous sommes surpris qu'ils ne soient pas plus fréquents, au contraire, dans un pays où abondent les blocs erratiques apportés par les glaces ou résultant de la dénudation des couches sous-jacentes. Que quelques-uns reposent dans un équilibre

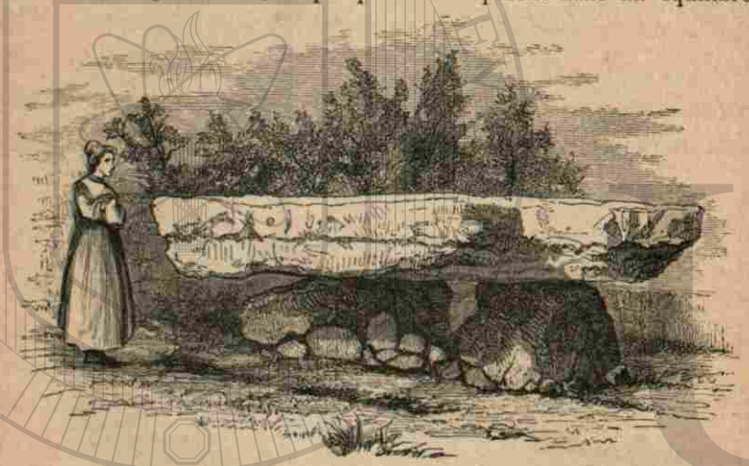


Fig. 132. — Pierre Martine (Lot).

instable qui peut aisément être rompu, l'on pouvait s'y attendre, et qu'ils aient été un objet d'admiration pour les gens du voisinage, c'est tout aussi naturel; mais il ne suit pas de là qu'ils aient été placés à dessein dans de telles positions, ni qu'ils aient été utilisés dans un but religieux quelconque.

Il en est un en France, cependant, appelé la *Pierre-Martine* et situé près de Livernon, dans le département du Lot, qui semble mieux que tout autre avoir été artificiellement équilibré. La figure ci-dessus, que nous empruntons à la *France monumentale et pittoresque*, re-

sont évidemment d'origine païenne. Les premiers ont aujourd'hui leurs analogues dans les pierres tombales, les seconds dans les croix (*Trad.*).

présente exactement sa forme et son aspect. La pierre supérieure mesure 6m60 de long sur 3m30 de large et 40 centimètres d'épaisseur. Elle repose sur deux points seulement, de façon qu'une légère pression suffit pour lui imprimer un mouvement d'oscillation qu'elle conserve pendant quelque temps (2).

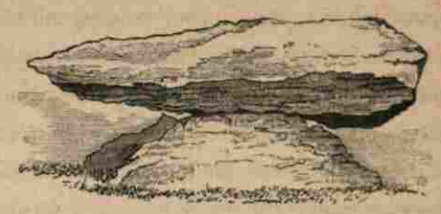


Fig. 133. — Pierre Martine, d'après Bonstetten (1).

Une autre plus célèbre se trouve en Bretagne et est connue sous le nom de *Pierre Branlante de Huelgoat*, mais elle paraît due plutôt à un accident. On dirait que, destinée primitivement à faire partie d'un demi-dolmen, elle se trouva osciller sur l'un de ses supports et fut laissée

Fig. 134. — Pierre branlante, en Bretagne.

dans cet état. En supposant du reste qu'elle ait été ainsi placée à dessein, cela prouverait une fois de plus que le but que l'on se proposait dans tous ces monuments, c'était d'exciter l'étonnement par des tours de force. Il n'existe, croyons-nous, aucun passage d'un livre ancien ou du

(1) Cette gravure, extraite de l'ouvrage de Bonstetten, quoique moins exacte que la précédente, montre mieux comment la pierre peut osciller.

(2) Delpon, *Statistique du département du Lot*, 1, p. 388.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

moyen-âge qui mentionne ces pierres ou leurs usages, et personne n'a pu dire comment elles rendaient leurs oracles. Tout ébranlement qu'on leur imprime a pour résultat une oscillation, mais une oscillation parfaitement régulière et toujours proportionnée à la force qui la détermine; la réponse devait donc être la même pour tout le monde. Un fait plus important encore, c'est que nulle part aujourd'hui le peuple ne les consulte plus; dans aucune des fêtes où les paysans font revivre leurs anciennes superstitions éteintes pour scruter l'avenir, l'on ne fait appel à ces roches; or, il semble impossible que lorsque tant d'autres superstitions ont survécu, celle-là seule ait disparu et disparu en présence des pierres elles-mêmes qui en étaient l'instrument. Aussi nous doutons fort qu'elles aient eu un but plus élevé que celui d'arracher quelques pièces de monnaie à la bourse des touristes enthousiastes qui les visitent.

CARNAC.

Entre Erdeven au nord-ouest et Tumiac au sud-est, dans une zone qui comprend environ trente kilomètres de longueur sur huit au plus de largeur, se trouve le groupe le plus remarquable de monuments mégalithiques qui existe non seulement en France, mais peut-être dans l'univers entier. Il y a là de tous les genres de monuments que nous avons décrits, à l'exception des cercles, et ils y sont généralement plus grands et plus beaux que partout ailleurs. Un autre motif d'intérêt, c'est que cette zone comprend, si nous ne nous trompons, à la fois un cimetière et un champ de bataille. Du moins, dans le voisinage de Locmariaker qui fut, il y a tout lieu de le croire, le Dariorigum des Romains, la capitale des Vénètes du temps de César (1), tous les monuments sont plus ou moins sculptés et toutes les pierres façonnées, pour ne pas dire taillées. Au contraire, dans les environs de Carnac, aucune pierre n'est taillée ni travaillée d'une façon quelconque, et nulle sculpture ne s'y voit. La différence est trop marquée pour être accidentelle, et à moins d'admettre que

(1) C'est un point contesté; cependant, si Locmariaker ne fut pas la capitale des Vénètes, il fut du moins une de leurs villes principales (*Trad.*).

ces monuments appartiennent à deux âges distincts, ce qui est tout-à-fait peu probable, elle confirme la conclusion à laquelle nous sommes arrivés dans les chapitres précédents.

Nous commencerons par le monument le plus important et le mieux connu, celui de Carnac (1). Il consiste, comme le montre notre gravure (fig. 135), en deux alignements distincts ou deux groupes de rangées de pierres. L'un, celui de Carnac même, s'étend sur un espace de trois kilomètres environ, dans une direction qui est sensiblement celle de l'est à l'ouest; l'autre, celui d'Erdeven, est situé à quatre kilomètres du précédent, et ne mesure guère que 1,600 mètres de longueur. Un troisième groupe, plus petit, se voit à Sainte-Barbe, à 2,400 mètres environ au sud d'Erdeven. De nombreux dolmens et tumulus sont, en outre, dispersés dans toute la plaine.

Pour être mieux compris, nous diviserons en trois parties le monument de Carnac. Si l'on commence au Menec (2), l'on voit onze rangées de magnifiques pierres qui mesurent de 3m30 à 4 mètres de haut à partir du sol et sont en général dans leur état primitif; peu à peu cependant elles deviennent plus petites et plus rares, et à la rencontre de la route d'Auray à Carnac, elles n'ont plus guère qu'un mètre ou même moins. Un peu après avoir passé la route, les avenues cessent

(1) Le seul plan de ce monument qui ait été publié et auquel on puisse se fier est celui qui a été fait par M. Vicars pour le Rév. Dr Bathurst Deane. Il a été publié par lui sur une petite échelle, dans le XXVe vol. de l'*Archæologia*, et reproduit, avec les parties principales, sur l'échelle originale, par MM. Blair et Ronalds, dans l'ouvrage dont il a été question plus haut et qui malheureusement n'est pas dans le commerce. La carte originale à l'échelle de $\frac{1}{5280}$ est encore en la possession du Dr Deane, à Bath, et elle constitue un document si précieux sur l'état du monument il y a trente-deux ans qu'il faut espérer que quelque corps public se chargera de la conserver. Sir Henry Dryden et le Rév. M. Lukis ont exploré ces parages les années passées et ils ont rapporté des plans parfaits, construits sur une vaste échelle, de tous les principaux monuments. S'ils étaient publiés, ils ne laisseraient presque rien à désirer sous ce rapport. En attendant, sir Henry m'a permis avec la plus grande bienveillance d'user de ses trésors, et c'est à lui que sont dus en grande partie les renseignements contenus dans ce chapitre. Les plans généraux sont extraits de l'ouvrage de MM. Blair et Ronalds et sont très-suffisamment exacts pour le but que je me propose.

(2) *Maenec* sur la carte. (*Trad.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Fig. 135. — Carnac et ses environs.

complétement, et sur une distance de 300 mètres environ, il n'y a plus que quelques blocs naturels. Mais quand on atteint le tertre sur lequel se trouve la ferme de Kermario, on voit les rangées réapparaître, cette fois, au nombre de dix seulement, mais parfaitement régulières et constituées par des pierres aussi grandes et aussi régulièrement espacées que celles du Menec. Elles diminuent insensiblement de taille et disparaissent presque complétement avant d'avoir atteint le monticule (tumulus ?) que couronne le moulin à vent. Elles sont alors si faiblement représentées qu'un étranger qui parcourrait le pays ne s'apercevrait pas qu'elles ont été disposées artificiellement. Elles cessent de nouveau complétement à l'approche du pont pour reparaître à Kerlescant, et cette fois au nombre de treize rangées ; mais elles sont alors composées de pierres de moindres dimensions et plus irrégulièrement espacées que celles du Menec, et elles disparaissent beaucoup plus rapidement. A une distance de moins de 500 mètres de la tête de la colonne, il n'en reste plus rien. On pourrait expliquer ces lacunes par le fait de l'enlèvement des pierres pour les besoins de l'agriculture ou dans d'autres buts ; cependant, quiconque les examinera de près se convaincra qu'elles existent encore toutes, ou presque toutes, telles qu'elles ont été disposées primitivement. Les plus grandes et les mieux conservées sont au village du Menec et à Kermario, c'est-à-dire là où les constructions sont le plus fréquentes, et elles disparaissent précisément dans les endroits où il n'existe ni murs ni maisons, et où le terrain est sans nulle valeur et tellement dépouvu de routes qu'il serait très-difficile d'aller y chercher ces blocs ; du reste, la pierre est si commune dans le pays que la pensée n'a même pas dû en venir à l'esprit des habitants. En outre, la façon graduelle dont ces pierres diminuent de grandeur avant de disparaître montre qu'un plan a présidé à leur distribution. Il faut ajouter à cela que les têtes des trois divisions sont toutes marquées par des monuments de différentes sortes, mais qui sont aisément reconnaissables. En tête de la division du Menec existe une enceinte curviligne composée de pierres dont aucune n'atteint 1m80 de hauteur, mais qui sont beaucoup plus rapprochées les unes des autres que celles des alignements (fig. 136).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

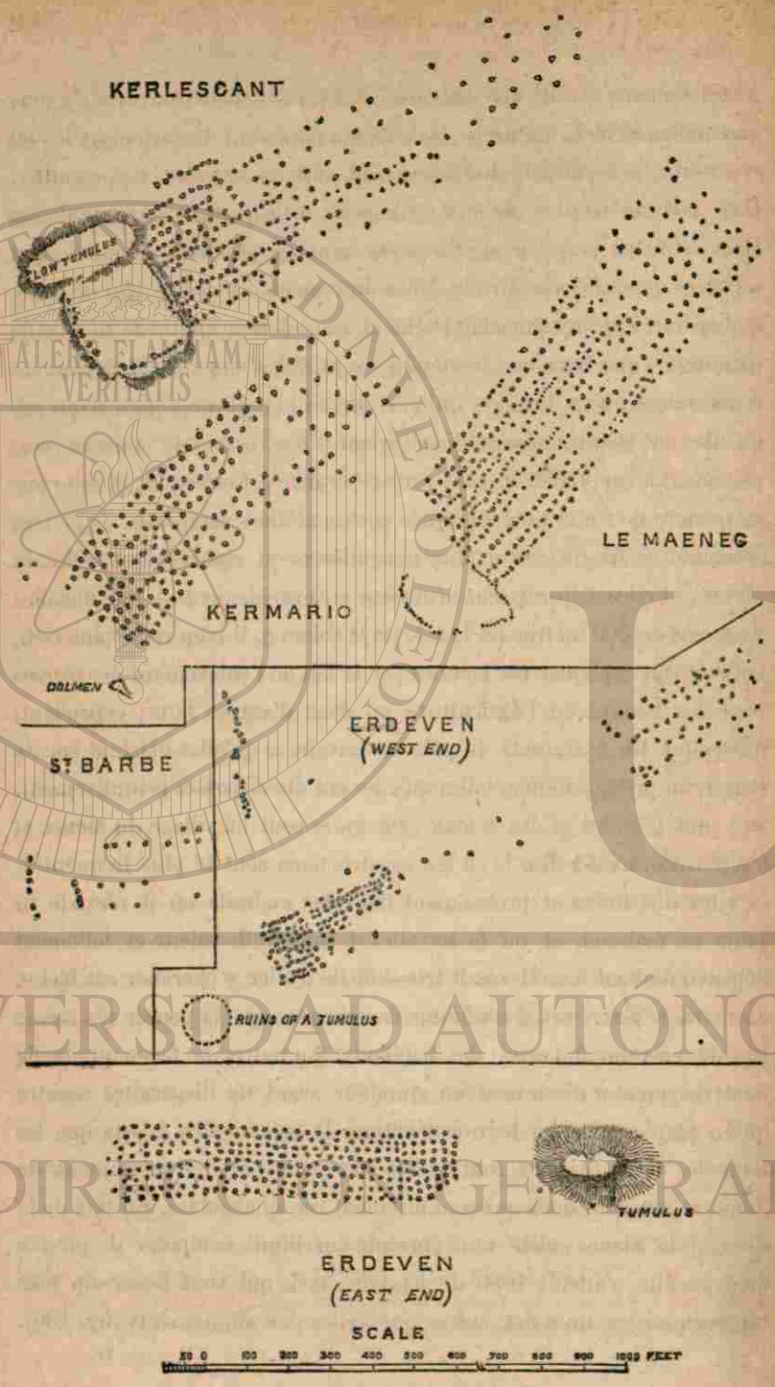


Fig. 136. — Carnac et Erdeven.

Il est probable qu'elle fut jadis complète et qu'alors elle rejoignait la rangée centrale. A Kermario, un dolmen fait face à l'alignement, et s'il n'est pas remarquable par ses dimensions, il l'est du moins par sa position. A Kerlescant se trouve une enceinte quadrangulaire (1) dont les côtés sont composés de petites pierres étroitement juxtaposées comme au Menec; le quatrième côté est formé par un tumulus, sorte de long barrow qui fut fouillé en 1851. On ne sait quels furent les résultats de ces fouilles ni même quels en furent les auteurs.

Le monument d'Erdeven est très-inférieur comme étendue à celui de Carnac et il semble exécuté sur un plan tout différent. Au lieu de se suivre, comme précédemment, les têtes des différentes divisions sont dirigées vers l'extérieur, de sorte que ce groupe a pour ainsi dire deux têtes, une à chaque extrémité. La principale est à l'ouest; elle consiste en un groupe de grosses pierres voisines de la route, mais assez confusément distribuées. Après s'être étendue sur un espace de 100 mètres environ, la principale colonne cesse pour reparaître plus loin à l'état de pierres plus petites et beaucoup plus espacées. Elle disparaît et reparaît ainsi à diverses reprises, de façon qu'il est assez difficile de la suivre; mais vers l'extrémité orientale elle recouvre sa régularité et présente huit rangées bien distinctes de pierres semblables à celles de l'extrémité opposée (2).

A cette dernière extrémité se voient encore les restes de ce qui fut jadis un tumulus et, au-delà, un menhir isolé. A l'extrémité orientale est un tumulus d'une forme quelque peu ovale et, au milieu de l'alignement, une colline ou élévation du sol probablement naturelle, que couronnent deux dolmens. Une seconde colline ou tertre, que dominent aussi deux monuments semblables, s'élève au sud de l'extrémité est.

Il n'est pas facile de savoir si les lignes de Sainte-Barbe ont jamais été

(1) La forme de cette enceinte n'est pas un carré parfait; on peut s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur le plan ci-contre. Les pierres des angles ayant disparu, il est difficile de savoir quelle fut au juste sa forme primitive.

(2) Sir Henry Dryden compte dix rangées. Le plan de M. Vicars, sur lequel est copiée notre gravure, n'en donne que huit. Leur irrégularité fait qu'il est difficile d'arriver sur ce point à quelque chose de certain.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plus complètes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Notre opinion personnelle est qu'elles ne diffèrent guère actuellement de ce qu'elles étaient à l'origine. La tête qui fait face à l'ouest semble avoir été destinée à faire partie d'une enceinte curviligne analogue à celle du Menec, mais elle est aujourd'hui très-incomplète. Le groupe de pierres qui en fait partie et que représente notre gravure (fig. 137) en est l'un des traits les plus remarquables. Deux de ces pierres sont les plus grosses et les plus belles de la contrée : l'une, celle qui figure au second plan sur

Fig. 137. — Tête de colonne à Sainte-Barbe (Morbihan).

notre gravure, a 5m70 de hauteur sur 3m60 de largeur et 2m40 d'épaisseur ; l'autre, qui paraît plus rapprochée, a des dimensions plus considérables encore. Ont-elles la même signification que les deux pierres qui se trouvent au milieu des rangées de Dartmoor ou que celles d'Aylesford ? Pour le savoir, il faudrait être plus renseigné que nous ne le sommes sur le plan général qui présida à la construction de ces monuments.

Leur juxtaposition est jusqu'ici la seule raison que nous ayons de rattacher ces grands alignements aux petits groupes de pierres ainsi qu'aux dolmens et aux tumulus qui parsèment la plaine. Sous ce rapport, ce

qui existe à Carnac est exactement l'inverse de ce que nous avons vu à Stonehenge et à Stennis. Dans ces dernières localités, les grands monuments de pierres accompagnent des tumulus nains d'une autre race et d'un autre âge. Ici tout est mégalithique et tout semble avoir été érigé à peu près à la même époque et par un même peuple, quel qu'il puisse être du reste. Cette contemporanéité ne résout en rien, il est vrai, la question de leur âge, car tous les monuments sont également muets à ce sujet.

L'un des tumulus, celui qui porte le nom de Mont-Saint-Michel, est dans une telle situation par rapport aux avenues du Menec qu'il semble impossible de l'en séparer. Il a été exploré en 1862 par M. René Galles, et un compte-rendu de ses recherches a été publié peu après, sous forme de rapport au préfet. Le monticule lui-même mesure à sa base 120 mètres de longueur sur une largeur moitié moindre. Il a été nivelé à son sommet dans des temps récents, de façon à constituer une plate-forme dont une chapelle occupe aujourd'hui l'extrémité orientale. En face de la chapelle et à peu près au centre du tumulus, M. Galles creusa un puits qui bientôt aboutit à une chambre de forme irrégulière dont les murs étaient constitués par une méchante maçonnerie en petites pierres semblable à celle des dolmens de Crubelz. Ses dimensions moyennes étaient de 1m80 de long sur 1m50 de large et 1m05 de haut. A l'intérieur on trouva quelques magnifiques *celtæ* en jade, 9 pendants d'oreille en jaspe et 101 perles également en jaspe, en même temps que quelques-unes en turquoise, toutes polies et percées de façon à constituer un collier. Les débris humains de la *cella* principale paraissent avoir complétement disparu par suite de l'infiltration des eaux, infiltration qui se produit au moins depuis le nivellement du sommet; mais quelques os ont été trouvés postérieurement dans une petite chambre adjacente.

Du côté nord de l'avenue de Kerlescant et à une distance de cent pas, se trouve un second long-barrow qui occupe par rapport à cette avenue la même position que le Mont-Saint-Michel par rapport à la précédente. Il ressemble tellement, par son aspect extérieur et sa disposition générale, à celui qui forme le côté nord de l'enceinte située en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tête de l'avenue, qu'il n'est guère douteux qu'ils n'aient une même date et ne fassent partie d'un même plan. Il avait été ouvert, il y a vingt ans peut-être, par un habitant de Carnac; il a été de nouveau exploré en 1867 par le Rév. W. Lukis (1).

Au centre, on trouva une longue chambre rectangulaire, mesurant 15m60 de long sur 1m50 de large à l'intérieur, et divisée en deux compartiments égaux, à l'aide de deux pierres posées vers le milieu, de façon

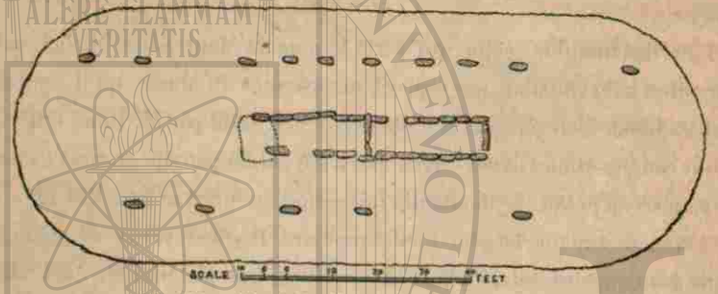


Fig. 138. — Plan du long-barrow de Kerlescant (Morbihan).

à laisser entre elles un espace vide de 45 centimètres de large sur 50 de haut. Une ouverture semblable, mais plus petite, existe en côté et est

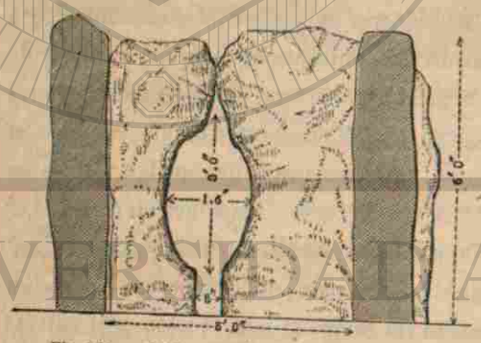


Fig. 139. — Orifice entre deux pierres à Kerlescant.

identique à celles que l'on a trouvées sur les longs-barrows de Rodmarton et d'Avening, dans le comté de Glocester (1). Entre autres objets, M. Lukis découvrit une immense quantité de fragments de poteries, dont quelques-unes de très-belle qualité. Deux vases qu'il put restaurer nous intéressent spécialement par la ressemblance qu'ils présentent avec ceux que M. Bateman a découverts à Arbor-Low (fig. 31). Bien que la forme ne soit pas exactement la

(1) *Journal of archæological association*, XXIV, p. 40.

(1) *Ante*, p. 326. — Pour se faire une idée plus exacte de leur ressemblance, je donne ici la représentation de celui de Rodmarton. Si l'on tient compte de la différence du dessin et de la gravure, on remarquera que les ouvertures sont identiques. Or, une ressemblance aussi frappante ne saurait être accidentelle; elle prouve que les longs-barrows furent érigés en France et en Angleterre sous la même inspiration. Si l'un est post-romain, l'autre l'est aussi, et si l'un est préhistorique, l'autre doit l'être également.

même, il n'est guère douteux qu'ils n'appartiennent à une même époque.

A 1,600 mètres environ de ce monument, M. Lukis en mentionne un autre plus vaste encore. Il mesure 24m30 de longueur sur 2m40 de largeur, est divisé en deux

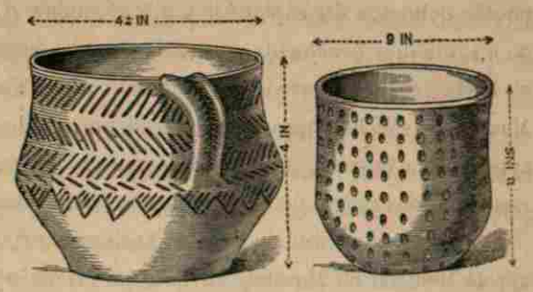


Fig. 141. — Vases trouvés à Kerlescant.

compartiments, absolument comme le précédent, et a aussi une entrée en forme de trou. Il en mesura encore deux autres dans le Finistère : l'un avait 22m80 et l'autre 19m80 de longueur, et tous les deux 1m80 de largeur; mais ils avaient été violés longtemps auparavant, et il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines. Nous ne doutons pas que l'on n'en trouvât d'autres, si l'on cherchait bien; les allées couvertes ou grottes des fées sont, en effet, nous l'avons dit déjà, la forme la plus caractéristique, sinon la plus commune des monuments mégalithiques de France. Le seul autre lieu où elles sont également abondantes est la province de Drenthe, et il se peut que l'ouverture située en côté, à Kerlescant, soit une transition à l'entrée latérale si commune dans cette province.

Fig. 140. — Entrée de la cella, à Rodmarton (Angl.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

A Plouharnel, à deux kilomètres environ du Mont-Saint-Michel, un double dolmen a été exploré il y a bon nombre d'années. On y trouva de magnifiques ornements en or, d'autres en bronze et quelques *celtæ* ou haches de pierre en jade (1), autant d'objets qui, comme ceux du Mont-Saint-Michel, appartiennent évidemment à ce que les antiquaires appellent la dernière période de l'âge de la pierre polie; mais comme nous ignorons ce que fut cet âge, nous n'en sommes pas plus avancé.

A 800 mètres environ au nord de Kerlescant est un autre long-barrow appelé Moustoir ou Moustoir-Carnac, qui fut ouvert en 1865 également

Fig. 142. — Plan de Moustoir-Carnac (Morbihan).

Fig. 143. — Coupe de Moustoir-Carnac, d'après un mémoire de René Galles.

par René Galles. On y trouva quatre sépultures distinctes, échelonnées dans le sens de la longueur, laquelle mesure 84 mètres. Sa hauteur varie de 4m 50 à 6 mètres. La chambre occidentale est un dolmen régulier de la classe des grottes de fées et elle est en apparence le plus ancien monument du groupe. Celui du centre (*b*) est une chambre très-irrégulière, dont le plan est difficile à découvrir. Le troisième (*c*) est un dolmen irrégulier aussi quant au plan et couvert de trois énormes pierres. Le quatrième (*d*) est une chambre circulaire; les murs en sont formés de

(1) Ces objets me furent montrés dans l'hôtellerie du village, pendant que j'y étais. Je ne sais ce qu'ils sont devenus.

pierres assez fortes, et le toit, qui est à peu près horizontal (fig. 144), est constitué par des pierres qui chevauchent les unes sur les autres au lieu de l'être par un simple plafond de blocs juxtaposés comme dans tous les plus anciens monuments. Cette forme, aussi bien que l'emploi de petites pierres pour la construction des murs, sont pour nous un indice de l'âge relativement moderne du monument. On a trouvé dans la chambre occidentale un nombre considérable d'objets en pierres, ainsi que des perles et un cylindre en serpentine en partie perforé, mais pas de monnaies ni rien qui portât sa date avec soi. Ici encore, cependant, apparaissent, comme à Crubelz, les malencontreuses tuiles romaines : « Ici, comme à Mané-er-H'roëk, nous trouvons les traces caractéristiques du conquérant (les Romains); des tuiles à rebord ont croulé au pied de notre butte funéraire et plusieurs même se sont glissées à travers les couches supérieures des pierres qui forment une partie de la masse (1). »

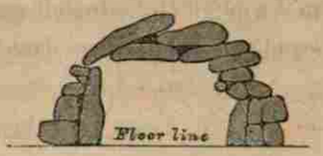


Fig. 144. — Coupe de la chambre *d*, à Moustoir-Carnac.

Si ces monuments sont vraiment préhistoriques, nous avouons ne pas comprendre comment ils peuvent présenter tant de traces des Romains, et si l'on objecte que ces traces ne se trouvent pas dans les chambres mêmes des tombeaux, il n'est que trop facile de répondre qu'il n'en est pas un peut-être qui soit resté vierge. Tous ou presque tous avaient été visités avant de l'être par les explorateurs modernes, et tout ce qu'ils recélaient de précieux a dû être enlevé. Quant aux *celtæ,* aux perles et aux objets en pierres, ils n'étaient pas de nature à attirer l'attention de ces anciens maraudeurs; aussi les y trouve-t-on encore, tandis qu'il est très-rare qu'on y rencontre des métaux comme à Plouharnel. La présence de poteries romaines, et d'autres objets de même provenance dans les longs-barrows du comté de Glocester, à Kennet et à Carnac, est trop fréquente pour qu'elle soit accidentelle. Du reste, quand il s'agit de prouver qu'un monument n'est pas préhistorique, la présence d'un simple

(1) *Revue archéologique*, XII, p. 17.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fragment de poterie romaine est aussi concluante que pourrait l'être tout un amas de monnaies, pourvu qu'il ait été trouvé dans de telles conditions qu'il n'ait pu être introduit après l'achèvement du tumulus; or, il nous semble qu'il en est ainsi dans tous les exemples mentionnés ci-dessus.

LOCMARIAKER.

Il est à regretter qu'il n'existe aucun bon plan de ce cimetière. Ce n'est pas que sa disposition soit importante en elle-même, mais comme les Français changent continuellement les noms des divers monuments qui le composent et que la plupart en ont deux, il est souvent difficile de savoir de quel monument l'on a voulu parler. Ceux du continent sont compris dans une zone de 1,600 mètres environ de longueur, depuis le Mané-Lud au nord jusqu'au Mané-er-H'roëk au sud. Le premier de ces monuments est un long-barrow de 78 mètres de long sur 50 de large environ, comme celui de Moustoir-Carnac; il renferme plusieurs tombeaux qui, s'ils ne sont pas du même âge, ont dû être érigés à d'assez faibles intervalles et tous avant la construction du tumulus. Des trois monuments que contient le Mané-Lud, le plus intéressant est le dolmen partiellement enfoui qui occupe l'extrémité occidentale. Il consiste en une chambre de forme quelque peu irrégulière, longue de 3m60, large de 3 et recouverte par un énorme bloc qui mesure 8m70 sur 4m50. Un passage qui y conduit donne une longueur totale de 6 mètres depuis l'entrée jusqu'au bloc central de la chambre. S'il faut en croire M. René Galles (1), neuf des blocs qui composent ce dolmen sont sculptés; d'après M. Ferguson, il n'y en aurait qu'un seul (2). La pierre est du reste tellement brute et l'endroit si sombre qu'il est parfois difficile de distinguer et toujours de dessiner ces sculptures. Il semble que l'on s'est proposé de représenter principalement des bateaux et des hachettes, mais il y a d'autres figures qui ne peuvent être ainsi classées, et bien qu'il puisse être téméraire d'y voir une écriture, elles pourraient

(1) *Revue archéologique*, t. X, 1864, pl. 4.
(2) *Proceedings of Royal Irish Academy*, 1864, p. 298.

peut-être représenter des nombres ou des chiffres quelconques. Leur principal intérêt réside du reste dans la ressemblance qu'elles présentent avec les sculptures des monuments irlandais. Si l'on compare par exemple la gravure ci-contre (fig. 145) avec celle qui a été donnée plus haut (fig. 68), l'on constate une similitude qui ne peut être accidentelle. De même, les formes curvilignes de la figure 146 (1) rappellent absolument celles de Clover-Hill (fig. 77).

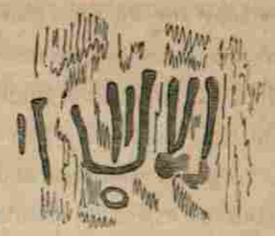


Fig. 145. — Sculpture du Mané-Lud.

Tout près du Mané-Lud, dans la direction de Locmariaker, se trouve un monument que l'on peut considérer comme le plus intéressant, sinon comme le plus beau des dolmens apparents de la France. La voûte se compose de deux pierres; l'une d'elles mesure 5m40 de long sur 2m70 de large et environ un mètre d'épaisseur (2). La seconde est beaucoup plus petite et paraît former une sorte de porche ou de vestibule à la première. La grande pierre repose sur trois points seulement, comme chez la plupart des dolmens apparents, les architectes d'alors

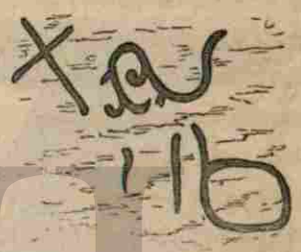


Fig. 146. — Autre sculpture au Mané-Lud (Morbihan).

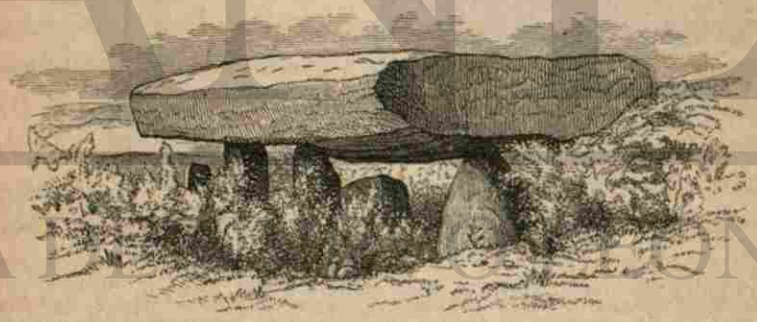


Fig. 147. — Vue de la Table-des-Marchands (Morbihan).

(1) Cette figure et la précédente sont empruntées à un mémoire de M. Ferguson.
(2) Ces dimensions sont celles que donne Richard. D'autres auteurs attribuent à ce monument une largeur de 3m60.

ayant compris de bonne heure combien il était difficile de les faire reposer sur un plus grand nombre de supports; à moins donc qu'ils n'eussent besoin d'un mur véritable pour empêcher de passer la matière dont se composait le tumulus, ils se contentaient de poser leurs pierres sur trois points : nous en avons déjà vu plus d'un exemple (fig. 7).

Le grand intérêt de ce dolmen consiste dans ses sculptures. La pierre située à l'extrémité orientale est taillée dans la forme de deux côtés d'un triangle équilatéral sphérique et couverte de sculptures qui cette fois ne sont ni des caractères, ni des représentations d'êtres vivants, mais de

Fig. 148. — L'une des pierres de la Table-des-Marchands.

Fig. 149. — Hachette gravée sur la voûte de la Table-des-Marchands.

simples ornements. Il nous avait semblé y voir jadis la forme d'une croix. La tige centrale et le bras supérieur sont assez apparents dans le dessin de M. Ferguson; mais tous les dessins présentent un bras inférieur qui renverse complétement cette idée: nous devons dire, toutefois, que nous ne l'avons pas vu nous-même. Sur la voûte se voit très-distinctement la figure d'une hachette surmontée d'une plume (1),

(1) L'existence de la plume est révoquée en doute par sir Henry Dryden, et cet auteur est tellement exact qu'il doit avoir raison; cependant, comme d'autres disent l'avoir vue et que ce point n'a pas d'importance, je me suis permis d'en parler.

comme le montre la gravure que nous avons extraite de Ferguson. Ce même auteur croit encore distinguer la forme d'une charrue dans les sculptures de la voûte, mais il y a lieu d'en douter.

C'est à ce dolmen que se rattache le grand obélisque tombé. Si c'était une seule pierre, elle devait mesurer 19m20 de longueur sur 3m90 de diamètre dans sa plus grande largeur; mais nous avons peine, avouons-le, à nous débarrasser de l'idée qu'il y eut en réalité deux obélisques et non un seul. Quoi qu'il en soit, c'était une œuvre d'art remarquable pour un peuple grossier, car cette pierre a certainement été travaillée avec soin, et avec la même somme de travail on eût pu la faire ronde ou carrée, ou de toute autre forme qu'on eût voulu. C'est là précisément une des particularités de ce style. Personne ne contestera que cet obélisque, ainsi que les pierres de la *Table-des-Marchands*, ne soient taillées; mais, au lieu d'adopter les formes géométriques dont nous sommes si friands, les architectes du temps préférèrent celles qui leur rappelaient leurs anciens et grossiers monuments, et qui, à leurs yeux, étaient plus belles que les lignes droites des Romains. A vrai dire, au point de vue artistique, il n'est pas bien sûr qu'ils aient eu tort.

Si l'on rapproche ce dolmen de celui de Krukenho (fig. 127), la différence entre l'un et l'autre devient très-sensible. La *Table-des-Marchands* est un dolmen régulier à trois pieds, soigneusement construit à l'aide de pierres travaillées et gravées. L'autre est un cist magnifique, avec des murs en pierres brutes d'une forme analogue à celle des chambres de tumulus, quoiqu'il ne soit nullement certain qu'il ait jamais été destiné à être enfoui de la sorte. Il est deux moyens de rendre compte des différences que présentent deux monuments si rapprochés l'un de l'autre et tellement semblables quant aux dimensions. Le premier serait de considérer le dolmen de Krukenho comme le plus ancien, vu qu'il est le plus grossier et qu'il se rapproche le plus de la forme primitive de ces monuments; le second serait de voir, dans l'un, un monument élevé à la hâte à la mémoire de quelque guerrier

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

par ses compagnons d'armes, sur le champ de bataille où il tomba, et dans l'autre, un sépulcre royal préparé à loisir soit par le roi lui-même, soit par ceux qui lui succédèrent en temps de paix. Nous ne pouvons, dans l'état actuel de nos connaissances, choisir entre ces deux hypothèses, mais nous sommes porté à croire que les différences que présentent ces monuments tiennent moins à leur âge relatif qu'aux circonstances dans lesquelles ils furent érigés.

Revenons à Locmariaker. Tout près du village se trouve ou du moins se trouvait, il y a quelques années, une allée couverte (1), longue de 21 mètres et formant à son extrémité intérieure une chambre carrée, à laquelle conduisait une vaste galerie légèrement courbe, composée de quatorze pierres de chaque côté ; cinq de ces pierres portent des ornements et des caractères. L'une de ces figures pourrait être considérée comme représentant une feuille de fougère ou peut-être une palme ; les autres sont des cercles, des ovales ou des ornements analogues, qui n'ont probablement pas plus de signification que ceux de New-Grange ou des autres monuments du pays.

Fig. 150. — Pierre trouvée à l'intérieur de la chambre du Mané-er-H'roëk.

Du côté opposé du village est le tumulus déjà cité du Mané-er-H'roëk, dans lequel ont été trouvées douze médailles romaines, en même temps qu'une immense collection de haches en pierre polie, mais toutes brisées. Une pierre, qui primitivement sans doute fermait l'entrée, est couverte de hachettes sculptées analogues à celles de la voûte de la *Table-des-Marchands*, mais moins soigneusement dessinées et moins bien gravées.

(1) Elle était dans un état de ruine presque complète quand je la visitai il y a cinq ans, et le silence des touristes récents à son sujet me semble de mauvais

Plusieurs autres monuments, une douzaine peut-être, sont renfermés dans ce qu'on peut considérer comme les limites de cet ancien cimetière ; mais le plus intéressant d'entre eux et en même temps le mieux conservé est celui qui est situé dans l'île de Gavr'inis, à trois kilomètres à l'est de Locmariaker.

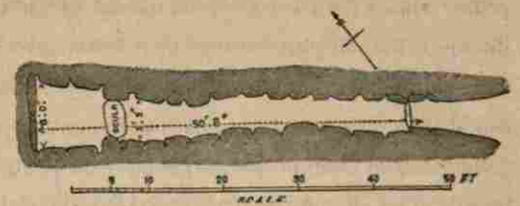


Fig. 151. — Plan de Gavr'inis (Morbihan).

Le plan ci-contre aidera à comprendre la disposition de ce monument (1). Il se compose d'une galerie d'entrée de 13m20 de long et d'une chambre quadrangulaire de 2m70 de long sur 2m40 de large. Les six pierres qui forment les trois côtés de la chambre et la plupart de celles qui constituent les parois de l'allée couverte portent des dessins

Fig. 152. — Sculptures de Gavr'inis.

Fig. 153. — Pierre perforée à Gavr'inis.

soigneusement sculptés, dont les figures ci-dessous pourront donner une idée (2). On remarquera que ces dessins n'ont ni la souplesse, ni

augure. J'emprunte à la *France monumentale*, de Richard, ce que je dis ici de ses dimensions.

(1) Ce plan est copié sur un plus grand de sir Henry Dryden et est aussi exact que le permet la petitesse de l'échelle adoptée.

(2) Sir Henry a dessiné toutes ces sculptures d'abord sur les lieux, et puis il a

la grâce de ceux de New-Grange et de Dowth, et aucun, croyons-nous, n'imite les formes végétales. Il y a dans la gravure de gauche 17 ou 18 figures que l'on considère généralement comme représentant des *celtæ;* mais s'il en est ainsi, ce qui est probable, elles doivent signifier quelque chose de plus, par exemple, des nombres ou des noms; toutefois, cette signification, quelle qu'elle puisse être, n'a pu encore être devinée. Sur d'autres pierres se voient des lignes flottantes que l'on considère généralement comme des serpents; cela peut être, mais comme il est permis d'en douter, il est aussi bien de s'abstenir de les citer. En général, ce qui domine, ce sont les cercles concentriques et les lignes ondulées également équidistantes; mais on ne voit pas de spirales, si ce n'est sur une pierre, et alors elles sont moins gracieuses que celles d'Irlande. Cependant, quelques-unes des sculptures de Lough-Crew, spécialement celles qui occupent le centre de la gravure (fig. 75), sont absolument les mêmes qu'à Gavr'inis. Nulle part ailleurs on ne trouverait une ressemblance plus frappante.

Du côté gauche de la chambre est une pierre percée de trois trous qui ont donné lieu à un nombre infini de conjectures. On croit généralement que c'était là que les druides attachaient les victimes humaines qu'ils devaient sacrifier; mais, en supposant qu'il y ait jamais eu des druides en Bretagne, est-il vraisemblable qu'un prêtre ait choisi un étroit cachot de 8 pieds carrés et complétement obscur pour l'accomplissement d'un rite des plus imposants et des plus solennels? Toujours et partout les sacrifices humains se sont accomplis en plein jour en présence des multitudes assemblées. Si l'on suppose du reste que ces trous aient eu une telle destination, il eût suffi de deux et d'une exécution beaucoup plus simple. Ajoutons que ces trous ne sont pas seulement reliés entre eux, mais qu'un rebord, sorte de gouttière, est creusé au-dessous d'eux comme pour contenir de l'huile ou de l'eau bénite, et nous ne serions nullement surpris qu'il eût été destiné à un usage analogue.

L'existence de ces trous me semble résoudre une autre question de

corrigé ses dessins d'après les moulages qui existent à Saint-Germain; ce sont les seuls dessins existants auxquels on puisse entièrement se fier.

quelque intérêt. On prétend généralement que les moulures qui se voient sur les parois des chambres ont pu être faites avec des instruments de pierre; nous voulons bien l'admettre, si peu vraisemblable qu'un tel fait puisse paraître; mais il n'est pas admissible que la rigole qui unit les trous ait été creusée autrement qu'à l'aide d'un outil en métal bien trempé.

A Tumiac, en face de Gavr'inis, existait un très-vaste tumulus qui fut ouvert en 1853 par MM. Fouquet et L. Galles. On y trouva une petite chambre formée en partie de larges dalles, en partie de petites pierres. Quelques-unes des premières portaient des sculptures grossières dont on ne saurait à présent découvrir la signification. L'aspect général annonce un monument beaucoup plus récent que celui de Gavr'inis.

En dehors de ces monuments, situés dans le voisinage de Carnac et de Locmariaker, il existe en France au moins trois autres groupes de pierres vraiment dignes d'attirer l'attention, quoiqu'ils aient été jusqu'ici assez peu remarqués. Le premier est situé dans la péninsule de Crozon, laquelle forme le côté méridional de la rade de Brest. Il consiste principalement

Fig. 154. — Alignements de Crozon (Finistère).

en trois alignements. Le plus considérable se trouve en un lieu appelé Kerdouadec. Il se compose d'une simple rangée de pierres disposées sur un plan légèrement courbe sur une étendue de 480 mètres et se terminant par une sorte de croix. Le second, situé à Carmaret, consiste en une ligne principale longue de 270 mètres, de laquelle partent à angles droits deux autres lignes beaucoup plus courtes. Le troisième, qui se trouve à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Leuré, comprend également une rangée légèrement courbe, avec un rameau qui s'en détache à angle droit (1).

Nous nous sentons incapable d'émettre même une conjecture concernant l'âge et la destination de ces alignements. Il serait possible qu'une étude faite sur les lieux fournit quelques indications à ce sujet; cependant, ils diffèrent tellement des autres monuments, tant de la France que de l'étranger, qu'il est fort à craindre qu'ils ne restent longtemps un mystère.

Le second groupe, connu sous le nom de *Gré-de-Cojou*, est situé à peu près à moitié chemin entre Rennes et Redon. Il comprend un double alignement d'une longueur de 150 mètres ou environ, plusieurs tumulus dont l'un au moins est surmonté d'un cercle de pierres, diverses enceintes de pierres et de nombreux dolmens. Ils ont été décrits, mais d'une façon incomplète, par M. Ramé (2), et sir Henry Dryden en a dressé des plans qui malheureusement n'ont pas été publiés. Jusqu'à ce qu'on ait des renseignements plus complets à leur égard, il est impossible de dire s'ils représentent un cimetière ou un champ de bataille. Leur position au milieu d'une lande stérile et leur éloignement de tout centre de civilisation nous feraient pencher pour la dernière hypothèse; mais nous n'avons pas visité nous-même la localité, et les renseignements que nous possédons sur ces monuments sont trop insuffisants pour que nous puissions en parler avec précision.

Le troisième groupe se trouve dans le département du Lot, près de Preissac, dans la commune de Junies, et s'étend sur un espace de 800 mètres. Malheureusement nous n'avons à son sujet que des descriptions sans figures, qui ne nous permettent d'en déduire ni la forme ni la destination (3). L'on ne sait, en effet, que fort peu de chose

(1) Un plan du premier de ces alignements a été publié par M. de Fréminville dans ses Antiquités du Finistère, mais la gravure et les détails qui précèdent sont empruntés à un travail de sir Henry Dryden (V. *Journal of the anthrop. Ins.*)

(2) *Revue archéologique*, nouvelle série, IX, p. 81. — Il est remarquable que la plupart des noms du voisinage se terminent en *ac*. — Voir l'atlas de Joanne, Ille-et-Vilaine.

(3) Delpon, *Statistique du dép. du Lot*, I, 384.

des monuments mégalithiques du midi de la France; mais comme ils semblent aussi importants et non moins nombreux que ceux du nord, il faut espérer que quelqu'un consacrera un automne à les dessiner. Il existe probablement d'autres groupes aussi remarquables que ceux de Junies, mais ils sont jusqu'ici tout-à-fait inconnus; on ne saurait donc pour le moment en tenir aucun compte, et tout argument concernant l'âge et la destination de ce genre de monuments doit être basé uniquement sur ceux du Morbihan que nous connaissons.

Nulle tradition sérieuse ne se rattache aux monuments de Locmariaker, de façon à en fixer la date avec quelque certitude, et, à part les médailles et les tuiles dont il a été question plus haut, nulle circonstance locale ne peut nous aider dans nos recherches. C'est donc uniquement en étudiant la nature des monuments eux-mêmes, et surtout en les comparant avec d'autres dont la date est moins incertaine, que l'on peut arriver à quelque conclusion probable concernant leur âge. Tous ceux qui connaissent les deux cimetières de Meath admettront sans doute facilement qu'il n'a pas dû s'écouler un laps de temps considérable entre la construction des deux groupes. Il est évidemment impossible, dans un ouvrage général tel que celui-ci, d'en donner les preuves d'une façon complète; il faudrait pour cela tout un livre; il faudrait aussi que tous les monuments de ces deux groupes français et irlandais fussent représentés et qu'ils eussent été dessinés par la même personne. Cependant les quelques figures que nous avons données de l'un et de l'autre suffisent pour montrer qu'il existe entre eux une ressemblance si frappante qu'elle ne peut guère être accidentelle, et nous ajoutons, en raison de la connaissance personnelle que nous avons des deux groupes, qu'il est impossible à celui qui les visite d'échapper à cette conviction qu'ils sont du même ordre, appartiennent probablement à une même race, ou du moins à deux races étroitement alliées, et qu'ils datent à peu près d'une même époque. De ces trois propositions, la dernière sera toujours la plus incertaine, car on ne peut guère espérer que l'on connaisse jamais l'état relatif de civilisation des deux pays en aucun

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

temps donné, et dès lors, fût-il prouvé que des formes exactement identiques ont été employées comme ornementation dans l'une et l'autre contrée, il n'en résulterait nullement qu'elles ne sont pas séparées par un espace de cinquante ou cent ans. A une époque plus rapprochée, au treizième siècle, n'a-t-on pas vu la même forme et le même style apparaître en France et en Angleterre à un intervalle de cinquante ans? Au quatorzième, l'architecture en était au même point dans les deux pays, mais au quinzième elle divergea de nouveau et de telle sorte que, bien qu'elle fût toujours gothique, la comparaison des deux styles, au point de vue des dates, devient presque impossible.

De même, bien que l'ornement central de la pierre de Lough-Crew (fig. 75) soit presque identique avec quelques-uns des ornements de Gavr'inis (fig. 152), il n'en résulte pas nécessairement que les deux monuments soient tout-à-fait du même âge. De même encore, le feuillage de New-Grange (fig. 67) et celui de l'allée — peut-être aujourd'hui détruite — de Locmariaker sont évidemment du même style; mais il ne suit pas de là qu'ils aient absolument la même date. Cependant, à en juger par l'ensemble du style, nous serions porté à ranger Gavr'inis plutôt avec le cimetière de Lough-Crew qu'avec celui de la Boyne, et cela non seulement à cause de la nature de ses ornements, mais aussi parce qu'il nous semble que les monuments dont la voûte est uniquement composée de pierres plates doivent être plus anciens que ceux qui accusent un essai de construction plus complexe. Nous pensons, au contraire, qu'il faut ranger le Mané-er-H'roëk et le Mané-Lud avec New-Grange et Dowth; or, comme il est certain, selon nous, que tous les monuments de la Boyne ont été érigés dans les quatre premiers siècles de l'ère actuelle, il s'en suit que ceux de Locmariaker ne peuvent pas appartenir à une époque notablement différente.

L'on trouvera peut-être invraisemblable que ces monuments aient été érigés pendant l'occupation du pays par les Romains. Mais que l'on prenne la peine d'étudier ce qui se passe aujourd'hui dans l'Inde. Les habitants de ce pays ont continué jusqu'à ce jour de construire, en diverses parties de leur territoire, des temples qu'un œil exercé peut seul distinguer

de ceux qu'ils élevaient avant l'établissement des Européens dans la contrée. Ils suivent donc leurs anciennes coutumes et adorent leurs propres dieux sans nullement subir l'influence des étrangers qui, depuis plus d'un siècle, leur imposent leur joug. Il ne faut pas oublier, du reste, que les Romains ne se sont jamais réellement établis en Bretagne. Le pays était pauvre alors comme aujourd'hui, et ce n'était pas un lieu par lequel ils dussent nécessairement passer. Tant que les Bretons restèrent tranquilles, les Romains les abandonnèrent à eux-mêmes; aussi n'ont-ils laissé dans le pays aucune trace d'un établissement de quelque importance, rien par conséquent qui nous fasse soupçonner entre les uns et les autres des relations assez intimes pour que, abandonnant leur foi et leurs anciennes coutumes, les sujets aient copié les institutions de leurs maîtres.

D'un autre côté, il est non seulement possible, mais probable, que le contact des Romains dut inspirer aux Bretons l'idée de donner plus de solidité et de magnificence à leurs monuments par l'emploi de la pierre au lieu de terre ou de bois, et ce progrès, ils purent le réaliser sans copier nullement les institutions romaines. Il est à croire, en effet, que dans ces contrées reculées, les Romains devaient être détestés comme conquérants, et que leur religion et leurs mœurs devaient être tenues en horreur par les populations.

Quoi qu'il en soit, la comparaison des monuments du pays avec ceux d'Irlande réduit à des limites très-étroites la question de leur date, si elle ne la résout pas complètement. Ou bien ces monuments furent érigés immédiatement avant ou pendant l'occupation des Romains, ou bien ils le furent immédiatement après le départ de ce peuple, mais avant la conversion des Bretons au christianisme. Nous ne pouvons pas encore choisir d'une façon positive entre ces deux hypothèses, mais la présence de briques et de médailles romaines dans quelques-uns des tumulus et l'aspect général des monuments nous font pencher en faveur de l'époque romaine. Quelques-uns peuvent être antérieurs à l'ère chrétienne, mais nous nous trompons fort si la plupart ne sont pas postérieurs à cette date.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'âge du cimetière de Locmariaker, en supposant qu'il fût connu, n'entraînerait pas du reste celui des alignements de Carnac. Ces deux groupes appartiennent à deux catégories distinctes et peuvent dès lors avoir des dates différentes.

Après ce qui a été dit précédemment à propos de la Scandinavie, il serait inutile sans doute de s'arrêter à prouver de nouveau que ces monuments ne sont pas des temples. Tous les arguments que nous avons fait valoir dans ce but au sujet de Stonehenge et d'Avebury s'appliquent ici avec une force dix fois plus grande. Un temple qui mesure dix ou douze kilomètres d'étendue est beaucoup plus invraisemblable qu'un temple de dix hectares seulement de superficie. Celui-ci du reste est ouvert de tous côtés; il n'a aucune clôture, et le nombre inégal des rangées parallèles qui constituent le principal monument ne permet pas de croire qu'il ait pu être utilisé pour des processions. En résumé, rien ne nous semble plus manifestement absurde que de voir des temples dans ces alignements, et nous sommes persuadé que quiconque voudra bien y réfléchir quelque peu sera entièrement de notre avis.

Il est également clair qu'ils ne furent érigés pour aucun usage civil. On ne pouvait y tenir des assemblées, pas plus qu'y exercer aucune fonction administrative. Ce ne sont pas non plus des tombeaux dans le sens ordinaire du mot. D'abord, s'il est vrai que l'usage exista jadis d'enterrer les morts sous des tumulus, des dolmens ou de simples menhirs, jamais on n'eut l'idée de les disposer par rangées sur un espace de plusieurs kilomètres, dans une lande stérile. En second lieu, et ce fait est significatif, plusieurs fois les savants français ont creusé au pied des pierres, et jamais ils n'y ont trouvé de traces de sépulture (1). L'expérience la plus concluante en ce genre a été faite il y a quelques années, lors de l'ouverture de la route d'Auray à Carnac. L'ingénieur qui présidait aux travaux fit enlever le sable et le gravier du côté est de la route, sur un espace considérable et à une profondeur d'un mètre

(1) Ce dernier détail pourrait bien être inexact; il nous semble nous souvenir, en effet, que des débris d'ossements, indices d'anciennes sépultures, ont été découverts au pied de quelques-uns des menhirs de Carnac (*Trad.*).

au moins; mais comme il était d'un naturel conservateur, il laissa chacune des onze rangées de pierres debout sur un petit pilier de sable. On put alors s'assurer facilement que les couches diversement nuancées, qui entouraient la base de chaque pierre, étaient parfaitement intactes, et que nulle inhumation n'y avait été pratiquée. Il est vrai que le long-barrow de Kerlescant, le dolmen de Kermario et l'enceinte du Menec ont pu être, ou plutôt ont été très-probablement des lieux de sépulture, mais elles ne sont pas le monument lui-même, elles n'en sont que les accessoires; ce sont les grandes rangées qui constituent la partie essentielle du monument.

Si donc ce ne sont ni des temples, ni des lieux de réunion, ni des tombeaux, nous nous trouvons ramené au seul groupe de motifs qui jamais aient pu décider l'humanité à dépenser son temps et sa peine pour l'érection de monuments d'une parfaite inutilité; il faut que ce soient des trophées, les monuments commémoratifs de quelque grande bataille qui à une époque quelconque fut livrée dans cette plaine. Le fait que la tête de chaque division est occupé par un tombeau favorise cette hypothèse; mais voir dans ce tombeau la partie principale serait une absurdité dans laquelle n'ont pu tomber les hommes de ces anciens temps.

Il est d'autres questions auxquelles il est plus difficile de donner une réponse. Carnac et Erdeven sont-ils des parties d'un grand plan ou deux monuments distincts? Carnac représente-t-il la marche, Sainte-Barbe la position avant la bataille, Erdeven le combat final couronné par la victoire, et les tombeaux dispersés dans la plaine parmi les alignements sont-ils ceux des combattants qui périrent dans l'action? C'est là du moins une hypothèse acceptable, la seule peut-être qui explique bien les faits. Mais reste toujours la grande question : quelle fut cette bataille?

Il n'est probablement aucun cas où l'argument négatif, tiré du silence des auteurs classiques, s'applique avec autant de force que dans celui-ci. Si ces pierres existaient lorsque César livra bataille aux Vénètes dans cette même région (1), il eût dû les voir; or, comme il est à présumer

(1) Il resterait à prouver que la bataille fut bien livrée en cet endroit, et non en face de la presqu'île de Saint-Gildas ou à l'embouchure de la Loire. (*Trad.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que le monument était alors plus complet qu'il ne l'est aujourd'hui, il n'eût pu manquer d'en être frappé, et dès lors, il en eût parlé dans ses *Commentaires*. S'il ne l'eût pas vu lui-même, les officiers de son armée en eussent eu connaissance; ils en eussent parlé à Rome, et quelque écrivain avide de bruits et de nouvelles, Pline, par exemple, en eût certainement fait mention. Or, le silence sur ce point est absolu. Aucun rapsodiste du moyen-âge n'a essayé non plus de leur attribuer une origine pré-romaine. Des traditions, comme celle de saint Cornély ou de Corneille-le-Centurion, si absurdes qu'elles soient, indiquent cependant comme l'époque probable de leur construction celle de la conversion du pays au christianisme; c'est à cette époque, en effet, que les chroniqueurs du moyen-âge semblent toujours rapporter l'origine de ces monuments. Par conséquent, jusqu'à ce que l'on ait fait valoir quelque argument plus fort que ceux qui ont été produits jusqu'ici, ou que l'on ait suggéré quelque analogie nouvelle, la théorie pré-romaine doit être mise de côté. On peut dire, d'autre part, que pendant la domination de Rome, il n'a été livré dans le pays aucune bataille d'une importance suffisante pour que l'on ait érigé ces pierres dans le but de la rappeler. C'est donc dans la période comprise entre la destruction de la puissance romaine par Maxime, en 383, et la conversion complète du pays au christianisme, c'est-à-dire le commencement du VI^e^ siècle (1), qu'il faut chercher l'événement que nous rappellent ces rangées de pierres. Mais si l'histoire d'Angleterre est obscure et incertaine pendant les 150 ans qu'a duré environ cet intervalle, celle de Bretagne l'est plus encore, et les récentes études des savants n'ont pu la dégager encore des ténèbres qui l'enveloppent.

(1) « C'est en 465 que Vannes reçut pour premier évêque l'armoricain saint Patern, qui mourut peu d'années après chez les Francs, où les Goths l'avaient forcé de se réfugier. Modestus, en 511, mit tout en œuvre pour répandre le christianisme parmi les païens de son diocèse, mais son zèle ne fut pas récompensé, car plus de trente ans après la mort de Patern, les habitants de la Vénétie étaient encore presque tous païens. *Erant enim tunc temporis Venetenses pene omnes Gentiles.* — Ap. Boll., *Vita sancti Melanii*, VI, Jan., p. 311. » — Courzon, *Chartulaire de l'abbaye de Redon*, CXLIII.

Personne, croyons-nous, ne doute que Maxime, venant d'Angleterre avec une armée, n'ait abordé quelque part en Bretagne; que là il n'ait livré bataille à Gratien, qu'il ne l'ait défait, et que, à la suite d'une seconde bataille livrée près de Lyon, il n'ait mis fin au gouvernement légitime des Romains en Gaule (1). Nous ne voyons non plus nulle raison de douter qu'il n'ait été accompagné d'un prince breton, Conan Mériadec, lequel se serait fixé dans le pays avec des milliers de compatriotes qui l'aidèrent à établir son pouvoir sur les ruines de la puissance romaine (2).

La bataille qui mit fin à la domination romaine et inaugura la dynastie nationale méritait bien un monument tel que celui de Carnac; mais toutes les traditions locales placent près de Saint-Malo l'endroit où abordèrent Maxime et ses Bretons, et elles désignent Aleth, aujourd'hui Saint-Servan, comme étant le lieu où fut livrée la bataille (3). S'il en est ainsi, elle ne peut avoir aucune relation avec les pierres de Carnac, qui sont situées sur la cote opposée. Deux autres guerres semblent avoir été entreprises par Conan, l'une en 410 contre un peuple qui est tout simplement désigné sous le nom de Barbares (4); la seconde contre les Romains, sous Exuperantius, en 416 (5); mais nous n'avons aucun détail qui nous permette de constater un rapport quelconque entre ces

(1) Ces événements sont trop connus pour qu'il soit besoin d'y insister. — Voir à ce sujet Gibbon, ch. XVIII.

(2) L'histoire de Conan Mériadec est aujourd'hui mise au rang des fables, de même que la prétendue dynastie nationale qu'elle eût inaugurée. C'est seulement à partir du IX^e^ siècle que la Bretagne s'est trouvée constituée sous un roi unique; jusque-là, elle n'avait eu que des chefs isolés dont les noms ont fourni les éléments de la dynastie conanienne. Ni Gildas (VI^e^ siècle), ni Bède (VIII^e^), qui cependant paraissent bien informés, ne parlent de Conan Mériadec. Le nom de ce personnage se trouve pour la première fois dans une série de récits légendaires qui ont pour titre *Historia Britonum*, sont attribués à un certain Nennius et datés de la fin du IX^e^ siècle. Nous le retrouvons au XII^e^ siècle, dans Geoffroi de Monmouth, et cette fois avec toute une généalogie inventée à plaisir et malheureusement prise au sérieux par les historiens des siècles suivants. — Voir dans la *Biographie bretonne* l'article *Conan Mériadec*, par M. de la Borderie. *(Trad.)*

(3) Daru, *Histoire de la Bretagne*, I, p. 58.

(4) *Ibid.*, p. 112.

(5) Dom Bouquet, *Recueil des Historiens des Gaules*, I, p. 629 : « Exuperantius anno circa 416 Armoricos qui a Romanis defecerunt ad officium reducere tentavit. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

guerres et nos pierres. Une guerre d'indépendance contre Rome mériterait un monument national. Il se peut que Carnac ait été élevé à cet effet; mais des recherches sérieuses faites sur les lieux peuvent seules nous éclairer à ce sujet.

Tout bien considéré, nous sommes plus porté cependant à chercher dans les évènements du règne suivant la clef de l'énigme. Grallon (1) fut engagé dans deux guerres au moins, l'une en 439, contre le consul romain Liberius qu'il empêcha de reconquérir pour son peuple la puissance perdue (2), l'autre contre les pirates normands (3). Nous serions assez porté à attribuer à cette dernière l'origine des monuments de Carnac, et cela surtout parce que les monuments de pierre nous semblent se rattacher aux peuples du Nord. Grallon étant considéré comme le fondateur de Landévénec, il pourrait sembler plus probable que les alignements de Crozon marquent le théâtre de cette bataille, et nous ne prétendons pas absolument le contraire. La question, du reste, a peu d'importance; si l'un des groupes rappelle une bataille livrée à cette époque, il en est de même de l'autre, et c'est là le point capital, car nous ne tenons nullement à dire à quelle bataille en particulier se rapportent ces pierres. C'est aux archéologues du pays, plus au courant que nous ne le sommes de l'histoire et des traditions locales, qu'il appartient de nous renseigner à ce sujet. Tout ce que nous avons voulu montrer ici, c'est qu'un siècle et demi s'écoula entre le départ des Romaius et la conversion complète des Bretons au christianisme, et que pendant cette période il y eut avec les Romains et les Barbares du Nord des guerres d'une importance suffisante pour justifier l'érection de monuments en rapport avec l'état social des vainqueurs. Si nous avons réussi, comme il

(1) Ce personnage, dont on fait généralement le successeur de Conan Mériadec, a eu une existence réelle, non comme roi de toute la Bretagne, mais comme chef d'une petite tribu à l'extrémité du continent. (*Trad.*)

(2) Daru, I, p. 112.

(3) « Gradlonus gratia dei rex Britonum necnon ex parte Francorum. — *Chartulaire de Landevenec*, cité par dom Lobineau, II, 17. Et plus loin : « Pervenit sancti (Wingaloei) fama ad Grallonum regem Occiduorum Cornubiensium, gloriosum ultorem Normannorum qui post devictas gentes inimicas sibi duces subduxerat. — Gurdestan, moine de Landevenec, *Vie de Saint-Wingalois.* » — Daru, I, p. 69.

est démontré d'autre part que l'on ne peut dépasser cette période, nous avons suffisamment répondu au but que nous nous sommes proposé dans ce livre : c'est aux antiquaires locaux qu'il appartient de préciser davantage. Tout ce que nous prétendons, c'est que les alignements de Carnac ne sont ni des temples, ni des tombeaux, ni des lieux de réunion, et qu'ils ne sont pas antérieurs aux Romains. Si ces propositions négatives sont démontrées, on admettra facilement, croyons-nous, que ce sont des trophées et que la bataille qu'ils rappellent fut livrée entre les années 380 et 550 de notre ère, c'est-à-dire à l'époque d'Arthur, époque à laquelle appartiennent également les constructions mégalithiques de la Grande-Bretagne.

Quant aux monuments qui composent le cimetière de Locmariaker, ils sont probablement plus anciens, quoique quelques-uns paraissent contemporains de ceux de Carnac.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LISTE DES DOLMENS (1) DE LA FRANCE, CLASSÉS PAR DÉPARTEMENTS, SELON LEUR ORDRE D'IMPORTANCE NUMÉRIQUE (2).

	Dolmens (1876).	Finales en *ac.*
Aveyron (3)	304	35
Morbihan	267	26
Ardèche	226	16
Lozère	155	16
Finistère	114	3
Vendée	103	—
Côtes-du-Nord	101	8
Vienne	90	41
Dordogne	64	75
Hérault	63	10
Eure-et-Loir	55	—
Maine-et-Loire	50	—
Gard	50	16
Lot	38	71
Charente	38	50
Charente-Inférieure	36	21
Loire-Inférieure	36	11
Loir-et-Cher	30	—
Indre-et-Loire	30	—
Aube	27	—
Creuse	24	6
Sarthe	23	—
Deux-Sèvres	20	—
Orne	19	—
Indre (4)	19	3
Corrèze	18	42
Tarn-et-Garonne	18	16
Puy-de-Dôme (5)	15	3
Manche	15	—
Cantal	15	37
Ille-et-Vilaine (6)	12	18
Mayenne	12	—

(1) Par ce mot, nous comprenons aussi bien les allées couvertes que les dolmens proprement dits.

(2) Cette liste diffère sensiblement de celle de l'auteur; nous en avons puisé les éléments dans l'ouvrage de M. Bertrand, l'*Archéologie celtique et gauloise*. Elle ne contient que les dolmens qui ont été signalés nommément à la commission de la topographie des Gaules; elle n'a donc pas la prétention d'être complète. Pour certains départements à peine explorés, les chiffres doivent sans doute être plus que doublés; c'est ainsi que l'on évalue à 500 le nombre probable des dolmens dans le Morbihan, le Finistère, le Lot, etc. (*Trad.*)

(3) L'on connaît aujourd'hui 321 dolmens dans l'Aveyron. M. Cartailhac en a signalé récemment 18 dans la seule commune de Saint-Rome-du-Tarn, où M. Bertrand n'en indique qu'un seul. — Voir *Matériaux pour l'Hist. de l'Homme*, décembre 1876. (*Trad.*)

(4) M. Ludovic Martinet annonce qu'il a relevé près de 50 dolmens dans l'Indre. (*Matériaux pour l'Histoire de l'Homme*, janvier et mai 1877.) (*Trad.*)

(5) Quelques nouveaux dolmens ont été signalés récemment dans le Puy-de-Dôme par M. Bouillet. — Voir *Mémoires de l'Académie des sciences de Clermont-Ferrand*, t. 16. (*Trad.*)

(6) L'Ille-et-Vilaine contient au moins 15 dolmens; l'erreur de M. Bertrand tient à ce qu'il n'en indique qu'un seul dans les communes de Landéan et de Saint-Germain-en-Cogles, tandis que la première en contient deux et la seconde trois. — Voir *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 1861, Mémoire de M. Danjou. (*Trad.*)

	Dolmens (1876).	Finales en *ac.*
Seine-et-Oise (1)	12	—
Tarn	12	—
Loiret	11	—
Pyrénées-Orientales	10	—
Calvados	10	—
Oise	10	—
Nièvre	9	—
Côte-d'Or	8	—
Ariége	8	—
Eure	7	—
Gironde	7	—
Aisne	6	—
Basses-Pyrénées	5	—
Cher	4	—
Somme	4	—
Aude	4	—
Loire	3	—
Hautes-Alpes	3	—
Yonne	3	—
Haute-Savoie	3	—
Pas-de-Calais (2)	3	—
Seine-et-Marne	2	—
Haute-Marne	2	—
Marne	2	—
Var	1	—
Landes	1	—
Nord	1	—
Haute-Saône	1	—

(1) Un treizième dolmen vient d'être signalé par M. Millescamps à Thimécourt, en Luzarches. On n'a trouvé à l'intérieur du monument aucun instrument en pierre polie, mais un grand nombre de silex *taillés*, appartenant aux types de Saint-Acheul et du Moustier : double infraction à la théorie qui veut que les dolmens ne contiennent que des objets en pierre polie et que les types de Saint-Acheul et du Moustier n'aient jamais coexisté. (Voir le *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 16 novembre 1876.) — Ce département et les suivants ne figurent pas dans la liste de l'auteur. Nous avons négligé de compléter cette liste en ce qui concerne le nombre des communes dont le nom se termine en *ac*. Cette finale est, du reste, fort rare, excepté dans le Tarn, qui en contient une vingtaine d'exemples. (*Trad.*)

(2) Les monuments du Pas-de-Calais et de la Marne sont d'un caractère très-douteux ; il n'est pas certain que ce soient de véritables dolmens. (*Trad.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VI.

ESPAGNE, PORTUGAL & ITALIE.

On ne saurait mieux prouver combien il est difficile et dangereux d'écrire un livre tel que celui-ci, qu'en montrant de quelle façon l'on est arrivé à connaître le peu que l'on sait aujourd'hui des dolmens espagnols. Lorsque Ford publia en 1845 son intéressant et volumineux ouvrage sur l'Espagne, il avait parcouru de long en large ce pays ; il en connaissait à fond la littérature, mais il ne savait pas qu'il s'y trouvât un seul « monument druidique ». Ce fut don Rafael Mitjana (1) qui le premier signala leur existence, en donnant la description de celui d'Antequera. Depuis ce temps, don Gorgona y Martinez (2) a publié un ouvrage où se trouvent décrits et figurés 13 ou 14 monuments de ce genre disséminés en Andalousie et dans le sud de l'Espagne. Les Asturies et le nord de l'Espagne en contiennent un nombre au moins égal dont on connaît les noms (3). Si donc ce livre avait paru il y a seulement quelques années, la description du dolmen d'Antequera en eût constitué tout le chapitre relatif à l'Espagne. Aujourd'hui, au contraire, non seulement l'on sait que les dolmens sont nombreux en ce pays, mais l'on a une idée assez nette de leur distribution pour que peut-être l'on puisse en déduire des résultats très-importants au point de vue historique.

L'on en peut dire autant du Portugal. Kinsey, dans son *Portugal illustré*, ouvrage publié en 1829, donne la représentation d'un « autel druidique » situé à Arroyolos; mais la question n'a pas fait un pas de plus jusqu'en 1867, époque où S. Pereira da Costa signala, devant le

(1) *Memoria sobre el Templo Druida de Antequera*, 1847.

(2) *Antegüedades prehistoricos de Andalucia*, 1868.

(3) C'est à mon ami don J.-F. Riano, de Madrid, que je dois la plupart des renseignements qui les concernent.

Congrès d'archéologie préhistorique réuni à Paris, 35 dolmens comme existant actuellement en Portugal. Il rappela également que dès 1734, il avait été présenté à l'académie portugaise un mémoire dans lequel on signalait l'existence de 314 dolmens. Il se peut que ce nombre soit inexact, mais il n'est guère permis de douter qu'ils n'aient été jadis très-nombreux; quelques-uns du reste ont pu échapper aux recherches de S. da Costa. Ni lui, en effet, ni aucun autre ne semble avoir visité la pointe méridionale du Portugal; or, si nous ne nous trompons, Strabon dit quelque part qu'il y avait là des dolmens de son temps (1).

D'après S. da Costa, il y a actuellement vingt et un dolmens dans l'Alentejo : deux dans l'Estramadure, neuf en Beira, quatre en Tras-os-Montes et trois en Minho. Si nos informations sont exactes, ils sont nombreux en Galice, mais ils n'ont jamais été décrits. On en connaît au moins trois en Santander et autant dans les Asturies. Vitoria en a deux et la Biscaye, la Navarre et la Catalogne au moins chacune le leur. Aucun n'a été mentionné au pied des montagnes, mais nous sommes persuadé qu'ils y sont fréquents (2). Il ne paraît pas qu'il y en ait aucun dans les Castilles, au centre de l'Espagne; quant à l'Andalousie, elle n'en contient pas seulement une douzaine comme il a été dit plus haut, mais plutôt deux ou trois fois ce nombre.

En supposant que cette distribution des dolmens soit exacte, — ce dont nous ne voyons nulle raison de douter, du moins quant aux traits principaux, — elle est assez remarquable pour que nous en profitions pour juger de la valeur d'une des principales théories qui aient été émises concernant les migrations du peuple constructeur de dolmens. D'après M. Bertrand, ce peuple, après avoir franchi la Baltique et laissé des monuments sur ses bords, émigra dans les îles Britanniques où il séjourna quelque temps, puis s'embarqua de nouveau, aborda en France et en Espagne pour passer de là en Afrique et disparaître (3). Cette

(1) Strabon, III, p. 138.

(2) Un mémoire intéressant a été publié sur ce sujet par lord Talbot, dans l'*Archæological Journal*, 1870. Il est accompagné de figures de dolmens jusque-là inconnus.

(3) *Revue archéologique*, nouvelle série, VIII, p. 530.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VI.

ESPAGNE, PORTUGAL & ITALIE.

On ne saurait mieux prouver combien il est difficile et dangereux d'écrire un livre tel que celui-ci, qu'en montrant de quelle façon l'on est arrivé à connaître le peu que l'on sait aujourd'hui des dolmens espagnols. Lorsque Ford publia en 1845 son intéressant et volumineux ouvrage sur l'Espagne, il avait parcouru de long en large ce pays ; il en connaissait à fond la littérature, mais il ne savait pas qu'il s'y trouvât un seul « monument druidique ». Ce fut don Rafael Mitjana (1) qui le premier signala leur existence, en donnant la description de celui d'Antequera. Depuis ce temps, don Gorgona y Martinez (2) a publié un ouvrage où se trouvent décrits et figurés 13 ou 14 monuments de ce genre disséminés en Andalousie et dans le sud de l'Espagne. Les Asturies et le nord de l'Espagne en contiennent un nombre au moins égal dont on connaît les noms (3). Si donc ce livre avait paru il y a seulement quelques années, la description du dolmen d'Antequera en eût constitué tout le chapitre relatif à l'Espagne. Aujourd'hui, au contraire, non seulement l'on sait que les dolmens sont nombreux en ce pays, mais l'on a une idée assez nette de leur distribution pour que peut-être l'on puisse en déduire des résultats très-importants au point de vue historique.

L'on en peut dire autant du Portugal. Kinsey, dans son *Portugal illustré*, ouvrage publié en 1829, donne la représentation d'un « autel druidique » situé à Arroyolos; mais la question n'a pas fait un pas de plus jusqu'en 1867, époque où S. Pereira da Costa signala, devant le

(1) *Memoria sobre el Templo Druida de Antequera*, 1847.

(2) *Antegüedades prehistoricos de Andalucia*, 1868.

(3) C'est à mon ami don J.-F. Riano, de Madrid, que je dois la plupart des renseignements qui les concernent.

Congrès d'archéologie préhistorique réuni à Paris, 35 dolmens comme existant actuellement en Portugal. Il rappela également que dès 1734, il avait été présenté à l'académie portugaise un mémoire dans lequel on signalait l'existence de 314 dolmens. Il se peut que ce nombre soit inexact, mais il n'est guère permis de douter qu'ils n'aient été jadis très-nombreux; quelques-uns du reste ont pu échapper aux recherches de S. da Costa. Ni lui, en effet, ni aucun autre ne semble avoir visité la pointe méridionale du Portugal; or, si nous ne nous trompons, Strabon dit quelque part qu'il y avait là des dolmens de son temps (1).

D'après S. da Costa, il y a actuellement vingt et un dolmens dans l'Alentejo : deux dans l'Estramadure, neuf en Beira, quatre en Tras-os-Montes et trois en Minho. Si nos informations sont exactes, ils sont nombreux en Galice, mais ils n'ont jamais été décrits. On en connaît au moins trois en Santander et autant dans les Asturies. Vitoria en a deux et la Biscaye, la Navarre et la Catalogne au moins chacune le leur. Aucun n'a été mentionné au pied des montagnes, mais nous sommes persuadé qu'ils y sont fréquents (2). Il ne paraît pas qu'il y en ait aucun dans les Castilles, au centre de l'Espagne; quant à l'Andalousie, elle n'en contient pas seulement une douzaine comme il a été dit plus haut, mais plutôt deux ou trois fois ce nombre.

En supposant que cette distribution des dolmens soit exacte, — ce dont nous ne voyons nulle raison de douter, du moins quant aux traits principaux, — elle est assez remarquable pour que nous en profitions pour juger de la valeur d'une des principales théories qui aient été émises concernant les migrations du peuple constructeur de dolmens. D'après M. Bertrand, ce peuple, après avoir franchi la Baltique et laissé des monuments sur ses bords, émigra dans les îles Britanniques où il séjourna quelque temps, puis s'embarqua de nouveau, aborda en France et en Espagne pour passer de là en Afrique et disparaître (3). Cette

(1) Strabon, III, p. 138.

(2) Un mémoire intéressant a été publié sur ce sujet par lord Talbot, dans l'*Archæological Journal*, 1870. Il est accompagné de figures de dolmens jusque-là inconnus.

(3) *Revue archéologique*, nouvelle série, VIII, p. 530.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

hypothèse est tellement étrange qu'il est heureux que nous en ayons une autre à mettre à sa place, celle qui a recours à une population indigène, repoussée d'abord sur les collines, puis dans l'Océan, par la marée montante de la civilisation moderne.

La première théorie suppose que les constructeurs de dolmens avaient une marine capable de les transporter de rivage en rivage, eux et leurs familles, et une connaissance suffisante de la géographie pour savoir exactement où ils devaient aller; elle leur attribue en même temps une existence tellement nomade qu'à peine étaient-ils fixés dans un pays et y avaient-ils enterré un certain nombre de leurs chefs qu'ils le quittaient pour aller à la recherche d'une nouvelle terre; elle les considère enfin comme assez faibles pour prendre la fuite dès que les premiers possesseurs du pays, ceux-là mêmes qu'ils avaient cependant dépossédés, venaient à leur disputer le terrain. Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'ils aient été suffisamment organisés pour vivre en société et introduire partout leurs arts et leurs mœurs, et qu'ils n'aient rien laissé après eux que leurs tombeaux. Cette hypothèse est tellement invraisemblable, elle se heurte à tant de difficultés, que nous avons peine à croire que M. Bertrand et le baron de Bonstetten l'admettent encore aujourd'hui avec les connaissances nouvelles que l'on a sur la question. Nous ne voyons pas du moins sur quelle base on pourrait l'appuyer. Elle est diamétralement opposée à tout ce que l'on sait des anciennes migrations. Ces migrations semblent toujours, en Europe du moins, avoir marché comme le soleil, de l'est à l'ouest, et l'idée qu'un peuple ait quitté la Grande-Bretagne pour aller habiter les côtes arides et montagneuses des Asturies et du Portugal est tellement invraisemblable qu'elle a besoin pour se faire accepter des arguments les plus convaincants; or, ces arguments, il est à peine besoin de le dire, font totalement défaut.

L'hypothèse qui nous semble rendre compte de la manière la plus satisfaisante des faits tels que nous les connaissons suppose qu'un peuple, chez qui le culte des ancêtres était fort en honneur, résida dans la péninsule espagnole dès les temps préhistoriques les plus reculés. Mais ce peuple

habita certainement les vastes plaines de la Castille et les fertiles régions de Valence et d'Andalousie, aussi bien que les collines sauvages de la Galice et des Asturies. Qu'on l'appelle Ibère, Celtibère ou Touranien pour faire usage d'un terme plus général, ce fut un peuple qui honora ses morts et vénéra ses ancêtres, mais il n'avait pas appris dans les temps préhistoriques à se servir de pierres pour décorer leurs tombeaux.

Autant qu'il est possible de le savoir, ce furent les Carthaginois qui, les premiers, vinrent disputer aux Ibères la possession de leur territoire. Ils occupèrent pour le moins la côte de Murcie et de Valence, et si, conformément à leur coutume, ils cherchèrent à réduire les indigènes en esclavage, ils durent refouler vers l'intérieur les multitudes épouvantées; mais il n'est pas prouvé qu'ils aient jamais eu des établissements considérables au centre du pays, pas plus que sur ses côtes occidentale et septentrionale. Il n'en fut pas de même des Romains : chez eux le génie de la guerre était plus développé; ils voulurent soumettre toute l'Espagne à leur domination et durent refouler tous ceux qui refusèrent de subir leur joug dans les régions éloignées du Portugal, dans les retraites inaccessibles des Asturies et dans les montagnes du Nord. Il est probable aussi que plusieurs, pour éviter leur oppression, cherchèrent un refuge au-delà de la mer. C'est donc, semble-t-il, pour échapper à la rapacité carthaginoise et à la tyrannie romaine que les malheureux aborigènes furent d'abord réduits à se cacher dans les retraites sauvages des collines, et de là refoulés littéralement dans la mer pour chercher dans les îles de l'Océan un refuge contre leurs oppresseurs (1).

Cette hypothèse est parfaitement d'accord avec tous les faits que nous connaissons, de même qu'elle explique l'absence des dolmens au centre de l'Espagne; les migrations qu'elle suppose eurent lieu, en effet, à une

(1) « En l'année 218 avant Jésus-Christ, commença la seconde et la principale guerre entre les Républiques rivales de Carthage et de Rome. La prise de Sagonte, par Annibal, en fut le signal. A partir de ce moment, la péninsule devint le théâtre d'une guerre qui fut ensuite portée par Annibal en Italie et se termina en 202 avant Jésus-Christ, par l'annexion de l'Espagne à la République italienne. Mais la nation espagnole n'accepta pas le joug sans résister. L'une des plus sanglantes de toutes les guerres romaines commença en Espagne en 153 et se continua pendant 20 ans; des

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

époque antérieure aux dolmens, et de même que les habitants de la Grande-Bretagne ont dû commencer, nous l'avons vu, à faire usage de la pierre après avoir été chassés des plaines fertiles de l'est dans les solitudes du Cumberland et du pays de Galles, de même aussi les Espagnols n'auraient adopté cet usage qu'après avoir été refoulés vers le Portugal et les Asturies.

Le seul point dont cette théorie ne semble pas rendre compte, c'est la présence des dolmens en Andalousie. Ils sont cependant, croyons-nous, une branche détachée de la grande région à dolmens de l'Afrique et appartiennent au même âge que ces derniers; nous serons bientôt mieux à même d'en juger. Que dans les temps anciens il y ait eu des relations très-étroites entre le sud de l'Espagne et le nord de l'Afrique, on ne saurait guère en douter. La facilité avec laquelle les Maures occupèrent ce pays au VII[e] siècle et s'y maintinrent pendant un temps considérable suffit pour prouver qu'un peuple de même race s'y était établi avant eux, et qu'ils n'étaient pas des étrangers venant soumettre à leur joug les indigènes, mais des parents et des amis demandant à s'établir au milieu des leurs.

Il serait inutile de chercher dans les annales écrites de l'Espagne ou de l'Irlande une explication rationnelle de ces événements. Les deux pays reconnaissent parfaitement qu'il y eut une migration ; la race espagnole d'Hérémon est une des plus illustres de l'Irlande et elle occupe une grande place dans son histoire. De même les annalistes espagnols remplissent des volumes des expéditions glorieuses de leurs compatriotes en Irlande (1). Mais la manie qu'ont les annalistes des deux pays de tout reporter jusqu'au Déluge et de vouloir absolument faire intervenir dans leur histoire les fils et les filles de Noë, jette tellement de discrédit

villes furent rasées jusqu'aux fondements, des multitudes massacrées ou réduites en esclavage, et les armes de Rome portées en triomphe jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Nous avons là une période de l'histoire d'Espagne qui coïncide complétement avec les anciennes traditions des Scots et ce que nous savons de l'époque de leur arrivée en Irlande. » Don Wilson, *Prehistoric Annals of Scotland*, p. 475.

(1) Voir un travail sur la migration d'Espagne en Irlande par le docteur Madden : *Proceedings of Royal Irish Academy*, VIII, p. 372.

sur ce qu'ils disent qu'à part le fait sans doute incontestable d'une migration, on ne saurait avoir aucune confiance en leurs récits.

Il est cependant un paragraphe qui paraît n'avoir pas été par trop dénaturé. Au second chapitre du quatrième livre d'O'Campo, on lit ce qui suit : « Une tribu de Biscaye, appelée Siloros (les Silures), s'étant jointe à celle des Brigantes, passa en Grande-Bretagne vers l'an 261 av. J.-C. et y prit possession d'un territoire où elle s'établit (1). » Ce récit est tellement d'accord avec ce que l'on sait de l'établissement des Silures, sur les bords de la Saverne, qu'il n'y a nulle raison de douter de son exactitude ; mais il est plus contestable qu'une colonie espagnole ait gagné l'Irlande à une époque si reculée. Cependant, même en admettant l'existence dans le nord-est de l'Irlande du royaume d'Emanie, le seul royaume d'Irlande dont nous ayons des annales authentiques antérieurement à l'ère chrétienne, l'espace ne manquait pas au sud et à l'ouest pour l'existence simultanée de la race d'Hérémon. Tara n'existait pas alors et, de fait, d'après les *Annales des Quatre-Maîtres*, elle fut fondée par Hérémon lui-même, et tira son premier nom, Teamair, de Tea, sa femme, qui avait choisi cet endroit. Tout cela est parfaitement d'accord avec ce que l'on sait de l'histoire du lieu. Le plus ancien monument de Tara est celui de Cormac (218 ap. J.-C. ou 50 ans plus tard ; — *ante*, p. 206). Par conséquent, bien que ce lieu ait été choisi par Hérémon pour devenir sa résidence, il n'est pas prouvé que sa race l'ait jamais occupé; dans les deux siècles qui s'écoulèrent entre sa venue et le temps de Cormac, sa race s'était éloignée de Meath et ne se trouvait plus que dans le sud et l'est de l'Irlande. Le seul souvenir de la race milésienne qui soit resté à Tara, dans les temps historiques, est la Lia-Fail ou *Pierre-de-la-Destinée*, que les adorateurs des pierres avaient, dit-on, apportée d'Espagne et qui, quoi qu'on en ait dit, n'est pas l'obélisque qui se voit encore aujourd'hui dans l'endroit, mais probablement la pierre de l'abbaye des Westminster. Les colons espagnols semblent avoir occupé principalement le pays compris entre Wesford et Galway (2), et ces localités, surtout la

(1) Madden. *loc. sup. cit.*

(2) « Les deux provinces que la race d'Hérémon posséda furent celle de Gailiau (Leinster) et celle d'Olnemacht (Connaught). » Pétrie, *Round Towers*, p. 100.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dernière, paraissent avoir été le but d'un courant continuel d'immigration, depuis le premier siècle de notre ère jusqu'à l'époque d'Élisabeth. Personne ne peut voyager dans ces comtés sans y remarquer la présence d'une race aux cheveux et aux yeux bruns, qui domine partout; et, chose étrange, les gens qui présentent au plus haut point ce caractère dans l'Ouest, sont ceux qui vivent encore parmi les dolmens longtemps dédaignés de Glen-Malim-More.

D'après les *Annales des Quatre-Maîtres,* Hérémon aborda en Irlande 50 ans après la mort du grand Daghda. Les historiens irlandais disent que le pays était alors gouverné par trois princesses, qui étaient les femmes des petits-fils du Daghda, et ils ajoutent que cet événement eut lieu 1002 ans après que Forann (Pharaon) eût été englouti dans la Mer-Rouge (1). Si ce fait arriva en l'an 1312, comme nous le pensons (2), il en résulterait qu'Hérémon débarqua en Irlande en l'an 310 av. J.-C., ce qui, sans être aussi extravagant que la chronologie des *Quatre-Maîtres,* est cependant encore, croyons-nous, de trois siècles trop tôt.

Ce sont là, il est vrai, des hypothèses qui ne sont susceptibles d'aucune preuve directe; mais elles ont du moins le mérite de grouper, d'une manière satisfaisante, tout ce que l'on sait de l'histoire et de l'ethnographie de ces races, et d'expliquer d'une façon rationnelle toutes les formes architecturales que l'on rencontre. On ne peut guère attendre davantage des annales d'un peuple grossier, qui peut-être ne savait pas écrire et dont l'histoire n'a jamais été l'objet d'investigations sérieuses dans les temps modernes. Il est trop tôt encore de le dire, mais en réalité ce sont ces monuments en pierres brutes qui seuls pourront dévoiler les secrets de ce passé depuis longtemps oublié. Jusqu'ici, grâce à la façon dont on les a étudiés, ils n'ont fait qu'ajouter du mystère à l'obscurité; mais le temps n'est pas loin où il en sera autrement et où la comparaison des dolmens irlandais et espagnols nous apprendra non seulement ce qu'il y a de vrai dans les migrations d'Hérémon, mais aussi à quelle époque ces tribus espagnoles vinrent pour la première fois établir des colonies en Irlande.

(1) Reeves, traduction de Nennius, p. 55.

(2) *True Principles of Beauty in Art,* par l'auteur, appendice, p. 526.

DOLMENS.

Le dolmen le plus parfait que l'on connaisse en Espagne est celui d'Antequera, dont il a été question plus haut; il peut, en effet, entrer en comparaison avec les plus beaux de la France et du reste de l'Europe. La

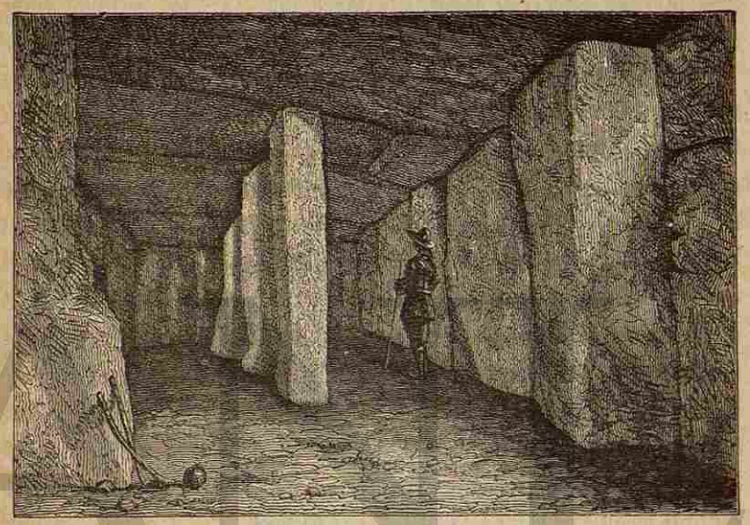


Fig. 155. — Vue de l'intérieur du dolmen d'Antequera (Andalousie).

chambre est légèrement ovale et mesure à l'intérieur environ 24 mètres depuis l'entrée jusqu'à la pierre qui en constitue le fond (1). Sa plus grande largeur est de 6m15 et sa hauteur varie entre 2m70 et 3 mèt. Le tout comprend 31 pierres : dix de chaque côté forment les murs, une ferme l'extrémité, cinq constituent la voûte et trois servent de supports. Le bloc qui recouvre l'arrière-fond mesure 7m50 sur 6m30 et est d'une

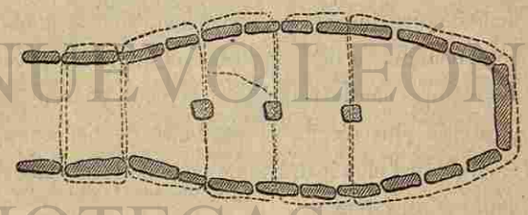


Fig. 156. — Plan du dolmen d'Antequera.

(1) Ces dimensions sont empruntées au livre de Mitjana.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

épaisseur considérable. Toutes les pierres qui font partie de ce monument ont été plus ou moins travaillées, au moins autant que celles de Stonehenge; quant aux trois piliers du milieu, qui semblent bien dater de la construction même du monument, ils ont certainement été taillés. Le tout fut originairement recouvert d'un tumulus d'environ 30 mètres de diamètre, qui existe encore en partie; toutefois, l'entrée est aujourd'hui et fut sans doute toujours ouverte et accessible; il n'est donc pas étonnant qu'on n'y ait rien trouvé qui indiquât son âge ni sa destination.

Si l'on pouvait admettre, bien qu'il n'y en ait aucune preuve, que le tumulus d'Antequera fut primitivement entouré d'un cercle de pierres comme celui de Lough-Crew (fig. 72), l'on aurait un monument dont le plan et les dimensions seraient les mêmes qu'à Stonehenge et tous les deux seraient aussi semblables que possible. On y voit le même cercle de terre ou de pierres de 30 mètres de diamètre et le même chœur elliptique de 24 mètres de long, en supposant que celui de Stonehenge s'étende jusqu'au cercle extérieur. En réalité, Antequera est un Stonehenge enfoui et Stonehenge un Antequera apparent. Si tous les deux étaient situés dans le comté de Wilt ou dans l'Andalousie, nous n'hésiterions pas à considérer Antequera comme le plus ancien. Les hommes font ce qui est utile avant d'en venir à ce qui est pure fantaisie. Ces deux monuments sont l'un par rapport à l'autre ce qu'est Callernish par rapport à New-Grange. Mais comme ils sont séparés géographiquement par un espace considérable et qu'ils appartiennent à deux races différentes, il est difficile de dire quel est le plus ancien. Tout ce dont on est sûr, c'est qu'ils appartiennent au même système et qu'ils ne peuvent être séparés par des temps considérables; mais pour pouvoir garantir qu'Antequera n'est pas plus récent, et peut-être de beaucoup, que Stonehenge, il faudrait être plus instruit que nous ne le sommes de l'histoire locale des dolmens espagnols.

Aucun des autres dolmens d'Andalousie n'approche de celui d'Antequera pour la magnificence, quoi qu'ils aient tous une certaine analogie et en apparence appartiennent au même âge. Toujours les supports semblent plus ou moins travaillés. La dalle supérieure est généralement

conservée dans son état naturel, ses dimensions étant le seul de ses caractères dont les constructeurs paraissent s'être préoccupés. On en a un exemple dans le dolmen connu sous le nom de la *Cruz del Tio Cogolleros*, dans la commune de Fonelas, près de Guadix. Ici la table mesure à peu près 3m60 en tous sens et recouvre une chambre presque carrée. L'un des côtés est resté ouvert comme à Kit's-Cotty-House; il n'est guère possible dès lors d'admettre que le dolmen ait été destiné à être enfoui dans un tumulus. Du reste, autant que l'on peut en juger par les dessins de don Gongora, aucun des dolmens qu'il représente n'a jamais été enfoui de la sorte, ni même destiné

Fig. 157. — Dolmen del Tio Cogolleros (Andalousie).

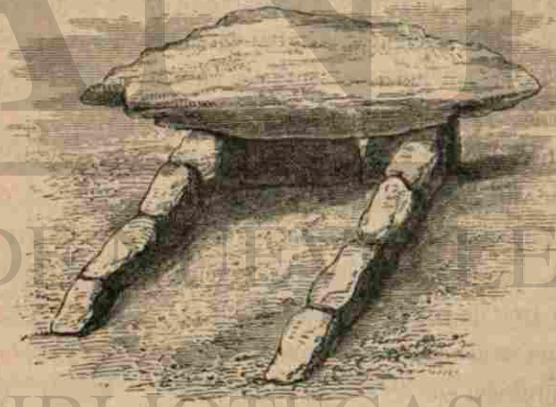


Fig. 158. — Sepultura-Grande (Andalousie).

à l'être. Un autre monument, appelé simplement *Sepultura-Grande* et situé non loin du précédent, dans la commune de Gor, est intéressant par sa ressemblance avec le tombeau suédois que représente la fig. 109 et avec

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les *Pierres-sans-Nombre* d'Aylesford. Sa table a 3m60 de long sur 2m40 de large, et les pierres latérales vont en s'amoindrissant jusqu'à disparaître. Il ne fut évidemment jamais destiné à être recouvert davantage, pas plus qu'à être enfoui sous un tumulus et, autant que l'on peut en juger par son aspect, il doit être d'une date relativement récente.

La plus intéressante des planches de don Gongora est celle qui représente un dolmen voisin de Dilar. Si le dessin qui représente ce monument est exact, il consiste en une chambre monolithique creusée dans un bloc d'énorme dimension et taillée de façon à lui donner quelque analogie avec une *cella* égyptienne. Il est entouré de douze ou quatorze piliers en pierres brutes, qui paraissent avoir près d'un mètre de haut et rappellent pour la forme ceux de Callernish. Dans le lointain se voient deux autres cercles de pierres brutes, mais sans rien au milieu. Si nous comprenons bien don Gongora, ces monuments sont aujourd'hui à l'état de ruines, s'ils ne sont complétement détruits; ses dessins seraient alors des restaurations. Il se peut qu'ils soient exacts, mais jusqu'à plus ample information, ils ne sauraient guère servir de base à un argument.

L'on sait si peu de chose, ou du moins il a été publié si peu de travaux au sujet des dolmens du nord de l'Espagne, qu'il est très-difficile et très-dangereux de tenter quelque généralisation en ce qui les concerne. Il en est trois cependant qui semblent jeter un peu de jour sur l'objet de nos recherches. Le premier est situé à Eguilar, dans le district de Vitoria, sur la route qui conduit de cette ville à Pampelune. Il est en forme de fer à cheval, comme les *Pierres-sans-Nombre* d'Aylesford, et mesure à l'intérieur quatre mètres de long sur trois de large. Il fut à l'origine recouvert d'une seule pierre qui comptait 5m70 dans une direction, sur 4m50 dans l'autre; elle a malheureusement été brisée. Les pierres latérales et la voûte sont adaptées de façon à ne laisser aucun vide : cela montre que ce monument fut destiné à être enfoui; il l'est, du reste, encore partiellement.

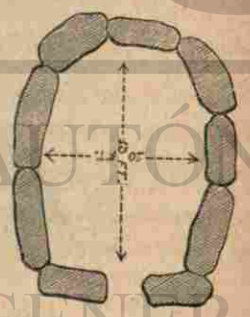


Fig. 159. — Plan du dolmen d'Eguilar (prov. Basques).

A Cangas-de-Onis, dans les Asturies, à 60 kilomètres environ à l'est d'Oviédo, se trouve une petite église bâtie sur un tertre qui renferme un dolmen d'une forme inusitée. L'extrémité intérieure est circulaire et il s'en détache une sorte de nef en forme d'entonnoir que constituent trois pierres de chaque côté et qui se termine par une porte formée de deux pierres en angle droit avec les précédentes. L'église qui couronne le tumulus fut probablement bâtie au Xe ou XIe siècle (1) et le dolmen lui servit de crypte. Il semble résulter de là que, lorsque l'église fut bâtie, le dolmen était encore un édifice sacré pour les aborigènes. Si les chrétiens avaient eu simplement besoin d'un fondement pour leur construction, ils eussent comblé ou détruit l'édifice païen, tandis qu'ils paraissent l'avoir conservé ouvert jusqu'à ce jour, et bien qu'il n'ait plus depuis longtemps aucune destination sacrée, il fait encore et fit toujours partie de l'église qu'il supporte (2).

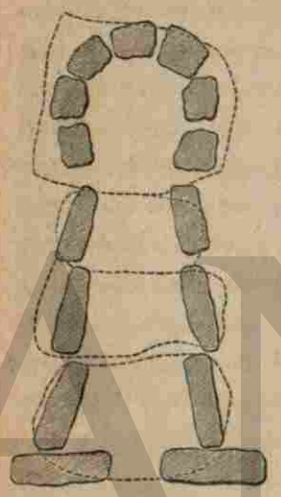


Fig. 160. — Plan du dolmen de Cangas-de-Onis (Asturies).

Un monument analogue, mais plus remarquable encore, se voit en un lieu appelé Arrichinaga, à 40 kilomètres environ de Bilbao, dans la Biscaye. Il y a dans ce lieu, à l'hermitage de Saint-Michel, un dolmen de dimensions très-considérables

(1) Parcerisa a représenté le tumulus et l'église dans ses *Recuerdos y Bellezas de España, Asturias y Leon*, p. 30; mais son dessin est trop petit pour qu'on puisse rien en conclure concernant l'âge du monument.

(2) A vrai dire, cet argument ne nous semble pas des plus convaincants. Il se peut que, dans certaines circonstances *exceptionnelles*, l'Église ait transformé les temples des idoles en temples chrétiens; la lettre précédemment citée (p. 26) du pape Grégoire-le-Grand à l'abbé Millitus (*ou* Mellitus) en fournit un exemple; mais il n'est pas probable que cette adoption se soit étendue aux monuments mégalithiques. Les canons des conciles ordonnent de les détruire et non de les consacrer au culte chrétien (V. *anté*, p. 28-29). En ce qui concerne le cas présent, nous voyons d'autant moins de difficulté à ce que l'on ait utilisé comme crypte d'une église un dolmen qui n'était l'objet d'aucun culte que ce dolmen, par cela même qu'il était purement profane, n'offrait aucun danger à la foi des fidèles. *(Trad.)*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qui se trouve renfermé dans les murs d'une église d'apparence toute moderne. Il se peut cependant qu'elle ait remplacé une église plus ancienne; dans tous les cas, le fait que ces grandes pierres ont été adoptées par les chrétiens montre qu'elles étaient considérées comme sacrées et qu'elles étaient l'objet d'un culte à l'époque où on les renferma dans une église (1). Si les faits sont tels que les représente

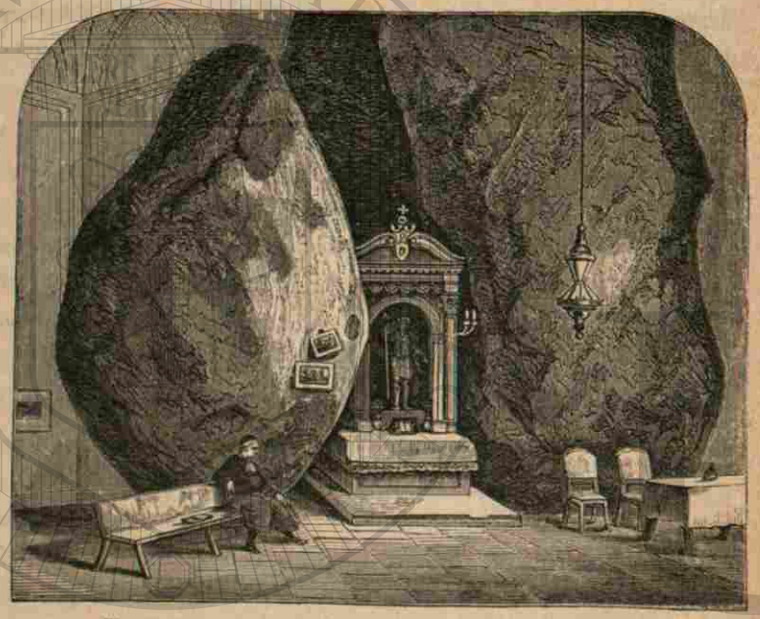


Fig. 161. — Dolmen de san Miguel, à Arrichinaga (provinces Basques).

notre gravure (2), l'on comprend maintenant pourquoi les conciles de Tolède, en 681 et 692, lancèrent des décrets contre les adorateurs de pierres (3) et aussi pourquoi le clergé de l'endroit, suivant l'avis que

(1) Il est bien permis d'en douter. Rien n'empêche que ces pierres n'aient été renfermées uniquement à cause de leurs dimensions qui en faisaient un objet d'admiration, mais non de culte, pour les fidèles. *(Trad.)*

(2) Cette gravure a paru d'abord dans un journal illustré français. Il peut y avoir des exagérations, mais je ne vois aucune raison de douter qu'il y ait vraiment de grandes pierres dans l'hermitage et qu'elles aient fait partie d'un dolmen; or, c'est là le point important. Il serait à désirer cependant qu'on eût des renseignements plus précis.

(3) V. *ante*, p. 28.

le pape Grégoire donna à l'abbé Millitus, changea au moyen d'une image de saint Michel les pierres sacrées des païens en un temple du vrai Dieu. Il est difficile de dire quand le christianisme pénétra dans les Asturies, mais ce ne fut probablement pas avant Pélage (720); encore ne saurait-on rapporter à cette date les églises de Cangas-de-Onis et d'Arrichinaga. En réalité, ces constructions tendent à rajeunir le culte des pierres presque autant que peut le faire le dolmen de Confolens, et elles placent l'érection probable de quelques dolmens, sinon de tous, dans les temps historiques.

PORTUGAL.

Nous ne connaissons qu'un seul dolmen de Portugal qui ait été décrit et figuré; il est situé dans une lande déserte, à Arroyolos, non loin d'Evora. M. Borrow le décrit comme l'un des plus complets et des plus

Fig. 162. — Dolmen d'Arroyolos (Portugal).

beaux dans son genre qu'il ait jamais vus. « Il était circulaire, dit-il, et consistait en blocs énormes à la base, mais qui s'amincissaient vers le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sommet, de façon à imiter quelque peu la forme d'une coquille. Ces blocs étaient surmontés d'une immense pierre plate inclinée vers le sud, où se trouvait une porte. Une petite épine croissait à l'intérieur. Trois ou quatre personnes auraient pu y trouver un abri (1). » Ni cet auteur, ni Kinsey, ne donnent les dimensions du monument. S. da Costa observe que les dolmens qu'il a vus à Castello da Vide ressemblent comme construction à celui d'Arroyolos (2).

Tels sont les seuls renseignements que nous possédions sur le Portugal : c'est bien peu, il est vrai, pour l'une des régions les plus riches en dolmens qu'il y ait en Europe, mais c'est assez pour montrer son importance et sa portée dans l'histoire des monuments mégalithiques en général. Il y a lieu d'espérer qu'une fois bien connus, ces monuments jetteront sur l'ensemble de la question une lumière des plus vives, non seulement parce qu'ils sont comme autant d'anneaux intermédiaires entre la région à dolmens de l'Afrique et celle de l'Europe, mais surtout parce qu'ils peuvent nous aider à comprendre les relations jusqu'ici si mystérieuses des Milésiens d'Irlande avec l'Espagne. Si les dolmens du nord et de l'ouest de la péninsule espagnole étaient soigneusement examinés et comparés avec ceux d'Irlande, leur ressemblance suffirait probablement pour prouver leur parenté et pour établir sur des faits ce qui jusqu'ici a été abandonné à l'imagination plus ou moins extravagante d'annalistes animés, il est vrai, d'un véritable patriotisme, mais plus soucieux de l'antiquité fabuleuse de leur race que des prosaïques résultats d'une investigation vraiment scientifique.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne voyons nulle raison de supposer qu'aucun des dolmens espagnols soit antérieur à l'ère actuelle ; nous savons, au contraire, que ceux de Cangas-de-Onis et d'Arrichinaga ont été « vénérés » jusqu'au VIII^e^ et peut-être au X^e^ siècle ; or, s'ils étaient vénérés, ils ont pu aussi être érigés à cette époque.

(1) Borrow, *Bible in Spain*, II, p. 35.

(2) *Congrès international préhistorique*, Paris, p. 182.

ITALIE.

Ce que nous avons dit de l'Espagne montre assez de quelle prudence il faut user dans les assertions relatives aux monuments mégalithiques d'un pays ; cependant il n'est pas téméraire de dire qu'il n'existe en Italie aucun dolmen en dehors du groupe de Saturnia. Sous plusieurs rapports, l'Italie est dans de tout autres conditions que l'Espagne. Ses archéologues et ses sociétés savantes se sont pendant des siècles occupés de ses antiquités ; des touristes étrangers ont parcouru de long en large son territoire, et ils n'eussent pas manqué d'observer tout ce qui eût rappelé à leur mémoire les druides et les dragons de leur pays natal. Puisqu'aucune observation de ce genre n'a été faite, c'est que rien d'important n'y donnait lieu. Cependant il ne faudrait pas être surpris que l'on rencontrât dans quelque lieu retiré ou au pied des collines quelque épave des races voyageuses ; c'est ainsi que près de Sesto-Calende, en Lombardie, l'on a découvert un cercle de petites pierres de 9 mètres de diamètre, avec une avenue de 15 mètres de longueur qui y conduit tangentiellement, et à quelques pas plus loin, un demi-cercle également en pierres, de 6 mètres seulement de large (1). Le tout ressemble aux alignements de Dartmoor. Pour en tirer quelque conclusion, il faudrait que l'on trouvât d'autres monuments analogues, et surtout que l'on consultât soigneusement les traditions locales ; en attendant, on ne peut guère y voir autre chose qu'un parc à moutons.

Les dolmens de Saturnia sont décrits de la manière suivante par M. Dennis : « Ils sont très-nombreux et consistent généralement en une chambre quadrangulaire enfoncée à la profondeur de quelques pieds dans le sol. Les murs sont composés de blocs grossiers, debout l'un à côté de l'autre, et le toit est formé de deux grandes dalles juxtaposées et quelquefois d'une seule, d'une taille énorme, qui recouvre le tout et se trouve légèrement inclinée, sans doute pour faciliter l'écoulement de la pluie. Nul ciseau n'a touché ces masses grossières, qui mesurent depuis

(1) *Congrès international préhistorique de Paris*, p. 197.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

deux jusqu'à cinq mètres carrés. Quelques-uns de ces dolmens, celui que représente notre gravure, par exemple, sont divisés en deux chambres de plus de cinq mètres de diamètre. La plupart sont précédés d'une

Fig. 163. — L'un des dolmens de Saturnia (Toscane).

allée de trois mètres au moins de long sur un de large. Tous sont un peu enfoncés dans le sol ; ils devaient être primitivement entourés de tumulus qui ne laissaient de libre que la table du dolmen. »

L'un des tumulus qui fait partie de ce groupe est entouré d'un cercle de petites pierres. M. Dennis en conclut que « tous ont pu être entourés de la sorte et que, dans ce cas, les pierres auraient été enlevées par les paysans. Rien de semblable, ajoute-t-il, ne se voit en aucune autre partie de l'Etrurie (1). » Saturnia est situé à trente kilomètres environ de la mer, et s'il est vrai que rien de semblable n'existe ailleurs, en Italie, ces dolmens doivent être considérés comme quelque chose d'exceptionnel, comme les restes mégalithiques de quelque colonie du peuple constructeur de dolmens dont le souvenir a disparu et probablement pour toujours.

Si ce qui précède est exact, il faut en conclure que les tumulus à

(1) *Cities and Cemeteries of Etruria*, II, p. 314.

chambres de l'Italie, qui tous sont construits en pierres taillées, ne provenaient pas de monuments en pierres brutes. En aucun pays d'Europe les tumulus ne sont aussi nombreux ni aussi importants qu'en Etrurie, et, comme nous l'avons dit ailleurs, ils remontent certainement jusqu'à douze ou treize siècles avant Jésus-Christ. Mais si les dolmens de France ou de Scandinavie sont vraiment préhistoriques, en d'autres termes s'ils remontent à dix ou quinze siècles avant notre ère, il n'y a pas de raison pour que les dolmens ne se trouvent pas aussi en Italie. Il faut ou bien que l'Italie n'en ait jamais possédé, ou bien que ceux du reste de l'Europe soient beaucoup plus récents. Si les dolmens du Nord n'ont que mille ou deux mille ans d'existence, la chose est toute simple ; s'ils en avaient trois ou quatre mille, l'on devrait aussi en trouver en Italie.

La vérité est, sans doute, que les Pélasges de la Grèce et les Tyrrhéniens d'Italie s'étaient déjà trouvés en contact soit avec l'Egypte, soit avec quelque autre peuple primitif employant la pierre taillée, lorsqu'ils quittèrent l'Orient pour passer en Europe, et que dès lors, à aucune époque de leur histoire et en aucun des pays où ils séjournèrent, ils ne connurent l'architecture mégalithique ; or, comme ils furent très-probablement les premiers colons des pays qu'ils occupèrent dans la suite, ce serait en vain que l'on chercherait des dolmens là où ils s'établirent. Si Attila avait vécu cinq siècles avant l'ère chrétienne au lieu de venir cinq siècles après, lui et ses Huns auraient pu produire un âge mégalithique en Italie. Les habitants de l'Etrurie étaient un peuple chez qui le culte des morts était essentiellement développé, et si seulement ils avaient été reportés à cet état de barbarie que représentent les grossiers monuments de nos ancêtres, l'on eût pu trouver les dolmens par milliers dans leur pays. Il en fut autrement. Pressés par les Celtes de la Gaule cisalpine au nord et par les Romains au sud, les Etrusques furent écrasés, mais ils le furent par deux races plus civilisées et plus perfectibles qu'eux-mêmes. Aussi, loin de les replonger dans la barbarie, Rome, en adoptant plusieurs de ses usages, les perfectionna ; c'est ainsi qu'elle imprima à son architecture un développement qu'ils eussent été incapables de lui imprimer eux-mêmes. Il en fut de même en Grèce. Les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Doriens remplacèrent les formes architecturales des Pélasges, mais après un laps de temps plus considérable. Quatre ou cinq siècles s'écoulèrent entre le dernier tombeau pélasgique, celui de Mycènes, et le temple dorique de Corinthe, le plus ancien que l'on connaisse; il est donc tout naturel que l'on voie moins de traces du peuple primitif dans l'architecture de la Grèce que dans celle de Rome. Mais, pas plus dans l'un que dans l'autre cas, il n'y eut aucune tendance à un retour vers l'architecture mégalithique.

Le cas était tout différent en Espagne et en France. Là se trouvait une race antochthone incapable, paraît-il, de progresser par elle-même. Il fallut que Rome vint lui enseigner un mode de sépulture supérieur au simple monceau de terre. Aucune race semi-civilisée ne s'établit dans ces contrées; les Carthaginois de Carthagène ou de Marseille pénétrèrent à peine dans l'intérieur des terres; ils n'appartenaient pas, du reste, à ces races qui enterraient leurs morts et leur élevaient de magnifiques tombeaux, et dès lors ils ne pouvaient que très-faiblement influencer les indigènes dans leurs modes de sépultures.

Rome, au contraire, conquit et administra pendant des siècles tous les pays où nous trouvons aujourd'hui les traces les plus anciennes des monuments en pierres brutes, et elle ne put manquer de laisser quelque empreinte de sa magnificence dans les lieux qu'elle occupa si longtemps. Mais lorsqu'elle se fut retirée, la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne retombèrent et restèrent plongées pendant des siècles dans un état d'anarchie et de barbarie pire peut-être que celui dans lequel elle les avait trouvées ensevelies trois ou quatre siècles auparavant. Dans un tel état, les malheureux habitants de ces contrées ne pouvaient évidemment conserver les arts et les institutions dont Rome les avait dotés; mais ils avaient été les témoins de sa splendeur et ils ne pouvaient l'avoir oubliée au point de revenir absolument à leur première mode de sépulture, c'est-à-dire à ces grossiers tumulus sans chambres dont se contentaient leurs ancêtres; il est tout naturel qu'ils aient alors essayé des constructions en pierres, mais dans la mesure où le leur permettait la disparition complète des arts : les dolmens et les autres monuments mégalithiques seraient le résultat de ce progrès relatif.

CHAPITRE X.

ALGÉRIE.

« Ils ont des yeux et ne voient pas; » il serait difficile de trouver une plus curieuse application de cette parole que dans l'histoire de la découverte des dolmens algériens. Bien que des centaines de voyageurs aient parcouru l'Algérie à la suite de Bruce et de Shaw, bien que la France possède ce pays depuis 1830, un auteur qui eût écrit sur ce sujet il y a dix ans seulement eût été pleinement autorisé à dire qu'il ne s'y trouvait pas de dolmens. Cependant l'on sait aujourd'hui qu'ils y existent littéralement par milliers. Peut-être ne serait-ce pas une exagération de dire que l'on en connaît actuellement au moins dix mille.

Ce fut M. Rhind qui le premier annonça le fait au monde savant. Il lut à la Société des Antiquaires, en 1859, un mémoire qu'il avait intitulé : *Restes ortholithiques du nord de l'Afrique* et qui fut ensuite publié dans le XXXVIII^e^ volume de l'*Archæologia*. Ce travail n'attira cependant que faiblement l'attention, soit à cause de son titre, soit parce qu'il ne contenait aucune figure. Ce ne fut en réalité qu'en 1863, époque où feu Henry Christy visita l'Algérie, que l'on commença à connaître les dolmens de ce pays. Cet archéologue fit à Constantine la connaissance d'un M. Féraud, interprète auprès de l'armée d'Algérie, qui l'emmena en un lieu appelé Bou-Moursug, à 40 kilomètres environ au sud de Constantine, où il put en trois jours observer plus d'un millier de dolmens. M. Féraud publia une notice à ce sujet, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, en 1863, et la question ayant excité quelque intérêt en Europe, un second mémoire, qui contenait un grand nombre de renseignements nouveaux obtenus par les officiers de divers districts, parut l'année suivante. Depuis lors, d'autres mémoires

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Doriens remplacèrent les formes architecturales des Pélasges, mais après un laps de temps plus considérable. Quatre ou cinq siècles s'écoulèrent entre le dernier tombeau pélasgique, celui de Mycènes, et le temple dorique de Corinthe, le plus ancien que l'on connaisse; il est donc tout naturel que l'on voie moins de traces du peuple primitif dans l'architecture de la Grèce que dans celle de Rome. Mais, pas plus dans l'un que dans l'autre cas, il n'y eut aucune tendance à un retour vers l'architecture mégalithique.

Le cas était tout différent en Espagne et en France. Là se trouvait une race antochthone incapable, paraît-il, de progresser par elle-même. Il fallut que Rome vint lui enseigner un mode de sépulture supérieur au simple monceau de terre. Aucune race semi-civilisée ne s'établit dans ces contrées; les Carthaginois de Carthagène ou de Marseille pénétrèrent à peine dans l'intérieur des terres; ils n'appartenaient pas, du reste, à ces races qui enterraient leurs morts et leur élevaient de magnifiques tombeaux, et dès lors ils ne pouvaient que très-faiblement influencer les indigènes dans leurs modes de sépultures.

Rome, au contraire, conquit et administra pendant des siècles tous les pays où nous trouvons aujourd'hui les traces les plus anciennes des monuments en pierres brutes, et elle ne put manquer de laisser quelque empreinte de sa magnificence dans les lieux qu'elle occupa si longtemps. Mais lorsqu'elle se fut retirée, la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne retombèrent et restèrent plongées pendant des siècles dans un état d'anarchie et de barbarie pire peut-être que celui dans lequel elle les avait trouvées ensevelies trois ou quatre siècles auparavant. Dans un tel état, les malheureux habitants de ces contrées ne pouvaient évidemment conserver les arts et les institutions dont Rome les avait dotés; mais ils avaient été les témoins de sa splendeur et ils ne pouvaient l'avoir oubliée au point de revenir absolument à leur première mode de sépulture, c'est-à-dire à ces grossiers tumulus sans chambres dont se contentaient leurs ancêtres; il est tout naturel qu'ils aient alors essayé des constructions en pierres, mais dans la mesure où le leur permettait la disparition complète des arts : les dolmens et les autres monuments mégalithiques seraient le résultat de ce progrès relatif.

CHAPITRE X.

ALGÉRIE.

« Ils ont des yeux et ne voient pas; » il serait difficile de trouver une plus curieuse application de cette parole que dans l'histoire de la découverte des dolmens algériens. Bien que des centaines de voyageurs aient parcouru l'Algérie à la suite de Bruce et de Shaw, bien que la France possède ce pays depuis 1830, un auteur qui eût écrit sur ce sujet il y a dix ans seulement eût été pleinement autorisé à dire qu'il ne s'y trouvait pas de dolmens. Cependant l'on sait aujourd'hui qu'ils y existent littéralement par milliers. Peut-être ne serait-ce pas une exagération de dire que l'on en connaît actuellement au moins dix mille.

Ce fut M. Rhind qui le premier annonça le fait au monde savant. Il lut à la Société des Antiquaires, en 1859, un mémoire qu'il avait intitulé : *Restes ortholithiques du nord de l'Afrique* et qui fut ensuite publié dans le XXXVIII^e^ volume de l'*Archæologia*. Ce travail n'attira cependant que faiblement l'attention, soit à cause de son titre, soit parce qu'il ne contenait aucune figure. Ce ne fut en réalité qu'en 1863, époque où feu Henry Christy visita l'Algérie, que l'on commença à connaître les dolmens de ce pays. Cet archéologue fit à Constantine la connaissance d'un M. Féraud, interprète auprès de l'armée d'Algérie, qui l'emmena en un lieu appelé Bou-Moursug, à 40 kilomètres environ au sud de Constantine, où il put en trois jours observer plus d'un millier de dolmens. M. Féraud publia une notice à ce sujet, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, en 1863, et la question ayant excité quelque intérêt en Europe, un second mémoire, qui contenait un grand nombre de renseignements nouveaux obtenus par les officiers de divers districts, parut l'année suivante. Depuis lors, d'autres mémoires

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ont été publiés en Algérie et en France. L'un deux, qui est dû à la plume du célèbre général Faidherbe, « parle de trois mille tombes dans la seule nécropole de Roknia et d'un autre groupe non moins considérable à quelques lieues de Constantine (1). » M. Flower a donné un excellent résumé de l'ensemble des découvertes au congrès de Norwich, en 1869. L'on possède donc aujourd'hui déjà une certaine quantité de matériaux sur la question ; malheureusement, à part peut-être M. Flower, aucun de ceux qui ont écrit sur la matière ne joignent la connaissance des lieux à des connaissances réelles en archéologie. On n'a encore publié le plan d'aucun groupe, et les dimensions des monuments ne sont pas suffisamment connues pour qu'on puisse en parler avec certitude. Cela est vrai spécialement de ceux qui sont représentés dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, publiée par le Gouvernement français. Il y a dans cet ouvrage de nombreuses figures de dolmens soigneusement et magnifiquement exécutées, mais très-rarement elles sont accompagnées d'une échelle, et comme aucun texte n'a encore été publié, elles ne peuvent nous être que d'un faible secours dans nos recherches. Si M. Christy avait vécu un peu plus longtemps, sans aucun doute ces lacunes n'eussent pas existé ; malheureusement il ne s'est trouvé jusqu'ici personne pour le remplacer, et il nous faut attendre que quelqu'un apparaisse qui joigne le loisir et la fortune aux connaissances et à l'enthousiasme qui caractérisèrent cet homme éminent.

Il est à peine besoin d'ajouter qu'il n'existe aucune carte détaillée montrant la distribution des dolmens en Algérie (2) ; or, comme plusieurs des noms sous lesquels ils sont connus des archéologues français sont ceux de villages non marqués sur les cartes les plus complètes de ce pays, il est très-difficile de déterminer leur position précise, et presque toujours impossible de rien déduire avec certitude de leur distribution.

(1) Congrès international d'archéologie préhistorique, session de Norwich, 1869, p. 196.

(2) Il en a paru une très-incomplète dans la *Revue archéologique*, en 1865, t. XI, pl. V. Elle contient la plupart des noms de lieux où l'on connaissait alors des dolmens, mais nos connaissances se sont fort étendues depuis ce temps.

Autant qu'on peut le savoir aujourd'hui, la principale région à dolmens est située le long et des deux côtés d'une ligne tirée de Bône, sur la côte, à Batna, à 100 kilomètres environ au sud de Constantine ; mais il paraît qu'ils sont aussi très-nombreux autour de Sétif et au sud de Bougie. Le commandant Payen estime à 10,000 le nombre des menhirs, de 1^m20 à 1^m50, qui se trouvent en ces localités. Il décrit un monolithe colossal qui a 7^m80 de diamètre à la base et 15^m60 de haut (1). Mais ces dimensions sont dépassées encore par celles d'un dolmen situé près de Tiaret et décrit par le commandant Bernard. La table de ce dolmen aurait 19^m50 de long sur 5^m80 de large et 2^m85 d'épaisseur, et cette masse énorme reposerait sur d'autres blocs élevés de 10 à 12 mètres au-dessus du niveau du sol (2). Si ces chiffres sont exacts, c'est le dolmen le plus gigantesque que l'on connaisse, et il est étrange qu'il ait échappé si longtemps à l'observation ; le voyageur le plus insouciant eût dû, semble-t-il, être saisi d'admiration devant une telle merveille. On ne nous dit pas s'il existe dans le voisinage d'autres monuments moins grandioses, mais on en trouve en divers lieux dans toute la partie orientale de la province. Ceux qu'a décrits M. Rhind sont situés à 20 kilomètres à peine d'Alger, et d'autres existent, dit-on, en grand nombre dans la province de Tripoli (3). Il ne paraît pas qu'il y en ait dans le Maroc, mais il s'en trouve en divers lieux entre le mont Atlas et les Syrtes, et, selon toute apparence, non pas dans le voisinage des grandes villes ou des centres connus de population, mais dans des vallées et des régions reculées, comme s'ils étaient l'œuvre d'une population nomade ou agricole.

Lorsque l'on parle des 10,000 ou peut-être des 20,000 monuments funéraires en pierres que l'on connaît aujourd'hui dans le nord de l'Afrique, il ne faut pas croire que tous soient des dolmens ou des cercles du genre de ceux dont il a été jusqu'ici question. Deux autres classes de

(1) *Mémoires de la Soc. arch. de Constantine*, 1864, p. 127.
(2) Flower, *Congrès de Norwich*, p. 204.
(3) *Société arch. de Constantine*, 1864, p. 124.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

monuments existent certainement en quelques lieux et probablement en nombre considérable, bien qu'il soit difficile de savoir en quelle proportion ils se trouvent et jusqu'à quel point leurs formes sont locales. L'un de ces monuments, appelé *Bazina* par les Arabes, est ainsi décrit par M. Flower : « Son caractère général consiste en trois enceintes en pierres de dimensions plus ou moins grandes et disposées en gradins. Parfois cependant, il y a seulement deux cercles extérieurs ou même un seul. Le plus grand diamètre du monument qui est ici représenté est de neuf mètres environ. Au centre se trouvent habituellement trois grandes pierres levées, formant trois côtés d'un rectangle, et l'intérieur est pavé de cailloux et de pierres brisées.

Fig. 164. — Monument africain appelé Bazina, d'après M. Flower.

« Les *Chouchas* se trouvent dans le voisinage des *Bazinas* et s'y rattachent étroitement. Ils consistent en des assises de pierres régulièrement superposées en forme de murs et non en gradins, comme les *Bazinas*. Leur diamètre varie depuis 2 jusqu'à 12 mètres, mais la hauteur des plus élevés au-dessus du sol n'excède guère 2 à 3 mètres. Ils sont ordinairement couverts d'une grande pierre plate, de 10 centimètres environ d'épaisseur, sous laquelle est une sorte de fosse régulièrement formée de pierres de 50 centimètres à 1 mètre de grosseur. L'intérieur de ces petites tours est pavé comme celui des *Bazinas;* M. Payen les considère du reste comme étant dans les montagnes ce que sont les *Bazinas* dans les plaines (1). »

Fig. 165. — Monument appelé Choucha.

Il y a des cas où les *Chouchas* et les *Bazinas* entrent dans la composition d'un même monument. Quelquefois aussi un dolmen régulier

(1) Flower, *Congrès de Norwich*, p. 201.

surmonte des gradins analogues à ceux des *Bazinas*, comme le montre la gravure ci-jointe, représentant un monument situé à mi-chemin entre Bône et Constantine. En réalité, on ne saurait imaginer une combinaison qui n'existe dans ces cimetières d'Afrique, et nous sommes persuadé que s'ils étaient bien connus, ils jetteraient beaucoup de lumière sur des questions aujourd'hui très-embarrassantes.

Les *Chouchas* se trouvent quelquefois isolés et quelquefois disposés en groupes, à 3 ou 4 mètres l'un de l'autre. Dans certaines localités, ils

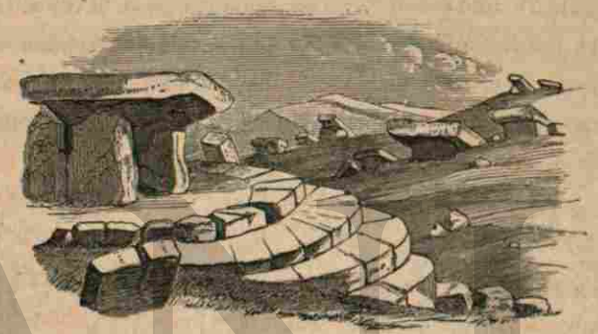


Fig. 166. — Dolmen entouré de gradins.

couronnent les sommets des collines, et l'on en voit sur le bord des rochers à pic, où ils dominent les ravins.

Dans ces deux classes de monuments, les corps sont presque toujours recourbés sur eux-mêmes; les genoux touchent au menton et les bras sont croisés sur la poitrine, comme nous l'avons vu pour le dolmen d'Axevalla (fig. 117).

Une particularité frappante, que présentent les tumulus et les cercles

Fig. 167. — Tumulus avec rangées de pierres intermédiaires.

d'Algérie, consiste dans la manière dont ils sont reliés les uns aux autres par une double rangée de pierres (fig. 167). Que peut signifier cette

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

disposition ? Il est difficile de le savoir jusqu'à ce que l'on ait des dessins beaucoup plus détaillés que ceux que l'on possède actuellement. La planche XXVIIIe de M. Féraud (1) représente une rangée de pierres en zig-zag, réunissant deux hauteurs au travers de la plaine et accompagnée de tumulus et de dolmens. A première vue, il semble que ce soit un champ de bataille, mais alors que faire du groupe représenté par la figure 168? C'est le plus considérable des groupes de ce pays dont le plan ait encore été publié, mais on doit l'accueillir avec une certaine défiance (2). Aucune échelle n'accompagne le dessin. Il est à croire que les triples cercles avec dolmens sont des tumulus comme ceux de l'Aveyron (fig. 8 et 123), mais l'ensemble doit être considéré comme un diagramme, non comme un plan, et dès lors on ne saurait y attacher la

Fig. 168. — Groupe de monuments funéraires en Algérie.

même confiance. Cependant, comme il n'est certainement pas inventé, il montre la curieuse manière dont ces monuments sont agglomérés, en même temps que les formes diverses qu'ils revêtent.

L'un d'eux (?) est représenté comme plan et comme élévation dans la gravure ci-jointe (3). Il rappelle absolument, on ne manquera pas

(1) *Mém. de la Soc. arch. de Constantine*, 1864, p. 109, 184.

(2) Un autre a été publié par M. Bourguignal dans ses *Monuments symboliques de l'Algérie*, mais il mérite moins de confiance encore.

(3) Je me suis permis de modifier un peu les dessins de M. Féraud. Le plan et l'élévation étaient en désaccord, de sorte qu'il devait y avoir erreur dans l'une des deux figures ; j'ai essayé de corriger cette erreur.

de s'en apercevoir, ceux de l'Aveyron, dont nous venons de parler, ou encore celui de Scandinavie, que représente la fig. 110. Comme ce genre de dolmens couronnant un tumulus est très-commun en Algérie, il serait intéressant de faire des fouilles à leur base pour s'assurer s'il n'existe point un second cist au niveau du sol et savoir en quelle partie a été déposé le corps. Là où le dolmen, entouré de deux

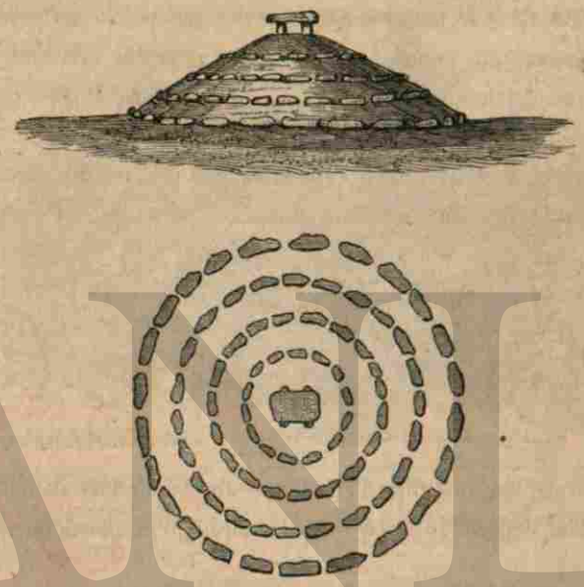


Fig. 169. — Plan et élévation d'un tumulus africain.

rangées de pierres, repose sur le sol même et non sur un tertre artificiel (fig. 170), le corps se trouve dans un cist formé entre les deux supports qui pénètrent dans ce but à une profondeur de 1m50 à 1m80 dans le sol. Notre opinion est que la même disposition existe dans les dolmens sur tumulus et que, si les supports ne s'enfoncent pas jusqu'au sol, il doit du moins se trouver un second cist directement au-dessous du premier.

Le dolmen que représente notre figure est dans le style ordinaire et consiste en trois pierres levées qui en supportent une quatrième. Quelquefois la rangée extérieure de pierres est remplacée par un pavé

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

circulaire en dalles, formant une sorte de voie processionnelle autour du monument ; mais en réalité, il en existe à peine deux qui soient exactement semblables et, lorsqu'on a affaire à des milliers, il faut une connaissance très-complète de l'ensemble pour essayer quelque classification. Qu'il nous suffise de dire ici qu'il existe à peine un monument, en quelque lieu que ce soit, dont l'analogue ne se trouve en Algérie.

Fig. 170. — Dolmen entouré de deux cercles de pierres, d'après Féraud.

La gravure suivante (fig. 171) donne une bonne idée de leur aspect général dans l'ensemble du paysage. On dirait qu'ils affectionnent spécia-

Fig. 171. — Dolmens sur la route de Bône à Constantine.

lement les collines ; cependant on en trouve aussi dans la plaine et, pour mieux dire, dans toutes les positions possibles. Excepté, semble-t-il, sur

le bord de la mer, rien de semblable aux tombeaux des Vikings n'existe en Algérie : nous n'oserions en conclure que les Vikings appartenaient à un peuple navigateur ; mais c'est du moins un caractère qui mérite d'être noté.

Il est un groupe des plus curieux, qui rappelle tout-à-fait celui d'Aschenrade (fig. 120). Il consiste en quatre tumulus que renferment quatre carrés rapprochés comme les carrés d'un échiquier. Les carrés isolés renfermant des cairns sont assez communs en Scandinavie, mais cette réunion en groupe est rare et remarquable, et sa ressemblance avec le monument livonien est tellement grande qu'elle ne peut guère être accidentelle. Les tombeaux d'Aschenrade, on s'en souvient, contenaient des monnaies des Califes et des monnaies allemandes, s'étendant les premières jusqu'en l'an 999, les autres jusqu'en 1040. Rien n'empêche *à priori* que les tombeaux d'Algérie n'appartiennent à la même époque, en supposant que la similitude de deux monuments si éloignés puisse être considérée comme une preuve de l'identité de l'âge. Sans attribuer à cet argument une valeur exagérée, on peut dire que les points de ressemblance qui existent entre l'Europe septentrionale et le nord de l'Afrique semblent prouver que les derniers peuvent dater des X^e^ ou XI^e^ siècles ; mais toute décision concernant leur âge réel dépend nécessairement des circonstances locales relatives à chacun d'eux.

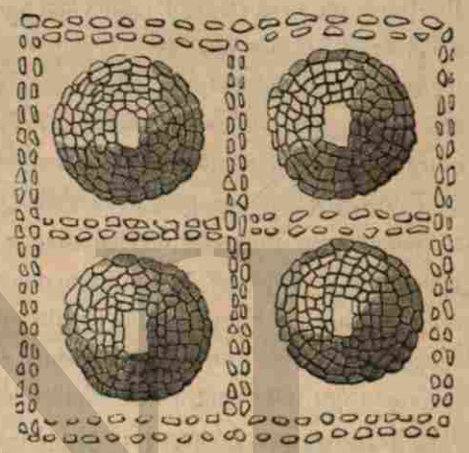


Fig. 172. — Quatre cairns renfermés dans des enceintes carrées.

Les figures qui précèdent peuvent suffire pour donner une idée des formes principales des dolmens algériens ; mais elles seraient dix fois plus nombreuses que ce ne serait pas encore assez pour montrer toutes les particularités qui les caractérisent. Leur étude est du reste d'un

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

intérêt secondaire jusqu'à ce que l'on ait exploré davantage leur contenu et que l'on soit arrivé à quelque chose de précis concernant leur âge. Nous n'avons aujourd'hui, en effet, que des données incertaines à ce sujet; cependant elles conduisent toutes à une même conclusion. En premier lieu, la preuve négative est complète, ici comme ailleurs. Les Grecs, les Romains et les premiers chrétiens connurent tous le nord de l'Afrique, et nulle part ils ne disent avoir vu un de ses monuments mégalithiques. Il est vrai que nous étions il y a dix ans à peine dans la même ignorance à cet égard, et dès lors cette preuve n'est pas très-convaincante; elle méritait cependant d'être produite, car si une seule allusion contraire résolvait la question, son absence la laisse subsister tout entière. En outre, toutes les traditions locales, traditions recueillies par M. Féraud et d'autres, et répétées par M. Bertrand et M. Flower, attribuent ces monuments aux païens qui habitaient le pays lors de la Conquête mahométane. « A l'époque de l'invasion musulmane, dit M. Féraud, ces contrées étaient habitées par une population païenne qui éleva ces vastes rangées de pierres pour arrêter l'armée ennemie. » On nomme même le prince qui lutta contre les envahisseurs. « Anciennement vivait à Machira un prince païen appelé Abd-en-Nar ou *Adorateur du feu*. Il épousa Zana, reine d'une ville, aujourd'hui détruite, qui portait ce nom. Lorsque les Arabes eurent conquis l'Afrique, Abd-en-Nar déposa sa couronne, se fit musulman, et depuis ce temps il s'appela Abd-en-Nour, c'est-à-dire *Adorateur de la lumière* (1). »

Voici, du reste, un fait qui peut venir à l'appui de ce qui précède. Dans un cimetière voisin de Djidjely, sur la côte septentrionale, se trouve un curieux tombeau formé d'un cercle de pierres comme les cists païens, avec une pierre tumulaire qui, si elle n'est pas la pierre en forme de turban qu'on trouve habituellement dans les tombeaux turcs de date récente, lui ressemble du moins singulièrement. Il n'est guère douteux que ce cimetière n'appartienne aux mahométans; seulement les cercles de pierres, quoique petits, annoncent une conversion très-incomplète, telle précisément que l'indique la tradition.

(1) *Mém. de la Soc. arch. de Constantine.* 1864, p. 117 et 127.

Ces arguments trouvent leur confirmation dans le contenu des tombes elles-mêmes. L'une d'elles est décrite par M. Féraud comme entourée d'une enceinte circulaire de 12 mètres de diamètre. La chambre du dolmen mesurait 2m10 de long sur 1m05 de large. Aux pieds du squelette étaient les os et les dents d'un cheval et un mors en fer. Dans le même

Fig. 173. — Tombeaux voisins de Djidjeli.

tombeau, l'on trouva un anneau en fer, un autre avec divers objets en cuivre (bronze), quelques fragments de poterie d'une qualité supérieure, des débris d'objets en silex travaillé, et enfin une médaille de l'impératrice Faustine (1). Les trois âges se trouvaient donc représentés dans ce seul tombeau qui pourtant appartient, sans aucun doute, au second siècle. Aucun autre n'a fourni d'indications aussi précises sur son âge; mais M. Bertrand, l'un des plus zélés défenseurs de l'antiquité préhistorique des dolmens français, résume ainsi son opinion sur les découvertes de M. Féraud : « Ceux de la province de Constantine ne pouvaient, à en juger par les objets qui y ont été trouvés, être de beaucoup antérieurs à l'ère chrétienne; quelques-uns mêmes seraient postérieurs (2). »

Ajoutons que M. Féraud a trouvé une inscription latine sur la table d'un dolmen situé près de Sidi-Cacem. Les lettres sont trop usées pour qu'on puisse en comprendre le sens, mais il n'est pas douteux qu'elles ne soient latines et même d'un type relativement récent (3).

(1) *Revue archéologique*, VIII, p. 527.
(2) Ibid., *loc. sup. cit.*
(3) *Mém. de la Soc. arch. de Constantine*, 1864, p. 122.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

M. Leternoux a découvert des pierres taillées et même des fûts de colonne d'exécution romaine parmi les matériaux dont furent construits les *Bazinas* situés au pied de la chaîne des Aures, et il donne le dessin d'un cippe de la dernière époque de Rome, portant une inscription en caractères berbères, qu'il identifie avec ceux que l'on a trouvés sur deux pierres levées de forme grossière, dont l'une fait partie d'un cercle voisin de Bône.

Fig. 174. — Cercle près de Bône.

Disons encore qu'il y a de nombreuses planches dans l'atlas de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, où les monuments en pierres brutes sont tellement mélangés avec ceux des derniers temps de Rome et des premiers temps du christianisme qu'on ne peut guère douter qu'ils ne soient contemporains. L'impression générale qu'elles produisent est tout-à-fait en faveur de l'origine préromaine et relativement récente des monuments. Cependant, comme aucun texte ne les accompagne, il ne faudrait pas attacher trop d'importance à chacune d'elles, car l'inexactitude du dessinateur ou du graveur pourrait parfois induire gravement en erreur. C'est à l'aide d'études attentives, faites sur les lieux, que l'on peut arriver à savoir si les monuments en pierres brutes sont plus anciens que ceux en pierres taillées, ou si le contraire n'a pas lieu quelquefois, sinon toujours. Si M. Bertrand a raison et que la médaille de Faustine ait quelque valeur comme indice d'âge, il est certain que, parfois au moins, les monuments en pierres brutes sont les plus récents. Carthage tomba en l'an 146 avant Jésus-Christ, la guerre contre Jugurtha se termina quarante ans plus tard; or, il est impossible de concevoir que le peuple romain ait possédé aussi longtemps qu'il l'a fait la souveraineté du nord de l'Afrique, à partir de cette date, sans y laisser quelques traces de sa présence, spécialement dans la forme des constructions. Si l'on adopte la théorie du progrès continu, tous les monuments mégalithiques de ce pays devront être antérieurs à l'an 100 avant Jésus-Christ; car, d'après cette hypothèse, l'on doit considérer comme très-invraisemblable que, après un long contact avec la civilisation carthaginoise et sous l'influence directe de celle de Rome, quelqu'un ait préféré de grossiers monuments en pierres brutes aux constructions en pierres polies et sculptées. C'est là cependant ce qui arriva. Nous pensons, en effet, pour les motifs exposés ci-dessus, que les dolmens algériens sont, pour la plupart, postérieurs à l'ère chrétienne et qu'ils s'étendent bien avant dans la période de la domination mahométane; car cette domination ne fut pas, pendant longtemps du moins, suffisamment complète pour faire oublier entièrement les usages favoris des premiers habitants du pays. Nous ne serions même pas surpris que l'on vînt à découvrir en Algérie quelque monument mégalithique du temps des Croisades. Ce n'est là cependant qu'une hypothèse que nous émettons, et cela pour que ceux qui, dans la suite, viendront à ouvrir ces tombeaux ne puissent pas rejeter les preuves d'une date si récente, comme ils le feraient probablement s'ils étaient imbus des préjugés préhistoriques.

Quel fut le peuple qui érigea les dolmens africains? Il est à craindre que l'on ne puisse répondre d'ici longtemps à cette question. Pour le faire, il faut attendre des renseignements plus précis que ceux que l'on a en ce moment sur l'ethnographie du nord de l'Afrique. Autant qu'il est possible de le savoir aujourd'hui, le seul peuple qui puisse en revendiquer l'origine est celui des Nasamons. L'on sait, par Hérodote, que ce peuple enterrait ses morts assis, les genoux recourbés jusqu'au menton, et que lorsqu'un homme était très-mal, on le soutenait pour qu'il pût mourir dans cette attitude (IV, 190). Les Nasamons avaient un tel respect pour les morts, au dire du même historien, que dans leurs serments ils avaient coutume de placer leurs mains sur les tombeaux de leurs ancêtres comme pour ajouter à la solennité de leurs promesses, et que leur mode de divination consistait à coucher sur ces tombeaux, sinon à l'intérieur (IV, 172.) Tous ces détails concordent parfaitement avec ce que nous savons des dolmens d'Algérie; malheureusement Hérodote ne visita jamais le pays ni ne vit les tombeaux dont il parle, et dès lors il ne nous

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dit pas si c'étaient de simples monceaux de terre, des cairns en pierres ou des dolmens tels que ceux d'Afrique. Il faut remarquer aussi que de son temps les Nasamons vivaient auprès et à l'est des Syrtes (II, 32), et il n'est guère admissible qu'ils se soient accrus et multipliés, dans les quatre siècles suivants, au point d'occuper le nord de l'Afrique, jusqu'au mont Atlas, et cela, sans que ni les Grecs ni les Romains en aient eu connaissance. Ils sont mentionnés par Quinte-Curce (IV, 7), par Lucain (IX, 439) et par Silius Italicus (II, 116, et XI, 180) comme étant une tribu nomade de Libye, jamais comme un grand peuple occupant toute la contrée septentrionale. Leurs droits à être considérés comme les auteurs des milliers de dolmens répandus en Algérie semblent donc pour le moment tout-à-fait inadmissibles.

Encore moins peut-on admettre, conformément à la théorie précitée de M. Bertrand, que les constructeurs de dolmens aient passé de la Baltique en la Grande-Bretagne, et de là en Afrique, à travers la France et l'Espagne. Si une telle migration, qui suppose de si longs voyages par terre et par mer, avait jamais eu lieu, c'eût été vraisemblablement lorsque les relations commerciales furent établies et que la mer du Nord, ainsi que la Méditerranée, furent couvertes de vaisseaux à voiles; or, il n'est pas probable qu'un peuple grossier comme celui qui, dit-on, construisit ces dolmens ait pu profiter de ces routes de commerce.

Cependant, personne ne peut comparer deux monuments comme celui de l'Aveyron (fig. 8 et 123) et celui d'Algérie que représente la figure 169, sans se sentir convaincu qu'il exista à l'époque des dolmens une connexion intime entre les peuples du Nord et ceux des rives méridionales de la Méditerranée.

Cette analogie est susceptible de trois explications : ou bien le second monument date seulement de l'époque où le maréchal Bugeaud débarqua en Algérie, en 1830, et procéda à la conquête et à la civilisation de ce pays au nom de la France; ou il faut admettre, comme on l'a fait souvent, qu'un peuple venu de l'Est pour coloniser l'Europe occidentale ait laissé en chemin ces traces de son passage; ou bien, en troisième

lieu, il faut, comme nous l'avons dit ailleurs, ne voir dans ces monuments en pierres brutes que le simple résultat d'une coutume qui prit naissance à une époque particulière et fut adoptée par tous les peuples qui, comme les Nasamons, honorèrent leurs morts et préférèrent le culte des ancêtres à celui d'une divinité extérieure.

De ces trois hypothèses, la seconde semble la moins admissible, bien qu'elle soit la plus généralement adoptée. Les Pyramides furent construites, d'après les calculs les plus modérés, au moins 3,000 ans avant J.-C. (1). L'Égypte était alors très-peuplée et dans un état avancé de civilisation; l'art de tailler et de polir les pierres les plus dures y avait atteint un degré de perfection qui n'a pas été surpassé depuis, et pour arriver là, il avait fallu sans doute des milliers d'années (2). Est-il possible de concevoir qu'un peuple barbare, venu de l'Orient, ait pu franchir le Nil sans que sa grossière industrie se soit nullement perfectionnée au contact de cette brillante civilisation? Ou bien, en effet, les Égyptiens l'eussent repoussé immédiatement, ou bien ils lui eussent permis, comme aux Israélites, de séjourner sur leurs terres; mais en partant, il eût certainement emporté avec lui quelque chose des arts et de la civilisation du peuple au milieu duquel il avait vécu. Si une telle migration avait eu lieu, c'eût été en des temps préhistoriques tellement reculés qu'elle ne nous apprendrait rien sur les constructeurs des monuments mégalithiques. Et si l'on nous dit que ces constructeurs de dolmens vinrent par mer, nous demanderons s'ils s'étaient embarqués dans les ports de la Palestine ou dans ceux de l'Asie-Mineure. Étaient-ce ces fameux Phéniciens, auxquels les antiquaires se sont plu à attribuer ce genre de constructions? La première réponse que l'on peut faire à cette question, c'est qu'il n'y a pas de dolmens en Phénicie et que l'on n'en a encore trouvé ni à Carthage, ni à Utique, ni en Sicile, ni dans aucun lieu où les Phéniciens avaient des colonies. L'on n'en trouve pas même à Marseille, où ils s'établirent, bien qu'ils soient fort nombreux sur la rive occidentale du Rhône, où ce peuple n'avait aucun établissement. Il se

(1) *History of Architecture*, par l'auteur, I, p. 81.
(2) Voir la note 1, p. 37.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

peut que les Phéniciens aient eu des relations commerciales avec la Cornouailles et aient découvert des terres fort loin au nord; mais prétendre qu'un si petit peuple ait pu ériger tous les monuments mégalithiques de la Scandinavie, de la France et des autres contrées continentales, où jamais ils ne se fixèrent, c'est attribuer de grands effets à une cause tout-à-fait insignifiante. La puissance phénicienne était tellement incapable de produire de tels effets que l'hypothèse en question n'eût probablement jamais été proposée si, à l'époque où elle le fut, l'extension des dolmens avait été connue comme elle l'est aujourd'hui. Sans même tenir compte de la question de temps, elle est aujourd'hui tout-à-fait inadmissible; à plus forte raison, si la date que nous avons assignée plus haut à cette classe de monuments est vraiment fondée.

Au contraire, l'idée d'une migration de France en Algérie n'a rien d'invraisemblable. Tout porte à croire que les dolmens français sont plus anciens que ceux d'Algérie, ce qui est la condamnation formelle de l'hypothèse précédente, et rien ne s'oppose, au point de vue chronologique, à ce que cette classe de monuments ait pris naissance dans l'Europe occidentale. Lorsque, six siècles avant l'ère chrétienne, les Celtes de la Gaule centrale commencèrent à étendre les limites de leur territoire aux dépens de celui des Aquitains, ces derniers peut-être s'en furent chercher en Afrique un refuge contre leurs oppresseurs, absolument comme un peu plus tard les constructeurs de dolmens de l'Espagne se réfugièrent en Irlande. Or, rien n'empêche que cette émigration ne se soit produite sur une assez vaste échelle pour provoquer l'introduction en Algérie d'une forme d'architecture déjà adoptée ailleurs, et comme les Celtes ont continué leurs empiètements jusqu'au moyen-âge, le courant d'émigration a pu se continuer ainsi pendant tout ce temps. De la sorte, tout s'expliquerait, mais à condition que les dolmens d'Algérie aient la date récente que nous leur avons attribuée et qui du reste nous semble incontestable.

Il n'est guère probable cependant que les Aquitains fussent allés chercher un refuge en Afrique, s'il n'y avait eu là quelque tribu alliée qui leur fît espérer un bon accueil. Si l'on pouvait établir qu'il en fût ainsi, ce serait un grand pas de fait dans la question. Malheureusement l'ethnographie du nord de l'Afrique nous est trop peu connue pour que l'on puisse rien en conclure à cet égard. Si ce peuple exista, on ne sait ni quel il fut, ni quels en sont aujourd'hui les représentants, et jusqu'à ce que notre ignorance soit dissipée, il serait inutile de disserter sur de pures probabilités.

L'on sait quelque chose des migrations des peuples établis autour des rivages de la Méditerranée au moins dix siècles avant la naissance du Christ; mais ni dans l'histoire grecque, ni dans l'histoire romaine, ni dans celle de Carthage, ni dans aucune des anciennes traditions, l'on ne trouve la moindre allusion à une migration d'un peuple barbare qui fût venu d'Asie par l'Égypte ou par mer, et ce qui est peut-être plus frappant, dans aucune des îles intermédiaires l'on n'en découvre une seule trace. Les *Nurhaghes* de Sardaigne, les *Talayots* des îles Baléares sont des monuments d'un genre tout différent de ceux de France et d'Algérie. Il en est de même des tombeaux de l'île de Malte, et comme nous venons de le dire, rien d'analogue n'existe en Sicile.

L'on est donc réduit à la troisième hypothèse, qui rapporte l'architecture mégalithique à une période peu éloignée de l'histoire du monde et la considère comme propre aux races humaines, chez qui le respect pour les ancêtres décédés était le caractère dominant.

TRIPOLI.

Le docteur Barth paraît être le seul voyageur qui, dans les temps récents, ait exploré les environs de Tripoli dans une étendue suffisante et avec les connaissances requises pour permettre d'observer s'il y avait ou non des monuments en pierres brutes dans ce district. A mi-chemin environ entre Moursuk et Ghât, il remarqua « un cercle de grandes dalles régulièrement disposées, semblable à l'ouverture d'un puits. Plus loin dans la plaine, il vit un autre cercle analogue, pareil, ajoute-t-il, à plusieurs de ceux que l'on voit en Cyrénaïque et en d'autres parties du nord de l'Afrique, et se rattachant évidemment aux rites

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

religieux des anciens habitants de ces régions (1). » C'est là à peu près tout ce que nous a appris cet observateur. Il est cependant deux autres monuments qu'il a décrits et dessinés et qui ont une importance pour le moins égale.

L'un d'eux, situé en un lieu appelé Ksaéa, à 72 kilomètres au sud-est de Tripoli, consiste en six paires de trilithes semblables à celui que représente notre gravure. Aucun plan n'en représente la disposition et le docteur Barth ne nous dit rien de sa destination, mais il fait observer seulement que « ces trilithes n'étaient pas des portes, vu que les supports sont tellement rapprochés qu'un homme de taille moyenne peut à peine passer au milieu (2). »

Fig. 175. — Trilithe à Ksaéa (Tripoli).

L'autre, situé à Elkeb, à environ la même distance de Tripoli, mais au sud-est, est plus curieux encore. C'est aussi un trilithe, mais les supports, qui sont placés sur une plate-forme en maçonnerie formant deux gradins, sont inclinés l'un vers l'autre et semblent avoir été copiés sur une charpente. La pierre supérieure se projette également en avant des supports d'une façon inconnue en maçonnerie. Un autre curieux indice de son origine, c'est que le pilier occidental présente sur sa face interne trois trous quadrangulaires de 15 centimètres carrés qui correspondent à d'autres trous pratiqués de part en part sur le pilier opposé. Ces piliers ont 60 centimètres d'épaisseur et 3 mètres de haut; l'imposte mesure tout près de 2 mètres (3).

En face de ces piliers est une pierre avec une cavité de forme carrée et une rigole sur le côté. Si la gravure et la description sont exactes, elle ressemble tout-à-fait à un *Yoni* hindou et personne ne

(1) *Voyages et Découvertes dans le nord de l'Afrique*, I, p. 204.
(2) *Ibid.*, p. 74.
(3) *Ibid.*, p. 59. — Les trous ne se voient pas dans la gravure.

serait surpris de la trouver dans un temple moderne de Bénarès. On voit en outre, dans la gravure, plusieurs autres pierres qui évidemment font partie du même monument; l'une d'elles semble affecter la forme d'un trône.

Évidemment ces monuments ne sont pas seuls. Il doit y en avoir d'autres dans le pays, probablement un bon nombre, et peut-être leur connaissance jetterait-elle une lumière abondante sur l'objet de nos recherches. En attendant, l'on commence à se dire que l'assertion de Geoffroy de Monmouth, suivant laquelle « les géants eussent apporté d'Afrique les pierres que l'art magique de Merlin transporta ensuite de Kildare à Stonehenge (1), » pourrait bien n'être pas si totalement dépourvue de fondement qu'elle peut le paraître au premier abord. Sans doute le transport de ces pierres est un conte, mais l'idée et le plan de ces monuments pourraient bien avoir suivi la route indiquée.

Si maintenant nous revenons à la page 110 de ce livre, il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance qui existe entre la figure 25 et les figures 175 et 176, spécialement la première. Une telle similitude est plus que suffisante pour ôter toute invraisemblance à cette idée du docteur Barth que « les traces d'art que présentent ces monuments peuvent être attribuées à l'influence romaine. » Elle montre aussi que ces trilithes africains furent très-probablement des tombeaux, et prouve une fois de plus que Stonehenge est un monument à la fois funéraire et post-romain.

Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est que quelques-uns de ces monuments, spécialement celui d'Elkeb, suggèrent l'idée d'une influence indienne. L'introduction de supports inclinés imitant les formes des charpentes se retrouve dans l'Inde, dans les cavernes de Béhar (2) et dans les Ghattes occidentales, jusqu'au II[e] siècle avant J.-C., mais certainement pas plus tôt. Ces imitations de charpentes, mais sans l'inclinaison des piliers, se continuèrent à Sanchi et dans les cavernes

(1) *British History*, VIII, ch. II.
(2) *Hist. de l'Archit.*, par l'auteur, III, p. 483.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'Ajunta quelque temps après l'ère chrétienne, et dans les pays où le bois est utilisé elles se sont continuées de fait jusqu'à nos jours. Il est difficile, par exemple, de trouver deux monuments plus semblables l'un

Fig. 176. — Trilithe à Elkeb (Tripoli).

à l'autre que celui d'Elkeb et le tombeau bouddhiste de Bangkok, que représente la figure 177. La tombe siamoise peut avoir cent ans d'existence, et si l'on suppose que le trilithe africain est de la dernière époque de Rome, l'on a quatorze ou quinze siècles entre ces deux monuments, ce qui est certainement tout ce qu'on peut raisonnablement demander. En réalité, il est probable que l'intervalle est moindre, mais si l'un était préhistorique, l'on perdrait complétement le fil qui doit évidemment le rattacher à l'autre.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet à propos des monuments indiens et de leur connexion avec ceux de l'Ouest. Ce qui précède suffit cependant pour montrer combien il est à désirer que ces dolmens de l'Afrique soient plus complétement explorés; c'est là, selon nous, qu'est enfouie la clef qui doit un jour nous dévoiler les mystères de l'architecture mégalithique.

Fig. 177. — Monument bouddhiste, à Bangkok (royaume de Siam).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XI.

ILES DE LA MÉDITERRANÉE.

Avant de quitter la mer Méditerranée et les contrées qui la limitent, il ne sera pas inutile de dire un mot de certains monuments non historiques qui se trouvent dans ses îles. A proprement parler, ils ne rentrent guère dans les limites assignées à ce livre, car ils ne sont pas vraiment mégalithiques dans le sens que nous avons jusqu'ici attribué à ce tèrme. Bien que l'on ait employé des pierres de 5 à 6 mètres de hauteur dans les monuments de Malte, ces pierres ont été taillées, et sans doute avec des instruments en métal; elles sont mélangées dans les constructions avec des pierres plus petites, de façon à former des murs ou des voûtes, et dès lors elles ne peuvent être considérées comme des monuments en pierres brutes. Elles ont cependant des rapports si intimes, semble-t-il, avec ces derniers et sont tellement confondues avec les monuments mégalithiques et les mystères préhistoriques, dans tous les livres qui traitent de ces questions, que nous ne pouvons nous dispenser de faire connaître autant que possible leurs formes et leurs usages.

Ces monuments sont de trois classes. Les premiers, ceux de Malte, y sont appelés Tours-des-Géants, — *Torre dei Giganti*, — nom qui n'a aucune signification, mais qui n'implique non plus aucune hypothèse, de sorte qu'il peut être convenablement adopté. La seconde classe comprend les monuments appelés *Nurhaghes*, monuments propres à la Sardaigne. Enfin, ceux de la troisième classe sont les *Talayots*, qui n'existent que dans les îles Baléares. Il peut y avoir quelques rapports entre les deux derniers groupes, mais il existe en tout cas certaines particularités locales qui permettent de les distinguer. Quant aux monuments maltais, ils sont certainement uniques dans leur genre. Aucune des trois classes ne présente du reste la moindre affinité avec aucun des monuments connus de l'Europe et de l'Afrique.

MALTE.

Les monuments les mieux connus des groupes maltais sont situés vers le milieu de l'île de Gozzo, dans la commune de Barbato. A l'époque où Houel écrivit, en 1787 (1), l'on ne connaissait que le mur extérieur avec l'abside de l'une des chambres intérieures et l'entrée d'une autre. Cet auteur prit à tort l'abside de droite de la seconde paire de chambres pour un fragment de cercle et le représenta comme tel avec un dolmen au milieu. Il fut sans doute entraîné dans cette erreur par l'existence d'un cercle réel qui se trouvait à 320 mètres du groupe principal. Ce cercle avait 42 mètres de diamètre et se composait de pierres juxtaposées, alternativement larges et étroites, comme le montre notre gravure, qui représente l'arrière du principal monument. L'entrée était masquée par deux pierres très-élancées, peut-être de 6 mètres de haut. L'intérieur était sans doute complétement brut, mais les planches n'en laissent rien apercevoir. Lorsque Houel fit son plan (2), le monument avait tout l'aspect de ce qu'on appelait alors un *cercle druidique*, et il eût pu être invoqué à l'appui de la théorie druidique. Il est cependant prouvé aujourd'hui que ce n'était en réalité que le commencement de l'enveloppe d'une paire de chambres, comme l'on en trouve dans tous les monuments analogues de nos pays. Si le plan est exact, c'est le monument le plus régulier que l'on ait jamais vu, ce qui, joint à ce fait qu'il n'a jamais été terminé, tendrait à faire croire qu'il fut le dernier de la série. Il a aujourd'hui entièrement disparu, de même qu'un autre d'un aspect plus mégalithique encore, qui se trouvait à quelques mètres du groupe principal, mais dont nous n'avons ni le plan ni la description. Il est assez bien représenté dans le XXII[e] volume de l'*Archæologia*, d'après les dessins d'un artiste du pays, dessins que l'amiral Smyth rapporta en 1827. Malheureusement, le texte qui accompagne les planches est tout-à-fait insuffisant. L'auteur explique en partie cette lacune en disant

(1) *Voyage pittoresque en Sicile et à Malte*, 4 vol. in-folio. Paris, 1787.
(2) *Ibid.*, pl. CCXII.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que les chiffres présentant les dimensions du monument étaient restés entre les mains du colonel Otto Beyer, qui avait précisément fait explorer la principale paire de chambres.

La seconde paire fut fouillée par sir Henry Bouverie, vers 1836, à l'époque où il était gouverneur de l'île et où parurent les plans et vues d'ensemble que publia de son côté le comte de La Marmora (1). Elle a été explorée de nouveau par Gailhabaud et d'autres, de sorte qu'elle est aujourd'hui assez bien connue des archéologues.

Les monuments ainsi mis en lumière consistaient en deux paires de chambres elliptiques très-semblables, quant au plan et aux dimensions, à celles de Mnaïdra (fig. 179). La plus grande profondeur à l'intérieur, depuis l'entrée jusqu'au chevet de la paire principale, est de 27 mètres; la largeur totale est de 39 mètres. La paire située à droite, en entrant,

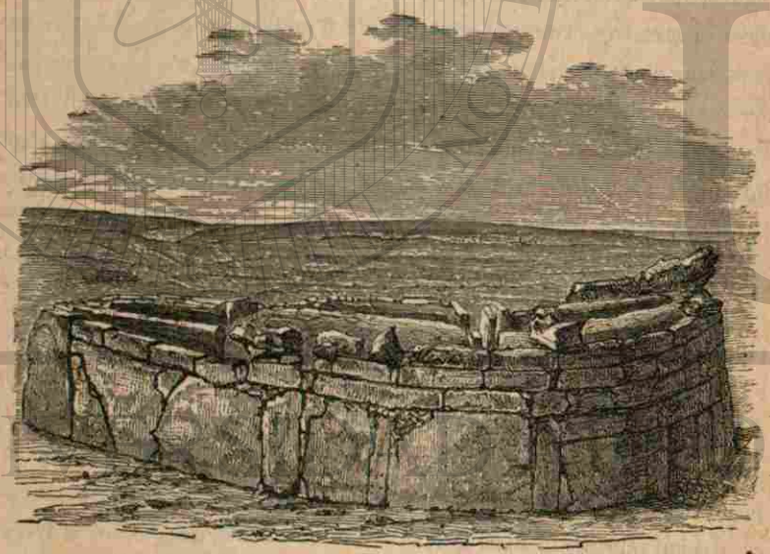


Fig. 178. — Vue de l'extérieur de la Tour-des-Géants, à Gozzo (Malte).

est relativement simple. La chambre extérieure de la paire de gauche conservait encore, lorsqu'on l'explora, une sorte d'autel abrité par quelque chose comme la grille d'un chœur; cette grille était ornée de

(1) *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, I, Paris, 1836.

spirales et de figures géométriques assez bien gravées. Dans la chambre intérieure et près de l'entrée, se trouvait une pierre sur laquelle était représenté un serpent en bas-relief; mais c'était la seule représentation d'être vivant.

La figure 178 peut donner une idée de l'aspect extérieur du monument. Comme pour le cercle dont nous avons parlé ci-dessus, la partie inférieure du mur est composée alternativement de grandes pierres posées de champ et de petites placées debout entre les premières. Au-dessus, sont des assises de pierres en maçonnerie régulière. Il est probable qu'il y avait quelque corniche ou cordon avant l'origine de la voûte; mais il n'en reste aujourd'hui aucune trace dans aucun de ces monuments.

Le second groupe, connu sous le nom d'Hagiar-Khem, est situé près de Krendi, du côté sud de l'île de Malte; c'est le plus considérable que l'on connaisse. Le monument principal contient, outre la paire habituelle de chambres, quatre ou cinq chambres latérales. Un second monument situé à une courte distance au nord contient aussi au moins sa paire de chambres; enfin, un troisième situé au sud est tellement ruiné que l'on n'a pu en découvrir le plan. L'on ne connaissait du monument que les sommets des murs lorsque sir Henry Bouverie le fit explorer en 1839. Un rapport sur ces fouilles, avec plan et dessins, a été publié à Malte dès cette époque, par le lieutenant Foulis. Le plan a été reproduit, avec moins de détails toutefois, dans l'*Archæologia* (1) et plus tard dans les comptes-rendus du Congrès d'archéologie préhistorique de Norwich, d'après une étude récemment faite par les ingénieurs royaux.

Le troisième groupe, celui de Mnaïdra, est situé non loin du précédent, entre lui et la mer. Comme rien n'a encore été publié à son sujet, nous en donnons ici un plan dû aux études de l'ingénieur royal Mortimer (2). Comme le monument de Gozzo, il consiste en deux paires de chambres

(1) En même temps qu'un Mémoire de M. Vance, *Archæol.*, XXIX, p. 227.

(2) Je dois ce plan et les photographies à la bienveillance de M. Collinson, qui les accompagna d'une description très-complète et de notes sur leur histoire et leurs usages. C'est là que j'ai puisé en partie les renseignements qui suivent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ovales juxtaposées. La paire de droite est ici plus grande et plus simple que celle de gauche; mais elle ressemble tellement, comme plan et

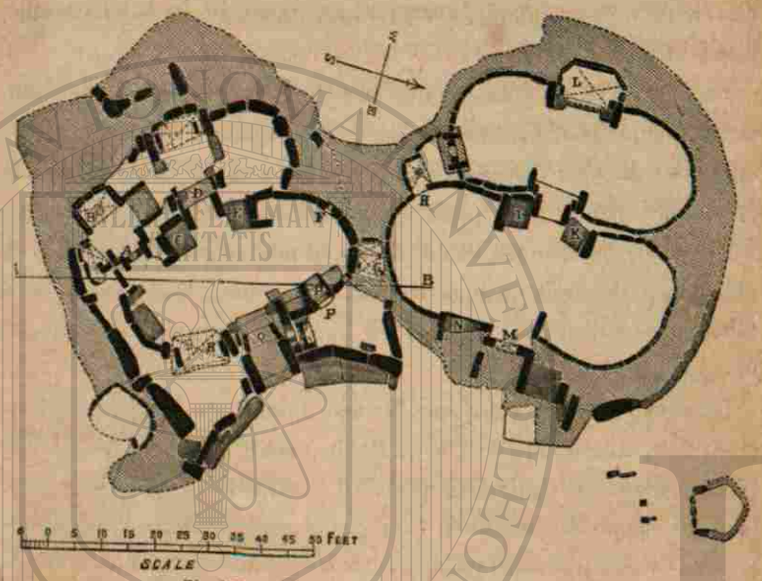


Fig. 179. — Plan du monument de Mnaidra (Malte).

comme dimensions, à la paire de droite de Gozzo que toutes les deux sont probablement du même âge et ont dû avoir la même destination.

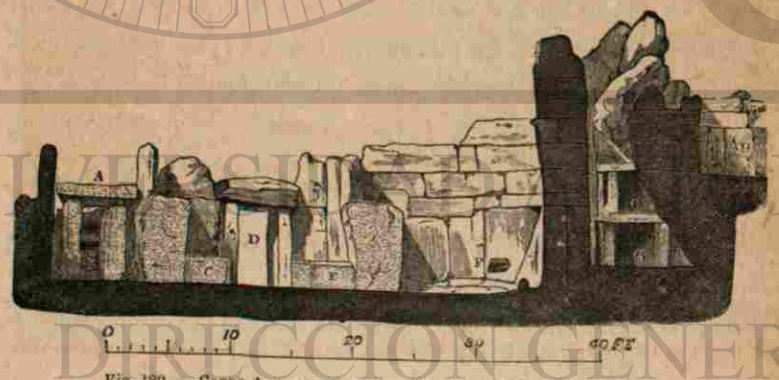


Fig. 180. — Coupe du monument suivant la ligne AB du plan précédent.

Elles ont, aussi exactement que possible, les mêmes dimensions : l'une et l'autre sont entourées de murs constituant un cercle de 22m50 de

diamètre. Le cône de gauche, à Mnaidra, doit avoir à peu près le même diamètre; mais l'enceinte correspondante de Gozzo a 30 mètres de large et la chambre intérieure, qui mesure 24 mètres sur 15, est la plus grande et la plus belle pièce de ce genre qui existe dans les îles.

La coupe des chambres inférieures que nous donnons ici (fig. 180) suffira pour faire comprendre la disposition intérieure de ces constructions telles qu'elles existent actuellement : *A* représente l'entrée d'une petite pièce carrée où se trouve l'autel ou la table. La figure suivante (181), copiée sur une photographie, en donne une idée plus

Fig. 181. — Entrée de la chambre B, à Mnaidra.

complète en même temps qu'elle montre l'ornementation en pointillé, propre à ces monuments maltais. *D* est l'entrée de l'autre chambre, qui affecte la forme elliptique ordinaire. De chaque côté de la porte sont des siéges en pierres, *C* et *E*, qui se trouvent toujours dans de semblables situations. Au-delà, en *F*, est une de ces mystérieuses ouvertures si

fréquentes dans ce monument. Elle se voit, ainsi qu'une autre, dans la figure 182. Entre cette pièce et la pièce supérieure, l'on aperçoit comme deux tablettes qui se trouvent aussi à Gozzo, et dont il est difficile d'expliquer l'usage, si ce ne sont pas des sortes de columbaires destinés à la conservation des cendres des morts.

Ici se pose une question difficile. Il s'agit de savoir lequel de ces deux groupes est le plus ancien. Est-ce le supérieur, avec son style plus simple et ses pierres plus petites, ou bien l'inférieur, avec ses pierres plus volumineuses et son style plus orné? En somme, nous pensons que le plus simple est aussi le plus ancien, et cela, entr'autres raisons, parce

Fig. 182. — Extrémité nord de la chambre extérieure gauche, à Mnaidra, d'après une photographie.

que le sol des groupes de droite est de 3 mètres au-dessus du niveau de l'autre groupe. Comme les édifices sont tous placés sur des hauteurs, il paraît impossible que quelqu'un ait choisi pour résidence un lieu commandé par un tertre, au lieu de bâtir sur ce tertre lui-même. Outre cet

indice tout local, il semble probable que le style alla en progressant, et dès lors, cette chambre de droite de Mnaidra doit être la plus ancienne, et la grande de Gozzo la plus récente de celles qui ont été terminées.

Les excavations pratiquées à Mnaidra, aussi bien qu'à Hagiar-Khem, ont suffi pour donner une idée du mode de toiture dont l'on fit usage pour ces constructions. La gravure ci-dessus, prise sur une photographie, représente la naissance de la voûte de la chambre gauche à l'extrémité septentrionale. Le colonel Collinson a calculé que cette voûte devait avoir une hauteur de neuf mètres sur un diamètre de six. Ces dimensions ne surprendront pas si l'on songe que, déjà avant la guerre de Troie, les architectes grecs élevaient des chambres voûtées d'une largeur de 15 à 18 mètres. Ce que l'on a plutôt admiré dans ces constructions, c'est la façon dont sont voûtés les espaces plats qui séparent les deux chambres. Cependant, si l'on y regarde de près, l'on s'aperçoit que la chose dût être facile. Dans le plan de Mnaidra, par exemple, l'on voit à l'extrême droite une sorte de mur de soutènement, qui consiste en un segment d'un cercle de 22 mètres de diamètre environ et se continue tout autour des deux chambres. Si l'on dessine un cercle semblable autour des chambres de gauche, il les enveloppe également; mais les cercles sont cachés ou consistent en un mur mitoyen placé au point où se voit le groupe de cellules. Ceci accordé, il est facile de voir que la forme extérieure de la voûte fut un cône à gradins destiné à masquer les inégalités du toit. L'aspect extérieur du monument devait donc être celui de deux cônes égaux et adjacents, d'une hauteur de 15 mètres. Il peut sembler difficile, au premier abord, que des gens aussi grossiers que l'étaient les Maltais lorsqu'ils élevèrent ces monuments aient pu faire reposer leurs cônes sur un mur d'enceinte de 3 mètres seulement d'épaisseur; mais si l'on se rappelle que chaque cône était divisé en deux par un mur mitoyen qui peut-être s'élevait dans toute la hauteur, toute difficulté s'évanouit.

L'application de ces principes aux ruines de Hagiar-Khem jette du jour sur leur histoire. A l'origine, le monument paraît avoir consisté en une seule paire de chambres dans la forme habituelle A et B du plan ci-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

joint; mais l'agrandissement devenant nécessaire, l'une des chambres fut transformée en une sorte de couloir conduisant à quatre chambres nouvelles de forme ovoïde, rayonnant autour d'un point, de façon à pouvoir être recouvertes par un cône de 30 mètres de diamètre. Quant à la difficulté de construire un cône de ces dimensions, ici encore elle fut

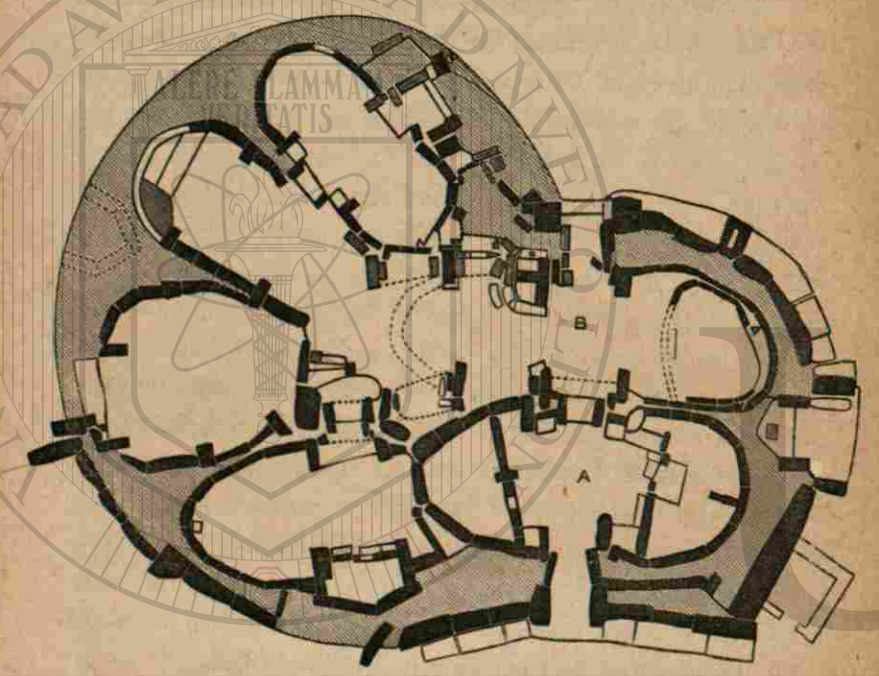


Fig. 183. — Plan d'Hagiar-Kem en partie restauré (Malte).

surmontée, grâce aux nombreux points d'appui que fournissent les murs disposés autour du monument. Ce monument devait donc offrir extérieurement l'aspect d'un vaste cône soudé, pour ainsi dire, à un autre un peu moins vaste qui recouvrait les chambres d'entrée.

Restaurés de cette façon, ces monuments ressembleraient beaucoup à ceux de Kubber-Roumeia, près d'Alger, et de Madracen, près de Blidah. Celui des environs d'Alger avait 60 mètres de diamètre, avec un

cône s'élevant en gradins jusqu'à une hauteur de 40 mètres, ce qui était moins, en proportion, que pour les précédents, mais il était presque massif à l'intérieur. Madracen paraît encore plus écrasé; malheureusement il n'en a été publié aucune coupe exacte. Il a été établi récemment que Kubber-Roumeia avait été le tombeau des rois mauritaniens jusqu'au temps de Juba II, c'est-à-dire jusque vers l'ère chrétienne (1). Si l'on en juge par son style, Madracen peut être d'un siècle plus ancien. Quoi qu'il

Fig. 184. — Vue de Madracen (Algérie).

en soit, il n'est guère douteux, selon nous, que ces tombes n'appartiennent au même type que les monuments maltais; seulement les anneaux intermédiaires sont encore à découvrir.

A l'intérieur, les monuments de Malte sont grossiers et n'offrent que de faibles tentatives de décoration. Les pièces du milieu sont les plus sombres et aussi les plus simples; les autres sont plus ou moins ornées, selon la quantité de lumière qu'elles reçoivent par la porte. A Gozzo, dans la pièce extérieure, se voient des volutes et des spirales beaucoup plus délicates que celles qui ont été trouvées en Irlande et en général

(1) Berbrugger, *Mausolée des derniers rois de Mauritanie*. Alger, 1867.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans les monuments en pierres brutes, mais rappelant assez celles de Mycènes et d'autres parties de la Grèce. A Hagiar-Khem et à Mnaidra, l'ornement favori consiste en une sorte de pointillé également distribué sur toute la pierre et tel qu'on pourrait le faire aujourd'hui (fig. 181). L'on trouva un autel dans l'une des chambres extérieures de Hagiar-Khem, et dans l'une et l'autre localité il y avait des tables de pierre de 1m20 à 1m50 (fig. 181). On ignore à quel usage elles purent servir; elles sont trop étroites pour être des autels, et l'on n'en a trouvé nulle part de pareilles, si ce n'est aux îles Baléares.

Il est à peine besoin, après ce qui vient d'être dit, de rechercher si ces constructions furent des temples ou des tombeaux. Leur situation seule suffit pour prouver qu'elles n'appartiennent pas à la première classe de monuments. Les hommes ne réunissent pas irrégulièrement trois ou quatre temples, comme à Gozzo, à un jet de pierre l'un de l'autre, dans un pays désert et loin de tout centre de population. Il en est de même de Hagiar-Khem, où il existe certainement, sinon quatre, du moins trois séries de chambres; quant à Mnaidra, il peut être considéré comme faisant partie du même groupe ou cimetière.

Malte fut, dit-on, colonisée par les Phéniciens au plus tard du temps de Diodore; mais on ne sait au juste ni à quelle époque, ni dans quelle proportion les nouveaux habitants remplacèrent les anciens. Nous savons seulement qu'ils avaient des temples dédiés à Melkarte et à Astarte. Leurs débris doivent se trouver près des ports et dans les lieux où ce peuple eut des établissements; or, le colonel Collinson nous apprend précisément que des restes de constructions à colonnes ont été découverts à Marsa-Sirocco et près du port de Valetta. Ces restes sont sans doute ceux des temples en question, rebâtis peut-être du temps des Romains. Les figurines trouvées à Hagiar-Khem doivent être des offrandes faites aux morts et non des divinités, car il n'est pas vraisemblable que ces statuettes informes et sans tête, de 50 centimètres de haut, aient jamais été l'objet d'un culte dans ces temples.

Si ces monuments sont des tombeaux, cette localité fut le lieu de sépulture d'un peuple qui brûla ses morts, en conserva soigneusement la

cendre, et professa pour eux le plus profond respect longtemps après leur décès. Les pièces intérieures présentent des tablettes, des coffres en pierre et de nombreux enfoncements qui ne peuvent avoir d'autre but que celui de conserver ces restes vénérés. Quelques-uns de ces réduits sont fermés par une simple dalle de deux à trois pieds carrés; d'autres sont assez étroits pour qu'un homme puisse à peine y pénétrer; d'autres enfin sont de simples trous dans lesquels on ne peut que passer le bras (1); mais à en juger par leur aspect, tous ont été destinés à être fermés.

Toute cette disposition prouve assez que ces monuments ne sont point des temples dans le sens ordinaire du mot. Il se peut que les pièces extérieures soient des salles dans lesquelles s'accomplissaient des cérémonies religieuses en l'honneur des morts; mais avant tout, le monument était un tombeau et sa destination toute funéraire.

L'histoire ancienne de Malte est si peu connue qu'il est extrêmement difficile de savoir quel fut le peuple qui érigea ces tombeaux. Il est assez naturel de songer aux Phéniciens; mais pour prouver qu'ils en sont les auteurs, il faudrait, à défaut de preuves directes, qu'il fût établi qu'ils érigèrent des monuments semblables soit chez eux, soit ailleurs. Or, cela n'est nullement prouvé. Aucun tombeau de ce genre n'existe dans les environs de Tyr, de Sidon et de Carthage, et les auteurs classiques sont absolument muets à cet égard. Les monuments qui leur ressemblent le plus sont ceux de Mycènes; mais les différences sont encore trop sensibles pour que l'on puisse baser un argument sur les quelques similitudes qu'ils présentent. Les monuments grecs furent toujours destinés à être ensevelis sous des tumulus; ceux de Malte ont à l'extérieur un *podium* si fortement marqué et si orné qu'il est évident qu'ils ne furent jamais recouverts. S'il existe quelque part des monuments analogues, nous croyons que c'est en Afrique qu'on les trouvera; rien de semblable ne doit exister en Europe.

Il semble plus difficile encore de déterminer leur âge que leur origine.

(1) L'un d'eux se voit en F, fig. 180, et d'autres dans la fig. 182.

Si l'on s'en tient à la nature de la pierre, à leur état de conservation et à d'autres circonstances, on ne saurait les considérer comme très-anciens. S'ils étaient en Grèce, par exemple, leur comparaison avec d'autres monuments pourrait peut-être nous instruire à cet égard ; mais ici ils sont uniques en leur genre ; nous n'avons rien qu'il soit possible de leur comparer, et nous ignorons trop l'histoire ancienne de Malte pour savoir à quelle époque elle atteignit le degré de civilisation représenté par ces tombeaux. Il est extrêmement probable, toutefois, qu'ils sont pré-romains, mais non antérieurs aux monuments de Mycènes et de Thyrns ; en un mot qu'ils appartiennent à la période comprise entre la guerre de Troie et les guerres puniques, mais qu'ils sont probablement plus rapprochés de la première que des dernières.

SARDAIGNE.

Rien ne prouve mieux l'état d'isolement et de division dans lequel vivait la société de l'ancien monde que le caractère si profondément original et tranché des monuments de la Sardaigne. Ce n'est pas cette fois au nombre de dix ou de douze qu'on les trouve, mais par milliers, et ils se ressemblent tellement qu'il est impossible de les confondre avec d'autres et, chose étonnante, de constater le moindre progrès, le moindre changement dans leur exécution. A part les *Talayots* des îles Baléares, l'on ne connaît aucun monument qui ressemble aux *Nurhaghes* de la Sardaigne. Rien d'analogue n'existe ni en Italie, ni en Sicile, ni en aucun lieu connu.

Un Nurhaghe est facile à reconnaître et à décrire : c'est toujours une tour ronde, dont les flancs font avec l'horizon un angle de 10 degrés environ et dont le diamètre varie entre 6 et 18 mètres, avec une hauteur égale à la largeur de la base. Les tours ont quelquefois un seul, souvent deux et même trois étages ; le centre est occupé par des chambres circulaires, construites avec des pierres disposées en forme de dôme. La chambre occupe généralement un tiers du diamètre, l'épaisseur des murs formant les deux autres tiers. Il y a invariablement une rampe ou un

escalier conduisant à une plate-forme située au sommet de la tour. La figure ci-contre, extraite d'un ouvrage de La Marmora (1), fera comprendre tous ces détails.

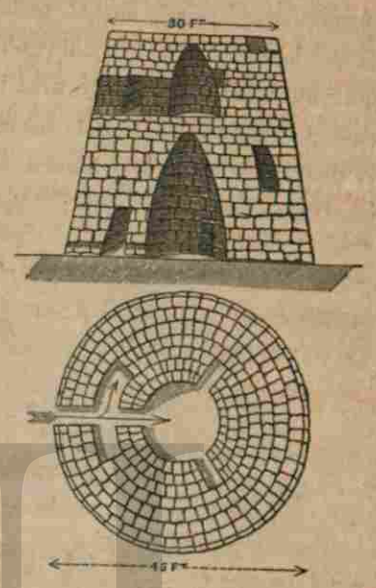


Fig. 185. — Coupe et plan d'un Nurhaghe.

Lorsque les Nurhaghes ont plus d'un étage, ils sont généralement entourés d'autres auxquels les rattachent des plates-formes souvent d'une étendue considérable. C'est ainsi que celui de Santa-Barbara était jadis enfermé au milieu de quatre Nurhaghes auxquels on arrivait par une porte pratiquée dans la tour centrale ; mais fréquemment aussi, lorsque les plates-formes sont un peu vastes, il y a des rampes distinctes pour y parvenir. Le travail de maçonnerie de ces monuments est généralement assez élégant, bien que les pierres soient quelquefois employées à l'état brut ; mais nulle part ils ne présentent rien de comparable en magnificence aux constructions mégalithiques. On n'y voit non plus aucun ornement architectural qui puisse mettre sur la voie de leur origine ; nulle inscription, nulle image, nulle sculpture d'aucune sorte n'y a été trouvée. Sous ce rapport, ils ne gardent pas un silence moins profond que nos monuments mégalithiques.

L'histoire écrite n'est guère moins silencieuse à leur égard. L'on ne connaît qu'un passage qui semble s'y rapporter ; il est extrait d'un ouvrage grec qui a pour titre *De mirabilibus Auscultationibus* et qui a été attribué à Aristote. Voici ce passage : « On dit qu'il y a dans l'île

(1) *Voyage en Sardaigne*, par le comte Albert de La Marmora. Paris, 1840. Comme cet ouvrage est non seulement le meilleur, mais en réalité le seul sur lequel on puisse s'appuyer en semblable matière, nous y avons puisé tous ou presque tous les renseignements contenus dans ce paragraphe.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de Sardaigne, entre autres magnifiques et nombreux édifices bâtis à la manière des anciens Grecs, certains dômes (Θόλοι) élevés dans des proportions exquises. On ajoute qu'ils sont l'œuvre d'Iolas, fils d'Iphicle, qui vint coloniser cette île avec l'aide des Thespiades. » Cela suppose que les Nurhaghes existaient déjà lorsque ce livre fut écrit, bien que l'auteur ne les eût évidemment jamais vus. Un passage de Diodore vient confirmer le précédent : « Après avoir établi sa colonie, Iolaüs fit

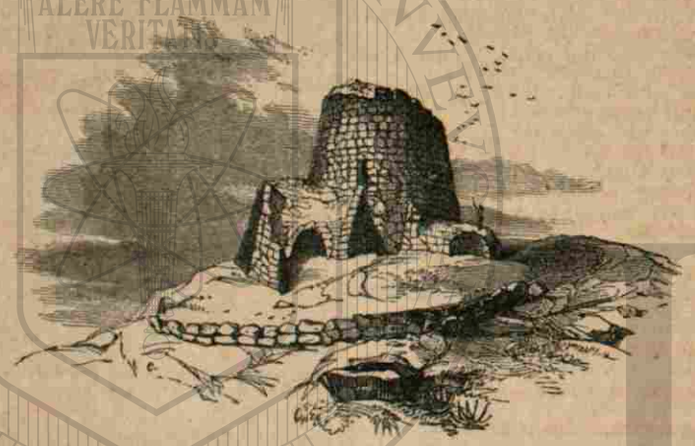


Fig. 186. — Nurhaghe de Santa-Barbara (Sardaigne).

venir Dédale de Sicile et bâtit de nombreux et grands édifices qui subsistent encore aujourd'hui et s'appellent *dédaliens*, du nom de leur constructeur (1). » Dans un autre paragraphe, le même auteur parle « de la vénération qui entoure encore le nom d'Iolaüs. » Il est vrai qu'il n'avait jamais visité cette île ni pu voir les monuments dont il parle.

Il n'est pas surprenant que des constructions si mystérieuses et si différentes de tout ce que l'on connaît ailleurs aient donné lieu à des spéculations non moins extravagantes que celles qui concernent les monuments en pierres brutes. Les diverses théories relatives à ces monuments ont été si complétement énumérées et reproduites (2) par de

(1) Diodore, IV, 30; V, 15.

(2) *Voyage en Sardaigne*, ch. IV, p. 117-159.

La Marmora, qu'il ne sera pas nécessaire d'y revenir. Nous nous contenterons d'en rappeler trois qui paraissent reposer sur des bases plus solides.

La première considère les Nurhaghes comme des forteresses, la seconde comme des temples, la troisième comme des tombeaux.

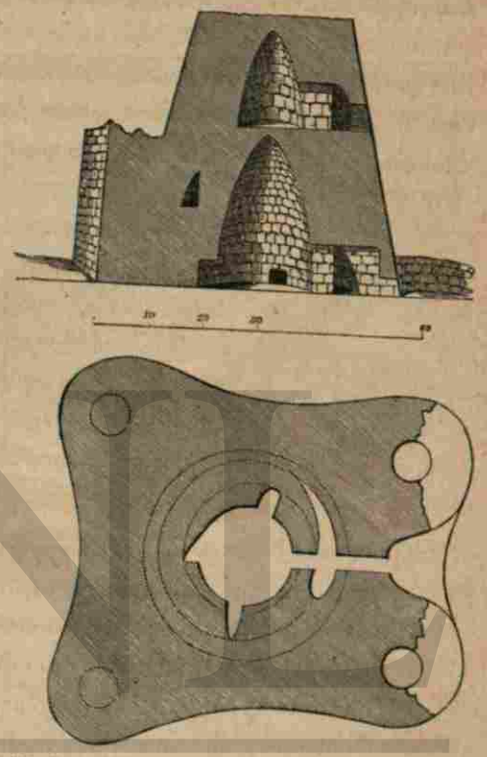


Fig. 187. — Coupe et plan du Nurhaghe de Santa-Barbara.

Si l'on tient compte de la position qu'occupent ces monuments, la première de ces théories n'est pas aussi dénuée de tout fondement qu'elle le paraît au premier abord. En règle générale, ils sont tous placés sur des hauteurs et à des distances telles que la vue peut s'étendre de l'un à l'autre, ce qui permettrait des communications à l'aide de signaux. — Prenons pour exemple celui de Giara, près d'Isili (fig. 188). Un officier du génie admirerait l'habileté avec laquelle a été choisie la position ; tous les points importants des alentours sont occupés, ainsi que deux points à l'intérieur des fortifications, pour venir en aide aux premiers. L'auteur du camp retranché de Linz s'étonnerait de voir son plan réalisé 3,000 ans avant lui : ce sont les mêmes tours, avec des différences à peine perceptibles pour un œil expérimenté. La forme même de ces tours conduit à y voir un moyen de défense. Un Nurhaghe, tel que celui de Santa-Barbara, par exemple (fig. 186 et 187), entouré de quatre autres plus petits réunis par une plate-forme et dominés par la tour centrale, est un

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

système de défense que l'on pourrait adopter aujourd'hui, pourvu que l'on suppose l'existence d'un parapet que le temps aurait détruit.

Cependant, si l'on y regarde d'un peu plus près, l'on s'aperçoit que nous appliquons à un peuple, qui n'eut certainement d'autres projectiles que des flèches, des principes qui ne conviennent qu'aux armes à feu et à l'artillerie moderne. Les Nurhaghes sont assez espacés pour qu'il leur ait été impossible de se porter secours mutuellement, avant l'invention de la poudre à canon, et bien qu'ils puissent à la rigueur se défendre, ils ont le grand défaut de n'être nullement disposés pour loger une garnison. Il n'est pas possible que des hommes aient pu vivre, manger et dormir dans les petites pièces circulaires situées à l'intérieur du monument. Quant aux plates-formes, elles étaient à cet égard complètement inutiles. Si les quatre Nurhaghes détachés de Santa-Barbara avaient été réunis seulement par des murs, de façon à entourer d'une cour la tour centrale, le cas eût été tout différent; mais comme partout cet intervalle est comblé et transformé en plate-forme, il est évident que ce que l'on chercha dans la construction de ces édifices, ce ne fut pas un abri pour des combattants.

Fig. 188. — Carte de la Giara (Sardaigne).

Un autre argument plus convaincant encore se tire de leur nombre. De La Marmora affirme — et nous n'avons aucune raison de douter de l'exactitude de son assertion — que les restes de 3,000 Nurhaghes au moins peuvent être reconnus en Sardaigne; il ajoute qu'ils furent jadis beaucoup plus nombreux et qu'ils sont assez également dispersés dans toute l'île. Peut-on imaginer un état social qui ait exigé, dans une île comme celle-ci, 3,000 châteaux-forts, et cela sans une ville

fortifiée et sans une place de refuge? Ils ne furent pas érigés pour protéger l'île contre un ennemi du dehors, car la plupart se trouvent loin des côtes. Ils ne furent pas destinés non plus à défendre les riches pendant les insurrections ou les guerres civiles, pas plus qu'à permettre aux brigands de piller en sûreté les paisibles habitants de la plaine. En résumé, à moins que les anciens Sardes n'aient vécu dans un état social absolument inconnu aujourd'hui, ces Nurhaghes ne furent certainement pas des ouvrages militaires.

Si l'on passe à la seconde hypothèse, l'on se trouve en face des mêmes difficultés. Si ces monuments furent des temples, ils ne ressemblent à aucun de ceux des autres peuples. On suppose généralement qu'ils furent consacrés au culte du feu, à cause de leur nom *nur* qui, dans les langues sémitiques, signifie *feu*, mais plus encore à cause de leur construction. Les petites chambres circulaires comprises à l'intérieur sont admirablement appropriées pour la conservation du feu sacré, de même que les plates-formes extérieures conviennent parfaitement au culte sabéen des planètes, qui paraît avoir généralement accompagné celui du feu. Mais dans cette supposition, comment expliquer le nombre prodigieux de ces monuments? L'on peut compter sur ses doigts tous les temples de ce genre qui existent ou existèrent à notre connaissance chez les Perses adorateurs du feu; or, si une douzaine purent suffire pour leurs besoins spirituels, quelle nécessité y avait-il d'en élever des milliers dans la petite île de Sardaigne? Faut-il donc admettre que chaque famille ou chaque village eut son temple particulier sur le point le plus élevé du voisinage et que chacun rendit isolément son culte à la Divinité? Mais l'on devrait au moins rencontrer parmi tous ces temples une certaine subordination correspondant à nos cathédrales, à nos églises paroissiales et à nos chapelles, et rien de cela n'existe. Il y en a de petits et de grands, mais à part cela, la plus grande égalité règne entre eux, contrairement à l'idée de hiérarchie qui domine dans la plupart des religions. Ils diffèrent encore d'une autre façon des temples des autres pays : aucun n'est situé dans les villes ou dans les villages, ou près des centres de population de l'île.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Faut-il donc admettre, conformément à la troisième hypothèse, que ce furent des tombeaux? Mais ici encore se présentent les mêmes objections : ils diffèrent de tous ceux que l'on connaît ailleurs. Il est vrai que leur nombre n'est plus une difficulté; il est, au contraire, un argument en faveur de cette hypothèse, car il est de la nature des tombeaux d'être très-multipliés. Leur situation ne milite pas non plus contre cette manière de voir; il est tout naturel que les gens aient cherché à enterrer leurs morts dans les lieux élevés, afin que leurs tombes pussent être vues de loin. Il n'y a donc presque rien à objecter à cette théorie, si ce n'est que l'on n'a pas rencontré dans ces monuments de dépôts funéraires. Il est vrai que de La Marmora trouva un squelette enseveli dans l'un d'eux, à Iselle, et placé, paraît-il, de façon que la sépulture devait être antérieure, sinon à la construction de la tour, du moins à son achèvement; mais la présence d'un seul corps dans deux mille Nurhaghes est un puissant argument contre cette hypothèse, car si ce mode de sépulture avait été en usage, on eût sans doute trouvé d'autres squelettes parmi les centaines de monuments à demi-ruinés qui se trouvent dans l'île. Aussi sommes-nous porté à croire que si les Nurhaghes sont des tombeaux, ils doivent être ceux d'un peuple qui, comme actuellement les Parsis, laissaient leurs morts à dévorer aux oiseaux du ciel. Ce qui caractérise, en effet, ces monuments, c'est bien la plate-forme à laquelle conduit un escalier ou une rampe. Qu'ils aient été construits pour la défense du pays, pour l'usage du culte ou pour enterrer les morts, évidemment la plate-forme jouait le rôle principal. Mais est-il possible qu'un tel usage ait jamais existé en Sardaigne? Il serait sans doute téméraire de l'affirmer; cependant, cette coutume est ancienne; quelque chose d'aussi exceptionnel parmi les usages modernes n'est pas évidemment inventé d'hier; il se peut que cette pratique ait été jadis plus générale qu'elle ne l'est aujourd'hui et qu'elle ait été apportée dans cette île par des colons orientaux. Nous n'affirmons pas que les choses se sont ainsi passées; mais il est certain que ces tours rappellent complétement les *Tours-du-Silence* des Persans modernes, et les petites chambres latérales conviendraient admirablement pour recevoir

les ossements dépouillés de leur chair lorsque le temps de les recueillir était arrivé.

Un argument invoqué contre la destination funéraire des Nurhaghes, c'est le voisinage immédiat d'autres tombeaux appelés Tombeaux des Géants. Cette particularité nous semble plutôt favorable à cette théorie. Les Tombeaux des Géants sont généralement composés de petites pierres habilement adaptées et d'un frontispice formé d'un seul bloc toujours soigneusement taillé et quelquefois sculpté. De chaque côté de l'entrée s'étendent deux bras de façon à former en avant un hémicycle, et lorsque le cercle est complété par des menhirs détachés, ces menhirs sont généralement taillés en cônes et sculptés. En somme, le tout présente un aspect plus moderne que les Nurhaghes, et autant qu'il est possible de le conjecturer, les habitants adoptèrent cette forme lorsqu'ils eurent cessé d'user du Nurhaghe lui-même pour y déposer leurs morts, mais à une époque où ils tendaient encore à se rapprocher autant que possible des lieux rendus sacrés par les cendres de leurs ancêtres.

Que les Nurhaghes soient très-anciens, c'est ce qui n'est guère douteux, bien qu'il n'existe à notre connaissance qu'un seul fait à l'appui de leur ancienneté : on a découvert un tronçon de Nurhaghe au-dessous des fondements d'un aqueduc romain. Quelque temps dut s'écouler entre la construction de ce monument et son appropriation à cet usage profane, mais les passages précédemment cités de Diodore et du livre *de Mirabilibus* montrent que dans les Ier et Ve siècles avant J.-C., ces auteurs ne savaient rien de leur origine, et aucun autre ne s'est hasardé à dire leur âge. Dans les temps classiques, ils ont été ce qu'ils sont aujourd'hui, « les témoins imposants, mais silencieux, d'un passé impénétrable. »

ILES BALÉARES.

Le troisième groupe de monuments ci-dessus indiqués comprend les *Talayots* des îles Majorque et Minorque. Malheureusement notre guide de La Marmora nous abandonne ici. Le comte de La Marmora se rendit cependant sur les lieux pour explorer ces monuments, mais sa mauvaise

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

santé et des circonstances fâcheuses l'empêchèrent de réaliser entièrement son dessein ; nous sommes donc à peu près réduit sur cette matière à l'ouvrage très-insuffisant de don Juan Ramis (1).

Extérieurement et en apparence, les Talayots ressemblent aux Nurhaghes et comme eux ils ont, sans doute, toujours des chambres à l'intérieur ; mais de La Marmora ne put s'assurer si aucun d'eux avait un

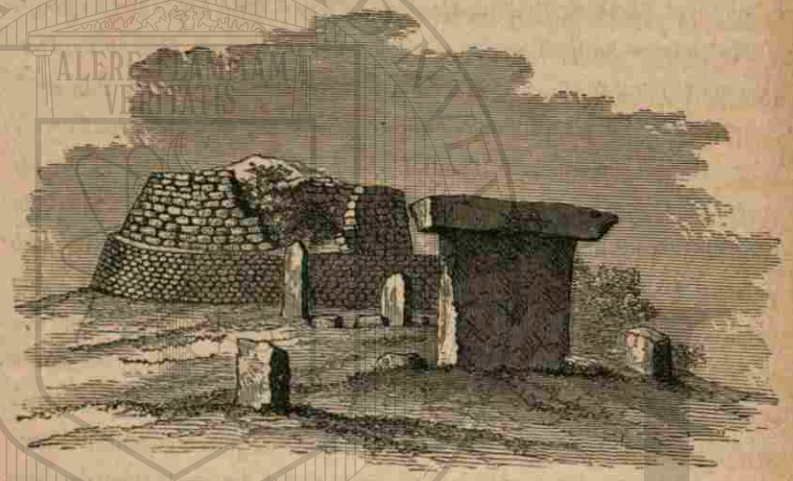


Fig. 189. — Vue d'un Talayot, à Trépuco (Minorque).

escalier interne conduisant à la plate-forme, ce qui est le trait essentiel et caractéristique des Nurhaghes. S'ils en sont privés, ils doivent être considérés comme se rapprochant plus des cairns à chambres que des Nurhaghes. En attendant que cette question soit résolue et que l'on possède des descriptions plus complètes de ces monuments, il faut se garder de toute spéculation à leur sujet. Ils présentent cependant un caractère essentiel qu'il est utile de signaler ; ce caractère réside dans ce qu'on pourrait appeler un *bilithe*, c'est-à-dire dans une pierre plate reposant sur un support de même forme, mais planté debout. En apparence, ces *bilithes* ressemblent beaucoup aux tables trouvées dans les monuments maltais, mais ils sont toujours plus grands et placés à l'extérieur. On ignore la destination de ces monuments ; toutefois, ils

(1) *Antigüedades Celticas de la Isla de Menorca.* Mahon, 1818.

semblent avoir joué un rôle important ; c'est ainsi que notre fig. 190 représente l'un d'eux entouré d'une enceinte sacrée, comme s'il était le dieu auquel s'adressaient les hommages. A Malte, comme nous l'avons observé précédemment, ils ne furent certainement pas des autels, car de véritables autels ont été trouvés dans les mêmes pièces et ils ne leur ressemblent en aucune façon. Ils rappellent beaucoup mieux les grandes soucoupes trouvées dans les tombeaux irlandais, et ont pu avoir une destination analogue ; mais en somme, ces tables des îles Baléares diffèrent essentiellement de tout ce que l'on connaît ailleurs.

Fig. 190. — Autre Talayot à Alajor (Minorque).

Des cercles en pierres brutes se rencontrent assez souvent combinés avec les Talayots, de sorte que ces monuments présentent, pour l'ensemble, autant d'analogie avec ceux d'Espagne qu'avec ceux de Sardaigne. Répétons-le, toutefois : ce serait perdre son temps que de s'amuser à disserter sur leur âge et leur destination ; pour le moment, il n'y a pas de raison de s'écarter des conclusions auxquelles nous a conduit l'étude des édifices du même genre et d'y voir autre chose que des monuments élevés en l'honneur des morts.

Il serait non seulement intéressant, mais instructif, de poursuivre cette étude, car les monuments de ces îles méritent une investigation plus complète que celle dont ils ont jusqu'ici été l'objet ; mais ce n'est pas ici le lieu d'insister davantage. Ces monuments n'ont, en effet, qu'un rapport indirect avec l'objet de ce livre. Ils ne sont pas mégalithiques dans le sens que nous attribuons à ce terme ; il ne sont pas non plus à l'état brut, car toutes les pierres sont plus ou moins taillées et toutes sont adaptées pour la construction. Dans aucun d'eux, la pierre n'est elle-même l'objet et le but de l'érection ; dans tous, elle est un moyen pour atteindre une fin.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ils ne nous intéressent ici que par leur âge et par la position qu'ils occupent entre la France et l'Algérie. Si les monuments africains sont originaires d'Europe ou *vice versâ*, ce dût être par suite de relations longtemps entretenues entre les deux pays; or, cette influence des constructeurs de dolmens eût dû se faire sentir dans les îles intermédiaires, à moins que ces îles n'aient été antérieurement civilisées et qu'elles n'aient eu depuis longtemps leur manière à elles d'ensevelir les morts.

Si l'on admet que les Nurhaghes et les Tours de Géants remontent jusqu'aux temps mythiques de l'histoire grecque, à la guerre de Troie, par exemple — et quelques-uns de ces monuments ne peuvent guère être plus modernes, — il sera difficile de prétendre que les dolmens soient plus anciens. S'ils l'étaient, ce serait de quelques centaines ou milliers d'années, car, d'après la théorie du progrès continu, il eût fallu un temps considérable pour que la transformation pût se faire entre les monuments vraiment en pierre brute et les élégantes constructions sardes et maltaises; or, nous ne pensons pas, après ce qui a été dit précédemment, que personne ose leur attribuer une pareille antiquité. S'ils ne sont ni antérieurs ni contemporains, ils sont donc postérieurs, et cela se conçoit. Les dolmens ne dérivent pas, en effet, des Nurhaghes, pas plus que les Nurhaghes ne procèdent des dolmens. Ce sont deux créations à part et distinctes, appartenant probablement à deux races différentes et sans nulle influence l'une sur l'autre. Ici comme ailleurs, chaque groupe doit être apprécié isolément et sans tenir nul compte des autres. Si parfois on peut démontrer l'influence directe de deux groupes l'un par rapport à l'autre, il y a alors généralement peu de difficultés à les disposer en série et à dire quel est le plus ancien; mais tant que ce rapport n'est pas établi, toute tentative de ce genre est inutile et dangereuse.

Voici, selon nous, le seul argument qui puisse être tiré de ces monuments insulaires. Si le peuple des dolmens était plus ancien que les constructeurs de Nurhaghes, il eût certainement occupé les îles qui séparent la France et l'Espagne de l'Afrique, et l'on en trouverait

aujourd'hui des traces. Si, au contraire, les constructeurs de Nurhaghes sont les plus anciens et qu'ils aient colonisé ces îles de façon à les occuper dans toute leur étendue avant l'arrivée des constructeurs de dolmens, ces derniers, en passant du nord au sud ou réciproquement, ne purent que toucher ces îles en qualité de marchands ou d'émigrants, et non s'y établir à titre de colons, et dès lors il leur fut impossible de modifier ou d'influencer d'une manière sensible le peuple plus civilisé qui déjà occupait ce pays.

Cette manière de voir est du moins celle qui cadre le mieux avec les faits actuellement connus. A ce point de vue et comme argument négatif, il n'était pas inutile d'étudier les monuments de la Méditerranée, bien qu'ils n'aient pas par eux-mêmes leur place dans un ouvrage traitant des monuments en pierre brute.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XII.

ASIE OCCIDENTALE.

PALESTINE.

La Palestine est un de ces pays où les dolmens existent, sinon par milliers et dizaines de mille, comme en Algérie, du moins par centaines; mais jusqu'ici les voyageurs n'ont pas pris la peine d'ouvrir leurs yeux pour les examiner, et la commission chargée de l'exploration de la Palestine est trop occupée à dresser ses cartes pour pouvoir accorder quelque attention à un sujet qui cependant semble destiné à jeter tant de jour sur l'ethnographie de la Terre-Sainte. Mais avant de rapporter le peu que nous savons des monuments aujourd'hui existants, il est nécessaire de dire un mot de ceux que l'on ne connaît que par ouï-dire. Tous ceux qui ont écrit sur les monuments mégalithiques au siècle dernier, et même quelques auteurs contemporains, ont tant parlé des pierres élevées par Abraham et Josué qu'il importe de savoir ce qu'elles furent réellement et quelle portée elles peuvent avoir dans la question qui nous occupe.

La première mention relative à un fait de ce genre est celle qui se rapporte à la pierre sur laquelle dormit Jacob la nuit où il eut ce fameux songe qui devint le titre des Israélites à la possession de la terre de Chanaan : « Jacob se levant de grand matin, prit la pierre qui lui avait servi d'oreiller, la plaça debout comme un pilier et versa de l'huile sur son sommet (1). » La question est de savoir quelles furent les dimensions de cette pierre. En Orient, où l'on ne craint pas les oreillers un peu durs, c'est généralement une brique qui sert à cet usage chez les indigènes; les Européens, plus délicats et plus riches, se servent habituellement pour cela de deux briques superposées et d'une toile qu'ils jettent

(1) Genèse, XXVIII, 18; XXXV, 14.

par dessus. Le fait que Jacob était seul et qu'il n'eut besoin de personne pour dresser la pierre dont il s'était servi montre bien qu'elle n'était ni fort grande, ni fort épaisse; dans tous les cas, elle ne rentrait certainement pas dans la catégorie des monuments mégalithiques dont il s'agit ici.

Le second passage où il soit question de pierres se trouve au chapitre XXXI de la *Genèse* (ŷ 45-46) : « Et Jacob prit une pierre et il la » dressa comme une colonne. Et Jacob dit à ses frères : Ramassez des » pierres. Et ils prirent des pierres, et ils en firent un monceau, et ils » mangèrent sur ce monceau. » Ceci est un peu moins clair; cependant, ce qui ressort de ces paroles, c'est que Jacob et ses frères érigèrent un autel en pierres sur lequel ils partagèrent une offrande, ce qui dans les circonstances était un engagement sacramentel. L'autel du Temple de Jérusalem fut, jusqu'au temps d'Hérode, formé de pierres auxquelles aucun instrument de fer n'avait jamais touché, et cette tradition tirée de l'autel de Jacob semble avoir duré pendant toute la période juive (1). Rien ne nous autorise donc à conclure que le *monceau* en question ait eu le moindre rapport avec les monuments mégalithiques des autres pays.

Le troisième passage, quoique cité plus fréquemment, a moins de valeur encore. Après avoir passé le Jourdain, Josué désigna douze hommes, un de chaque tribu, « pour prendre chacun une pierre au » milieu du fleuve, là où s'étaient arrêtés les prêtres, et la porter dans » l'endroit où les Hébreux avaient campé, afin que ce fût un mémorial » éternel pour les enfants d'Israël (2). » Évidemment ces pierres, que des hommes peuvent porter sur leurs épaules, n'étaient pas très-volumineuses; elles ne répondent pas à l'idée que l'on se fait d'un monument destiné à perpétuer le souvenir d'un fait important. L'on comprendrait encore qu'elles eussent été placées sur un autel ou dans un édifice; mais il est étrange qu'on les ait déposées en plein air (3).

(1) Josèphe, *Bell. Jud.*, V, VI.

(2) *Josué*, IV, 2-8.

(3) Nous voulons bien que les monuments dont nous parle la Bible ne soient pas absolument confondus avec ceux qui nous ont occupés jusqu'ici; cependant, pour n'être pas *mégalithiques*, dans le sens étymologique du mot, ils n'en sont pas moins *en pierre brute*, et à ce titre, ils méritaient d'avoir leur place dans cet ouvrage. Il

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le seul cas où il semble que la Bible fasse mention du genre de monuments dont il s'agit ici, c'est lorsqu'il est dit (*Jos.*, XXIII, 26) que Josué « prit une grande pierre et qu'il l'éleva sous un chêne qui était » près du sanctuaire du Seigneur, » en disant qu'elle serait un *témoignage* pour les Juifs. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il s'agit cette fois d'un grand monolithe, et c'est sans doute à cette pierre que font allusion les *Juges*, lorsqu'ils parlent (IX, 6) du « pilier de la » plaine, » ou du « chêne du pilier, qui était dans Sichem. » S'il en est ainsi, elle devait avoir des dimensions considérables. Seule de toutes les pierres mentionnées dans la Bible, elle semble donc vraiment faire partie des monuments mégalithiques; on ne saurait rien en conclure toutefois, par rapport à ceux des autres pays. Parce que les Israélites élevèrent une pierre dans un tel but, du temps de Josué, il ne s'ensuit pas que 1,000 ans plus tard l'on en ait élevé dans le même dessein, en France ou en Scandinavie. La distance est trop grande et l'intervalle de temps trop considérable pour que les deux pays aient pu s'influencer réciproquement.

Il est curieux d'observer, comme se rapportant indirectement à notre sujet, qu'à cette époque de l'histoire juive la circoncision se pratiquait avec des couteaux en pierre (1); cet usage, dans un temps où le bronze et le fer étaient depuis longtemps connus des Israélites, est un exemple remarquable de la persistance d'une ancienne coutume longtemps après qu'on pourrait la croire entièrement disparue. Il est également curieux que les instruments de pierre avec lesquels se faisait l'opération aient été,

se peut que leur âge et leur destination diffèrent essentiellement de l'âge et de la destination de nos *mégalithes;* mais cela même est une nouvelle preuve que tous les monuments de cette nature n'ont pas nécessairement une origine commune, et qu'ils peuvent être l'œuvre de races très-différentes et affectés à des usages divers. C'est enfin une nouvelle raison de se défier des théories qui prétendent attribuer à tous les monuments en pierre brute une destination unique. Nous admettons volontiers que tous sont des monuments *commémoratifs;* mais si les uns sont destinés à rappeler la mémoire d'un parent, d'un ami ou d'un chef décédé, rien n'empêche que d'autres ne soient élevés pour rappeler quelque fait important de l'histoire d'un peuple ou d'une famille *(Trad.)*.

(1) Exode, IV, 25; Josué, V, 3.

s'il faut s'en rapporter aux Septante, ensevelis avec Josué dans son tombeau (1). On ne peut pas dire évidemment que ce soit le dernier exemple d'un enfouissement de ce genre, mais un tel fait n'en est pas moins intéressant à connaître. Il montre que, dans ce cas au moins, la pierre fut en usage longtemps après que le métal fut connu, et que la découverte d'objets en silex dans une tombe n'est pas toujours une preuve que le défunt ait ignoré l'emploi des métaux (2). La seule chose étonnante, si les Juifs ont jadis fait usage d'instruments en silex, c'est qu'ils ne s'en servent plus aujourd'hui (3).

Mais il faut en finir avec ces spéculations basées sur des mots, pour passer aux faits réels. Les premiers qui observèrent des dolmens en Syrie furent les capitaines Irby et Mangles. Dans leur rapide voyage d'Es-Salt à Naplouse, en 1817, ils découvrirent un groupe de vingt-sept dolmens très-irrégulièrement situés au pied de la montagne. Tous ceux qu'ils observèrent consistaient en deux pierres latérales de 2m40 à 3m de long, surmontées d'une vaste dalle qui faisait saillie de toutes parts. Cependant les chambres n'avaient que 1m50 de long et se trouvaient trop courtes, par conséquent, pour contenir un corps dans toute sa longueur. Cette faible dimension provenait de ce que les pierres latérales étaient loin d'être placées aux extrémités de la dalle supérieure. Une sorte de porte paraît avoir été pratiquée dans l'une de ces pierres; mais était-ce un simple trou? était-ce une porte véritable soutenue par deux

(1) Ce tombeau et les silex qu'il contenait ont été retrouvés récemment, le premier par M. Victor Guérin, les autres par M. l'abbé Richard, le célèbre hydro-géologue. Les objections que l'on a faites à cette double découverte ne nous semblent reposer sur aucun fondement sérieux. — *Les Mondes*, t. XXIII, p. 542; *Compte-Rendu de l'Académie des Sciences*, 28 août 1871 *(Trad.)*.

(2) Hérodote raconte (II, 86) que de son temps les Égyptiens, après avoir extrait la cervelle à l'aide d'un instrument en fer, ouvraient le corps qu'ils voulaient embaumer au moyen d'une pierre éthiopienne. Sir Gardner Wilkinson dit avoir trouvé dans une tombe deux couteaux en silex qui avaient dû servir à cet usage.

(3) Est-il bien sûr que les Juifs ne fassent plus nulle part usage d'instruments en pierre dans la pratique de la circoncision?... Une personne que nous croyons bien informée nous a positivement affirmé que dans certaines synagogues cet usage se continuait toujours *(Trad.)*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

montants? Nous l'ignorons, vu qu'aucun dessin ni aucun plan n'accompagne la description de ces monuments (1); du reste, leur structure sera plus aisément comprise lorsque nous en viendrons à l'examen de ceux de Rajunkoloor, dans l'Inde (fig. 206).

Nous devons à notre ami, M. Blaine, le seul autre renseignement digne de foi que nous possédions. En se rendant d'Om-Keis (Gadara) à Gerash, les voyageurs rencontrèrent non loin de Tibné, en un lieu appelé Kafr-er-Wâl, un groupe considérable de dolmens, dont une partie est représentée dans la gravure ci-contre (fig. 191). La dimension

Fig. 191. — Dolmens à Kafr-er-Wâl (Palestine).

des pierres varie considérablement; cependant elles ont généralement environ 3m60 de longueur sur 1m80 de largeur et 30 à 60 centimètres d'épaisseur. L'une des dalles supérieures avait environ 3m50 de côté; quant aux pierres latérales, elles varient entre 1m50 et 1m80 de haut. On observa à l'approche de Sûf un grand nombre de dolmens situés de chaque côté de la route, à une distance de 5 ou 6 kilomètres. Quelques-uns semblaient parfaitement conservés; d'autres étaient en ruines. Malheureusement les voyageurs n'eurent le temps ni de les compter, ni de les examiner avec soin.

C'est là tout ce que l'on sait des dolmens de la Palestine. C'est bien peu, il est vrai, si peu même qu'il est impossible d'en rien déduire. Il est intéressant d'observer cependant que tous ceux que l'on connaît aujourd'hui en Syrie sont situés en Gilead, pays des Amorites et d'Og, roi de Basan. S'il était prouvé qu'il n'en existe pas ailleurs, l'on pourrait

(1) Irby and Mangles, *Travels in Egypt., Nubia*, etc. 1823, p. 325.

en déduire de curieuses conséquences au point de vue ethnographique. Pour le moment, tout ce dont l'on peut être sûr, c'est qu'il n'existe pas de dolmens à l'ouest du Jourdain. Or, les Amorites furent originairement établis dans le pays d'Hébron (1), et il n'y a certainement point là de dolmens. A moins donc qu'ils n'aient émigré vers l'est avant la période des dolmens, ils n'ont aucun droit à en être considérés comme les auteurs. Ces dolmens peuvent être l'œuvre des peuples désignés dans la Bible sous les noms de Rephaim, Emim, Anakim et Zuzim, peuples qui habitaient au-delà du Jourdain du temps de Chedorlaomor, ce prince redouté qui réduisit en captivité tous les rois de cette contrée, aux débuts de l'histoire (2). Cette hypothèse serait très-vraisemblable s'il était prouvé que les dolmens sont restreints à ce pays; elle le serait d'autant plus que tous les peuples qui habitèrent ces régions paraissent avoir toujours été d'origine hamite ou touranienne. L'on concevrait dès lors qu'ils eussent adopté ce mode de sépulture en dépit de la colonisation de deux tribus et demie d'Israélites, dont la présence ne pouvait avoir qu'une faible influence sur la masse. Nous craignons toutefois que cette hypothèse, de même que celle qui identifiait les cités romaines du Hauran avec celles d'Og, roi de Basan, et les autres du même temps, ne puisse supporter l'examen. Il pourrait se faire, en effet, que les dolmens fussent beaucoup plus récents; mais pour pouvoir rien affirmer à ce sujet, il faudrait connaître leur distribution géographique et savoir quelque chose de leur contenu; or, sur ces deux points notre ignorance est complète.

On peut dire que Gilead est, dans l'état actuel de nos connaissances, le point le plus oriental de cette partie de l'Asie où il existe des dolmens. Or, il est à 3,000 kilomètres de Peshawur, où nous rencontrons les premiers dolmens indiens. C'est à peine si l'on en rencontre un ou deux exemples contestables dans les vastes régions qui séparent ces deux localités. L'on rencontre, il est vrai, quelque chose d'analogue à 300 kilo-

(1) *Genèse*, XIII, 18; XIV, 3.
(2) *Genèse*, XIII, 5.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mètres de là, en Arabie et en Circassie; mais si l'on ne trouve d'autres dolmens dans les contrées intermédiaires, la théorie d'une migration n'en devient pas moins complétement insoutenable.

Dans le cours des explorations récemment entreprises dans la péninsule du Sinaï (1868-1869), l'on a découvert un grand nombre d'édifices circulaires, dont plusieurs sont certainement des tombeaux. Quelques plans et dessins ont été gravés et seront publiés par leurs auteurs à Southampton; mais il peut se faire que d'ici longtemps encore ils ne soient pas accessibles au public. En attendant, les quelques renseignements qui suivent, empruntés à un Mémoire du Rév. M. Holland (1), suffiront pour donner une idée des monuments en question. Ces monuments sont de deux sortes. Les premiers, qui étaient probablement des magasins, furent bâtis en forme de dômes ayant environ 1m50 de haut sur 1m50 ou 1m80 de diamètre à l'intérieur. Les murs ont souvent plus d'un mètre d'épaisseur, et une large pierre plate forme la partie supérieure de la voûte. Ces édifices ont une seule porte d'un mètre environ de haut sur 50 centimètres de large; ils n'ont pas de fenêtres. Les pierres employées à la construction sont souvent fort grosses, complétement brutes, et sans nul mortier, ni ciment quelconque.

La seconde classe d'édifices se trouve généralement dans le voisinage des premiers, souvent en groupes séparés. Ils consistent en cercles de pierres solidement construits, de 4 à 5 mètres de diamètre sur 1 de hauteur, mais sans aucun toit. « Ces édifices, dit M. Holland, sont évidemment des tombeaux, car j'ai trouvé des ossements humains dans tous ceux que j'ai fouillés, » ce qui ne s'est jamais rencontré dans le premier groupe d'édifices. « J'y ai même découvert une fois deux squelettes, dont l'un sur un lit de pierres plates. Il est à croire que les cercles de pierres étaient d'abord à moitié remplis de terre, puis que les corps y étaient déposés et recouverts de terre, et qu'enfin de lourdes pierres étaient placées sur le tout pour empêcher les bêtes sauvages de troubler le repos des morts. Quelques-uns de ces cercles ont des dimensions beaucoup plus considérables; il en est qui ont jusqu'à 20 et 30 mètres de diamètre, d'autres qui contiennent un petit cercle à l'intérieur. Celui qui avoisine le tertre de Nukb-Hawy n'a pas moins de 112 mètres de largeur. » Il est évident par cette description qu'à part les dimensions, ces cercles ont plus d'affinité avec les Chouchas et les Bazinas d'Algérie qu'avec tout autre monument du nord ou de l'ouest, et il se peut qu'ils s'y rattachent réellement. Mais un mur en maçonnerie ordinaire ne peut guère se comparer avec nos constructions mégalithiques; or, nous croyons que pas un dolmen ou autre monument analogue n'a été trouvé dans la péninsule. Lorsque l'on aura publié les résultats de l'exploration, peut-être y aura-t-il lieu de modifier cette opinion; pour le moment, l'on doit admettre que les monuments du Sinaï n'ont d'autres rapports avec les nôtres qu'en ce qu'ils sont circulaires et sépulcraux. Ces caractères sont cependant si importants que l'on pourrait bien arriver à découvrir d'autres traits de similitude.

(1) *Journal royal geographical Society*, 1868, p. 243.

Les monuments en pierre brute que M. Giffard Palgrave rencontra accidentellement au centre de l'Arabie sont d'un genre tout différent. C'était, s'il faut en croire ce voyageur, un demi-cercle ou un reste de cercle complet de trilithes; mais il ne nous dit pas s'il était continu, comme le cercle extérieur de Stonehenge, ou par paires, comme le cercle intérieur. Il raconte qu'étant sur son chameau, il pouvait toucher l'imposte avec son fouet, ce qui donne au monument une hauteur de 4 à 5 mètres, la même qu'à Stonehenge; l'expression dont il se sert ferait croire que toute la construction était à peu près semblable. Il faut dire aussi que, se trouvant déguisé, il ne pouvait ni prendre des notes, ni rédiger ses observations; comme il écrivit plus tard de mémoire, sa description pourrait bien n'être pas parfaitement exacte. Cependant, c'est un observateur si perspicace qu'il n'a guère pu se tromper. L'on peut donc tenir pour certain que trois monuments en pierre brute — il n'en a vu qu'un, mais a entendu parler des deux autres — existent juste à moitié chemin entre le golfe Persique et la mer Rouge, près d'Eyoon, par 26°20' de latitude, et que ces monuments ressemblent non seulement à ceux qui ont été trouvés en Angleterre et sur le continent

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

européen (1), mais, ce qui est plus important dans la question posée, à ceux que l'on a découverts à Tripoli et que représentent les fig. 175 et 176 de cet ouvrage.

Les planches de M. de Vogüé, relatives aux tombeaux romains du Hauran (2), justifient complétement l'idée que les trilithes ont été érigés, dans cette partie du monde, dans un but funéraire. Il n'est pas douteux que l'une des formes n'ait été copiée sur l'autre; mais c'est à chacun de décider si les pierres brutes sont antérieures ou postérieures aux pierres taillées des Romains; pour nous, nous les croyons contemporaines ou plus récentes; mais il n'est rien dans ces monuments, pris à part, qui milite en faveur de l'une ou de l'autre opinion. Si les peuples barbares, qui occupent maintenant ce pays, n'étaient un obstacle pour le faire, il serait à désirer que l'on explorât complétement l'Arabie à ce point de vue, dût-il résulter de ces recherches que les monuments en question ne sont qu'une extension, dans l'Arabie centrale, de ceux de la Syrie ou du nord de l'Afrique. De plus, si jamais il y eut une migration, cette contrée dut se trouver sur l'un des chemins qu'elle suivit, et l'on devrait en retrouver des traces, quel que soit d'ailleurs le temps qui s'est écoulé depuis.

Y a-t-il des dolmens en Asie-Mineure? Ce n'est pas répondre à cette question que de dire qu'aucun n'a été aperçu des nombreux voyageurs qui ont parcouru ce pays. En raisonnant de la sorte, l'on eût pu en nier l'existence, il y a dix ans, en Algérie ou en Syrie. Notre opinion est cependant que l'on n'en trouvera pas dans cette contrée; l'Asie-Mineure fut trop complétement civilisée à une époque antérieure aux dolmens, pour qu'elle ait pu adopter dans la suite une forme architecturale aussi

(1) Voir Palgrave, *Central and Eastern Arabia*, I, p. 251. — Ces monuments paraissent être les mêmes que ceux mentionnés par Bonstetten. « Dernièrement encore, un missionnaire jésuite, le père Kohen, a découvert en Arabie, dans le district de Kasim, près de Khaïb, trois vastes cercles de pierres pareils à celui de Stonehenge et composés chacun de groupes de trilithes d'une grande élévation. » — *Essai sur les Dolmens*, p. 27.

(2) L'une d'elles a été reproduite plus haut, fig. 25.

grossière. Mais il serait dangereux de se livrer à des spéculations concernant un pays dont l'histoire ancienne aussi bien que la géographie moderne sont si peu connues.

Cependant, si quelque voyageur venait à nous exposer l'exacte vérité sur ce point, il en résulterait un grand avantage pour quelques-uns des problèmes qui se rattachent à notre sujet. Il serait intéressant, par exemple, de savoir s'il y a ou non des dolmens en Galatie. S'il en existait, ce serait une raison sérieuse d'en attribuer l'invention aux Celtes. Si, au contraire, il n'y en a pas, ou bien il faut renoncer décidément à les considérer comme d'origine celtique, ou bien il faut trouver quelque autre moyen d'expliquer leur absence.

Il ne serait pas moins intéressant de savoir s'il y en a en Lydie. Nous avons vu qu'il y avait dans ce pays d'innombrables tumulus à chambres : ce serait donc un moyen d'arriver à résoudre la question de l'existence ou de l'absence de rapports d'origine entre ces deux formes de tombeaux. Nous pensons qu'il en est de la Lydie comme de l'Étrurie : elle fut civilisée avant l'ère des dolmens, et dès lors ce serait en vain que l'on y chercherait des restes mégalithiques. Il paraît que toutes les tombes ouvertes jusqu'à ce jour ont présenté des chambres en petites pierres, qui ne rappellent en rien l'art mégalithique proprement dit.

Si de là, traversant la mer Noire, nous passons à Kertch (Crimée), nous rencontrons un état de choses tout semblable au précédent, c'est-à-dire un grand nombre de tumulus à chambres, mais tous dans la forme microlithique. Les tombeaux paraissent être les descendants directs de ceux de Mycènes; ils appartiennent à un genre complétement distinct de ceux dont il est ici question et, malgré l'identité de leur destination, ils proviennent sans doute d'une source différente. Il est cependant curieux d'observer qu'ici encore apparaissent les inévitables instruments de pierre. Dans un tombeau connu sous le nom de Kouloba ou *Colline de Cendres*, l'on trouva les restes d'un chef, ceux de sa femme, de leurs serviteurs et d'un cheval. Le chef portait une coiffure ornée d'or, un collier en or émaillé, des bracelets de même métal et une épée en fer. Une lame d'ambre, qui avait dû faire partie d'un carquois, était ornée de figures

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'animaux et portait gravé le mot grec Πόρναχο. Les ornements de la reine étaient plus riches encore et d'un travail plus délicat que ceux de son mari ; cependant, au milieu de toute cette magnificence se trouvaient un bon nombre de lances et d'autres objets en silex (1), preuve sans réplique que ces grossiers instruments de pierre ne furent pas enfouis dans cette tombe, pas plus que dans celle de Josué, par suite de l'ignorance de l'usage des métaux, mais pour quelque motif symbolique que nous ignorons. Il n'est guère douteux que l'on ne rencontrât d'autres faits analogues, si l'on prenait la peine de faire des recherches dans ce but ; ceux-ci suffisent en tout cas pour montrer que la présence des silex n'est pas toujours la preuve d'une haute antiquité.

Fig. 192. — Dolmen troué.

A côté de ces tumulus se trouvent répandus çà et là, sur les côtes de Crimée, mais surtout sur le rivage oriental de la Baltique et en Circassie, de véritables dolmens analogues à ceux que nous avons étudiés dans les autres parties du monde. Ils n'ont point été jusqu'ici régulièrement explorés et l'on n'en possède aucune description détaillée; mais d'après les quelques renseignements qui ont été publiés à leur sujet (2), leur type général paraît être celui du dolmen troué, tel que le représentent les gravures ci-contre.

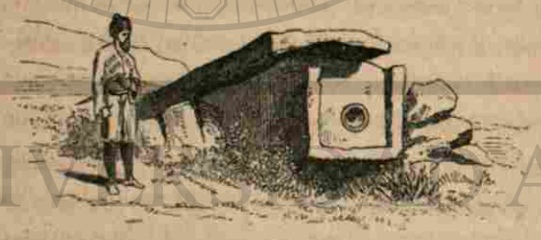


Fig. 193. — Dolmen troué en Circassie.

Autant qu'il est permis d'en juger par les gravures que l'on en possède, tous les dolmens caucasiens ou circassiens sont composés de pierres

(1) Dubois de Montperreux, *Voyage autour du Caucase*, v, p. 194.
(2) *Ibid.*, xi, p. 43.

plus ou moins travaillées, ce qui les fait paraître plus modernes que ceux de l'ouest. Cependant cette différence peut tenir à des circonstances que nous ignorons, et dès lors elle ne peut rien nous dire par rapport à leur âge. Quoi qu'il en soit, il serait à désirer que quelqu'un fît une étude spéciale de ce groupe, car la Circassie se trouve exactement à mi-chemin entre l'Inde et la Scandinavie, et si l'on adopte la théorie d'une migration, l'on devrait trouver en ce lieu plus qu'en tout autre des traces du passage des constructeurs de dolmens. La route qu'ils eussent suivie eût été en effet la Bactriane, le cours de l'Oxus, la mer Caspienne, la Circassie, les bords de la mer d'Azof, le cours du Dniéper et celui du Niémen ou de la Vistule jusqu'à la Baltique.

Si, au contraire, l'on se contente de croire à une influence orientale, sans tenir à un grand déplacement de peuples, c'est encore par ce pays que cette influence se fût propagée de façon à rattacher le nord à l'est, de même que l'on peut supposer une semblable influence se propageant à travers l'Arabie et la Syrie, vers les rives méridionales de la Méditerranée.

L'exploration des steppes situées au nord de la route indiquée aurait plus d'importance encore, à notre point de vue, que celle des régions caucasiennes. Si la théorie qui attribue aux dolmens une origine touranienne repose sur quelque fondement, c'est dans cette contrée que l'on doit s'attendre à rencontrer les germes du système. C'est un fait ethnologique des mieux établis que les Celtes occupèrent primitivement quelque contrée de l'Asie supérieure et centrale, d'où ils émigrèrent, à l'est, dans l'Inde, au sud, en Perse, et à l'ouest, en Europe. De même, on suppose que les Touraniens eurent leur siége primitif un peu plus au nord, et que de là, à une époque antérieure et préhistorique, ils se répandirent sur tout l'ancien monde. Or, il se trouve que les steppes, que l'on dit avoir été le point de départ des migrations de cette grande famille humaine, sont couvertes de tumulus. Selon l'expression de Haxthausen (1), les *kurgans*, — car c'est ainsi qu'on les appelle, — se

(1) *Mémoires sur la Russie*, II, p. 291.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

comptent « non par milliers, mais par centaines de milliers. » Pallas fait également allusion à leur nombre prodigieux (1). Ces tumulus ressemblent parfaitement à nos barrows de la plaine de Salisbury, si ce n'est qu'ils ont généralement des dimensions notablement plus grandes et qu'ils présentent une particularité inconnue ailleurs. A leur sommet se trouve toujours une pierre grossièrement sculptée, représentant une figure humaine, celle sans doute du personnage enterré en cet endroit. Pallas, Haxthausen et Dubois nous donnent tous des représentations de ces figures, mais quelques-unes au moins sont des répétitions du même sujet original. Elles sont parfaitement décrites par le moine Ruberquis, qui visita ces contrées en 1253. « Les Comaniens, dit-il, construisent de grands tombeaux sur leurs morts, et ils élèvent une statue du défunt, avec la face tournée vers l'est et un vase à boire dans les mains. Ils érigent aussi sur les monuments des riches des pyramides, c'est-à-dire des édifices se terminant en pointe. Dans quelques lieux, je vis de grosses tours en brique et ailleurs des pyramides en pierre, quoique la pierre soit inconnue dans le pays. Je vis un de ces tombeaux où l'on avait réuni, pour l'usage du défunt récemment décédé, seize peaux de chevaux, avec tout ce qui était nécessaire pour boire et manger, et cependant l'on me dit que le défunt était baptisé. Je pus observer également dans l'est d'autres formes de sépulcres, notamment des enceintes pavées, rondes ou carrées ; ces dernières présentaient aux quatre angles de grandes pierres levées répondant aux quatre points cardinaux. » L'exactitude générale de ce récit est tellement

Fig. 194. — Baba des steppes de la Russie.

Fig. 195. — Tombeau à enceinte carrée (Scandinavie).

(1) *Voyage en diverses parties de l'empire russe*, I, p. 495.

confirmée par les rapports des voyageurs plus récents, qu'il n'y a nulle raison d'en douter ; mais comme personne n'a décrit ces « enceintes pavées, » nous n'osons trop les comparer aux tombeaux analogues que l'on trouve en Scandinavie et dont un exemple est figuré dans la gravure ci-contre (fig. 195).

Il est fâcheux que l'on soit obligé de se reporter à un voyageur du XIII^e^ siècle pour la description d'un genre de monuments que l'on aimerait à voir mesurés et dessinés avec toute l'exactitude moderne. D'un autre côté, c'est pour nous un immense avantage de trouver un témoin digne de foi, vivant au milieu d'un peuple qui enterrait ses morts dans des tumulus, sacrifiait des chevaux en leur honneur, pourvoyait à leur subsistance pendant leur voyage dans le pays des ombres ; en un mot, avait des mœurs et une existence analogues à celles des peuplades qui habitèrent les régions plus occidentales, dans les temps préhistoriques.

Fig. 196. — Tumulus à Alexandropol (Russie).

On peut juger de l'aspect général de ces tumulus par celui que représente notre gravure (fig. 196), et qui a été fouillé par les Russes, tout près d'Alexandropol, entre le Dniéper et le Bazaolouk. Il a environ 300 mètres de circonférence sur 21 de haut, et fut à l'origine surmonté d'un *Baba*, qui a disparu. Autour de sa base était une sorte de mur de

soutènement, en petites pierres, avec un fossé à l'extérieur et une levée en terre, mais sans nul monument mégalithique dans le véritable sens du mot. A l'intérieur étaient plusieurs tombeaux. Le principal, celui du centre, avait sans doute été pillé, mais les autres fournirent une grande quantité d'ornements en or, spécialement sur les harnais des chevaux, qui semblent vraiment avoir été enterrés avec plus d'honneurs que leurs maîtres. Si l'on en juge par la forme des ornements et le style du travail, la tombe remonte au III^e^ ou IV^e^ siècle avant J.-C. (1).

Il y a dans l'ouvrage de Haxthausen (2) une figure qui peut donner une idée de l'origine des cercles. Un *kurgan* ou tumulus, situé à Nicolaïef, dans le gouvernement de Kherson, ayant été détruit, l'on trouva

Fig. 197. — Base d'un tumulus, à Nicolaief (Russie).

que sa base était composée de trois ou quatre cercles concentriques entourant ce qui paraît être un tombeau formé de cinq pierres. Une semblable disposition a été rencontrée dans des tumulus d'Algérie, ce qui fait supposer que les cercles sépulcraux pourraient avoir leur origine dans des groupements de ce genre, de même que les dolmens apparents nous semblent provenir des dolmens ou des cists enfouis sous des tumulus.

Il n'est pas douteux, selon nous, qu'il n'existe une connexion intime

(1) *Recueil d'antiquités de la Scythie*, 1866.
(2) *Mémoires sur la Russie*, II, p. 308.

entre ces tombeaux scythes ou tartares et ceux d'Europe; mais pour montrer comment ils proviennent les uns des autres et combien de temps il fallut pour franchir cet intervalle, il faudrait être mieux renseigné que nous ne le sommes à leur sujet. Il importe d'observer cependant que s'ils ont donné naissance aux tumulus de l'occident, ils n'ont pas joué le même rôle par rapport à nos dolmens, à nos cercles et à nos menhirs. Toutes les pierres de ce pays que nous connaissons sont plus ou moins sculptées : aucune n'est vraiment brute, et nous ne croyons pas que nulle part on ait cherché à impressionner uniquement par la masse, ce qui est l'idée fondamentale qui a présidé à leur construction en Europe.

Nous mettons le pied sur un terrain plus sûr en atteignant la vallée du Kaboul. Cela ne veut pas dire que les renseignements que nous en avons soient très-précis, mais le nombre considérable de tumulus, topes

Fig. 198. — Cercle près de Peshawur (Kaboul).

et autres monuments analogues qui s'y trouvent (1) ne permet pas de douter qu'il n'y existe aussi des cercles et des dolmens. Un seul de ces monuments a été décrit; mais sir Arthur Phayre, qui nous l'a fait connaître, a entendu parler de l'existence de plusieurs autres dans le

(1) Introduction à l'*Ariana antiqua* de Wilson, *passim*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

voisinage. Quatorze des pierres qui composent ce cercle sont encore debout et les plus grandes ont 3m30 de haut; mais d'autres gisent sur le sol, plus ou moins brisées. Le cercle a environ 15 mètres de diamètre et il y a des traces d'un cercle extérieur en pierres plus petites, à une distance de 15 à 18 mètres du premier. Les indigènes n'ont aucune tradition relative à ce monument; ils racontent seulement, comme dans le comté de Somerset, qu'une noce passant dans la plaine fut métamorphosée en pierres par un puissant magicien (1).

Les cercles dont il vient d'être question sont, avec ceux qu'a décrits sir William Ouseley (2) comme se trouvant près de Darabjerd, les seuls que nous connaissions dans l'immense espace qui sépare la région à dolmens de l'orient de celle de l'occident; encore les derniers ne sont-ils qu'un frêle appui pour une théorie, car l'on n'en possède qu'un

Fig. 199. — Cercle à Deh-Ayeh, près de Darabjerd (Perse).

dessin par sir W. Ouseley, qui dit dans sa description : « Je ne puis guère considérer comme entièrement naturel ou accidentel le groupement de ces pierres, bien qu'il puisse l'être en partie. » Il n'est pas douteux, selon nous, que ces blocs n'appartiennent à la classe des monuments en pierre brute; mais, avant d'en pouvoir rien déduire, il faudrait en avoir une connaissance plus complète que celle que nous possédons. Chardin dit un mot d'un autre monument analogue qui semble bien

(1) *Journal Asiatic Soc. Bengal*, p. I, nº 1, 1870.
(2) *Travels in Persia* (Voyages en Perse), II, p. 124.

être artificiel. Dans un voyage entre Tauriz et Miana, il observa sur sa gauche plusieurs cercles de pierres taillées que ses compagnons lui dirent avoir été placés là par les *Caous*, les géants de la dynastie kaianienne. « Les pierres, remarque-t-il, sont assez grandes pour que huit hommes puissent à peine en ébranler une ; cependant elles proviennent de carrières dont la plus rapprochée est située à vingt milles de distance (1). » De nombreux voyageurs ont dû passer là depuis et aucun n'a remarqué ces pierres. Ce n'est pas une preuve qu'elles n'y soient pas encore, et peut-être des centaines d'autres; mais jusqu'à ce que l'incertitude qui règne en cette matière ait disparu, il sera impossible de rien affirmer de précis à cet égard. Il peut se faire que le pays en question soit plein de dolmens, il se peut aussi que nous connaissions tous ceux qui s'y trouvent; en attendant que la lumière se fasse sur ce point, il ne faut accepter aucune théorie, pour ainsi dire, que sous bénéfice d'inventaire. Ce n'est pas à dire que des hypothèses telles que celles que nous avons parfois émises soient tout-à-fait inutiles; elles fixent l'attention, provoquent des recherches et leur vérité ou leur fausseté n'affecte pas d'une façon essentielle le fond de la question. C'est dans l'étude des monuments eux-mêmes, pris à part, qu'il faut aller chercher des preuves de l'âge et de la destination des monuments indiens, aussi bien que de ceux d'Europe. Chaque groupe doit être apprécié isolément. Il serait certes intéressant de pouvoir démontrer l'existence d'une connexion réelle entre ces deux groupes, mais cela n'est nullement nécessaire. Si quelqu'un se refuse complétement à admettre cette connexion, il enlève à la question une de ses principales sources d'intérêt, mais il n'en résulte rien contre l'âge ou la destination des monuments. Nous serons du reste plus à même de nous prononcer à ce sujet quand nous aurons étudié les monuments de l'Inde.

(1) *Voyages en Perse*, I, p. 267.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIII.

INDE.

Les monuments en pierre brute de l'Inde sont probablement aussi nombreux, sinon plus, que tous ceux d'Europe réunis, et ils leur ressemblent tellement qu'ils doivent nécessairement trouver place dans cette étude. L'histoire de l'architecture dans l'Inde semble du reste de nature à jeter tant de jour sur les problèmes qui se rattachent aux monuments mégalithiques de l'ouest que, pour cette seule raison, elle mérite beaucoup plus d'attention qu'on n'est habitué à lui en accorder.

Nous ne pensons pas que personne soit disposé à contester aujourd'hui l'antique civilisation au moins des régions septentrionales de l'Inde. Que les Aryens aient franchi l'Indus 3000 ans av. J.-C., comme nous le croyons, ou seulement 2000 ans, comme d'autres le prétendent, il importe assez peu pour le cas présent. On admet généralement que les Védas furent recueillis et copiés 1300 ans avant notre ère, et les Lois de Manou, sept ou huit siècles avant cette date; or, ces ouvrages paraissent indiquer une civilisation de quelque importance. Ayodia était une cité prospère à l'époque des incidents décrits dans le *Ramayana* (1), de même que Hastinaoura, lorsque se passèrent les événements racontés dans un autre poème, le *Mahabharata*, c'est-à-dire mille ou deux mille ans av. J.-C. Pour passer à des temps plus rapprochés des nôtres, toutes les circonstances décrites dans les mille et une légendes relatives à la vie et à l'enseignement de Çakia-Muni (623 à 543 av. J.-C.), montrent un pays plein de villes et de palais, et possédant un haut degré de civilisation; or, ces légendes sont si nombreuses et tellement conformes les unes aux autres, qu'elles ont presque la valeur de documents historiques.

(1) Épopée indienne, en langue sanscrite, célébrant les aventures de Rama. Il en existe une traduction en français (*Trad.*).

Cependant l'on sait aujourd'hui qu'aucun des monuments ou édifices en pierre qui existent actuellement dans l'Inde ne remonte à plus de 250 ans av. J.-C. Outre cette preuve négative, le fait que 150 ou 200 ans avant notre ère les monuments en pierre ne sont encore qu'une imitation et comme une copie des charpentes en bois, montre bien que l'on a atteint les *incunables* de cet art en ce pays. Évidemment il ne suit pas de là qu'avant cette époque les cités n'aient pas été splendides et les palais magnifiques. Les palais et les monastères de Birmanie et de Siam sont à peu près exclusivement en bois, ce qui ne les empêche pas d'être plus riches que les édifices en pierre de l'ouest. Quoi qu'il en soit, les Indiens paraissent s'être contentés de ce mode moins durable d'architecture, jusqu'à ce que l'influence des Grecs de la Bactriane leur ait fait adopter la pierre comme matériaux pour leur construction.

En présence d'un tel fait, y a-t-il lieu d'être surpris que les grossiers habitants de l'Europe se soient contentés d'ouvrages en terre jusqu'à ce que l'exemple des Romains leur eût appris l'emploi de matériaux plus solides? Et qu'on ne dise pas que si nos ancêtres avaient puisé cette idée chez les Romains, ils eussent adopté le style architectural de ce peuple : les Indiens n'ont pas agi de la sorte. Leurs premiers essais d'architecture en pierre sont des imitations serviles de l'architecture en bois; ils conservèrent leurs anciennes formes sans presque nul changement pendant deux ou trois siècles et, lorsque graduellement la transformation se fit, ce ne furent pas les formes grecques ou étrangères que l'on adopta, mais bien des formes nouvelles et propres au pays. Nous avons il est vrai, sous le règne d'Asoka, des ornements grecs ou plutôt assyriens (1) et quelque chose comme une nouvelle Persépolis, dans quelques-unes des plus anciennes excavations (2), mais ce genre disparut et ce ne fut que cinq siècles plus tard que l'on construisit les monuments de Bactria et d'Amravati (3). Or, de même que la race civilisée copia ses anciennes formes en bois avec toute la délicatesse de sculpture dont

(1) *History of Architecture*, par l'auteur, II, p. 459.
(2) *Caves of Baja and Bedsa in Western Ghâts;* non publié.
(3) *Tree and Serpent Worship*, par l'auteur, p. 135.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le bois est susceptible, de même la race barbare semble avoir reproduit les formes en rapport avec sa situation, les seules qu'elle pût apprécier.

Une autre particularité de l'architecture indienne mérite d'être mentionnée comme tendant à modifier l'un des dogmes les plus généralement admis dans la critique occidentale. Lorsque l'on parle de monuments tels que ceux de New-Grange ou de Locmariaker, dont les voûtes en pierre constituent ce qu'on appelle en langage technique un arc horizontal, il est assez habituel de dire que cette forme est antérieure à la forme rayonnante d'invention romaine; or, l'étude des monuments de l'Inde nous montre que cette idée n'est nullement fondée. Lorsque Kutb-u-Deen voulut signaler son triomphe sur les idolâtres en l'an 1206 de notre ère, il employa les Hindous pour lui ériger une mosquée dans sa nouvelle capitale, Delhi. Au centre de la mosquée, il dessina une grande arcade de 6m60 d'ouverture sur 16 mètres de hauteur, et lui donna la forme d'un arc aigu composé de deux côtés d'un triangle équilatéral sphérique. C'était la forme communément employée par les Sarrazins pour les ouvertures à Ghazni ou à Balkh, au commencement du treizième siècle; mais elle dépassait la puissance des Hindous. Ils élevèrent cependant le monument, puisqu'il existe encore aujourd'hui, quoique mutilé; mais tout y est horizontal comme leurs propres dômes, à part deux grandes pierres qui forment le sommet de l'arc (1). Quelques années plus tard, les conquérants mahométans avaient appris aux Hindous, devenus leurs sujets, à construire des arcs rayonnants, et depuis ce temps, toutes les mosquées ou constructions mahométanes ont eu des arcs formés comme les nôtres; mais à part quelques-uns, qui datent du règne du cosmopolite Akbar, pas un édifice ou temple hindou ne possède un arc dans le sens où nous prenons aujourd'hui ce mot.

Un exemple frappant de cette particularité se rencontre dans la province de Guzerat. Là se voient encore les splendides ruines de la cité d'Ahmedabad, bâtie par les rois mahométans de la province, entre les années 1411 et 1583 (2). Toutes les mosquées et autres constructions

(1) *History of Architecture*, par l'auteur, II, p. 649.
(2) *Architecture of Ahmedabad*, 120 photographies avec texte. Murray, 1868.

y sont arquées et voûtées dans un seul style. Dans la même province se trouve la cité sainte de Palitana, avec ses centaines de temples, quelques-uns du XIe siècle, d'autres du siècle actuel, d'autres en voie de construction; or, pas un seul arc ne se rencontre dans l'enceinte de cette cité. Il en est de même dans l'Inde entière : partout l'arc domine dans les édifices mahométans; nulle part il ne se voit dans les temples hindous. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que du moment où l'on franchit la frontière, l'on retrouve cette forme d'architecture; elle est fort commune en Birmanie, par exemple, dans des édifices dont quelques-uns remontent certainement jusqu'au Xe ou XIe siècle, et elle y existe avec toutes les variétés que nous lui connaissons aujourd'hui (1). Mais si nous étendons nos recherches un peu plus à l'est, nous constatons encore son absence, et cela dans un pays extrêmement riche en merveilleuses constructions : ponts, viaducs et voûtes. Pas un arc n'a, en effet, été découvert dans tout le royaume du Cambodge.

C'est là sans doute un fait anormal et étrange. Il ne serait pas impossible cependant d'en donner l'explication, mais ce n'est pas ici le lieu. Nous n'avons voulu qu'une chose : faire connaître cette anomalie apparente, afin que l'on ne soit pas tenté de déduire témérairement des conclusions chronologiques de la présence ou de l'absence des arcs dans une construction.

Une autre leçon non moins instructive, que l'on peut tirer de l'étude des antiquités de l'Inde, c'est la curieuse, mais persistante juxtaposition que présente ce pays des formes les plus élevées de la civilisation avec les types de la barbarie la plus profonde. Partout, dans l'Inde, le passé et le présent se confondent; non pas, comme on le prétend ordinairement, que l'Hindou ne soit pas susceptible de changement : c'est le contraire qui est la vérité. Lorsque son histoire s'ouvrit pour la première fois pour nous, l'Inde était bouddhiste, et pendant huit ou neuf cents ans ce fut la religion dominante : or, il n'y a pas aujourd'hui un seul établissement bouddhiste dans toute l'étendue du pays. Les religions qui suc-

(1) Yule, *Mission to the Court of Ava*, p. 43.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cédèrent au bouddhisme étaient alors nouvelles et elles ont depuis constamment changé, de sorte que l'Inde contient aujourd'hui plus de religions et des sectes plus nombreuses qu'aucune partie du monde de même étendue. Dans les six derniers siècles, un cinquième de la population a adopté la religion mahométane, et l'on est tout disposé à en suivre une nouvelle, pour peu qu'elle soit à la mode du jour. Mais malgré ce changement incessant, il y a des tribus et des races qui ne subissent aucun progrès.

Prenons un exemple entre mille. Oudjein était un grand entrepôt commercial du temps des Grecs; ce fut la résidence d'Asoka l'an 260 avant J.-C.; ce fut plus tard l'Ozène du Périple, la capitale du grand Vicramaditya au milieu du Ve siècle; ce fut enfin la cité choisie par Jey Sing pour l'érection d'un de ses grands observatoires sous le règne d'Akbar. Cependant, presque en vue de cette ville, se trouvent des tribus de Bhils qui vivent aujourd'hui comme ils vivaient longtemps avant l'ère chrétienne. Ils ne sont pas agriculteurs, à peine pasteurs, mais vivent principalement du produit de la chasse. Avec leurs arcs et leurs flèches, ils poursuivent le gibier sauvage comme l'ont fait leurs ancêtres de temps immémorial. Jamais ils n'ont eu l'idée d'apprendre à lire ou à écrire; ils n'ont aucun genre de littérature, à peine une tradition. Cependant le Bhil était là avant le Brahmane; le plus fier souverain de Rajpootana reconnaît le Bhil comme le propriétaire du sol, et nul candidat au trône ne considère son titre comme complet s'il n'a reçu le *tika* des mains de ces nomades. Si l'Inde était un pays divisé par de hautes chaînes de montagnes ou qu'il y eût quelque part des forêts impénétrables ou d'infranchissables déserts, l'on comprendrait encore cette coexistence de deux formes sociales si distinctes; mais c'est le contraire qui existe. Depuis les monts Himalaya jusqu'au cap Comorin, nul obstacle ne se présente et, sans doute, ne se présenta jamais au libre commerce des diverses races qui habitent la contrée. S'il faut en croire les traditions sur lesquelles repose l'épopée du Ramayana, des armées parcoururent de long en large le pays, mille et peut-être deux mille ans avant J.-C. Les Brahmanes portèrent leurs armes et leur littérature jusqu'au sud, à une époque très-ancienne; les Bouddhistes se répandirent sur tout le territoire; les Djainas leur succédèrent; les Mahométans conquirent le Maïssour et le Karnatic et s'y fixèrent, mais tout cela n'y a rien fait; les Bhils, les Coles, les Gonds, les Todas et d'autres peuples sont restés ce qu'ils étaient; ils ont continué de suivre les coutumes de leurs ancêtres, comme si l'étranger n'était pas venu s'établir au milieu d'eux.

INDE ORIENTALE.

De ces généralités il nous faut passer à deux exemples qui viennent plus directement éclairer notre sujet. Nous devons d'abord dire un mot des Khonds, ces druides de l'est, qui rendent leur culte à la divinité dans les bois, sacrifient des victimes humaines et conservent d'autres pratiques analogues, dignes de nos ancêtres (1). Ces tribus se rencontrent en partie dans les plaines, en partie sur une série de collines qui limitent du côté ouest la province de Cuttack. Tout près de là existe une rangée de collines rocheuses appelées Udyagiris, dans lesquelles se trouvent des excavations bouddhistes, — quelques-unes antérieures à l'ère chrétienne, — que l'on peut ranger parmi les plus belles et les plus intéressantes de l'Inde (2). Un peu plus loin se voient la grande tour du temple de Bobaneswar et les nombreux petits temples dédiés au culte de Siva, qui fut établi ici, dans toute sa splendeur, au VIIe siècle. Plus loin encore se dresse, sur le bord de l'Océan, la grande tour du temple de Juggernaut, à Puri, temple élevé au XIIe siècle pour

(1) Les renseignements qui concernent les Khonds sont empruntés principalement à un ouvrage intitulé *Memorials of Service*, par le major Charteris-Macpherson, 1865.

(2) Pendant plusieurs années, j'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir pour me procurer des moulages ou des photographies de deux bas-reliefs qui existent dans ces grottes; mais tous mes efforts ont été vains. En 1869, le gouvernement envoya une expédition à Cuttack, avec des dessinateurs et des photographes; mais ces Messieurs comprirent si bien leur mission, qu'ils dépensèrent leur temps et leur argent à dessiner des minarets et des sculptures sans nulle beauté, et s'en revinrent sans avoir rien fait. Il faut espérer, dans l'intérêt de l'histoire et de l'art indien, que l'on ne s'en tiendra pas là.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

le culte de Vichnou. Or, c'est tout près de là, tout près aussi de ces ascètes qui consacrent leur vie à empêcher de verser le sang du moindre des êtres créés, en vue de Bobaneswar ou de Puri, que l'on rencontre ces Khonds que Macpherson, reproduisant presque sans le savoir les paroles de Tacite (*Germ.*, 9), nous dépeint de la manière suivante : « Ils ne se servent ni de temples, ni d'images pour leur culte. Ils ne peuvent comprendre et trouvent absurde l'idée de bâtir une maison en l'honneur d'une divinité, ou dans l'espoir qu'elle sera présente, d'une façon spéciale, dans un lieu semblable à une habitation humaine. Des bois que n'a jamais atteint la cognée, des rochers sauvages, les sommets des collines, les fontaines et les bords des rivières, tels sont à leurs yeux les lieux les plus convenables pour le culte. » C'est dans ces bois sacrés que tous les ans des victimes humaines étaient offertes pour apaiser la colère du terrible Tari et procurer aux terres la fertilité. En 1836, notre nation intervint, et avec succès sans doute, pour mettre un terme à ces barbaries; mais que son action répressive vienne à disparaître et les sacrifices ne manqueront pas de se renouveler immédiatement. Ce que les Bouddhistes et les Brahmanes n'ont pu faire pendant au moins deux mille ans d'efforts, il n'est pas à espérer que nous, étrangers, nous le fassions en quelques années, à moins que nous ne recourions au système adopté par nos ancêtres et que nous ne prenions le parti d'exterminer ceux qui adhèrent si obstinément à de telles pratiques (1). Si les Romains d'abord, les Celtes ensuite, n'avaient fait usage de l'épée et de la corde contre la race antérieure, l'on verrait peut-être encore aujourd'hui célébrer des sacrifices humains dans les plaines de la Beauce, aux environs de Chartres, et l'on trouverait des gens qui élèveraient des dolmens dans la vallée de la Dordogne. Quant aux Indiens, il leur en coûte de se servir de procédés de cette nature, et à moins que quelque raison politique ne les pousse à le faire, il est rare qu'ils interviennent dans les pratiques religieuses de leurs voisins.

Si des collines habitées par les Khonds nous nous dirigeons vers le

(1) Le christianisme vrai a d'autres remèdes et n'autorise pas l'extermination. (*Trad.*)

nord, au travers du delta du Gange, et que nous arrivions aux monts Khassias, nous trouvons un état de choses tout différent, mais non moins intéressant au point de vue de la question qui nous occupe. Ces monts sont situés entre la vallée d'Assam et les plaines de Sylhet et atteignent une altitude de 1,500 à 1,800 mètres. Si les pluies n'y étaient continuelles pendant la mousson sud-ouest, ce serait l'un des lieux les plus délicieux du Bengale ; mais un pays où il tombe sept mètres d'eau en trois mois est un séjour peu enviable, au moins pendant un quart de l'année. Dans toute la partie occidentale de cette région montagneuse habitée par des tribus qui portent le nom générique de Khassias, se trouve une multitude de monuments en pierre brute : il serait probablement impossible de trouver une portion du globe de même étendue qui en contînt davantage (fig. 200). Tous les voyageurs qui ont visité ce pays ont été frappés du fait

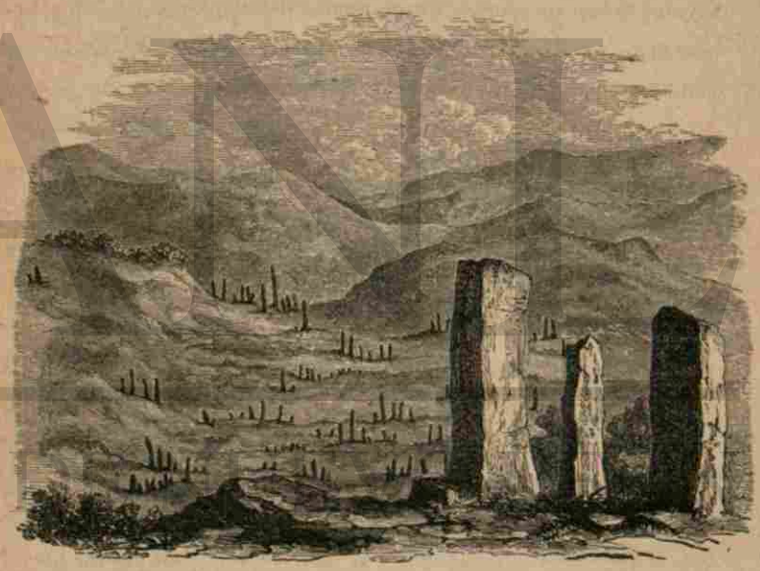


Fig. 200. — Une vue dans les monts Khassias (Hindoustan).

en même temps que de la curieuse ressemblance que présentent ces monuments avec ceux d'Europe. Cette ressemblance est telle que longtemps il a été de mode de considérer ces divers monuments comme identiques. Dans cette supposition, pour connaître les motifs qui ont présidé à la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

construction des mégalithes d'Europe, il eût suffi de savoir dans quel but les Indiens élevaient les leurs : or, la chose semblait facile : les Indiens ne font nul mystère à cet égard ; plusieurs de leurs monuments ont été élevés il y a quelques années seulement, d'autres se construisent encore aujourd'hui et toujours dans les mêmes formes. Il y avait donc toute chance, semblait-il, d'arriver à résoudre les problèmes qui se rattachent aux monuments mégalithiques ; mais une étude plus attentive du sujet est venue dissiper ces illusions.

Les Khassias brûlent leurs morts, pratique qui ne peut guère avoir eu son origine dans cette contrée, car pendant trois mois de l'année il est impossible, à cause de la pluie, d'allumer du feu hors des maisons ; aussi, lorsque quelqu'un meurt pendant cette période, le corps est placé dans un cercueil formé d'un tronc d'arbre creux et conservé dans du miel, jusqu'à ce qu'un beau jour vienne permettre de célébrer convenablement ses obsèques (1). D'après M. Walters, les urnes qui contiennent les cendres sont conservées dans de petites cases circulaires dont le sommet aplati constitue de véritables siéges qui existent dans le voisinage immédiat de tous les villages, et sont, en effet, utilisés pour s'asseoir par les indigènes dans leurs réunions publiques ; mais on ne nous dit pas si un siége sert pour une famille tout entière ou jusqu'à ce qu'il soit rempli d'urnes, ou bien si on en prépare un nouveau chaque fois qu'un personnage de distinction vient à mourir (2).

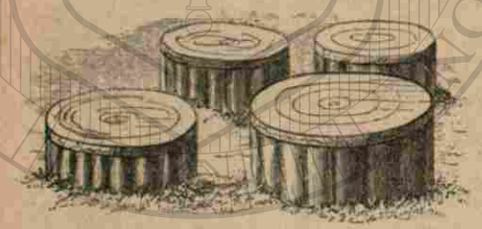


Fig. 201. — Siéges funéraires des Khassias.

L'origine des menhirs est quelque peu différente. Si l'un des membres de la tribu des Khassias tombe malade ou redoute quelque malheur, il invoque l'un de ses ancêtres décédés dont il s'imagine que l'esprit peut venir à son secours. Il importe peu que ce soit un père ou une mère, un

(1) Schlagintweit, dans *Ausland*, n° 23, 1870, p. 530.
(2) *Asiatic Researches*, XVII, p. 502.

oncle ou une tante, ou quelqu'autre parent plus éloigné. Pour ajouter à sa prière, il promet, s'il est exaucé, d'ériger une ou plusieurs pierres

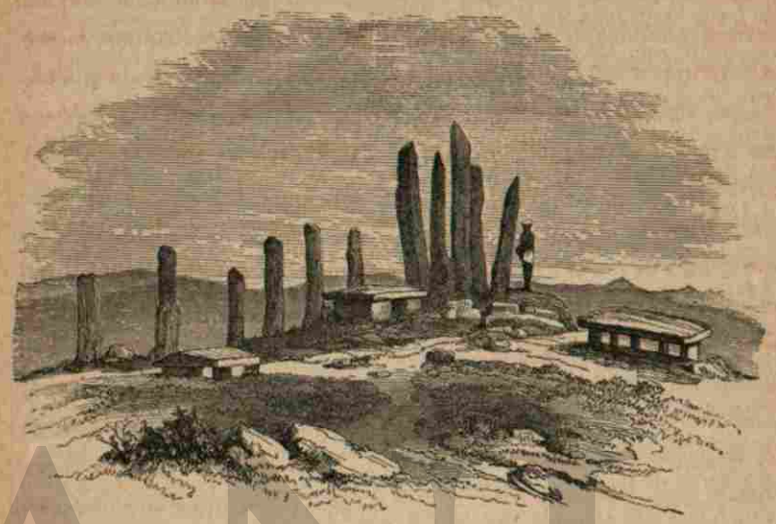


Fig. 202. — Menhirs et Tables.

en l'honneur du défunt (1), et il ne manque jamais à son engagement. Si la guérison a été rapide, ou le malheur qu'il craignait promptement détourné, d'autres adresseront leurs prières à la même personne et

Fig. 203. — Pierre à turban et Table.

Fig. 204. — Trilithe.

feront des vœux analogues. C'est ainsi qu'il arrive parfois qu'une personne, homme ou femme, qui n'avait rien de remarquable pendant sa vie, peut avoir un grand nombre de monuments élevés en son honneur.

(1) Major Godwin Austen, *Journal anthropol. Institute*, I, p. 127.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La pierre du milieu est souvent couronnée par une sorte de chapiteau ou d'ornement en forme de turban; quelquefois deux pierres sont réunies de façon à former un trilithe, mais alors sans doute elles ne comptent que pour une. Le major Austen mentionne un groupe de cinq pierres qui fut érigé en 1869, à la suite d'un autre groupe du même nombre, dont une vieille femme avait été honorée en conséquence des services qu'elle avait rendus à sa tribu après sa mort (1).

L'origine des tables de pierre ou dolmens est moins bien connue. Comme les sièges funéraires, elles paraissent être, fréquemment du moins, des lieux de réunion. L'un de ces dolmens, mesuré par le major Austen, avait 9 à 10 mètres de longueur sur 3 mètres de largeur et 30 centimètres d'épaisseur moyenne. On y montait par des degrés et il semble qu'on eût pu y tenir audience. La grande pierre de ce monument pesait plus de 23 tonnes. Une autre est décrite comme mesurant 9 mètres de longueur sur 4 de largeur et 40 centimètres d'épaisseur, et elle n'est pas la seule qui ait ces dimensions. Souvent ces blocs sont posés à quelque hauteur au-dessus du sol, sur des monolithes ou piliers massifs.

En présence de pareils faits, il n'y a pas lieu de s'étonner beaucoup de ce que l'on ait pu arriver à construire Stonehenge, Avebury et les autres monuments européens. Physiquement, les Khassias sont dans une position très-inférieure à celle de nos ancêtres. Leur état de civilisation est à peine au-dessus de la sauvagerie et leur connaissance des arts mécaniques est des plus primitives. Ajoutez à cela que leur pays est accidenté et montagneux au plus haut degré. Cependant, malgré tous ces désavantages, ils transportent ces grandes pierres et les dressent avec la plus grande facilité (2), et l'on s'étonne que nos ancêtres aient pu faire quelque chose d'analogue, il y a quatorze siècles!

Il n'y a, paraît-il, dans ces régions montagneuses, ni tumulus, ni

(1) Major Godwin Austen, *Journal anthropol. Institute*, I, p. 126.

(2) Une note et quelques dessins insérés dans les *Matériaux pour l'Histoire de l'Homme* (1876, p. 186) donnent une idée de la façon dont s'y prennent les Indiens pour arriver à transporter et à ériger leurs gigantesques menhirs *(Trad.)*.

pierres sculptées d'aucune sorte, ni cercles, ni alignements, ni rien de ce qui peut nous rappeler des champs de bataille. La ressemblance des deux formes d'art n'est donc pas aussi frappante qu'elle le paraît au premier abord; elle est suffisante cependant pour attirer l'attention (1).

Un des points les plus curieux que nous fournisse l'examen des deux tribus dont il vient d'être question, c'est que, dans Cuttack, nous avons des bois sacrés, des sacrifices humains, un clergé tout-puissant s'adonnant à la divination et diverses autres particularités toutes communes au druidisme, mais pas une seule pierre levée ni aucun autre monument analogue. Dans les monts Khassias au contraire, nous avons des dolmens, des menhirs, des trilithes et la plupart des formes de l'architecture mégalithique, mais pas de clergé influent, pas de sacrifices humains, pas de bosquets ni rien qui rappelle la religion druidique (2).

Pour l'Européen, le fait le plus intéressant qui ressorte de cette étude des monuments de l'Inde, c'est probablement leur date. Nous ignorons à quelle époque remontent les plus anciens, mais nous savons que plusieurs ont été érigés dans les limites du siècle actuel, quelques-uns dans les dernières années. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il se produit en présence et au contact immédiat de deux formes beaucoup plus élevées de civilisation.

(1) Elle n'est guère moindre, à notre avis, que celle qui existe entre deux contrées quelconques de l'Europe. Ce qui constitue le plus essentiellement l'architecture mégalithique, ce sont les dolmens et les menhirs; on peut dire que les cercles et les tumulus n'en sont que des accessoires. Or, les dolmens et les menhirs sont aussi communs dans l'Inde qu'en Europe. Si donc l'on admet que les monuments mégalithiques d'Europe sont, en raison de leurs similitudes, l'œuvre d'un même peuple, l'on doit, pour être logique, reconnaître que ceux de l'Inde ont la même origine. Il faudrait alors voir dans ces Indiens constructeurs de dolmens les restes de ce peuple que l'on suppose avoir parcouru l'Europe en semant sur son passage des constructions mégalithiques. Tout cela n'est guère vraisemblable. Mieux vaut considérer *à priori* les mégalithes de chaque contrée comme ayant une origine indépendante, dont les recherches des archéologues doivent avoir pour but de fixer la date. L'idée d'une connexion nécessaire entre les dolmens des divers pays ne peut que conduire à des erreurs déplorables. *(Trad.)*

(2) Aussi ne prétendons-nous nullement que les dolmens de l'Inde soient d'origine celtique; mais l'on ne saurait rien conclure de là par rapport à ceux d'Europe. *(Trad.)*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Au pied des monts Khassias, au nord, se trouve le fameux royaume hindou de Kamaroupa. Jusqu'à quelle époque remonte-t-il? On l'ignore, mais sa fondation fut certainement antérieure à l'ère chrétienne, et lorsque Hiouen-Thsang le visita au commencement du septième siècle, il le trouva riche et prospère et contenant des « temples par centaines (1). » L'on découvre continuellement aujourd'hui dans les jungles des ruines de temples moins anciens peut-être que cette date, mais montrant une prospérité continue jusqu'à une époque toute récente. Tous ces temples sont richement sculptés, et ils sont ornés avec cette exubérance de détails qui caractérise l'architecture hindoue.

Au pied méridional se trouve Sylhet. On ignore quand cette ville fut fondée, mais elle fut certainement occupée par les Mahométans il y a quelques siècles et ornée de mosquées et de palais. Cependant les Khassias n'ont pas semblé prendre garde à ces nouvelles formes de civilisation. Ils ont eu sans doute avec leurs auteurs des relations de commerce : mais tel est leur attachement à leur ancienne foi qu'ils n'en ont pas moins continué d'ériger leurs grossiers monuments de pierre et il est douteux que nos soldats ou nos missionnaires puissent jamais les arracher à ce culte étrange. — Voilà certes des faits qui sont bien de nature à conseiller la prudence aux archéologues, dans leurs déductions relatives à l'origine des monuments mégalithiques en Europe.

INDE OCCIDENTALE.

Dans la partie opposée de l'Inde se trouvent quelques groupes analogues à ceux des monts Khassias et, en apparence, élevés dans le même but. Ils sont cependant beaucoup moins connus et ne sont décrits, ou du moins figurés, que par un seul voyageur (2). Le plus remarquable d'entre eux est situé près de Belgaum. Il se compose de deux rangées de treize

(1) *Mémoires sur les contrées occidentales*, III, p. 136.

(2) Le colonel Forbes Leslie, *Early Races of Scotland*, t. II. Ils ont aussi été décrits par le docteur Stevenson. Il serait à désirer, dans l'intérêt de l'ethnographie, que l'on possédât des renseignements plus complets sur ces rangées de pierres.

pierres chacune, suivies d'un autre de trois pierres, les nombres étant toujours impairs, comme au Bengale. De l'autre côté, l'on voit quatre de ces petits autels ou tables qui accompagnent toujours ces groupes de pierres dans les monts Khassias. Ici, cependant, les pierres sont beaucoup plus petites; celles qui occupent le centre des rangées n'ont que 1m20 de haut environ et celles des extrémités peut-être 30 centimètres. Eurent-elles la même destination? Le colonel Leslie ne nous le dit pas, mais elles ressemblent tellement aux précédentes qu'il n'est guère douteux qu'elles ne soient, comme elles, des monuments votifs élevés en l'honneur des ancêtres décédés.

Une autre classe de monuments circulaires semble, à première vue, promettre davantage, comme moyen de comparaison avec ceux de notre pays. Il s'agit d'un cercle de 6 à 9 mètres et quelquefois de 12 mètres de large, constitué par un grand nombre de petites pierres de 20 à 50 centimètres de hauteur et entourant une ou trois autres pierres hautes d'un mètre environ. Il serait absurde de vouloir comparer de pareils cercles avec nos monuments mégalithiques. Autant qu'on peut le savoir, la pierre centrale représente une divinité locale appelée Vétal ou Bétal qui, comme Nadzu-Pennu, une des divinités inférieures des Khonds, est tout simplement représentée par une pierre brute placée sous un arbre. En ce qui concerne Vétal, il paraît que lorsqu'on fait un sacrifice, — généralement celui d'un coq, — toutes les personnes intéressées apportent leurs pierres et les disposent d'une façon circulaire autour du lieu où la cérémonie doit s'accomplir; de là le cercle. Aucun de ces prétendus monuments n'est ancien, et l'on ignore quand et comment commença le culte de cette divinité. C'est évidemment une superstition locale de quelque tribu indigène, superstition qui s'est accentuée dans ces derniers temps, grâce à la tolérance de notre gouvernement; car cette secte est haïe et méprisée par les Brahmanes. En réalité, il serait difficile de reporter à plus de cent ans l'histoire de cette forme d'architecture; il se peut qu'elle soit plus ancienne, mais rien ne le prouve.

Il n'y a rien dans ce qui précède qui nous conduise à admettre une analogie, et par suite une connexion réelle entre l'Inde et l'Europe. Le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sacrifice d'un coq à Vétal, en cas de maladie, rappelle les sacrifices à Esculape, de même que les sacrifices humains et les bois sacrés des Khonds sont en apparence tout-à-fait druidiques; cependant, personne ne prétendra que Vétal et Esculape soient le même dieu ou bien que les Khonds soient Celtes; or, sans cela, il n'y a pas d'argument possible. Il en est tout autrement lorsque l'on passe aux usages funéraires des tribus aborigènes de l'Inde. Ici, les analogies sont si frappantes qu'il est difficile de les considérer comme accidentelles, et non moins difficile de comprendre quand et comment purent avoir lieu les relations qu'elles supposent.

Comme ceux d'Europe, les monuments funéraires de l'Inde peuvent se diviser en deux grandes classes, les dolmens et les tumulus. Dans

Fig. 205. — Dolmen à Rajunkoloor (Hindoustan).

l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de dire quels sont les plus nombreux. D'après le colonel Meadows Taylor (1), qui est notre principale autorité dans la question, les dolmens sont de deux sortes : ceux qui consistent en quatre pierres, dont trois supports et une pierre de recouvrement, — ce qui laisse un côté ouvert, — et ceux dont la chambre est fermée par une quatrième pierre. Dans le dernier cas, la quatrième pierre présente invariablement une ouverture circulaire,

(1) Voir un mémoire de lui dans les *Transact. of Roy. Irish Academy*, XXIV, p. 329.

comme l'on en voit dans les dolmens circassiens (fig. 192 et 193) et dans celui de Trie (fig. 127). Ces formes apparaissent toutes les deux dans la gravure ci-dessus (205), qui représente deux dolmens situés à Rajunkoloor, dans la province de Sholapore, non loin de la jonction de la Bheema et de la Kistnah. Les pierres latérales du plus grand de ces monuments mesurent 4m60 de long, 2m70 de haut et 30 centimètres d'épaisseur. La dalle supérieure a 4m75 sur 3m25, et l'espace interne 2m40 sur 1m80, ce troisième support n'étant pas placé tout-à-fait au fond, mais entre les pierres latérales. La même disposition se voit dans le dolmen fermé, où deux des pierres sont situées entre les deux autres, comme le montrent les fig. 207 et 208. L'intérieur du dolmen fermé

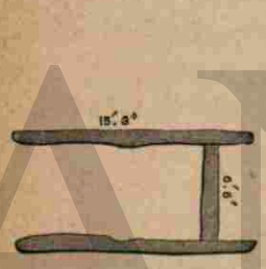


Fig. 206. — Plan du dolmen ouvert.

Fig. 207. — Plan du dolmen fermé.

Fig. 208. — Vue du dolmen fermé.

contenait un peu de terreau à la surface. Plus bas, l'on trouva une terre d'un gris blanchâtre, apportée du dehors, ainsi que des cendres humaines, des débris d'ossements, du charbon de bois et des fragments de poterie rouge et noire. Tout cela reposait sur la roche sur laquelle est érigé le dolmen. L'on n'a absolument rien trouvé dans les dolmens ouverts, mais nous ne savons pour quelle cause. On ne peut guère cependant y voir autre chose que des tombeaux, car ils sont mêlés indistinctement avec les autres, dont ils ne diffèrent que par l'absence du quatrième support, comme le montre notre gravure. Tous ces dolmens sont groupés d'une façon aussi régulière que les tombeaux de nos cimetières; mais à côté se voient des cairns irrégulièrement espacés et montrant, dans la manière d'enterrer les morts, une distinction dont il est aujourd'hui difficile de donner la raison.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

En un lieu du Raichore-Doab, appelé Yemmee-Gooda, quatre dolmens de la première classe étaient entourés d'un double cercle ; mais telle n'est pas la disposition habituelle.

Fig. 209. — Disposition des dolmens de Rajunkoloor.

Les cairns ne sont pas moins intéressants que les dolmens. Le plan suivant du groupe de Jewurgi, lieu situé à 80 kilomètres de Rajunkoloor à vol d'oiseau, donnera une idée de la façon dont ils sont groupés. Ils semblent se diviser en deux classes représentées par nos deux coupes : les uns ont un cist au sommet, comme ceux d'Auvergne, les autres n'en ont pas ; mais tous sont entourés, paraît-il, d'un ou deux cercles de pierres. En général, deux pierres émergent légèrement à travers la surface du tumulus et, si l'on pratique une excavation dans l'intervalle qui les sépare, l'on trouve le cist à une profondeur de 3 à 4 mètres au dessous de la surface. Le cist est généralement double et contient des squelettes étendus sur la face; à l'une de ses extrémités, mais à l'extérieur, se trouve une grande quantité de poteries, et au-dessus, un nombre plus ou moins considérable de squelettes jetés pêle-mêle et surmontés d'un lit de terre et de gravier. Des têtes détachées se trouvent quelquefois dans les cists, quelquefois en dehors, parmi les poteries, ce qui a conduit le colonel

Taylor à cette conclusion que des sacrifices humains avaient été pratiqués à l'époque où ces cairns furent élevés, et que ce sont là les restes

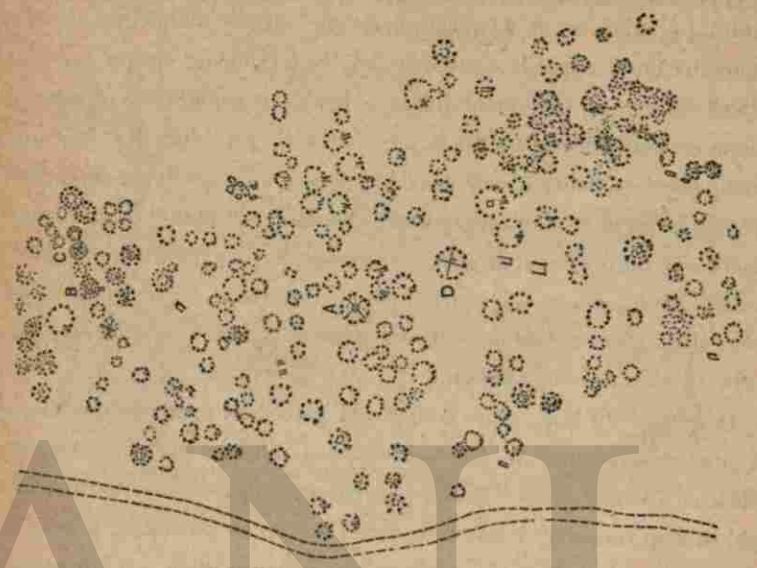


Fig. 210. — Cairns à Jewurgi (Hindoustan).

des femmes et des esclaves du défunt. Il se peut qu'il en soit ainsi, mais il se peut aussi que, de même qu'en Europe, il y ait lieu de faire une

Fig. 211. — Coupe d'un cairn, à Jewurgi.

distinction entre les champs de bataille et les cimetières. L'idée que les cairns de Jewurgi marquent un champ de bataille et les dolmens de

Fig. 212. — Autre coupe.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Rajunkoloor un cimetière, nous paraît même mieux rendre compte des faits que l'autre hypothèse. S'il en est autrement, comme la distance entre Rajunkoloor et Jewurgi n'est que de 80 kilomètres, il faut admettre ou bien que la contrée fut habitée à la même époque par deux races différentes, pratiquant différents modes de sépulture, ou bien que l'une est antérieure à l'autre et fut remplacée par elle. Les difficultés auxquelles se heurtent ces deux hypothèses nous semblent infiniment plus grandes que celles que rencontre la nôtre. La seule chose qui puisse nous faire hésiter, c'est la présence de plusieurs cairns à Rajunkoloor ; mais il paraît que ces cairns n'ont pas été ouverts, et dès lors nous ignorons si les mêmes exemples de décapitation s'y présentent et si les corps sont disposés comme à Jewurgi.

Quoi qu'il en soit, si les coupes qui précèdent sont exactes, il est à peu près certain que les tombeaux en question ne sont pas fort anciens. Il ne semble guère possible que des ossements humains puissent se conserver longtemps, dans l'état où on les voit, si près de la surface du sol et dans une terre récemment remaniée, où l'humidité a dû aisément pénétrer dans tous les temps. Un médecin pourrait nous dire, sur les lieux, s'il y a deux, trois ou cinq siècles que les corps ont été enfouis; mais nous serions surpris qu'il reportât leur date au-delà de ce dernier chiffre. Il est dangereux toutefois de se prononcer sur des questions de ce genre, où les points de comparaison font défaut.

Il y a encore une autre classe de dolmens, qui est commune dans les monts Nilgherries et dans la région accidentée de Malabar. La chambre a la même forme que précédemment, mais elle est toujours enfouie dans la terre, de façon que la dalle supérieure apparaît au niveau du sol. L'un de ces dolmens, situé dans le pays de Coorg, mérite d'être cité comme possédant deux ouvertures circulaires semblables à celles du tumulus de Plas-Newydd (fig. 48). Toutefois, le monument indien est divisé par une cloison en deux chambres; si l'autre a été ainsi partagé, c'est que la cloison a disparu.

Une autre classe de monuments mérite également qu'on la mentionne, à cause de la ressemblance qu'elle présente non pas avec nos monuments, mais avec les Chouchas du nord de l'Afrique (fig. 165). Du reste, lorsqu'il s'agit de déterminer s'il y a, oui ou non, une connexion réelle

Fig. 213. — Double dolmen, à Coorg (Hindoustan).

entre l'est et l'ouest, de semblables monuments ne doivent pas être dédaignés. D'après sir Elliot (1), ils y sont très-communs ou plutôt

Fig. 214. — Tombeau dans les monts Nilgherries (Hind.).

(1) *Congrès international d'archéologie préhistorique*, session de Norwich, p. 245.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

peut-être très-faciles à remarquer, étant perchés sur le sommet des collines. Leur forme est un mur circulaire, en pierres sèches, de 1m20 à 1m50 de haut, sur 0m90 d'épaisseur et 2 mètres à 2m40 de diamètre.

Une autre variété nous intéresse non seulement à cause de sa ressemblance avec nos monuments d'Europe, surtout avec ceux de Scandinavie, mais aussi parce qu'elle peut jeter quelque jour sur la question de l'âge des monuments de l'Inde. Les tombeaux de ce genre se ressemblent tous beaucoup. Ils consistent en petits cercles de pierres brutes, ayant généralement deux dimensions seulement, 7m20 et 9m60 de diamètre. Ils présentent, d'un côté, une sorte d'ouverture en face de laquelle se voient, dans l'intérieur du cercle, deux ou trois pierres qui marquent sans doute la position du dépôt sépulcral. Des monuments analogues se rencontrent dans les monts Nilgherries et en d'autres parties de l'Inde, mais on les trouve principalement au pied des collines, autour d'Amravati, où ils existent littéralement par centaines. Il n'est pas douteux, pour quiconque a sous les yeux la carte de ce district, par le colonel Mackenzie, qu'ils ne forment le cimetière de la cité de Dharam-Kotta, à laquelle se rattache le tope d'Amravati. Comme en Chine, il était défendu d'inhumer dans des terrains fertiles, et conséquemment, le lieu choisi comme cimetière était l'endroit inculte le plus rapproché, c'est-à-dire le pied des collines. Les tombes circulaires n'existent nulle part en aussi grand nombre, et il n'est guère douteux qu'elles ne se rattachent de quelque façon à la grande muraille circulaire du tope

Fig. 215. — Cercle sépulcral, à Amravati (Hind.).

d'Amravati. Cette muraille est unique dans l'Inde, soit pour son étendue, soit pour la beauté des sculptures, soit pour le fini du travail. D'autres monuments analogues existent ailleurs, entourant des dagobs ou des lieux sacrés; mais nulle part on ne rencontre autant de magnificence. La question est donc de savoir si le grand cercle d'Amravati provient des grossiers tombeaux épars dans le voisinage ou si, au contraire, les petits cercles en pierre brute sont d'humbles copies du premier monument. Pour nous, cette dernière hypothèse est la seule admissible; la suite le prouvera. En attendant, ce serait perdre notre temps que d'énumérer toutes les variétés de formes qu'ont revêtues jadis les tombeaux en pierre brute des Indiens; quelques-unes de ces formes ont été peu usitées et elles ne peuvent avoir aucun intérêt dans la question qui nous occupe.

DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE

Rien ne contribuerait plus à éclaircir les idées dans la question des dolmens de l'Inde qu'une carte donnant leur distribution, s'il était possible d'en construire une; mais lorsqu'aucune nation, même en Europe, à part la France, n'est en mesure de tenter une telle entreprise, il serait fort étonnant qu'on pût le faire pour une contrée éloignée, que l'on a commencé tout récemment à étudier à ce point de vue. Nous considérons cependant l'esquisse suivante comme peu éloignée de la vérité. Il n'existe pas de dolmens dans la vallée du Gange et de ses tributaires, pas plus que dans celles de la Nerbuddah et du Tapty, c'est-à-dire dans cette partie de l'Inde comprise au nord des monts Windhyas. Il en existe, mais un petit nombre, dans toute la contrée arrosée par la Godavéry et ses affluents. Ils sont très-nombreux, plus nombreux peut-être que dans aucune autre partie de l'Inde, dans les vallées de la Kistnah et de ses tributaires. On les trouve aussi des deux côtés de la chaîne des Ghattes, dans le district de Coïmbetour jusqu'au cap Comorin, de même que dans toute la présidence de Madras, surtout aux environs de Conjeveran.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La première conclusion que l'on est porté à tirer de ce qui précède, c'est que les dolmens de l'Inde sont d'origine dravidienne et non aryenne. Il se peut qu'il en soit ainsi ; mais le fait que toutes les races qui dominent actuellement dans le sud répudient ces monuments n'est pas favorable à cette conclusion. Aucune de ces races ne fait aujourd'hui usage de ce mode de sépulture.

Si nous remontons quelque peu la série des temps, nous rencontrons une race de Karumbers à laquelle sir Elliot est porté à attribuer la masse des monuments en pierre brute (1). Il résulte de ses recherches et des divers documents contenus dans le manuscrit de Mackenzie que les Karumbers furent un peuple puissant dès les premiers temps de l'histoire du pays, et qu'ils conservèrent cette puissance aux environs de Conjeveran et de Madras jusqu'au dixième ou onzième siècle de notre ère, époque où ils furent subjugués par les Cholas et disparurent finalement de l'horizon politique devant la suprématie naissante de trois nouveaux peuples : les Cholas, les Chéras et les Pandyas, qui dominèrent dans cette partie de la péninsule jusqu'aux invasions mahométanes.

Quelques misérables débris de ces Karumbers existent encore dans les monts Nilgherries et au pied des Ghattes occidentales, mais ils n'ont conservé ni littérature, ni histoire, ni traditions, rien en un mot qui nous permette de les identifier avec quelqu'une des autres races du sud ou de les en distinguer. Il y a bien leur langue que les philologues nous disent être un dialecte dravidien (2) ; mais le langage est un guide peu sûr en pareille matière. Ne savons-nous pas que la Cornouailles a changé de langue à une époque récente, et cela, sans nulle altération de race ? Si la marche des choses se poursuit, il est à croire que dans un siècle ou deux, l'anglais sera la seule langue parlée dans toute l'étendue de nos îles. L'on saura alors, par les noms de lieux, que des races

(1) *Congrès d'Archéologie préhistorique* tenu à Norwich. — Sir Elliot place la destruction des Karumbers au septième siècle, date qui nous semble pour le moins très-douteuse. Lorsque Hiouen-Tsang visita Conjeveran en 640, ils étaient encore très-florissants et rien n'annonçait leur extinction prochaine.

(2) Caldvell, *Dravidian Grammar ;* — Rev. Metz, *The Tribes of the Nilgiri Hills*, 1856.

celtiques ont habité plusieurs localités ; mais si l'on s'en tient à la langue du peuple, l'on ignorera que les habitants de la Cornouailles ou du pays de Galles sont d'origine plus celtique que ceux du Yorkshire ou des Lothians. De même il est tout naturel que, dans l'Inde, l'influence dravidienne ou tamoule se soit fait sentir pendant les huit ou neuf derniers siècles jusqu'aux monts Windhyas au nord, et que les Gonds, les Karumbers et les autres races conquises aient adopté le langage de leurs maîtres. Il peut en être autrement, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Dravidiens du sud portèrent jusqu'à Ellora leur mode d'architecture, — chose presque aussi difficile à changer que le langage — et qu'ils y creusèrent des rochers au huitième et au neuvième siècle, dans le style qui était indigène à Tanjore (1) : tout cela, dans le but de marquer leur triomphe sur la religion de Bouddha, qu'ils étaient précisément parvenus à abolir dans le sud.

Deux caractères peuvent encore nous aider à reconnaître les véritables auteurs des monuments mégalithiques de l'Inde. Les vrais Dravidiens, — Cholas, Chéras et Pandyas, — ne furent jamais bouddhistes, et jamais ils n'ont prétendu avoir construit des monuments de ce genre. Les Karumbers, au contraire, étaient bouddhistes, et ils prétendent avoir érigé ces monuments. Nous verrons du reste bientôt que les constructions de cette nature se rattachent, selon toute apparence, au bouddhisme.

Des recherches plus étendues permettront peut-être plus tard de préciser davantage ; pour le moment, procédant par élimination, nous ne pouvons qu'exclure du nombre des peuples qui pourraient être considérés comme les auteurs de ces monuments, d'abord, les Aryens, et en général les tribus qui habitent le nord ; en second lieu, les Tamouls ou Dravidiens du sud. Entre ces deux races se trouvaient les Karumbers. Un de leurs centres de puissance était à Conjeveran, d'où ils furent chassés vers l'an 750 ; mais rien n'empêche qu'ils aient continué d'exister, comme pouvoir indépendant, sur les bords de la Kistnah supérieure et de la Tongaboudra, jusqu'à une époque beaucoup plus récente.

(1) Voir *Rock-cut Temples* (Temples taillés dans le roc), par l'auteur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les limites du royaume de Chalukia, qui prit naissance à Kalyan, au VII[e] siècle, et de celui de Vijianagara, qui fut établi dans le Tongaboudra au XIV[e], coïncident si exactement avec les limites de la région à dolmens, — à part le dernier, sur lequel empiète au nord le royaume musulman de Bedjapour, — qu'il semble probable qu'il y eut homogénéité parmi le peuple qui habita cette province centrale.

Cette question cependant doit, comme plusieurs autres, rester sans réponse jusqu'à ce que l'on sache quelque chose du pays de Nizam. En ce qui concerne l'histoire ou l'ethnographie du plateau central de l'Inde, ou ses arts et sa littérature, les États de Nizam sont absolument une *terra incognita*. Aucun de ceux qui ont visité le pays n'a tenté de résoudre ces problèmes, pas plus que le gouvernement lui-même. Cependant, il nous semble que la moitié des difficultés ethnologiques ou archéologiques qui nous embarrassent aujourd'hui trouveraient leur solution dans l'étude de cette contrée. Jusqu'à ce qu'on en soit venu là, il est fort à craindre que l'on ne doive se contenter des généralités les plus vagues; nous croyons cependant qu'il serait possible d'établir l'existence d'une certaine connexion entre les dolmens de ce pays et les monuments singalais; or, si ce fait était démontré, il en résulterait un immense progrès pour les questions si complexes d'ethnographie indienne.

AGE DES MONUMENTS DE L'INDE.

Une découverte récente a semblé jeter un certain jour sur cette question. Un rapport adressé de Travancore et cité par sir Elliot a signalé l'existence d'une tribu indienne qui continuerait d'inhumer dans « des cromlechs (dolmens) composés de cinq pierres, dont quatre servent de supports et une de table. » S'il en était ainsi, l'on tiendrait une des extrémités du fil à l'aide duquel l'on pourrait se diriger à travers tout ce labyrinthe. La chose a paru assez importante pour que M. Walhouse en ait écrit à M. Baker, l'auteur du rapport en question. Voici un extrait de la réponse qu'il a reçue et qu'il a bien voulu nous

communiquer : « Les Aryens Mâlas sont une race d'hommes qui habitent dans les jungles et sur les collines. Les cromlechs sont communs parmi eux et ils ont un grand respect pour les esprits de leurs ancêtres auxquels ils font des sacrifices annuels. Ils ont pour habitude d'emporter dans des bois sacrés les corps des personnes décédées, de faire avec de petites dalles de pierre une sorte de caveau en miniature, d'y placer une petite pierre après avoir fait à l'esprit du mort, que l'on suppose rôder autour, des offrandes d'arack et de sucreries; enfin, de recouvrir le tout en grande cérémonie. L'on croit que l'esprit réside dans la pierre, laquelle est souvent changée à la fête annuelle en une figure d'argent ou de cuivre. » Comme l'observe M. Walhouse, il semble qu'il y ait là un écho des temps mégalithiques. Ce peuple, devenu incapable d'ériger des masses énormes comme il en voit sur les collines et dans les plaines qui l'environnent, a voulu cependant en conserver l'usage en les réduisant à de petites dimensions. Si telle est la vérité, elle nous aide à expliquer ce qui a fort souvent embarrassé les antiquaires de l'Inde. On trouve fréquemment, dans l'État de Coorgh et ailleurs, des urnes et d'autres ustensiles d'un si petit modèle que l'on peut les comparer à des jouets d'enfants. Les indigènes les attribuent à une race de pygmées; il est beaucoup plus naturel d'y voir les traces d'une religion expirante, chez qui les symboles ont remplacé la réalité.

Les objets trouvés dans les cairns et dolmens de l'Inde ne peuvent malheureusement guère nous servir pour juger de leur âge. La poterie qui s'y rencontre partout en abondance ressemble tout-à-fait, paraît-il, pour la forme, la texture et le vernis, à la poterie actuelle. Nulle part on n'a découvert des formes archaïques ni rien qui indiquât un progrès. Il ne faudrait pas cependant en conclure d'une façon absolue que les dolmens de l'Inde sont modernes. On ne sait, en effet, à quelle époque les formes actuelles ont été introduites dans ce pays, et rien ne prouve qu'elles y aient subi quelque changement ou progrès. Si donc il est possible que la poterie des tombeaux date des derniers siècles, il se peut aussi qu'elle remonte à 1,000 ou 2,000 ans; du moins, on ne saurait démontrer le contraire.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les mêmes remarques s'appliquent aux ornements d'or et d'argent, et en général aux bijoux trouvés dans ces tombes. De semblables objets peuvent se trouver aujourd'hui encore dans les bazars de l'Orient, mais ils ont pu aussi être en usage du temps d'Alexandre-le-Grand. Parmi les objets les plus communs, provenant de ces tombes, il faut citer des têtes de lances en fer et des ustensiles de même métal, d'une forme toute moderne. Si au lieu de chercher la vérité nous ne visions qu'à faire triompher notre thèse, il nous serait facile de nous autoriser de ces découvertes pour rapporter les tombes en question à la dernière période de l'âge du fer. Cette conclusion, toutefois, serait téméraire. Des objets en silex, tout semblables à ceux d'Europe, se rencontrent dans l'Inde, mais jamais dans les tombeaux. Le bronze fut sans doute connu des Indiens à une époque très-reculée; cependant, nous ne croyons pas qu'ils aient enterré avec leurs morts un seul instrument en bronze, bien que le fer s'y trouve fréquemment. La présence de ce dernier métal est donc pour nous sans nulle signification, au point de vue chronologique. Il est probable que les Indiens en connurent parfaitement l'usage dès le IVe siècle avant J.-C., en même temps que les Grecs, et rien n'empêche qu'ils ne l'aient extrait de son minerai et qu'ils n'en aient fabriqué des armes et des instruments longtemps avant que ces arts furent pratiqués en Europe.

L'on en a une preuve extrêmement curieuse et intéressante dans le fameux pilier en fer de Dhava. Ce pilier, qui se voit dans la cour de la mosquée de Kutub, près de Delhi, consiste en un fût massif en fer forgé, qui s'élève à 6m75 au-dessus du sol et mesure 1m65 de circonférence à 1m50 de sa base. A l'époque où nous le visitâmes, le bruit courait que le colonel Baird Smith avait fait creuser au pied du monument et qu'il l'avait trouvé enfoui à une profondeur de 4m80; on a depuis remplacé ce chiffre par celui de 7m80. Quoi qu'il en soit, cela nous donne une colonne de 12 mètres au moins sur 1m50 de circonférence; or, une telle masse n'eût pu être forgée en aucune partie de l'Europe avant l'introduction des machines à vapeur et l'invention du marteau Nasmyth.

Le pilier porte une inscription qui malheureusement est sans date;

mais si l'on en juge par la forme des caractères, la nature de l'événement qu'elle décrit (1) et l'architecture du couronnement de la colonne,

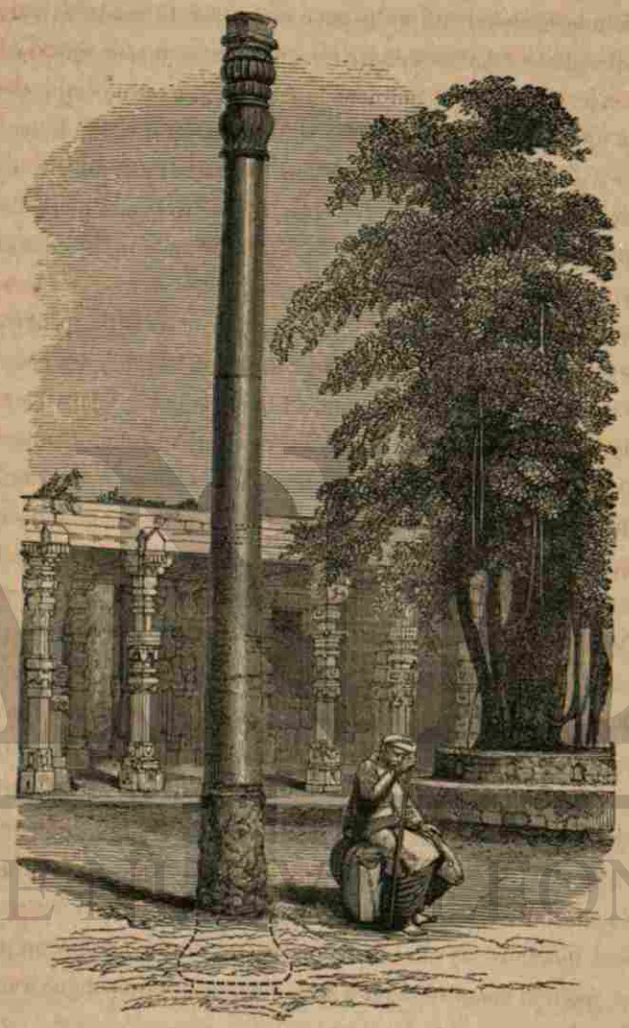


Fig. 216. — Pilier en fer, de Kutub, près de Delhi (Hind.).

il n'est pas douteux que ce monument n'ait été érigé au IIIe ou IVe siècle de notre ère.

(1) *Journal Asiatic Society of Bengal*, VII, p. 629.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

C'est aux hommes experts dans l'art de travailler le métal de nous expliquer comment un être humain a pu s'approcher d'une telle masse portée à une chaleur suffisante pour en opérer la soudure; comment surtout il a été possible de manier sans machine à vapeur une si énorme barre de fer. La question qui nous intéresse ici, c'est de savoir pendant combien de temps il a fallu que les Hindous aient travaillé le fer avant d'arriver à concevoir et à réaliser l'idée d'un pareil monument. Un ouvrage de ce genre suppose des siècles, peut-être des milliers d'années de préparation; et cependant l'on élève encore aujourd'hui dans l'Inde des monuments en pierre brute (1)!

Un autre exemple, pris à l'extrémité opposée de l'échelle, peut être cité comme se rattachant directement à notre sujet. De tous les peuples de l'Inde, les Khassias sont probablement les plus habiles dans l'art d'extraire le fer de son minerai et de le travailler ensuite. Leur procédé est même si original, et quoique grossier, si efficace, qu'il doit être le résultat d'une longue expérience (2). Ils ont, en effet, pratiqué cet art de temps immémorial; cependant, bien qu'ils possèdent depuis des milliers d'années peut-être des instruments en fer, ils continuent toujours de se servir de monuments en pierre brute, de préférence, — comme Josèphe le dit des Juifs, — à ceux « qu'un outil en fer aurait » touchés. » Et l'on ne peut pas dire que, s'ils agissent ainsi, c'est faute de pouvoir mieux faire, car de tout temps, nous l'avons déjà observé, ils ont pu voir les constructeurs hindous et bouddhistes ériger les temples les plus délicatement travaillés, et aujourd'hui encore ils ont à côté d'eux les dômes des mosquées que les Mahométans ont élevées dans les cités de Sylhet, il y a trois ou quatre siècles.

On voit que tous les raisonnements *a priori*, basés sur un progrès continu, portent complétement à faux, lorsqu'on les applique à un pays

(1) La fente et la courbure qui s'observent dans la partie supérieure du pilier ont été produites par un coup de canon dont les traces sont parfaitement visibles du côté opposé. J'espère du moins qu'il n'a pas été tiré par les Anglais, bien que je ne voie pas à quelle autre nation on pourrait l'attribuer.

(2) Hooker, *Himalayan Journal*, II, p. 310. — Percy, *Metallurgy : Iron and Steel*, p. 254.

tel que l'Inde. Il est cependant quelques indications qui ne doivent pas être dédaignées, parce qu'elles peuvent conduire à des dates approximatives. L'une d'elles consiste en ce que la plupart des dolmens des monts Nilgherries sont sculptés; malheureusement un seul des dessins qu'ils

Fig. 217. — Sculptures sur la table d'un dolmen.

portent a été publié, et nous craignons encore qu'il ne soit inexact. Il suffit cependant pour nous permettre d'y constater une grande analogie avec un genre de monuments très-communs dans les plaines. Ces monuments s'appellent *Viraculls*, s'ils sont destinés à rappeler des hommes ou des héros, et *Masticulls*, s'ils sont élevés en l'honneur de femmes qui se sont sacrifiées sur le bûcher de leurs maris. Le colonel Mackenzie a recueilli des dessins de plus d'une centaine de ces monuments, et d'autres ont été photographiés; mais les photographies n'ont pas été publiées. L'identité de costume et de style que présentent les figures sculptées sur ces pierres et sur le dolmen qui précède montre que ces monuments doivent être à peu près du même âge. Comme la plupart des pierres commémoratives portent des inscriptions et que leurs dates sont connues, au moins d'une façon approximative, celles des dolmens peuvent donc l'être aussi, si vraiment il y a identité. Cependant, jusqu'à ce que quelqu'un prenne la peine de photographier les cairns de façon

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à pouvoir les comparer avec les autres monuments, on n'arrivera à rien de certain à cet égard; mais comme aucun de ces monuments ne remonte à un millier d'années et que ceux qui ressemblent le plus à notre gravure n'ont même pas cinq siècles d'antiquité, il en résulte que les dolmens sculptés des monts Nilgherries ne sont pas aussi anciens qu'on l'a prétendu quelquefois.

Voici un autre fait qui n'est pas moins instructif ni moins intéressant. Au centre même de la région à dolmens, à Iwullee, dans l'enceinte qui entoure un temple de Siva aujourd'hui ruiné, se voit encore actuellement un dolmen régulier à trois supports, dans la forme ordinaire (fig. 218). La question est de savoir quelle est son origine. Aucun de

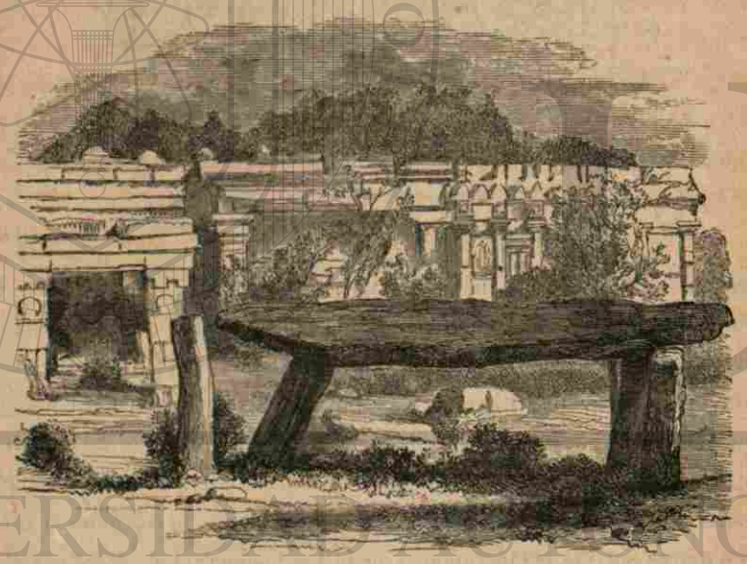


Fig. 218. — Dolmen à Iwullee (Hind.).

ceux qui connaissent quelque peu l'Inde ne prétendra, croyons-nous, que les sectateurs de Siva aient érigé un sanctuaire à leur dieu tout auprès de la tombe d'une des tribus aborigènes, en cas que cette tombe fût encore l'objet de leur vénération, ou qu'ils aient négligé de l'utiliser, si déjà elle était abandonnée. Deux choses seulement sont possibles : ou bien quelque chef indigène, en adoptant la religion de Brahma,

stipula que, s'il élevait un temple à son nouveau dieu, il lui serait permis de se faire enterrer à côté, à la manière de ses ancêtres ; ou bien il faut admettre, ce qui est bien plus probable, qu'après l'abandon du temple, quelque indigène trouvant le lieu convenable le choisit pour en faire sa dernière demeure et y fut en effet enterré. Or, s'il faut en juger par son architecture, le temple peut remonter jusqu'au XIIIe siècle, mais il est plus probable qu'il appartient au XIVe. Dans la première hypothèse, l'âge du dolmen serait celui du temple ; dans la seconde, il serait peut-être de deux ou trois siècles plus récent.

Le colonel Meadows Taylor nous fournit un nouvel argument. Dans un mémoire récemment publié, il signale un groupe de monuments de ce genre immédiatement en dehors de la porte de Shahpoor et, d'après ce qu'il en dit, ces monuments sont évidemment du même âge que les autres qu'il cite. A en juger par leur disposition, il n'est guère douteux qu'ils ne constituent le cimetière même de la ville, comme il en existe à côté de la plupart des cités indiennes. Ils doivent même être postérieurs à l'érection de la porte en face de laquelle ils se trouvent. Cette porte appartient incontestablement à la période mahométane; c'est une arcade régulière, dans la forme aigüe ordinaire, et dès lors postérieure à la première moitié du XIVe siècle.

Fig. 219. — Monuments de pierre, à Shahpoor (Hind.).

Si les tombes en question avaient existé lorsqu'on les construisit, l'on en eût certainement utilisé les matériaux. Si on ne l'a pas fait, c'est que leur construction est plus récente. Or, la porte a au plus cinq siècles d'existence; les tombeaux ne peuvent donc non plus dépasser cette date.

Voici enfin un autre fait plus curieux encore. Pendant la saison froide de 1868-69, M. Mulhéran, qui était occupé à la triangulation de l'Inde,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rencontra par hasard un groupe considérable de « cromlechs (1) » sur les bords de la Godavéry, à mi-chemin entre Hydérabad et Nagpour, dans l'Inde centrale. Il en photographia quelques-uns et envoya à ce sujet un rapport à la Société asiatique du Bengale. C'est dans ce rapport que nous avons puisé les renseignements qui suivent. « La majorité des cromlechs consiste en un certain nombre de pierres levées, fichées dans le sol de façon à former un carré et couvertes d'une ou de deux dalles de grès. Les uns paraissent contenir deux corps, les autres un seul. Des croix se trouvent dans le voisinage de Malour et de Katapour, deux villages situés non loin du fleuve, du côté du Nizam. Les croix de Katapour (fig. 220) sont intactes, à l'exception d'une seule. Si l'on en

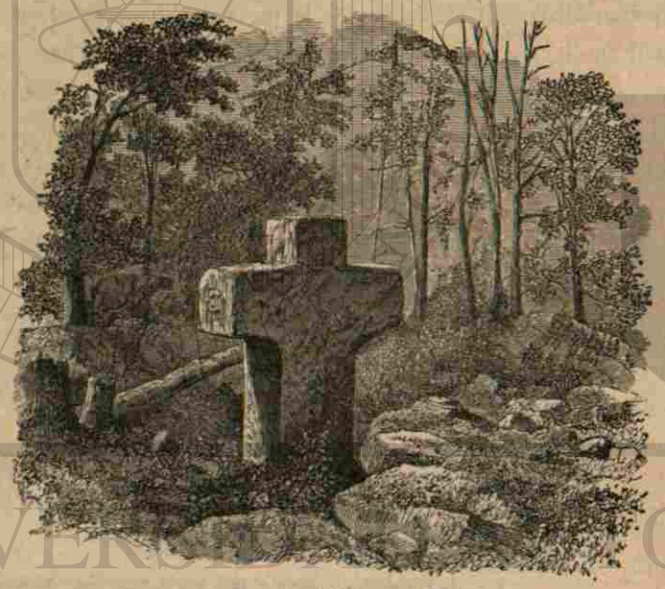


Fig. 220. — Croix à Katapour (Hind.).

juge par l'une d'elles qui gît renversée à Malour, elles ont toutes plus de trois mètres de longueur, bien qu'elles paraissent n'en avoir que deux. Elles se composent toutes d'une seule pierre et affectent la forme

(1) Il ne faut pas oublier que par *cromlechs*, la plupart des auteurs anglais entendent *dolmens*. *(Trad.)*

la plus récente. Aucune indication n'a pu être obtenue concernant le peuple qui érigea les croix ou les cromlechs ; mais il n'est pas douteux que les croix ne soient destinées à rappeler la foi de chrétiens ensevelis dans le voisinage. » — Tout près de là est une excavation devant laquelle était une croix que M. Mulhéran prétend avoir été renversée lorsque les Brahmanes prirent possession du pays, et il ajoute que divers objets ont été trouvés dans deux des cromlechs et adressés à la Société

Fig. 221. — Dolmen à Katapour.

asiatique ; mais cet envoi n'étant pas parvenu à son adresse, nous en sommes réduit, pour notre interprétation des faits, à des photographies et à des descriptions.

Il n'est guère permis de douter, d'abord, que les croix ne soient des emblèmes chrétiens ; en second lieu, que les cromlechs et les croix ne soient du même âge. Tout le prouve, leur aspect extérieur comme leur juxtaposition. La question revient donc à savoir à quelle époque il y eut dans l'Inde une communauté de chrétiens indigènes qui fit usage à la fois de la croix et des dolmens. La forme des croix et leur distance de la côte ne permettent pas de les rattacher aux missions de saint Thomas

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ou des premiers apôtres, en supposant que ces missions soient réelles. Notre opinion est que cette forme de croix ne fut introduite qu'au VI^e^ ou au VII^e^ siècle (1). D'un autre côté, il est extrêmement peu probable qu'une pareille communauté ait existé depuis la conquête mahométane ou la fin du XIII^e^ siècle. Or, l'on sait qu'entre ces deux dates, les Nestoriens eurent des établissements qui s'étendirent, en une chaîne

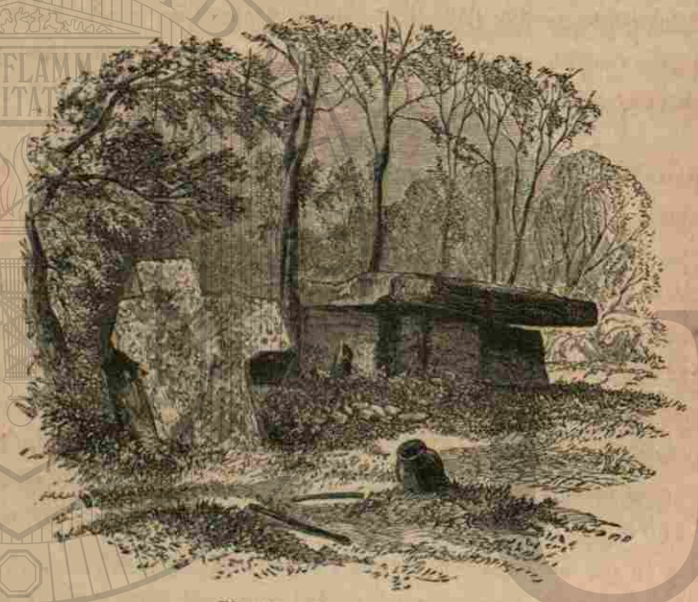


Fig. 222. — Dolmen avec croix.

continue, depuis la Chine, à l'est, jusqu'à la mer Caspienne, à l'ouest. Il n'y a nulle difficulté à admettre que cette secte se soit propagée du VII^e^ au XIII^e^ siècle, dans les régions occidentales et centrales de l'Inde, et cela, sans que l'Europe en eût aucunement connaissance. Outre qu'elle

(1) Un beau travail publié par M. Joyce dans l'*Archæological Journal*, en 1870, montre bien que ces croix ne sont pas antérieures à l'an 470, toutes celles qu'il cite ayant la forme grecque. Je dois dire, pour mon compte, qu'aucune des croix semblables que je connais ne remonte au-delà du X^e^ ou XI^e^ siècle; mais comme je pourrais me tromper, je me suis montré dans le texte aussi large que possible; toutefois, mon impression personnelle est que ces croix appartiennent au XI^e^ ou au XII^e^ siècle.

aide à fixer la date des dolmens dans l'Inde, cette découverte ouvre un vaste champ aux recherches de ceux qui voudraient faire l'histoire primitive du christianisme dans l'Inde. Il n'est guère à croire que ce groupe soit isolé; l'on en trouvera d'autres lorsque l'on voudra bien ouvrir les yeux pour les voir. En attendant, l'on a là une curieuse application des règles tracées par le pape Grégoire, dans sa lettre à l'abbé Mellitus (*ante*, p. 25). C'est la répétition, à une époque sans doute un peu plus récente, de ce qui s'était fait à Kerland (fig. 131), ainsi qu'à Arrichinaga (fig. 161).

Il est encore un autre point de vue auquel on peut se placer dans l'étude des monuments de l'Inde comparés à ceux d'Europe. Il existe à Ceylan une classe de dagobs qui, sous quelques rapports, est spéciale à cette île. Il nous suffira d'en mentionner deux, situés dans la même ville d'Anourah-de-Poura, qui fut la capitale du pays depuis environ l'an 400 avant J.-C. jusqu'au XI^e^ siècle. Le premier, le Thupa Ramayana, fut érigé l'an 161 avant J.-C.; le second, le Lanka Ramayana, l'an 231 après. Le mieux serait, dans l'intérêt de notre thèse, de prendre le premier pour exemple; mais, comme il est arrivé pour nos cathédrales, il a été restauré de telle sorte, il y a quarante ans, qu'il n'est plus possible de distinguer entre ce qui est vieux et ce qui est nouveau. Du reste, malgré les quatre siècles qui les séparent l'un de l'autre, ces deux monuments se ressemblent complètement dans leurs traits principaux, et dès lors, il importe peu que nous prenions l'un ou l'autre. Tous les deux consistent en un dôme à peu près hémisphérique, surmonté d'une petite construction carrée, appelée *Tee*, et tous les deux sont entourés de trois rangées de minces colonnes de pierre, comme le montre notre gravure (fig. 223).

Que la forme en dôme du dagob provienne directement des tumulus ou cairns sépulcraux que l'on rencontre partout dans le nord de l'Asie, et qui existaient probablement aussi dans l'Inde à l'origine, c'est ce qui n'est guère douteux. L'on sait que de bonne heure, peut-être immédiatement après la mort du fondateur de leur religion, ce qui arriva en l'an 543 avant J.-C., les Bouddhistes se mirent à honorer les reliques;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

or, de nombreuses excavations nous ont appris que ces reliques étaient placées dans un cist au centre du tumulus, presque à fleur de terre, exactement dans les mêmes conditions que les *kistvaens* des barrows de notre pays. Les Bouddhistes en vinrent en outre à placer au sommet une petite chambre carrée, sans laquelle nul dagob ne fut plus considéré

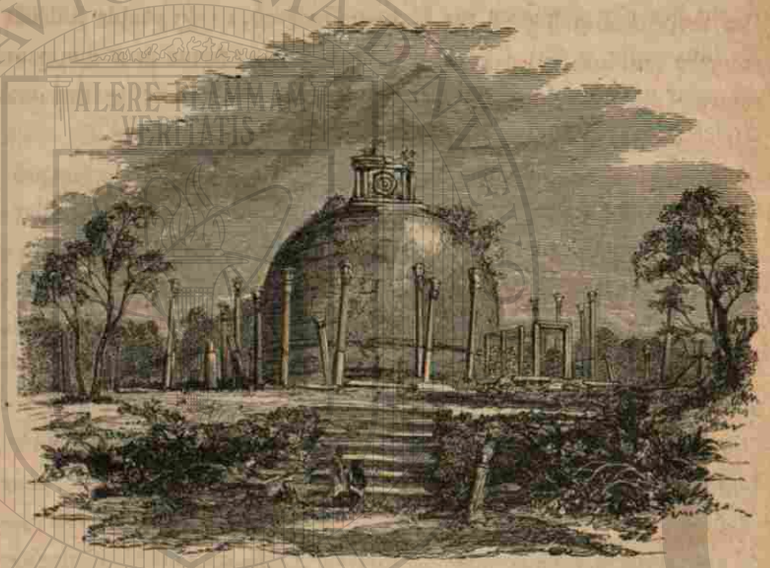


Fig. 223. — Un Dagob de l'Inde ; — 231 ans après J.-C.

comme complet ; aussi la trouve-t-on dans les représentations sculptées qui nous sont restées de ces monuments. On peut considérer comme certain qu'elle figurait un reliquaire en bois, mais il n'est pas prouvé qu'elle ait toujours eu cette destination ; cependant, comme les reliques étaient exposées au public à l'occasion de certaines fêtes (1), il est à croire qu'elles reposaient dans quelque lieu accessible, tel que celui-ci. Une troisième partie essentielle d'un dagob, c'était un *rail* ou une barrière d'enceinte ; tous sont pourvus de cette annexe. Dans les plus récents, la barrière n'est plus qu'un simple ornement, mais elle n'a pas disparu.

Si l'on compare un tumulus sépulcral, tel que celui de Poullicondah,

(1) Hiouen-Thsang, *Vie et Voyages*, p. 77.

près de Madras, que représente notre gravure (fig. 224), avec les dagobs dont il vient d'être question, l'on ne peut manquer d'être frappé de leur ressemblance. Tous les deux se composent d'un tertre ou monticule artificiel, d'une clôture en pierre et d'un *Tee* ou chambre carrée au sommet ; mais dans le dernier cas, il s'agit d'un tombeau simulé, comme l'on soupçonne qu'il y en eut plusieurs en Europe. Un peuple pourrait enterrer dans des barrows et ériger des cairns, en forme de dôme, pour contenir des reliques, sans que l'ont dût nécessairement en conclure que l'une des formes fût copiée sur l'autre ; mais lorsque les deux monuments sont surmontés d'un sarcophage simulé ou d'un reliquaire,

Fig. 224. — Dolmen à Poullicondah.

et tous les deux entourés d'une, de deux ou de trois rangées de pierres, sans utilité apparente, il y a là des raisons de croire à une imitation volontaire, plutôt qu'à une analogie accidentelle.

En supposant donc que ces deux formes soient copiées l'une sur l'autre, il faudra, semble-t-il, raisonner de la manière suivante. Si l'un des dagobs mentionnés ci-dessus remonte à l'an 161 avant J.-C., l'on doit en conclure que le dolmen de Poullicondah fut construit mille ans peut-être avant la même date, car ce n'est pas trop de plusieurs siècles pour expliquer la transformation que suppose la différence de style des deux monuments.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Et cependant nous sommes arrivé à des conclusions diamétralement opposées. Comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, jusqu'à l'an 250 ou 300 avant J.-C., l'architecture indienne ne connut pas d'autres matériaux que le bois. A partir de cette époque, elle se mit peu à peu à employer la pierre; mais jusqu'à l'ère chrétienne, elle conserva dans ses constructions la forme de ses charpentes primitives. La barrière d'enceinte de Sanchi, qui fut construite dans les deux siècles qui ont précédé notre ère, affecte encore si essentiellement les formes propres aux barrières en bois qu'il est difficile de s'expliquer comment elle put être construite en pierre (1). Les piliers qui environnent les dagobs de Ceylan (fig. 223) sont également copiés sur des poteaux en bois; ce ne sont point là des formes qui puissent provenir de monuments en pierre brute. Il n'est pas aisé de savoir à quel usage purent servir ces piliers ou poteaux en pierre. Il se peut qu'ils aient été destinés à porter des guirlandes les jours de fêtes, comme certaines gravures porteraient à le croire, ou encore à suspendre des tableaux, comme Fa-Hian, qui visita cette localité en l'an 400, nous dit en avoir vu sur tout son parcours, depuis Anourah-de-Pourah jusqu'à Mehentélé, à l'occasion d'une grande procession en l'honneur d'une relique alors exposée à la vue du public.

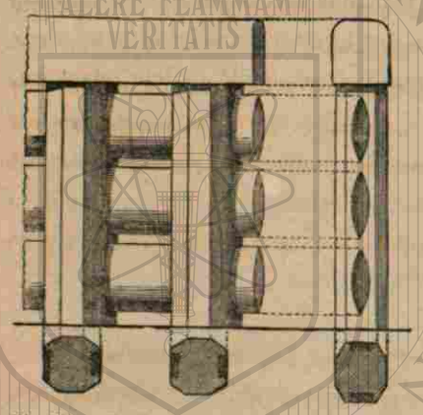


Fig. 225. — Fragment d'un *rail* (barrière), à Sanchi.

Quoi qu'il en soit, il nous semble résulter de ce qui précède que s'il existe une réelle connexion entre le cairn de Poullicondah et les dagobs de Ceylan, ce ne sont pas les dagobs qui proviennent du cairn, mais plutôt le cairn qui provient des dagobs; l'un est, en effet, une grossière

(1) *Tree and Serpent Worship*, par l'auteur, p. 82.

copie de monuments plus parfaits, tandis qu'on ne peut voir dans les autres qu'une imitation des charpentes en bois.

Cette conclusion est confirmée par la présence des cercles en pierre brute qui environnent le tope, si délicatement travaillé, d'Amravati. Disons-le, du reste : nous ne connaissons pas d'hypothèse qui puisse expliquer la coexistence des monuments en pierre taillée ou en pierre brute dans l'Inde pendant les vingt derniers siècles, à moins que l'on ne renonce au système favori du progrès continu et que l'on ne se contente d'exposer les faits tels qu'on les rencontre.

Il est parfaitement certain qu'il n'y avait pas encore dans l'Inde de constructions en pierre taillée 250 ans avant J.-C.; quant aux monuments en pierre brute, aujourd'hui existants, notre opinion est qu'on n'a commencé à les ériger que cinq ou dix siècles plus tard, et que depuis ce temps jusqu'à nos jours, l'on n'a pas cessé de s'adonner à ce genre de construction.

Nous ne voyons pas ce que l'on pourrait objecter à cette manière de voir, à moins que ce ne soit notre propre ignorance et celle des indigènes, par rapport à l'origine et à l'âge de ces monuments. Il n'y a rien là cependant qui doive surprendre beaucoup; car ce n'est que dans ces dernières années que les Européens ont dirigé leur attention vers ce sujet, et les indigènes sont si peu instruits de ce qui concerne les autres monuments qu'il serait étrange qu'ils le fussent davantage de ceux-là. Quiconque a voyagé dans l'Inde sait quel genre de renseignements l'on peut attendre des plus intelligents des Brahmanes, concernant les dates des temples qu'ils ont desservis, eux et leurs ancêtres, depuis leur construction. Un, deux ou trois milliers d'années, c'est l'âge le plus modéré qu'ils attribuent à des temples que l'on sait d'une façon certaine avoir été construits dans les deux ou trois derniers siècles. Demandez à un indigène la date de la construction des temples souterrains d'Ellora et d'Elephanta, il vous répondra sans hésiter qu'ils furent érigés par les Pandous, 3,101 ans avant J.-C., et s'il vous donne un autre chiffre, ce sera pour le moins dix ou vingt mille ans. Cependant l'on sait aujour-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'hui, par des inscriptions et d'autres découvertes, que les temples taillés dans le roc ne peuvent pas remonter au-delà du second siècle avant J.-C.

L'on conçoit que dans ces conditions il n'en coûte rien aux indigènes de multiplier les milliers d'années pour mieux cacher leur ignorance, lorsqu'on les interroge sur l'âge de leurs dolmens; mais leur témoignage est absolument de nulle valeur, et ce n'est qu'à l'aide de procédés d'investigation analogues à celui dont nous nous sommes servi que l'on peut espérer d'arriver à la vérité. Il se peut que ces procédés nous reportent à des temps antérieurs à l'ère chrétienne. Mais, ou bien nous nous trompons fort, ou tous les monuments dont il a été question dans les pages précédentes ont une date relativement récente et font partie d'une série ininterrompue, qui s'est continuée jusqu'à ce jour.

COMPARAISON DES DOLMENS DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT.

Nous sommes maintenant en mesure d'aborder une des questions les plus intéressantes, mais aussi les plus difficiles qui se rattachent au sujet que nous traitons : il s'agit de savoir s'il existe des rapports réels et fondés entre les monuments mégalithiques de l'Inde et ceux d'Europe, et de quelle nature sont ces rapports, en cas qu'ils existent. Ici cependant, les difficultés tiennent plutôt à la nouveauté de la question qu'à son essence même. Aucun écrivain moderne ne l'a encore sérieusement abordée et dès lors elle exigerait d'être traitée fort au long ; malheureusement, l'espace et les matériaux nous manquent pour le faire.

Les preuves tirées des formes architecturales des monuments de l'un et de l'autre pays sont d'une telle nature qu'il est difficile de leur résister. Sans doute il est aisé et généralement exact de prétendre que les hommes parvenus au même degré de civilisation agissent de la même façon et de telle sorte qu'il est difficile de distinguer leurs œuvres. C'est ainsi que l'on peut admettre que tous les hommes ont d'abord élevé des tertres sur les corps de leurs ancêtres décédés, ou que pour empêcher les cadavres d'être écrasés par cette masse de terre, ils les ont renfermés

dans des cists, c'est-à-dire dans des cercueils en pierre ou en bois plus ou moins habilement construits. On peut encore concéder qu'ils ont dû avec le temps élargir ce cist et peu à peu le transformer en un dolmen ou en une chambre pourvue d'une galerie extérieure. Toutes ces formes peuvent exister indépendamment les unes des autres, et elles ne prouvent pas par elles-mêmes que les peuples qui y ont recours appartiennent à la même famille ou aient eu entre eux les moindres relations. Mais lorsque, dans deux régions distinctes, l'on trouve à la fois un cist extérieur couronnant un tumulus et l'une des pierres du cist percée d'un trou circulaire de 15 à 20 centimètres de large, il y a là une coïncidence qui ne peut guère être accidentelle. Or, comme il n'y avait alors ni écriture ni communications postales, il faut conclure de ces particularités ou bien qu'une tribu passa de l'est à l'ouest, où elle introduisit ses formes architecturales, ou au contraire que quelque Européen les porta dans l'Inde où, une fois adoptées, elles continuèrent d'être en usage.

Un fait encore plus frappant, dont il a déjà été question, c'est la combinaison d'un cist central contenant un corps à l'intérieur du tertre, avec un autre cist simulé, situé à l'extérieur et au sommet du tumulus, qu'entourent en même temps, soit sur ses flancs, soit à distance, plusieurs cercles de pierres. Lorsqu'un plan aussi compliqué se trouve répété, ce n'est pas évidemment par un pur hasard. Or, nous avons cité plus haut des exemples de cette répétition, et beaucoup d'autres pourraient être invoqués si nous traitions à fond la matière. Cette forme fut certainement très-commune dans l'est. Dans l'exemple emprunté à la Birmanie et figuré ci-après (fig. 226), l'on a d'abord une sorte de rempart extérieur entourant le tope, puis les cercles de pierres brutes remplacés par une clôture très-compliquée et dominant le tout; au centre, un dagob simulé remplaçant la fausse tombe ou cist extérieur. Ce sont là, il est vrai, des changements considérables, et cependant ils sont moins considérables encore que l'on pourrait s'y attendre, lorsque l'on considère que le dagob en question n'a que cinquante-cinq ans d'existence, et que par conséquent un long laps de temps le sépare

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

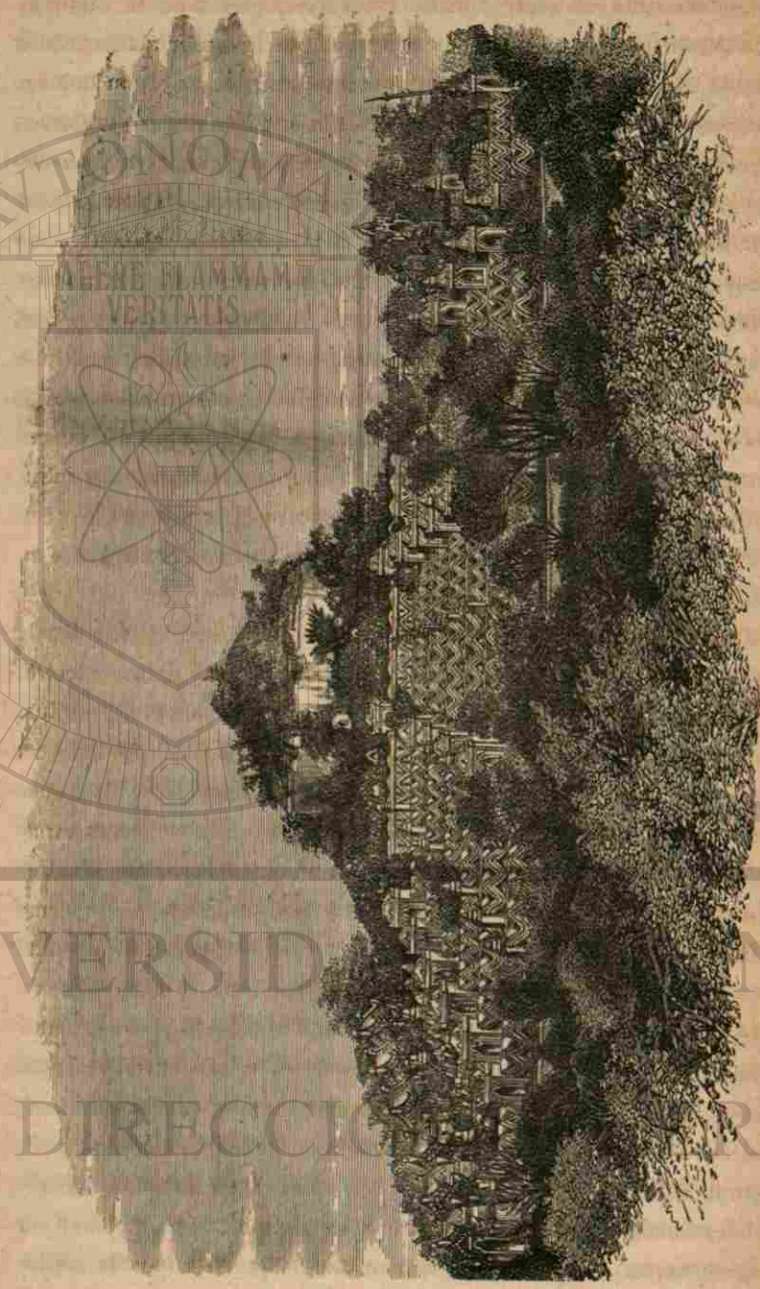


Fig. 226. — Vue d'une Pagode, en Birmanie.

des monuments en pierre brute. L'on a dans le fameux tombeau d'Akbar-le-Grand, à Agra, un autre exemple de la forme moderne qu'a revêtue cet ancien mode de sépulture. Ici, le roi est enterré dans un caveau au-dessous du niveau du sol; mais sa tombe simulée est placée, à l'extérieur, au sommet de la pyramide, et à chaque étage de petits pavillons remplacent les pierres que ses ancêtres avaient jadis érigées dans un même but.

Ces deux particularités, — le cist simulé et la pierre trouée, — sont peut-être les traits de ressemblance les plus frappants qui existent entre les monuments de l'est et ceux de l'ouest, mais il s'en trouve beaucoup d'autres à peine suffisants, il est vrai, pour qu'on puisse les citer individuellement, mais qui constituent dans leur ensemble un argument d'une telle force qu'il est vraiment difficile de se refuser à admettre que les deux styles furent le fait soit d'une même race, soit de deux races qui, à l'époque à laquelle appartiennent ces monuments, furent en relations plus ou moins directes l'une avec l'autre.

Les preuves écrites sont beaucoup moins complètes et moins satisfaisantes que les preuves architecturales. Nous ne connaissons pas un paragraphe d'un auteur classique qui nous fasse soupçonner l'existence de la moindre relation, en quelque temps que ce soit, de l'Inde avec la France, par exemple, à plus forte raison avec le Danemark. On a cité cependant, au sujet de ce dernier pays, le mythe d'Odin comme pouvant le rattacher à l'Orient; mais ce mythe, si confus déjà à l'origine, est devenu plus obscur encore grâce à des additions ultérieures, de sorte qu'il est aujourd'hui presque impossible de dire ce qu'il est. Il n'est guère probable, du reste, quoi que l'on en ait dit, que le doux et religieux Çakia-Muni ait pu jamais devenir le fier et belliqueux Odin. A part quelques rapports dans les noms, rien n'autorise à confondre ces deux mythes. Il se peut que vers le début de l'ère chrétienne, un chef de ce nom ait émigré des rives du Bosphore vers la Baltique, et qu'il ait introduit dans ces contrées des usages asiatiques; mais le lien qui rattacherait ce personnage à l'Inde fait totalement défaut.

Chose étrange, le seul passage qui semble porter directement sur la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

question vient cette fois de l'Inde elle-même. Ce passage est extrait du dernier des édits que le roi Asoka fit graver sur les rochers en diverses parties de l'Inde. Cette inscription, qui est la plus rapprochée du sol, est malheureusement la plus endommagée. Il existe à notre connaissance deux copies des édits, l'une dans le *Dehra-Doon*, l'autre dans l'*Orissa*. Lorsqu'elles seront reproduites et publiées, peut-être une traduction plus parfaite sera-t-elle possible ; en attendant, voici celle de M. Prinsep : — « Il n'est pas une secte où il existe rien d'aussi bienveillant, d'aussi glorieux, d'aussi aimable ni d'aussi libéral que l'intervention de Devanampiyo (Asoka) en faveur des créatures vivantes... En outre, le roi grec par qui les rois d'Egypte Ptolémée, Antigone et Magas... Ici et dans les pays étrangers, partout où elles pénètrent, les ordonnances religieuses de Devanampiyo opèrent des conversions. C'est une conquête, mais une conquête qui porte la joie. Le triomphe de la vertu, c'est le bonheur. Un tel triomphe est à désirer pour ce monde comme pour l'autre. » D'autres copies de cet édit portent en outre les noms d'Antiochus et d'Alexandre ; or il est assez curieux que ces cinq noms sont mentionnés par Justin dans le dernier chapitre de son XXVI^e^ livre et dans le premier de son XXVII^e^. Il en résulte que la date de l'édit doit être environ l'an 257 avant J.-C.

Le grand intérêt de cette inscription, c'est qu'elle nous apprend que deux siècles et demi avant notre ère, un empereur de l'Inde pouvait faire alliance avec un gouverneur de Cyrénaïque (Magas), pays si voisin de la partie de l'Afrique où se trouvent les dolmens. Comme nous l'avons dit précédemment, nous sommes loin de connaître d'une manière complète les monuments mégalithiques de cette contrée, mais nous savons qu'ils existent, et ceux que nous connaissons rappellent étonnamment le type indien. Il est aussi à peu près certain que plusieurs des chambres taillées dans le roc, que l'on voit en cette région, sont des monastères ou des temples, et non pas des tombeaux, comme on s'est trop hâté de l'affirmer. Il reste à savoir si elles sont aussi essentiellement indiennes qu'elles le paraissent au premier abord ; mais en attendant, la possibilité d'une alliance de ce genre, deux ou trois siècles avant J.-C., ôte toute

invraisemblance à l'hypothèse qui prétend que l'influence de l'Inde a pu se faire sentir à l'ouest à quelque époque subséquente, et que les dolmens d'Afrique pourraient bien être contemporains de ceux de l'Inde et avoir la même origine (1).

Maintenant que nous avons fait le tour de l'ancien monde, il ne sera pas inutile d'essayer de résumer aussi brièvement que possible les résultats auxquels nous ont conduit nos investigations.

D'abord, en ce qui concerne l'âge des monuments mégalithiques, il est à croire que c'est aux Romains, ou si l'on veut aux Phéniciens ou aux Grecs de Marseille, que les peuples barbares de l'Europe empruntèrent l'idée de se servir de la pierre pour leurs tombeaux. De même, ce fut certainement des Grecs de la Bactriane que les habitants de l'Inde apprirent à utiliser la pierre comme matériaux de construction. Ils l'employèrent sous sa forme polie ou taillée dès le milieu du III^e^ siècle avant J.-C. ; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils en aient fait usage sous sa forme brute avant le second siècle de notre ère ; seulement, une fois cet usage introduit, il se continua jusqu'à nous. L'histoire des monuments mégalithiques dans l'ouest est quelque peu différente. Les grands tumulus à chambres de Gavr'inis et d'autres de France, aussi bien que ceux de Lough-Crew, en Irlande, paraissent appartenir aux temps antérieurs à l'occupation de l'Europe occidentale par les Romains ; mais nul monument en pierre de ce genre ne semble remonter à plus de deux siècles avant notre ère. Quelques-uns de ceux de la Grèce, des environs de Mycènes par exemple, et ceux de Saturnia peuvent être plus anciens ; mais ils n'ont pas été scientifiquement explorés, et dès lors nous ne pouvons rien affirmer à leur égard. Depuis les temps immédiatement antérieurs à l'ère actuelle, jusqu'à ce que les pays où ils se trouvent soient

(1) Ici prend place, dans l'ouvrage original, un court paragraphe qui a pour titre *le Bouddhisme dans l'Ouest*. Nous avons cru devoir le supprimer dans notre traduction, d'abord parce qu'il ne se rattache qu'indirectement au sujet; en second lieu, parce qu'il contient des assertions erronées qu'il nous eût fallu combattre avec plus d'étendue que ne le comporte le cadre de cet ouvrage. *(Trad.)*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

devenus entièrement et essentiellement chrétiens, ces monuments paraissent avoir été d'un usage continuel. En France et dans la Grande-Bretagne, on n'a sans doute cessé d'en construire que vers le VIII^e^ ou le IX^e^ siècle, excepté peut-être dans quelques régions reculées, où leur usage a pu ne disparaître que deux ou trois siècles plus tard, comme en Scandinavie.

Ces résultats ne s'appliquent pas évidemment aux tumulus ou barrows entièrement en terre, pour lesquels nous ne possédons actuellement aucun chronomètre ; ils s'appliquent moins encore à l'homme des cavernes ou à l'art paléolithique, dont la date reste encore plongée dans la nuit des temps préhistoriques.

La destination des monuments en pierre brute est plus facile à déterminer que leur date. A part de très-rares exceptions qu'il est aisé de reconnaître, tous paraissent avoir été des tombeaux ou des cénotaphes. Ou bien, comme les tumulus à chambres et les dolmens, ils furent les lieux de sépulture de personnages illustres ; ou bien, comme les grands cercles et les alignements, ils furent érigés en l'honneur de guerriers morts sur un champ de bataille, que leurs corps fussent ou non inhumés dans l'endroit ; ou enfin, comme les monolithes en pierre brute des monts Khassias, ils furent des offrandes aux esprits des morts.

Presque toujours cette destination funéraire des monuments mégalithiques peut être prouvée par ce fait qu'ils ont été utilisés pour le culte des ancêtres. Au contraire, il n'existe aucune preuve authentique qu'un cercle ou un dolmen ait jamais servi au culte d'Odin ou bien de Minerve, de Mars, de Vénus ou des autres dieux des druides ; encore moins peut-on y voir des traces d'un culte du soleil ou de la lune. Inutile d'ajouter qu'il n'y a non plus nulle raison d'y voir des temples du serpent. Honorer les morts et se les rendre propices, telle est la double idée qui, en orient comme en occident, paraît avoir présidé à l'érection de ces mystérieux monuments que l'on trouve dispersés en si grand nombre à la surface de l'ancien continent.

CHAPITRE XIV.

AMÉRIQUE.

Si cet ouvrage avait quelque prétention d'être une histoire complète ou une statistique des monuments mégalithiques du monde, il pourrait être nécessaire d'entrer dans les détails et de décrire avec quelque étendue tous ceux du nouveau continent ; mais, grâce à la forme qu'il a prise, il nous suffira d'indiquer aussi brièvement que possible quels sont ces monuments, quels rapports ils peuvent avoir avec ceux que nous avons décrits jusqu'ici et quelle est leur portée dans l'argumentation qui fait le sujet de ce travail.

Heureusement, en ce qui concerne l'Amérique du nord, les renseignements ne font pas défaut. Dans le premier volume de leurs *Contributions smithsonniennes à la science* (1), les Américains possèdent une description détaillée de leurs antiquités telle qu'aucune nation ne peut se vanter d'en avoir. L'étude avait été confiée à MM. Squier et Davis, qui se sont acquittés de leur mission avec autant de zèle que de science. Le texte est élégant et clair ; tout ce qui est purement théorique a été laissé de côté et les planches sont exactes et soignées. Si nous possédions un tel ouvrage sur notre pays, il y a longtemps que tous les problèmes qui les concernent seraient résolus ; malheureusement il ne s'est point trouvé chez nous de Smithson, et parmi nos nombreux millionnaires, pour qui la dépense serait un rien, il n'y en a pas un qui possède les connaissances nécessaires pour pouvoir comprendre l'importance de ce genre de recherches, pas un, par conséquent, qui se sente porté à faire les frais indispensables pour leur exécution.

(1) *Ancient monuments in the Mississipi Valley.* Philadelphia, 1847.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

devenus entièrement et essentiellement chrétiens, ces monuments paraissent avoir été d'un usage continuel. En France et dans la Grande-Bretagne, on n'a sans doute cessé d'en construire que vers le VIII[e] ou le IX[e] siècle, excepté peut-être dans quelques régions reculées, où leur usage a pu ne disparaître que deux ou trois siècles plus tard, comme en Scandinavie.

Ces résultats ne s'appliquent pas évidemment aux tumulus ou barrows entièrement en terre, pour lesquels nous ne possédons actuellement aucun chronomètre ; ils s'appliquent moins encore à l'homme des cavernes ou à l'art paléolithique, dont la date reste encore plongée dans la nuit des temps préhistoriques.

La destination des monuments en pierre brute est plus facile à déterminer que leur date. A part de très-rares exceptions qu'il est aisé de reconnaître, tous paraissent avoir été des tombeaux ou des cénotaphes. Ou bien, comme les tumulus à chambres et les dolmens, ils furent les lieux de sépulture de personnages illustres ; ou bien, comme les grands cercles et les alignements, ils furent érigés en l'honneur de guerriers morts sur un champ de bataille, que leurs corps fussent ou non inhumés dans l'endroit ; ou enfin, comme les monolithes en pierre brute des monts Khassias, ils furent des offrandes aux esprits des morts.

Presque toujours cette destination funéraire des monuments mégalithiques peut être prouvée par ce fait qu'ils ont été utilisés pour le culte des ancêtres. Au contraire, il n'existe aucune preuve authentique qu'un cercle ou un dolmen ait jamais servi au culte d'Odin ou bien de Minerve, de Mars, de Vénus ou des autres dieux des druides ; encore moins peut-on y voir des traces d'un culte du soleil ou de la lune. Inutile d'ajouter qu'il n'y a non plus nulle raison d'y voir des temples du serpent. Honorer les morts et se les rendre propices, telle est la double idée qui, en orient comme en occident, paraît avoir présidé à l'érection de ces mystérieux monuments que l'on trouve dispersés en si grand nombre à la surface de l'ancien continent.

CHAPITRE XIV.

AMÉRIQUE.

Si cet ouvrage avait quelque prétention d'être une histoire complète ou une statistique des monuments mégalithiques du monde, il pourrait être nécessaire d'entrer dans les détails et de décrire avec quelque étendue tous ceux du nouveau continent ; mais, grâce à la forme qu'il a prise, il nous suffira d'indiquer aussi brièvement que possible quels sont ces monuments, quels rapports ils peuvent avoir avec ceux que nous avons décrits jusqu'ici et quelle est leur portée dans l'argumentation qui fait le sujet de ce travail.

Heureusement, en ce qui concerne l'Amérique du nord, les renseignements ne font pas défaut. Dans le premier volume de leurs *Contributions smithsonniennes à la science* (1), les Américains possèdent une description détaillée de leurs antiquités telle qu'aucune nation ne peut se vanter d'en avoir. L'étude avait été confiée à MM. Squier et Davis, qui se sont acquittés de leur mission avec autant de zèle que de science. Le texte est élégant et clair ; tout ce qui est purement théorique a été laissé de côté et les planches sont exactes et soignées. Si nous possédions un tel ouvrage sur notre pays, il y a longtemps que tous les problèmes qui les concernent seraient résolus ; malheureusement il ne s'est point trouvé chez nous de Smithson, et parmi nos nombreux millionnaires, pour qui la dépense serait un rien, il n'y en a pas un qui possède les connaissances nécessaires pour pouvoir comprendre l'importance de ce genre de recherches, pas un, par conséquent, qui se sente porté à faire les frais indispensables pour leur exécution.

(1) *Ancient monuments in the Mississipi Valley.* Philadelphia, 1847.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

AMÉRIQUE DU NORD.

L'on peut affirmer qu'il n'y a pas de monuments en pierre brute sur le continent de l'Amérique septentrionale ; mais il s'y trouve en revanche des ouvrages en terre fort étendus et appartenant aux mêmes catégories que ceux de l'ancien monde, plus quelques variétés nouvelles, représentant par exemple des animaux, qui sont spéciales au nouveau continent. Ils sont répartis de la manière suivante par MM. Squier et Davis (p. 7) :

1. Enceintes défensives.
2. Enceintes sacrées et mixtes.
3. Tertres de sacrifice.
4. Tertres de sépulture.
5. Tertres servant de temples.
6. Tertres en forme d'animaux.

Nous n'avons pas à nous occuper des enceintes construites dans un but de défense ; elles ressemblent à toutes celles qui ont eu une semblable destination dans tous les lieux du monde : c'est toujours un fossé longeant un rempart qui sert à la fois d'abri pour les assiégés et d'obstacle pour l'ennemi. Quelques-unes de ces enceintes ont en Amérique une étendue considérable et accusent non seulement un grand progrès dans l'art de la défense, mais encore la présence d'une nombreuse population.

Les enceintes dites *sacrées* ne sont pas seulement nombreuses et étendues, mais elles ne ressemblent à rien de ce qui existe ailleurs. Dans le seul comté de Ross, nos auteurs en signalent au moins 100 de diverses dimensions et, dans l'état de l'Ohio, 1,000 ou 1,500, dont quelques-uns d'une surface de 40 à 80 hectares (100 à 200 acres).

La figure ci-contre peut donner une idée de leur forme ordinaire. Toutes ont une avant-cour de forme carrée ou octogonale avec quatre ou huit entrées, et précédant un cercle généralement complet, dans lequel on pénètre par un passage ou une ouverture qui donne sur l'avant-cour. Ces enceintes ont pour clôture une levée en terre de 1m50 à 9 mètres de haut, et un fossé presque invariablement situé à l'intérieur du rempart.

Cette dernière particularité, que nous avons déjà rencontrée en Angleterre, ne permet pas d'y voir des fortifications ou des moyens de défense. Ce ne sont pas non plus des tombeaux dans le sens ordinaire du mot, d'abord parce que nous savons parfaitement, par les milliers de tumulus qui parsèment la plaine, ce que furent les tombeaux dans cette contrée ; en second lieu, parce que, contrairement aux cercles anglais, ces enceintes sont situées dans les lieux les plus riches et les plus peuplés de l'Amérique. Elles se trouvent très-fréquemment près des cours d'eau ou des voies naturelles de communication, de telle sorte que plusieurs des cités actuelles occupent encore le même emplacement.

Fig. 227. — Enceinte en terre, de Newark (Amérique).

Nous n'avons donc à choisir qu'entre deux hypothèses : ou bien ce furent des enceintes sacrées, des temples, comme le prétendent nos auteurs, ou bien ce furent des résidences royales, c'est-à-dire des palais.

Nous avons dit que le cercle d'Avebury ne pouvait pas être un temple à cause de son étendue : ici, cet argument s'applique avec une double force. On ne conçoit guère que des temples puissent avoir de 20 à 40 hectares de superficie. Aucun de nos squares publics n'a une pareille étendue, et tous nos parcs réunis n'occuperaient pas un espace aussi considérable que les enceintes de Newark qui, d'après MM. Squier et Davis, couvrent une surface de plus de quatre milles carrés. Cependant, toutes ces enceintes appartiennent à un même groupe et toutes ont des fossés à l'intérieur. Des temples de ces dimensions, sans divisions, sans tertres, ni ouvrages permanents d'aucune sorte, sont des anomalies difficiles à comprendre, et nous ne connaissons pas de culte auquel ils puissent appartenir ; personne, du reste, n'a essayé de nous dire quel était ce culte et comment il utilisait ces vastes espaces dans un but religieux.

Si nous adoptons l'idée que ce furent les résidences des chefs de tribus,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la difficulté est moins grande. Le chef pouvait avoir sa tente au milieu du cercle, et autour d'elles pouvaient se grouper celles de ses sujets ou des hommes de son entourage ; cela expliquerait à la fois les dimensions de l'enceinte et la disparition de toutes traces d'habitations. L'avant-cour serait alors le lieu de réunion de la tribu, celui où elle se livrait à ses jeux ou aux exercices du corps : l'endroit semble, en effet, admirablement disposé pour cela.

Une circonstance curieuse semble venir à l'appui de cette manière de voir. Une planche de MM. Squier et Davis représente quatre groupes de carrés et de cercles qui tous quatre, quoique situés en diverses parties du pays, ont à peu près exactement la même étendue, 324 mètres de côté. L'on ne voit pas pourquoi l'on eût construit quatre temples de dimensions parfaitement égales, tandis que l'on comprend mieux que quatre chefs constituant une sorte de tétrarchie, aient été tenus d'avoir des résidences identiques.

Quant au fossé intérieur, il avait aussi sa raison d'être, qu'il n'est pas difficile de comprendre : c'était même une nécessité dans un temps où l'on ne connaissait pas nos égouts modernes. Sans lui, toutes les pluies qui tombaient fussent restées à la surface du sol et n'eussent pas tardé à transformer l'enceinte en un marécage.

MM. Squier et Davis partagent en deux classes les tertres coniques qu'ils fouillèrent. Il en est qu'ils appellent « tertres de sacrifice » parce qu'ils y trouvèrent à fleur de terre ce qui leur parut être des autels avec des traces d'une chaleur intense, comme si pendant longtemps on avait allumé du feu en cet endroit. Il est évident cependant que de pareils résultats peuvent être obtenus en une semaine aussi bien qu'en des années, et il est extrêmement difficile de comprendre pour quelle cause l'on eût enfoui un autel dans un tumulus. S'il avait servi pendant des années à cet usage, pourquoi et à quelle occasion se fût-on décidé à l'enfouir? Si l'on suppose, au contraire, que ce fut le bûcher funéraire de quelque chef, qu'on s'en servit pour brûler des victimes tout le temps que durèrent les funérailles et qu'alors seulement on l'enfouit, tout s'explique assez aisément, mieux du moins que dans l'autre hypothèse.

Les véritables « tertres funéraires » sont, nous l'avons déjà dit, extrêmement nombreux et de toute grandeur, depuis quelques pieds jusqu'à 20 mètres de haut et 300 mètres de circonférence. Il paraît que les morts y étaient enterrés sans cercueils, du moins sans cercueils de pierres, et généralement dans la position assise ou recourbée que l'on trouve si fréquemment en Scandinavie et en Algérie.

Les « tertres servant de temples » sont généralement des pyramides tronquées, de forme carrée ou oblongue, avec des plans inclinés qui y conduisent de trois côtés et souvent de quatre. Ils rappellent absolument pour la forme les Téocallis des Mexicains; seulement ces derniers paraissent toujours avoir été en pierre. Quels que soient du reste les matériaux employés à la construction, dans l'un comme dans l'autre cas, la forme est celle d'un temple. La première chose nécessaire en effet pour qu'un sacrifice humain ou une autre grande cérémonie puisse s'accomplir devant tout le peuple, c'est une plate-forme élevée où les ministres puissent dominer la foule et être vus de tous. L'absence de cette plate-forme dans l'Ohio, ainsi que dans nos cercles anglais, constitue même une des plus graves objections que l'on puisse faire à la théorie qui y voit des temples. Dans ces deux cas, il est vrai, un Téocalli en terre se rencontre dans les cercles, mais cela ne prouve pas plus qu'ils ne sont pas des résidences que la présence d'une chapelle ou d'un lieu consacré au culte dans nos palais ne prouvent qu'ils sont eux-mêmes des temples. Il ne faut pas oublier, du reste, qu'il est fort difficile de tracer une ligne de démarcation un peu précise entre la maison de Dieu et le palais du roi. En Egypte, la chose ne fut jamais possible, et au moyen-âge les monastères royaux et les résidences royales se confondirent souvent. Il ne serait donc pas surprenant que l'on rencontrât la même confusion en Amérique ; cependant, le nombre énorme de ces enceintes circulaires—1,000 à 1,500 dans un seul Etat,—leur immense étendue, parfois de 40 à 80 hectares, et l'absence générale de tout ce qui a rapport au culte, suffisent, semble-t-il, pour les faire ranger parmi les constructions civiles plutôt que parmi les constructions sacrées. On peut le dire même des enceintes qui renferment trois ou quatre de ces tertres

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

en forme de temple, avec le seul espace nécessaire pour la circulation tout autour ; dans ce cas cependant, la ligne de démarcation entre les deux catégories est évidemment dépassée, et il y aurait lieu de les classer parmi les enceintes sacrées. Les enceintes de ce genre se trouvent spécialement au sud, dans le Texas et dans les Etats les plus rapprochés du Mexique, ce qui semble indiquer qu'ils appartiennent à une race plus voisine des Toltecs et des Aztecs que des tribus du Nord.

Les tertres représentant des animaux sont les seuls dont il nous reste à parler. L'un deux représente, au dire de nos auteurs, un serpent de 210 mètres de longueur, en y comprenant la queue repliée en spirale et la bouche entr'ouverte pour avaler un œuf (?) de 48 mètres de long sur 18 de large. On serait tenté au premier abord de ranger ce fait parmi les monstrueuses inventions de Stukeley; cependant, si l'on se rappelle que les Américains constructeurs de tertres n'ont pas seulement représenté des hommes, mais des animaux, des quadrupèdes et des lézards, la chose devient moins invraisemblable. En même temps, le simple fait que la forme du serpent est ici parfaitement reconnaissable suffit pour montrer que nos rangées de pierres sans nulle sinuosité ne furent pas érigées dans le même but et qu'il a fallu une imagination des plus complaisantes pour y voir des *dracontia*.

Mais si l'on peut admettre que cette levée représente un serpent, il ne suit nullement de là qu'elle ait été l'objet d'un culte. Sa véritable signification ne peut être connue qu'en la comparant aux autres tertres figurant aussi des animaux, mais d'une autre espèce; or, on ne saurait prétendre que tous aient été des idoles, ni qu'ils aient le moindre rapport avec ce que l'on rencontre dans l'ancien continent.

Il n'y a pas d'erreur possible sur le compte des autres tertres représentant des quadrupèdes; mais pourquoi le peuple qui les érigea prit-il ce moyen bizarre de représenter les animaux qu'il possédait ou dont il était entouré? Pour pouvoir le dire, il faudrait avoir plus de renseignements que nous n'en possédons sur ce peuple et sur les ouvrages qu'il a laissés; ces monuments n'ayant pas, du reste, d'analogue en Europe, ne nous intéressent que médiocrement (1).

(1) Je ne puis m'empêcher de penser que les grands animaux en pierre qui bordent les avenues conduisant au tombeau des empereurs de Chine peuvent avoir quelque rapport avec les animaux en terre d'Amérique. C'est là cependant une simple conjecture, qui ne saurait évidemment servir de base à une argumentation.

Il ne nous reste plus qu'à essayer de savoir s'il existe quelque rapport réel entre ces monuments d'Amérique et ceux de l'ancien continent, et par suite, quelle lumière leur étude pourrait jeter sur les problèmes discutés dans les pages qui précèdent. Si l'on veut établir qu'il a jadis existé des relations directes entre les deux continents, il faut pour cela remonter jusqu'aux temps préhistoriques, alors que la configuration des terres et des mers n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Personne ne prétendra, croyons-nous, que depuis que les continents ont pris leur forme actuelle, il se soit fait au travers de l'Atlantique quelque migration assez considérable pour peupler le pays ou pour exercer une influence sensible sur les mœurs et les coutumes du peuple qui s'y trouvait préalablement établi. Il se peut que les Scandinaves aient pénétré au Xe ou XIe siècle jusqu'en Amérique, par le Groënland, devançant ainsi de quelques siècles la découverte de Christophe Colomb; mais ce fait n'est qu'une nouvelle preuve de l'action envahissante des races aryennes et il n'a rien à voir avec les peuples constructeurs de tumulus ; si des rapports réels ont vraiment existé dans les temps historiques entre l'ancien et le nouveau monde, ce dut être par le détroit de Behring ou les îles Aléoutiennes. Il n'est pas invraisemblable que le peuple qui couvrit de tumulus les steppes de la Sibérie ait pu émigrer au travers des eaux calmes de l'Océan Pacifique septentrional et qu'il se soit étendu graduellement jusqu'au Wisconsin et à l'Ohio, où il aurait laissé ces traces de son passage. On peut admettre encore que le même peuple asiatique se soit répandu à l'ouest de son berceau primitif, et qu'il soit le même que celui qui couvrit nos plaines de barrows ; mais en dehors de cette supposition, il n'en est pas une qui puisse rendre compte des faits tels que nous les connaissons. Il est à noter cependant que le peuple qui fut l'auteur des ouvrages en terre que nous trouvons en Amérique ne s'éleva jamais jusqu'à l'emploi de la pierre brute pour ses tombeaux ou ses temples et qu'il ne paraît pas s'être jamais servi du fer ni du bronze. Le cuivre

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

natif, sans nul mélange, étant le seul métal que l'on ait découvert dans ces tombes, cette double circonstance semble séparer entièrement ce peuple de celui qui érigea les monuments mégalithiques de nos pays.

Malheureusement aussi l'étude des Indiens à peau rouge qui occupaient l'Amérique septentrionale à l'époque de sa découverte n'est pas de nature à jeter beaucoup de jour sur la question. Ces Indiens ne sont jamais sortis de la condition de chasseurs ; ils n'ont pas de séjour fixe et pas d'œuvres d'art. Au contraire, le peuple constructeur de tertres fut un peuple pasteur, peut-être même agriculteur ; il eut des établissements fixes et un état de civilisation supérieur à celui que les Peaux-Rouges ont jamais atteint ou qu'ils sont susceptibles d'atteindre.

Mais, si l'on aurait tort de voir dans les Peaux-Rouges qui ont occupé dans les temps modernes les territoires de l'Ohio et du Wisconsin, les descendants des constructeurs de tertres, il y a, ou plutôt il y avait jadis, sur la côte occidentale de l'Amérique, des tribus auxquelles on pourrait avec quelque raison décerner ce titre. Par leur constitution physique et plus encore par leurs œuvres d'art, les Hydahs et les indigènes de l'île Vancouver et de l'archipel de la reine Charlotte nous donnent une idée de ce que dut être le peuple constructeur de tertres. Or, s'il en est ainsi, ce serait dans l'Asie septentrionale, et non en Europe, qu'il faudrait chercher l'origine de ce peuple mystérieux ; c'est là seulement, nous en sommes convaincu, que l'on trouvera la solution de nos difficultés concernant cette phase de la civilisation dans l'Amérique septentrionale.

AMÉRIQUE CENTRALE

Si nous pénétrons un peu plus au sud, nous nous trouvons dans le Mexique et le Yucatan, en présence de phénomènes qui sont exactement l'inverse de ce que nous avons rencontré dans le Wisconsin et l'Ohio. Ici tout est en pierre ; la terre n'a jamais été employée ou bien elle l'a été seulement à l'intérieur des constructions. Cependant il est un fait qui ne permet pas de ranger les monuments mexicains dans la catégorie

de ceux qui font l'objet de ce livre : toutes les pierres de l'Amérique centrale sont travaillées ; nous ne croyons pas que nulle part on ait érigé des pierres brutes ; les obélisques mêmes qui rappellent le plus nos menhirs sont tous taillés, comme les Babas des steppes, et souvent avec beaucoup de délicatesse. Il peut se faire qu'ils proviennent de monuments en pierre brute, analogues à ceux d'Europe, mais on ne saurait l'affirmer jusqu'à ce que l'on ait trouvé des traces de ces monuments ; dans tous les cas, ils ne peuvent pour le moment être d'aucun secours.

Les mêmes remarques s'appliquent au Pérou avec une égale force, mais non avec une égale précision. Personne ne prétendra, croyons-nous, qu'il y ait eu communication directe entre l'Europe et la côte occidentale de l'Amérique du sud avant Christophe Colomb. Il y a cependant, entre les monuments du Pérou et ceux des Pélasges de la Grèce ou des Tyrrhéniens de l'Italie, des analogies frappantes dont il est impossible de rendre compte autrement qu'en admettant que des peuples arrivés au même degré de civilisation et usant des mêmes matériaux doivent produire les mêmes résultats, surtout s'ils ont quelques gouttes du même sang dans les veines, comme la chose est assez probable dans la circonstance.

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas qu'il y ait de monuments en pierre brute dans l'Amérique méridionale. Par exemple, les ruines de Tia-Huanaco, que l'on a souvent citées pour leur ressemblance avec les monuments « druidiques, » en sont aussi distinctes que possible. Il est vrai qu'il y a des séries de pierres qui rappellent plus ou moins nos menhirs entourant un espace carré ou circulaire ; mais ces pierres sont soigneusement taillées et elles formaient primitivement des pilastres dans des murs en briques ou en petites pierres qui ont aujourd'hui disparu (1). Les portes qui donnaient sur cette enceinte sont aussi formées d'une seule pierre, mais elles accusent un travail plus parfait que tout ce que l'on trouve ailleurs ; c'est à peine si l'Égypte atteignit cette perfection dans les meilleurs jours de ses Pharaons.

(1) *History of Architecture*, par l'auteur, II, p. 774.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les mêmes remarques peuvent s'appliquer aux cercles et carrés décrits par M. Squier (1). Sauf erreur de notre part, ils sont, comme les cercles d'Houel à Gozzo, dont il a été question plus haut, les traces des fondements de constructions circulaires et carrées dont la partie supérieure a disparu. En tout cas, en attendant que l'on y fasse des fouilles ou que l'on vienne à retrouver quelque tradition qui les concerne, l'on ne saurait appuyer aucun argument sur leurs analogies accidentelles avec nos cercles de pierres.

Il n'est pas douteux que les tertres et les anciennes pierres sculptées du continent américain ne constituent un groupe de monuments des plus intéressants, qui mériterait d'attirer plus longtemps notre attention. Il semble, en effet, que s'ils étaient parfaitement connus, ils répandraient une lumière abondante sur l'origine et les migrations des diverses races aborigènes; mais ils n'appartiennent pas à la classe de monuments qui nous occupe et ne semblent pas avoir le moindre rapport direct avec ceux de l'ancien monde. Comme, d'un autre côté, leur examen plus complet ne résoudrait probablement aucune des difficultés que nous avons rencontrées, l'on comprendra qu'ils n'occupent pas un espace considérable dans un ouvrage consacré à la recherche de l'âge et de la destination des monuments en pierre brute.

(1) *The american Naturalist*, 4 mars 1870.

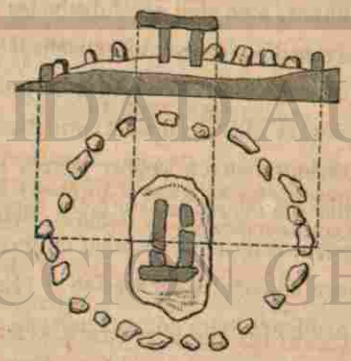


Fig. 228. — Dolmen près de Bône (Algérie).

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES

PRÉFACE DU TRADUCTEUR VII
PRÉFACE DE L'AUTEUR XLVII

CHAPITRE I.

INTRODUCTION 1

CHAPITRE II.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES. — Tumulus; dolmens; cercles; avenues; menhirs 34

CHAPITRE III.

ANGLETERRE. — Avebury et Stonehenge 69

CHAPITRE IV.

AUTRES ANTIQUITÉS ANGLAISES. — Aylesford; Ashdown; Rollright; Penrith; Derbyshire; Stanton-Drew; petits cercles; dolmens 126

CHAPITRE V.

IRLANDE. — Moytura; cimetières; Boyne; Lough-Crew; Clover-Hill; dolmens. 187

CHAPITRE VI.

ÉCOSSE. — Cercles et barrows des Orcades; Maes-Howe; pierre trouée de Stennis; Callernish; cercles du comté d'Aberdeen; Fiddes-Hill; tertres de Clava; pierre d'Aberlemmo; pierres sculptées; croix de l'île de Man... 253

CHAPITRE VII.

SCANDINAVIE ET ALLEMAGNE SEPTENTRIONALE. — Introduction; champs de bataille; tombeau de Harald-Hildetand; longs-barrows; tumulus; dolmens; Drenthe : hunebeds 289

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Les mêmes remarques peuvent s'appliquer aux cercles et carrés décrits par M. Squier (1). Sauf erreur de notre part, ils sont, comme les cercles d'Houel à Gozzo, dont il a été question plus haut, les traces des fondements de constructions circulaires et carrées dont la partie supérieure a disparu. En tout cas, en attendant que l'on y fasse des fouilles ou que l'on vienne à retrouver quelque tradition qui les concerne, l'on ne saurait appuyer aucun argument sur leurs analogies accidentelles avec nos cercles de pierres.

Il n'est pas douteux que les tertres et les anciennes pierres sculptées du continent américain ne constituent un groupe de monuments des plus intéressants, qui mériterait d'attirer plus longtemps notre attention. Il semble, en effet, que s'ils étaient parfaitement connus, ils répandraient une lumière abondante sur l'origine et les migrations des diverses races aborigènes; mais ils n'appartiennent pas à la classe de monuments qui nous occupe et ne semblent pas avoir le moindre rapport direct avec ceux de l'ancien monde. Comme, d'un autre côté, leur examen plus complet ne résoudrait probablement aucune des difficultés que nous avons rencontrées, l'on comprendra qu'ils n'occupent pas un espace considérable dans un ouvrage consacré à la recherche de l'âge et de la destination des monuments en pierre brute.

(1) *The american Naturalist*, 4 mars 1870.

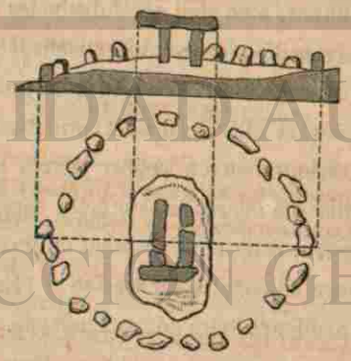


Fig. 228. — Dolmen près de Bône (Algérie).

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES

PRÉFACE DU TRADUCTEUR VII
PRÉFACE DE L'AUTEUR XLVII

CHAPITRE I.

INTRODUCTION 1

CHAPITRE II.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES. — Tumulus; dolmens; cercles; avenues; menhirs 34

CHAPITRE III.

ANGLETERRE. — Avebury et Stonehenge 69

CHAPITRE IV.

AUTRES ANTIQUITÉS ANGLAISES. — Aylesford; Ashdown; Rollright; Penrith; Derbyshire; Stanton-Drew; petits cercles; dolmens 126

CHAPITRE V.

IRLANDE. — Moytura; cimetières; Boyne; Lough-Crew; Clover-Hill; dolmens. 187

CHAPITRE VI.

ÉCOSSE. — Cercles et barrows des Orcades; Maes-Howe; pierre trouée de Stennis; Callernish; cercles du comté d'Aberdeen; Fiddes-Hill; tertres de Clava; pierre d'Aberlemmo; pierres sculptées; croix de l'île de Man... 253

CHAPITRE VII.

SCANDINAVIE ET ALLEMAGNE SEPTENTRIONALE. — Introduction; champs de bataille; tombeau de Harald-Hildetand; longs-barrows; tumulus; dolmens; Drenthe : hunebeds 289

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VIII.

FRANCE. — Introduction ; distribution des dolmens ; âge des dolmens ; grottes des fées ; demi-dolmens ; pierres branlantes ; Carnac ; Locmariaker ; alignements de Crozon ; âge des monuments ; leur origine ; ils sont destinés à rappeler une bataille ; époque où elle se livra ; liste des dolmens de la France, d'après M. Bertrand..... 339

CHAPITRE IX.

ESPAGNE, PORTUGAL ET ITALIE. — Introduction ; dolmens ; Portugal ; Italie. 398

CHAPITRE X.

ALGÉRIE ET TRIPOLI. — Introduction ; Bazinas et Chouchas ; dolmens apparents ; âge des dolmens ; cercle près de Bône ; les Nasamons ; origine des constructeurs de dolmens d'Afrique ; Tripoli ; trilithes ; monuments bouddhistes à Bangkok..... 417

CHAPITRE XI.

ILES DE LA MÉDITERRANÉE. — Malte ; Sardaigne ; îles Baléares..... 438

CHAPITRE XII.

ASIE OCCIDENTALE. — Palestine ; Sinaï ; Arabie ; Asie-Mineure ; Circassie ; les steppes ; Caboul..... 462

CHAPITRE XIII.

INDE. — Introduction ; Inde Orientale ; Khassias ; Inde Occidentale ; distribution géographique ; âge des monuments de pierre ; comparaison des dolmens ; conclusions..... 480

CHAPITRE XIV.

AMÉRIQUE. — Amérique du Nord ; Amérique Centrale ; Pérou..... 527

LISTE DES GRAVURES.

FRONTISPICE. — Pierres levées de Stennis (Orcades).
VIGNETTE. — Demi-dolmen à Kerland (Bretagne).

FIG.		PAGES
1.	Coupe du tombeau d'Alyatte (Asie-Mineure)	37
2.	Tumulus de Tantalais, près de Smyrne	38
3.	Plan et coupe de la chambre du même tumulus	38
4.	Tombeau d'Atrée, à Mycènes ; coupe et plan	39
5.	Vue de Cocumella, à Vulci	39
6.	Vue de la chambre principale de Regulini-Galeassi, à Cœré	40
7.	Dolmen de Castle, à Wellan (Irlande)	52
8.	Dolmen de Bousquet (Aveyron)	53
9.	*Tee* ou cénotaphe couronnant un dagob (Inde)	54
10.	Cercle des *Neuf-Dames*, à Stanton-Moor (Angleterre)	56
11.	Tumulus à chambre (Jersey)	59
12.	Plan du groupe de Mérivale (Angleterre)	62
13.	Menhir, à Lochrist (Finistère)	67
14.	Vue d'Avebury restauré	70
15.	Plan du cercle d'Avebury et de l'avenue de Kennet	71
16.	Cercle de Hakpen-Hill (Angleterre)	84
17.	Coupe de Silbury-Hill	87
18.	Mors en fer trouvé à Silbury	89
19.	Plan d'Avebury	90
20.	Vue en élévation des tumulus de Bartlow	92
21.	Cercle de Marden	94
22.	Plan général de Stonehenge	99
23.	Stonehenge dans son état actuel	101
24.	Plan de Stonehenge restauré	102
25.	Tombeau d'Isidore, à Khatoura (Syrie)	110
26.	Les environs de Stonehenge	111
27.	Pierres Sans-Nombre d'Aylesford	127
28.	Pierres Sarsen, à Ashdown	132
29.	Cercle de la Table-Ronde-d'Arthur	138
30.	Cercle d'Arbor-Low	150
31.	Vases et épingle en bronze, trouvés à Arbor-Low	151
32.	Coupe de Gib-Hill	152
33.	Sommet de Minning-Low en 1786	153
34.	Plan des chambres de Minning-Low	153

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

FIG.		PAGES
35.	Fragment de vase à boire trouvé à Benty-Grange	155
36.	Fragment de casque trouvé à Benty-Grange	155
37.	Plan des cercles de Stanton-Drew	160
38.	Vue des cercles de Stanton-Drew	161
39.	Tumulus de Rose-Hill	166
40.	Mors découvert à Aspatria	167
41.	Pierre latérale du cist d'Aspatria	168
42.	Mule-Hill, vue des cists	168
43.	Cercle de cists de Mule-Hill (île de Man)	169
44.	Cercles de Burn-Moor, Cumberland	171
45.	Cercles de Boscawen	172
46.	Plan du tumulus de Park-Cwn	176
47.	Plan d'un tumulus à Plas-Newydd	178
48.	Entrée du dolmen renfermé dans le tumulus	179
49.	Dolmen de Pentre-Ifan	180
50.	Autre dolmen à Plas-Newydd	181
51.	*Palet-d'Arthur*, à Gower	182
52.	Plan du *Palet-d'Arthur*	183
53.	Enceinte à Baslow-Moor, Derbyshire	183
54.	Cercle sur le champ de bataille du Moytura méridional	190
55.	Cairn sur le même champ de bataille	190
56.	Cairn de l'*Homme-Seul*, Moytura (Irlande)	192
57.	Urne trouvée dans le cairn de l'*Homme-Seul*	192
58.	Champ de bataille du Moytura septentrional	193
59.	Plan d'un cercle, Moytura	195
60.	Vue du même cercle	195
61.	Dolmen entouré d'un cercle, à Moytura	196
62.	Tombeau de Cormac, à Tara (Irlande)	207
63.	Vue du tumulus de New-Grange	214
64.	Plan de New-Grange, près de Drogheda (Irlande)	215
65.	Ornement sculpté sur une pierre de New-Grange	218
66.	Autre ornement	219
67.	Rameau sculpté, à New-Grange	220
68.	Signes gravés sur des pierres, à New-Grange	220
69.	Chambres du tumulus de Dowth (Irlande)	221
70.	Ornement gravé sur une pierre, à Dowth	224
71.	Autre ornement trouvé à Dowth	224
72.	L'un des cairns de Lough-Crew (Irlande)	227
73.	*Chaise-de-la-Sorcière*, à Lough-Crew	228
74.	Pierres sculptées du cairn de Lough-Crew	229
75.	Cella contenue dans un autre cairn, à Lough-Crew	230
76.	Autre pierre sculptée, à Lough-Crew	235
77.	Figures gravées sur des pierres, à Clover-Hill	236
78.	Dolmen de Knockeen (Irlande)	243

FIG.		PAGES
79.	Plan de ce dolmen	243
80.	Tombeau de Calliagh Birra	244
81.	Plan et coupe du tumulus de Greenmount (Irlande)	245
82.	Dolmen des Quatre-Meurtriers (Irlande)	246
83.	Plan du dolmen de Hazlewood, près de Sligo	247
84.	Cercle de Stennis (Orcades)	256
85.	Dragon sculpté, à Maes-Howe (Orcades)	259
86.	Serpents entrelacés, à Maes-Howe	259
87.	Plan et coupe de Maes-Howe	260
88.	Vue de la chambre du même tumulus	261
89.	Monument de Callernish (île de Lewis)	273
90.	Cercle de Fiddes (comté d'Aberdeen)	277
91.	Groupe de Clava (comté d'Aberdeen)	279
92.	Vue de Clava	279
93.	Pierre gravée de Coisfield (comté d'Ayr)	281
94.	Pierre d'Aberlemmo, vue de face	282
95.	Pierre d'Aberlemmo, partie postérieure	283
96.	Pierre portant une inscription, près d'Edimbourg	285
97.	Croix avec inscription runique (île de Man)	286
98.	Autre croix semblable à la précédente	286
99.	Cairn à cornes; Caithness (Ecosse)	288
100.	Vue du champ de bataille de Kongsbacka (Suède)	293
101.	Partie du champ de bataille de Braavalla (Suède)	295
102.	Tombeau de Harald, à Lethra (île Seeland)	297
103.	Long-barrow de Kennet (Angleterre), restauré	298
104.	Long-barrow de Wiskehärad (Suède)	302
105.	Champ de bataille de l'île de Freyrsö	306
106.	Dragon sculpté sur le tombeau de Gorm, à Jellinge	310
107.	Dolmen de Herrestrup (Zélande)	317
108.	Dolmen de Halskov	319
109.	Dolmen d'Oroust, en Bohuslan	320
110.	Diagramme d'un tumulus scandinave avec enceintes et dolmens d'après Sjöborg	321
111.	Dolmen près de Lunebourg	322
112.	Double dolmen de Valdbygaards (Zélande)	323
113.	Plan de ce double dolmen	323
114.	Triple dolmen à Höbisch (Brandebourg)	323
115.	Intérieur de la chambre d'Uby (Zélande)	325
116.	Plan de ce monument	325
117.	Dolmen d'Axevalla (Suède)	327
118.	Pierre principale du tombeau de Kivik (Suède)	329
119.	Tombeau à Hjortehammer (Suède)	330
120.	Cercles d'Aschenrade (Livonie)	332
121.	Plan d'un *hunebed* en Hollande	335

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

FIG.		PAGES
122.	Dolmen de Ballo (Hollande)	335
123.	Dolmen de Sauclière (Aveyron)	352
124.	Dolmen de Confolens (Charente)	354
125.	Plan de ce dolmen	354
126.	Dolmen près de Mettray (Indre-et-Loire)	359
127.	Dolmen de Krukenho (Morbihan)	359
128.	Dolmen troué à Trie (Oise)	360
129.	Dolmen de Grandmont (Bas-Languedoc)	361
130.	Demi-dolmen près Poitiers	362
131.	Demi-dolmen à Kerland (Bretagne)	363
132.	Pierre Martine (Lot)	364
133.	*Idem* d'après Bonstetten	365
134.	Pierre branlante en Bretagne	365
135.	Carnac et ses environs	368
136.	Carnac et Erdeven : alignements	370
137.	Tête de colonne à Sainte-Barbe (Morbihan)	372
138.	Plan du long-barrow de Kerlescant (Morbihan)	374
139.	Orifice pratiqué entre deux pierres à Kerlescant	374
140.	Vases trouvés à Kerlescant	375
141.	Entrée de la *cella* à Rodmarton (Angleterre)	375
142.	Plan de Moustoir-Carnac (Morbihan)	376
143.	Coupe du même tumulus, d'après René Galles	376
144.	Coupe de la chambre *d*, à Moustoir-Carnac	377
145.	Sculptures au Mané-Lud (Morbihan)	379
146.	Autre forme de sculpture, *ibid.*	379
147.	La Table des Marchands (Morbihan)	379
148.	L'une des pierres de la Table des Marchands	380
149.	Hachette gravée sur la voûte de ce monument	380
150.	Pierre trouvée à l'intérieur de la chambre du Mané-er-H'roëk	382
151.	Plan de Gavr'inis (Morbihan)	383
152.	Sculpture de Gavr'inis	383
153.	Pierre perforée à Gavr'inis	383
154.	Alignements de Crozon (Finistère)	385
155.	Intérieur du dolmen d'Antequéra (Andalousie)	405
156.	Plan de ce dolmen	405
157.	Dolmen del Tio Cogolleros (Andalousie)	407
158.	Sepultura-Grande (Andalousie)	407
159.	Plan du dolmen d'Eguilar (provinces basques)	408
160.	Plan du dolmen de Cangas-de-Onis (Asturies)	409
161.	Dolmen de San Miguel, à Arrichinaga	410
162.	Dolmen d'Arroyolos (Portugal)	411
163.	Dolmen à Saturnia (Toscane)	414
164.	Monument africain appelé Bazina	420
165.	Monument appelé Choucha	420

FIG.		PAGES
166.	Dolmen entouré de gradins	421
167.	Tumulus avec rangées de pierres intermédiaires	421
168.	Groupe de monuments funéraires en Algérie	422
169.	Plan et élévation d'un tumulus africain	423
170.	Dolmen entouré de deux cercles de pierre	424
171.	Dolmens sur la route de Bône à Constantine	424
172.	Quatre cairns renfermés dans des enceintes carrées	425
173.	Tombeaux voisins de Djidjeli (Algérie)	427
174.	Cercle près de Bône	428
175.	Trilithe à Ksaéa (Tripoli)	434
176.	Trilithe à Elkel (Tripoli)	436
177.	Monument bouddhiste, à Bangkok (Siam)	437
178.	Vue de la Tour-des-Géants, à Gozzo (Malte)	440
179.	Plan du monument de Mnaidra (Malte)	442
180.	Coupe du même monument	442
181.	Entrée de la chambre B., à Mnaidra	443
182.	Chambre extérieure à Mnaidra	444
183.	Plan d'Hagiar-Khem	446
184.	Vue de Madracen (Algérie)	447
185.	Coupe et plan d'un Nurhaghe	451
186.	Nurhaghe de Santa-Barbara (Sardaigne)	452
187.	Coupe et plan de ce Nurhaghe	453
188.	Carte de la Giara (Sardaigne)	454
189.	Vue d'un talayot à Trépuco (Minorque)	458
190.	Autre talayot à Alajor (Minorque)	459
191.	Dolmen à Kafr-er-Wâl (Palestine)	466
192.	Dolmen troué	472
193.	Même dolmen en Circassie	472
194.	Baba des steppes de la Russie	474
195.	Tombeau à enceinte carrée (Scandinavie)	474
196.	Tumulus à Alexandropol (Russie)	475
197.	Base d'un tumulus à Nicolaïef (Russie)	476
198.	Cercle près de Peshawur (Kaboul)	477
199.	Cercle à Deh-Ayeh (Perse)	478
200.	Vue dans les monts Khassias (Hindoustan)	487
201.	Siéges funéraires des Khassias	488
202.	Menhirs et tables dans l'Inde	489
203.	Pierre à turban et table	489
204.	Trilithe dans l'Inde	489
205.	Dolmen à Rajunkoloor (Hindoustan)	494
206.	Plan du dolmen ouvert	495
207.	Plan du dolmen fermé	495
208.	Vue du dolmen fermé	495
209.	Disposition des dolmens de Rajunkoloor	496

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

FIG.		PAGES
210.	Cairns à Jewurgi	497
211.	Coupe de l'un de ces cairns	497
212.	Autre coupe	497
213.	Double dolmen à Coorg (Hindoustan)	499
214.	Tombeau dans les monts Nilgherries	499
215.	Cercle funéraire à Amravati (Hindoustan)	500
216.	Pilier en fer de Kutub, près de Delhi	507
217.	Sculptures sur la table d'un dolmen	509
218.	Dolmen à Iwullee (Hindoustan)	510
219.	Monuments de Shahpoor (Hindoustan)	511
220.	Croix à Katapour (Hindoustan)	512
221.	Dolmen à Katapour	513
222.	Dolmen avec croix	514
223.	Un dagob dans l'Inde	516
224.	Dolmen à Poullicondah	517
225.	Fragment d'un *rail* à Sanchi	518
226.	Une pagode en Birmanie	522
227.	Enceinte sacrée à Newark	529
228.	Dolmen près de Bône (Algérie)	536

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Abbé Mellitus (lettre du pape Grégoire à l'), 25.
Abbeville (musée d'), 18.
Abd-en-Nar et Abd-en-Nour, 426.
Aberlemmo, pierre avec croix, 282; son âge, 284; son origine, 284.
Abraham, pierre érigée par lui, 462.
Ac, importance de cette terminaison, 345; elle est commune dans l'ouest de la France, 346; sa coïncidence avec les dolmens, 346; sa fréquence dans l'ouest de l'Angleterre, 347; nombre des communes qui ont cette terminaison en France, 396; note du traducteur à ce sujet, 345.
Adil, roi suédois, défait Snio, 294.
Afrique; *voir* Algérie, Tripoli. — Ses monuments peuvent servir à résoudre bien des questions mystérieuses, 524.
Africain (prince), mentionné par Azoka, 524.
Age compris entre le départ des Romains et Alfred, souverainement obscur, 123; les monuments parlent alors plus haut que les livres, 124.
Agra, tombeau d'Akbar, 523.
Agricola, 20.
Ahmedabad, cité de ce nom, 482.
Aix-la-Chapelle (décret d'), 29.
Akbar, souverain de l'Inde, 484; son tombeau, 54, 523.
Alajor, Talyot qui s'y trouve, 459.
Aléoutiennes (îles), voie suivie par ceux qui ont peuplé l'Amérique, 533.
Alexandre mentionné dans l'édit d'un prince indien, 524.
Alfred, 28; sa victoire à Ashdown, 133.
Alaska, Hydahs, 21.
Alentejo, dolmens qui s'y trouvent, 399.
Aleth, bataille qui s'y livra, 393.
Algérie, pas de druides en Algérie, 6; ses nombreux dolmens longtemps ignorés, 417; recherches de MM. Rhind, Christy et Féraud, 417; Bou-Mourseug, 417; Sétif, 419; Tiaret, 419; Tripoli, 419; Bazinas, 420; Chouchas, 420; dolmens sur gradins, 421; tumulus reliés par des rangées de pierres, 421; pierres sépulcrales, 422; plan et élévation d'un tumulus africain, 423; dolmen avec deux cercles, 424; quatre cairns compris dans un carré, 425; rapports avec la Scandinavie, 425; âge des monuments algériens, 426; à quelle race ils appartiennent, 426; tombeaux et cercle près de Djidjely, 426; leur âge, 427; dolmen près de Sidi-Kacem et inscription, 427; cercle près de Bône, 428; monuments algériens contemporains des premiers chrétiens, 429; leur âge général, 429; qui les a érigés, 429; comparaison avec ceux d'Aveyron, 430.
Alignements, Carnac, Erdeven, Sainte-Barbe, 366-372; singulière tête de colonne, 372; Crozon, Kerdouadec, Carmaret, Leuré, Gré-de-Cojou, 385; Preissac, 386; Stonehenge : destination, 120; Sesto-Calende, 413. — *Voir* Avebury, Avenues, Beckampton, Caithness.
Alkill, chef danois, 294.
Allées couvertes ou grottes des Fées en France, 357; Locmariaker, 378.
Alphabétique (écriture), date de son introduction en Irlande, 201, 208, 285; son usage interrompu pendant des siècles, 285.
Altmark, dolmen, 315.
Alyatte, son tombeau, 37.
Ambrius (couvent d'), 119.
Ambrosius Aurelianus donné comme le constructeur de Stonehenge, 116; force à la paix les Saxons, 116.
Amérique du Nord, travaux de MM. Squier et Davis, 527; absence de monuments en pierre brute, 527; ouvrages en terre propre à l'Amérique, 528; *enceintes pour défense*, leur étendue, 528; *enceintes sacrées*, leur nombre, leur forme et leur destination, 528; *tertres coniques* ou de sacrifice, 530; *tertres servant de temples*, comparés aux Téocallis du Mexique; distinction difficile entre un temple et un palais, 531; tertres en forme d'animaux, serpent gigantesque, 532; comment l'Amérique fut peuplée, 533; sont-ce les Peaux-Rouges qui ont construit les tertres, 534.
Amérique Centrale et Pérou, monuments en pierre taillée, 534; ceux du Pérou comparés à ceux des Pélasges et des Tyrrhéniens, 535; pas de monuments en pierre brute dans l'Amérique du Sud, 535; cercles et carrés, 536.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

FIG.		PAGES
210.	Cairns à Jewurgi	497
211.	Coupe de l'un de ces cairns	497
212.	Autre coupe	497
213.	Double dolmen à Coorg (Hindoustan)	499
214.	Tombeau dans les monts Nilgherries	499
215.	Cercle funéraire à Amravati (Hindoustan)	500
216.	Pilier en fer de Kutub, près de Delhi	507
217.	Sculptures sur la table d'un dolmen	509
218.	Dolmen à Iwullee (Hindoustan)	510
219.	Monuments de Shahpoor (Hindoustan)	511
220.	Croix à Katapour (Hindoustan)	512
221.	Dolmen à Katapour	513
222.	Dolmen avec croix	514
223.	Un dagob dans l'Inde	516
224.	Dolmen à Poullicondah	517
225.	Fragment d'un *rail* à Sanchi	518
226.	Une pagode en Birmanie	522
227.	Enceinte sacrée à Newark	529
228.	Dolmen près de Bône (Algérie)	536

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Abbé Mellitus (lettre du pape Grégoire à l'), 25.
Abbeville (musée d'), 18.
Abd-en-Nar et Abd-en-Nour, 426.
Aberlemmo, pierre avec croix, 282; son âge, 284; son origine, 284.
Abraham, pierre érigée par lui, 462.
Ac, importance de cette terminaison, 345; elle est commune dans l'ouest de la France, 346; sa coïncidence avec les dolmens, 346; sa fréquence dans l'ouest de l'Angleterre, 347; nombre des communes qui ont cette terminaison en France, 396; note du traducteur à ce sujet, 345.
Adil, roi suédois, défait Snio, 294.
Afrique; *voir* Algérie, Tripoli. — Ses monuments peuvent servir à résoudre bien des questions mystérieuses, 524.
Africain (prince), mentionné par Azoka, 524.
Age compris entre le départ des Romains et Alfred, souverainement obscur, 123; les monuments parlent alors plus haut que les livres, 124.
Agra, tombeau d'Akbar, 523.
Agricola, 20.
Ahmedabad, cité de ce nom, 482.
Aix-la-Chapelle (décret d'), 29.
Akbar, souverain de l'Inde, 484; son tombeau, 54, 523.
Alajor, Talyot qui s'y trouve, 459.
Aléoutiennes (îles), voie suivie par ceux qui ont peuplé l'Amérique, 533.
Alexandre mentionné dans l'édit d'un prince indien, 524.
Alfred, 28; sa victoire à Ashdown, 133.
Alaska, Hydahs, 21.
Alentejo, dolmens qui s'y trouvent, 399.
Aleth, bataille qui s'y livra, 393.
Algérie, pas de druides en Algérie, 6; ses nombreux dolmens longtemps ignorés, 417; recherches de MM. Rhind, Christy et Féraud, 417; Bou-Mourseug, 417; Sétif, 419; Tiaret, 419; Tripoli, 419; Bazinas, 420; Chouchas, 420; dolmens sur gradins, 421; tumulus reliés par des rangées de pierres, 421; pierres sépulcrales, 422; plan et élévation d'un tumulus africain, 423; dolmen avec deux cercles, 424; quatre cairns compris dans un carré, 425; rapports avec la Scandinavie, 425; âge des monuments algériens, 426; à quelle race ils appartiennent, 426; tombeaux et cercle près de Djidjely, 426; leur âge, 427; dolmen près de Sidi-Kacem et inscription, 427; cercle près de Bône, 428; monuments algériens contemporains des premiers chrétiens, 429; leur âge général, 429; qui les a érigés, 429; comparaison avec ceux d'Aveyron, 430.
Alignements, Carnac, Erdeven, Sainte-Barbe, 366-372; singulière tête de colonne, 372; Crozon, Kerdouadec, Carmaret, Leuré, Gré-de-Cojou, 385; Preissac, 386; Stonehenge : destination, 120; Sesto-Calende, 413. — *Voir* Avebury, Avenues, Beckampton, Caithness.
Alkill, chef danois, 294.
Allées couvertes ou grottes des Fées en France, 357; Locmariaker, 378.
Alphabétique (écriture), date de son introduction en Irlande, 201, 208, 285; son usage interrompu pendant des siècles, 285.
Altmark, dolmen, 315.
Alyatte, son tombeau, 37.
Ambrius (couvent d'), 119.
Ambrosius Aurelianus donné comme le constructeur de Stonehenge, 116; force à la paix les Saxons, 116.
Amérique du Nord, travaux de MM. Squier et Davis, 527; absence de monuments en pierre brute, 527; ouvrages en terre propre à l'Amérique, 528; *enceintes pour défense*, leur étendue, 528; *enceintes sacrées*, leur nombre, leur forme et leur destination, 528; *tertres coniques* ou de sacrifice, 530; *tertres servant de temples*, comparés aux Téocallis du Mexique; distinction difficile entre un temple et un palais, 531; tertres en forme d'animaux, serpent gigantesque, 532; comment l'Amérique fut peuplée, 533; sont-ce les Peaux-Rouges qui ont construit les tertres, 534.
Amérique Centrale et Pérou, monuments en pierre taillée, 534; ceux du Pérou comparés à ceux des Pélasges et des Tyrrhéniens, 535; pas de monuments en pierre brute dans l'Amérique du Sud, 535; cercles et carrés, 536.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Américains (indigènes) non civilisables, 21.
Amlaff, roi, 267.
Amlech ou Hamlet, son tombeau, 313.
Amorites, dolmens dans le pays des Amorites et peut-être nulle part ailleurs en Palestine, 466.
Amravati, 481 ; cercles sépulcraux, 500.
Andalousie, ses dolmens, 399.
Angles ; *voir* Saxons.
Anglesey, druides mentionnés par Suétone, à —, 6 ; ses dolmens, 173.
Angleterre, peuple constructeur de ses dolmens, 287.
Anhalt, dolmen, 315.
Animaux en terre d'Amérique, 532.
Antéquéra, dolmen, 405.
Antigone, } mentionnés dans l'édit d'A-
Antiochus, } soka, 524.
Antiquité des monuments en pierre brute et en pierre polie, 154, 525.
Aquitaine au temps de César, 344, d'Auguste, 344 ; on ignore la langue qu'on y parlait, 349 ; envahie par les Celtes, 432.
Aquitains, ont-ils passé en Grande-Bretagne, 174, 251, et construit des dolmens, 344 ; peu de dolmens entre la Garonne et les Pyrénées, 344.
Arabie, ses monuments en pierre brute, 469.
Arabes, ils conquièrent le nord de l'Afrique, 426.
Arborlowe ; *voir* Derbyshire.
Architecture, rareté des documents écrits relatifs aux constructions, 124 ; loi du développement progressif parfois inapplicable, 236 ; trois styles en Irlande, d'où trois races peut-être simultanées, 251 ; architecture des monuments de Stennis, 269 ; différence de style dans les mêmes monuments selon les pays, 320 ; progrès dans la construction des dolmens, 351 ; impossible de décrire un style sans dessins, 350 ; style spécial aux églises de la région à dolmens du midi de la France, 348 ; une ressemblance dans le style n'est pas une preuve de synchronisme, 388 ; architecture indienne, 481 ; mosquée mahométane bâtie par les Hindous, 482 ; coexistence dans l'Inde de l'architecture la plus élémentaire avec la plus raffinée, 508 ; anciennes croix de l'Inde et leur âge, 512 ; les chrétiens adoptent les formes païennes, 515 ; rapports des dagobs singalais avec les tumulus sépulcraux, 517 ; *Tee*, son origine, 515 ; *rails* ou barrières en bois, puis en pierre, 518 ; comparaison des dolmens orientaux et occidentaux, 520 ; points de ressemblance et de dissemblance, 521 ; architecture de l'Amérique du Nord, 528.
Arfin, prince de Norwége, 265.
Argyllshire, dolmens, 287.
Arles, concile de ce nom, 28.
Arnbjorg, femme de Sandulf, 286.
Arrichinaga (dolmen d'), 410.
Arroyolos (dolmen d'), 399, décrit par Borrow, 411.
Art, roi ; où il fut enterré, 225.
Arthur (le roi), son existence révoquée en doute, 124, 143 ; pas d'historien contemporain, 124 ; sa Table-Ronde, 138 (*voir* Penrith) ; son histoire probable, 144 ; sa lutte contre les envahisseurs, 142 ; ses rapports supposés avec l'Écosse, 145 ; lieux où furent livrées ses douze batailles, 146 ; théâtre de la dernière, 95 ; fables relatives à Arthur assimilées à celles qui concernent Alexandre, 143 ; *Pic d'Arthur* à Shap, 141 ; Palet-d'Arthur, 182.
Aryens, race civilisable, 22 ; occupent la Grèce, 47 ; ils pénètrent dans l'Amérique du Nord, par quelle route, 533.
Aschenrade, singulier arrangement de cercles.
Ashdown, pierres Sarsen, 131-134 ; différences avec Carnac, 133 ; il rappelle une bataille entre les Saxons et les Danois, 133.
Asie-Mineure, on n'y a pas encore trouvé de dolmens, 470.
Asoka, monument de ce roi, 54 ; introduction de la pierre dans l'architecture indienne, 55, 456 ; son édit gravé sur la pierre, 524.
Aspatria, 168, comparé à Herrestrup, 318. *Voir* cercles.
Asser cité au sujet de la bataille entre les Saxons et les Danois, 133.
Astarte ; *voir* Melkart.
Asturies, dolmens qu'elles possèdent, 399.
Atrides (tombeau des), 39.
Aubrey, 4 ; ce qu'il dit de Hakpen-Hill, 85 ; cité, 114.
Auisle, roi, 213.
Augustin (saint) obtient la cession du temple de Cantorbéry, 26.
Auguste (tombeau d') ; on n'a pas trouvé de médailles à son effigie, 154.
Aurelius ou Aurelianus ; *voir* Ambrosius.
Axevalla, singulier dolmen, 327.
Aztecs, leurs constructions, 532.
Avebury, 2, 4, 7, 9, 69 ; âge de ce monument, 24 ; prétendu culte du serpent, 7 ; avenue de Kennet, 71 ; pas d'avenue courbe, 72 ; double cercle ou ovale, 72 ; qui fut enterré à Avebury, 95 ; opinion de l'auteur, 95, 98 ; avenue de Beckampton, 72, 108 ; Avebury est-il un temple ? 74 ; Avebury lieu de sépulture, 81 ; charte d'Athelstan à ce sujet, 82 ; plan d'Avebury, 90.
Avening, trous dans la chambre, 374.

Avenues ; *voir* alignements.
Avernes (celtes) mentionnés dans Tite-Live, 342.
Aylesford, 126 ; dolmen de Kit's Cotty-House, 126 ; motif de son érection, 129 ; il rappelle une bataille, 129 ; tumulus de Horstead, 130 ; insuffisance du récit de Bède concernant le lieu où fut livrée la bataille, 131.

Bactriane (Grecs de la), leur influence sur l'architecture indienne, 481, 525.
Badon (mont), théâtre de la douzième bataille d'Arthur, 148.
Bähr (le professeur) ; son livre des Tombeaux, 332.
Baker : ce qu'il dit des sépultures de l'Inde, 505.
Ballina ; *voir* Maols.
Ballo (dolmen de), 335.
Ballysadare (cairn de), 191.
Balor au *Mauvais-Œil*, 199.
Bangkok (monument bouddhiste de), 413.
Banesdown (bataille de), 95.
Barbarie de l'ancienne Irlande, 248.
Barbato (monuments de), 439.
Barbury (siége de), 97.
Barrows, 14 ; de la période romaine, 38-40 ; barrows voisins de Stonehenge, 111 ; leur âge, 111-113 ; barrows du Derbyshire, 149 ; de la Boyne, 213 ; des Orcades, 257 ; longs-barrows de Lethra, 297 ; de West-Kennet, 298 ; barrows nombreux dans l'ouest de la France, 343 ; chambres percées dans les longs-barrows de Kerlescant et de Rodmarton, 375.
Bartlow (tumulus de), 42, 92.
Bass-Low, Table-d'Arthur, 147.
Bassin mystérieux à fond plat, 230.
Bassas, où fut livrée l'une des batailles d'Arthur, 147.
Bateman (MM.) ; leurs fouilles, 12, 149, 151.
Batailles : d'Arthur, 146 ; d'Ashdown, 133 ; d'Aylesford, 129 ; de Badbury, 96 ; du mont Badon, 95 ; de Bambury-Hill, 119 ; de Banesdon, 96 ; de Bath, 96 ; de Braavalla, 200 ; de Dérham, 97 ; de Kongsbacka, 293 ; de Moytura, 187 ; de Rollright, 136.
Bataille (champs de) marqués par des monuments mégalithiques, 17.
Bazinas dans le nord de l'Afrique, 420.
Beaumont-sur-Oise, 356.
Beckampton (avenue de), 72, 108.
Bède ; sa division du pays de Kent, 131.
Behring (détroit de), route suivie par ceux qui ont peuplé l'Amérique, 533.
Beira (dolmen de), 378.
Belges ; pas de dolmens dans leur pays, 316 ; leur immigration en Grande-Bretagne antérieure à la construction des dolmens, 338 ; Belges ou Fir-Bolgs en Irlande, 189.
Belgaum (Inde), 492.
Bellovèse envahit l'Italie, 342.
Bénarès (style architectural de), 435.
Benty-Grange, tumulus, 155 ; *voir* Derbyshire.
Béowulf (poème de), relatif aux sépultures saxonnes, 130, 156, 198.
Bernard (le commandant) ; sa description de l'énorme dolmen de Tiaret, 419.
Bertrand (Alexandre) attaque l'origine celtique des monuments mégalithiques, XXI, 7 ; carte des dolmens, 340 ; sa théorie relative aux migrations d'un peuple de dolmens, 399, 430.
Bétal ou Vétal (culte de), 493.
Bhils, Coles, Gonds et Todas, tribus non civilisables de l'Inde, 484.
Bilithes, 458.
Birck, dolmen renfermé dans un carré, 321.
Birra (la sorcière), 243.
Biscaye (dolmens de), 399.
Blaine, ses notes relatives au dolmen de Kâfr-el-Wâl, 466.
Blenda, héroïne suédoise ; ses victoires, 305.
Boëce et Fordun, leurs fables, 145.
Boinn, femme de Nechtan, 125.
Bône (cercle de), 428 ; dolmen, 536.
Bonstetten cité, 322, 400.
Borlase cité au sujet des cercles de Boscawen, 172.
Borther-Lowe, trouvailles qu'on y a faites, 14.
Boscawen ; *voir* cercles.
Boucher de Perthes, sa collection, 18.
Bouie, au sujet du tumulus de New-Grange, 216.
Bousquet (dolmen de) (Aveyron), 53.
Boyne (monuments sur la), 213.
Braavalla, champ de bataille, 281.
Brahmanes, leur domination dans l'Inde, 484.
Brest (menhir près de), 65.
Brigantes, tribu, 403.
Bretons (chefs) massacrés par Hengist, 116.
Bretagne (Grande-) décrite par Diodore, 9 ; plus prospère au Ve siècle qu'avant l'invasion romaine, 125 ; Espagnols, Silures qui s'y établissent, 403.
Bretagne, ses monuments, 7 ; *voir* Carnac.
Brodick (cercles de la baie de), 276.
Brogar, cercles de ce nom dans les Orcades, 255.
Bronze (âge du) à Stonehenge, 113 ; c'est aussi l'âge des tumulus du midi de la France, 343.
Brouillet, son ouvrage sur le Poitou, 345.
Bruges, capitale des Celtes au temps de Bellovèse, 342.

Brugh, lieu de sépulture des rois de Tara, 203, 212, 225.
Brunswick, ses dolmens, 315.
Buckingham (le duc de), ses fouilles à Stonehenge, 114.
Bouddha, ses dagobs ou stupas, 48.
Bouddhisme dans l'Inde, 483; son architecture, 48.
Burn-Moor, 171; *voir* cercles.
Burton, sa description de Knock-na-Rea, 197.
Butte de César (Morbihan), 356.

Caboul (vallée de), 477.
Caerléon ou Chester, théâtre de la 9e bataille d'Arthur, 148.
Cairns : à Cruachan, 212; à Lough-Crew, 226; à Glen-Columbkille, 238; à Freyrsoë, 306; en Norwége, 316; leur distribution en Europe, 315; quatre cairns renfermés dans des carrés, 425; cairn de Jewurgi, 497; cairn à cornes de Caithness, 288; cairn de l'*Homme-Seul*, 191-192.
Calédoniens en Grande-Bretagne, d'après Tacite, 173.
Calédonienne (forêt), théâtre d'une des batailles d'Arthur, 147.
Callernish, 60.
Calliagh-Birra's-House, 244.
Calvaires en Bretagne, 68.
Cambodge, ses monuments peu anciens, 1; son architecture, 483.
Camden, ses remarques au sujet de Stonehenge, 115; de Rollright, 136; de Long-Meg, 137; des ruines de Shap, 142.
Cangas-de-Onis (Asturies), 409.
Cannibalisme des anciens Irlandais, 248.
Cantorbéry : cathédrale bâtie par les Romains, 26.
Canut interdit l'adoration des pierres, 29.
Cap Saint-Mathieu (Finistère), 67.
Carl Sverkersson, 305.
Carmaret (alignement de), 385.
Carnac (Morbihan), 2, 7; César assista peut-être de là au combat contre les Vénètes, 24; plan et description de ses monuments, 366-378.
Carnutes (pays des), siége principal des druides, 6.
Carrowmore (Irlande), 199, 210, 236.
Carthaginois en Espagne, 401.
Cartailhac, son travail sur les monuments mégalithiques, 352.
Cas-Tor (avenue de), 64.
Castern, ce qu'on y a trouvé, 14.
Castille; s'y trouve-t-il des dolmens? 399.
Castle-Wellan (dolmen de), 52.
Catalogne (dolmen de la), 399.
Cathregomion, théâtre de la 11e bataille d'Arthur, 148.
Catigren, son tombeau, 155.
Cavernes (hommes des), 19.
Céallach (meurtre de), 246.
Cerdic, chef saxon, 97.
Celtes; leurs prêtres, 4; s'ils sont les auteurs des constructions mégalithiques, 7; ils furent les premiers convertis au christianisme, 343; leurs invasions, 432.
Cercles : de Rose-Hill, 166; d'Aspatria, 168; de Mule-Hill, 168; de Burn-Moor, 171; de Boscawen, 172; de Moytura, 190-195; d'Algérie, 424; de l'Inde, 500; d'Amérique, 536; d'Écosse, 254; de France, 357.
César, au sujet des druides, 24.
Cetti (pierre de), 184.
Ceylan, dagobs, 48.
Charlemagne condamne le culte des pierres, 29.
Charleton, ses idées sur l'âge des monuments mégalithiques, 3.
Chartres (environs de), siége principal des druides, 6.
Chine, ses monuments peu anciens, 1.
Chouchas, monuments du nord de l'Afrique, 420.
Christianisme antérieur aux monuments en pierre brute, 32; date de son introduction en Danemark, 11, et dans l'Inde, 515.
Christy, ses recherches en Algérie, 395.
Cimboeth en Irlande, 202.
Cimbres et races alliées, 349.
Cimetières d'Irlande, 211-226; cimetière de Shahpoor, 511.
Circassie, ses dolmens, 472.
Circulaire (temple) mentionné par Diodore, parmi les Hyperboréens, 9.
Cists; *voir* Kistwaens.
Civiles (constructions) et sacrées non toujours faciles à distinguer, 531.
Clark, son travail sur les anciens châteaux d'Angleterre, 93.
Clatford-Bottom, dolmen, 52, 173.
Claudien (passage de) relatif aux désastres des Pictes, des Saxons et des Scots dans le nord, 200.
Claude-le-Gothique, monnaies à son effigie que l'on a trouvées, 61, 154.
Clava, cercles et tumulus, 279.
Closmadeuc (de), archéologue cité, 353.
Clover-Hill, 236.
Cnodhba synonyme de Knowth, 213.
Cocumella (tombeau de), 39.
Cœlus (le dieu) à qui Stonehenge a été attribué, 3.
Cœre (tombeau de), 40.
Cogolleros (dolmen del Tio), 407.
Coisfield, dessin sur pierre qu'on y voit, 224.
Cojou (Gré de), alignement, 386.
Collinson (le colonel) cité 448.

Columba (Saint), 67.
Colomb, l'Amérique peuplée avant lui par des Européens, 533.
Come-Lowe, ce qu'on y a trouvé, 15.
Conaing, 213.
Conan; *voir* Mériadec.
Conciles d'Arles, de Nantes, de Rouen, de Tolède, de Tours, 28-29.
Concobhar-Mac-Nessa, 210, 234.
Confolens (dolmen de), 354.
Cones romains et post-romains, 93.
Conjévéran, cité des Karumbers, 503.
Conn *aux Cent-Batailles*, 206, 210, 249.
Conor-Mac-Nessa, 206.
Constantin défait les Saxons, 119; médailles à son effigie, 13, 14, 15.
Constantin-le-Jeune (médailles de), 13.
Constant (médailles de), 13.
Constance (médailles de), 13.
Conwell explore les tumulus de Lough-Crew, 212, 227, 235.
Copenhague (congrès et musées de), 10, 11, 18.
Cormac, fils de Conn, 203, 225.
Cormac-Mac-Art, 206; se convertit au christianisme, 208.
Corneille ou Cornély, tradition qui le concerne, 392.
Cornouailles, ses dolmens, 173.
Corpré, fils d'Etan, 203.
Costa (S. Pereira da), ce qu'il dit des dolmens portugais, 377.
Cotty-House, 126.
Crémation chez les Saxons, 130.
Crichie (Ecosse), 84.
Crimthann, 204, 235.
Croix irlandaises distinctes des écossaises, 284; croix avec inscriptions runiques, 286; croix dans des cercles, 318; dans l'Inde, 512.
Crom, sens de ce mot, 51, *note*.
Cromlech, près de Mérivale, 62; Cromlech chez les Aryens Mâlas, 505.
Crozon (alignement de), 385; quelle bataille y fut livrée, 394.
Cruachan, ancien cimetière des rois de Tara, 203, 212.
Crubelz (Morbihan), 353, 355.
Cuchullin, 206-210.
Cumberland, ses monuments, 136.
Cumbhail ou Fingal, 210.
Cumrew (cercles de), 158.
Cunnington, son opinion sur le cercle de Marden, 94.
Curce (Quinte-) cité au sujet des Nasamons, 430.
Cuthbert, archevêque de Cantorbéry, 27.

Daghda, général et roi, 199-205.
Dagobs bouddhistes, 48, 88.
Dananiens, 189; leur arrivée en Irlande, 204; leur lieu de sépulture, 225. *Voir* Irlande, Moytura.
Danemark riche en constructions mégalithiques, 10-15; inconnu des Romains, 44; tumulus, 46; menhirs, 68.
Danois, cimetières pillés par eux, 222; opinion des antiquaires danois concernant l'époque de l'introduction du bronze et du fer en Danemark, 11, 43; cette opinion trop promptement adoptée en France et en Angleterre, 12-17; Congrès international d'archéologie préhistorique, 290; mérites de Sjoborg, 290; établissements danois en Groënland, 21; en Grande-Bretagne et en Écosse avant l'invasion romaine, 144;
Danoises (îles), dolmens qu'elles contiennent, 315.
Daoulas (Finistère), menhir et croix, 67.
Darabjerd (cercle près de), 478.
Dariorigum ou Locmariaker, 24.
Dartmoor, alignements qui s'y trouvent, 62; cercles et cromlechs, 63; avenue de Cas-Tor, 64; cercles comparés à ceux de Rollright, 134.
Dates des monuments retrouvées par les architectes, 124; antiquité comparée de certaines classes de monuments, 275; monuments en pierre brute parfois les plus récents, 429.
Dathi (monuments de), 212.
Deane (le Rév. Bathurst) adopte les idées de Stukeley, 7; visite Carnac, 367.
Décrets des conciles par rapport au culte des pierres, 28-29.
Deh Ayeh (Kaboul), cercle, 478.
Delhi, pilier en fer, 507; mosquée de Kutb-u-deen, 482.
Demi-dolmens, 363.
Derbyshire, objets trouvés dans ses monuments, 12; Arbor-Low, 149-151; tumulus de Gib-Hill, 151; Minning-Low, 152; Benty-Grange, 155; Kentlow, 156; Stanton-Moor, 156; les *Neuf-Dames*, 156; *Pierre-du-Roi*, 156; Stanton-Drew, 159.
Devonshire (dolmen du), 173.
Diarmid et Graine (lits de), 238.
Diodore cité au sujet d'un temple circulaire, 9; de la barbarie de l'Irlande, 248; Phéniciens à Malte de son temps, 448.
Divitiacus, roi des Belges, 338.
Djidjeli (tombeaux près de), 427.
Dodwell découvre les tombeaux des Atrides, 39.
Dolmens, leur division, 34; généralités, 46-58; dolmens d'Angleterre, 126, 134, 168, 172, 186; d'Irlande, 190, 215, 221, 227, 230, 237-252; d'Écosse, 253, 287; du nord de l'Allemagne, 314-328; de France : leur distribution, 340-348

leur âge, 349-356 ; dolmen de Sauclières, 352 ; dolmen de Confolens, 354 ; dolmens de Mettray, de Trie, de Grandmont, 359-361 ; dolmens de Locmariaker, 378-384 ; liste des dolmens de la France, 396 ; dolmens d'Espagne, 405-410 ; un seul dolmen en Portugal, 411 ; dolmen de Saturnia (Italie), 413 ; nombreux dolmens en Algérie, 417, 421, 424 ; dolmens en Palestine, 465 ; en Arabie, 469 ; en Circassie, 472 ; dolmens dans l'Inde, 489, 513, 517 ; comparaison des dolmens de l'Orient et de l'Occident, 520-525.
Dordogne (monuments de la), leur connaissance insuffisante, 350.
Dorique (le style) remplace le style pélasgique, 415.
Dowe-Lowe, objets qu'on y a trouvés, 15.
Dowth (colline de), 204, 206.
Dracontia, 4.
Dragon à Maës-Howe, 259.
Drenthe, dolmens de cette province, 333 ; hunebeds, 333-337.
Dresde (dolmens détruits près de), 315.
Drew (Stanton), cercles, 9, 160.
Druides, leurs prétendus sacrifices humains à Stonehenge, 2 ; leurs temples d'après Stukeley, 4 ; ce qu'en dit César, 6 ; le culte prétendu du serpent, 4 ; Suétone mentionne leur présence dans l'île de Mona, 6 ; les dolmens sont-ils leur œuvre ? 7, 24 ; dieux adorés par les druides d'après César, 74 ; institutions druidiques dans l'Inde, 451.
Dryden (sir Henry) explore Carnac, 367 ; ses dessins de Gavr'inis, 383 ; sa description du Gré-de-Cojou, 386.
Duald-Marc-Firbis, archéologue, 212.
Dubois, cité, 474.
Duglas, nom de la rivière près de laquelle Arthur livra une de ses batailles, 146.

Edouard, contemporain de Rollon, 136.
Eguilar (dolmen d'), 408.
Egypte, quand le feu y fut introduit, 43.
Egyptiens, peuple constructeur de tombeaux, 36 ; leurs pyramides contenaient de vraies et de fausses tombes, 54.
Ellala, sa défaite rappelée par un dagob, 88.
Elliot cité au sujet des sépultures de l'Inde, 502.
Ellis a pensé que Stonehenge était un observatoire, 8.
Elliora et Elephanta, temples souterrains, leur âge, 519.
Emmrys, constructeur supposé de Stonehenge, 184.
Enceintes avec dolmens, 307 ; enceintes d'Amérique, 529.
Eochy, bataille qu'il livra et sa mort, 191.
Erdeven (Morbihan), 367.
Eric Blodoxe, 264 ; ses fils, 305.
Eric-le-Saint, 305.
Eskill, chef danois, 280.
Esquimaux comparés aux hommes des cavernes, 19.
Es-Salt (Syrie), dolmens, 465.
Estramadure, dolmens qui s'y trouvent, 399.
Etan (la poétesse), où elle fut enterrée, 225.
Ethelbert cède à saint Augustin le temple païen de Cantorbéry, 26.
Etrusques constructeurs de tombeaux, 36, 415 ; tombeaux de Cocumella, 39 ; de Regalini Galeassi, 40.
Europe septentrionale peu connue avant l'époque romaine, 44.

Fa-Hian, sa visite à Sanchi, 518.
Faidherbe (le général), ses remarques sur les tombeaux de Roknia, 418.
Faussett, ses observations relatives à Beowulf, 130.
Féraud, ses recherches en Algérie, 395 ; son opinion sur les constructeurs de dolmens, 426.
Ferguson cité au sujet de Locmariaker, 380.
Fiddes-Hill, cercle, 277.
Finn, l'amant de Graine, 238.
Fir-Bolgs ou Belges en Irlande, 189 ; quand ils y pénétrèrent, 205 ; leur défaite à Moytura, 191.
Flann, fils de Conaing, 213.
Flower, ce qu'il pense des monuments africains, 418, et de leurs constructeurs, 426.
Fomoriens venus d'Afrique en Irlande, 189 ; de la même race que les Dananiens, 200 ;
Fontaines (culte des), 29.
Fouquet ; *voir* Galles.
France, son climat à l'époque de l'homme des cavernes, 19-20 ; menhirs, 67 ; une seule pierre sculptée, 68 ; étude récente mais scientifique de ses monuments, 339 ; dictionnaire des antiquités celtiques, 339 ; carte de la France, par M. Bertrand, 340 ; distribution générale des monuments français, 340 ; leur absence dans l'est de la France, 342 ; date de la première invasion celtique en Gaule, 343 ; deux anciennes races contemporaines, 344 ; terminaison en *ac*, 345 ; architecture des églises dans la région à dolmens du midi de la France, 348 ; forme des dolmens de la Bretagne, différente de ceux du midi de la France, 351 ; dolmen de Confolens, 352 ;

erreur des archéologues français, 353 ; objets découverts, 353 ; dolmens, 357 ; leur nombre, leur taille et leur beauté, 357 ; cercles peu nombreux, 357 ; allées couvertes ou grottes des fées, 357 ; leur distribution, 358 ; Saumur, Essé, Locmariaker, Bagneux, Mettray, 358-359 ; forme des dolmens français, 359 ; Krukenho, son âge, 360 ; demi-dolmens, pierres branlantes, 362-365 ; Carnac, cimetière et champ de bataille, 366 ; alignements de Carnac, d'Erdeven et de Sainte-Barbe, 367 ; Le Menec et Kermario, 367 ; carte, 368 ; rangées de pierres, 369 ; comment elles diffèrent de Stonehenge et de Stennis, 373 ; tête de colonnes de Sainte-Barbe, 372 ; Mont-Saint-Michel, 373 ; objets trouvés, 373 ; Kerlescant, 374 ; Plouharnel, double dolmen, 376 ; long-barrow de Moustoir-Carnac, 376 ; Locmariaker, cimetière, dolmen, 378 ; pierres sculptées du Mané-Lud, 379 ; dolmen de la Table-des-Marchands, 380 ; obélisque tombé, 381 ; comparé au dolmen de Krukenho, 381 ; allée couverte, 382 ; Mané-er-H'roëk, 382 ; Gavr'inis, 383 ; ses sculptures rappellent celles de Lough-Crew, 384 ; tumulus de Tumiac, 385 ; alignements de Crozon, leur origine et leur destination, 385 ; Gré-de-Cojou, double alignement, cercle, enceintes, dolmen, 386 ; Preissac, 386 ; date et but des monuments de Carnac, 390 ; Carnac, Erdeven et Sainte-Barbe sont-ils des parties d'un même tout ? 391 ; argument contre leur existence du temps de César, 391 ; ils ne sont pas pré-romains, 392 ; bataille entre Maxime et Gratien, 393 ; Conan Mériadec, 393 ; opinion de l'auteur concernant l'origine des monuments de Carnac, 394 ; guerre de Grallon avec les pirates normands, 394 ; les Romains ne se fixèrent jamais en Bretagne (?), 389 ; ce qui résulta de leur départ, 416.
Freyrsö (bataille de), 306.
Frode-Frodegode (tombeau de), 313.
Frode V, 292, 302.

Galatie, ses dolmens et leur importance dans la théorie celtique, 471.
Galles (René) explore le Mont-Saint-Michel, 373 ; explore avec M. Fouquet le tumulus de Tumiac, 376.
Galley-Lowe, ce qu'on y a trouvé, 13.
Galice, ses dolmens, 399.
Gariock, Pierre-de-Newton, 65.
Gaule, conte de Pline au sujet d'un œuf de serpent, 4 ; ni César, ni Tacite ne mentionnent de temples en pierre, 24.
Gavr'inis, dans le Morbihan, 50, 383 ; ses sculptures et sa pierre trouée, 383 ; comparaison avec Lough-Crew, 384.
Geraldus Cambrensis, son opinion sur l'origine des pierres de Stonehenge, 107.
Germanie, ses dolmens, 315.
Germains, leur culte dans les bois seulement, 24.
Gervaise mentionne le temple de Cantorbéry, 26.
Ghazni, forme architecturale, 482.
Giara, plan, 454.
Gib-Hill, 13, l'analogue de Silbury-Hill, 158.
Gildas cité, 97, 120.
Gilead (Syrie), dolmens, 466.
Gizeh, date de la pyramide, 36.
Glen-Columbkille et Glen-Malin-More, 238 ; cromlechs ou dolmens, chambres en pierres, 334.
Godmundingham (destruction de l'église de), 27.
Gonds ; *voir* Bhils.
Gongora y Martinez, son ouvrage cité, 398.
Gordon, anecdote relative aux pierres trouées de Stennis, 269.
Gorm (monument de), 32 ; sa date, 136 ; dragon, 259.
Gothland peut-être mentionné par Diodore, 10.
Gottenbourg, représentations de bateaux, 313.
Gottingen, pas de dolmens, 315.
Gozzo, spirales et volutes comparées à celles de Mycènes, 447.
Grallon, roi des Bretons, ses guerres, 394.
Grandmont, pierre trouée, 361.
Grange (New-), tumulus, 214.
Gratien (défaite de), en Bretagne, 393.
Grèce, son occupation aryenne, 47 ; succession des styles architectoniques, 415.
Grecs (les) de la Bactriane introdnisent l'usage des monuments en pierre dans l'Inde, 55 ; rois grecs mentionnés par Asoka, 524.
Greenmount, plan et date de ce tumulus, 245.
Greenwell, ses recherches concernant les tumulus préhistoriques, 303.
Grégoire-le-Grand, sa lettre relative aux temples des idoles, 25.
Groënland, voie suivie par ceux qui ont peuplé l'Amérique, 533.
Groningue, dolmens, 315.
Groupes de pierres, 64.
Guest (le docteur), cité, 96.
Guin, théâtre de la huitième bataille d'Arthur, 148, 184.
Guennivar, femme d'Arthur ; où elle fut enterrée, 145.
Guzerat (ruines de), 482.

Hagiar-Khem (Malte), 446.
Hakpen-Hill, cercle et avenue, 5 ; double cercle, 72 ; mentionné par une charte d'Athelstan, 82 ; plan et dimensions, 84-85 ; date, 86.
Halskov, dolmen, 319.
Hamlet, citation, 300.
Hanovre, ses dolmens, 315.
Harald-Blaatand, 310.
Harald-Hildetand, sa défaite, 294 ; son tombeau, 297.
Harold-Harfagar, 262 ; quand il conquit les Orcades, 264.
Haugagerdium, tumulus, 263.
Havard-le-Fortuné, 264.
Havard, comte scandinave, 312.
Hauran, tombeaux romains, 470.
Haxthausen cité au sujet des steppes, 473.
Hécatée cité, 9.
Helmstadt, dolmens jadis situés dans le voisinage, 315.
Hengist et Horsa, 129 ; trahison d'Hengist, 116.
Henri de Huntingdon cité au sujet des trilithes de Stonehenge, 103.
Héraclides (retour des), figurant l'occupation aryenne, 47.
Hérémon, race espagnole en Irlande, 402 ; rois de cette race, 212.
Hérodote, ce qu'il dit du tombeau d'Alyatte, 37, et des Nasamons, 429.
Herrestrup, dolmen avec figures, 317.
Hésiode cité au sujet de l'antiquité du bronze, 41.
Hildesheim (pas de dolmens à), 315.
Hindous, leur architecture, 482.
Hjortehammer, forme singulière des tombeaux, 330 ; leur âge d'après Worsaae, 331.
Hoare (sir Colt), 5 ; son autorité, 12 ; ce qu'il dit de Hakpen, 85 ; de Marden, 94 ; de Stonehenge, 111, 115.
Höbisch, double dolmen, 323.
Horch-Norton, défaite des Anglais, 136.
Holbach (Zélande), 324.
Hollande, ses dolmens ; *voir* Drenthe, Hunebeds.
Holland (le Rév.) cité au sujet du Sinaï, 468.
Holstein, dolmen, 315.
Horsa, son lieu de sépulture, 129-131.
Horstead, peut-être le tombeau de Horsa, 130.
Houel cité, 439.
Hoxay, tumulus, 263.
Hubba le Danois, 113.
Humble, son tombeau, 313.
Hunebeds en Hollande, 333 ; plan d'un hunebed, 335 ; furent-ils originairement recouverts de terre ? 336.
Hunestadt (dragon de), 259.
Hwittaby (Scandinavie), cercles, 304.
Hydahs de l'Alaska, 21 ; sont-ils de la race des constructeurs de tumulus ? 534.
Hyperboréens mentionnés par Diodore, 9.

Ibères en Grande-Bretagne, 174 ; constructeurs de dolmens, 241, 251.
Images sans tête, 448 ; images des morts sur les tombeaux, 474.
Indes : temples, 1 ; à quelle époque le fer y fut connu, 41 ; pierres trouées, 362 ; ses monuments mégalithiques, 480 ; dates du passage de l'Indus par les Aryens, des Védas et des lois de Manou, 480 ; pas de constructions en pierre antérieures à Asoka, 481 ; progrès de l'architecture indienne faisant contraste avec celui des autres pays, 482 ; Hindou non stationnaire, 486 ; crémation chez les Kassias, 488 ; siéges funéraires, 488 ; origine des menhirs à turbans, 489 ; menhirs et tables, 489 ; traits de ressemblance et de dissemblance avec les institutions druidiques, 491 ; âge des monuments, 491 ; petits cercles avec pierres centrales, 493 ; dolmens de Rajunkoloor, 494 ; cairns à Jéwurgi, 497 ; double dolmen à Coorg, 499 ; monts Nilgherries, 499 ; cercles sépulcraux à Amravati, 500 ; distribution des dolmens dans l'Inde, 501 ; Karumbers bouddhistes, 503 ; importance du territoire inexploré de Nizam, 504 ; cromlechs de Travancore, 504 ; mode de sépulture, offrandes aux défunts, 505 ; découvertes, 505 ; âge des monuments, 506 ; pilier en fer de Kutub, près de Delhi, 507 ; dolmen sculpté de l'Inde, 509 ; Iwullee, 510 ; groupe de Shahpoor, 511 ; croix et dolmen à Katapour, 512 ; dagobs de Ceylan, 515 ; dolmen de Poullicondah, 517 ; Sanchi, rail qui s'y trouve, 518 ; opinion de l'auteur concernant l'âge des monuments en pierre taillée et en pierre brute, 519 ; analogies entre les dolmens de l'Orient et ceux de l'Occident, 520 ; tombeau d'Akbar à Agra, 523 ; édit d'Asoka, 524.
Inhumation, son histoire, 35.
Inscriptions à Maes-Howe, 259 ; Pierre-de-Newton, peut-être la plus ancienne pierre d'Ecosse qui porte une inscription, 285.
Iolas, fils d'Iphicle, colonise la Sardaigne, 452.
Irby et Mangles (les capitaines) observent les dolmens de Syrie, 465.
Irlande : dolmens, 52, 53 ; menhirs, 66 ; *pierres bleues* transportées d'Irlande en Angleterre, 118 ; annales d'Irlande, 187 ; Fir-Bolgs ou Belges, 189 ; champs de bataille du Moytura, 190 ; cairn de l'Homme-Seul, 192 ; Fomoriens et Dananiens, 200 ; race de Crimthann, 204 ; à quelle époque l'écriture alphabétique pénétra en Irlande, 208 ; cimetières, 211-226 ; légende relative aux Lits de Diarmid, 238 ; Saint-Colomba, 240 ; monuments des Ibères en Irlande, 241 ; meurtre de Dathi par ses frères de lait, 240 ; barbarie de l'Irlande avant saint Patrice, 248, 249 ; triple division dans ses monuments : cercles, dolmens et barrows correspondant aux Scandinaves, aux Ibères et aux Celtes, 251 ; peuple constructeur de dolmens, 287 ; migration espagnole en Irlande, 402 ; date de cette migration, 403.
Italie : architecture funéraire, 47 ; dolmen de Saturnia, 413 ; tumulus à chambres, 414 ; pourquoi les dolmens sont-ils moins uniformément répartis qu'en France ou en Scandinavie ? 415 ; respect des Etrusques pour leurs morts, 415 ; Rome adopte l'architecture étrusque, 415.

Jacob, pierre qu'il a érigée, 462.
Jacques Ier dirige les recherches relatives à Stonehenge, 3, 114.
Janssen, son ouvrage sur les *hunebeds*, 333.
Jarls ou comtes orcadiens, leur lieu de sépulture, 311.
Jellinge, tombeau du roi Gorm, 259.
Jersey (tumulus de), 59, 60.
Jewurgi (cairn de), 497.
Josué, pierre qu'il érigea, 463 ; instruments de circoncision en silex enterrés avec lui, 465.
Joyce cité, 514.
Juggernaut, temple, 485.
Junies (Lot), monuments, 386.
Jutes établis dans la Grande-Bretagne avant le départ des Romains, 144.
Jutland, dolmens qui s'y trouvent, 315.

Kâfr-er-Wâl (dolmen de), 466.
Kamaroupa, royaume hindou, 492.
Karumbers, peuple indien, 502.
Katapour, croix et dolmens, 512, 513.
Kemble cité, 72, 130.
Kemp-How (tumulus de), 140.
Kennet (avenue de), à Avebury, 71, 72 ; mentionnée dans une charte d'Athelstan, 82 ; rivière du même nom, 96.
Kens-Low (tumulus de), 156.
Kent (pays de), d'après Bède, 131.
Kerdouadec (alignement de), Finistère, 385.
Kerland (demi-dolmen de), 363.
Kerlescant, long-barrow, 369-375.

Kermario (avenues de), 367.
Keyna, traditions qui s'y rapportent, 162.
Kassias, monts et tribus de l'Inde, monuments et usages, 488-490 ; les Kassias travaillent le fer, 508.
Khatoura (Syrie), tombeau d'Isidore, 110.
Khonds, tribu indienne, usages analogues à ceux des druides, 485 ; culte et sacrifices humains, 486.
Kinsey, auteur du *Portugal illustré*, 398.
Kistvaens ou cists, en quoi ils consistent, 50.
Kit's-Cotty-House, dolmens, 126.
Kivik, tombeau scandinave avec figures, 329.
Knock-na-Rea (cairn de), 296.
Knockeen (dolmen de), 243.
Knowth (cairn de), 204, 213.
Knut-le-Grand, 305.
Kongsbacka (champ de bataille de), Suède, 293.
Königsberg (dolmens près de), 315.
Könitz (dolmen de), 315.
Krukenho, allée couverte, 359.
Kubber-Roumeia, tombeaux des rois mauritaniens, 446.
Kurgans, tertres dans les steppes de la Russie, 473.
Kutb-u-Deen, mosquée qu'il construisit à Delhi, 482.
Kutub (pilier en fer de), 41, 507.

Landevenec, fondé par Grallon, 394.
Largs (bataille de), en Écosse, 66.
Larking, sa visite à Aylesford, 128.
Lech, sens de ce mot, 51.
Lefroy (le général), ses fouilles à Greenmount, 245.
Léoghaire, 225.
Leslie (le colonel Forbes), 278 ; son travail sur les cercles du comté d'Aberdeen, 227.
Léthra, tombeau de Harold, 296, 303.
Leuré, alignement (Finistère), 385.
Lia-Fail, 403.
Liberius, consul, sa défaite, 394.
Liegnitz, dolmen, 315.
Lifeachair, son tombeau, 226.
Linn ou Linnuis, théâtre d'une des batailles d'Arthur, 146.
Liotr ou Landver, son tombeau, 267.
Locmariaker, allée couverte, 341 ; ancienne Diariorigum, capitale des Vénètes, 366 ; long-barrow du Mané-Lud, 378 ; Mané-er-H'roëk, 378 ; dolmen et sculpture, 379 ; Dol-ar-Marchant ou Table-des-Marchands, 380.
Loire, grottes des fées sur ses bords, 358.
Long-Roods, tumulus, ce qu'on y a trouvé, 13.
Lot (département du), 350.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Lothbrok (Ragnar), ses victoires, 304 ; son tombeau, 312 ; bataille livrée par lui, 328.
Lubbock, ce qu'il dit des objets découverts dans les tumulus, 12 ; sa description du tumulus de Park-Cwn, 175.
Lucain, cité au sujet des Nasamons, 430.
Lugh, petit-fils de Balor, 199.
Lukis (le révérend) explore Carnac, 357.
Lunebourg, dolmen, 322.
Luxembourg (grand-duché), dolmens qui s'y trouvent, 315, 323.
Lyon, bataille dans le voisinage, 393.

Mackenzie, sa carte, 500 ; ses dessins de Viraculls, 509.
Macpherson, son ouvrage cité, 485.
Madracen (Algérie), 447.
Madsen, son ouvrage sur le Danemarck, 200 ; il cite des exemples de dolmens enfouis, 325.
Maenec (le), dans le Morbihan, ou Le Menec, alignements, 357.
Maes-Howe (tumulus de), 258-272 ; ses inscriptions runiques, 258 ; figure de dragon, 259 ; serpents entrelacés, *ib.* ; inscription, 260 ; sa date, 261 ; vue de la chambre intérieure, *ib.* ; ressemblance du tumulus avec ceux des bords de la Boyne, 262 ; son âge, 263-265 ; ce monument, le plus magnifique de l'île, doit appartenir à la race la plus puissante qui y ait séjourné, 265 ; résumé, 271-272.
Magas mentionné par Asoka, 584.
Magnus Henrickson, prince danois, 305.
Magnus (Olaüs), cité, 17, 110.
Mahabharata, épopée indienne, 480.
Mahométans incapables de civiliser certaines tribus de l'Inde, 484.
Majorque et Minorque (îles), 457.
Mahé (l'abbé), cité, 362.
Malte, tombeaux, 439 ; Tour-des-Géants, 438.
Man (île de), cercles, 174 ; croix, 286.
Mané-er-H'roëk (Morbihan), découvertes qu'on y a faites, 355, 378 ; singulière dalle sculptée, 380.
Mané-Lud, tumulus du Morbihan, 379.
Maols (tombeau des quatre) ou meurtriers, à Ballina, 246.
Marden, cercle, 70, 94.
Malborough, étymologie du mot, 93.
Marmora (comte de la), son ouvrage sur la Sardaigne, 454.
Marsa-Sirocco (Malte), 448.
Masses énormes mues par des peuples barbares, 490.
Masticulls, monuments de l'Inde, 509.
Mauritanie, tombeaux de ses rois, 447.
Maxime renverse la puissance romaine, 392 ;
Mayborough, cercle, 137.
Meave (la reine), 197.
Mecklembourg, dolmens qui s'y trouvent, 315.
Médailles d'empereurs romains découvertes en Angleterre et en Irlande, 13, 154.
Méditerranée (îles de la), monuments non historiques, 438, 460 ; Malte, Tours-des-Géants, cercles, 439 ; Gozzo, 440 ; Hagiar-Khem, 441 ; Mnaidra, 442 ; volutes et spirales de Gozzo comparées à celles de Mycènes et de Grèce, 449 ; ces monuments sont des tombeaux et non des temples, 448 ; les Phéniciens à Malte, 448 ; origine et âge des monuments, 449 ; ils sont antérieurs aux dolmens, 450 ; nurhaghes de Sardaigne, 450 ; Santa-Barbara, 452 ; silence de l'histoire, 451 ; La Giara, 454 ; destination des nurhaghes, 454 ; opinion de l'auteur à cet égard, 456 ; îles Baléares, cercles en pierre brute, 457.
Mégalithes de toutes sortes à Moytura, à part les avenues, 197 ; lacune entre ceux de France et ceux de Scandinavie, 337 ; aucun dans la vallée du Rhin, 337 ; leur distribution, liste, 376 ; rarement ceux d'Angleterre contiennent de la pierre, du bronze ou du fer, 23 ; leur style uniforme, 43 ; leur âge, 44 ; analogie avec les constructions boudhistes, 49 ; ils marquent des champs de bataille ou des tombeaux de personnages distingués, 17.
Melkart et Astarte, temple de Malte qui leur est dédié, 448.
Menhirs, étymologie du mot, 65 ; pays de Galles, Ecosse et Irlande, 66 ; France, menhir de Lochrist, 67 ; Danemark, 68 ; destination du menhir chez les Khassias de l'Inde, 488.
Mériadec (Conan), prince breton, en France, 393.
Mérivale (pont de), alignements et cercles, 62.
Merlin, sa sépulture, 93 ; ses rapports avec Stonehenge, 117 ; fable qui le concerne, 143.
Mettray, allée couverte, 358.
Mexicains incapables de progresser au-delà d'une certaine mesure, 22 ; leurs temples, 531.
Mexique, ses monuments en pierre, 534.
Miana (Asie), 479.
Microlithique (l'art), 47-48.
Migration de France en Algérie, 432 ; du peuple établi autour de la Méditerranée, 433.
Minho (Espagne), dolmens, 399.
Miniature (ustensiles en) dans les tombeaux de l'Inde, 505.
Mitjana (don Rafaël) cité, 398.

Minning-Low, tumulus et chambres, 153.
Misgan Meave (la reine), 197 ; poème contenant sa vie, 209.
Mnaidra, chambres elliptiques, 441 : plan de ses monuments, 442 ; cônes, 442 ; pointillé, 443 ; ouvertures dans les murs, 443.
Modestus, évêque de Vannes, 392.
Mogols, dômes des empereurs mogols, 47.
Molyneux au sujet de New-Grange, 214.
Monolithes de Stennis, 256 ; de Sétif, 397.
Mont-Saint-Michel (Morbihan), peut-être occupé par César, 24 ; fouilles qu'on y a faites, 373.
Montfort (Simon de), 481.
Monuments en pierre brute élevés même après l'introduction de l'art de sculpter la pierre, 286 ; leur absence dans la vallée du Rhin, 337 ; quelquefois relativement récents, 428 ; quelquefois l'effet de la coutume, 431 ; Aryens et Dravidiens ou Tamouls non constructeurs de monuments en pierre brute, 473.
Moor (Norman), sa visite à Glen-Columbkille, 239.
Mottes, tertres artificiels, 31.
Moustoir-Carnac, long-barrow, 376.
Moytura (Irlande), double champ de bataille, 187 ; récit de la première, 188 ; théâtre de cette bataille, 189 ; cercle et cairn qui s'y trouvent, 190 ; état actuel des lieux, 192 ; carte du champ de bataille, 193 ; plan et vue de l'un des cercles, 195 ; dolmen au milieu d'un cercle, 196 ; tombeau de la reine Meave, 197 ; doutes à ce sujet, 198 ; récit de la seconde bataille, 199 ; dates des deux batailles, 201-208.
Muir-Divock, cercles, 141.
Mule-Hill, cercles, 168-169.
Mulhéran, cité, 513.
Munch (le professeur), ses observations au sujet de Maes-Howe, 258 ; il mentionne le tumulus de Halfdan, 264.
Mycènes, tombeau des Atrides, 39-43 ; comparaison avec le cercle de Jersey, 60 ; volutes et spirales semblables à celles de Gozzo, 449.

Nasamons mentionnés par Hérodote, 429.
Navarre, ses dolmens, 399.
Nemedh, ses trois fils, 191.
Nennius, son récit sur l'origine de Stonehenge, 116 ; sur les batailles d'Arthur, 146.
Nestoriens en Orient, 514.
Net-Lowe, découvertes qu'on y a faites, 14.
Netterville-House, tumulus, 222.
New-Grange, 50, 60 ; cimetière royal, 204, 213-220, 226.
Newton (pierre sculptée de), 285.
Niall, père de Léoghaire, 225.
Nilgherries (monts), tombeaux et dolmens, 498 ; dolmens sculptés, 509.
Nizam, son territoire inexploré, 504.
Normands (pirates), guerre de Grallon, 394.
Norwége, pas de dolmens, mais des cairns et autres monuments analogues, 316.
Nuada (le roi) à la Main-d'Argent, sa mort, 199.
Nur, ce que signifie ce mot, 455.
Nurhaghes de Sardaigne, 450.

Oberhartz, pas de dolmens, 315.
Ober-Yssel, 315.
O'Brian, ses téméraires assertions, 188.
Observations dans l'Inde, 484.
Ochaim, lieu de sépulture de Niall, 212.
O'Curry, cité, 200, 208.
O'Donovan, cité au sujet de la bataille de Moytura, 188 ; de la chronologie irlandaise, 202 ; du dolmen des Quatre-Maols, 246.
Og, roi de Basan, 466.
Oghams, caractères celtiques sur les menhirs, 66 ; date de leur introduction en Irlande, 208 ; pierre de Newton, 285.
Ohio, enceintes sacrées, 528 ; comment ce district fut peuplé, 533.
Oise, dolmen troué, 360.
Oldenbourg, dolmens qui s'y trouvent, 315.
Olfert (le docteur) a étudié le tombeau d'Alyatte, 37.
Oppeln, dolmen situé dans le voisinage, 315.
Orcades, *voir* Maes-Howe, Scotland, Stennis ; pas de bois dans ces îles, 312.
Orchomenos, tombeau de Mynias revêtu de bronze, 39, 41.
Osnabrück, dolmen, 315.
Oudjein, observatoires, 8 ; capitale commerciale d'Asoka, 484.
Ouseley cité au sujet des cercles orientaux, 478.

Palestine et Orient, dolmens, 438 ; une seule des pierres mentionnées dans la Bible est de nature mégalithique, 464 ; dolmens entre Es-Salt et Naplouse, 465 ; s'il y a des dolmens au-delà de Gilead, 467 ; âge des dolmens connus, 467 ; tombeaux circulaires à dômes du Sinaï et cercles de pierres, ressemblance avec les Bazinas et les Chouchas, 469 ; Arabie, monuments semblables à ceux de l'Ouest et de Tripoli, 470 ; Asie-Mineure, problèmes qui s'y rapportent, 471 ; Kertch, tumulus à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

chambres, 471 ; dolmens troués en Circassie, en Crimée et sur les rivages de la Baltique, 472.
Palgrave, monuments en pierre brute qu'il a vus en Arabie, 469.
Pallas cité, 474.
Pancrace (Saint), temple qui lui fut dédié à Cantorbéry, 26.
Pâpes et Pêtis, anciens habitants des Orcades, 262.
Park-Cwn, tumulus, 176.
Pausanias décrit les tombeaux des Atrides, 39.
Pegges, tumulus, 13.
Pélasges et Tyrrhéniens uniquement en contact avec des races qui taillaient la pierre, 415.
Pèlerins de Terre-Sainte, 258.
Pembrocke (le comte de), son témoignage au sujet de Stonehenge, 114.
Pen, sens de ce mot, 72.
Pennant cité au sujet de Mayborough, 139.
Penrith (groupe de), Cumberland, 136-149 ; cercles : de Long-Meg, 137 ; de Mayborough, 137 ; de la Table-Ronde-d'Arthur, 139 ; alignement de Shap, 140 ; cet alignement désigne un champ de bataille, 143 ; quelle fut cette bataille, 144.
Pentre-Ifan, dolmen, 180.
Perthes (Boucher de), ses découvertes dans la vallée de la Somme, 18.
Pérou, ses monuments, 535.
Peshawur (Syrie) ; dolmen, 467 ; cercle, 477 ; cercles en pierre taillée attribués aux Géants, 478 ; s'il y a d'autres dolmens dans l'est, 479.
Pêtis ou Pictes, 262.
Pétrie, services qu'il a rendus en Irlande, 187 ; citations au sujet de Moytura, 193, 194-196.
Phayre (sir Arthur), au sujet du cercle de Peshawur, 477.
Phéniciens non constructeurs de monuments en pierre brute, 432 ; leur influence sur l'architecture des nations barbares, 529.
Picardie, restes de l'homme des cavernes, 345.
Pictes, origine et relations, 280-284.
Pierre branlante en Bretagne, 365.
Pierre Martine, 364.
Pierres bleues de Stonehenge, 106 ; leur provenance, 118, 119.
Plas-Newydd, tumulus, 178.
Pline, cité, 4.
Plouharnel, double dolmen, 376.
Poitiers, demi-dolmen, 362.
Poitou, restes des hommes des cavernes, 345.
Pologne et Posen, pas de monuments, 315.
Poméranie, dolmens, 315.
Portugal, historique de la question, 398 ; dolmens, 398 ; autorité de Strabon, 399 ; distribution des dolmens, 399 ; dolmen d'Arroyolos, 411.
Posen ; *voir* Pologne.
Pownall (le gouverneur), au sujet de New-Grange, 214.
Pregel, dolmens qui l'avoisinent, 315.
Preissac, alignement, 386.
Prusse, dolmens rares, 315.
Priam, sa maison d'airain, 41.
Prinsep, sa traduction d'un édit d'Asoka, 524.
Ptolémée mentionné dans l'édit d'un prince indien, 524.
Poullicondah, cairn ou dolmen, 517.
Puri, temple indien, 485.
Pyramides, leurs peintures annoncent que le climat n'a pas changé, 20 ; date de celle de Gizeh, 36 ; contenaient des tombes vraies ou simulées, 54 ; date probable, 431.
Pythéas visite la Chersonèse cymbrique, 45.

Race qui construisit les dolmens d'Angleterre, 173 ; trois races en Grande-Bretagne, d'après Tacite, 173 ; trois sortes de monuments et par suite trois races en Irlande, 251 ; race des dolmens et race des cercles, 287 ; Cimbres, Celtes et Gaulois, 349 ; Ibères, Celtibériens et Touraniens, 407 ; Romains, Maures, leur conquête facile de l'Espagne, 402 ; colons espagnols en Irlande et en Grande-Bretagne, 403 ; ethnographie du nord de l'Afrique, 429 ; rapports entre les races des rivages sud et nord de la Méditerranée, 433 ; race de l'Inde, 482.
Raguhilda, fille d'Eric, 264.
Rail ou barrière de Sanchi, 518.
Rajunkoloor (Inde), 496.
Ramé cité pour sa description du Gré-de-Cojou, 386.
Rath, monument funéraire de Léoghaire, 207.
Rathcrogan, lieu de sépulture de la reine Meave, 198.
Rayne, ancien cercle, 277.
Ribroit, lieu de la dixième bataille d'Arthur, 148.
Rickman détermine l'âge des monuments anglais, 123.
Ring-Sigurd, roi de Danemark, 294, 296.
Rodmarton, 303 ; trou à l'entrée de la chambre, 375.
Roeskilde, dolmen dans un carré, 321.
Rolley-Lowe, tumulus, 14.
Rollon en Angleterre, 136.
Rollright, cercle, 134-136.
Romains considérés par Inigo Jones comme les auteurs de Stonehenge, 3 ; leur influence sur la civilisation bretonne, 106 ; poterie romaine trouvée à Stonehenge, 115 ; voie romaine à Silbury-Hill, 89 ; monnaies romaines en Irlande, 177 ; architecture romaine, 416.
Rooke, sa description de Stanton-Moor, 156 ; mors trouvé par lui, 167.
Rose-Hill, tumulus, 166.
Ros-na-Righ, lieu de sépulture de Cormac, 225.
Rügen (île de), 315.
Runes à Maes-Howe, 260, 265 ; dans l'île de Man, 286.

« Sabrinum ostium », sens de ces mots relatifs à la dernière bataille d'Arthur, 96.
Sacrifices humains chez les Anglo-Saxons, 299 ; chez les Khonds, dans l'Inde, 485 ; à Cuttack, 491.
Sagas, 268 ; au sujet de Harald-Hildetand, 294.
Sanchi (porte), 103 ; dagobs ou stupas, 48 ; rail, 518.
Sandulf-le-Basané, 286.
Santa-Barbara, Nurhaghe, 452.
Santander, dolmens, 399.
Saturnia, dolmen, 414.
Sauclières, dolmen, 352.
Saumur, grotte des fées dans le voisinage, 358.
Savernake (forêt de), 96.
Saxo-Grammaticus, 310.
Saxons défaits par Vortimer, 116 ; bataille contre les Bretons, 129.
Saxe, dolmens, 315.
Scandinavie et Allemagne du Nord, 289 ; Danois, leurs monuments mégalithiques peu connus, *ib.* ; fausse route de leurs antiquaires, 290 ; exception en faveur de Sjöborg, 291 ; leurs premiers historiens peu dignes de foi, *ib.* ; histoire de la Scandinavie avant J.-C., *ib.* ; Odin, *ib.* ; Frode Ier, sa date, 292 ; liste des rois, *ib.* ; champ de bataille de Kongsbacka, 293 ; sa ressemblance avec les alignements de Dartmoor, de Carnac, etc., *ib.* ; Braavalla, 294 ; cercles, ressemblance avec Moytura, *ib.* ; tombeaux carrés et triangulaires, 296 ; tombeau de Harald à Léthra, 297 ; long-barrow de Kennet, 298 ; groupe de Stiklastad, 305 ; groupe de Freyrsö, *ib.* ; cairns et barrows de Freyrsö, 306 ; tumulus scandinaves, 307.
Scandinaves en Irlande, 199 ; aux Orcades, 258 ; tombeaux en forme de navire ou triangulaires, 329-330 ; singulier groupe de cercles à Aschenrade, 332.
Scott (Walter) cité à propos d'un monolithe troué des Orcades, 256.
Sculptures sur les monuments irlandais, 228, 230 ; à Locmariaker, 379-380.
Sepultura-Grande (dolmen de), 407.
Sépultures secondaires, 177 ; lieux de sépulture dans les cercles, 142.
Seringham (monolithes de), 105.
Serpent, son culte prétendu, 4, 72 ; ses représentations gigantesques en Amérique, 532.
Sesto-Calende (cercles et avenue de), 413.
Shahpoor (Inde), 511.
Siam, dagobs qui s'y trouvent, 48.
Sigurd converti par Olaüs, 264.
Silbury Hill, silence des écrivains romains à ce sujet, 24 ; destination et âge, 73, 93 ; description, 87 ; mors qu'on y a trouvé, 89 ; dernière bataille d'Arthur, 97.
Silésie, ses dolmens, 315.
Silex (objets en) trouvés à Abbeville, 18.
Silius Italicus cité, 430.
Silures en Grande-Bretagne, 174 ; se joignent aux Brigantes, 403.
Simpson cité, 285.
Sinaï, monuments qui s'y trouvent, 467.
Sjöborg, sur les monuments scandinaves, 290 ; considère tous les dolmens comme préhistoriques, 319.
Sleswig, ses dolmens, 315.
Slieve-na-Calliagh, 226.
Sligo (trilithes près de), 118 ; cairn de Ballysadare, 191.
Smidstrup, dolmen enfoui, 325.
Smyrne (date des tombeaux de), 38.
Smyth (Piazzi), sa théorie au sujet des pyramides, 36, 100.
Snio, roi danois, 294.
Saint-Augustin (monastère de), 27.
Saint Colomba, 240 ; convertit les Pictes, 262 ; visite le roi Brude, 280 ; ignorait la langue des Pictes, 284.
Sainte-Barbe, à Carnac, 371, 372.
Saint-Front (église de), à Périgueux, 348.
Saint-Hélier, découvertes qu'on y a faites, 60.
Saint Jérôme cité concernant la barbarie de l'Irlande, 248.
Saint-Malo, lieu où aborda Maxime, 393.
Saint Pancrace, temple païen qui lui est dédié, 26.
Saint Patern, évêque de Vannes, 392.
Saint Patrice ne peut convertir Léoghaire, 207 ; légende qui le concerne, 240.
Saint-Servan, bataille qui y fut livrée, 393.
Stanton-Drew, 72 ; plan des cercles, 160 ; tradition qui s'y rapporte, 162 ; âge de ces monuments, 163.
Stanton-Moor, cercle, 56.
Stennis, cercle, 255, 271.

Steppes, importance de leur exploration, 473.
Stiklastad, en Norwége (bataille de), 305.
Stonehenge, théories relatives à ce monument, 3-4 ; ce n'est pas un observatoire, 8 ; Diodore n'en a pas parlé, 9 ; son âge, 17 ; non mentionné par les écrivains romains, 24 ; plans, 99, 101, 102 ; pierres bleues, 101-106 ; transport de ces blocs, 104 ; qui érigea ce monument, 106 ; environs de Stonehenge, 111 ; pas de rapports entre les tumulus et le monument de pierre, 112 ; origine du monument, 114-119.
Stoney-Littleton, tumulus à chambre, 175.
Strabon, ce qu'il dit des druides, 6 ; d'un temple païen, 25 ; de la barbarie de l'ancienne Irlande, 248.
Stukeley, sa théorie sur les cercles et alignements, 4, 5, 24, 72 ; il interprète faussement un texte de Diodore, 9.
Stupas ou dagobs dans l'Inde, 48.
Suède, ses monuments mégalithiques, 17, 55.
Suétone rencontre des druides à Mona, 6.
Syrie, trilithes, 109.

Tacite cité au sujet des trois races de la Grande-Bretagne, 173.
Tailton, cimetière des rois irlandais, 212.
Talayots des îles Baléares, 458.
Tamouls non constructeurs de dolmens, 503.
Tara, restes de la colline de ce nom, 205 ; ancienne capitale des Fir-Bolgs et des Dananiens, 202 ; d'où vient ce nom, 403.
Taylor cité, 494.
Téamair, femme d'Hérimon, 403.
Temples païens, ce qu'ils étaient, 25.
Téocallis mexicains, 531.
Tertres de sacrifice dans l'Amérique du Nord, 530 ; tertres funéraires, 531 ; tertres en formes d'animaux, 531.
Thorfin, 263-264 ; bataille qu'il livra, 532.
Thurnam cité, 42, 80, 177, 299, 300.
Thyra (la reine), son monument, 32, 264, 311.
Tia Huanaco, ruines qui s'y trouvent, 535.
Tighernach cité, 203.
Toltecs, 532.
Tollington (avenue supposée de), 127-129.
Tombeaux d'Alyatte, 37 ; des Atrides, 39 ; de Cocumella, 39 ; de Cœré, 40 ; d'Isidore, 110 ; tombeaux tartares, 476 ; tombeaux des Nilgherries, 489.
Toope (Dr) cité, 85.
Topes de l'Inde ; *voir* Dagobs.
Tormore (Écosse), monuments qui s'y trouvent, 275.
Tours rondes en Écosse, 285.
Tras-os-Montes (Espagne), dolmens qui s'y trouvent, 399.
Triades galloises au sujet de Stonehenge, 120 ; au sujet de la pierre de Cetti, 184.
Triangulaires (monuments) de Scandinavie, 330.
Trie (Oise), dolmen troué, 360.
Trilithes à Stonehenge, 109 ; à Sligo, 118 ; à Elkeb, 434.
Tripoli, monuments qui s'y trouvent, 433-437.
Trois âges (théorie des), 10-12.
Trous dans les dolmens, 178, 269, 360, 374, 383, 434, 472, 494, 521.
Tuatha-de-Dananns ; *voir* Dananiens.
Tuathal, en Irlande, 209.
Tumiac (tumulus de), Morbihan, 385.
Tumulus : généralités, 34-46 ; tumulus romains, 93 ; tumulus à chambres en Angleterre, 176-180 ; nombreux tumulus dans l'est de la France, 342 ; tumulus en Afrique, 423 ; en Russie, 475.
Touraniens, ont-ils construit les dolmens ? 473.

Uby (Zélande), dolmens, 325.
Uffington, monuments situés dans le voisinage, 131.
Uley, tumulus à chambres, 175 ; il est postérieur aux Romains, 303.
Ultoniens, leurs tombeaux, 233.
Urne trouvée dans un tumulus, 192.

Vallancey, ses opinions étranges, 188, 220.
Vancouver (île), 534.
Vannes, son musée archéologique, 339.
Vénètes, leur bataille navale contre César, 24, 44 ; ce qu'on peut déduire de ce fait concernant l'âge des monuments de Carnac, 391.
Verneilh (Félix de) cité, 348.
Vetta, petit-fils d'Hengist, 65, 285.
Vicars, son plan de Carnac, 367.
Vicramaditya, prince indien, sa capitale, 484.
Vikings, princes scandinaves, 329.
Viraculls, ce que c'est, 509.
Vitoria, dolmens qui s'y trouvent, 399.
Vogüé (de), ses planches relatives aux tombeaux romains du Hauran, 470.
Voie badonique sous le mont Silbury, 24.
Vortigern, victoire qu'il remporta à Aylesford, 129.
Vulci, tombeau qui s'y trouve, 39.

Waden-Hill, théâtre d'une bataille d'Arthur, 97.
Walhouse cité, 505.
Walker, ses fouilles à Moytura, 197.
Waterloo, tertre élevé après la bataille, 64.
Wayland-Smith cité par Walter-Scott, 132.
Webb répond à Inigo, concernant l'origine de Stonehenge, 3.
Wilde (sir William), sa résidence à Moytura, 189.
Wildesheim (Oldenbourg), dolmen, 315.
Wiltshire, ouvrage sur ce comté, 5.
Wisconsin et Ohio, comment ils furent peuplés, 533.
Woden ou Odin, différent de Çakia-Muni, 523.
Woking, cimetière de Londres, 142.
Worsaae cité, 311.
Wright cité au sujet des monuments d'Aylesford, 128.

Yarrow, inscription sur une pierre, 285.
Yucatan, 534.

Zélande, ses monuments mégalithiques, 321-322.

ERRATA & ADDITIONS.

Page 25, ligne 29 : au lieu de *Millitus*, lisez *Mellitus*.
Page 27, ligne 14 : au lieu de *église*, lisez *temple*.
Ibid. ligne 15 : au lieu de *à cause de sa toute récente consécration au culte chrétien*, lisez *après sa conversion au christianisme*.
Page 26, ligne 13 : L'on pourrait voir dans ce passage une idée protestante ; nous l'avons maintenu cependant, parce qu'il renferme une vérité : c'est que le culte des reliques était général dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Mais est-ce bien là ce qu'a voulu dire l'auteur ?
Page 40, au bas de la gravure : au lieu de *Tœré*, lisez *Cœré*.
Page 92, au bas de la gravure : au lieu de *Barthid*, lisez *Bartlow*.
Page 245, ligne 9 : au lieu de *Greenmouth*, lisez *Greenmount*.
Page 396 : On a oublié dans la *Liste des Dolmens de la France* le département de la Haute-Loire qui contient au moins quatre monuments de ce genre.
Page 398 : au lieu de *chapitre VI*, lisez *chapitre IX*.
Page 360, ligne 17 : Le dolmen de Krukenho est désigné par d'autres auteurs sous les noms de Corcoro, Courconno et Courcouneau.
Page 362, ligne 5 : Les demi-dolmens sont rares en France et presque toujours l'on peut les considérer comme des dolmens en ruine.

Typ. Oberthur et fils, à Rennes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Carte montrant la distribution des Dolmens et la direction probable que suivirent leurs constructeurs dans leurs migrations

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

RENÉ HATON, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 33, PARIS.

GÉOLOGIE ET RÉVÉLATION

OU

HISTOIRE ANCIENNE DE LA TERRE

CONSIDÉRÉE A LA LUMIÈRE DES FAITS GÉOLOGIQUES ET DE LA RELIGION RÉVÉLÉE,

Par le R. GERALD MOLLOY, Dr en Théologie,

Traduit de l'anglais, par M. l'Abbé HAMARD,

De l'Oratoire de Rennes, membre de la Société géologique de France,

AVEC DES NOTES DU TRADUCTEUR.

Deuxième Édition française, considérablement augmentée.

1 BEAU VOL. IN-8°, ILLUSTRÉ DE 43 GRAVURES. — PRIX, **6** FR.

Jamais, a dit le journal le Monde, jamais œuvre scientifique n'a joint un intérêt plus vif à une clarté plus saisissante. L'auteur admet toutes les assertions de la géologie moderne, toutes les conséquences de ses découvertes, et prouve sans réplique possible qu'aucun des faits acquis n'est en contradiction avec l'Écriture sainte.

LE GISEMENT PRÉHISTORIQUE

DU MONT-DOL (Ille-et-Vilaine)

Et les conséquences de cette découverte au point de vue de l'ancienneté de l'homme et de l'histoire locale,

AVEC TROIS PLANCHES,

Par l'Abbé HAMARD,

Prêtre de l'Oratoire de Rennes, Membre de la Société géologique de France, de la Société archéologique de Rennes, etc.

1877; 1 VOL. IN-8°, **2** FR. **50.**

L'HOMME RELEVÉ DE SA CHUTE

OU ESSAI SUR LE PÉCHÉ ORIGINEL & LES FRUITS DE LA RÉDEMPTION

Par l'Abbé M.-J. GUITTON,

Vicaire général et Supérieur de l'Oratoire de Rennes.

2 VOL. IN-8°, **6** FR.

SALOMON & L'ECCLÉSIASTE

Étude critique sur le Texte, les Doctrines, l'Age et l'Auteur de ce livre,

Par l'Abbé A. MOTAIS,

Prêtre de l'Oratoire de Rennes, professeur d'Écriture sainte au Grand-Séminaire.

1876; 2 FORTS VOL. IN-8°, **15** FR.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS